


600039196Y



VOYAGE

A LA SUITE

DES ARMÉES ALLIÉES

EN TURQUIE,

EN VALACHIE ET EN CRIMÉE.

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

GUERRE D'ORIENT.

VOYAGE

A LA SUITE

DES ARMÉES ALLIÉES

EN TURQUIE,

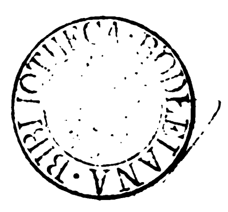
EN VALACHIE ET EN CRIMÉE,

PAR

M. EUGÈNE JOUVE,

Rédacteur du *Courrier de Lyon.*





PARIS,

LIBRAIRIE D'ALPHONSE DELHOMME,

3, RUE DU PONT-DE-LODI.

1855.

Envoyé en Orient avec la mission expresse de voir de près les hommes, les choses, les événements, et d'en dire la franche vérité, sans parti pris d'avance, je me suis efforcé d'accomplir loyalement cette tâche honorable pendant un séjour de huit mois à Gallipoli, à Constantinople, à Andrinople, à Routschouck, Bucharest et Sébastopol. Afin de donner à ma correspondance avec *le Courrier de Lyon* plus de certitude et de précision, je ne m'en rapportais pas à des souvenirs toujours plus ou moins effacés; jour par jour et à tout instant de la journée, j'écrivais ce que je voyais de mes yeux, ce que me racontaient des témoins oculaires dignes de confiance, ce que je recueillais de la bouche des Turcs, des rayas et des

Francs établis dans le pays, sur les mœurs et les idées de la Turquie.

Mes lettres ne sont que le résumé de ces notes diverses, groupées par ordre et confrontées ensemble pour en faire jaillir la vérité.

En les réunissant aujourd'hui en volumes, j'ai rectifié, autant qu'il m'a été possible de les reconnaître, toutes les inexactitudes de détail qui ont pu m'échapper au milieu des nouvelles contradictoires et des embarras d'un pareil voyage. J'ai eu aussi à compléter beaucoup de passages, supprimés en partie parce que leur franchise prématurée aurait heurté trop rudement certains engouements, certaines illusions du moment.

Maintenant que les faits eux-mêmes se sont chargés d'éclairer le public sur les réalités de la question d'Orient, on me pardonnera sans doute de dire en toute liberté le bien et le mal que j'ai dû observer; car à présent chacun comprend que nous faisons la guerre à propos des Turcs et avec les Turcs, mais

non pas précisément pour les Turcs. C'est pour un but plus grand et plus noble que les deux plus puissantes nations de la chrétienté prodiguent leur or et leur sang, dans une lutte gigantesque : il ne s'agit de rien moins au fond que du triomphe de la liberté européenne, menacée par l'autocratie moscovite.

Tel a été le point de vue constant de ma correspondance.

EUGÈNE JOUVE.

VOYAGE

A LA SUITE

DES ARMÉES ALLIÉES

EN TURQUIE,

EN VALACHIE ET EN CRIMÉE.

I^RE LETTRE.

De Marseille à Malte, Syra, Smyrne, Gallipoli et Constantinople.

En mer, 24 mars 1854.

Monsieur,

Depuis l'établissement des paquebots à vapeur du Levant, un voyage en Orient est devenu une banalité, à peu près comme la descente de la Saône ou du Rhône. Quoiqu'un demi-siècle à peine se soit écoulé depuis cette époque, nous sommes cependant bien loin du temps où Chateaubriand semblait révéler à la France Athènes et Jérusalem, deux villes alors presque aussi inconnues de

la masse du public que ces antiques cités perdues au fond des forêts du nouveau monde ou des steppes de la Tartarie.

Aujourd'hui, des tribus de touristes, plus nombreuses que celles des Arabes, explorent de leur lorgnon tous les mystères du désert, vulgarisent toutes les poésies de l'empire des califes et des sultans; des pélerins fashionables se font dresser des tables de restaurant parisien au bord même de la Mer-Morte; et un jeune Français me racontait à bord qu'ayant voulu aller contempler les ruines de Baalbek au clair de lune, afin d'éviter la foule, il fut désagréablement tiré de ses méditations solitaires par ces mots : *How! beautifull indeed!* sortis d'une capote verte qui se promenait à pas d'autruche sous la colonnade du temple du Soleil. Le Caire, Athènes et Bagdad sont aujourd'hui des faubourgs de Marseille; Palmyre n'est plus qu'un prolongement de *Regent-Çircus*, et Ninive même est dévoilée. Sur cette vieille terre d'Asie, berceau du genre humain, il ne reste plus à découvrir que les villes antédiluviennes, comme Hénochia.

Si je rencontre sur mon chemin quelqu'une de ces cités fossiles, je la décrirai aussi minutieusement que les bords du Goazacoalco (1); pour le reste, je me bornerai à noter les actualités présentes, et à relever certaines exagérations flatteuses, familières aux peintres et aux poètes trop enclins à arranger leurs portraits pour l'harmonie de la phrase ou de la couleur. Quelques-uns, fascinés encore par la splendeur réelle ou imaginaire de l'ancien Orient, voient des magnificences dans d'affreuses et tri-

(1) Voyages en Amérique du même auteur.

viales misères, et d'autres, même en disant la vérité, mentent comme des vignettes anglaises, tant la magie de leur style ou de leur coloris a le don de rendre attrayantes les plus repoussantes réalités.

Les marins de l'Océan médisent beaucoup de la Méditerranée, à laquelle ils reprochent d'avoir trop de terres et pas assez d'eau, ce qui les empêche de courir devant le vent en cas de tempête, et les expose à de fréquents naufrages. A leur point de vue, cette appréciation ne manque pas de justesse, mais ce défaut sous le rapport de la navigation est précisément le principal agrément pittoresque de cette mer intérieure, de tout temps prédestinée à être le centre autour duquel doit graviter la civilisation, et dont le bassin a déjà vu si souvent et verra bientôt encore peut-être se décider le sort du monde.

Au lieu d'avoir la sauvage et monotone grandeur de l'Atlantique, où l'on peut errer pendant des mois sans apercevoir de rivages, la Méditerranée est si bien coupée d'îles et de presqu'îles que tous les jours elle offre au regard du voyageur qui se promène sur ses flots d'outremer foncé, une succession continue de terres illustrées par les plus poétiques, les plus glorieux souvenirs : elle réunit ainsi, à la majesté de l'immensité, l'agréable variété d'une navigation de rivière.

Quelques heures après avoir perdu de vue les côtes arides de la Provence, nous voyons à notre gauche sortir du sein des vagues les hautes montagnes de la Corse, toutes resplendissantes de neiges irisées par le soleil levant. La pureté de l'atmosphère permet de distinguer les moindres brisures de ces cimes escarpées, où la lumière

se joue comme dans le cristal transparent d'un prisme aérien.

. A mesure que le *Louqsor* approche de l'île, les détails du paysage se révèlent peu à peu : on aperçoit facilement sur la côte des villages jadis gardés, au temps des pirates algériens, par des tours de vigie aujourd'hui ruinées, des champs, de sombres makis qui couvrent les coteaux, et sur les flancs des hautes montagnes, quelques bouquets de bois de sapin.

Je ne sais si c'est l'effet de la saison peu avancée, il m'a semblé qu'on outrait beaucoup trop le contraste, entre l'aspect verdoyant de la Corse et la nudité décharnée de la Sardaigne. Celle-ci est plus agréable, celle-là moins séduisante qu'on n'a coutume de le dire. Toutes deux paraissent à peu près également âpres et sauvages ; seulement, la patrie de Bonaparte a un caractère de grandeur imposante qui manque à la terre voisine, quoiqu'elle soit plus étendue.

Au lieu de franchir le grand détroit de Bonifacio, notre steamer profite du beau temps pour couper court, en s'engageant dans un dédale de petits îlots dépendants de la Sardaigne. Le plus important, le seul habité, est celui de *Magdalena*, dont la ville du même nom n'est guère fréquentée que par de pauvres pêcheurs. Leurs barques dispersées sur le canal et quelques chevaux sauvages qui fuient à travers les rochers et les broussailles sont les seuls indices de vie que l'on puisse y découvrir. Point de cultures, pas un arbre, pas un habitant, autour de cette cité blanchie à la chaux, et toute esseulée entre sa baie vide et ses pâturages déserts, saccadés de grandes roches grises.

Des Anglais se sont fait construire un grossier pavillon de chasse au milieu de ce sévère paysage, pour y venir tous les ans tirer le lapin, pendant un mois ou deux. Comme plaisir, ce caprice peut sembler absurde; comme correctif et stimulant des plaisirs, il est fort bien imaginé : un carême à la gibelotte dans une pareille thébaïde doit donner ensuite, durant le reste de l'année, une merveilleuse saveur aux voluptés de la vie.

Nous descendions le long de la côte orientale de la Sardaigne, au coucher du soleil. L'ombre s'étendait sur les plaines tourmentées où s'apercevaient de loin en loin des champs entourés de murs de pierres sèches, et des lumières brillaient déjà aux croisées des chaumières cachées sous des bouquets d'arbres. En arrière, une chaîne de montagnes horriblement déchirée découpait la silhouette de ses pics aigus sur un ciel enflammé qui reflétait d'admirables teintes roses sur les neiges du Genargento. C'était un horizon infernal digne d'une scène de sabbat fantastique.

Le lendemain la Sicile nous apparaît comme une ombre géante, à travers les noirs nuages qui pesaient sur les vagues houleuses et promenaient au gré du vent leurs longues traînées de pluie. Le *Louqsor* naviguait entre deux eaux, celles du ciel et de la mer, confondues dans une brume tellement épaisse qu'il manque de se heurter contre les rochers escarpés de la petite île de Maritimo.

Malte, 25 mars.

Le troisième jour au matin, l'île de Gozzo dressait devant nous ses falaises à pic de trois ou quatre cents

pieds de hauteur, et, par une suite de collines onduleuses, allait se confondre à l'est avec les coteaux de Malte.

Toutes les descriptions et même le crayon ne donnent qu'une faible idée du prodigieux entassement de fortifications accumulées par les anciens chevaliers hospitaliers pour rendre inexpugnable ce boulevart de la chrétienté, dont leurs successeurs anglais ont fait le boulevart de leur commerce. Ce n'est qu'en voyant ce colossal travail que l'on apprécie la puissance des moines guerriers qui l'ont exécuté et cimenté de leur sang.

Et pourtant, à dire vrai, la force de Malte est beaucoup moins dans ces formidables bastions de rocher que dans les remparts de bois de la vieille Angleterre. Du jour où la Grande-Bretagne cessera de commander sur mer, elle perdra cette citadelle maritime de la même manière qu'elle l'a gagnée, par la famine, et peut-être sans brûler une seule amorce de ses innombrables canons. De deux choses l'une, en effet, ou sa garnison ne suffira pas à défendre cet immense déploiement de fortifications, ou l'île ne suffira pas à nourrir sa garnison.

Tout le monde connaît à peu près la configuration de la cité Valette, petite presqu'île de rochers escarpés, autour de laquelle s'arrondissent les deux bras de la double baie qui, pénétrant profondément dans les terres, lui servent à la fois de port et de fossé naturel. Les batteries multipliées sur tout le pourtour de ce promontoire, véritable cœur de l'ordre de Malte, dominent de haut les autres quartiers de la ville et ses divers faubourgs, disséminés de l'autre côté des baies et renfermés eux-mêmes dans une triple enceinte de murailles et de fortins.

Laissant à gauche l'entrée du grand port, le *Louqsor* va

jèter l'ancre dans la Marse, à côté d'un fort et d'une vaste caserne bâtie au bord de l'eau. Elle était déjà encombrée de soldats des gardes de la Reine, et deux vapeurs anglais chargés de troupes y débarquaient encore un régiment de fusiliers écossais; on entendait de tous côtés résonner les tambours, les fifres, les clairons; la baie était sillonnée de chaloupes; nous tombions en pleine armée d'Orient.

La veille, la présence de nos soldats à bord du *Christophe-Colomb*, était venue augmenter encore cette scène d'animation guerrière, qui contrastait avec l'aspect morne de son entourage: d'un côté, une campagne nue et grise, aux collines rayées transversalement d'une infinité de petits murs de pierre sèche; de l'autre, les murailles blanches de la cité Valette, étagées les unes au-dessus des autres depuis le bord de la mer jusqu'à cinq cents pieds d'élévation, et profilant sur un ciel sans nuages leur dure silhouette dentelée d'embrasures de canons. Quelques bonnets à poils de sentinelles anglaises, des moulins à vent, un ou deux clochers et une demi-douzaine de maisons de style algérien qui dépassent le niveau des remparts, donnent une triste idée de la ville de Malte et une faible envie de la visiter.

Mais un gondolier indigène, à figure de pirate sanguinaire coiffée d'un long bonnet brun retombant sur le dos et encadrée par deux tirebouchons de cheveux noirs, me jure en criant comme un possédé que *Malta è la fior del mondo*. Je me laisse persuader et conduire à un étroit débarcadère de roches glissantes, au pied d'un bastion.

A ma grande surprise, je trouve au sommet d'une haute rampe d'escaliers coupée de barrières et de ponts-levis, au lieu d'une maussade place de guerre, une char-

mante ville, la plus propre, la plus blanche, la mieux pavée, la plus artistement bâtie que l'on puisse voir.

La monotone uniformité de ses rues coupées à angle droit est fort agréablement dissimulée pour le coup d'œil par l'extrême inégalité du sol de ce plateau rocheux, et mieux encore par la variété infinie, l'incroyable profusion d'ornements de ses maisons de pierres de taille sculptées. Toutes sont chargées sur leurs façades de larges balcons fermés de jalousies, véritables boudoirs aériens empruntés aux mœurs orientales, et dont les supports en volutes, en machicoulis, en chimères monstrueuses, se prêtent merveilleusement aux caprices des sculpteurs maltais.

Le bon goût ni l'habileté ne dirigent pas toujours, il est vrai, cette furie d'ornementation, et l'on se lasse bien vite d'une intempérance de ciseau qui produit plus d'ébauches que d'œuvres d'art; mais le coup d'œil d'ensemble ne laisse pas d'être très-brillant, très-flatteur. Rien de plus somptueusement pittoresque que les perspectives montantes et descendantes de certaines *stradas* en escaliers, bordées de palais, d'églises, d'élégants édifices dorés aux chauds rayons d'un soleil africain, qui se joue à plaisir dans les fortes saillies de leurs façades, en mille effets heurtés d'ombre et de lumière. Au fond du tableau s'ouvre ordinairement une échappée de vue sur la mer azurée que traverse un navire incliné sous sa haute pyramide de voiles blanches.

La fête du jour faisait carillonner gaîment toutes les cloches de la ville, et répandait dans les rues la foule endimanchée de la population maltaise, qui passe, à tort ou à raison, pour très-catholique et peu morale. D'après un

dicton général, la plus belle moitié de cette race joue avec l'amour aussi facilement que l'autre avec le couteau ; c'est beaucoup dire, car ces gaillards ont la funeste habitude d'employer à chaque instant ce petit instrument pour trancher les difficultés de leur existence.

Ce fâcheux caractère national s'expliquerait, et s'excuserait même jusqu'à un certain point, par l'origine de ce peuple, mélange hybride du sang de tous les esclaves musulmans de l'ancien ordre de Malte. Maures, Arabes, Nègres, Turcs, Grecs et Syriens peuvent revendiquer des parents dans cette île ; les Maures africains surtout y ont laissé des preuves incontestables de consanguinité dans l'embonpoint blafard, les yeux faux et les formes empâtées de la plupart des Maltais. Il ne serait même pas impossible que les familles les plus aristocratiques de la chrétienté pussent reconnaître des traces de cousinage illégitime dans les traits fins et distingués, dans ces nobles tournures que l'on est tout étonné de trouver chez certaines femmes du peuple.

Il est vrai que c'est là une exception et qu'en général les Maltaises, autant qu'il m'a été permis d'en juger à Alger et ici, font bien de se dissimuler dans leur *capa* de taffetas noir, grande pièce d'étoffe carrée, simplement froncée en haut par un cordon à coulisse, absolument comme le manteau de nos chasseurs de Vincennes. Ce triste vêtement est à la mantille espagnole ce que le béguin d'une carmélite est à une toilette de bal. Si disgracieux qu'il soit, il vaut cependant mieux, dans son originalité, que les modes parisiennes qui commencent à envahir le pays, revues, corrigées et considérablement augmentées par des modistes de Carpentras ou d'Aubenas.

Ce jour-là, le beau sexe indigène, recruté de nombreuses *mistrisses and ladies*, était complétement éclipsé par la splendeur de l'armée d'Orient, dont les uniformes rouges brillaient parmi la foule noire comme des coquelicots dans un champ de blé. Grenadiers de la garde, artilleurs, hussards, troupes de ligne et highlanders, remplissaient les stradas et les places. Le costume de ces derniers soldats avait surtout beaucoup de succès auprès des Maltaises. Il permet d'apprécier sans supercherie la valeur de l'homme.

Cependant, je dois le dire, le kilt n'est décidément bien porté que dans les vignettes des romans de Walter Scott, ou isolé dans les bruyères de la Calédonie. La régularité et l'économie de l'uniforme militaire lui donnent une gaucherie qui frise souvent le ridicule. Et puis, il s'en faut de beaucoup qu'il flatte également toutes les jambes, même écossaises. Jamais je n'ai mieux compris la profonde sagesse masculine du pantalon, qu'en voyant tant de genoux cagneux, poilus, et circonflexes.

Le soir, un officier de la marine française demandait à une jeune miss comment les dames anglaises pouvaient voir sans rougir, en plein soleil, en pleine rue et souvent dans leurs salons, ces jambes poilues et vraiment nues. — Mais, monsieur, trouvez-vous donc cela inconvenant? répondit la jeune fille un peu embarrassée. — Hé ! mademoiselle, repartit le marin, si la chose est décente, pourquoi le mot seul est-il *very shocking ?* — C'est l'usage, murmura en rougissant la pudique vierge d'Albion. Comme toujours, ce mot qui excuse tout coupa court à cette malicieuse discussion.

Vous connaissez sans doute déjà, par les journaux de la

localité, la cordiale réception que les Anglais ont faite à nos troupes à leur entrée dans le port de Malte ; ils vous auront raconté les *hurras* de joie de la population et de l'armée britannique à la vue de leurs alliés, et la brillante revue des régiments anglais de l'armée d'Orient, passée par nos généraux Canrobert, Bosquet et de Martimprey suivis de leur état-major.

J'avais vu ces belles compagnies d'élite du génie et des chasseurs de Vincennes s'embarquer à Marseille au milieu d'une tiédeur apparente qui, de la part de compatriotes, formait un singulier contraste avec les témoignages de sympathie prodigués par des étrangers, naguère encore nos ennemis ou du moins nos rivaux. Ce que j'en dis, au reste, ne préjuge pas au fond les sentiments véritables du public marseillais ; je ne mets pas en doute le cordial intérêt qu'il porte à nos soldats qui vont verser leur sang pour l'honneur et la liberté future de leur pays, pour une juste et noble cause qui touche aux plus graves questions de l'avenir, et à laquelle la vieille cité phocéenne est dès à présent directement intéressée plus qu'aucune autre partie de la France ; non, il suffisait de voir la foule animée et joyeuse qui couvrait les quais de la Joliette au moment de l'embarquement, pour être convaincu de la bienveillance générale à l'égard de notre armée expéditionnaire, et de la satisfaction unanime causée par l'attitude ferme et digne du gouvernement impérial. Mais franchement, je m'attendais à un peu plus d'enthousiasme pour de pareils adieux ; car, il ne faut pas s'y méprendre, cette guerre d'Orient est une immense entreprise, peut-être la plus grande que la France ait tentée depuis les croisades.

Les Anglais, à ce qu'il paraît, ne la considèrent pas autrement ; en France les masses s'en émeuvent moins, parce qu'elles ne saisissent pas aussi vivement l'utilité future de cette expédition lointaine contre un ennemi qui ne compromet pas actuellement notre sécurité et notre orgueil national. Puis, nous sommes tellement habitués en France au déploiement de forces militaires, et nous avons dans le passé de si grands souvenirs de batailles, que nous craignons toujours de faire du chauvinisme mal à propos.

Nous avons trouvé Malte encombrée de troupes de toutes armes, massées dans les casernes et les forts de Lavalette, au nombre de dix mille hommes environ; une partie est même campée sous des tentes dressées dans les bastions de la triple enceinte de murailles.

Presque toutes les salles du palais des grands-maîtres de l'ordre de Malte étaient occupées par les officiers de cette armée anglaise d'Orient; en attendant l'instant d'aller secourir le sultan, ils bivouaquent en désordre sous ces lambris dorés de la vieille chevalerie catholique, au milieu des trophées de guerre et des sombres portraits de ces moines soldats, implacables ennemis des Turcs. Il y avait certes quelque chose de très-piquant dans ce singulier rapprochement; la terrible figure du grand-maître Lavalette semblait froncer ses épais sourcils noirs à l'aspect de ces intrus hérétiques. Et pourtant, si lui-même, le héros de son ordre, avait pu descendre vivant de son cadre doré, peut-être eût-il rejoint la flotte alliée à la tête des galères de la religion.

En effet, malgré les apparences, la guerre d'Orient est encore une croisade dont le but est au fond exactement

le même que celui de ces grandes expéditions du moyen-âge : repousser la tyrannie d'une race barbare et envahissante. Le croissant et la croix grecque ne font rien à l'affaire. Aujourd'hui l'emblême de l'islamisme, désormais impuissant et inoffensif, représente très-réellement la liberté civile et religieuse, tandis que le *labarum* du schisme russe menace formellement le monde de l'oppression religieuse et civile par la conquête et le knout.

Ce palais de la grand-maîtrise de l'ordre de Malte, actuellement résidence du gouverneur anglais, est à l'extérieur une des maisons les plus simples de la ville. Sa vaste façade à deux étages n'est décorée que par deux portails flanqués de colonnes cannelées à bracelets, et par deux grands balcons fermés ou *miradores*, embrassant les angles et les faces latérales de l'édifice. Les chambranles qui les supportent sont sculptés de vingt façons différentes et capricieuses, et rapprochés les uns des autres de manière à simuler les machicoulis d'une forteresse.

Une grosse tour centrale contient un escalier en spirale, dont la rampe est si douce et si large que trois cavaliers de front peuvent la monter sans peine. Elle conduit aux divers appartements que les Anglais ont eu le bon esprit et la délicatesse de laisser à peu près tels qu'ils les ont trouvés, avec leurs vieux ameublements somptueux et leurs nobles souvenirs. C'est d'autant plus méritoire de leur part que la France, leur ancienne ennemie, peut y retrouver une foule de noms illustres et de beaux titres de gloire.

Si la présence de l'état-major britannique nous empêchait de visiter librement les salons, l'arrivée de nos généraux nous valait, par compensation, l'avantage de pou-

voir admirer le magnifique pavé en mosaïque de l'église magistrale de Saint-Jean, découvert la veille, en leur honneur; car d'ordinaire il est caché sous des toiles et des nattes qui conservent tout son éclat, toute la fraîcheur de son coloris.

En entrant dans cette basilique de médiocre dimension et de modeste apparence au dehors, on éprouve une sorte d'éblouissement, à la vue du luxe prodigieux d'ornementation déployé à l'intérieur. Peintures, sculptures, mosaïques et dorures couvrent littéralement toutes les parois et les moindres détails de l'édifice, depuis ses voûtes à plein cintre jusqu'au pavé de marbre poli, formé d'une multitude de tombes de chevaliers régulièrement disposées et incrustées de portraits, d'emblêmes, d'inscriptions, d'ornements ou d'armoiries, de manière à composer un ensemble de marquetterie aux vives couleurs, aussi riche qu'un tapis de Perse ou que les vitraux d'une cathédrale.

Cela est assurément très-beau, très-splendide; mais n'y a-t-il pas là défaut de goût et d'habileté? L'œil fatigué de ce papillotage universel ne peut trouver où se reposer sur la plus petite surface unie, dont la simplicité ferait au moins valoir par le contraste la splendeur des autres parties de la décoration. Ce tapage effrayant de lignes et de couleurs heurtées finirait par faire aimer la nudité rectiligne d'un temple protestant.

Je ne dis rien des somptueux cénotaphes de grands-maîtres placés dans les chapelles latérales; ils ressemblent à tous ces tombeaux modernes prétentieux qui, à force de vouloir tout dire, ne disent rien. Il y a dans une pauvre petite crypte cachée sous le maître-autel deux sépulcres à la vieille mode du moyen-âge, avec leurs morts couchés

sur la pierre; ces deux tombes si modestes sont, à mon goût, les plus beaux monuments de Malte : elles renferment les cendres de Villiers de Lille-Adam et de Lavalette.

Je regardais avec une avide curiosité leurs figures de marbre et de bronze, lesquelles sont évidemment des portraits d'après nature. Le premier grand-maître de Malte, Villiers, a une noble et douce physionomie empreinte de finesse et de fermeté tout à la fois; ses traits délicatement aquilins, ses grands yeux fermés, sa barbe étalée en large éventail et sa barrette carrée, rappelle un peu certains portraits d'Amyot, son contemporain. On devine sous ce marbre le diplomate courtisan, autant que l'héroïque homme de guerre.

Lavalette a une tout autre tournure de formidable soldat; sa tête de bronze a dépassé de beaucoup l'idée que je m'étais faite du vainqueur de Dragut et de Mustapha. Cette face terrible, tortue, bosselée à la Michel-Ange, est de celles que l'on n'oublie pas quand on les a vues une fois : elle semble respirer encore la fureur du combat. Ses épais sourcils, froncés au-dessus du nez et extraordinairement relevés en S vers les tempes, sont d'un caractère effrayant. Son épée, son casque et ses gantelets, posés à côté de lui, ornent seuls la table de bronze sur laquelle il dort comme un Spartiate étendu sur son bouclier.

Nous repartons à dix heures du soir, avec une cargaison complète de Levantins de toute race, de toute langue, aux bizarres costumes, pittoresque, mais misérable échantillon des splendeurs orientales. Un Smyrniote m'assure pourtant que ce spécimen est assez bien assorti. Je ne veux pas le croire et m'endors bercé par des rêves

des *Mille et une nuits*. Encore un jour et nous passerons devant la Grèce; nous entrerons dans les eaux de l'Asie, terre merveilleuse des sultans et des houris; encore quarante-huit heures et nous aborderons à Smyrne; nous respirerons les parfums de la rue aux Roses, de ce *Paris d'Orient*, une des aspirations poétiques de tant de naïfs occidentaux, moi tout le premier.

En mer, 27 mars.

Ce matin l'air était pur, le soleil étincelant; seulement à l'est, devant nous, une zone de vapeurs bleuâtres unissait harmonieusement par des gradations insensibles l'azur du ciel à l'azur plus foncé de la mer, et au-dessus de ce voile de brumes légères, un long nuage argenté découpait nettement dans la transparence de l'air ses contours anguleux à reflets de nacre: c'était le Taygète qui annonçait au loin la terre des Hellènes.

Cette montagne, dont la cime à double pointe aiguë rappelle le Parnasse antique, a une fort grande tournure et semble presque aussi élevé au-dessus du niveau des vagues que le Mont-Blanc au-dessus de la plaine du Rhône, à Lyon. Le vaste manteau de neige qui couvrait encore son sommet complétait sa ressemblance avec nos Alpes. Malheureusement cette parure éphémère ne dure pas longtemps, et une aridité chronique fait, dit-on, de la Grèce un fort triste pays. Bien qu'à l'intérieur on trouve çà et là, comme entre Navarin et Calamata, quelques restes de forêts de chênes et de myrtes, cependant, en somme, c'est une terre affreusement pelée, et les plus fervents admirateurs classiques de ce squelette de beauté

seraient désolés d'être exilés pour le reste de leurs jours dans l'heureuse Arcadie.

Pas un arbre, pas une touffe de verdure sur les flancs décharnés de ces rochers d'ocre rouge, où les petits nuages blancs chassés par le vent répandent seuls une ombre passagère, qui simulent de loin les taches noires des forêts de sapin.

Quelques petits villages maïnottes apparaissent sauvagement perchés sur les pics des montagnes, ou à l'entrée des gorges qui débouchent sur la côte. Point de culture aux environs. De quoi vivent donc ces Spartiates? car, même en se contentant de brouet noir, faut-il toujours semer de quoi le faire.

— Parbleu! nous dit un Smyrniote français, ils font leur brouet noir avec les vaisseaux naufragés qu'ils pillent et dont ils massacrent les équipages. — Oh! signor cavaliere, réclame un vieux Grec, jaloux de la réputation de ses compatriotes, vous calomniez ces braves gens: ils pillent les cargaisons, c'est bon! mais ils ne tuent jamais..... à moins que l'on ne veuille les contrarier dans leur usage héréditaire du droit d'aubaine.

Le cap Matapan, ce terrible cap des tempêtes de la Méditerranée, est une modeste colline qui descend vers la mer en ondulations arrondies de roches dénudées et disgracieuses. Au-delà, s'ouvre à gauche le vaste golfe de Kolokythia tout entouré de belles montagnes bleues poudrées de neige, et sur la droite l'île de Cythère sort de l'écume des vagues aussi nue, mais certes moins séduisante que son antique déesse. Du côté qui regarde le Péloponèse, elle n'a pas même de la peau sur ses os de rochers. Mieux revêtue de terre, la côte orientale présente un gra-

cleux amphithéâtre de petits plateaux tapissés de verts gazons et accidentés à souhait pour le plaisir des yeux. Si la magie de la lumière oblique du soleil à son déclin ne m'a pas fait illusion, il m'a semblé qu'il y manquait seulement l'ombrage de quelques arbres pour faire de ces vallons, où se cache le petit village de Cérigo, un ravissant paysage cythéréen.

A la tombée de la nuit, nous rasons presque les rochers à pic du cap Saint-Ange, la pointe la plus méridionale de la Morée, et nous saluons le vieil ermite grec qui fumait sa pipe assis à la porte de la poétique cellule qu'il s'est creusée là, en face des souvenirs de la patrie et de l'immensité de la mer et du ciel.

Syra, 29 mars.

D'après ce qu'on m'en avait dit, je m'attendais à trouver Syra fort laid; mon attente n'a pas été trompée. En me réveillant de grand matin dans le port de cette *riante Cyclade*, je me vis au milieu d'une petite baie arrondie, entourée de coteaux rocheux, et fermée à l'est par les deux îles voisines de Délos et Tynos. Au nord de la rade, un pic aigu, de forme conique, s'avance assez près du rivage et s'élève à mille pieds environ de hauteur. La ville grecque moderne étale ses maisonnettes jaunes et ses moulins à vent sur la rive escarpée et les premières pentes de cette montagne; la vieille Syra, fondée par les Vénitiens, perche au sommet, où la masse compacte de ses antiques masures blanchies à la chaux produit l'effet de la pointe d'un pain de sucre décoiffé.

La crainte des pirates de l'Archipel la contraignit jadis de choisir cette position d'équilibriste, pénible, mais sûre;

elle la garde à présent par habitude et par antipathie contre les nouveaux venus Hellènes qui accaparent tout le commerce de leur port, traitent leurs voisins d'en haut de Turcs à Maures, et ont la prétention de débaptiser la ville.

En effet, sous le spécieux prétexte que leur quartier occupe l'emplacement de l'antique cité d'Hermopolis, ils se sont crus autorisés à lui donner la même dénomination, qui, par parenthèse, est regardée généralement comme une excellente épigramme, car elle signifie aussi bien la ville des voleurs que la ville du commerce ou de Mercure. Malice à part, ce brillant nom païen jure avec la vulgarité de ce sordide assemblage de maisons modernes, comme la langue d'Homère avec la trivialité des enseignes de cabaret, d'épiciers et de savetiers, que l'on voit partout écrites en grec, de même que les affiches et les journaux qui traînent sur les tables des cafés.

Tandis que nous prenions une limonade, un de nous, jeune homme fort en thème, voulant donner aux indigènes un échantillon de ses connaissances classiques, se mit à nous lire à haute voix un article du *Panhellenos* avec la plus pure prononciation de collége. Nos voisins Hellènes crurent qu'il traduisait en français, et continuèrent à fumer leurs chibouks sans se dérider; mais quand notre compagnon smyrniote leur eut appris que le *jeune élève* parlait grec, un éclat de rire olympien fit trembler le café et coupa court à la lecture.

Pour donner une idée de la différence de la prononciation hellène et la prononciation universitaire, je ne citerai que le mot χρηματα, que nos professeurs nous ont toujours appris à dire *crêmata*, tandis qu'ici il se prononce *krim'tè*, ou quelque chose d'approchant. Qui a tort, de

nous ou des Grecs? Il y a cent contre un à parier que c'est nous. Franchement, nos hellénistes qui s'extasient sur l'harmonie des vers d'Homère et d'Euripide, scandés par leur bouche barbare, sont aussi plaisants que le Français qui prétendrait apprécier la mélodie des poésies de lord Byron, en scandant les strophes de don Juan avec la prononciation française.

Dans le doute, ne serait-il pas plus rationnel et surtout bien plus utile de nous apprendre à prononcer le grec ancien comme le grec moderne, en nous enseignant seulement la syntaxe dans toute sa pureté antique? Au sortir du collége, un élève se trouverait ainsi savoir à peu près un idiome vivant très-utile, quoique n'ayant étudié qu'une langue morte inutile. La différence entre les deux consiste principalement en la manière de les parler.

Je reviens à cette malheureuse *Hermopolis* coupable de cette digression grammaticale. Dans ses sales rues irrégulières, mal pavées et encombrées de marchandises, sur ses quais étroits bordés de petits bâtiments caboteurs, s'agite, se querelle, se vole une cohue cosmopolite et bigarrée venue de toutes les côtes de la Grèce et du Levant. Au milieu de la masse des matelots hellènes en cabans de bure brune et en longues culottes flottantes, on voit circuler quelques fracs européens, des uniformes bavarois, des officiers du roi Othon, et des palikares vaniteux, efféminés, qui font la roue dans leur fustanelle blanche serrée aux hanches comme une robe de femme.

Les plus beaux sont les palikares d'auberge, dont les brillantes fanfreluches sont déstinées à éblouir les passagers novices et à les faire tomber dans le guet-apens d'une cuisine et d'un compte grecs. Ils se donnent une conte-

nance fashionable en roulant entre leurs doigts les grains d'ambre d'un gros chapelet. La dévotion n'est pour rien dans cette mode universelle des Hellènes : elle est, dit-on, uniquement motivée par la nécessité de montrer devant soi ses deux mains inoffensives ; car, chez les Grecs, tout homme dont on ne voit pas les mains est censé en avoir une sur son couteau et l'autre dans la poche de son voisin.

Ces poupées citadines à figures vulgaires sont insolemment coudoyées par de grands diables d'Albanais et d'Epirotes à mine farouche, à moustaches de mélodrame. Eux aussi portent une sorte de costume palikare, mais rude et grossier, et avec l'aisance, la majesté de vieux brigands. En guise de grains de chapelet, ils jouent avec les manches des poignards passés dans leur ceinture rouge. Cet arsenal portatif est à demi caché sous les pans d'une longue veste bleue galonnée à la turque, et dont les manches ouvertes aux coudes et aux épaules ont l'air de brassards de cuirasse ; ils jettent par dessus un épais caban de bure blanche brute, doublé de peluche de laine frisée ; un large collet carré tombant au milieu des reins tient lieu du capuchon habituel, et deux épaulettes de même nature recouvrent l'ouverture des manches qu'elles remplacent. Un haut carbouch plié sur l'oreille et inondé d'un flot de soie bleue, la fustanelle de laine blanche, des caleçons justes de la même couleur et serrés sur le mollet par des lanières de cuir qui se rattachent à des sandales de peau de bœuf écrue, complètent ce costume antique très-martial dans sa simplicité.

On disait que ces montagnards étaient des croisés orthodoxes qui allaient à la guerre sainte : singuliers pélerins ! leurs yeux d'épervier annonçaient clairement l'in-

tention de piller le Grec et le Troyen plutôt que celle de combattre pour la croix.

Divisées par la religion, le caractère, l'origine et les intérêts, les deux villes jumelles sont encore séparées l'une de l'autre par une large zone de terrains vagues et le lit desséché d'un torrent creusé dans les rochers. Le chemin de la vieille cité franchit d'abord ce ravin sur un petit pont de marbre brut; puis, au moyen d'un interminable escalier, il gravit une pente raide et pierreuse où quelques vignes et de maigres figuiers trouvent à peine assez de sève pour ne pas mourir.

Au sommet de cette échelle de Jacob qui semble monter dans le septième ciel, on entre dans un labyrinthe de mauvaises ruelles escarpées, voûtées et traversées par des arcades et des poutres de soutènement. Les cabanes affreusement pittoresques et moisies sont la plupart couvertes en terrasses délabrées, et, pressées en désordre les unes contre les autres sur des assises de rochers qu'il faut escalader à grand effort de jarret, elles ne laissent entre elles que juste l'espace nécessaire au passage d'un homme ou d'un cochon.

Si je nomme celui-là avant celui-ci, c'est par pur euphémisme, car, dans la haute Syra, le bipède paraît généralement accorder la préséance au quadrupède; il lui cède le pas dans la rue, et chez lui, le rez-de-chaussée de sa maison, dont il n'occupe que le grenier, son seul étage. C'est que ce locataire tout de soie habillé fait la richesse et la salubrité de la ville. Seul, il nettoie la voie publique, et gratuitement il transforme en dragmes d'argent les ordures, son unique nourriture.

Nous grimpions au hasard vers la cathédrale dont le

clocher forme la pointe extrême du pain de sucre, et à mesure que nous montions, la fraîcheur du vent de mer nous faisait oublier la chaleur brûlante de la côte. Il souffle presque constamment avec violence à travers ces masures croulantes qui m'auraient assez bien rappelé les ruines de Rochemaure au bord du Rhône, n'eût été la singulière population qui les habite. Quoique fort honnête, dit-on, surtout comparée à celle d'en bas, elle ne paie pas de mine.

Pour quelques gracieuses figures de jeune fille ou d'enfant, entrevues dans le clair obscur d'un intérieur à la Rembrandt ou encadrées entre deux pots de fleur à la lucarne d'une chaumière, combien ne rencontrions-nous pas de tournures de sacripants fieffés, et de sataniques sorcières ! quels turbans farouches, quelles moustaches hérissées ! quels yeux de pirate affamé ! et partout quelles guenilles ! quelle noire misère !

Je commençai à me croire au bout du monde, chez des sauvages ou dans un repaire de haidouks fantastiques, quand un bruit bien connu vint nous prouver que la civilisation avait pénétré, au moins par le mauvais bout, au sein de cette cité décrépite. Au-dessus de nos têtes, dans un taudis mi-partie d'hommes, mi-partie de cochons, des billes d'ivoire carambolaient gaîment sur le tapis vert ; nous crûmes d'abord à une hallucination, car comment un billard avait-il pu faire son ascension sur ce rocher ? Mais il n'y avait pas à en douter ; au milieu d'un salon aux murs crépis de boue séchée, au parquet de terre battue, nous vîmes à la lueur d'un rayon de soleil pénétrant par un guichet un vrai billard, sur lequel se penchait gracieusement un vieux forban en turban noir

qui mettait dans la blouse un jeune palikare coiffé d'un bonnet de coton. Une demi-douzaine de Grecs rébarbatifs, superbement déguenillés, jugeaient les coups en fumant leur pipe, accroupis sous une vaste arcade ouverte sur la façade de la maison.

Cette alliance hétéroclite de la fustanelle et du bonnet de coton pourra sembler un sacrilége jeu d'esprit aux philhellènes classiques, habitués à vénérer le Grec comme un type invariable de poésie; rien de plus vrai, cependant; les fils de Marathon commencent à se coiffer du casque à mèche de nos moutons champenois. Je dirai seulement, pour adoucir aux cœurs sensibles l'amertume de cette désillusion, que le bonnet de coton du jeune palikare dont je parle différait de celui du roi d'Yvetot, en ce que la grosse mèche habituelle était divisée en une foule de petites mèches agréablement dispersées sur la surface de la tiare, de manière à lui donner l'aspect d'un hérisson blanc.

La pauvre petite cathédrale de Syra ne vaut pas nos plus modestes églises de village; mais du haut des terrasses qui l'entourent on jouit d'un coup d'œil digne du Parthénon. Quoique au nord la vue soit masquée par des montagnes plus élevées, des trois autres côtés le regard embrasse un immense horizon de mer bleue tachetée d'îles. Délos, Naxos, Paros, Milo et Tynos n'ont plus aujourd'hui d'autre charme que leurs doux noms, leurs souvenirs et la magie de la lumière. Le soleil à son couchant répand sur leurs rochers arides je ne sais quelles teintes vaporeuses d'or glacé de lilas, dont la suavité ne peut se comparer qu'à cette fine fleur qui couvre les fruits encore vierges de la vigne ou du prunier.

Nous avions appris en partant de Malte le traité intervenu entre le sultan et ses deux alliés, par lequel les chrétiens obtiennent en Turquie beaucoup plus que ne demandait la Russie; en arrivant à Syra, nous n'avons pas tardé à connaître comment avait été accueilli cet acte d'affranchissement qui semblait devoir enlever tout prétexte de guerre et de soulèvement. On nous annonce la rupture des relations diplomatiques entre la Sublime-Porte et le roi Othon, le renvoi des navires grecs des ports de la Turquie, la recrudescence de l'insurrection en Thessalie, la connivence ouverte de l'armée et du roi des Hellènes, et les menaces de pillage et de massacre contre les négociants français ou anglais établis en Morée, par représailles sans doute des faveurs que leurs gouvernements viennent de faire accorder aux rayas de la Turquie.

Je tiens de différentes personnes que j'ai vues à Syra, et surtout d'un vieux marchand grec qui, après avoir voyagé en France, est revenu avec nous du Pyrée à Constantinople, de curieux détails sur la complicité patente et presque publique du roi Othon dans l'insurrection d'Arta. Les agents de la Russie à Athènes sont connus de tout le monde; on énonce même tout haut le chiffre des sommes payées, soit à des personnages influents, soit à des intrigants subalternes; on cite tels officiers qui ont envoyé au roi de sublimes démissions de leurs grades, motivées sur l'amour de la patrie et de la liberté hellénique, et dont le seul mobile aurait été une paie plus forte offerte par des embaucheurs, et l'espérance du pillage pour lequel les fils de Marathon paraissent décidément avoir une malheureuse passion.

On dit encore à qui veut l'entendre que, pour détermi-

ner le roi Othon à opérer ou laisser opérer une utile diversion sur les derrières de l'armée turque, la Russie lui aurait d'abord laissé entrevoir la couronne d'Orient comme un ornement très-convenable à sa tête bavaroise; et qu'une fois le branle donné à l'insurrection, d'autres agents encore plus confidentiels de la cour de Saint-Pétersbourg auraient manœuvré par-dessous mains, afin de faire tomber sur la tête du grand duc Constantin et cette couronne de l'empire byzantin et celle même du roi des Hellènes, lequel resterait ainsi, pour sa peine, découronné entre deux couronnes.

La singulière lubie de ce pauvre prince allemand, assez candide pour se croire de taille à faire un empereur d'Orient, lui qui peut à peine être roi d'Athènes, paraît égayer beaucoup les vieux Grecs qui n'ont jamais pris au sérieux ce souverain hétéroclyte. Il n'est pas moins plaisant pour nous autres occidentaux de voir l'ardeur avec laquelle ces conquérants en expectative se disputent d'avance la peau de l'ours, qui n'est pas encore mort, et qui paraît même fort résolu à vivre longtemps.

Un Anglais établi à Athènes, où il est regardé comme un agent secret du roi Othon, convenait dernièrement que les insurgés d'Arta dont il revenait de visiter le camp étaient généralement un ramassis de bandits indisciplinés et fort mal armés, incapables de résister à un corps de troupes régulières. Il ajoutait que tous ces révoltés avaient la prétention de commander en chef et qu'aucun ne voulait obéir, de sorte qu'il régnait parmi eux une anarchie complète que ne manquera pas d'augmenter encore l'arrivée journalière des officiers démissionnaires de l'armée hellène.

On assurait, à Syra, que le roi Othon aurait menacé les consuls français et anglais d'aller se mettre à la tête des Epirotes, si des vaisseaux de guerre venaient au Pirée pour influencer ses résolutions patriotiques. Ce monarque en parle bien à son aise, de se mettre à la tête de l'insurrection ; il faudrait être d'abord bien assuré que l'insurrection voudrait se mettre à sa suite.

Je ne vous parle pas des effroyables cruautés que les Grecs attribuent aux Turcs, ni des fabuleuses victoires dont se glorifient déjà les guerriers en fustanelle qui paradent dans les cafés de Syra ; ce sont de ces exagérations familières et pour ainsi dire inhérentes à toute insurrection ; et nous en avons vu de plus ridicules encore dans un pays plus civilisé. Un fait positif, avoué même par les journaux grecs, c'est que les révolutionnaires soi-disant épirotes n'ont pas tenu un quart d'heure devant les six cents soldats turcs envoyés au secours de la citadelle d'Arta. Ce coup pénible pour la vanité des Hellènes leur a cependant été moins sensible que l'expulsion de leurs navires des ports de la Turquie, dans un délai de 21 jours. Cette mesure de juste représaille blesse au cœur les Grecs, en les frappant dans leurs intérêts pécuniaires. Ce n'est pas seulement détruire leur commerce maritime, c'est encore réduire ce pays à de rudes privations; car il est si pauvre et les habitants sont si fainéants, si peu industrieux, qu'il peut à peine suffire à sa consommation, alimentée qu'elle est surtout par la production des riches provinces qui l'avoisinent.

Pendant longtemps les Grecs ont trouvé commode de rejeter sur la tyrannie musulmane la décadence de leur pays, due principalement à leur paresse ; mais depuis leur

affranchissement, il ne semble pas qu'ils aient fait de grands progrès, surtout en agriculture. Si je dois en croire ce qui m'a été affirmé par des personnes compétentes, chaque famille se contenterait, comme le font les sauvages, de cultiver le strict nécessaire avec le moins de travail possible, sans jamais chercher à améliorer sa position par un surcroît de soins et de richesses. Avant la révolution, les philhellènes excusaient cette incurie par la crainte prétendue d'exciter l'avidité des pachas ottomans. A présent la paresse seule peut l'expliquer.

Les amis des Grecs quand même ne trompent pas moins dans leur appréciation des prétendues sympathies platoniques des Hellènes pour le joug moscovite. Le négociant grec dont j'ai parlé plus haut m'avouait qu'en effet ses compatriotes haut placés et intelligents désirent voir les Russes chasser les Turcs de Constantinople et rétablir un empire byzantin, mais à la condition que ces *barbares schismatiques* se retireront ensuite, et les laisseront libres ; car, joug pour joug, me disait-il, nous préférons tous celui des Turcs à celui des Cosaques que nous haïssons encore plus que les Latins. Pour des *Athéniens intelligents*, cette espérance est un peu naïve !

Smyrne, 30 mars.

Je venais de voir pendant un jour et demi la plus riche et, dit-on aussi, la plus grande ville de la Grèce moderne ; triste contemplation dont j'espérais bien me dédommager à Smyrne. Le lendemain de grand matin, le *Louqsor* entrait dans la baie réellement magnifique de cette reine du Levant. Elle est entourée de montagnes pittoresques, entre lesquelles s'ouvrent des vallées boisées à perspec-

tives fuyantes. Enfin, après avoir eu si longtemps sous les yeux de tristes rochers pelés, le rivage de l'Asie nous offrait le spectacle attrayant d'une belle terre grandement accidentée et revêtue de verdure.

Au fond de sa rade, Smyrne couvre de ses toits de tuiles serrés les uns contre les autres le pied et les premières pentes d'une haute montagne couronnée par les ruines d'un vaste château-fort, dont le style rappelle un peu celui des remparts du vieux Carcassonne. A droite les maisons sont arrêtées à mi-côte par un sombre rideau de cyprès, et à gauche elles s'étendent indéfiniment dans une plaine basse où elles se perdent sous l'ombrage des vergers et des champs de morts. De grands arbres, des minarets mal blanchis, les dômes grisâtres d'un petit nombre de mosquées et les pavillons consulaires dépassent seuls le niveau assez uniforme de cette immense agglomération d'habitations généralement chétives. La terne monotonie de ce fond est, à la vérité, égayée par les couleurs vives de quelques façades peintes en azur, en rouge ou en jaune; mais il y a loin de là à cet aspect enchanteur vanté par certaines descriptions.

Vu dans le lointain, du milieu de la baie, quand le soleil couchant embrase ses tuiles brunes et fait jaillir de ses vitres des milliers d'étincelles, Smyrne a un air séduisant de mollesse ionienne : on approche, le charme cesse, à l'aspect de sordides cabanes de bois et de boue mal alignées sur des quais de pilotis pourris; on aborde, on pénètre dans les étroites ruelles qui serpentent à travers des massifs de pitoyables baraques, et après avoir pendant une heure cherché de belles rues introuvables, une poésie imaginaire, on se demande sérieusement si l'on ne patauge

pas au milieu d'un grand village, et si le Paris oriental inventé par certains voyageurs n'est pas une amère mystification.

Je n'exagère pas : Smyrne peut avoir des aspects bizarres, de singuliers costumes, une belle campagne, un climat délicieux ; mais tout cela ne constitue pas une belle ville. Syra ressemble fort à certains vieux villages français aussi moisis que pittoresques, et Smyrne ressemble beaucoup à Syra. Un Allemand établi depuis longtemps dans le Levant me l'avait dit ; je l'avais nié ; je l'ai cru après l'avoir vu, et j'ai juré de ne plus m'en rapporter aux poëtes descriptifs.

Avant de quitter le bord, on m'avait assuré que je ne pourrais pas monter sur la montagne sans traverser la rue aux roses et le quartier franc : cette indication me suffisait. J'envoyai promener une nuée de drogmans et de ciceroni juifs acharnés à mes trousses, et je m'enfonçai à l'aventure dans la ville, à la recherche de ce somptueux boulevart des Italiens de la reine du Levant.

Je parcourus une foule de ruelles pavées à peu près comme le lit d'un torrent et couvertes, ainsi qu'à Alger, par les saillies des maisons de planches ou par des lambeaux de tentes ; je vis une multitude de petites échoppes turques et de sordides magasins européens pires encore ; je coudoyai une foule en guenilles bigarrées et bizarres, parmi laquelle on ne remarque pas un costume propre ou complet. Je passai sur beaucoup d'immondices ; je rencontrai sur mon chemin quantité de ruines anciennes ou nouvelles, inertes ou vivantes, très-peu de jolies choses, passablement de triviales, et rien qui m'inspirât le désir de me faire Smyrniote.

Enfin, après avoir cheminé pendant une demi-heure

par des sentiers escarpés, bordés de pauvres cases délabrées bâties avec de grands débris de palais antiques, j'arrivai au sommet du mont Pagus, sans avoir aperçu l'ombre d'une rue qui méritât le nom et la réputation de la rue aux Roses, sans avoir même pu trouver une seule maison comparable à celles que l'on voit par centaines dans notre vieil Alger et ses environs.

Toutefois, ma déception ne fut pas complète et ma peine perdue, car si la ville est laide, le paysage qui l'environne est splendide. Cette immense houle de toits rouges, percée de blancs minarets ou de noirs cyprès, et recouvrant des milliers de maisonnettes à légères galeries de bois, produit un heureux contraste avec les masses de verdure et les vastes nappes d'eau azurée de ce tableau qu'encadrent de hautes cimes neigeuses.

Je le contemplai longtemps avec admiration, puis je voulus visiter les ruines de la forteresse génoise saccagée par Tamerlan, et dont le fameux brigand Yani Katerdji avait fait récemment un de ses repaires de prédilection, un traquenard à prendre les riches bourgeois smyrniotes. Un sauvage bachi-bozouk en sentinelle sous une tente à quelque distance des murs m'arrêta tout net. Criant et gesticulant comme un enragé, il me faisait signe d'aller lui parler. Outre que la conversation eût été difficile entre un interlocuteur ne sachant que le turc et un autre n'en comprenant pas un mot, je trouvai encore à ce prétendu gendarme asiatique une physionomie de sacripant si bien caractérisée, que je m'empressai d'imiter la sage réserve de Jean de Nivelle. Je le laissai hurler, et descendis dans la plaine par le revers de la montagne.

A chaque pas, au bord de ce chemin taillé en casse-cou

à travers les rochers et les pierres roulantes, on trouve des vestiges de monuments antiques qui font honte aux baraques de bois de la moderne Smyrne. Au-dessous du château, à la limite des maisons, c'est une grande voûte romaine en gros blocs de pierre sans ciment; plus bas, c'est une haute terrasse de jardin dont le mur est construit avec des tronçons de colonnes et de statues, des morceaux de chapiteaux, de frises et d'architraves. Rien ne manque à ce musée lapidaire de tous les siècles : j'y ai vu côte à côte un fût dorique ancien, un bas-relief byzantin et un chapiteau arabe. Dans le cimetière musulman qui est en face, on remarque aussi des fûts de colonnes antiques plantés en terre en guise de cippes funéraires.

Au pied de la montagne, je me trouvai dans un des carrefours les plus curieux de Smyrne. C'est une sorte de place de marché, où viennent aboutir les chemins de la plaine et plusieurs rues de la ville. Des cabanes de branchage et des tentes de poils de chameaux y étaient dressées à côté des cafés turcs dont les larges toits saillants et sculptés sont brunis par la fumée des pipes. Près de là un turbé montrait ses vieilles tombes à travers une grille rouillée, et ses hauts cyprès s'élevaient au-dessus des maisonnettes historiées de galeries toutes démantibulées; à l'autre coin de la place, sous un énorme platane aux rameaux encore nus, une fontaine de marbre verdie par la mousse répandait ses eaux limpides sur le pavé inégal, entre deux longues files de petites boutiques en forme d'armoire renversée: un des battants de la porte relevé par des crochets figure un auvent; l'autre rabattu sur des tréteaux sert au boutiquier accroupi dessus de divan et de banque de vente.

Dans ce carrefour, pittoresque à faire frémir un voyer

civilisé, s'agitait en désordre mais sans un grand tumulte une cohue hétérogène de pauvres rayas, de gros Turcs, de maigres Arnaoutes, de Zeibeks et de bachi-bozouks, de femmes voilées et de jolis enfants conduits par de belles Grecques des îles. Aucune trace d'européanisme ne faisait disparate dans cette collection complète de costumes asiatiques, les uns bizarres, d'autres réellement très-beaux, le plus grand nombre très-vulgaires, très-disgracieux, et beaucoup tellement ridicules que leur exacte reproduction passerait en France pour une caricature outrée.

Des bouchers saignaient et écorchaient au milieu de la rue, des confiseurs y vendaient des sucreries turques, des cuisiniers y fricotaient, des marchands y étalaient par terre, et des campagnards, armés chacun comme une douzaine de voleurs, offraient à vendre leurs légumes de l'air dont un brigand demande la bourse ou la vie. Par moment, des bandes de chiens hargneux se battaient entre les jambes des chalands qui attrapaient toujours quelque coup de dent; des troupes de baudets, des mules, des cavaliers sillonnaient la foule en tous sens; des pachas précédés de leurs cawas et suivis de leurs porte-pipes passaient au grand trot en éclaboussant les vilains. Un dernier trait achevait de donner à ce tableau mouvant et original un caractère éminemment oriental : c'étaient des caravanes de chameaux qui, faisant sonner leurs grosses sonnettes de cornets de poële, arrivaient à la file les uns des autres, puis allaient s'accroupir lourdement dans un coin pour se faire décharger; et aussitôt les poules d'accourir, les pigeons de cimetières de s'abattre par volée du haut de leurs cyprès, afin de picorer les grains échappés des sacs de laine rayée.

Tandis que je m'amusais de ce curieux spectacle en savourant la douce fumée d'un chibouk, un enterrement grec vint à traverser le marché, accompagné de ses prêtres à tous crins, vêtus de chappes d'indiennes, nazillant des psaumes, et précédés de quatre ou cinq clergeons effrontés cachant mal leurs guenilles, leurs savates éculées, et leurs jambes nues sous de courts surplis en calicot crotté. J'étais humilié de voir la croix et les encensoirs entre les mains de pareils galopins; et pourtant, dans cette foule de musulmans à demi barbares, pas un seul ne se montra inconvenant vis-à-vis de ces rayas accomplissant une cérémonie religieuse. Individuellement, ils les auraient peut-être bâtonnés; ils les respectaient dans leur culte. Parmi les Français qui accusent les Turcs de fanatisme, combien y en a-t-il qui n'ont pas toujours montré la même tolérance!

Marchant toujours au hasard, j'arrivai à un petit pont antique jeté sur un maigre filet d'eau qu'un barrage de pieux fait refluer en amont. Sur la rive droite s'élève une épaisse forêt de cyprès, vieux cimetière ottoman; sur la rive gauche un grand platane et quelques arbres souffreteux ombragent à demi une grève inégale, poudreuse et malpropre, où des tas de chaises de paille sont amoncelés avec des tables boîteuses devant cinq ou six lamentables guinguettes.

Malgré le passage continuel des convois de chameaux, il m'était impossible de soupçonner le *célèbre pont des Caravanes* dont les délices et l'aspect pittoresque ont été chantés par tant de poètes, dans cette arche romaine très-mesquine, dans cette réunion de cabarets aussi vulgaires que les plus sales bouges des barrières de Paris ou de

Lyon. Cependant c'était bien là l'objet de tant d'admiration. Hé bon Dieu ! que diraient donc les enthousiastes de cette vilenie, s'ils prenaient la peine de regarder en France le pont romain si peu admiré et si admirable de Saint-Chamas? Ils ne diraient rien, parce que ce charmant spécimen de l'art antique est trop près de nous, trop à la portée du *vulgum pecus*, et que pour beaucoup de gens les choses ne sont bonnes et belles qu'à proportion de leur éloignement. Tel qui boit avec délices en Asie un mauvais café trouble préparé par un cawadgi en turban sale, le jetterait à la tête du garçon qui oserait le lui servir au Café de Paris.

Le quartier des Arméniens par lequel je rentrai en ville rappelle un peu l'aspect d'un village américain, avec ses larges rues et ses maisonnettes de bois ou de briques peintes en couleurs claires. L'église arménienne est, à proprement parler, le seul édifice remarquable de la ville. Pauvre monument cependant, dont les hautes voûtes byzantines récemment surélevées sont maintenues, à défaut de contreforts extérieurs, par une multitude de clefs de fer qui coupent la perspective des nefs. Des centaines de lampes pendues à ces traverses dissimulent un peu ce défaut, et les galeries irrégulières de marbre blanc qui entourent au dehors cette basilique lui donnent un cachet d'élégante originalité fort rare dans Smyrne, surtout dans ses mosquées toutes très-vulgaires. Pour l'antiquité, le caractère religieux et la bizarrerie du style, il n'y en a pas une qui approche de la vieille mosquée des Malékites à Alger, et pas une n'offre autant de luxe et de bon goût que celle qui a été transformée en cathédrale.

J'avais parcouru la ville en tous sens d'un bout à l'autre

visité les khans des caravanes, les quartiers francs, grecs et turcs, les quais et les rues couvertes ou ombragées de treilles; inspecté les bazars-forteresses crénelés où, à la lueur d'un fort rayon de soleil tombé d'une lucarne, on voit des milliers de marchands accroupis, couchés, fumant la pipe, buvant du café, priant les mains tendues ou le nez sur leur natte, et tripottant à loisir dans de petites boutiques-armoires de chétifs commerces, pittoresques en aquarelle et en poésie, mais bien ridicules quand on les compare aux puissantes opérations des grands peuples commerçants; j'avais tout vu et je cherchais encore la merveille de Smyrne.

A la fin je désespérais de la trouver sans secours, et comme je venais de suivre pour la quatrième fois une ruelle tortue, mal pavée, malpropre, large de quinze pieds, encombrée d'étalages forains et bordée de laides boutiques européennes, je m'avisai de demander où était la fameuse rue aux Roses. — Hé! parbleu, vous y êtes! — Ça, la rue des Roses? — Oui, monsieur..... Je traversai la cour d'un consulat qui aboutissait au quai, je montai en caïque et me rembarquai immédiatement sur le *Louqsor*, honteux de ma crédulité occidentale.

Je fis part de mon amer désappointement à un officier de marine. — Oh! me dit-il en riant, il ne faut pas que cela vous étonne; vous n'êtes pas le premier à vous récrier sur la laideur de ce *Paris* du *Levant*. — Alors pourquoi exalte-t-on sa beauté dans les livres? — Les plus sincères de ces enthousiastes ont vu Smyrne dans une vingtaine de salons très-confortables, où l'on trouve une société pleine de charme. Les plus fous l'ont vu à travers le souvenir des magnificences d'un autre siècle; ils ont voulu

trouver encore de la poésie là où il n'y a plus guère que trivialité; splendeur et richesse, là où il ne reste plus que triste misère. Quelques-uns, séduits par l'étrangeté, la nouveauté, le pittoresque, ont vanté la beauté de maisons qu'ils seraient bien fâchés d'habiter, de guenilles asiatiques qu'ils rougiraient de porter. D'autres enfin, gens de plus d'esprit que de sincérité, se sont finement raillés de leurs lecteurs amoureux de l'Orient, en leur dépeignant un Smyrne de fantaisie; d'une rue aux Ours ou d'une rue aux Fèves de la côte d'Asie, ils ont fait une rivale de la rue Vivienne ou du boulevart de la Madeleine; de tout cela il est résulté que les charmes de la séduisante reine d'Ionie sont devenus un lieu commun poétique à l'usage des cokneys occidentaux.

Au surplus, ajouta l'officier, Smyrne est encore à tout prendre le plus beau et le plus agréable village de l'Orient. — Mais Constantinople! — Constantinople est un village plus grand et plus attrayant du dehors, mais une fois dedans vous le trouverez encore plus laid et plus inhabitable que Smyrne.

D'où il faudrait conclure que l'Occident est aujourd'hui l'Orient, et l'Orient un Occident bien bas tombé.

On vient d'apprendre à Smyrne que les Russes ont franchi le Danube sans opposition, et cette nouvelle, qui n'est peut-être que la seconde édition de celle de leur passage à Matschin le mois dernier, semble produire un fâcheux effet sur la population. Heureusement l'annonce officielle de l'arrivée des troupes françaises rassure le public. Et cependant, tant il est difficile de contenter tout le monde, les vieux Turcs à cafetan vert grondent sourdement entre leurs dents en branlant leurs énormes turbans, contre

l'intrusion des ghiaours français qui viennent, disent-ils, prendre leur part des dépouilles de la Turquie.

Gallipoli, 31 mars.

Métélin, l'ancienne Mytilène, la plus riche des îles de l'Archipel turc, est au moins décemment vêtue de verdure, et ses hautes roches brunes font un bel effet au milieu des prairies et des taillis qui tapissent les flancs et la base de ses montagnes escarpées. On aperçoit même sur les cimes les plus élevées des bouquets de grands arbres. Quoique la côte qui regarde l'Anatolie soit un peu déserte, elle montre cependant quelques villages et des châteaux-forts perchés sur des rochers. Le rivage de l'Asie en face est encore plus riche et plus gracieux. La terre fertile couvre toute la pente de ses montagnes, jusqu'aux sommets qui découpent sur l'azur du ciel une frange de forêts.

Si le sultan le voulait, avec quel empressement les émigrants qui vont en Amérique défricher péniblement un sol sauvage encombré de bois, ne viendraient-ils pas cultiver ce pays presque inhabité, où les sillons anciens semblent attendre seulement une nouvelle semence pour produire encore aujourd'hui des moissons inépuisables, comme lorsqu'autrefois il nourrissait des millions d'habitants!

L'instinct de la domination et même celui de la conservation, arrête sans doute le gouvernement turc dans cette voie; car, du jour où une race européenne aura colonisé une portion du territoire ottoman, les Orientaux auront fort à faire, non seulement pour lui commander, mais encore pour se maintenir à son niveau et ne pas déchoir jusqu'à l'annihilation.

Notre activité infatigable de corps et d'esprit est profondément antipathique à la race asiatique : nous la désespérons comme un moustique enragé qui trouble sa sieste séculaire.

C'est au cap Baba, l'extrémité la plus occidentale de l'Asie-Mineure, que se passa en 1840 un des incidents les plus graves de la question d'Orient : l'amiral Lalande croisait avec sa flotte devant ce promontoire, sur lequel on voit un petit fort et un village dont les habitants sont célèbres pour la fabrication et le maniement du stylet ; il guettait au passage l'escadre ottomane, pour l'empêcher d'aller attaquer celle des Egyptiens. Le capitan-pacha se présenta bientôt à la tête de ses vaisseaux, et l'amiral français fit mieux que l'arrêter : par un mélange adroit de la flatterie, de la menace et de l'insinuation, il le décida à livrer sa flotte à Méhémet-Ali.

Un officier français présent à cette entrevue nous faisait une curieuse peinture des perplexités de ce pauvre Turc répétant à tout ce qu'on lui demandait : *bakaloum !* nous verrons, ou *inchallah !* s'il plaît à Dieu ! tandis que cet intraitable Lalande lui faisait observer, avec une exquise courtoisie, que s'il ne se décidait pas tout de suite, sans plus de *bakaloum*, il allait le couler bas.

A quelques lieues au-dessus du cap Baba, se déploient les champs de l'Iliade, *ubi Troja fuit,* ce qui en bon français du moment peut se traduire par ces mots : *où la première question d'Orient se trancha.* En effet, singulière destinée ! c'est sur les bords de l'Hellespont ou du Bosphore que se sont le plus souvent décidées par le fer les grandes destinées du monde ; c'est toujours près de là que se sont heurtées les grandes marées humaines de

l'Europe et de l'Asie : les Grecs d'Agamemnon contre les Phrygiens, les Grecs d'Alexandre contre les Perses, les Romains contre les Grecs asiatiques, les Croisés contre les Sarrasins, les Turcs contre les Byzantins, et maintenant les Européens occidentaux contre les Russes à demi asiatiques. Je ne parle pas de l'intérêt turc dans cette dernière affaire, car évidemment ce n'est qu'une question accessoire, comme les beaux yeux d'Hélène dans la guerre de Troie.

Quelque hasardé que puisse paraître ce blasphême historique, il est pour le moins aussi fondé que certaine supposition de M. Michaud, qui, ayant trouvé dans les broussailles de Bounar-Bachi une fontaine de marbre, déclara que c'était « le bassin où Andromaque aimait à venir laver le linge de son Hector. »

J'aimerais à le croire, j'aimerais aussi à croire que les ruines blanchâtres que l'on aperçoit indistinctement dans le lointain, avec les yeux de la foi, sont les portes de Scée et que les trois tumulus qui dominent le rivage et la plaine déserte recouvre véritablement les cendres d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque. Malheureusement, des tumulus semblables sont tellement multipliés dans la Turquie d'Europe et jusqu'au fond de l'Afghanistan et du Lahore, qu'il est bien permis de se demander si ceux de la Troade n'ont pas été baptisés après coup (1).

(1) D'impitoyables savants anglais, voulant à tout prix pénétrer ce mystère archéologique, ont profité du voisinage de l'armée britannique pour raser le tumulus de Patrocle, et fendre en deux celui d'Achille, au moyen d'une large tranchée. Ils n'ont rien trouvé, rien éclairé; mais ils ont réussi à détruire deux monuments poétiques respectés par trente siècles. Lord Elgin est dépassé; le pacha Shaha-

Que la tradition poétique ait tort ou raison, l'empire de Priam n'en est pas moins un très-beau pays ; et, toute poésie à part, la plaine de ces tombeaux est un champ de bataille arrangé à souhait pour un combat homérique. Le plus joli coup d'œil est un peu au-dessus de la baie de Bésika, après avoir dépassé les vilains coteaux jaunes et dénudés de l'île de Ténédos, où l'on récolte aujourd'hui un certain vin pharmaceutique qui, à mon goût, doit avoir une grande analogie avec le venin empoisonné des deux terribles serpents de *Laocoon*. Quiconque en boit pour la première fois éprouve les mêmes angoisses que le pontife troyen et sa famille.

En regardant la Troade de cet endroit, on a en face de soi une belle anse arrondie et largement ouverte ; de chaque côté le rivage se relève en berge escarpée, dont le courant de l'Hellespont ronge et fait écrouler la base. Entre ces deux promontoires, au fond de la baie, une pelouse verdoyante, ombragée sur la gauche de quelques bouquets d'arbres, monte par une pente douce de la plage unie de sable fin à la haute plaine onduleuse. Au second plan, on voit un tertre conique, isolé au milieu des prairies et des broussailles ; de loin il ressemble à une meule de fourrage oubliée dans les prés : c'est le tombeau d'Achille. En arrière, sur le petit plateau éloigné où l'on distingue une sorte de minaret de village, les tours de Troie devaient commander la vue de la campagne et de la mer. Enfin le tableau est fermé à l'horizon par une chaîne de montagnes bleues qui s'abaissent au centre pour laisser

beam n'eût pas mieux imaginé, lui qui voulait faire trancher la tête à ses deux ours, pour savoir la raison de leur changement de couleur.

apparaître sur l'azur du ciel la tête neigeuse du mont Ida. Les tumulus de Patrocle et d'Ajax sont sur la gauche, plus rapprochés du rivage, de chaque côté d'une misérable bourgade turque assise au sommet d'une berge à pic de cent pieds de hauteur.

Rien de grandiose, rien de heurté, dans ce paysage épique; toutes ses lignes ont je ne sais quelle douceur, quelle grâce harmonieuse qui séduisent la vue, et l'esprit est charmé de trouver sur le théâtre de tant de batailles dont le bruit a retenti à travers les siècles le calme silencieux de la solitude.

Précisément comme nous passions devant ces lieux, témoins de la gloire des antiques Hellènes, nous voyons l'humiliation des héritiers de leur nom. Poussée par un violent vent du nord, toute une flotte de navires marchands grecs descendait de Constantinople d'où la chassait un décret du sultan. Plus de quarante voiles débouchaient à la fois des Dardanelles. La vue de cette avanie paraissait combler de joie les nombreux Turcs que nous avions embarqués à Smyrne. Un d'entre eux, vieux Priam asiatique à barbe blanche comme son turban et à longue pelisse fourrée, s'avança vers le bastingage pour vociférer contre les fils dégénérés des ravageurs d'Ilion d'affreuses imprécations; puis, se tournant de mon côté les yeux courroucés, il me dit en turc de Molière : *Andaran, andaran, todos perros Grécos, è li che no andaran, bastonaran, bastonaran, bastonaran!* « Ils partiront, ils partiront tous ces chiens de Grecs, et ceux qui ne partiront pas seront bâtonnés, bâtonnés, bâtonnés. »

Le Scamandre vient se jeter à la mer par une belle et large vallée boisée, derrière le château d'Asie, à deux ou

trois lieues au-dessus du tombeau de Patrocle, et juste en face de la pointe de la Chersonèse de Thrace défendue par le château d'Europe. Cette longue presqu'île que les armées alliées et spécialement les Français viennent occuper ne présente pas, à beaucoup près, un aussi agréable coup d'œil que la côte d'Asie en face. Le rivage, presque partout uniformément abrupte et élevé d'environ deux cents pieds, est formé de couches alternatives de sable argileux et de grès feuilleté qui, en s'écroulant, a semé le talus rapide de ses plaques brisées. Des genêts, des bruyères et des arbres rabougris poussent péniblement sur ce sol pierreux et jaunâtre. Dans les petites vallées transversales, qui coupent de loin en loin cette haute berge, on aperçoit de maigres prairies broutées par des troupeaux de chèvres, et des bouquets de bois de chênes entremêlés de pins.

Cependant, à mesure que l'on remonte le détroit, ce rivage se revêt de gracieux pâturages; ses pentes raides s'étagent en terrasses et se couronnent de quelques beaux arbres. On rencontre même çà et là des sites charmants; mais la solitude attriste tout ce pays : à part deux ou trois chétifs villages et autant de fermes isolées, on n'y trouve pas traces d'habitation et de travail. Personne ne tire parti de ces milliers d'emplacements magnifiques pour des maisons de campagne d'où l'on jouirait d'une vue ravissante sur l'Hellespont, fleuve imposant d'une lieue de largeur, et sur l'immense amphithéâtre des montagnes de l'Anatolie. Le Mississipi lui-même, avec ses eaux troubles divisées et bordées de terres plates ne peut se comparer à cet admirable canal maritime, et les horizons du fleuve américain n'ont pas cette grandeur, ces lointains vaporeux.

Le château des Dardanelles habilement réparé est maintenant protégé contre un coup de main du côté de la terre par une série de fortins qui couronnent les collines environnantes. De plus, ses fameuses pièces monstres ne sont plus, comme autrefois, enchâssées dans la maçonnerie, de manière à ne pouvoir tirer qu'un seul coup sur le vaisseau ennemi, au moment où il se plaçait lui-même au point de mire : montées sur des affûts de fonte, elles ont à présent la facilité de diriger librement leurs énormes boulets de marbre à travers de larges embrasures. Aujourd'hui, une flotte ne recommencerait pas impunément la bravade téméraire des Anglais en 1806.

Le vent du Nord soufflait avec tant de violence que, même dans ce bassin fermé des Dardanelles, la mer était houleuse. Comme le steamer n'accoste pas le village et reste au milieu du chenal, l'agitation des vagues rendait le débarquement et l'embarquement des passagers très-chanceux : d'autant plus que les *caïques*, aussi étroits que des pirogues de sauvages, chavirent infailliblement au moindre défaut d'équilibre. Cette opération, qui dura une heure entière, dégénéra bientôt en parade burlesque.

Ils étaient là une quarantaine de gens transis de peur et de froid, empêtrés dans leurs cabans et leurs cimeterres, leurs turbans et leurs pistolets, leurs babouches et leurs yatagans, leurs tromblons et leurs pelisses abricot, cannelle ou vert-pomme. Marchands, zeibecks, vieux Turcs et pachas ventrus, tous voulaient monter et descendre à la fois l'étroite échelle que les uns ne pouvaient accrocher, que les autres n'osaient pas lâcher, qui tantôt se levait à six pieds en l'air, et tantôt plongeait sous les flots. Tous, craignant l'eau plus que des chats et ayant le pied peu

marin, se battaient, se culbutaient, juraient, hurlaient comme dans un égorgement général.

Ici, un superbe osmanli à barbe grise trébuche au moment d'enjamber, et tombe irrévérentieusement renversé au fond de son caïque qu'il manque de défoncer; là, un farouche bachi-bozouk à la ceinture bourrée d'armes reste suspendu entre l'échelle qui monte et la chaloupe qui se dérobe sous ses pieds; ailleurs, un énorme pacha passe de l'arrière à l'avant de son embarcation, en rampant à plat-ventre sur le dos de ses six rameurs, et à l'instant où il se relève il reçoit sur la tête un vaste matelas qui, lancé du haut du bord, l'ensevelit lui et tout son équipage. Quand la figure irritée de cet osmanli reparut à l'horizon, elle annonçait une furieuse tempête : heureusement pour le coupable, la vapeur nous emportait loin de sa colère. La majesté, le calme fataliste des Orientaux avaient été complétement en défaut dans cette scène burlesque qui excita le rire homérique de tous les passagers européens.

A la tombée de la nuit nous arrivons devant Gallipoli, misérable village bâti, au débouché de la Propontide, sur l'emplacement d'une antique et belle cité qu'il ne remplace pas. C'est par cette porte que la barbarie asiatique entra pour châtier la corruption byzantine et ravager l'Europe; c'est cette même porte que la barbarie turque ouvre aujourd'hui à la civilisation chrétienne. A la lueur du crépuscule, nous assistons au débarquement des premières troupes françaises sur cette terre jadis conquise par leurs ancêtres.

La frégate à vapeur le *Christophe Colomb* nous avait précédés d'une demi-journée; chacun cherchait avidement des yeux où pouvaient être nos soldats, quand, au

moment de jeter l'ancre, nous entendons dans la ville les sourds roulements d'une batterie de tambours français un peu enrhumés par l'humidité de la mer. Tout chauvinisme national à part, j'avoue que cette marche militaire, quoique peu harmonieuse, me causa autant de plaisir que la plus savante symphonie : elle annonçait les premiers pas de notre armée sur cette terre lointaine.

Tous les passagers turcs, anglais, arabes, grecs, français et levantins, se précipitèrent sur les bastingages de babord, afin de voir défiler sur le quai une compagnie du génie que des kawas conduisaient à ses logements ; presque au même instant, deux grandes chaloupes sortirent de derrière la frégate, et glissant sur les flots assombris par le crépuscule, transportèrent au rivage une autre escouade de cette arme, au son des tambours et drapeau déployé. Malgré la température glaciale de cette soirée, une foule d'habitants étaient rassemblés sur le débarcadère pour accueillir nos troupes et leur offrir l'hospitalité.

Du reste, dans cet accueil en réalité cordial, les Ottomans ont montré un flegme que je me suis expliqué plus tard, mais que l'on a pris d'abord pour de la froideur, et dont, à ce titre, notre patriotisme chatouilleux a été blessé.

On assure que notre armée doit d'abord occuper la Chersonèse, et établir un camp retranché sur toute la largeur de l'isthme qui réunit cette presqu'île à la terre ferme, de manière à se ménager, en cas de revers, un refuge inattaquable aux forces russes. Si ce projet est aussi vrai qu'on le dit, je comprends qu'il excite la défiance des Turcs du pays, car une pareille position est admirablement choisie.

Quoique inférieure en étendue à la Crimée, la Chersonèse de Thrace est plus importante comme poste maritime et militaire : entre les mains d'un ennemi, elle menace directement Constantinople, mais aussi sa possession annulerait les avantages de la prise de cette grande capitale par les Russes, en retenant leur flotte prisonnière dans la mer de Marmara et en inquiétant leurs communications avec la Grèce.

C'est un pays de jolis coteaux onduleux, tapissés de pâturages assez verts, et entrecoupé de petites vallées ombragées par des bouquets de pins et de chênes verts. Du côté du canal des Dardanelles on n'aperçoit qu'une demi-douzaine de villages et autant de maisons de campagne isolées dans la solitude. Quant à la ville de Gallipoli, qui est placée un peu au-dessous de l'isthme, dans une baie arrondie, séparée de la Propontide par un promontoire de rochers à pic, elle paraît une fort triste résidence. Sans les quelques minarets qui pointent au-dessus des toits comme des chandelles surmontées de leurs éteignoirs, on prendrait cet amas de misérables maisons de planches et de torchis, couvertes de tuiles brunes, pour un grand village auvergnat. L'illusion est d'autant plus facile que, sur la basse colline à laquelle la ville est adossée, s'élèvent les ruines d'un vieux château gothique attribué aux Génois, jadis maîtres et seigneurs de Galata, de Smyrne, de Sébastopol et de bien d'autres stations dans le Levant. C'est là le seul monument caractéristique de cette antique colonie grecque, devenue, au moyen âge, seigneurie française, et maintenant appelée à être le point de départ de la lutte gigantesque où vont peut-être se décider les destinées du monde.

Constantinople, 1[er] avril.

Ce matin, au point du jour, nous traversions le bel archipel de Marmara, puis, longeant les côtes nues et monotones de la Thrace, nous laissions à notre droite les jolies îles des Princes, au-delà desquelles se déploient, dans toute leur magnificence, les rivages de l'Asie et ses montagnes boisées couronnées de neige. Un coude de la côte nous cachait encore le but de notre voyage, de notre ardente curiosité : enfin, à dix heures et demie, tous les passagers abandonnent précipitamment le déjeûner et remontent sur le pont : nous étions par le travers de la vieille forteresse byzantine de l'Hepta-Purgon, et devant nous se déroulait l'immense panorama de Constantinople.

Le ciel était sombre, un vent glacial chassait par bouffées de violentes rafales de neige ; dépouillée du prestige de la lumière dorée d'un beau soleil, la capitale de l'Orient, cette ville féerique trop vantée, se montrait à nous dans sa nue-vérité, et cette vérité était loin d'offrir un spectacle aussi flatteur qu'on le dit communément. Mais quelque désillusion qu'éprouve l'imagination, il est impossible de voir pour la première fois sans une profonde émotion cette ville que son admirable position rend aussi importante qu'un royaume, qui tient une si grande place dans l'histoire, et dont les vieux murs ébréchés ont été si longtemps le dernier refuge de la civilisation mourante. Sur les collines basses et dans une large vallée intérieure mollement arrondie, s'étendait à perte de vue une immensité de pauvres maisonnettes de bois grisâtre, couvertes de tuiles brunes. Des milliers de noirs cyprès et des centaines de blancs minarets pointaient de toutes parts au-

dessus de cette masse incolore, confusément entremêlée de jardins, de prés et de terrains jonchés de ruines, que la population abandonne pour refluer hors des remparts, sur le rivage de la mer où elle étale en trois endroits ses sales et pittoresques masures.

Le *Louqsor* avance rapidement : le tableau change et prend un caractère de grandeur et d'animation extraordinaires. La gravure a tellement familiarisé tout le monde avec le site de Constantinople, que chacun s'y reconnaît de suite. En face de nous, ce large fleuve bordé de palais, qui, aussi rapide et quatre fois plus large que le Rhône, descend du nord entre deux rangées de collines semblables à celles de la Saône, c'est le Bosphore, et voici à son entrée la gracieuse tour de Léandre qui sort du milieu des vagues. A notre droite est la côte d'Asie, et voilà Scutari couché dans son vallon au pied du mont Boulgourlou, à peu près comme Smyrne au pied du Pagus. Plus bas, au-dessous des gigantesques casernes de Haïder-Pacha, une petite presqu'île flanquée de deux baies profondes s'avance vis-à-vis de Stamboul, portant à son extrémité une jolie bourgade entourée de vergers, c'est celle de Kadi-Kœï bâtie en bois sur les ruines de marbre de Chalcédoine.

Notre steamer, tournant à gauche, passe entre l'arsenal monumental de Top-Hana et les hautes terrasses de la pointe du sérail, toutes chargées de palais que cachent à demi les grands arbres des jardins; nous nous arrêtons au milieu de la Corne-d'Or. Des bateaux à vapeur, des navires marchands de toutes les nations, des vaisseaux de guerre et des bâtiments orientaux de formes étranges, naviguaient ou étaient mouillés sans ordre sur cette longue et sinueuse nappe d'eau, coupée de ponts, sillonnée par

des milliers de fines embarcations, et abritée par les deux chaînes de collines abruptes de Constantinople et de Galata. De ce côté-ci une foule de solides maisons européennes peintes en jaune se mêlent aux frêles habitations turques; de celui-là, au contraire, le palais de la Sublime-Porte est le seul édifice dont le style franco-romain fasse disparate dans la masse des constructions de bois musulmanes, au-dessus desquelles s'arrondissent les dômes de plomb et s'élancent les hardis minarets de Sainte-Sophie, d'Achmet, de Bayezid, de Soleymanié et de Mohamedidgé.

Deux tours colossales, celles du séraskier et celle de Galata, en face l'une de l'autre comme deux sentinelles debout de chaque côté de la Corne-d'Or, surveillent Stamboul et ses faubourgs, et forment un des traits caractéristiques de ce tableau encadré de tout côté par des massifs de cyprès.

On est d'abord étourdi par le mouvement, ébloui par la grandeur, la singularité et l'extrême variété de ce magique spectacle; puis, le premier instant de surprise passé, on commence à remarquer partout le désordre, la misère et des ruines sordides. Parmi les quelques baraques coloriées qui bordent le port, on aperçoit tant de hideuses échoppes pourries et démantibulées, la vue est choquée de tout côté par de si triviales bêtises architecturales que, malgré la grâce incomparable du paysage, malgré la majesté imposante de certains édifices, et l'originalité pittoresque de quelques autres, le charme s'évanouit : on avait rêvé une glorieuse capitale de sultan, on se réveille dans un immense village de six cent mille âmes, qui doit à son site — le plus magnifique emplacement de ville qu'il y ait au monde — la meilleure partie de son admirable beauté.

Si je ne craignais pas d'avancer une assertion blasphématoire aux oreilles des enthousiastes, je dirais que notre vieil Alger, tel qu'il était avant que nous ne l'eussions défiguré à la française, présentait, avec ses maisons étagées en terrasses éclatantes de blancheur, un aspect infiniment plus oriental que Constantinople, dont les édifices de planches ressemblent de loin aux chaumières enfumées du Forez ou de l'Auvergne.

Il y a loin de ce Stamboul vrai au Stamboul idéal que des touristes poètes ont entrevu à travers le prisme de leur imagination, tout émaillé de cottages jaunes, rouges, bleus ou vert-pistache, diaprés, en un mot, de mille couleurs comme une prairie du mois de mai. Hélas ! les rares maisons peintes en azur, en jaune sale et en sang de bœuf, pas plus que les blanches mosquées, ne changent rien à la teinte générale de bois terni par la pluie et les brouillards. La nature seule sauve un peu la monotonie de ce fond bistré, en harmonisant on ne peut plus heureusement avec lui la verdure des touffes d'arbres multipliées à l'infini : dans les trois quarts de la ville, il y a autant de jardins que de maisons. Cela donne à cette grande capitale un air campagnard plein d'attrait au dehors, mais il ne faut pas trop approcher.

Il y a un an, certain Anglais de Calcuta vint visiter Constantinople. En homme bien avisé, il descendit du steamer dans un caïque, fit le tour de la Corne-d'Or, et se rembarqua sans avoir mis pied à terre.

J'ai compris la sagesse de cette conduite et la véracité des renseignements qui m'avaient été donnés par le commandant du *Louqsor*, en abordant au misérable débarcadère de bois pourri de la douane, en pénétrant dans les

affreuses ruelles tortues, puantes, vermoulues et vermiculeuses de Galata, la riche cité du commerce *européen*. Les plus hideuses impasses de nos vieilles cités françaises ne pourraient en donner qu'une idée trop luxueuse, si je leur faisais l'injure de les comparer à ces bouges odieux, où l'on voit pourtant des négociants millionnaires passer la moitié de leur vie dans des magasins qu'en France ils rougiraient de donner pour écurie à leurs chevaux.

J'espérais encore, — certaines illusions longtemps caressées sont si tenaces, — que dans Péra où j'allai loger je retrouverais un semblant de ville civilisée. Au bout d'un quart d'heure de marche, voyant mon guide me conduire par des montées étroites, escarpées, pavées en casse-cou, bordées de bicoques, et peuplées de chiens-loups vautrés dans l'ordure, je me récriai indigné, demandant si l'on prétendait me mener dans quelque cabaret honteux. — Hé, monsieur ! me répondit-on, l'hôtel de France où nous allons est ici à côté, sur la plus belle promenade de Péra, et nous voici arrivés dans la grande rue, le quartier diplomatique, le faubourg Saint-Honoré et Saint-Germain de Constantinople. Regardez plutôt : ici l'ambassade d'Autriche; là, celle de Russie qui est fermée, et un peu plus loin celle de France. Il disait vrai !...

Rien ne fait comprendre la forme des choses matérielles comme leur comparaison avec les objets que nous avons sous les yeux. Figurez-vous donc que pour aller de Galata à Péra, vous avez gravi la montée du Gourguillon à Lyon — Paris n'a rien de pareil — et qu'au sommet du coteau, sur une crête resserrée entre deux vallons assez profonds, s'allonge une sorte de rue Saint-Jacques à peu près horizontale, longue de douze à quinze cents mètres et large

tantôt de deux, tantôt de huit mètres; imaginez-vous de chaque côté une rangée de constructions, la plupart en bois ou en torchis, une centaine seulement en maçonnerie, cinq ou six tout au plus passablement jolies, et les autres trivialement laides; supposez enfin quatre ou cinq magasins comme ceux de second ordre en province, et une foule de boutiques de village occupant les rez-de-chaussée des maisons dont les deux ou trois étages supérieurs surplombent presque tous de cinq ou six pieds, à la mode turque. Voilà le fidèle portrait du *beau quartier de Péra*. S'il n'est pas poétique, il est vrai.

Pour le compléter et l'animer, il faut y ajouter une cohue agitée de *hamals* portant des fardeaux avec des barres de bois ou un bât posé sur leur échine, des troupeaux de bourriquets pelés, des chameaux, des chevaux, des juifs, des Arméniens, des rayas, des soldats turcs, des bachi-bozouks asiatiques, des moines, des prêtres grecs voilés de noir et des Européens de toute langue, de toute nation. Ceux-ci ont presque tous leurs pantalons rentrés dans leurs bottes, afin de se préserver de la boue dans laquelle ils pataugent, et les dames pérates ou turques sont chaussées de socques en bois exhaussées de deux pouces sur deux planchettes transversales; pour marcher avec ces échâsses, sur le pavé inégal et glissant de marbre bleu où l'on peut à peine assurer son pied, il faut avoir de rares dispositions acrobatiques. Dans cette rue déjà si populeuse les juifs étalent leurs marchandises par terre, les cafetiers ambulants y établissent leurs fourneaux, et les rôtisseurs y font frire en plein vent leurs brochettes perpendiculaires de kébab. Ici des industriels travaillent assis devant leurs boutiques; là deux juifs cadavéreux à barbe grise font un

encan public de friperies au son de la musique; l'un, courant de groupe en groupe, secoue ses guenilles sous le nez de chacun, et glapit les enchères d'une voix enrouée que l'autre frater accompagne en jouant sur la dernière corde d'un violon éventré une cantilène de synagogue destinée à attendrir la bourse des capitalistes, de même que jadis Orphée adoucissait avec sa lyre le cœur des bêtes farouches.

Ailleurs enfin des bouchers dépècent leurs moutons et leurs agneaux accrochés aux murs des maisons, tandis que des hordes de chiens galeux affamés s'ameutent autour de ces abattoirs économiques, dévorant des yeux la chair saignante, et se battant pour un os entre les jambes des passants dont les mollets sont parfois l'objet de cruelles méprises.

A droite et à gauche s'ouvrent de sombres petites ruelles de cinq à six pieds de largeur. Celles de droite descendent dans le vallon de Top-Hana où sont presque toutes les ambassades, et celles de gauche dans la vallée du Petit-Champ-des-Morts. C'est de ce dernier côté que se trouvait l'hôtel de France que je recommande aux touristes curieux de savourer dans toute leur horreur les délices de la vie turco-franque de Péra. Cette méchante petite baraque de bois élève son pignon démantelé à l'extrémité inférieure de la *charmante* promenade du Petit-Champ-des-Morts, la seule de Constantinople.

Cette célèbre promenade est une vilaine grande route montante, inégale et obstruée à moitié par d'énormes tas d'immondices. De mauvais petits cafés comme ceux de nos barrières de Paris ou de Lyon ornent seuls les rez-de-chausées de très-vulgaires maisons franques mal alignées.

A moins que le feu n'ait tout emporté, il a fallu de bons yeux pour découvrir au milieu de ces trivialités architecturales le moindre kiosque, la plus modeste fontaine orientale. Une seule chose reste vraie : c'est le romantique aspect de la vallée des Morts dont les pentes rapides, tout hérissées de pierres tumulaires plantées en terre comme des pieux de marbre blanc, sont ombragées par des milliers de noirs cyprès. Entre les cimes déliées de cette forêt funèbre, on voit étinceler au soleil la nappe brillante des eaux de la Corne-d'Or, au-delà de laquelle se dresse le magique rideau des collines de Stamboul, profilant sur le ciel nuageux les minarets de ses mosquées ottomanes et les tours ruinées des murs de Constantin.

IIme LETTRE.

Constantinople. — Soldats égyptiens. — Nouvelles. — Opéra.

Constantinople, 3 avril 1854.

Débarqué seulement depuis deux jours, et n'ayant pas encore eu le temps de prendre langue dans ce pays, il me serait, vous le comprenez, difficile de pouvoir apprécier convenablement le vrai ou le faux des on dit contradictoires qui se répètent ici et dont la télégraphie électrique a dû vous transmettre déjà la substance. Encore moins pourrais-je discuter impromptu la question d'Orient comme certains touristes qui, en mettant le pied sur le territoire ottoman, éprouvent une soudaine illumination de la vérité, et débrouillent instantanément avec une merveilleuse lucidité toutes les complications de tant d'intérêts opposés. Je me contente donc modestement d'ajouter, dans cette seconde lettre, quelques nouveaux traits à la peinture que je vous ai faite de Constantinople, et de vous envoyer les nouvelles du moment qui me semblent les moins exagérées.

Débarqué, ainsi que je vous l'ai dit, avant hier à midi, à une heure je redescendais à la Corne-d'Or, avec l'intention d'aller me promener seul dans Stamboul : je ne savais pas un mot de turc pour demander mon chemin, au cas où je me serais égaré au milieu de ce labyrinthe de ruelles embrouillées comme un écheveau de fil dévidé par la griffe d'un chat; je n'avais même pas une canne afin de chasser les chiens dont les relations font un si terrible portrait; aussi hésitai-je un peu d'abord à franchir la barrière du vieux pont de bateaux qui réunit la ville à ses faubourgs. Le singulier spectacle qu'il présente suffit d'ailleurs à satisfaire la plus avide curiosité d'un nouvel arrivé. Cette grande chaussée flottante, servant en même temps de débarcadère à tous les petits bateaux à vapeur du Bosphore et de la mer de Marmara, et de voie de communication entre les quartiers les plus populeux, les plus commerçants des deux rives de la Corne-d'Or, il y règne, à toute heure de la journée, un mouvement qui ne peut guère se comparer qu'à celui de Broad-Way à New-York ou de Charing-Cross à Londres. Mais quelle différence pour le coup d'œil, pour la variété et l'originalité des figures de ce tableau animé! Il est impossible de s'imaginer sans l'avoir vu ce pêle-mêle incroyable de tous les costumes de l'Orient, les plus beaux et les plus baroques, les plus somptueux et les plus déguenillés, les plus nobles et les plus caricatures, ceux-ci en très-forte majorité.

J'arrivai juste à temps pour être témoin d'un incident qui complétait merveilleusement cette scène étonnante. Un bataillon égyptien, envoyé par Abbàs-Pacha au secours de son seigneur suzerain, débarquait de deux frégates à vapeur du vice-roi, et se rangeait en bataille sur le pont.

La foule cosmopolite et bigarrée de la grande capitale se pressait autour de cette troupe musulmane; mais aucun cri, aucune marque extérieure de sympathie ou d'intérêt ne venaient encourager ces douze à quinze cents pauvres soldats, qui grelottaient à la bise noire, au milieu des giboulées de neige d'une affreuse lune rousse, aussi acariâtre en Orient qu'en Occident.

Cette froideur glaciale pour des coréligionnaires m'a expliqué et fait excuser celle des Turcs de Gallipoli à l'égard des premiers soldats de notre avant-garde, que j'y ai vus débarquer ces jours-ci au milieu d'une indifférence plus choquante à nos yeux que celle des Marseillais. En effet, pourquoi le flegme des musulmans, si impassibles en face des purs, des fervents guerriers islamites, s'enflammerait-il subitement en l'honneur des champions un peu équivoques, il faut bien en convenir, qui leur arrivent du fond de l'Occident chrétien?

J'étais peut-être, dans toute cette cohue, le spectateur le plus sympathique à ces défenseurs du Coran, à cause de leur effrayante beauté militaire, ou si l'on aime mieux de leur magnifique laideur. La plume est impuissante à décrire cet horrible bataillon dont le daguerréotype seul pourrait faire comprendre la rudesse barbare. Qu'on se représente, si faire se peut, une sauvage milice d'esclaves jaunes ou noirs armés de haches, de sabres, de baïonnettes et de fusils enveloppés de sales cotonnades; leurs pieds nus traînent des savates éculées; leur dos se courbe sous le faix d'un bagage désordonné comme un butin enlevé à la hâte; leurs uniformes bleus usés et rapiécés disparaissent sous de longs frocs de moine, blancs, bruns ou gris, en bure de laine brute aussi grossière que des

tapis ; les uns laissent pendre jusqu'à terre cette affreuse robe sanglée de buffleteries fauves, tandis que d'autres, la relevant au ceinturon, découvrent des pantalons déteints, racommodés, râpés jusqu'à la corde.

Qu'on imagine, sous ces capuchons à longues attaches rabaissés ou tortillés sur la tête en turbans fantastiques, les plus étranges, les plus énergiques, les plus hideuses, les plus bestiales figures que puisse enfanter l'Afrique, et l'on aura une idée de cette soldatesque. Il y avait là des géants sublimes de férocité, avec des dents d'anthropophages et des yeux étincelants dans une face de suie ténébreuse ; des nains chétifs, déformés, au visage livide, souffreteux, tout empreint d'inconsolables, d'indicibles misères humaines, et n'ayant plus qu'une longue dent pour déchirer la cartouche, et qu'un œil pour voir l'ennemi : les malheureux se sont inutilement crevé l'autre pour échapper à l'impitoyable conscription d'Abbas-Pacha. Parmi ces recrues, on remarquait de vieux soldats cophtes d'un admirable caractère, et qui semblaient des guerriers de Sésostris descendus de quelques bas-reliefs de Karnac ou de Méroë. A leur front ridé ombragé de cheveux gris frisés, à leurs joues de bronze balafrées de cicatrices, à leur fière tournure, il était facile de reconnaître des vétérans d'Ibrahim-Pacha.

Aussitôt que le bateau à vapeur eut vomi sur le pont de bois toute sa cargaison d'Africains, le bataillon, escorté par la foule et précédé d'un gigantesque sapeur nègre en tablier de maroquin rouge, se mit en marche vers Stamboul au son de huit tambours et quatre fifres aussi sauvages les uns que les autres. Il s'arrêta un moment dans la cour de la mosquée d'Yéni-Djami, dont la gra-

cieuse élégance arabe contrastait étrangement avec l'aspect de ses défenseurs, puis une musique militaire turque presque aussi bonne que les nôtres se plaça en tête de la colonne, et un pacha monté sur un magnifique cheval caparaçonné d'or la conduisit, à travers un dédale de petites ruelles populeuses, sur la place d'Atmeïdan, pour y être passée en revue par le ministre, avant de partir pour le Danube.

Il ne faudrait pas se hâter de juger de l'excellence de ces soldats d'après leur pitoyable accoutrement et leur tournure hétéroclite ; leurs armes sont en très-bon état, je les ai vus les manier, et manœuvrer avec une rare précision ; de plus, tout le monde s'accorde à dire qu'ils craignent moins le feu que le froid. Pour tuer ou être tué à quoi servent les beaux habits, les dorures et les plumets ?

Le démon de l'inconnu me poussa en avant ; je ne m'arrêtai pas longtemps à cette parade militaire, et après avoir soigneusement choisi, du milieu du pont, comme points de repères, plusieurs tours et minarets qui semblent faits exprès pour cela, je me lançai à l'aventure *Eis ten polin.*

Cette ville par excellence des Grecs n'est, pas plus que Péra et Galata, une ville véritable dans le sens que nous attachons à ce mot. De l'aveu presque unanime des étrangers réunis maintenant à Constantinople, c'est bien plutôt un colossal et populeux village, orné de loin en loin de quelques beaux édifices publics, tels que mosquées, palais, fontaines et tombeaux, dont le luxe et l'élégance originale ne font que mieux ressortir par le contraste la chétive tournure des palais et des habitations de bois qui

les entourent, la malpropreté, le désordre de la voirie, la misère et les guenilles qui pullulent tout autour.

En quatre heures de promenade accélérée, je pus me faire une idée assez juste de cet ensemble et visiter à peu près tout le quartier vivant et commerçant de Stamboul. Après avoir remonté le long du port et des remparts moisis de la Corne-d'Or, à travers un fouillis infect de petites rues hideusement pittoresques où grouillent la cohue et l'activité boutiquière d'un champ de foire, je grimpai, par des pentes raides bordées de ruines de maisons incendiées, sur le plateau de la Soleymanié où, au milieu d'une vaste enceinte calme et silencieuse, la plus belle mosquée de l'islamisme élève ses dômes et ses minarets au-dessus de toute la ville. Sans savoir son nom, je devinai à la majesté de l'édifice que ce devait être le chef-d'œuvre si vanté du grand Soliman.

Du haut de la terrasse ombragée d'arbres géants, l'on jouit d'un point de vue magnifique sur l'entrée du port, Péra et une partie de la ville. Je reconnus ma direction et cherchai inutilement des yeux Sainte-Sophie, facile à distinguer à ses murs rayés de blanc et de rose : ne pouvant l'apercevoir, je m'éloignai à regret de la Soleymanié que je n'avais pas le loisir d'admirer en ce moment. Je voulais réserver les prémices de mes admirations au fameux temple de Justinien, le type original des styles byzantin, arabe et roman.

Des rues irrégulières, assez larges et peu fréquentées comparativement à celles du port, me conduisirent droit au ministère de la guerre ou séraskiérat, que sa haute tour de forme élégante et singulière signale de loin à tous les yeux.

Sur une place, à côté de l'enceinte de ce palais de bois, s'élève une ancienne et jolie mosquée ; sa cour de marbre plantée de cyprès et de platanes est peuplée d'innombrables essaims de tourterelles. A cette particularité il était facile de reconnaître la poétique Bayézid-djami. J'achetai quelques poignées de grains à un vieux Turc décrépit dont c'est la pieuse industrie, et je me donnai le loisir de les jeter sous le cloître somptueux qui entoure le parvis du temple de sa colonnade de jaspe et de porphyre. Aussitôt, du haut des arbres, des dômes, du pavillon de la fontaine et des murs festonnés en fleurons, un nuage ailé s'abattait sur le pavé de marbre, avec des roucoulements qui ressemblaient au bruit lointain de la mer ou du vent dans les forêts. Cette colonie aérienne, fille d'un couple acheté par la charité du terrible sultan *la foudre*, est assurément très-gracieuse ; toutefois, je m'en lassai vite, car elle remplit ce magnifique édifice d'ordures encore plus que de poésie : elle digère prodigieusement, ce qui donne au temple saint l'odeur et l'aspect d'un monumental poulailler.

Je parcourais depuis un moment la plus grande, la plus belle rue que j'eusse encore trouvée à Constantinople, quand, en levant les yeux, je vis se dresser devant moi à cent pieds en l'air une colonne triomphale antique de granit rouge gercé, fendu par les incendies auxquels le monument a survécu depuis des siècles. Malgré les armatures de fer qui cerclent ses flancs, ce fût colossal, encore ceint de douze couronnes de lauriers, produit un effet imposant par sa masse et les souvenirs qu'il éveille. Une tradition indigène que je ne discute pas en fait un trophée des victoires de Bélisaire dont on montre

près de là le palais en ruine. Cette origine peut facilement être éclaircie par la lecture d'une inscription grecque, gravée sur les assises de marbre qui formaient autrefois le massif intérieur d'un chapiteau de bronze que la chaleur du feu a sans doute détruit. Je n'ai pu y déchiffrer sans lunettes que le titre impérial de SEBASTOCRATOR très-bien conservé.

Le piédestal de la colonne est enclavé dans un pâté de vieilles baraques, auxquelles est adossé un corps-de-garde: il est impossible d'en approcher.

Suivant toujours la grande rue pleine de peuple et d'animation, je passai devant un édifice de marbre blanc, en style européen, rappelant un peu celui du Trianon : je m'approchai de ses grandes arcades vitrées. Derrière les grilles dorées apparaissaient plusieurs cercueils couverts de riches étoffes ; le plus grand portait du côté de la tête un fez orné d'une aigrette d'oiseaux de paradis, attachée par un soleil de diamants. — Padischa Mahmoud-Khan, me dit un jeune Turc en costume de la réforme, et accoudé à côté de moi sur la corniche de marbre. — Ce renseignement, le seul que j'eusse reçu de la journée, et sans le demander, m'apprenait que ce joli salon parisien était le tombeau du sultan Mahmoud et de sa famille. Je préférais de beaucoup les turbés orientaux que j'avais plusieurs fois rémarqués dans ma course vagabonde.

Il commençait à se faire tard et je n'avais pu découvrir Sainte-Sophie. Encore quelques pas au-delà de la chapelle funéraire du dernier sultan, et je débouchai sur un des petits côtés d'une longue et vaste place irrégulière, au sol inégal et pierreux. Un des grands côtés était formé par la façade d'une immense mosquée à six minarets ; au milieu,

un lourd obélisque de granit rose, un peu plus loin, une sorte de colonne torse en bronze, et tout au fond, devant des maisons écroulées, un grand pilier de pierres de taille amoncelées en forme d'aiguille, semblaient bien moins orner cette place qu'y avoir été oubliés par la dévastation qui en a jonché le sol de ruines jusqu'à la moitié de la hauteur des piédestaux. Impossible de s'y tromper ! J'étais dans l'Atméïdan, dans l'antique hippodrome de Constantinople, en face de la mosquée d'Achmet, par conséquent Aya-Sophia ne devait pas être loin ; en me retournant, du centre de la place, j'aperçus enfin par-dessus les maisons basses son dôme écrasé et ses lourds contreforts zébrés de rose.

Quoique ce fût fort laid, cela me fit tressaillir de plaisir ; j'avais réussi à déterrer cette merveille constantinopolitaine. Maintenant que je connaissais le chemin pour y aller, il fallait me presser de trouver le chemin pour en revenir. Il était cinq heures ; la nuit tombait à six ; l'idée seule de me trouver égaré dans ce labyrinthe de ruelles, au milieu des ténèbres et des chiens, sans pouvoir demander aucune indication, me causait de sinistres appréhensions. Sur le bateau à vapeur, des voyageurs *très-véridiques* avaient raconté, les cheveux hérissés d'horreur, la lamentable légende d'une famille anglaise qui, perdue la nuit dans le vieux Stamboul, fut impitoyablement dévorée par les meutes féroces de chiens errants. On ne retrouva le lendemain que les talons de bottes de milord, le manche de l'ombrelle de milady, et rien de ses six enfants !!!

Pauvres bêtes ! J'avais pu m'édifier dès ce premier jour sur la mansuétude de leur caractère trop calomnié. Moi chrétien tout frais débarqué et sans le moindre

déguisement ni le plus petit bâton, j'avais vingt fois traversé leurs bandes affamées, j'avais même fréquemment marché sur ces animaux *féroces,* pas un seul n'avait, je ne dis pas mordu, mais simplement aboyé au ghiaour.

Le moyen de s'en faire ainsi respecter est bien facile, c'est le même partout : il faut passer à côté d'eux sans paraître y faire attention, comme un vieil habitué du quartier. Cependant la nuit il ne faudrait pas s'y fier, car alors, dans ces rues aussi désertes et ténébreuses que les fourrés d'une forêt, ces animaux ambigus à mines de chacal, laissent de côté leur masque de chien pour reprendre le naturel du loup.

Je hâtai donc le pas, et, heureusement pour moi, les moyens de reconnaissance que j'avais choisis étaient un peu plus sûrs que les miettes du petit Poucet. Je laissai de côté la mosquée de Nourr-Osmanié, traversai le grand bazar, franchis le pont de la Côrne-d'Or, remontai à Péra, et, toujours guidé par les minarets ou les tours de Stamboul et de Galata, j'arrivai sans peine à mon hôtel, persuadé, contrairement au dire de beaucoup de gens, que Constantinople est une des villes où il est le plus facile de se guider.

L'affiche du théâtre italien annonçait l'opéra de *Rigoletto,* de Verdi. J'y allai terminer dignement ma première soirée orientale. Pour deux piastres — quarante centimes de France — je me procurai d'abord une de ces lanternes de papier vulgairement appelées un *rat;* c'est un éclairage portatif et individuel, obligatoire dans cette *grande ville* où l'éclairage public est totalement inconnu. Faute de cette précaution, un de mes compagnons de traversée fut arrêté au sortir de l'opéra, et conduit au corps-de-

garde par une patrouille turque, qui ne lui offrit même pas le dédommagement d'être aussi pittoresque que celle de Decamps.

Le théâtre de Constantinople est dans une très-simple maison particulière, regardée en Orient comme une luxueuse construction, parce qu'elle est tout en pierre. Une petite porte à loquet donne entrée dans des couloirs puants, éclairés à l'huile de baleine. La salle assez grande est d'une nudité, d'une saleté humiliante pour les grands génies dont les chefs-d'œuvre y sont représentés, et pour les artistes chargés de les interpréter. Involontairement on se prend à juger ceux-ci d'après les banquettes et les stalles de bois nu, d'après le rideau réduit à l'état de torchon froissé, d'après le parterre debout et le plafond orné de fresques de vitriers.

Jugement téméraire et injuste ! Avec quel plaisir je retrouvai sur cet humble théâtre des artistes d'un mérite supérieur, tels, par exemple, que Mlle Beltramelli de l'opéra italien de Paris. Malheureusement, il ne paraît pas que le public cosmopolite de Péra apprécie mieux le mérite des beaux arts que celui des arts utiles, et fasse plus de cas d'une cavatine de Rossini que d'un bec de gaz. On prétend que beaucoup de riches Pérates, pachas financiers à trois chandelles, ne vont au spectacle que pour avoir un prétexte de faire briller à la sortie leur chère lanterne à triple lumignon, en l'honneur de laquelle ils repoussent obstinément tout éclairage public.

Le personnel des ambassades et la population étrangère, française, italienne et allemande, ne suffisent pas, dit-on, à couvrir les frais d'une troupe convenable ; aussi le théâtre de Constantinople serait-il sur le point de tomber, faute

de public et faute d'artistes, si les officiers des armées alliées ne devaient bientôt lui venir en aide.

Je m'occupai d'abord bien moins de ce qui se passait sur la scène que des ébahissements comiques d'une escouade de soldats turcs, récemment arrivés de la province et placés en faction sous la loge vide du sultan. Je remarquai surtout dans le parterre deux *bachi-bozouks* syriens, complétement désorientés, affolés par le vertigineux spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils paraissaient tellement stupéfiés qu'on aurait pu leur enlever, sans qu'ils y prissent garde, les turbans mirobolants de deux pieds de hauteur, posés en équilibre sur l'occiput de leurs têtes sarrasines.

Mais bientôt la musique de Verdi me captiva entièrement. Au lieu des effets harmoniques bruyants et anti-mélodiques, familiers à ce compositeur, il se trouvait, agréable surprise, qu'il avait brodé sur ce drame de *Rigoletto*, tiré du *Roi s'amuse*, de Victor Hugo, de ravissantes mélodies pleines de passion, de verve et d'originalité. C'est un opéra appelé à un succès populaire, égal à celui *Lucia* et de la *Favorite*. Pourquoi nos directeurs de province, qui courent après des succès et ne trouvent que des mécomptes, ne mettent-ils pas la main sur celui-là?

Tout en pensant au bonheur d'autrui à six cents lieues de distance, je m'aperçois que j'ai le malheur de ne plus retrouver ma rue au milieu de l'obscurité. Peu à peu les mille feux follets qui s'étaient échappés du théâtre et s'étaient dispersés dans la ville, disparaissent les uns après les autres. Je demande où est mon hôtel aux dernières lanternes errantes : l'une est arménienne, l'autre grecque, celle-ci allemande, celle-là hongroise; aucune ne me

comprend; toutes ont l'air de croire que je leur demande la bourse ou la vie. Enfin, après avoir promené pendant une demi-heure mon fallot mourant à travers les tombes et les cyprès du petit champ des morts, je parvins à rentrer dans mon lit où je m'endormis en songeant aux incidents de cette journée bien remplie. Ma dernière pensée fut pour les infortunés ghiaours abandonnés sans chandelle à la férocité des chiens que j'entendais hurler au loin.

5 avril.

P. S. La frégate à vapeur le *Christophe-Colomb,* après avoir débarqué les troupes à Gallipoli, a amené à Constantinople le général Canrobert et plusieurs officiers supérieurs. Hier le général suivi de tout son état-major en grande tenue et à cheval a été faire sa première visite à la Sublime-Porte. La vue de ces uniformes français a paru causer une certaine joie à la population qui encombrait les rues où défilait ce brillant cortége. Toutefois, on a entendu quelques vieux débris du janissariat grommeler dans leur barbe grise contre l'intervention sacrilége des ghiaours au sein de l'islam. Les hommes sensés du Divan laissent rabâcher ces fanatiques voltigeurs de Mustapha et font tous leurs efforts pour hâter l'arrivée de nos troupes. Une commission a été formée pour surveiller et activer l'approvisionnement de l'armée française : elle est composée de Reschid-Pacha, Kiamil-Pacha et Méhémet-Pacha, trois personnages des plus habiles et des plus influents. Malheureusement Reschid-Pacha, le bras droit du sultan, est malade en ce moment.

La présence de leurs alliés semble aiguillonner le zèle

des fonctionnaires publics osmanlis. Tous les officiers de l'armée turque et une partie des employés civils ont spontanément offert au sultan trois mois de leur solde, pour être employés à payer l'armée d'Anatolie dont la pénurie est grande. Méhémet-Pacha disait à un Français : « Nous « vendrons, s'il le faut, notre argenterie, l'or de nos « armes et les bijoux de nos femmes; nous mangerons « dans des plats de bois et nous nous habillerons de peaux « de moutons comme nos aïeux les Tartares; mais nous « pousserons la guerre jusqu'au bout, coûte que coûte. » Ce sont là de nobles paroles; et une pareille générosité serait d'autant plus méritoire qu'elle contrasterait davantage avec les habitudes de rapines habituelles de certains hauts fonctionnaires turcs qui, généralement, aiment mieux prendre que donner.

On a répandu hier le bruit que la France et l'Angleterre avaient enfin formellement déclaré la guerre à la Russie, et que la première division de l'armée française passerait ces jours-ci par Constantinople pour aller à Varna et entrer immédiatement en ligne; du moins, c'est là ce que les ministres ottomans auraient demandé avec instances afin de surexciter le patriotisme turc, et encourager l'armée d'Omer-Pacha par la vue de nos bataillons, qui leur prouvera mieux que des paroles que la France ne les abandonne pas.

Rien n'est encore décidé quant à la légion étrangère, dont la Sublime-Porte hésite encore à autoriser la formation, par scrupules plus religieux que politiques. Les réfugiés italiens, ennuyés de ces délais, sont repartis pour Malte où ils vont se masser, afin d'y attendre les événements; mais les Hongrois et les Polonais, sur le courage et

l'habileté desquels il y a beaucoup plus de fond à faire, restent encore à Constantinople, et espèrent pouvoir bientôt satisfaire leurs vieilles et leurs nouvelles rancunes contre la Russie, en la combattant à l'ombre du drapeau ottoman. Singulier revirement des choses d'ici-bas ! L'Autriche sauvée des Turcs par les Polonais de Sobieski a dépecé la Pologne, et aujourd'hui les Polonais mettent leur espoir dans le triomphe du croissant jadis abattu par leurs pères.

Depuis quelques jours la chancellerie hellène à Constantinople est journellement assiégée par des milliers de Grecs qui demandent leur passeport. La plupart sont des sujets du roi Othon, expulsés par un récent décret du sultan ; mais parmi eux il y a aussi bon nombre de rayas qui profitent de la confusion pour fuir la justice locale, et aller s'enrôler parmi les bandits de l'insurrection Épirote. Hier il en est parti plus de deux mille, et c'est une justice à leur rendre, personne ne regrette cette estimable population. Français, Turcs, Anglais, Allemands, Arméniens et Juifs même, tous s'accordent à dire que moins il y en a, mieux cela vaut.

IIIme LETTRE.

Camp de Gallipoli.—Expulsion des Hellènes.—Bachi-Bozouks. — Soldats turcs. — Portrait du Sultan.

Constantinople, 15 avril 1854.

Depuis ma dernière lettre les événements ont suivi leur cours, sans amener aucun nouvel incident bien remarquable. Le succès de l'emprunt turc, l'arrivée des troupes alliées, les petits combats contre les bandits grecs, le départ des flottes pour aller châtier Odessa, et surtout les progrès des Russes en Bulgarie font encore le sujet de toutes les conversations, le canevas sur lequel chacun brode son thème suivant sa fantaisie ou ses sympathies. On n'a jusqu'à présent que très-peu de détails positifs sur le passage du Danube, soit parce que les rapports officiels ne sont pas encore arrivés, soit, comme le disent quelques officiers turcs en relations journalières avec le séraskiérat, parce que la Sublime-Porte ne veut pas divulguer de fâcheuses nouvelles qui pourraient irriter ou démoraliser la population musulmane. Ainsi, l'on raconte bien officiellement l'héroïsme d'un bataillon égyptien qui se serait

fait hacher pour défendre le passage du fleuve, mais on se dit tout bas qu'au lieu d'un il s'agirait de trois bataillons écharpés. Les Turcs ont été fort attristés par cet échec partiel, du reste assez insignifiant dans l'ensemble d'aussi vastes opérations que celles d'une pareille campagne. Le Divan s'est d'abord montré mécontent et injuste à l'égard d'Omer-Pacha, puis il est revenu à de meilleurs sentiments, en entendant des officiers compétents, et entre autres le général Bosquet, arrivé avant hier, déclarer que sa conduite était pleine de prudence et d'habileté; qu'il avait sagement agi en ne précipitant rien, en ne se laissant pas emporter par une ardeur téméraire, et en se repliant sur ses réserves. Un autre officier anglais trouve que le général turc est bien heureux d'en être quitte à si bon marché, car, suivant lui, une armée qui défend le passage d'un fleuve est presque toujours battue et coupée.

Le bruit s'est répandu ces jours-ci à Constantinople que Paskiewitsch aurait exprimé son intention formelle de tout sacrifier pour arriver avant les troupes françaises et anglaises à Andrinople, point stratégique dont l'occupation, selon les Russes, devrait décider du succès de la première campagne, et peut-être de toute la guerre. Pour atteindre ce but, il laisserait derrière lui les forteresses sans s'y arrêter, et compterait sur une insurrection générale des Bulgares pour affamer, désorganiser l'armée turque et nourrir, recruter la sienne, aux dépens du pays envahi. Ce projet, qui aurait des chances de succès, à cause de sa hardiesse même, est, dit-on, entravé par des ordres contradictoires de l'empereur Nicolas. Au reste, d'après toutes les apparences, et s'il faut en juger d'après le peu de uccès de l'insurrection de Thessalie, une révolte des Bul-

gares en faveur de la Russie, qui les a déjà pressurés, puis abandonnés plusieurs fois, n'est guère probable. D'ailleurs, une pointe hardie au-delà des Balkans, avec les Français en tête et l'armée turque, encore puissante sur ses derrières, semble une si folle témérité pour un vieillard comme Paskiewitseh, qu'elle est regardée comme fort improbable, et l'on pense généralement que les troupes alliées auront tout le temps de se rassembler dans la Thrace, jusqu'à la fin de mai ou la première quinzaine de juin.

Quoi qu'il en soit, des alarmistes affirment que Luders s'avance déjà entre Varna et Schumla. Les mêmes Osmanlis qui se plaignaient amèrement, il y a quinze jours, de l'immixtion des ghiaours dans leurs querelles, qui disaient comme les Italiens : *Italia fara da se*, et se vantaient qu'il suffirait de déployer le drapeau du prophète pour conduire l'armée turque à Moscou, ces mêmes vieux Osmanlis entêtés commencent à murmurer de la lenteur de nos débarquements de troupes.

Ceux-là sont encore les gens sensés; mais au-dessous des pachas éclairés qui ont vu l'Europe de près, c'est étonnant combien il y a, dans la population même de Constantinople, de préjugés ignorants contre notre alliance; combien, à côté de solides et d'excellentes qualités, d'une bravoure héroïque, d'un dévouement absolu, on trouve de fanfaronnades de Capitan-Pacha d'une exagération burlesque. La masse du peuple ottoman se croit encore sérieusement aux jours de Mahomet II ou du grand Soliman.

Indépendamment de tout sentiment erroné de leur puissance, les Osmanlis, même parmi les gens du bas peuple, voient, comme je l'ai déjà dit, l'arrivée de tant de soldats

infidèles avec une défiance instinctive. Hier un Arménien traversant le Bosphore en caïque, montrait au caïdgi turc des navires de guerre français et anglais qui venaient de jeter l'ancre : — Ça doit vous faire plaisir de voir ces belles frégates à vapeur, lui dit-il ; elles vous amènent des alliés ? — J'ai idée, répondit le vieux batelier, tout en ramant, que ces alliés nous feront avaler une plus grosse couleuvre que nos ennemis les Russes.

La plus cordiale entente règne d'ailleurs à Gallipoli entre les soldats des deux puissances occidentales. Sans comprendre un mot de ce qu'ils se disent réciproquement, grenadiers aux gardes et grenadiers français, voltigeurs et fusiliers écossais, highlanders et zouaves s'en vont bras dessus bras dessous boire aux cantines, riant de confiance des lazzis qu'ils se débitent reciproquement et des coqs-à-l'âne continuels qui émaillent leurs conversations pantomimes.

L'excentricité des uniformes ou des caractères paraît avoir fait naître une soudaine sympathie, surtout entre zouaves et montagnards écossais. A peine débarqués, ils fraternisaient ensemble, attirés les uns vers les autres comme par une attraction magnétique, ceux-ci s'ébahissant des larges chausses de ceux-là, et ceux-là raillant ceux-ci sur le manque total de ce vêtement qu'on nomme *indispensable* de l'autre côté du détroit. Bientôt, le vin blanc du mont Olympe aidant à la *fusion* des cœurs et des uniformes, highlanders et africains en vinrent à échanger les culottes contre les jupons, les bonnets à poil contre les turbans ; mascarade de carnaval qui divertit les Français autant qu'elle scandalisa les généraux anglais.

Gallipoli est déjà francisé : les rues ont été baptisées et les maisons numérotées ; les administrations, les logements, les magasins, les hôpitaux et les cantines sont indiqués par des écriteaux. Tout ce remue-ménage ne s'est pas fait sans inquiéter énormément les pauvres Turcs endormis dans ce grand village. En quinze jours, nous les avons plus tracassés qu'ils ne l'avaient été depuis trois cents ans. Le malheureux pacha n'a pas une minute pour fumer son chibouk en paix : il en est tombé malade.

Un musulman sort-il tout ahuri de sa maison pour demander ce qu'on écrit sur son mur : — Ça ne te regarde pas, vieux, lui répondent nos soldats, va-t'en voir tes poules.

Certains zouaves, lorsqu'ils ont aperçu ces volatiles s'échappant par-dessus les murs ruinés d'une cour, leur ont tiré un coup de fusil, les ont tués net, et, au nez, à la barbe du Turc ébahi, ont englouti ce gibier domestique dans leurs vastes culottes.

Les premiers voltigeurs débarqués se sont permis des peccadilles bien autrement douloureuses pour les cœurs osmanlis que le meurtre des poules et des pigeons. En galants troupiers français dont la tendresse avait été péniblement comprimée par un mois de navigation, ils embrassaient familièrement, en pleine rue, toutes les *odalisques* qu'ils rencontraient dehors, et même, dit-on, celles qu'ils relançaient jusqu'au fond de leurs harems de planches pourries. Les pauvres maris, épouvantés de cet ouragan amoureux, se sont hâtés de reléguer leurs femmes et leurs filles dans les villages écartés de l'Asie et de la Roumélie. Il n'est resté en ville que des enfants en sevrage et

des matrones respectables, de sorte que l'incendie s'est éteint faute de matière inflammable.

Les cinq ou six mille hommes qui sont déjà campés à Gallipoli même, sous la tente ou dans des maisons mal fermées en mauvaises planches, ont dû souffrir beaucoup il y a une semaine et encore aujourd'hui; car, après une huitaine de beaux jours printaniers, l'hiver est revenu hier soir aussi âpre qu'au commencement du mois. En ce moment où je vous écris empaqueté dans mon caban, dans une chambre sans feu, comme presque toutes celles de cette *ville orientale*, la neige tombe à gros flocons et blanchit Constantinople, ni plus, ni moins que Paris au mois de janvier. Gallipoli n'ayant pas d'approvisionnements de bois, et les soldats étant forcés d'aller en couper par corvée à deux ou trois lieues de la ville, on peut juger par là de l'agrément d'un pareil bivouac.

Aussi les Anglais, moins endurcis que nos soldats à la souffrance et aux privations, demanderaient déjà, assure-t-on, à venir se caserner à Constantinople. — Vous autres Français, habitués à camper, disent-ils, vous vous accommoderiez très-bien de la garnison de Gallipoli, tandis que nous irions nous tenir les pieds chauds dans les palais vides du sultan.

Une répartition de cantonnements de cette nature plairait, sans doute, très-peu à nos troupes ; et si un corps de l'armée alliée vient à Constantinople, ainsi que le bruit en court ici, il sera probablement composé à part égale de soldats des deux nations. On a désigné les immenses casernes de *Kadi-Kœi*, à Scutari, comme étant destinées aux Français, et celles de *Daoud-Pacha*, hors des murs de Constantin, aux Anglais. On affirme même que le sé-

raskiérat a signé avant-hier, avec un boulanger français, le traité pour la fourniture du pain de cette garnison.

Quoi qu'il en puisse être de cette mesure qui me paraît très-vraisemblable et très-prochaine, le gros de l'armée alliée n'en restera pas moins concentré dans la Chersonèse de Thrace, qui décidément va être fortifiée et transformée en un immense camp retranché, base future des opérations militaires.

Le génie commence à tracer la route de Gallipoli à Andrinople. Au fur et à mesure que les soldats arriveront, on les emploiera à ces travaux, puis on les fera filer en avant. Sept à huit mille hommes, en tout, sont déjà réunis, en majeure partie Français, et chaque jour de nouveaux bâtiments débarquent environ un millier de Français ou d'Anglais.

Comme vous le voyez, cela va moins vite que la plume des nouvellistes parisiens qui, du fond de leur cabinet, nous apprennent que le 27 mars 4,000 Français avaient abordé à Gallipoli, et qui donnent à cette ville 70,000 habitants, un superbe arsenal, des débarcadères commodes, etc., etc. Le fait est que le 1er avril il n'y avait encore que 1,200 hommes qui arrivaient seulement; que Gallipoli n'a guère plus de sept à huit mille habitants; que ce n'est pour le moment qu'un grand village sans ressource et fort triste; que son arsenal est vide, si toutefois il existe encore; et que l'on a mille peines pour opérer le débarquement des troupes, du matériel d'artillerie et surtout des chevaux, parce que les frégates à vapeur, telles que le *Christophe-Colomb*, ne peuvent pas approcher à plus de trois ou quatre cents mètres du rivage. Les petits bâtiments d'un faible tirant d'eau peuvent seuls accoster

un misérable petit quai de pierre et de bois, complétement insuffisant. Les rues qui y aboutissent sont du reste si étroites, que nos grandes prolonges d'artillerie ont beaucoup de peine à y passer et menacent à chaque instant d'emporter avec leurs essieux toute une rangée de ces baraques de bois et brique.

Le télégraphe électrique vous aura sans doute appris le départ des flottes alliées, pour aller à Odessa détruire une batterie russe qui a osé tirer à mitraille, et sans sommations préalables, sur une embarcation anglaise sous pavillon parlementaire.

C'est après demain qu'expire le délai fixé pour le départ des Hellènes, chassés en masse de la Turquie au nombre de plus de soixante mille. Tout annonce que la mesure sera rigoureusement exécutée de force contre ceux qui ne seront pas partis avant dimanche, ou ne se seront pas fait naturaliser *rayas* en prêtant serment de fidélité au sultan, sous la garantie personnelle de deux honnêtes répondants sujets de la Porte-Ottomane.

Les Grecs catholiques, effrayés du sort qui peut les attendre dans leur pays, au milieu de fanatiques orthodoxes, ont sollicité, avec l'appui de l'ambassade française et du patriarche latin, la permission de rester en Turquie. Ils faisaient observer, non sans raison, que l'on n'avait à craindre d'eux aucune complicité avec la Russie leur persécutrice.

Le Divan aurait volontiers accordé cette demande si juste ; mais lord Stratford-Caning, jaloux de l'influence que ce protectorat religieux pouvait donner à ses alliés, objecta que si le patriarche catholique obtenait une pareille exemption en faveur de ses coréligionnaires, le patriarche

grec de Constantinople ne manquerait pas de réclamer aussitôt la même grâce pour les siens, ce qui annulerait l'efficacité de la mesure ou, en cas de refus, irriterait la vanité du clergé orthodoxe que l'on avait besoin de ménager. Cet avis a prévalu, dit-on, et les Grecs-unis partiront comme les autres. Des peines sévères sont portées d'avance contre les *rayas* qui cacheront chez eux des Hellènes. Chaque matin, les espèces de marguilliers qui, à défaut de cloches, parcourent les rues en frappant de leur bâton ferré le pavé ou les portes des maisons pour avertir les Grecs de l'heure de la messe, crient partout en même temps un avis à peu près ainsi conçu : « Chrétiens orthodoxes, gardez-vous de cacher dans vos maisons des Grecs étrangers, ceux qui n'observeront pas cet ordre encourront la peine des galères. »

La raison de ces sévérités est moins le désir d'exercer des représailles, que la crainte d'une insurrection ou d'un incendie facile à allumer dans cette ville de bois et qui pourrait, à un moment donné, favoriser singulièrement les opérations d'une armée russe en Roumélie. Ces craintes ne sont pas tout à fait sans fondement, car avant hier encore on a découvert pendant la nuit un individu qui montait, du port en haut de Galata, une caisse d'armes et de munitions que l'on a pu saisir, mais l'homme s'est échappé dans le dédale des ruelles de ce quartier. Depuis une semaine la police redouble de vigilance ; elle arrête tous les *rayas* et même souvent les Européens qui circulent sans lanterne dans les rues après la tombée de la nuit ; passé onze heures, il est défendu de sortir des maisons sans être accompagné d'un soldat de la police porteur d'un fallot ; en outre, de nombreuses patrouilles d'infanterie

et de cavalerie sillonnent toute là ville entre le coucher et le lever du soleil.

De jour Constantinople est d'ailleurs parfaitement calme et tranquille ; un Européen peut s'y promener partout en pleine sécurité. Je vais souvent faire seul de longues courses de trois ou quatre heures dans les quartiers les plus éloignés du vieux Stamboul, dans des endroits perdus où l'apparition d'un habit franc est un phénomène ; je n'y ai jamais rencontré l'ombre de malveillance ou d'insulte; loin de là, plusieurs fois m'étant arrêté pour dessiner debout, j'ai vu des Turcs sortir de leur maison et m'offrir un siége avec une obligeance à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Les seuls musulmans dont un chrétien puisse avoir à craindre quelque chose, et encore seulement dans la campagne et dans certaines circonstances, ce sont les *bachi-bozouks*, ou cavaliers irréguliers, les guerriers les plus fantaisistes, les plus barbares, les plus variés, les plus terribles et les plus comiques que les caprices de l'imagination puissent rêver : au feu, ils ne valent pas le diable, mais ce sont d'adorables troupiers d'aquarelle. Constantinople en est déjà rempli, et il en arrive incessamment de nouvelles bandes sorties du Curdistan, de la Syrie, de la Mésopotamie, du Liban, de la Caramanie et des frontières de l'Arabie. Les bigarrures, les irrégularités de nos ex-gardes nationales de village étaient des modèles d'uniformité militaire, comparées aux excentricités de costume et d'armement de ces farouches volontaires de l'islam et du pillage ; ils n'ont de ressemblance les uns avec les autres que par le luxe de la guenille orientale et la férocité de la moustache.

Il serait trop long de vous décrire tous ces types africains et asiatiques coiffés de haïks arabes, de bonnets en peau de mouton ou en fourrure noire, de chachias comiques, de draperies flottantes ou de turbans extravagants; de vous dépeindre ces vêtements en lambeaux, ces cabans de grosse bure, ces peaux de bique, ces paletots en couvre-pieds piqués dont le coton s'échappe par les trous, et ces robes de chambre de mère-grand en mauvaise indienne. Les plus somptueux portent encore de vieilles vestes jadis tout empesées de dorures, des tuniques à broderies éraillées, des dalmatiques en laine, rayées noir et blanc, ou des pèlisses écarlates du temps de Tamerlan avec des fourrures dont le vent emporte les derniers poils. Parmi tant de gueux des déserts, on admire çà et là quelques splendides costumes de Syriens drapés dans les plis étoffés de larges chappes de soie jaune à bandes et rentrures de pourpre et d'or; quelques-uns ont de vastes pantalons à la mamelouck, avec des bottes de maroquin à longs poignards d'acier en guise d'éperons; d'autres étreignent les flancs de leurs maigres cavales entre des jambes nues couleur d'amadou, et accrochent à des étriers de cordes leurs pieds crochus comme des griffes de vautour à cheval.

En tête de chaque horde, caracole sur une vieille rosse le fou-poète-musicien, burlesquement attifé de guenilles aux couleurs vives et coiffé d'un bonnet pointu de fer-blanc, orné d'un miroir sur le front et d'une queue de renard en guise de panache. Son rôle est de charmer les loisirs des guerriers par ses grimaces et les chants qu'il improvise au son du tambourin et de la flûte arabe; pour sa peine, il a droit à une part du butin.

La plupart des soldats n'ont pour armes qu'une longue javeline de roseau emmanchée d'un fer aigu aux deux bouts, et ornée d'une houppe de plumes d'autruche; plusieurs portent de ridicules hallebardes à fer gigantesque, de vieux cimeterres en croissant cachés dans un fourreau de bois cerclé de cordes, des yatagans ou des pistolets dépareillés qui n'ont pas toujours leur chien; mais, par compensation, les *effendis*, les chefs, sont surchargés d'un assortiment complet de toute espèce d'outils de massacre, amoncelés sur leur ventre et autour de leur corps, dans une ceinture qui leur prend depuis les hanches jusqu'aux aisselles. J'en ai étudié un qui avait ainsi trois sabres de différentes dimensions, deux poignards, une broche pour faire frire le kébab, un énorme pistolet tromblon, et deux autres, plus modérés, avec des baguettes de fer ciselé pour les charger : par-dessus tout cela, son ventre portait encore trois espèces de gibernes brodées en or, son mouchoir à carreaux, une bourse, une horloge renfermée dans un gros oignon d'argent, une tabatière et une blague à tabac. Enfin, derrière son cou se dressait le fourneau de sa pipe, dont le tuyau était enfoncé dans le dos de sa veste; et de son gilet entr'ouvert sortait la pointe — qui le croirait? — d'une corne de savetier pour enfiler ses babouches. Ce formidable guerrier avait l'air d'une femme enceinte d'un arsenal. Son petit cheval, crotté, tout hérissé, disparaissait quasi sous les couvertures déchirées de son vieux harnais raccommodé avec des ficelles.

Malgré leur ridicule équipement, de pareilles hordes ne laissent pas, sur la place de l'Atmeïdan, de présenter par leur sauvage désordre un aspect imposant d'énergie bar-

bare. Après tout, elles seront au moins au niveau des cosaques russes.

Malheureusement, ces bandes ardentes au pillage sont loin d'observer une discipline aussi sévère que les troupes turques, et elles apportent de leurs provinces reculées un fanatisme et des superstitions bizarres, qui rendent leur rencontre sur les routes assez dangereuse pour les ghiaours : un lièvre, un cochon, un nègre ou un chrétien qui traversent la route devant elles les mettent en fureur. Au commencement du mois de mars, un Français faillit être massacré pour cela, aux environs de Brousse, par une troupe de bachi-bozouks qui, peu de jours auparavant, dans cette même ville, avaient saccagé, profané une église grecque, et chassé les fidèles à coups de plat de sabre. En Bulgarie, Omer-Pacha a beau en faire brancher par demi-douzaine pour servir d'épouvantail, il a de la peine à contenir cette milice accoutumée à l'indépendance du désert.

A quoi bon chercher à pallier ces désordres et représenter *ces têtes-à-l'envers* comme de vertueux et benins guerriers? Non, ce sont bien des barbares et ils se comportent en barbares; mais, tout bien considéré, peut-être sont-ils encore moins odieux, moins fanatiques que les Tartares moscovites et même que les brigands hellènes. Comment s'étonner, en effet, que des Curdes, des Nègres, des Syriens musulmans violent la sainteté d'un sanctuaire, quand récemment, à Jérusalem, un prêtre grec, poussé par l'excès de la haine, a donné l'exemple d'une profanation ignoblement ordurière contre un culte chrétien, en *urinant* — qu'on me pardonne ce mot moins sale que l'action — sur une procession catholique, du haut de

la terrasse de sa maison et revêtu des ornements sacerdotaux, afin d'aggraver encore le scandale ?

Comment se formaliserait-on de voir de pauvres diables demi-sauvages voler un mouton et rosser un raya, quand un empereur très-pieux, très-sage et très-civilisé, fait massacrer des milliers d'hommes pour s'emparer des provinces d'un prince voisin, parce que celui-ci refuse de lui livrer ses sujets, absolument comme un voleur qui prendrait votre bourse, afin de vous forcer à lui donner de bonne grâce l'argent qui est dedans ?

Puisque je vous ai parlé des bachi-bozouks, il est juste que je vous dise aussi quelques mots des troupes de ligne turques dont l'excellente discipline et la conduite exemplaire rachètent, et au-delà, les peccadilles que l'on peut légitimement reprocher aux corps irréguliers. Si la tenue de ces régiments n'est pas aussi belle, aussi correcte que celle des nôtres, du moins elle est bonne et suffisante ; c'est l'essentiel. Les hommes en sont généralement plus carrés, plus vigoureux que nos fantassins de ligne, mais moins lestes, moins vifs. Leur habillement se compose d'ordinaire d'une bonne chemise, d'un caleçon, d'une camisole de coton, piquée, descendant au bas du ventre, et d'un pantalon ; d'une veste ou d'une jaquette en très-gros drap bleu, mal teint et mal cousu. Ils portent, l'hiver, par-dessus cet uniforme une longue capote en bure blanche très-épaisse, et un capuchon séparé, de même étoffe, qui s'attache par des bandes assez longues pour se croiser sur la poitrine et se nouer derrière le dos. Ce capuchon compense un peu l'insuffisance de la coiffure du fez, petite calotte rouge, à gland de soie bleue épanoui autour d'un large bouton de laiton fixé au centre.

La partie la plus défectueuse de cet équipement, c'est la chaussure : elle est très-mal confectionnée et très-mal portée, à cause des exigences du culte et des usages musulmans qui commandent de se déchausser en entrant dans les mosquées et les appartements. On a dû donner à chaque soldat une paire de pantoufles, outre ses gros souliers qu'il ne chausse que dans la rue, comme des claques bien vite éculées et déformées. Il n'en peut pas être différemment, car au poste ou à la caserne les hommes doivent laisser leur chaussure crottée à la porte, dans une sorte d'armoire faite exprès. Crie-t-on à la garde! tous se précipitent sur les savattes pour choisir et enfiler à la hâte chacun les siennes; la plupart du temps ils le font à moitié, et viennent se ranger en ligne en traînant le pied d'une façon peu militaire.

Leur armement vaut mieux que leur équipement. Les buffleteries croisées et vernies en blanc soutiennent une grosse giberne et un sabre-briquet à lame droite; les fusils sortent en grande partie de la fabrique de Saint-Étienne. L'artillerie est armée de carabines à baïonnettes-sabres dont une partie a le dos de la lame dentelée en scie, comme chez les Russes. Enfin, les soldats de la police portent un pistolet dans une fente à la ceinture, et douze cartouchières de cuivre rangées sur la poitrine en tuyaux d'orgue. Quant aux officiers turcs de tous les grades et de tous les corps, sauf le fez et la couleur du pantalon bleu comme la tunique, leur uniforme ressemble exactement à celui de nos officiers d'infanterie, et plusieurs ont sous ces habits européens de magnifiques tournures militaires. Je ne suis pas juge compétent pour décider du mérite pratique et réel de ces troupes musul-

manes; tout ce que je puis dire, c'est que j'en ai vu souvent exécuter des manœuvres ou des feux avec un ensemble que ne désavoueraient pas nos propres régiments. Ces braves gens ont certainement le courage et le patriotisme, la force et l'adresse manuelle; ils sont surtout doués d'une rare sobriété et d'une incroyable fermeté dans la souffrance : pour faire d'excellents soldats, que leur manque-t-il donc? De bons souliers. On ne comprend pas comment avec d'aussi mauvaises chaussures ils peuvent faire de longues marches. Du moins, dédommagement qui n'est pas à dédaigner, ils sont, même en campagne, aussi bien nourris, dit-on, que le soldat anglais dans sa caserne.

Je termine ces détails sur l'armée turque par le portrait de son chef souverain, le padischa Abdul-Medjid-Khan. C'est vendredi dernier que j'ai vu en plein soleil et de très-près *ce monsieur*, comme l'appelle très-impertinemment cet autre *monsieur* Nicolas. Il allait du palais Chéragan sur le Bosphore, à la petite mosquée de l'école d'artillerie, en arrière de Beschik-Tasch au sommet du coteau. Les élèves et une partie des troupes étaient rangés en bataille sur le passage de Sa Hautesse. Des pachas et des officiers supérieurs avaient fait étendre des tapis pour les dames de leur harem au bord d'une berge gazonnée à l'ombre des arbres d'un petit cimetière, qui longeait la route dans l'endroit le plus étroit. Avec d'autres Français, des Anglais et des Polonais nous escaladâmes un mur écroulé, à côté de ces *khanouns*, et nous attendîmes sans peine un gros quart d'heure en contemplant hypocritement les magnificences lointaines du Bosphore étalées sous nos pieds, mais épiant beaucoup plus attentivement

du coin de l'œil les menus détails de beauté que le souffle de la brise ou la transparence des voiles nous permettaient d'admirer chez nos voisines.

La tête du cortége parut enfin en haut du chemin ; les soldats présentèrent les armes à la française ; la musique joua l'air national composé par Donizetti, et une brillante cohorte de pachas et d'officiers de tout grade défila d'abord, précédant une demi-douzaine de magnifiques chevaux tenus en mains par des saïs noirs et harnachés avec un luxe vraiment oriental. Je remarquai surtout un alezan clair d'une exquise beauté, dont la selle et la chabraque brodées au chiffre impérial étincelaient de diamants, de rubis et d'émeraudes, certainement moins précieux que le coursier qui daignait les porter. Ces chevaux du sultan font partie essentielle, obligée, de son cortége de cérémonie pendant sa vie, et certes ils y figurent mieux que beaucoup de bipèdes. Je ne sais pas si les nobles bêtes sont encore aujourd'hui, comme autrefois, forcées de suivre le fils des grands khans de Tartarie dans l'autre monde. Le glorieux padischa s'avançait seul, à égale distance entre ses chevaux et les officiers de son palais; Sa Hautesse était facilement reconnaissable à l'aigrette d'oiseau de paradis attachée sur le devant de son fez par une rosace de diamants, et à son manteau noir agrafé sous le menton par un soleil de pierreries éblouissant.

Je ne fis attention ni au reste de son costume, ni au cheval qu'il montait avec l'aisance d'un cavalier accompli; je n'avais des yeux que pour cette figure de sultan *adoré* par cinq cents femmes, et dont un signe *peut* faire tomber tant de têtes, *si toutefois* ce sublime Commandeur des croyants *peut encore commander plus* que ne commande

en Angleterre la reine Victoria. A l'approche de Sa Hautesse, nous nous étions tous levés, et nous nous découvrîmes devant elle seule afin de bien marquer l'intention de ce témoignage de respect. Le sultan passa lentement à deux pas de nous en tournant la tête de notre côté, avec une intention bien marquée de nous rendre notre salut selon l'étiquette de son rang, de sorte que je pus le voir aussi bien que possible.

Abdul-Medjid est de taille médiocre, et un peu maigre; sa figure pâle et immobile est gravée de petite vérole, chose très-commune à Constantinople; son nez, assez développé, manque de caractère et n'est pas d'une régularité parfaite; ses yeux noirs sont profonds et leur regard a ce vague indéfinissable d'un rêveur solitaire qui vit au-dedans de lui-même; son front ne manque ni de grandeur, ni d'intelligence; mais sa bouche sérieuse semble étrangère au sourire.

Cette physionomie douce et mélancolique porte l'empreinte d'un ennui souverain, irrémédiable; sentiment facile à comprendre dans la position épineuse où se trouve le sultan, jeune encore, en butte à tant d'inimitiés et ne pouvant même plus trouver une consolation aux peines de la politique dans les voluptés dont il a déjà épuisé toutes les jouissances jusqu'à la satiété. A voir ce frêle et triste enfant d'Othman, on est tenté de se demander si c'est bien là réellement l'héritier, le successeur de tant d'héroïques sultans, d'Amurath, du grand Soliman, de Mahomet II et de Bajazet-la-Foudre.

IVME LETTRE.

Invasion de la Dobrutscha par les Russes. — Description de ce pays.

Constantinople, 18 avril 1854.

Je renonce presque à vous parler des nouvelles politiques, car je m'aperçois par les journaux que vous m'envoyez qu'en France on est beaucoup mieux et beaucoup plus vite renseigné sur ce qui se passe aux bords du Danube ou même à Constantinople, qu'à Constantinople même. Ceci a l'air d'une plaisanterie et n'est que l'exacte vérité : la population européenne de Péra attend les journaux de Paris et de Londres pour apprendre les nouvelles turques. Ce miracle est moins dû à la nullité de la presse en ce pays et à la réserve habituelle de la Sublime-Porte qu'à la télégraphie électrique.

C'est pour cela que je n'ai pas cru devoir ajouter à mon dernier courrier un *post-scriptum* inutile, afin de vous apprendre que le 14 au soir l'*Himalaya* avait apporté ici les premières troupes anglaises de la garnison alliée. Tandis que, retenu dans ma chambre par la neige

qui couvrait ce Moscou oriental, je vous écrivais que cette occupation était probable et prochaine, elle s'accomplissait, et sans doute la nouvelle en courait déjà sur les fils électriques avant que j'en fusse informé le lendemain matin.

Depuis lors, d'autres steamers ont porté à environ 3,500 hommes le chiffre de ce corps incessamment accru par de nouveaux arrivages. On s'étonne seulement de ne voir venir encore que des Anglais, qui ont ainsi le double avantage de se montrer les premiers dans la capitale, d'y captiver les premières, les plus chaudes *sympathies* et d'être commodément, confortablement logés, pendant que les Français restent toujours à se morfondre dans un village, campés au milieu de la neige et de la boue. Pourtant nous n'avons pas été les derniers, les moins généreux instigateurs de la résistance aux violences moscovites.

Je viens, je crois, de manifester la crainte que les Anglais, en nous prévenant ici, n'épuisent à notre détriment toute l'ardeur des sympathies turques. Qu'on se rassure ! Les musulmans en ont fait jusqu'ici une si petite dépense en faveur des habits rouges, qu'il doit certainement en rester une forte dose pour les pantalons garance, à supposer toutefois que la vue de ghiaours quelconques puisse charmer les islamites. En France et en Angleterre on aime à se figurer, — vaniteuse illusion ! — que le débarquement de nos soldats alliés aux brillants uniformes doit exciter dans la bouillante population de cette capitale une effervescence d'enthousiasme oriental ; imbu de ce naïf préjugé, je taillais déjà ma plume pour vous faire une chaleureuse description de cette entrée triom-

phale. Hélas ! il faut en rabattre beaucoup ; rabattons-en même tout, et nous serons dans le vrai.

Doit-on accuser de cette froideur, la neige, le petit nombre de soldats, l'éloignement de la caserne de Kadi-Kœï, ou, ce qui me semble probable, une sourde jalousie, un secret sentiment d'humiliation ? Je ne sais ; mais que ce soit ceci ou cela, il n'en est pas moins vrai que l'accueil fait aux Anglais a été aussi froid que la température.

Serons-nous mieux reçus ? J'en doute. Maintenant que je vois les choses de près, et que je comprends mieux la fausse position des Turcs pris entre leurs ennemis russes protecteurs des rayas et leurs amis occidentaux affranchisseurs des rayas, à peu près comme le fer chaud entre l'enclume et le marteau ; à présent que je commence à voir tout ce qu'il y a de vieil orgueil blessé, de fausse honte, et de misère profonde sous les guenilles brodées de l'Orient, je me rends parfaitement compte de l'attitude réservée des Turcs à notre égard. Ils imitent la superbe indifférence des Arabes que j'ai vus cent fois à Alger passer à cheval à côté de nos plus belles revues sans daigner tourner la tête pour regarder nos bataillons.

D'ailleurs, ces splendides costumes militaires des ghiaours ne font-ils pas cruellement ressortir la pauvreté de l'accoutrement des soldats du Coran ? Les peuples ont jusqu'à un certain point les passions des individus : qu'on juge de ce que souffrirait un orgueilleux gentilhomme qui, après avoir longtemps vécu dans le faste, avoir humilié et dédaigné ses voisins, se verrait enfin forcé de recourir à leur générosité, de les appeler chez lui, de les recevoir, eux riches et parés, dans son château démeublé et à demi ruiné ! Voilà à peu près la position des musulmans vis-à-

vis de nous. Pour fondre la glace et rapprocher les cœurs des masses, il ne faudra rien moins que le feu du canon et la confraternité du champ de bataille.

Les frayeurs inspirées par le passage du Danube se sont évanouies devant l'immobilité des troupes russes qui ne paraissent pas songer à s'avancer pour le moment au-delà de la muraille de Trajan. On en conclut que leur but a été uniquement de rectifier leur ligne défensive en s'emparant de la presqu'île de Dobroutscha, par laquelle on pouvait couper leur armée de la Valachie et la séparer de la Moldavie, sa base d'opérations.

J'ai vu ce matin la lettre d'un officier attaché particulièrement à la personne d'Omer-Pacha. Il écrit, à la date du 11 courant, que « les Russes n'ont encore envoyé que quelques avant-postes de cavalerie légère en-deçà de Matschin, Iassactchi et Toultcha qu'ils occupent en force.

« Ils regardent cette position comme l'équivalent de celle de Kalafat, à l'autre extrémité de la frontière. De même que, par celle-ci, les Turcs se sont habilement ménagé le moyen de menacer les communications d'une armée russe qui tenterait de passer le fleuve dans son voisinage, de même les premiers par celle-là espèrent pouvoir, en débouchant de la Dobroutscha, inquiéter le flanc ou les derrières de l'armée alliée qui voudrait pénétrer de ce côté dans la Valachie : de sorte qu'en ce moment les deux généraux seraient simplement manche à manche. A bientôt la belle.

« Schoumla est depuis quelques jours encombré de paysans bulgares, turcs et zaporogues ; tous, à l'approche des Russes, ont fui en masse de la presqu'île, complétement évacuée à l'heure qu'il est. Tout le pays compris

entre la Mer-Noire, Roustchouk, le Danube et le Balkan se vide également. Le désert se fait devant la prétendue armée libératrice des Cosaques, ce qui prouverait peu de sympathie de la part des rayas du pays, que l'on disait si bien disposés en faveur du czar. Il est juste d'ajouter, pour dire toute la vérité, que les bachi-bozouks ont fait de leur mieux pour forcer à partir ceux qui voulaient rester. Ces barbares ont commis dans cette malheureuse province des horreurs inouïes.

La Dobroutscha ou Dobrudzik, que les Russes viennent d'envahir, n'est pas, comme on l'a dit, un marécage inondé par les crues du Danube et à peu près inhabitable. Son nom, qui signifie en slave *bonne terre*, et surtout le brusque détour que cette presqu'île fait faire au Danube, suffiraient à indiquer que ce doit être un fertile pays de coteaux. Même dans sa partie la plus déprimée, là où l'on prétend à tort retrouver l'ancien lit direct du fleuve, de Rassova à Kostenji, la chaîne de collines conserve encore un minimum de 50 mètres environ de hauteur. Ce qui a pu induire en erreur sur la carte, c'est la vue d'une série de petits lacs qui semblent, en effet, continuer la ligne directe du lit du fleuve; mais ces bassins, bien loin d'être alimentés par les eaux du Danube, y versent au contraire celles qu'ils reçoivent des plateaux qui longent le littoral de la Mer-Noire.

En-deçà et au-delà de cette espèce d'isthme fermé par l'antique rempart de Trajan, le pays se relève par une succession de coteaux et de plateaux bosselés, vers le sud, jusqu'au pied du Balkan de Schoumla, et, vers le nord, jusqu'au *mont du père* (*Baba-Dagh*), qui atteint une élévation d'environ 300 mètres entre Matschin et Toultcha.

C'est au-delà de cette dernière montagne que le Danube peut enfin se jeter à la mer, n'étant plus repoussé par cette espèce d'éperon de hautes terres, qui le forçait de déverser ses eaux dans les plaines basses et marécageuses de la Valachie inférieure et de la Bessarabie.

Ce peu de mots d'explication suffit pour démontrer que les Russes, indépendamment des avantages stratégiques, ont gagné encore de meilleurs cantonnements en montant des bas-fonds de la rive gauche du fleuve sur les collines plus saines de la rive droite, dans la Dobroutscha. Les parties basses de la presqu'île présentent seules une insalubrité positive pendant la saison des chaleurs, et encore ne tient-elle qu'à l'état inculte des riches terrains d'alluvion qu'on y trouve, et non à la nature marécageuse du sol, moins humide que dans les provinces environnantes.

P. S. 20 avril. — Même dans d'aussi graves conjonctures il y a quelque chose de comique dans les variations continuelles du baromètre politique à Constantinople. Avant hier, on assurait que Gortschakoff resterait sur la défensive derrière le Danube; hier, on se désespérait de ce que Paskiewitsch allait devancer les Franco-Anglais à Andrinople, et aujourd'hui l'on tremble que l'armée russe ne recule dans ses steppes désertes en déclinant le combat, de manière à faire traîner la guerre en longueur, etc., etc.

On a organisé ici une légion étrangère principalement composée de Hongrois; elle doit, dit-on, partir après demain pour la Circassie. On cherche surtout à envoyer dans ce pays de bons officiers européens; mais bien peu se soucient d'un pareil service nécessairement obscur et

pénible ; il offre cependant un puissant attrait par son caractère aventureux chez les montagnards si peu connus de Schamyl.

Les Polonais réfugiés en Turquie offrent aussi leurs services à la Sublime-Porte, qui ne demanderait pas mieux que de les employer, s'ils ne mettaient pas à leur concours des conditions inadmissibles pour le moment. Ainsi, ils demandent à n'obéir qu'à des officiers de leur pays, et à combattre sous leur drapeau national, au lieu de celui du Sultan. Cette dernière exigence suffirait peut-être, à elle seule, pour fournir à la Prusse et à l'Autriche un prétexte d'alliance ouverte avec la Russie.

Les pachas de l'armée d'Asie ont reçu, dit-on, l'ordre formel de ne pas ménager les pauvres *bachi-bozouks*, et de faire tirer sans miséricorde sur ces *têtes-à-l'envers*, toutes les fois qu'elles gêneront les manœuvres par leurs fantasias désordonnées qui ont déjà entraîné à deux reprises la déroute des troupes régulières.

Omer-Pacha, lui, n'a pas attendu les ordres du Divan pour en agir ainsi, et souvent ces guerriers capricieux, en qui se résume la plus pure poésie orientale, ont été fort scandalisés de se voir pris entre les feux croisés des Russes et des Turcs. Ils s'en tirent comme ils peuvent, et vont passer leur mauvaise humeur sur les villages de la Bulgarie, où ils pillent et massacrent indistinctement chrétiens et musulmans, jusqu'à ce que la cavalerie régulière vienne les accrocher à des arbres.

A l'autre bout de l'empire, les pieux Hellènes en font autant, avec cette différence cependant que leurs chefs, le roi Othon tout le premier, ne font rien pour réprimer ce brigandage libérateur qui procède à l'affranchissement

des orthodoxes thessaliens, en les volant et en les exterminant.

Un journal athénien a eu pourtant la pudeur de flétrir ces crimes, parce qu'ils nuisaient, disait-il, au développement des sympathies thessaliennes en faveur des révolutionnaires. En présence de toutes les horreurs de cette guerre barbare, auxquelles il convient d'ajouter celles des Cosaques dans les principautés danubiennes, on ne peut s'empêcher de maudire l'ambition effrontée qui, sans l'ombre de provocation, a déchaîné tant de féroces passions sur des pays naguère si paisibles.

Plus de vingt mille Hellènes renvoyés de Constantinople seulement sont partis en douceur ; beaucoup ont obtenu un délai pour arranger des affaires urgentes, et d'autres en plus grand nombre se sont fait naturaliser *rayas*. En somme, les autorités turques ont montré de la modération et de généreux égards dans l'accomplissement de cette mesure de juste sévérité.

On attend ici d'un moment à l'autre l'arrivée du prince Napoléon. Nous verrons bien si nos alliés musulmans conserveront encore leur indifférence, réelle ou affectée, en présence du neveu de *Bounaberdi*, le seul *Franguis* dont le nom soit resté dans toutes les mémoires orientales, gravé à grands coups de batailles.

Vme LETTRE.

Illusions des Hellènes, leurs divisions, leurs vices. — Causes de la ruine de l'empire byzantin. — Revue des Anglais à Scutari. — Arrivée de bachi-bozouks.

Constantinople, 24 avril 1854.

Les nouvelles du Danube et d'Odessa que l'on répand ici sont tellement incohérentes et dépourvues de certitude, que ce n'est pas la peine d'en parler. La seule chose qui paraisse positive, c'est que les Russes se sont avancés jusqu'au rempart romain qui ferme la presqu'île de la Dobroutscha.

Le roi et la reine des Hellènes sont décidément résolus à conquérir le trône d'Orient. En attendant le fortuné moment où elles pourront revêtir la pourpre impériale dans Sainte-Sophie, leurs majestés se laissent agréablement chatouiller les oreilles par le titre de *Sébastocrator* que leur décernent des courtisans grecs plus malicieux, dit-on, que flatteurs. L'impératrice *in partibus infidelium* a même, dit-on, déjà daigné choisir pour sa future résidence le nouveau palais de Béchik-Tash, sur le Bosphore.

On a peine à concevoir si peu de cervelle sous le bandeau royal.

La restauration d'un empire byzantin a pu sembler de loin aux meilleurs esprits la solution naturelle de la question d'Orient; mais, en relisant attentivement l'histoire de la chute de cette monarchie, et en examinant de plus près l'état actuel de la population de la Turquie, on reste convaincu que cette prétendue solution, bien loin de rien résoudre, recommencerait au contraire toute une série de complications inextricables dont nous ne voyons maintenant qu'une faible partie.

L'empire d'Orient, surtout depuis les invasions barbares du ve au viie siècle, a toujours été un amalgame de races hétérogènes, tellement discordantes que la paix n'a jamais pu y régner que par la force des armes étrangères, invoquées successivement par tous les partis, toutes les nationalités distinctes. Aussi peut-on dire avec justice que le trône de Constantin a été renversé, bien moins par le cimeterre des Ottomans, que par les dissensions acharnées des Byzantins eux-mêmes, qui se sont constamment servis des armes de ces barbares belliqueux pour s'entre-détruire mutuellement, jusqu'au moment où le calme fut rétabli dans l'empire par l'asservissement de tous.

L'empereur Nicéphore, le premier, appelle en 807 les Sarrasins d'Afrique en Europe, pour l'aider à réconquérir la Macédoine et la Grèce sur les Slaves, maîtres de ces pays.

Pendant plusieurs siècles ensuite, les sultans turcs d'Asie sont sans cesse obsédés par les sollicitations des usurpateurs, des empereurs et des chefs de partis byzantins qui les poussent, lors même qu'ils ne le veulent pas, à com-

battre leurs rivaux, les hérétiques, les chrétiens, et surtout les croisés latins.

Enfin Cantakuzène introduit, en 1347, les premières armées ottomanes dans la Roumélie, afin d'en écraser l'empire Serbe du czar très-*orthodoxe* Douschan ; et, par un juste retour des choses d'ici-bas, en 1386, les Serbes, les Bulgares, les Slaves, vaincus et tributaires des Turcs, fournissent à ceux-ci des soldats auxiliaires pour détruire la puissance byzantine qui les avait traîtreusement livrés entre les mains des musulmans.

Et plus tard, n'a-t-on pas vu maintes fois les Grecs aider et applaudir aux victoires des Ottomans contre les Latins, spécialement quand les Vénitiens furent chassés de la Morée et de Candie ? N'est-ce pas enfin un prêtre grec qui livra Argos aux Turcs, plutôt que de le voir rester aux mains des hérétiques romains ?

Mieux que tout cela, Constantinople ne fut-il pas pris par Mahomet II, parce que les sujets de Constantin XIII refusèrent de se battre et de fournir à leur héroïque souverain les subsides nécessaires pour payer ses soldats, déclarant ouvertement qu'ils préféraient obéir aux musulmans plutôt qu'à un prince coupable de catholicisme ? Le patriarche Gennadius lui-même ne s'écria-t-il pas, la veille de l'assaut, qu'il aimait mieux voir dans Sainte-Sophie un turban plutôt qu'un chapeau de cardinal ? De quoi se plaignent donc les Grecs ? ils ont ce qu'ils ont choisi.

Croit-on que le malheur et la servitude aient changé le caractère des Byzantins, fondu les races diverses en une seule nationalité, adouci les haines de sectes, éteint les rancunes du passé ? Non ! bien au contraire. Quatre cents ans de sujétion étrangère n'ont fait qu'accroître et enve-

nimer tous ces éléments de discorde, car les Turcs, avec une extrême habileté, maintiennent leur domination en entretenant soigneusement parmi les rayas la division qui leur a donné l'empire. C'est dans ce but qu'ils ont donné à chaque religion, à chaque nationalité, Serbe, Valaque, Slave, Grecque, Arménienne, Catholique, Syrienne, Albanaise, etc., un chef, un patriarche particulier en antagonisme avec ses confrères.

Les mêmes causes toujours subsistantes produiraient encore, dans un cas donné, exactement le même résultat : le gouvernement de la Turquie d'Europe par une puissance étrangère dominatrice.

Aucune des races ou des sectes qui se partagent le sol de ce pays ne veut perdre son individualité ; aucune ne veut obéir librement à l'une d'entre elles ; et aucune n'est assez forte pour commander d'autorité aux autres. Mais toutes s'accordent à préférer l'esclavage étranger à l'humiliation du joug d'un rival.

La conséquence de cet état de choses que, d'après les meilleures informations, j'ai lieu de croire fort exact, c'est que de nos jours un empire byzantin est un anachronisme impossible. Lors même que toutes difficultés extérieures seraient écartées, lors même que les Turcs seraient refoulés en Asie, lors même qu'un Paléologue national et non un monarque allemand de création diplomatique, ceindrait le diadème ensanglanté de son aïeul Constantin Dracosès, si le trône d'Orient était relevé aujourd'hui, demain il serait renversé de nouveau par les sujets du nouvel empereur lui-même. Chaque parti, chaque race ennemie appellerait à la curée, qui les Français, qui les Autrichiens, qui les Russes, qui les

Anglais ; et quelle qu'elle fût, la puissance victorieuse se trouverait, dès le lendemain de sa victoire, en butte à autant d'animosité que les Osmanlis en accumulent sur leur tête en ce moment.

Pour résumer ma pensée en quatre mots, les Grecs invoquent aujourd'hui le czar de Russie contre les Turcs, comme jadis leurs aïeux appelèrent ces mêmes Turcs contre les czars de Servie; mais si pour leur malheur ils venaient à tomber sous le knout de leur prétendu libérateur, ils éprouveraient certainement le désir de rappeler leurs débonnaires oppresseurs.

Je me dispense de tirer la conclusion, elle est trop claire. J'aime mieux faire trève avec la politique et vous raconter, si vous le permettez, quelques menus détails de chronique locale constantinopolitaine.

Vendredi dernier, on avait répandu le bruit que Sa Hautesse irait prier à la mosquée du sultan Sélim à Scutari, et passer ensuite en revue les troupes anglaises casernées à côté. La majeure partie de la colonie européenne et un grand nombre de musulmans étaient accourus sur la côte d'Asie, pour être témoins de ce curieux spectacle, sans exemple depuis la fondation de l'empire ottoman.

Abdul-Medjid n'a pas jugé à propos de donner cette satisfaction d'amour-propre à ses alliés, cette mortification à ses sujets : il n'a pas paru. Seuls, les bataillons britanniques se sont montrés en grande tenue sur le champ de manœuvres de Haïder-Pacha attenant à leur caserne, et pendant deux heures y ont exécuté divers simulacres de combat.

C'est une justice à leur rendre; ces cinq régiments d'in-

fanterie de ligne, admirablement équipés et exercés, auprès desquels je regrettais seulement de ne pas voir paraître les capotes grises de nos troupiers, présentaient un fort beau coup d'œil dans les vertes prairies de ce joli vallon, tantôt déployés en longues lignes d'habits rouges et de pantalons bleus, tantôt massés sur le penchant des coteaux en colonnes serrées dont les baïonnettes ondoyaient au soleil comme une moisson d'acier étincelante. La foule bigarrée des piétons, des cavaliers, des arrabas, des femmes et des enfants, dispersée sous les arbres, au milieu des prairies ou au sommet des collines, semblait suivre avec un vif intérêt les différentes phases de ce brillant spectacle si nouveau pour elle, et ajoutait encore à la beauté du coup d'œil par l'originalité de ses costumes aux vives couleurs.

A ce tableau quel cadre sublime ! A gauche se dressait la sombre forêt de cyprès du grand champ des morts ; en face, sous les arbres d'une petite vallée, apparaissait le palais du sultan, d'où, huit jours auparavant, était partie la caravane de la Mecque ; en arrière au-delà du Bosphore, Constantinople élevait entre la mer et le ciel ses dômes et ses milliers de blancs minarets ou de noirs cyprès ; à droite, s'étendait à perte de vue la nappe d'azur de la Propontide, toute moirée d'argent, semée d'îles bleues, et découpée à plaisir par de longs promontoires chargés de villages et de châteaux ; enfin, à l'horizon lointain, cette délicieuse perspective fuyante était terminée par la silhouette vaporeuse du mont Olympe glacé de neiges éblouissantes.

La foule, habituée à ces splendides paysages d'Orient, y faisait moins attention qu'aux manœuvres anglaises ou

aux fantasias effrénées des bachi-bozouks, qui caracolaient à ravir autour des bataillons carrés et surtout devant les arrabas des dames turques. A pied dans les rues de la grande ville, ces sauvages enfants de la Syrie ont une tournure pittoresque qui ne laisse pas de friser un peu le ridicule, mais à cheval sur leurs rosses pitoyablement harnachées, et la lance à la main, ils sont magnifiques; en dépit de leurs sales guenilles, ils ne perdaient rien à paraître à côté des beaux uniformes écarlates des soldats de la reine Victoria.

Armés et fagotés en sacripants, comme je vous les ai dépeints, ils tenaient tous à la main une longue javeline de roseau emmanchée d'un dard aigu quadrangulaire de huit pouces de longueur; chacune des arêtes de ce fer se termine en bas par une petite lame d'acier pendue à une chaînette, et au-dessous de la gouge s'arrondit une touffe de plumes d'autruche, noires, assez semblable à la tête d'un *araignoir*. Hurlant, vociférant, les draperies flottantes, et lancés à triple galop les uns contre les autres, dans la prairie, autour des bataillons, ils maniaient cette arme élégante et leurs maigres chevaux avec une adresse, une audace, une souplesse fabuleuses, qui faisaient rêver des mamelucks de Saladin. Au bruit de ces hourras sarrasins, au son des clairons, aux roulements des tambours, se mêlaient par intervalle le chant des muezzins qui, du haut d'un minaret voisin, annonçaient la prière en miaulant leurs strophes nasillardes.

Un dernier incident vint donner à cette scène un caractère encore plus prononcé de couleur locale. Depuis un moment, j'entendais sur la route qui longe le champ de manœuvres la batterie monotone et bien connue d'un

tambourin turc, accompagné du mirliton arabe ; bientôt je vis s'avancer un grand drapeau vert, orné d'une inscription du Coran en lettres blanches. La foule se précipita de ce côté, je courus encore plus vite que la foule, et je me trouvai au premier rang pour assister au défilé d'une petite troupe de fantassins bachi-bozouks, caricature tellement falote qu'on n'en oserait pas imaginer de pareille dans un mélodrame burlesque.

En tête de la bande marchait un âne pelé, surmonté d'un jeune garçon portant le drapeau et flanqué de deux tambours sur lesquels deux santons, en tunique rousse déguenillée et en longs cheveux épars, frappaient des coups à intervalles égaux pour marquer le pas. Ils auraient pu aussi bien battre la caisse sur les côtes de la bête, elles auraient rendu le même son. Derrière la queue du baudet, un joueur de mirliton sauvage soufflait avec un sérieux sanguinaire dans son petit instrument, exactement semblable à un long verre à champagne dont le pied aplati servirait d'embouchure.

Venait ensuite une sorte de capitaine ou de sapeur coiffé d'une tiare, en forme de dôme pointu, posée sur une forêt de cheveux crépus, florissants, et tombant jusqu'au milieu des reins. Sa barbe noire et touffue, ses moustaches formidables et ses culottes en lambeaux, son dolman de poil de chameau et ses chaussures de guenilles tortillées avec des lanières de cuir, son arsenal de ceinture et surtout son effroyable hache d'armes lui donnaient un air terrifiant.

Il était suivi de quinze hommes jeunes ou vieux, aussi irréguliers de mine et d'habit que possible, mais tous uniformément armés de la même féroce hallebarde que

leur chef de file. Elle mérite une description spéciale, car l'Asie paraît en avoir fabriqué des pacotilles pour hacher l'armée russe. Figurez-vous un manche à balai orné d'un pommeau en bas, et en haut d'une longue pointe de fer brillante et peu solide ; au-dessous de cette lance et presque au tiers de la longueur de la hampe, est placé un immense fer de hache, mince comme une lame de faux et recourbé en pointe comme le croissant de la nouvelle lune.

Un pareil engin de tuerie semble fait exprès pour effrayer les femmes et les petits enfants ; je doute qu'il ait beaucoup d'efficacité même contre les lances des Cosaques. Sans être professeur d'art militaire, je crois qu'il sera beaucoup plus sûr à la bataille de se trouver face à face de ces bachi-bozouks sapeurs, que dans leurs rangs quand ils feront le moulinet.

La colonne était fermée par deux vénérables effendis à barbe grise, montés sur de bons chevaux, vêtus de manteaux verts et armés de sabres dorés. Malgré leur bon air et leur mine grave, ils devaient être encore plus *têtes-à-l'envers* que les pauvres diables qui les précédaient, pour aller se frotter à des troupes régulières avec de pareils soldats.

Les tirailleurs anglais rangés en ce moment le long de la route ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant défiler cette parade de funambules ; j'en ai ri aussi de bon cœur, mais au fond cela m'attristait ; car sous cette forme ridicule se cachaient de grands et nobles sentiments populaires, toujours respectables, même chez des barbares : le dévouement à sa foi, à sa patrie, et la haine de l'oppression étrangère.

VIme LETTRE.

Bombardement d'Odessa. — Esprit public en Russie.

30 avril 1854.

Le bombardement d'Odessa que vous connaissez déjà a produit ici une grande sensation, moins par le fait en lui-même et le dommage causé à l'ennemi, que parce que ce premier acte d'hostilité effective engage l'avenir et coupe court à tous les ménagements gardés jusqu'à présent. Cette rude exécution a surtout causé un vif plaisir aux Turcs, qui la considèrent comme une première revanche de Sinope : une seule chose diminue leur bonheur, c'est que la flotte ottomane n'ait pas pu prendre part à la vengeance. Dimanche dernier elle était encore à Buyukdéré, où j'ai vu mouillés six beaux vaisseaux de ligne égyptiens et cinq autres bâtiments d'un rang inférieur.

Au milieu de tous les détails et de tous les bruits contradictoires que l'on invente ici sur cette affaire, je n'ai pu recueillir de précis que les faits suivants, copiés sur la lettre d'un officier de la flotte anglaise, dont on m'a

permis de prendre connaissance. Au hasard d'arriver un peu tard, je vous envoie ce petit bulletin que vous pouvez regarder comme *quasi-officiel*.

« Le 21 avril, dans la soirée, le *Caton*, vapeur français, fut envoyé en parlementaire à Odessa, porteur d'un message au gouverneur. Les amiraux exigeaient la restitution immédiate de tous les bâtiments marchands français et anglais indûment retenus dans le port, et la destruction de la batterie qui avait tiré sur l'embarcation parlementaire du *Furious*. Le *Caton* revint aussitôt avec une réponse négative formelle.

« Le lendemain 22, à sept heures du matin, la première division de steamers, composée des vapeurs anglais *Samson*, *Tiger* et *Furious*, et des vapeurs français *Vauban* et *Cacique*, commença à canonner toutes les batteries du port. Le feu fut soutenu de part et d'autre avec vigueur.

« A 11 heures, la seconde division de steamers, composée des vapeurs français *Mogador* et *Descartes*, et des vapeurs anglais *Retribution* et *Terrible*, entra en ligne à son tour, et joignit son feu à celui de la première escadrille.

« A 3 heures, les boulets-Fouquet de la *Rétribution* firent sauter la grande poudrière dont l'explosion causa de graves avaries dans le quartier de la Marine, principalement habité par des Polonais.

« Plusieurs autres dépôts de poudre dans les batteries firent également explosion, et les Russes, après s'être jusque-là bravement défendus, furent contraints de cesser leur feu, qui, du reste, manquant de précision, n'avait causé que fort peu de dommage à la flotte. Le soir, à cinq heures, la plupart des bâtiments marchands grecs et russes rassem-

blés dans un des ports avaient été détruits, ainsi qu'une corvette de guerre moscovite de 35 à 40 canons; tout l'arsenal brûlait, et toutes les batteries étaient démontées, démolies. Un petit fortin seul avait été épargné, à cause du voisinage des navires de commerce français et anglais que l'on n'a pas voulu s'exposer à atteindre en tirant de ce côté. A la faveur du tumulte du combat, plusieurs de ces bâtiments ont eu l'adresse de se sauver et sont arrivés sans grandes avaries à Constantinople. Un capitaine français a même eu le talent de profiter de l'occasion pour fuir avec les dépouilles opimes de l'ennemi, un demi-chargement de blé non payé. »

L'officier anglais qui écrit ne connaissait pas encore la perte des Français, mais le *Vauban* paraît avoir eu beaucoup de mal. Un boulet à la Paixhans a brisé sa poulaine et incendié son gaillard d'avant.

Le *Terrible* a eu pour sa part dix ou douze boulets dans sa coque, un homme tué et cinq blessés. Les autres steamers anglais ne comptent chacun que trois ou quatre blessés, sauf la *Rétribution* sur laquelle aucun homme n'a été atteint.

Toute la flotte alliée, rangée en bataille devant le port, assistait silencieuse à ce bombardement qui ressemblait moins à un combat qu'à un châtiment dédaigneux. Les marins inoccupés regrettaient de ne pas pouvoir *travailler;* ils se sont consolés en recevant l'ordre d'aller à Sébastopol, où, comme disent nos troupiers, *il y en aura pour tout le monde, et même davantage.*

Osten-Sacken Ier, gouverneur d'Odessa, assistait, lui aussi, à la tête de ses troupes, à cette rude correction. Il était dans un état d'excitation qui lui faisait perdre la tête.

Il commandait, contremandait, et recommandait de nouveau de si burlesques manœuvres que ses propres officiers ne pouvaient s'empêcher d'en rire ; il faisait élever des barricades du côté de la terre contre une attaque impossible, dressait des batteries de pièces de campagne hors de portée des vaisseaux, et massait les bataillons en colonnes serrées sur les terrasses de la ville, les plus exposées au feu de l'artillerie ennemie. La flotte alliée aurait pu les écharper si, même dans l'exécution de ce juste châtiment, les amiraux n'avaient pas voulu montrer une généreuse modération, en ne tirant absolument que sur les batteries du port militaire.

Le czar cherchera-t-il à venger cet affront sur mer par un coup d'éclat sur le Danube? C'est probable, car le moindre échec au sein de son empire le blesse plus au vif que de grandes défaites au dehors. C'est que, dans ce cas, l'évidence du fait détruit en partie cet échafaudage de mensonges absurdes qui fait la base de l'éducation populaire en Russie et la force morale de l'autocratie religieuse et militaire du souverain.

Je tiens de différentes personnes qui ont longtemps fréquenté les classes inférieures du peuple russe, de curieuses révélations sur ce chapitre.

Ainsi dans tout l'empire les popes enseignent aux serfs et aux moujiks des campagnes, comme autant d'articles de foi, que le czar est le seul et unique légitime souverain de la terre entière, que Dieu lui a donné à gouverner ;

Que les rois, les empereurs et les princes étrangers ne sont que ses vicaires, ses vassaux, et que toute nation qui ose lui faire la guerre est une tourbe de rebelles ;

Que tout soldat russe qui se fait tuer à son poste ressuscite dans son village;

Qu'aucune armée moscovite n'a été, ne peut être et ne sera jamais battue, etc., etc.

C'est pour corroborer cette dernière opinion dans les masses, et pallier à leurs yeux le plus éclatant démenti qu'elle ait jamais reçu, que l'empereur Alexandre fit dresser une colonne sur le champ de bataille de la Moskowa, en commémoration de la *glorieuse victoire remportée en* 1812 *par les Russes contre les impies révolutionnaires français*. Qu'on s'étonne ensuite des bulletins toujours triomphants de Gortschakoff! Osten-Sacken Ier est capable, pour suivre de si glorieux exemples, de faire chanter un *Te Deum* en l'honneur de son bombardement!

Ces absurdités, qui semblent simplement ridicules aux nations étrangères, ont pour résultat très-utile d'inspirer aux soldats moscovites un fanatisme aveugle, une fermeté inébranlable au feu, une obéissance à toute épreuve.

Si j'en dois croire des renseignements donnés par des réfugiés ennemis de la Russie, qui ont appris à connaître par expérience le mérite de leurs adversaires et qui entretiennent encore parmi eux des correspondances secrètes, la population des campagnes serait en masse enthousiasmée pour la croisade, ainsi que le bas peuple des villes : des paysans vendent jusqu'à leurs derniers bestiaux, leurs derniers bijoux, pour payer les frais de la guerre. Mais ce n'est que dans la Moscovie propre, et encore, même à Moscou et dans les autres grandes villes de ce pays, les classes aisées cachent sous des semblants obligés de dévouement un profond mécontentement, car

la guerre ruine le commerce, et aussi la noblesse dont l'autocrate prend tout à la fois les esclaves et les roubles pour les équiper.

Les Polonais attendent curieusement le résultat de cette lutte gigantesque d'où leur affranchissement pourrait bien sortir. Les troupes de cette nation forment environ les deux tiers de l'effectif des divisions de Gortschakoff. Elles se battent froidement et mollement, sous la pression de la discipline russe. En cas de revers, presque tous ces soldats se retourneraient contre la Russie, avec autant d'acharnement qu'ils en montrent peu vis-à-vis des Turcs.

Le sixième corps d'armée du Danube, récemment arrivé en Valachie, est tout composé de Moscovites et combattra de pied ferme jusqu'au dernier homme.

VII[me] LETTRE.

Différend entre l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Angleterre au sujet des Hellènes catholiques. — Arrivée du prince Napoléon. — Incendie à Constantinople.

Constantinople, 5 mai 1854.

L'attitude prise par notre ambassadeur, le général Baraguey-d'Hilliers, dans l'affaire des Hellènes catholiques qu'il a pris hardiment sous sa protection, a fait ici grande sensation. Sans me prononcer sur la conduite du représentant de la France, considérée sous le rapport politique, je puis vous certifier qu'elle a fait grand plaisir, non seulement aux Grecs-unis qui redoutaient les vengeances et les mauvais traitements auxquels ils eussent été exposés à leur retour dans leur patrie, mais encore à toute la colonie française, qui n'est pas habituée à voir nos représentants résister avec autant de fermeté aux exigences britanniques. Je ne parle que de celles-ci, car les Turcs eux-mêmes ne demandaient pas mieux que d'excepter du bannissement cette catégorie d'Hellènes ; l'ambassadeur anglais seul exigeait son expulsion, afin d'empêcher la France d'augmenter ainsi son influence

sur les populations catholiques de l'Orient. Si cette affaire n'est pas encore entièrement terminée, elle est en bonne voie d'accommodement.

Les rayas orthodoxes, eux, les Grecs schismatiques, sujets du sultan, se tiennent le cœur en joie et en espérances. Depuis Pâques tous leurs jours sont des jours de fête, et leur gaîté n'annonce guère des malheureux opprimés.

Lundi de l'aûtre semaine, c'était la fête des hammals ou portefaix; Grecs, Arméniens, Turcs et Albanais dansaient ensemble joyeusement dans le cimetière des Arméniens, à Péra. Les tentes des baladins, des Guignols, des restaurants indigènes et des cafés, étaient installées parmi les tombeaux dont les pierres plates servaient de bancs ou de tables aux consommateurs, de fourneaux aux cuisiniers et de roulette aux joueurs.

Des enfants imberbes et des enfants très-barbus se balançaient sur leurs escarpolettes accrochées aux branches des arbres mortuaires; des Marocains promenaient leur pyramide humaine au milieu de la foule qui fumait, riait, chantait et buvait côte à côte avec les morts. Quelle dérision de nous vanter le respect de ces gens-là pour les tombeaux!

Comme pour ajouter le comble à ces profanations, on voyait, au plus épais de la cohue, un groupe nombreux de Turcs et d'Arméniens exécutant, au son du tambourin et du mirliton, une pyrrhique passablement lascive, à côté de trois papas grecs qui nasillaient des psaumes et brûlaient de l'encens sur une tombe à peine refermée.

Vendredi dernier, autre fête d'un caractère presque politique. Les Grecs allaient en masse à Psammathia, pour voir si les petits poissons du moine Nicolas allaient enfin

VIIme LETTRE.

Différend entre l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Angleterre au sujet des Hellènes catholiques. — Arrivée du prince Napoléon. — Incendie à Constantinople.

Constantinople, 5 mai 1854.

L'attitude prise par notre ambassadeur, le général Baraguey-d'Hilliers, dans l'affaire des Hellènes catholiques qu'il a pris hardiment sous sa protection, a fait ici grande sensation. Sans me prononcer sur la conduite du représentant de la France, considérée sous le rapport politique, je puis vous certifier qu'elle a fait grand plaisir, non seulement aux Grecs-unis qui redoutaient les vengeances et les mauvais traitements auxquels ils eussent été exposés à leur retour dans leur patrie, mais encore à toute la colonie française, qui n'est pas habituée à voir nos représentants résister avec autant de fermeté aux exigences britanniques. Je ne parle que de celles-ci, car les Turcs eux-mêmes ne demandaient pas mieux que d'excepter du bannissement cette catégorie d'Hellènes; l'ambassadeur anglais seul exigeait son expulsion, afin d'empêcher la France d'augmenter ainsi son influence

sur les populations catholiques de l'Orient. Si cette affaire n'est pas encore entièrement terminée, elle est en bonne voie d'accommodement.

Les rayas orthodoxes, eux, les Grecs schismatiques, sujets du sultan, se tiennent le cœur en joie et en espérances. Depuis Pâques tous leurs jours sont des jours de fête, et leur gaîté n'annonce guère des malheureux opprimés.

Lundi de l'autre semaine, c'était la fête des hammals ou portefaix ; Grecs, Arméniens, Turcs et Albanais dansaient ensemble joyeusement dans le cimetière des Arméniens, à Péra. Les tentes des baladins, des Guignols, des restaurants indigènes et des cafés, étaient installées parmi les tombeaux dont les pierres plates servaient de bancs ou de tables aux consommateurs, de fourneaux aux cuisiniers et de roulette aux joueurs.

Des enfants imberbes et des enfants très-barbus se balançaient sur leurs escarpolettes accrochées aux branches des arbres mortuaires ; des Marocains promenaient leur pyramide humaine au milieu de la foule qui fumait, riait, chantait et buvait côte à côte avec les morts. Quelle dérision de nous vanter le respect de ces gens-là pour les tombeaux !

Comme pour ajouter le comble à ces profanations, on voyait, au plus épais de la cohue, un groupe nombreux de Turcs et d'Arméniens exécutant, au son du tambourin et du mirliton, une pyrrhique passablement lascive, à côté de trois papas grecs qui nasillaient des psaumes et brûlaient de l'encens sur une tombe à peine refermée.

Vendredi dernier, autre fête d'un caractère presque politique. Les Grecs allaient en masse à Psammathia, pour voir si les petits poissons du moine Nicolas allaient enfin

être bientôt complétement fricassés, opération commencée depuis tantôt quatre cents ans et qui fut interrompue par la conquête de Constantinople.

Vous n'ignorez pas cette curieuse légende byzantine : au moment où les janissaires de Mahomet II, pénétrant par la brèche de Top-Kapoussi, se précipitaient dans la ville en massacrant tout sur leur passage, un moine nommé Nicolas faisait frire des petits poissons dans sa cellule au bord de la mer, à l'autre bout de Constantinople. On accourut lui annoncer la mort de Constantin et la prise de la ville ; mais lui, confiant dans les prédictions qui annonçaient que jamais armée ennemie ne pourrait dépasser la colonne de Marcien, il répondit d'un ton incrédule : « Plutôt que d'admettre la possibilité d'une pareille catastrophe, je croirais que ces sardines vont sortir de ma poêle et se mettre à nager dans ce vivier. » Aussitôt les poissons de sauter et de nager à moitié grillés.

Depuis quatre cents ans, des moines montrent dans ce bassin de Psammathia de petits poissons bruns d'un côté, blancs de l'autre, en assurant que ce sont toujours ceux de Nicolas. Les rayas sont persuadés qu'à l'instant où la croix remontera sur le dôme de Sainte-Sophie, la friture interrompue miraculeusement s'achèvera. Ils en croient bien d'autres !

Les plus fanatiques sont tellement certains de la prochaine restauration du trône de Byzance par les Russes, qu'ils retardent le baptême de leurs enfants nouveau-nés, afin de pouvoir procéder à cette cérémonie dans la vieille basilique de Justinien, le jour où elle sera rendue au culte orthodoxe.

Il y en a qui vont tous les dimanches se promener devant la porte Dorée, par laquelle le nouvel empereur doit entrer en triomphe à la fin du présent mois de mai, selon les prophéties, pour s'assurer si le mur qui la bouche ne commence pas à s'ébranler.

Les succès des bandits Hellènes ne sont guère de nature à accélérer cet événement. Les Russes seront-ils plus heureux? A moins de discordes *sérieuses*, improbables pour le moment, entre les puissances alliées, cela n'est pas à présumer. On peut compter surtout que cette fameuse prédiction recevra un démenti, quant à la date au moins; car ce ne sera certes, ni le 29 mai à la grecque, ni le 29 mai à la romaine, que le nouveau Constantin fera son entrée dans Byzance. Les Russes ne sortent pas de la Dobroustcha, et les Hellènes, battus en toute rencontre par les troupes turques régulières, ne tarderont pas à subir de rudes représailles sur leur propre territoire, pour leur injuste agression. Les chefs palikares, qui tiennent encore la campagne, bornent maintenant leurs exploits à une guerre de guérillas, où ils se montrent les dignes émules des bachi-bozouks.

Les brigandages de ces derniers en Bulgarie et en Asie sont maintenant le plus grand embarras, peut-être même le plus grand danger de la Turquie : car au dehors ils jettent l'odieux sur une juste et noble cause, tandis qu'au-dedans, ils paralysent l'élan des populations et leur feraient presque désirer le triomphe des Cosaques, si ce remède n'était pire que le mal.

La Russie, non contente de lancer les pillards du Don et de la Mer-Noire sur les malheureuses provinces envahies, appelle encore à elle, du fond de la Tartarie,

dix mille cavaliers Mongols et Baskirs armés de flèches.

Quelle pitié de voir des souverains se disant civilisés rouvrir ainsi les portes aux invasions des barbares, et renouveler de propos délibéré toutes les dévastations des ve et vi^e siècles ! Au moins le sultan a pour lui l'excuse de la défense et de la faiblesse ; mais il faut convenir que les Mongols païens du pieux autocrate sont d'étranges défenseurs de la liberté chrétienne.

Ce n'est là que le prologue du drame : le dénoûment est encore un mystère qui surprendra, je crois, beaucoup de gens.

A entendre le bruit des pas de toutes ces nations qui, des quatre coins du monde, descendent dans les plaines de la Thrace pour s'y combattre et se mêler dans une lutte géante, on croit vraiment sentir la main de Dieu disposant sur ce que l'homme propose, et préparant je ne saisquelle immense révolution humaine là où l'on ne voyait d'abord qu'une petite querelle d'influence politique.

Le télégraphe électrique vous a déjà annoncé l'arrivée du prince Napoléon : personne ici ne sachant au juste le jour de son entrée, je n'ai pu y assister de près. Je me trouvais en ce moment dans la grande mosquée de Soliman ; au bruit du canon qui roulait sous la coupole comme un tonnerre lointain, musulmans et chrétiens ont couru sur la terrasse extérieure, d'où l'on domine la Corne-d'Or, pour voir arriver le neveu de Bonaparte. Les quais, les ponts, et les croisées des maisons ayant vue sur la mer, étaient encombrés de *curieux*.

Je me sers de ce mot, parce que, pour être vrai, il faut convenir que la présence de ce jeune prince n'inspirait pas et ne pouvait pas inspirer plus d'enthousiasme que la

vue des bataillons anglais, français ou égyptiens; que l personne du souverain padischa lui-même. Le peuple turc flegmatique par excellence ne s'enflamme guère qu'à l'aspect du drapeau de son prophète déployé contre les infidèles; et encore!

Arrivé lundi 1er mai, à 2 heures du soir, le *Roland* n'a fait que passer devant la Corne-d'Or, en échangeant les saluts d'artillerie avec les vaisseaux et les batteries de l'arsenal; il a remonté, sans s'arrêter, le Bosphore jusqu'au palais de la sultane Validé, mis par le sultan à la disposition du prince. Ce palais est une assez jolie villa bâtie au bord même du Bosphore dont les eaux coulent à ses pieds, rapides comme le Rhône, en s'étendant sur une largeur d'une demi-lieue. Cette villa n'a pas de prétention architecturale avec son rez-de-chaussée en pierre et son premier étage en planches vernies. Son intérieur même n'est pas précisément meublé avec un luxe impérial; on y retrouve ainsi que dans tous les palais turcs un naïf mélange de richesse et de pauvreté; mais sa fraîcheur et sa vue ravissante en font une délicieuse habitation d'été pour un prince autant artiste que militaire.

Dès le même soir, Son Altesse Impériale a fait une première visite à son hôte le sultan, dans son palais d'hiver un peu au-dessous sur la même rive du Bosphore. Le lendemain matin, après avoir reçu une députation de la colonie française, le prince a été voir Reschid-Pacha à la Sublime-Porte, et partout sur son passage il a été accueilli par la population de Constantinople avec les marques d'un vif intérêt.

Je ne vous dis rien des nouvelles du Danube et de Sébastopol, par la raison qu'il n'y en a pas de positives, et que

je ne veux pas vous répéter les absurdes rumeurs que mettent en circulation des agents très-peu dissimulés de la Russie, qui mentent et dénigrent ici toutes choses, avec une impudence égale seulement à leur optimisme imperurbable pour tout ce qui concerne les soldats, les triomphes et la philanthropie du czar très-pieux et très-juste.

Un terrible incendie est venu cette nuit-ci faire trève un moment aux préoccupations de la politique, qui cependant pourrait bien ne pas y être étrangère, car on murmure déjà ce matin que c'est là une vengeance de conspirateurs hellènes ou de rayas furieux de l'expulsion de leurs complices.

Le feu a commencé vers dix ou onze heures du soir dans un dédale de mauvaises ruelles de bois, derrière la mosquée de Jéni-Djami, presque en face du vieux pont de Galata. Réveillé à minuit par la clarté des flammes qui embrasaient un ciel couvert de noirs nuages, j'ai couru aussitôt sur le lieu du sinistre. Des hauteurs de Péra c'était un spectacle d'une effrayante beauté.

Tous les voyageurs ont vanté le coup d'œil magique du double amphithéâtre de Constantinople sur les deux rives de la Corne-d'Or; ainsi que je vous l'ai dit, il y a beaucoup à en rabattre, parce que le grand jour y fait découvrir bien des misères sordides à côté des plus somptueux monuments; mais de nuit, à la lueur de cet ardent crépuscule, ce panorama avait quelque chose de prodigieux, d'idéalement fantastique, dont aucune description ne saurait donner une juste idée. Les flammes, alimentées par les bois desséchés des maisons, s'élevaient à cent pieds en l'air en épais tourbillons. Sur cette masse éblouissante de lumière, la grande mosquée Validé découpait en noir la

silhouette de ses dômes et de ses minarets à triples bracelets, tandis que tous les autres édifices étagés sur les coteaux de Stamboul et de Péra, resplendissaient d'un vif éclat qui allait en s'affaiblissant, suivant la distance. La Corne-D'Or et le Bosphore semblaient des lacs de feu; Scutari lui-même, sur la côte d'Asie, était éclairé comme par une aurore boréale, et des fanaux rouges, hissés au sommet des hautes tours de Galata, du séraskier et du vieux sérail, brillaient au ciel comme de sanglantes comètes.

Les portes et les ponts de la ville étaient ouverts; j'arrivai facilement sur le théâtre de l'incendie. Les rues étaient encombrées par une foule de curieux ou de gens occupés à faire leurs paquets pour être prêts à déménager en cas de nécessité; mais peu songeaient à combattre le feu; la plupart même des boutiquiers, menacés dans leur fortune, une fois leur petit bagage préparé, s'asseyaient dessus, devant leur boutique, et, fumant philosophiquement leur chibouck avec un sang-froid inaltérable, attendaient que la flamme vînt les forcer à déguerpir. La raison de ce stoïcisme merveilleux est moins un effet du fatalisme religieux que le résultat raisonné de la jurisprudence turque, qui affranchit de toutes ses dettes le marchand incendié.

N'ayant pas à espérer de bénéfices de cette sorte, les pauvres gens, les femmes, les enfants, les vieillards, tous chargés de meubles et de linge, couraient se réfugier entre les murailles de pierre de l'enceinte extérieure de la mosquée. A cent pas de là, au bout d'une étroite ruelle qui mène au bezestan, le volcan grondait avec furie; le haut de la rue, complétement embrasé des deux côtés, présentait l'aspect d'une avenue infernale. C'était folie de chercher à éteindre un pareil foyer : il fallait lui faire sa

part, et une part très-large ; au lieu de cela une cohue informe et hurlante armée de haches, de harpons, de chaînes de fer et de piques, cherchait à renverser les maisons qui brûlaient, tandis que des pompiers tout ahuris lançaient de maigres jets d'eau sur le brasier ardent. Ces pompes, portées à bras, alimentaient leur réservoir de 50 centimètres carrés avec l'eau que les porteurs d'eau et des mules apportaient de loin dans des outres de cuir, Pas un seau, pas moyen d'organiser une chaîne ; les hommes se renversaient, s'estropiaient réciproquement ; les bêtes effrayées se cabraient et se ruaient au milieu de la foule qui recevait sur la tête des tuiles, des fragments de croisées, des meubles etc., jetés par des pompiers trop zélés : heureusement les cafetans et les turbans amortissaient un peu la violence des coups.

Au fur et à mesure des progrès de l'incendie, les boutiquiers impassibles transportaient leurs meubles et leurs marchandises à trente pas plus loin, rallumaient leur pipe, et un quart d'heure après déménageaient de nouveau. Le feu gagnait rapidement. Les corniches des maisons, se touchant presque les unes les autres des deux côtés de la rue, s'embrasaient en un clin-d'œil. On voyait la flamme briller un instant derrière les grillages serrés des harems comme une moire étincelante, puis les moucharabys saillants s'écroulaient tout d'une pièce, en vomissant au ciel des tourbillons de flammèches qui allaient tomber en neige ardente sur les maisons voisines.

Telle était la violence de la dilatation de l'air que, sans le moindre souffle de vent, elle enlevait et projetait à de grandes distances de lourds fragments de planches embrasées.

Dans une rue où je me trouvais, on entendit tout d'un coup un effroyable écroulement. Tout un rang de maisons fléchit en craquant. Une terreur folle s'empare de la foule; bêtes et gens, tout se précipite à la fois vers la seule issue laissée par le feu; les mules se lancent au galop, les pompiers s'empêtrent dans leurs engins; on s'écrase, on se cogne, on se monte les uns sur les autres. En une seconde le pavé est jonché de centaines de Turcs, de Persans, de soldats, de Circassiens, de marchands et de marins: c'est une affreuse mêlée. Si les maisons avaient été moins solides et ne s'étaient pas maintenues à demi penchées, tout ce monde était enseveli sous les ruines brûlantes.

Au milieu de ce désastre, il y avait quelque chose de très-comique dans l'air effaré de ces braves gens cherchant à repêcher au hasard dans la boue leurs bonnets pointus d'Astracan, leurs turbans, leurs calottes, ou leurs tiares entourées de peau de mouton.

J'ai été témoin là d'une foule de scènes trop longues à raconter, qui peignent à ravir certains côtés originaux des mœurs musulmanes. Ici, toute une chaîne de pompiers et de soldats tombe à la renverse en tirant un câble qui se rompt. Ce sont d'abord des hurlements à faire frémir : cependant un des plus enragés interrompt ses cris et souffle entre deux *papelitos*, afin de ne pas brûler deux feuilles au lieu d'une pour la cigarette qu'il roule entre ses doigts très-paisiblement.

Ailleurs, c'est un jeune pacha turc qui commande à travers le feu, en se faisant suivre partout de son chibouckdgi portant sa pipe soigneusement enveloppée dans son fourreau de drap. Le plus comique de tous ces Osmaulis échaudés était un bon patriarche amoureux comme un

tigre, qui se lamentait, non de voir sa maison brûler, mais de ce que le feu le forçait à donner la clef des champs, en présence de tant d'hommes, à ses *tourterelles* chéries dont le pigeonnier flambait déjà. *In petto*, il semblait se demander s'il ne valait pas mieux les laisser griller.

A trois heures du matin, le feu était à peu près contenu et n'avait dévoré qu'environ six hectares de superficie : ce n'est rien pour Constantinople.

P. S. Avant hier un bâtiment de guerre français a ramené à Thérapia une goëlette marchande russe prise dans la Mer-Noire. Pas de nouvelles de Sébastopol. Pendant toute la nuit du 3 j'ai entendu de Buyuck-Déré le bruit du canon retentir hors du Bosphore. Je n'ai pu en apprendre la cause. La flotte égyptienne est toujours à l'ancre dans cette baie. On disait qu'elle devait partir le lendemain 4 pour transporter en Circassie la légion étrangère. Les Anglais ont maintenant environ 12,000 hommes à Scutari, dans les casernes, et dans le camp qui occupe un développement de près d'une lieue. Pas encore de troupes françaises : elles sont massées à Gallipoli et dans la presqu'île.

VIIIme LETTRE.

Les TE DEUM russes. — Une boutade de Menschikoff. — Pillages dans l'administration moscovite. — Causes de la faiblesse des armées ottomanes. — Arrivée du maréchal de Saint-Arnaud.

Constantinople, 10 mai 1854.

Je crois que dans une de mes dernières lettres je me suis permis de dire en plaisantant que les Russes ne manqueraient pas de chanter un *Te Deum* en actions de grâces du bombardement d'Odessa : ils n'y ont pas manqué. La vanité moscovite a réalisé ce que vous aurez pu regarder comme une raillerie indélicate. Oui ! le lendemain même du départ des flottes alliées, en face des maisons et des navires incendiés qui fumaient encore, les autorités russes d'Odessa ont commandé aux habitants de croire qu'elles venaient de remporter une brillante victoire sur les Français et les Anglais mis en fuite. Afin de les en convaincre, on a fait promener dans les rues une centaine de matelots anglais faits prisonniers sur les navires marchands retenus dans le port; on a tiré le canon de réjouissance et chanté un *Te Deum* solennel pour remercier Dieu de la

être bientôt complétement fricassés, opération commencée depuis tantôt quatre cents ans et qui fut interrompue par la conquête de Constantinople.

Vous n'ignorez pas cette curieuse légende byzantine : au moment où les janissaires de Mahomet II, pénétrant par la brèche de Top-Kapoussi, se précipitaient dans la ville en massacrant tout sur leur passage, un moine nommé Nicolas faisait frire des petits poissons dans sa cellule au bord de la mer, à l'autre bout de Constantinople. On accourut lui annoncer la mort de Constantin et la prise de la ville ; mais lui, confiant dans les prédictions qui annonçaient que jamais armée ennemie ne pourrait dépasser la colonne de Marcien, il répondit d'un ton incrédule : « Plutôt que d'admettre la possibilité d'une pareille catastrophe, je croirais que ces sardines vont sortir de ma poêle et se mettre à nager dans ce vivier. » Aussitôt les poissons de sauter et de nager à moitié grillés.

Depuis quatre cents ans, des moines montrent dans ce bassin de Psammathia de petits poissons bruns d'un côté, blancs de l'autre, en assurant que ce sont toujours ceux de Nicolas. Les rayas sont persuadés qu'à l'instant où la croix remontera sur le dôme de Sainte-Sophie, la friture interrompue miraculeusement s'achèvera. Ils en croient bien d'autres !

Les plus fanatiques sont tellement certains de la prochaine restauration du trône de Byzance par les Russes, qu'ils retardent le baptême de leurs enfants nouveau-nés, afin de pouvoir procéder à cette cérémonie dans la vieille basilique de Justinien, le jour où elle sera rendue au culte orthodoxe.

Il y en a qui vont tous les dimanches se promener devant la porte Dorée, par laquelle le nouvel empereur doit entrer en triomphe à la fin du présent mois de mai, selon les prophéties, pour s'assurer si le mur qui la bouche ne commence pas à s'ébranler.

Les succès des bandits Hellènes ne sont guère de nature à accélérer cet événement. Les Russes seront-ils plus heureux? A moins de discordes *sérieuses*, improbables pour le moment, entre les puissances alliées, cela n'est pas à présumer. On peut compter surtout que cette fameuse prédiction recevra un démenti, quant à la date au moins; car ce ne sera certes, ni le 29 mai à la grecque, ni le 29 mai à la romaine, que le nouveau Constantin fera son entrée dans Byzance. Les Russes ne sortent pas de la Dobroustcha, et les Hellènes, battus en toute rencontre par les troupes turques régulières, ne tarderont pas à subir de rudes représailles sur leur propre territoire, pour leur injuste agression. Les chefs palikares, qui tiennent encore la campagne, bornent maintenant leurs exploits à une guerre de guérillas, où ils se montrent les dignes émules des bachi-bozouks.

Les brigandages de ces derniers en Bulgarie et en Asie sont maintenant le plus grand embarras, peut-être même le plus grand danger de la Turquie : car au dehors ils jettent l'odieux sur une juste et noble cause, tandis qu'au-dedans, ils paralysent l'élan des populations et leur feraient presque désirer le triomphe des Cosaques, si ce remède n'était pire que le mal.

La Russie, non contente de lancer les pillards du Don et de la Mer-Noire sur les malheureuses provinces envahies, appelle encore à elle, du fond de la Tartarie,

On frappa une troisième fois. — Qui heurte? répéta saint Pierre. — Nous sommes douze cents Russes. — Bien! mes enfants; d'où arrivez-vous? — Des bords du Danube où nous avons été occis par les païens pour la sainte orthodoxie. — C'est très-bien! mais attendez un instant que je consulte mes papiers. Et aussitôt il se mit à feuilleter les derniers numéros de la *Gazette officielle de Saint-Pétersbourg*. Tout d'un coup, fermant le livre avec colère, le saint portier cria par le trou de la serrure: Allez au diable, canailles maudites! Me prenez-vous pour un sot? Vous vous présentez là douze cents pour entrer au Paradis, et je vois par le bulletin de Gortschakoff qu'il n'a eu que deux tués! *Nescio vos! racca!*

Les officiers avaient bonne envie de rire de la boutade de leur amiral, d'abord pour lui faire leur cour, puis parce qu'elle ne manquait pas d'une certaine originalité plaisante; mais entre Menschikoff et Gortschakoff, craignant d'offenser celui-ci en riant et celui-là en ne riant pas, ils feignirent de prendre cette vision au sérieux comme celles de l'empereur, du patriarche de Moscou, et d'une foule d'autres grands personnages. Car en Russie, maintenant, les visions sont fort à la mode; tout le monde s'en mêle.

Si les Russes, gens d'esprit et instruits par les voyages, se moquent eux-mêmes de leurs propres fanfaronnades officielles, il y a aussi, à côté de cette minime minorité, une masse énorme de fanfarons naïfs qui nourrissent dans la candeur de leur âme tartare les idées les plus saugrenues sur les peuples étrangers. Je vous ai parlé dans une autre lettre des croyances des serfs moscovites sur la souveraineté universelle de leur autocrate; la no-

vue des bataillons anglais, français ou égyptiens; que l personne du souverain padischa lui-même. Le peuple turc flegmatique par excellence ne s'enflamme guère qu'à l'aspect du drapeau de son prophète déployé contre les infidèles; et encore!

Arrivé lundi 1er mai, à 2 heures du soir, le *Roland* n'a fait que passer devant la Corne-d'Or, en échangeant les saluts d'artillerie avec les vaisseaux et les batteries de l'arsenal; il a remonté, sans s'arrêter, le Bosphore jusqu'au palais de la sultane Validé, mis par le sultan à la disposition du prince. Ce palais est une assez jolie villa bâtie au bord même du Bosphore dont les eaux coulent à ses pieds, rapides comme le Rhône, en s'étendant sur une largeur d'une demi-lieue. Cette villa n'a pas de prétention architecturale avec son rez-de-chaussée en pierre et son premier étage en planches vernies. Son intérieur même n'est pas précisément meublé avec un luxe impérial; on y retrouve ainsi que dans tous les palais turcs un naïf mélange de richesse et de pauvreté; mais sa fraîcheur et sa vue ravissante en font une délicieuse habitation d'été pour un prince autant artiste que militaire.

Dès le même soir, Son Altesse Impériale a fait une première visite à son hôte le sultan, dans son palais d'hiver un peu au-dessous sur la même rive du Bosphore. Le lendemain matin, après avoir reçu une députation de la colonie française, le prince a été voir Reschid-Pacha à la Sublime-Porte, et partout sur son passage il a été accueilli par la population de Constantinople avec les marques d'un vif intérêt.

Je ne vous dis rien des nouvelles du Danube et de Sébastopol, par la raison qu'il n'y en a pas de positives, et que

dix mille cavaliers Mongols et Baskirs armés de flèches.

Quelle pitié de voir des souverains se disant civilisés rouvrir ainsi les portes aux invasions des barbares, et renouveler de propos délibéré toutes les dévastations des v[e] et vi[e] siècles! Au moins le sultan a pour lui l'excuse de la défense et de la faiblesse; mais il faut convenir que les Mongols païens du pieux autocrate sont d'étranges défenseurs de la liberté chrétienne.

Ce n'est là que le prologue du drame : le dénoûment est encore un mystère qui surprendra, je crois, beaucoup de gens.

A entendre le bruit des pas de toutes ces nations qui, des quatre coins du monde, descendent dans les plaines de la Thrace pour s'y combattre et se mêler dans une lutte géante, on croit vraiment sentir la main de Dieu disposant sur ce que l'homme propose, et préparant je ne sais quelle immense révolution humaine là où l'on ne voyait d'abord qu'une petite querelle d'influence politique.

Le télégraphe électrique vous a déjà annoncé l'arrivée du prince Napoléon : personne ici ne sachant au juste le jour de son entrée, je n'ai pu y assister de près. Je me trouvais en ce moment dans la grande mosquée de Soliman; au bruit du canon qui roulait sous la coupole comme un tonnerre lointain, musulmans et chrétiens ont couru sur la terrasse extérieure, d'où l'on domine la Corne-d'Or, pour voir arriver le neveu de Bonaparte. Les quais, les ponts, et les croisées des maisons ayant vue sur la mer, étaient encombrés de *curieux*.

Je me sers de ce mot, parce que, pour être vrai, il faut convenir que la présence de ce jeune prince n'inspirait pas et ne pouvait pas inspirer plus d'enthousiasme que la

vue des bataillons anglais, français ou égyptiens ; que l
personne du souverain padischa lui-même. Le peuple
turc flegmatique par excellence ne s'enflamme guère qu'à
l'aspect du drapeau de son prophète déployé contre les in-
fidèles ; et encore !

Arrivé lundi 1er mai, à 2 heures du soir, le *Roland* n'a
fait que passer devant la Corne-d'Or, en échangeant les
saluts d'artillerie avec les vaisseaux et les batteries de
l'arsenal ; il a remonté, sans s'arrêter, le Bosphore jusqu'au
palais de la sultane Validé, mis par le sultan à la disposi-
tion du prince. Ce palais est une assez jolie villa bâtie au
bord même du Bosphore dont les eaux coulent à ses pieds
rapides comme le Rhône, en s'étendant sur une largeu
d'une demi-lieue. Cette villa n'a pas de prétention archi-
tecturale avec son rez-de-chaussée en pierre et son pre
mier étage en planches vernies. Son intérieur même
n'est pas précisément meublé avec un luxe impérial
on y retrouve ainsi que dans tous les palais turcs un
naïf mélange de richesse et de pauvreté ; mais sa fraî
cheur et sa vue ravissante en font une délicieuse habita-
tion d'été pour un prince autant artiste que militaire.

Dès le même soir, Son Altesse Impériale a fait une pre
mière visite à son hôte le sultan, dans son palais d'hive
un peu au-dessous sur la même rive du Bosphore. L
lendemain matin, après avoir reçu une députation de l
colonie française, le prince a été voir Reschid-Pacha à l
Sublime-Porte, et partout sur son passage il a été accuei
par la population de Constantinople avec les marqu
d'un vif intérêt.

Je ne vous dis rien des nouvelles du Danube et de Séb
topol, par la raison qu'il n'y en a pas de positives, et q

On considère dès à présent comme positif que les Turcs ne sont pas en état de tenir seuls la campagne contre les forces accumulées par les Russes dans la Dobroutscha ; la coopération des troupes auxiliaires anglo-françaises leur est absolument nécessaire pour prendre un avantage décidé sur leurs adversaires. Telle est du moins l'opinion d'un officier, par position, très-favorable à la cause de la Turquie, parfaitement informé et très-apte à juger de ce qu'il a vu de ses yeux dans vingt combats auxquels il a assisté.

Quelque mauvaise que soit l'administration de l'armée russe, celle-ci ne laisse pas d'avoir actuellement sur celle des Ottomans une réelle supériorité par le nombre des hommes, par l'excellence de sa cavalerie, et par la science militaire de ses officiers qui, sans être des aigles, en savent cependant un peu plus que les pachas ganaches des états-majors ottomans.

Le fantassin turc, de l'aveu de tous les juges compétents qui l'ont étudié, est un très-bon soldat : brave jusqu'à la témérité, patient, dur à la fatigue et à la souffrance, il a toutes les qualités du grenadier russe avec plus d'intelligence, plus de feu, mais un peu moins de subordination.

La véritable cause de la faiblesse de l'armée du sultan, c'est l'incapacité du corps d'officiers. Mahmoud a bien pu discipliner matériellement ses troupes à l'européenne, mais il n'a pas réussi à inculquer aux chefs la science militaire. On compte dans les rangs de l'armée une foule de caporaux et de sous-officiers, mais peu de capitaines et de commandants, à part un petit nombre d'exceptions, particulièrement chez les Egyptiens. La plupart des co-

lonels et des généraux-pachas sont hors d'état de combiner ou de suivre un plan stratégique.

Seul, Omer-Pacha, qui d'ailleurs est un ancien sous-officier croate, supplée à son défaut de science théorique par l'instinct de la guerre et une intelligence naturelle hors ligne. Mais, n'étant pas assez secondé, il est forcé de tout faire par lui-même et de perdre ainsi son temps dans une foule de détails subalternes. Par une conséquence naturelle de cette certitude de l'insuffisance de ses lieutenants, il a dû renoncer à prendre l'offensive et à manœuvrer en rase campagne; il s'est borné à la guerre de chicanes et de retranchements, en attendant l'arrivée des troupes européennes dont l'exemple pourra guider les siennes.

Une autre cause, encore plus palpable que l'insuffisance des officiers, paralyse l'armee turque, c'est le manque de bonne cavalerie régulière en état de résister à celle des Russes, qui est excellente. Omer-Pacha n'a pas avec lui la valeur de six régiments complets, ce qui est hors de proportion avec son infanterie. On a cherché à suppléer à ce dénûment par des hordes de bachi-bozoucks, et on les garde faute de mieux, en dépit de leur indiscipline féroce, plus redoutable aux amis qu'aux ennemis.

Ce défaut de l'armée ottomane est, à ce qu'il paraît, sans remède aujourd'hui. Chose incompréhensible! ce pays autrefois si renommé pour sa cavalerie manque maintenant de chevaux de guerre. C'est l'opinion nettement exprimée par le vétérinaire en chef de l'armée d'Omer-Pacha.

Dernièrement, le général d'Allonville est venu à Constantinople afin d'en acheter trois mille pour la remonte

de notre armée d'Orient. En vingt jours, il en a trouvé... *trente-un*, réunissant à peu près les conditions requises, et à des prix exorbitants.

Le retard de l'arrivée de l'artillerie et des chevaux de notre cavalerie paraît arrêter seul encore le mouvement en avant de nos troupes, maintenant presque toutes massées dans la Chersonèse de Thrace, comme celles des Anglais le sont à Scutari.

Le général en chef lui-même, le maréchal de Saint-Arnaud, est arrivé ici avant hier au soir ; il a été salué par les batteries de Tophana et des vaisseaux de guerre, juste au moment où S. A. I. le prince Napoléon et les ambassadeurs se rendaient à la gracieuse invitation du sultan, qui leur offrait à dîner dans un petit palais dépendant de son sérail du Bosphore. L'étiquette orientale ne permet pas encore à Sa Hautesse de recevoir des chrétiens ni même des musulmans à sa table, ou de s'asseoir à la leur.

Sauf cette réserve commandée par sa position, le jeune sultan s'est mis en frais extraordinaires d'amabilité et de prévenances vis-à-vis de son hôte impérial. Le corps diplomatique a été stupéfait de le voir accompagner Son Altesse jusqu'en bas des escaliers, à la porte de son palais, chose inouïe de la part d'un sultan. Le nom magique de Napoléon est pour beaucoup, à ce qu'il paraît, dans cet excès de politesse.

Reschid-Pacha et lord Sratford-Caning, tous deux blessés au vif par la conduite énergique de notre ambassadeur dans l'affaire des catholiques Hellènes, se sont excusés de ne pas paraître à cette fête : l'un avait mal au pied, et l'autre au petit doigt.

Il est à présumer que par politique, sinon par inclination, Abdul-Medjid fera le même accueil à S. A. R. le duc de Cambridge, arrivé, lui aussi, ce matin dans le Bosphore qui, en ce moment, est encombré de vaisseaux de guerre et de transports militaires. C'était un magnifique coup d'œil. La canonnade a encore duré près d'une heure, comme pour le prince et le maréchal.

Le bruit incessant du canon, la vue continuelle des uniformes anglais, les récits et les images du bombardement d'Odessa, les bruits qui courent sur la prise de Cronstadt, tout cela commence à fouetter le sang des vieux Turcs. Les vendeurs de *siége d'Odessa* sont entourés par la foule des gros turbans et des pelisses abricot; hier, sur le pont, j'ai vu une vénérable *khanoun* (dame turque), à bottines jaunes, à yachmak vert-pomme, arrêter un de ces marchands par le bras, écarter son voile pour poser sur son nez ses larges bésicles, et contempler pendant un quart d'heure cette terrible lithographie coloriée à feu et à sang, en s'écriant : Allah ! Allah ! Allah ! Evidemment l'odeur de la poudre tourne la tête même à la plus belle moitié de nos alliés orientaux.

Maintenant que toutes les troupes européennes sont réunies, que les généraux sont à leur tête, que les princes ont fait leur entrée officielle à Constantinople, et que les Russes s'avancent, c'est le cas de dire comme les Américains : *Go ahead !!*

IX[me] LETTRE.

Visite aux camps de Gallipoli. — Scènes militaires. — Change de monnaies. —Coups de sabre.—Vol au four.— Une difficulté entre les derviches et le général L...— Galanteries publiques des dames turques aux eaux douces d'Europe.

Constantinople, 15 mai 1854.

Le sultan ne paraît pas encore se disposer à partir pour Andrinople comme il l'avait promis, comme on l'avait espéré. Les princes français, anglais, turcs et égyptiens se font des politesses, se promènent sur les eaux du Bosphore ou font la sieste dans leurs palais de bois, tandis que les Russes menacent Silistrie.

Le maréchal de Saint-Arnaud est retourné avant hier à Gallipoli, où l'armée française attend toujours; l'armée turque du Danube ne fait pas beaucoup parler d'elle ; les conquérants hellènes, mis en déroute de tous côtés, et par les Turcs et par leurs propres coréligionnaires, ont bien rabattu de leurs premières fanfaronnades ; enfin la flotte de la Mer-Noire croise devant Sébastopol en attendant l'occasion d'agir. Bref, l'intérêt politique de cette demi-décade est un peu nul, atténué qu'il est par le souvenir

récent des émotions passées et l'attente des émotions à venir ; ce n'est donc pas la peine d'insister sur ce chapitre insignifiant; il ne saurait captiver des lecteurs impressionnables qui ne se tiennent pas pour satisfaits, à moins que l'histoire ne marche tambour battant à la péripétie finale, à travers une gradation ascendante d'incidents de plus en plus terribles, ainsi que dans un drame en cinq actes de la Porte-Saint-Martin. Avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible d'inventer le moindre petit bombardement fictif ou anticipé, comme ceux d'Odessa le 14 avril, et de Silistrie le 24. N'en déplaise aux ingénieux correspondants allemands, dont les bonnes oreilles ont entendu le fracas horrible des bombes écrasant cette dernière ville infortunée, dont les bons yeux ont vu ses maisons abîmées dans un océan de flammes, cet affreux bombardement est encore, quant à présent, un canard danubien, de même que tant d'autres qui l'ont précédé et qui le suivront. Jusqu'à présent, les Russes se sont bornés à lancer, de la rive gauche du fleuve, quelques boulets et quelques obus perdus, qui ne font aucun mal à la ville. Ils n'ont encore transporté sur la rive droite qu'une seule batterie de pièces de campagne parfaitement impuissantes.

Un officier français, récemment arrivé et engagé au service du sultan, avait la bonhomie, chaque fois qu'il apprenait une nouvelle extraordinaire, de courir s'informer de sa véracité au séraskiérat. A la fin, Rizza-Pacha lui dit : « Hé ! mon cher commandant, si vous prêtez l'oreille à tous les bruits en circulation, ce ne sera pas assez de venir ici trois fois par jour. »

A défaut de la politique, vous parlerai-je des banales

splendeurs des fêtes officielles en l'honneur des hôtes illustres du sultan? Certes, j'aurais beau jeu à vous tirer là un feu d'artifice *de magnificences* des *Mille et une Nuits*, car en France on en est encore à croire sérieusement aux merveilles orientales. Hélas! hélas! c'est triste à dire, mais cela est : rien n'est plus vulgaire qu'une fête en Orient. Le luxe trivial de la rue Saint-Denis a supplanté la poésie, le goût, l'élégante originalité des artistes asiatiques, dans tous les palais de bois du magnifique padischa; deux seuls exceptés, celui de *Beschik-Tasch* qui reste inachevé, et le vieux divan abandonné où j'ai vu les araignées filer en paix leur toile dans le trône somptueux de Constantin Dracosès.

Au lieu de vous parler de ces solennités officielles, que vous pouvez très-bien vous figurer en allant au bal chez un ministre ou un préfet, j'aime mieux vous raconter ma visite aux camps français et anglais à Gallipoli et Kadi-Kœï.

Retenus au port jusqu'à neuf heures du soir, par la nécessité d'attendre les dépêches du maréchal, nous avons eu tout le loisir d'admirer les illuminations des palais, qui rayaient les eaux du Bosphore de longues traînées de feu, et le féerique coup d'œil de Constantinople au clair de lune. Cette ville trop vantée n'est belle que vue de loin ou à travers le voile transparent de la brume et de la nuit; de même que ses femmes, qui gagnent beaucoup à se cacher à demi sous la gaze de leur yachmak, ou le léger treillis des jalousies de harems.

Le lendemain matin à huit heures, nous arrivions en face du premier camp établi sur le penchant des collines qui dominent la mer de Marmara, à deux lieues environ

en avant de Gallipoli. A partir de ce point, jusqu'à deux lieues au-dessous de la ville et dans la ville elle-même, on aperçoit de toutes parts des milliers de tentes blanches alignées sur les plateaux, groupées au fond des vallons, ou dressées au sommet des rochers qui bordent le rivage. On distingue au loin les bataillons qui manœuvrent, les travailleurs qui creusent des fossés ou réparent les routes, et les cavaliers qui font baigner leurs chevaux à la mer. Ici, dans cette petite plaine, l'artillerie s'exerce au tir, et là-bas, au bout de la baie, le canon des vaisseaux de ligne lui répond comme un écho. Six bâtiments de guerre, parmi lesquels se trouve le ***Montebello***, gardent la rade où s'abrite toute une flotte de grands navires de transports numérotés ; cinq ou six bateaux à vapeur promènent sur les eaux bleues du canal leurs longs panaches de fumée, et des centaines de grosses mahonnes turques débarquent incessamment les soldats et les munitions de guerre, au bout des petites jetées de pilotis improvisées par le génie militaire. C'est un spectacle d'activité fébrile, bien différent de la triste solitude que j'ai vue ici un mois et demi auparavant.

Gallipoli est bien d'ailleurs le misérable village dont je vous ai dit quelques mots en passant. Le consul anglais, fixé depuis longtemps dans le pays, n'estime pas sa population habituelle à plus de 8,000 âmes ; et franchement, ce chiffre m'a semblé encore exagéré en parcourant cet amas informe de pauvres chaumières de briques ou de pierres brutes, aux toits effondrés, aux murs déjetés, où l'on trouve à chaque pas les traces de l'abandon et de la pauvreté excessive.

Cette singulière capitale d'un pachalik est bâtie sur le

flanc intérieur d'un promontoire qui, avançant dans la mer ses falaises à pic, en forme de pudding de coquillages, protége une baie assez vaste. On n'y trouve ni une mosquée ni même une maison passables. Le général Bouat, un des mieux partagés, est logé dans une baraque turque, jolie en aquarelle, mais où le plus fanatique aquarelliste ne se soucierait pas de demeurer huit jours. Les rues montantes et mal pavées sont en partie couvertes par les auvents des maisons et par des planches ou des branchages posés en travers sur l'intervalle d'un toit à l'autre. Tel est le lieu dont je ne sais plus quel grave voyageur a vanté le charme et la richesse. Il est impossible de se moquer plus agréablement de ses lecteurs : tout cela est pourri, cassé, sale et trivial à faire frémir. Au milieu du principal groupe d'habitation, auprès du port, s'élève un monticule couronné par les tours démantelées du vieux château génois-byzantin, sur lesquelles flottent en ce moment les drapeaux de France et d'Angleterre, plantés à côté l'un de l'autre comme jadis sur la brèche de Ptolémaïs. Ses murs sont tout incrustés de débris d'antiquités romaines, grecques ou byzantines. Le génie militaire a déjà commencé à fouiller ces ruines pour tâcher d'en tirer parti ; d'autres soldats abattent des maisons afin d'élargir les rues, et, avec les décombres, ils comblent les ravins creusés par les ruisseaux au milieu de la voie publique.

Bien que la plupart des troupes soient maintenant installées dans les camps, la ville n'en est pas moins encore encombrée de soldats de toutes armes, Anglais, Turcs et Français : zouaves, tirailleurs algériens, infanterie de ligne, infanterie légère, marins, vivandières, chasseurs

d'Afrique, gendarmes, artilleurs, hussards, dragons, spahis arabes, highlanders et grenadiers anglais remplissent les rues de ce triste village et lui donnent un air de gaîté et de fête, l'animation d'une grande ville. Turcs et rayas, paysans thraces et troupiers étrangers vivent, du reste, à présent, en bonne intelligence. Il est même resté dans les maisons indigènes un petit nombre de vieilles femmes et de toutes petites filles, ce qui n'a rien à craindre.... Mais les premiers temps ont été rudes. Je tiens de bonne source que, sur les représentations très-vives d'un colonel de cavalerie, le pacha vaincu par la force des circonstances, finit par promettre — chose inouïe chez un musulman—de fermer les yeux à l'avenir sur les conquêtes amoureuses des officiers français dans les harems indigènes. Les maris, moins accommodants que ce magistrat, philosophe à leurs dépens, aimèrent mieux se priver de leurs épouses, plutôt que de s'exposer à payer ainsi en nature les frais de la guerre.

La principale cause de désordre était le manque de monnaie. Les soldats n'ayant que des pièces de cinq francs, se trouvaient plus pauvres que s'ils n'avaient eu que les cinq sous du juif errant, car pas un marchand ne pouvait ou ne voulait les leur changer. Quand par hasard on en trouvait un plus accommodant, il escomptait ses sous aussi cher que des quadruples, et imposait par-dessus le marché les conditions les plus burlesques.

Un jour un grenadier va acheter six œufs valant dix sous; mais il n'avait qu'une pièce de cent sous une et indivisible, et pas un seul décime. Le juif lui rendit en monnaie un paquet de porreaux, une paire de babouches turques ayant un peu servi, six pieds de cordes, deux lai-

tues, un vieux fez, trois piastres turques, une petite pièce russe, une autrichienne, une espagnole, une allemande et une italienne : le plus habile arithméticien n'aurait pu calculer à combien revenait l'œuf.

Le troupier français ne brille guère par la patience. Entre vendeurs et acheteurs, on en vint bien vite aux coups. Ceux-là n'étant pas les plus forts se calfeutrèrent dans leurs boutiques-armoires, et se mirent à vendre leurs denrées par un petit trou aux chalands qui montraient d'abord de la monnaie. La guerre aux sous dégénéra pour lors en embuscades burlesques. Souvent les soldats happaient la main du bédouin au moment où elle passait au dehors, et ne la restituaient à son propriétaire que contre change sans escompte et sans babouches.

Les zouaves n'y mettaient pas tant de finesse que la ligne : dégaînant leur glaive et passant le bras par la chattière, ils instrumentaient à l'aveuglette dans la boutique, jusqu'à ce que le boutiquier se rendît à discrétion.

Ce n'est là que peccadille innocente, histoire de rire. On en dit bien d'autres sur le compte de ces Africains : une histoire, entre autres, qui a tellement égayé l'armée, que tout le monde leur a pardonné, même ceux que leur larcin avait condamnés à un jeûne forcé : Dernièrement une escouade de zouaves — ces gaillards-là ont le génie incarné de la maraude — s'étant glissée la nuit derrière les rangées de petits fours de campagne improvisés dans Gallipoli par la manutention des vivres, en descellèrent adroitement, à l'aide de leurs glaives, les briques du fond, de manière à y pratiquer sans bruit une ouverture suffisamment grande ; puis, épiant les progrès de la cuisson, quand ils la jugèrent réussie à point, un moment avant le défour-

nement légal, ils opérèrent, pour leur propre compte, un petit défournement partiel et illégitime par leur porte secrète soigneusement refermée ensuite avec les briques remises en place. Le butin enlevé et vendu, les maraudeurs partis, le boulanger ouvrit son four, et, à son grand ébahissement, au lieu de vingt-cinq à trente pains qu'il avait enfournés, il n'en retrouva plus qu'une vingtaine. Tous les autres, disparus, évaporés, pas la moindre trace!

La première, même la seconde fois — car le prodige se renouvela pendant plusieurs jours, — le brave Champenois s'imagina qu'il avait commis une erreur ou que ses camarades lui avaient joué un tour. A la troisième, ce phénomène s'étant reproduit, malgré toutes ses précautions, et avec un alarmant *decrescendo* de fournée, ses cheveux se hérissèrent de terreur devant la gueule noire et béante de son four infernal, rempli de maléfices diaboliques et absolument vide de pains : tous avaient été subtilisés comme des muscades sous le gobelet d'un enchanteur.

Les chefs furent avertis; on compta, on pesa les pains en pâte, on plaça des factionnaires devant la porte des fours : rien n'y fit! le maléfice continua. Les savants du pétrin expliquèrent le fait par la volatilisation des gaz; les mitrons demeurèrent convaincus que la griffe du diable se cachait là-dessous. Enfin, le prévôt de l'armée, gendarme expérimenté, examina la question sous toutes ses faces, et, à force de tourner autour des fours, il parvint à découvrir le sortilége, mais non les sorciers aussi fins que lui.

Les Anglais, quoique plus innocents, ont bien, eux aussi, à se reprocher quelques péchés mignons du même genre. Cependant, il est juste de dire qu'ils sont généralement moins pillards que pillés. Leurs amis les zouaves,

flairant de l'or dans ces poches britanniques, les exploitent comme une Californie ambulante. Il les entraînent à la cantine, dont le riche soldat de la reine veut faire les honneurs; il tire de sa poche une belle guinée du bon Dieu impossible à changer. L'Algérien se charge aussitôt de cette difficile opération commerciale, obtient de la monnaie au moyen des procédés indiqués plus haut, paie la dépense, et, par distraction, engloutit dans sa vaste culotte l'argent de l'Anglais, qui, d'abord stupéfait, finit toujours par rire aux éclats de cette bonne plaisanterie.

On a cherché à exagérer outre mesure tous ces légers désordres, inévitables dans les premiers moments d'une telle concentration de troupes en pays étranger; on a même été jusqu'à parler à plusieurs reprises de sanglantes répressions, tantôt contre des Anglais, tantôt contre des zouaves; tout cela est faux. Aucun soldat n'a été fusillé dans l'armée alliée, et rien de grave n'y a encore mérité un tel châtiment.

Dans la ville même une partie des troupes est logée sous la tente, et chaque section de campement a une garde turque pour la police vis-à-vis des indigènes; en outre, un escadron de lanciers ottomans est campé sous les tentes vertes en arrière de Gallipoli, sur un des promontoires de rochers qui dominent la mer.

Ainsi que je vous l'ai dit, les principaux édifices publics et privés de Gallipoli ont été utilisés par les armées alliées comme hôpitaux, magasins, bureaux d'administration, etc. Naturellement, cela ne s'est pas effectué sans quelques petits tiraillements douloureux; mais la persuasion et une douce violence habilement employées tour à tour, selon

les occurrences, ont aplani toutes les difficultés. Voici un bon exemple de cette diplomatie franco-turque :

Un de nos généraux de division avisa le couvent des derviches tourneurs, la plus belle, la plus vaste habitation de la ville. Il alla immédiatement la demander au pacha pour en faire un hôpital militaire. Le débonnaire gouverneur y consentit très-volontiers, pourvu, toutefois, que la sainte communauté y donnât son agrément. Son vénérable supérieur fut mandé, séance tenante, par-devant son excellence ottomane, qui lui exposa la requête du général *franguis*.

A cette proposition impie, le moine tourneur se hérisse d'indignation. — Qui! moi! s'écrie-t-il, trahir ainsi les intérêts d'Allah et de mes frères! abandonner à des cochons (*domous*) de ghiaours notre sainte maison, où nous sommes si commodément installés, où si béatement nous tournons et virons au son de la flûte sacrée! Que les oiseaux du ciel salissent de leurs ordures la barbe des infidèles et de leurs amis! Plutôt que de leur céder notre temple, plutôt que de permettre cette abominable profanation, je me ferai hacher menu, menu, menu comme chair à kébab.

— Qu'est-ce que chante ce vieux bonhomme? interrompit le général ; il a l'air de faire le malin, je crois. — Il jure, reprit le pacha, qu'on le coupera en morceaux plutôt que de l'expulser de chez lui. – Capitaine, prenez vingt fusiliers, et allez me dénicher ce tas de cafards. Et l'aide-de-camp fit la chose aussi vivement que le général l'avait dite.

Dès qu'ils virent briller les baïonnettes à leur porte, les farouches derviches sautèrent par les fenêtres. Les re-

tardataires seuls reçurent quelques bourrades au-dessous des reins. Loin d'affronter le martyre et de se faire hacher menu, menu comme du kébab, le supérieur donna le premier à ses disciples l'exemple de la fuite, en courant plus vite qu'il n'avait jamais tourné.

Trois camps français sont établis à environ deux lieues au-dessous de la ville, au bord de la rade ; quatre ou cinq autres sont en amont. Le plus éloigné, le plus considérable de tous est à trois lieues de distance, à cheval sur l'isthme qui réunit la péninsule à la terre ferme, et que l'on travaille en ce moment à couper. Cette immense ligne de tentes blanches suit les contours sinueux d'un double ravin dont on fortifie la crête.

Tous les jours les Français fournissent environ 4,000 hommes et les Anglais un millier, pour travailler aux fortifications des ravins. La principale défense est un hexagone placé au centre de la ligne, et dont les fossés ont six mètres de largeur sur quatre de profondeur. Ces travaux s'exécutent avec beaucoup d'ardeur et d'émulation ; tout le monde en comprend l'importance.

Pour l'élévation, la nature du terrain et la largeur de l'isthme, cette position ressemble assez bien à celle du camp de Sathonay, entre le Rhône et la Saône. Mais quelle différence pour la magnificence grandiose du paysage ! Du point de partage des eaux, occupé par les tentes des zouaves, la vue s'étend à l'ouest sur le golfe de Saros, et à l'est sur les vagues azurées de la mer de Marmara et le doux rivage de l'Asie, tout resplendissant de fraîche verdure jusqu'au sommet de ses montagnes.

Vous connaissez par les rapports officiels quelles sont les troupes qui occupent ces différentes positions ; je ne

vous en parle donc pas, non plus que de l'aspect des camps; car en France nous sommes depuis longtemps familiarisés avec ces villes de toile. Qui a vu nos camps de Saint-Omer et de Sathonay peut se faire une idée assez exacte de ceux de la Chersonèse de Thrace. Je n'y ai pas remarqué grande différence, sauf le nombre des tentes et le luxe des cuisines que les troupiers n'ont pas ici le temps d'orner de statues et de jardins.

Vingt-sept mille Français et 5,000 Anglais étaient réunis à Gallipoli, à la date du 11 mai; il y avait en outre 15,000 Anglais campés à Scutari. Pendant cette journée du 11, j'ai vu encore débarquer dans la première de ces deux villes 450 hommes du 5e bataillon de chasseurs de Vincennes, un escadron du 6e dragons français et 1,000 hommes du 38e anglais. Le soir il est encore arrivé sur rade la frégate à vapeur le *Sané* remorquant la frégate à voiles l'*Egérie*, toutes deux chargées de troupes africaines.

Ce qui manque toujours, ce sont les chevaux; il y en a à peine 500 de débarqués.

Pour suppléer autant que possible à l'insuffisance de notre cavalerie, on a décidé la formation d'un corps de bachi-bozouks à la solde de la France et organisés sur le même pied que nos spahis irréguliers de l'Algérie. Un capitaine de dragons, familiarisé avec la langue et les mœurs turques, est chargé de recruter et de former cette troupe qui pourrait rendre de grands services si l'on parvenait à la discipliner un peu.

Maintenant, si vous le voulez bien, passons à Scutari, dans le camp anglais. Il est assis dans une magnifique position, en face de la mer et de Constantinople, sur les collines onduleuses qui s'étendent entre le grand champ des

morts de Scutari et la petite ville de Kadi-Kœï, l'antique Chalcédoine. Les grenadiers de la garde sont les plus rapprochés de ce dernier point, et forment l'extrême gauche de la ligne. Leurs tentes blanches, entremêlées de bonnets à poil plantés au bout de bâtons, font un joli effet au sommet de la colline adossée aux sombres cyprès du cimetière ottoman.

Cette fraction est séparée du centre, où sont réunis les régiments de ligne, par le vallon ou champ de manœuvres de Haïder-Pacha. Enfin les highlanders écossais occupent l'extrême droite, entre les deux grandes casernes de Kadi-Kœï. Ce dernier camp est le plus pittoresque, le plus intéressant; aussi, attire-t-il la foule de préférence, voire même des dames turques et chrétiennes.

Pourtant, le beau sexe est exposé à y voir d'étranges exhibitions, surtout quand ces guerriers peu vêtus sont assis par terre pour manger leur dîner : on aperçoit alors de bien grandes jambes et de bien courts jupons. Grâce à ce costume excentrique, les montagnards écossais obtiennent un succès de vogue à Péra et à Constantinople. Ils ne peuvent pas se montrer dans les rues sans être escortés de centaines de curieux et de curieuses qui sacrifient leur pudeur et leurs babouches jaunes pour approcher plus près de ces hommes sauvages, comme elles les appellent.

Les jeunes officiers anglais, frais et bien rasés, n'obtiennent pas moins de succès que les highlanders auprès du beau sexe indigène, et dans un rang plus élevé. Du train dont vont les choses, je prévois une révolution intérieure dans les harems, qui sera peut-être plus douloureuse aux Turcs que la perte de la Valachie. Les maris ot-

tomans pourraient bien en définitive payer tacitement les frais de la guerre.

Vendredi dernier, *dimanche musulman*, j'ai vu aux eaux douces d'Europe des horreurs dont je frémis encore, et qui bouleversent toutes mes idées reçues sur la polygamie, les eunuques, la vertu et la jalousie orientales. J'ai vu de jeunes officiers aux gardes, fort jolis gentlemen, dont le spencer écarlate faisait merveilleusement valoir la riche tournure, payer des musiciens pour jouer à des dames turques en arrabas des morceaux choisis de *Norma* et de *Lucie* ; et les eunuques laissaient faire comme de grands nigauds ! Les officiers échangeaient des bouquets avec ces dames ; et les eunuques, traîtres à leur métier, ne disaient mot ! Les officiers enfin envoyèrent des baisers auxquels les *khanouns* répondirent en souriant et en montrant, à travers la gaze excessivement transparente de leur yachmak, beaucoup plus de choses que leur radieux visage. Pour le coup, les eunuques révoltés poussèrent les Anglais, afin d'écarter le feu de la poudre ; mais ceux-ci résistant et riant comme des fous, les cerbères conjugaux finirent par prendre le parti, plus facile, d'écarter les poudres du feu.

Se sentant entraînée par son arraba loin de ces charmants ghiaours, la plus belle de ces odalisques eut l'audace, qui le croirait, de leur adresser un geste d'adieu délicieusement équivoque entre le salut et le baiser. Le cheval y gagna un rude coup de fouet qui accéléra sa marche, et je crus lire sur la sombre physionomie du nègre que, rentré au logis, il préparerait d'avance son sac, sa vipère et son chat traditionnels. Je vous répète que cette scène, sans exemple dans les mœurs turques, s'est passée publique-

ment en présence de la foule assemblée, dans la prairie des eaux douces d'Europe, ce site délicieux qui fait oublier toutes les saletés, tous les ennuis de Constantinople, et où la soirée du vendredi se transforme en un carnaval de Venise cent fois plus gai, plus original, plus poétique que celui de la ville des doges.

Que l'on dise après cela que les Turcs ne se civilisent pas ! Il y a cinq ans à peine, un eunuque frappa d'un coup de fouet en pleine figure un Français nommé Picard, cordonnier dans Stamboul, parce qu'il avait eu l'audace de ne pas se détourner sur le passage d'un araba du sérail. Il est vrai que ledit Picard, ancien grenadier africain, arracha le courbach des mains du nègre et en caressa rudement son uniforme impérial; que la garde turque étant arrivée reçut sa part de la distribution, et qu'il lui arracha un fusil avec lequel il exécuta un si terrible moulinet, qu'elle courut se réfugier dans son poste; qu'enfin cet enragé cordonnier, ne pouvant enfoncer la porte, arracha comme Samson les deux colonnes de la façade de ce temple de l'ordre public, et ensevelit ses ennemis sous les tuiles.

Le meilleur de l'histoire, c'est que Picard alla de suite chez l'ambassadeur de France pour réclamer satisfaction de son injure.

— Hé ! mon bon ami, lui dit le général Aupick en riant, à moins de déclarer la guerre à la Turquie et de mettre Constantinople à feu et à sang, je ne vois pas quelle satisfaction je puis demander pour vous meilleure que celle que vous venez de prendre.

X.ME LETTRE.

Conseil de guerre de Varna. — Projets de campagne. — Les dregmans d'ambassade. — Revue des troupes turques par S. H. le sultan. — Lancement d'une frégate turque dans la Corne-d'Or.

Constantinople, 20 mai 1854.

Avant hier encore, des gens *très-bien informés* auprès des ministères turcs niaient le bombardement de Silistrie; hier les mêmes gens m'ont appris que la ville venait de céder après un siége meurtrier, que la veille ils traitaient de fable absurde. En présence de pareilles contradictions, que croire? Tout et rien en même temps, sauf vérification. Ainsi, ce matin, on m'a annoncé que l'armée ottomane d'Asie avait de nouveau été mise en déroute complète par les Russes et les bachi-bozouks, leurs coopérateurs involontaires. Je n'ai pas plus accepté que rejeté cette nouvelle, quoiqu'elle ne m'etonne guère, car, composée et surtout commandée comme elle l'est, cette armée *pittoresque* ne doit pas s'attendre à cueillir beaucoup de lauriers arméniens. Le bombardement et la prise de Silistrie, si le fait devient authentique, seraient, il faut en convenir, une rude riposte à notre exploit d'Odessa où, dédaignant un

triomphe complet, nous avons permis à un sentiment d'humanité d'enchaîner nos bras, de paralyser les terribles moyens de destruction dont nous disposions.

Nous avons voulu faire la guerre aux Moscovites avec les mêmes ménagements que nous avons observés dans les négociations; et, loin de reconnaître en cela notre générosité, notre humanité, en vrais barbares à demi civilisés, ils n'y ont vu ou ont affecté de n'y voir que faiblesse. Nous pouvions facilement écraser Odessa; ce n'eût pas été très-glorieux, puisque cette ville est à peine défendue, mais c'eût été frapper un coup sensible à notre ennemi, et nous en avions le droit. Au lieu de cela, nous nous sommes contentés de détruire quelques batteries; ce n'est que par accident qu'un quartier a été incendié: les Russes ont chanté victoire.

Vous aurez peut-être regardé le *Te Deum* d'action de grâces d'Osten-Saken, dont je vous ai parlé, comme une plaisanterie; rien n'est plus vrai cependant. Une autre personne arrivée avant hier de cette ville m'a encore confirmé le fait : elle mentionne même des détails que l'on avait oublié de me raconter. Après avoir remercié Dieu de la victoire signalée qu'il venait de donner au saint empire moscovite sur les barbares païens de l'Occident, toute la ville a été illuminée, par ordre bien entendu. Selon le bulletin officiel russe, trois vaisseaux anglais auraient été coulés bas, et un vaisseau français complétément désemparé. C'est pour persuader ces effrontés mensonges à la population qui venait de voir le contraire, qu'a eu lieu la promenade des prétendus prisonniers de guerre, simples matelots des bâtiments marchands anglais retenus dans le port.

Il ne faut pas trop s'étonner de ces impudences; elles sont impérieusement commandées en Russie. Un officier peut être battu sur le champ de bataille, mais sur le papier il doit toujours triompher; et si un impertinent se permet de manifester le moindre doute sur la véracité des bulletins moscovites, on l'envoie à l'armée du Danube ou du Caucase comme simple soldat, afin d'y vérifier les choses par lui-même.

On ne peut nier, du reste, que cette intrépidité de mensonge, ridicule à nos yeux, ne produise un bon résultat chez les Russes; elle engendre en eux une confiance fanatique qui double les chances de succès. Elle ressemble un peu à ces bravades de sauvages qui, attachés au poteau des tortures, assurent à leurs bourreaux qu'ils éprouvent un vif plaisir à se sentir tordre les nerfs.

Si l'on peut fermer aux armées de Paskiewitch la chaîne du Balkan et les renfermer dans la vallée du bas Danube, elles y trouveront durant cet été deux ennemis plus terribles que les Turcs et leurs alliés, et contre lesquels les fanfaronnades seront impuissantes : la fièvre et la dyssenterie. De même que celles de Diébitch en 1828, elles y fondront aussi vite qu'au feu de la mitraille. Au dire de tous les gens qui en ont été témoins oculaires, c'était quelque chose d'effrayant que la mortalité de l'armée qui fit le siége de Schoumla et s'avança ensuite sur Andrinople : on pouvait la suivre à la piste des cadavres.

Nos soldats d'Afrique et les Anglais, tous habitués aux chaleurs de l'Algérie et des Indes-Orientales, souffriront infiniment moins de ce climat que les Russes descendus des plaines du nord, mal nourris, et livrés à la plus brutale ivrognerie.

Il est bon de remarquer que les troupes moscovites de l'armée du Caucase, les seules qui seraient acclimatées, n'ont pas pu être appelées sur le Danube, parce qu'on est forcé de les laisser à leur poste où elles sont plus nécessaires que jamais, à cause des renforts envoyés récemment à Schamyl.

D'un autre côté, si les Russes tentent le passage des Balkans, pour se procurer des cantonnements plus sains ou afin de pousser la guerre vivement, ils perdront dans ces montagnes tout l'avantage de leur supériorité en cavalerie, et ils y rencontreront nos fantassins avec lesquels leurs lourds soldats à pieds plats sont incapables de lutter dans une guerre de tirailleurs.

Au surplus, il ne paraît pas que l'on veuille attendre ces *messieurs*. Hier matin, le maréchal de Saint-Arnaud, lord Raglan, le capitan-pacha et le séraskier, sont partis de Constantinople pour aller à Varna, où se rendront simultanément, chacun de leur côté, Omer-Pacha et les deux amiraux de la flotte alliée. Là, dans un grand conseil de guerre, on concertera les opérations de la campagne, et l'on avisera aux moyens de frapper quelque coup vigoureux qui puisse contrebalancer l'effet moral des succès de Paskiéwitch sur le Danube.

Déjà, suivant l'usage invariable, les habiles devinent d'avance toutes les résolutions de ce congrès militaire, que ses membres eux-mêmes ne pourraient peut-être pas préciser encore. On décide sur la carte un débarquement en Crimée, un siége de Sébastopol du côté de la terre, une descente en Circassie, et l'on met une garnison anglaise à Varna, etc., etc.

Je vous fais grâce de toute cette stratégie constantino-

politaine ; malgré son rapprochement du théâtre de la guerre, elle ne vaut pas mieux que celle qui s'improvise sous les marronniers des Tuileries ou dans les cafés de Lyon et de Marseille.

Cependant les trois *on dit* que je vous ai cités sont appuyés sur des faits. Des transports et des officiers anglais sont en effet commandés pour Batoum, et doivent se tenir prêts à partir dans un assez bref délai, huit ou dix jours. Quinze cents artilleurs, et une partie de l'infanterie, campés à Scutari sont également sur le point de s'embarquer pour Varna. Une chose pourra retarder le départ de cette artillerie, c'est le manque de chevaux : tous ne sont pas encore débarqués à Kadi-Kœï, où l'on attend encore deux mille hommes de la même arme et trois mille cavaliers. En ce moment, les Anglais ont environ vingt mille hommes à Scutari et cinq mille à Gallipoli ; avec le contingent attendu, cela complétera un effectif de trente à trente-deux mille solides combattants.

L'armée française ne dépasse pas encore de beaucoup ce chiffre. Elle va faire un mouvement en avant en même temps que celle des Anglais. La première division sera cantonnée à Andrinople, et la seconde à Rodosso, sur la mer de Marmara ; comme la quatrième division ne compte encore qu'un millier d'hommes, elle restera à Gallipoli, afin d'y attendre que les cadres soient complétés par l'arrivée des bataillons qui lui arrivent journellement de France. La troisième division sera la mieux partagée ; elle campera sous les murs de Constantinople. Son général, le prince Napoléon, lui a choisi pour cantonnement les magnifiques casernes impériales de Daoud-Pacha, à une lieue des antiques remparts de Constantin, au centre

à peu près du plateau resserré entre les eaux douces d'Europe et la Propontide.

Quoique la distance de ce quartier à Péra soit un peu forte, les troupes de cette division ne laisseront pas d'avoir la facilité de venir souvent en ville sans aucuns frais, et recevront aussi, je crois, de nombreux visiteurs, surtout si le 6e cuirassiers en fait partie. Ces cavaliers produiront une foudroyante impression sur l'imagination des Orientaux, qui ne sont pas habitués à en voir de pareils.

Quant au débarquement en Crimée, je n'en ai entendu parler que par les personnes qui n'en savent rien ; celles qui sont dans le secret se gardent bien d'en dire un mot. Au reste, ce n'est pas de sitôt que l'on sera en mesure de tenter ce coup hardi. De l'aveu des gens du métier, la prise de Sébastopol, but de l'entreprise, est une opération excessivement hasardeuse par terre, et reconnue à peu près impossible par mer.

Par terre, il faudrait débarquer au moins la totalité des troupes alliées, en face d'une armée d'élite de 70,000 hommes environ ; puis faire le siége d'une place forte qui ne peut être investie à cause de l'immense développement de ses fortifications, lesquelles embrassent les deux rives de sa triple rade hermétiquement fermée à nos vaisseaux.

Par mer, il paraît, d'après ce que j'ai entendu dire à un officier de la flotte anglaise, qu'il y a dans la passe du port des batteries creusées dans le roc, et si formidables que les bâtiments de guerre, impuissants contre leur artillerie, resteraient exposés sans défense à un feu irrésistible. C'est pour cela que les deux amiraux anglais et

français, d'un commun accord, ont converti l'attaque de vive force en un blocus qui ne termine rien.

Cet officier ajoutait que huit bâtiments de la flotte russe étaient absents du port de Sébastopol, et cachés on ne sait où. Une escadre détachée à leur recherche a vainement exploré les côtes de la Circassie ; on pense qu'ils ont pu se réfugier dans la mer d'Azof; mais les bas-fonds et le manque de pilotes y rendent les investigations très-dangereuses. Une frégate, commandée par M. de Bouchet, a apporté ici sans accident un chargement complet de munitions de guerre et de rechange pour la flotte. Comme ce navire à voiles, encombré de poudres et de boulets, n'avait plus que six ou huit canons, il n'a pas pu aller rejoindre l'amiral Hamelin devant Sébastopol, au risque de se faire capturer par des vapeurs russes, dans le cas où les flottes se seraient retirées : il attend à Beïcos.

Constantinople est encombré d'officiers de toutes nations, qui viennent offrir à la Porte-Ottomane leurs services ou leurs conseils contradictoires. Le Divan ne sait auquel entendre, et parfois il n'a pas la main heureuse dans ses choix. Ces jours-ci, il est parti un grand nombre de Hongrois, de Belges, de Français et d'Italiens pour l'armée d'Asie et la Circassie. Le général Prim est gravement indisposé, et son armée espagnole de huit gendarmes catalans est paralysée par cette maladie.

On s'est beaucoup égayé ces jours-ci du fiasco déplorable d'un gros ex-colonel d'artillerie de la garde nationale d'une grande ville de France, que je ne veux pas nommer. Ce bon bourgeois, affligé d'une manie militaire bien opiniâtre, s'était vu destituer en 1849, après s'être laissé enlever tous ses canons, pendant une nuit, par quatre hom-

mes et un caporal. Il abandonna son ingrate patrie et vint apporter le secours de sa vaillante épée au sultan qui n'en avait que faire. Dernièrement de maladroits protecteurs, prenant son grade au sérieux, lui rendirent le mauvais service d'obtenir en sa faveur un poste important dans l'armée d'Omer-Pacha. Il ne s'agissait plus pour lui de parader à la tête de ses batteries dans une solennité patriotique, mais de commander réellement dans une vraie bataille. Cette épreuve lui fut fatale.

Bien que les artilleurs turcs ne soient pas des aigles, ils s'aperçurent du premier coup que leur colonel *franguis* en savait bien moins qu'eux. Cela revint aux oreilles du général en chef qui surveille tout par lui-même : il s'assura du fait, et congédia fort irrévérencieusement le malheureux officier manqué, lui, son gros ventre, son grand sabre et ses lunettes vertes.

Le ministre de la guerre, furieux d'avoir été pris pour dupe par les amis du *monsieur*, leur demanda de quel front ils avaient osé lui présenter comme colonel d'artillerie une ganache — le mot turc est plus fort — qui ne savait seulement pas faire manœuvrer une pièce de canon. — Excusez-nous, excellence, lui fut-il répondu, ce brave homme montre tant de goût pour l'état militaire, que nous avons pensé qu'il devait en avoir le génie.

Ce pauvre colonel, deux fois destitué, doit aller, dit-on, réorganiser l'artillerie du shah de Perse. Il serait à souhaiter qu'il pût en faire autant à celle de Gortschakoff.

Mercredi dernier, le sultan offrait, dans son palais de Beylerbeg, un grand dîner d'apparat au duc de Cambridge, comme Sa Hautesse l'avait fait quelques jours auparavant pour le prince Napoléon. Abdul-Medjid a reçu ses hôtes

avec une exquise courtoisie, a causé un instant avec Son Altesse Royale, mais ne s'est pas mise à table.

Son Altesse Impériale et le général Baraguay-d'Hilliers n'ont pas paru à cette fête à laquelle ont assisté Reschid-Pacha et l'ambassadeur d'Angleterre, tous deux guéris de leur *indisposition diplomatique* par le départ de notre habile et vigoureux représentant, qui savait si bien suppléer aux finesses diplomatiques par la rectitude de son jugement et l'énergie de sa volonté.

Aux yeux des Français résidant en Turquie, il avait surtout un rare mérite, celui de faire marcher droit les drogmans ndigènes, rouages intermédiaires malheureusement indispensables de la diplomatie et des chancelleries dans ce pays. Leur rôle effectif semble être le plus souvent d'intriguer, de brouiller les cartes et de faire battre les montagnes les unes contre les autres. Je pourrais citer, entre autres actualités, un de ces drogmans parvenus qui se vante à peu près publiquement à Péra *d'avoir fait casser les vitres* au général Baraguay-d'Hilliers dans ses rapports officiels avec Reschid-Paçha, et cela uniquement pour se venger de la rudesse militaire de notre représentant, le rendre impossible, et s'en débarrasser.

Les drogmans parisiens ne valent guère mieux que les drogmans indigènes. Ces derniers sont pour la plupart des intrigants, les premiers sont trop souvent de beaux fils de famille, qui craignent de souiller la virginité de leurs gants jaunes, en prenant en main les intérêts commerciaux des négociants français. Le personnel de la légation anglaise est plus aristocratique que celui de la nôtre, et pourtant, ces fils de la noblesse britannique montrent infiniment

plus de zèle et d'activité à défendre le calicot, les fers et la morue de leurs nationaux.

Puisque le fil de cette causerie m'amène à parler du commerce, je mentionne en passant que la guerre lui fait ici de durs loisirs. Les affaires sont à peu près nulles; tous les négociants se plaignent, et beaucoup liquident, non sans peine. Les hôteliers, les cafetiers, les débitants de vivres et de munitions de toute sorte sont les seuls qui gagnent à cet état de choses. La présence des armées alliées en Turquie fera la fortune de beaucoup de pauvres diables, et ruinera encore plus de grandes maisons. Le Bosphore et la Corne-d'Or sont encombrés de navires; mais ce sont des bâtiments de guerre ou des transports militaires, tous beaux moulins qui tournent à vide pour la richesse des nations.

Parlons donc encore de guerre, puisque c'est la grande, la seule affaire du moment. Mardi de cette semaine, le sultan, allant assister aux examens de l'école polytechnique, a profité de cette occasion pour passer en revue toutes les troupes turques de Constantinople rangées en bataille sur son passage. Un bataillon de sa garde, en pantalons gris-bleu et vestes ponceau, occupait les abords de l'école située sur la montagne, en arrière de Péra. L'infanterie de ligne, les lanciers et trois batteries d'artillerie, formant un effectif d'environ cinq mille hommes, étaient échelonnés le long de la route de Thérapia par les plateaux. Ces troupes, en grande tenue, avec leurs jaquettes bleues et leurs buffleteries blanches, avaient une bonne tournure militaire, et produisaient un effet très-pittoresque au milieu de ce sévère paysage au terrain tourmenté, désert et déboisé comme une savane du Texas.

Sa Hautesse, en costume extrêmement simple, pantalon, redingote et manteau bleu foncé, et fez tout uni, s'avançait à cheval, escortée d'une douzaine de saïs à pied, et suivie à vingt pas de distance par la foule des pachas, des ministres, des ambassadeurs et des officiers étrangers, les uns à cheval, les autres en voiture. Dès que le padischa parut sur le front des troupes, le canon tonna et tous les soldats exécutèrent des feux de bataillon ; puis, poussant des hurras et tenant leur arme de la main gauche, ils saluèrent le sultan à mesure qu'il passait, en portant leur main droite à leurs lèvres, à leur front et vers la terre. Cela veut dire en bon turc : « Je mets ma tête et toute ma personne à vos pieds. »

Une foule considérable encombrait les abords de l'école et les talus de la route. Il y avait surtout une multitude de femmes turques qui paraissent idolâtrer leur jeune et ennuyé sultan. Je remarquai d'une manière particulière deux des femmes de S. H. Abdul-Medjid dans deux élégantes voitures historiées d'arabesques d'or comme un bijou d'orfévrerie : elles s'étaient arrêtées un instant pour faire distribuer charitablement aux soldats une grande manne de pain qu'elles venaient d'acheter à un marchand sur la route. Une dame de leur suite brisait les pains de ses blanches mains toutes constellées de diamants, et passait les morceaux à ses eunuques qui les transmettaient aux troupiers.

Ce pain aurait pris une toute autre saveur s'il eût été partagé par les petites mains gantées des deux kadines elles-mêmes, car les portières ouvertes et les rideaux tirés laissaient voir très-librement, sous des voiles transparents

comme du tulle, des beautés radieuses vraiment dignes d'un padischa.

Je vous ai déjà dit quelques mots du voile des femmes turques ; plus je vais, et plus je reste convaincu que pour les grandes dames au moins ce n'est plus une affaire de jalousie, mais bien de coquetterie ou simplement d'usage et de convenance; les maris n'y gagnent rien, bien au contraire.

Je m'écarte singulièrement de la politique; j'y reviens. Le prince Napoléon, dans la voiture de notre ambassadeur, était suivi de ses officiers d'ordonnance à cheval; le duc de Cambridge montait un magnifique cheval caparaçonné d'or; l'ambassadeur goutteux du shah de Perse se faisait hisser péniblement par deux officiers dans son coche doré, et ces trois grands bonnets pointus d'Astrakan avaient peine à garder leur équilibre pendant cette difficile opération; l'ex-ministre de la guerre, le vieux Méhémet-Ali-Pacha, le rival, l'ennemi mortel de Reschid-Pacha, venait derrière celui-ci, maniant avec une adresse merveilleuse un cheval fougueux. La figure rébarbative de ce beau-frère du sultan est un type admirable de la race ottomane. Son cœur est encore plus turc que sa physionomie. Pendant son ministère il *économisait*, dit-on, 300,000 piastres environ par jour sur ses appointements.

J'oubliais dans ce cortége oriental la figure du jeune prince égyptien, fils d'Abbas-Pacha, qui doit épouser, demain ou ce soir, une des filles du sultan. C'est un jeune homme de bonne tournure, autant qu'on peut l'avoir sous le fez ou la redingote de la réforme. Seulement il ne m'a pas paru avoir une figure de circonstance. C'est que ce n'est pas tout rose d'épouser la fille d'un souverain

padischa. Elle n'est pas pas précisément la femme de son mari; mais l'époux, lui, est bien le mari de sa femme, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Pour faire comprendre cette distinction en apparence futile; il suffit de dire que le dit mari ne peut, suivant l'étiquette orientale, entrer dans la couche nuptiale *que par le pied du lit*. Du reste, la femme conserve le droit de vie et de mort sur *son* époux.

Une circonstance m'a touché dans les incidents de cette solennité officielle : c'est l'enthousiasme naïf des petites orphelines européennes, que Sa Hautesse a recueillies dans un hospice fondé par elle-même en face de son école polytechnique. Toutes ces petites fillettes, habillées de blanc, se sont rangées devant la porte de leur asile, orné de drapeaux et de devises en l'honneur de leur bienfaiteur, et quand Abdul-Medjid a passé, elles l'ont salué de leurs acclamations.

Cette ovation enfantine a paru faire plaisir au sultan. Sa figure attristée s'est éclaircie un peu en se tournant vers ses pupilles : il leur a presque souri du haut de sa puissance. C'est rare, très-rare, cela prouve que chez ce grand seigneur le cœur est las, mais n'est pas mort.

Ce fait prouve surtout, chez le commandeur des croyants, que tant de gens accusent de fanatisme et de tyrannie, un peu plus de tolérance et de libéralisme généreux que chez le pontife-empereur Nicolas, qui prend les enfants de ses sujets pour leur faire abjurer de force la religion de leurs pères.

Depuis quelque temps Abdul-Medjid ne passe presque pas un jour sans sortir des arcanes du sérail et sans paraître en public. Avant hier, il s'est rendu en grande pompe à

l'arsenal de Kassim-Pacha, dans la Corne-d'Or, pour y assister à la mise à flot d'une superbe frégate de soixante-quatre canons.

A deux heures précises, Sa Hautesse est arrivée dans son caïque impérial, à seize rameurs en blouse de pourpre; derrière cette pirogue effilée, gracieusement recourbée en patin, sculptée, peinte et dorée avec un luxe tout oriental, plusieurs femmes du sultan venaient dans une autre embarcation de forme européenne, aussi richement décorée et couverte d'un tendelet de soie pourpre doublé de satin blanc.

Les ministres, les pachas, les officiers étrangers suivaient sur une flottille de caïques pavoisés aux couleurs ottomanes; puis en arrière, par côté, sur toute la surface de la Corne-d'Or, s'élançaient à la suite du cortége des milliers de pirogues chargées de curieux. De grands étendards de soie ponceau, armoriés du soleil impérial, flottaient au faîte de tous les édifices voisins et à la poupe de la frégate. En arrière de la cale sèche entourée par un bataillon de la garde, on voyait une foule de dames et de peuple en costumes de couleurs vives, groupés de la manière la plus pittoresque, sous les grands cyprès du cimetière qui couvre les pentes du coteau de Galata. En face, sur la rive droite de la Corne-d'Or, se dressait le féerique amphithéâtre du vieux Stamboul couronné de mosquées et obliquement éclairé par les rayons du soleil. L'air retentissait des sons de la musique militaire, des acclamations des soldats, des hurras des marins français de la frégate à vapeur le *Descartes*, mouillée vis-à-vis de l'arsenal, et des salves d'artillerie des bâtiments turcs. C'était un magnifique spectacle.

Pendant que l'eau se précipitait dans la cale par les écluses ouvertes, Sa Hautesse s'était retirée auprès de ses femmes, dans une superbe tente préparée pour elles et garnie de grillages dissimulés au milieu des entrelacs d'une broderie, afin qu'elles pussent regarder la cérémonie librement, sans la gêne du feredgé et du yachmak.

Au bout d'une heure environ, le bassin fut rempli; la frégate se trouva à flot. Alors le suprême commandeur des croyants récita une formule de prière en forme de litanie, et à chaque verset l'équipage du navire, rangé sur le pont, répétait : *Amin.* — *Amen.* Ces préliminaires achevés, les portes s'ouvrirent, les troupes présentèrent les armes et poussèrent trois hurras, un en l'honneur d'Allah, un autre pour son prophète, et le dernier pour Abdul-Medjid; la musique joua, et le noble vaisseau sortit de sa prison dans la mer libre, aux sons d'une excellente polka de Strauss.

Aussitôt après, le sultan remonta sur son caïque doré, et... le dirai-je, au risque de détruire bien des illusions orientales? mon devoir de véridique narrateur m'y oblige... Sa Hautesse, le sublime padischa, le fils du soleil, le frère de la lune et des étoiles, abrita modestement sa tête sacrée contre les rayons de son père céleste sous un humble parapluie rose de paysan.

XIME LETTRE.

Guerre en Epire. — Excès et dissensions des bandes hellènes. — De quelques préjugés contre les Turcs. — Les bons côtés de la civilisation musulmane. — Défauts des Francs-orientaux et des capitulations.

Constantinople, 25 mai 1854.

Vous avez su avant nous et probablement mieux que nous de quelle manière vigoureuse les troupes turques régulières, envoyées en Epire et en Thessalie, ont malmené les bravaches palikares et les ont refoulés en Grèce. Ce résultat n'a surpris ici aucune des personnes en relations habituelles avec les Hellènes; il s'accorde d'ailleurs merveilleusement bien avec les renseignements qu'un vieux négociant grec dont je vous ai parlé m'avait donnés au moment le plus florissant de l'insurrection.

Faux, traîtres et voleurs par nature, et toujours fanfarons devant la faiblesse jusqu'à la bouffonnerie; rampants devant la force jusqu'à la vilenie; voilà le portrait que l'on fait généralement du Grec moderne. Il est certain que, sauf un petit nombre de traits de courage individuel chez d'obscurs aventuriers, les bandes insurrectionnelles

n'ont pas péché par excès de bravoure téméraire : en maintes rencontres elles se sont même signalées par une poltronnerie égale à leurs bravades, à leurs pillages, à leurs cruautés. Les chefs surtout ont fait remarquer à leurs amis comme à leurs ennemis la prestesse et l'habileté avec lesquelles ils évitaient prudemment tout héroïsme nuisible à leur santé. Et pourtant, lors de la guerre de l'indépendance, on a rapporté de ce peuple hellène de magnifiques exemples de courage et de dévouement : il faut que la manie philhellène ait à cette époque singulièrement exagéré le bien et dissimulé le mal, ou que la Grèce affranchie ait bien dégénéré en si peu de temps — et en ce cas elle ne peut plus s'en prendre à l'oppression étrangère — ou enfin que la guerre actuelle ne soit qu'une expédition de banditisme. La vraie vérité est peut-être dans ces trois suppositions réunies.

Un des traits les plus caractéristiques de cette levée de boucliers, une des principales causes en tout temps de la faiblesse de la race grecque, c'est la vanité excessive et l'individualisme outré des soldats et des chefs. L'ignorance étant à peu près égale dans tous les rangs de l'armée hellène, il n'y a pas un palikare simple fusilier qui ne se regarde très-sérieusement comme l'égal de son colonel ou de son capitaine, pas un lieutenant qui ne prétende commander à son général. Dans les rangs de l'armée régulière, la discipline militaire et le poids de l'autorité royale compriment avec peine ces folles vanités qui, une fois lancées hors de la frontière dans l'indépendance d'une vie de guérillas, ont fait explosion toutes à la fois.

Il paraît qu'à ce sujet il s'est passé dans les diverses bandes hellènes des scènes où le burlesque le dispute à

l'odieux. Tel capitaine du roi Othon qui avait franchi la frontière turque à la tête d'une cinquantaine de soldats, en se décernant à lui-même le titre de général, s'est vu réduit, quatre jours après son entrée en campagne et sans avoir livré aucun combat, à un régiment d'un homme seul, tous les autres l'ayant abandonné afin de se faire, à l'image de leur chef, qui capitaine, qui colonel, qui général.

Entre tous ces officiers sans troupe il régnait une telle fraternité que si les Turcs n'étaient venus les séparer et les chasser, ils se seraient exterminés les uns les autres. Le mal n'eût pas été grand s'il se fût borné là. Le pire était que ces larrons libérateurs se faisaient réciproquement la guerre aux dépens des chrétiens épirotes qui n'en pouvaient mais.

Il ne suffisait pas que les rayas orthodoxes prissent les armes bon gré mal gré contre les Turcs ; il leur fallait encore prendre parti pour tels et tels chefs hellènes, au risque d'être saccagés par les rivaux de ceux-ci. En effet, au commencement de la sainte croisade, il régnait entre les héros palikares une furieuse émulation d'affranchissement : Grivas venait-il de forcer un village à se soulever au moyen du pillage et du meurtre, vite Kariskaïkis accourait le ravager par jalousie de la *gloire* de son collègue ; puis Tzavellas brochant sur le tout complétait la dévastation, afin de témoigner hautement son regret d'être arrivé le dernier au *champ d'honneur*.

On se lasse des meilleures choses quand on en abuse : jugez si les Thessaliens et les Epirotes se sont fatigués d'être pillés de toutes les manières et sous tous les prétextes. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'en beaucoup d'en-

droits les affranchis aient chassé leurs libérateurs à coups de fusils.

Ces divisions, ces excès des chefs hellènes, avoués publiquement par eux-mêmes et leurs journaux, ne sont pas d'ailleurs la seule cause de l'avortement de leur invasion en Albanie et en Thessalie : la principale qui tient également au caractère grec est inhérente au pays lui-même : c'est le fractionnement hostile des tribus albanaises entre elles, et surtout le mépris, la haine ouverte que toutes professent pour les Moréotes. Les colonies albanaises sont tellement nombreuses en Thessalie, que les mêmes sentiments y dominent.

Dans le reste de la Turquie européenne, on trouve quelques nationalités assez importantes, assez homogènes pour mériter le nom de peuple, comme les Serbes, les Bulgares, les Valaques : dans les montagnes qui bordent la mer Adriatique, il n'y a plus que des tribus, des clans ennemis et antipathiques les uns aux autres. Tous, par une aspiration bien naturelle, voudraient jouir de leur indépendance complète ; mais ce n'est pas pour former une nation, un grand Etat, c'est pour se détruire mutuellement au gré de leurs inimitiés héréditaires. Plutôt que d'obéir ou même de se réunir sur le pied de l'égalité à leurs rivaux et principalement aux Hellènes dégénérés de la Morée, Albanais, Epirotes et même Thessaliens préféreraient le joug turc.

C'est pour cela que si souvent on a vu, tour à tour suivant les circonstances, les Arnaoutes musulmans, les Toskes et les Guègues orthodoxes, les Myrdites et les Malsores catholiques, et vingt autres peuplades albanaises ou épirotes se combattre les uns les autres au nom du sultan, et

mêler aux étendards ottomans leurs drapeaux de chrétiens; car il est bon de le remarquer en passant, la guerre actuelle n'est pas la première où la croix latine et la croix grecque ont paru à côté du croissant dans les camps musulmans.

Pour être juste envers et contre tous, il importe aussi de tenir compte des fautes de la diplomatie européenne qui a eu le talent de créer en Grèce une monarchie artificielle sans aucun élément de vitalité propre. Cette faute, dont la responsabilité appartient surtout aux jalousies maritimes de l'Angleterre, est assurément une des principales causes des agitations de la Grèce. Les Hellènes sensés et honnêtes sentent bien que leur pauvre pays étouffe, mais sans pouvoir deviner encore le remède à leur souffrance. Les masses brutales voient ce remède dans les violences d'une guerre absurde. Le temps seul peut amener un changement favorable à cette nationalité jetée hors de ses voies naturelles.

Le mieux pour le moment est de maintenir, comme nous le faisons, le *statu quo* politique, en Grèce aussi bien qu'en Valachie, tout en favorisant, autant que nous le pouvons, le progrès de la civilisation chez les Turcs.

Ce progrès, tout le monde en parle et le comprend différemment. Je commence à entrevoir que bien peu de gens sont dans le vrai à ce sujet. Les uns, trop prompts à s'enthousiasmer, ont cru sérieusement que la réforme de Mahmoud avait transformé la société ottomane de même que les uniformes des armées turques, à l'instar des sociétés chrétiennes; les autres, les pessimistes de bonne foi, s'en fiant aux récits de quelques violences, de quel-

ques abus criminels, ont nié toute civilisation musulmane, après comme avant la réforme.

Ces deux opinions très-répandues sont aussi erronées l'une que l'autre. Je ne suis pas resté assez longtemps dans ce pays pour traiter ce sujet en pleine connaissance de cause, mais le peu que j'en ai vu ou entendu dire par des gens plus experts que moi et parfaitement désintéressés, me prouve que, d'un côté, la réforme européenne de Mahmoud n'a guère entamé que la superficie des mœurs de son peuple, et de l'autre, que la vieille civilisation ottomane est, sur quelques points essentiels, égale et peut-être même supérieure à la nôtre. Le plus grand malheur des Turcs consiste à n'avoir pas su employer l'imprimerie aussi bien que la poudre à canon : à cause de cela le progrès des sciences a été moins prompt chez eux que chez nous, et ils n'ont pas pu divulguer au dehors le beau et le bien de leur société, pour contrebalancer le mal que ses détracteurs en disaient.

Ces récriminations sont souvent bien aveugles ou bien injustes. Les uns reprochent aux Ottomans des cruautés et des abus de pouvoir, sans prendre garde que nous autres chrétiens, dans les mêmes circonstances de révolte et de guerres civiles ou religieuses, en Vendée, en Irlande, en Flandre, en Russie, en Allemagne, nous nous sommes montrés tout aussi féroces et implacables. Encore aujourd'hui n'y a-t-il pas autant de violences et de mépris de la justice sur les seules frontières des Etats-Unis d'Amérique tant admirés, que dans toute la Turquie que nous dénigrons? Pourquoi encore des esprits lumineux attribuent-ils la décadence de l'empire des Osmanlis à deux institutions qui cependant en Angleterre sont une des

bases de la puissance britannique : la concentration des propriétés et l'interdiction aux étrangers de posséder le sol ?

Quelle plus sotte et quelle plus commune injustice encore que celle de rejeter sur la tête des Turcs la dévastation de tous les monuments antiques, ruinés par les tremblements de terre et les guerres, ou, ce qui est bien plus piquant, qui ont été démolis par nos propres ancêtres très-chrétiens les Génois, les Vénitiens et les Français de Godefroi de Bouillon, de Bohémond ou de Beaudouin, pour en construire des forteresses, des églises et des palais !

Je ne veux donner qu'un exemple de ces stupidités archéologiques. Je lisais dernièrement dans un ouvrage très-sérieux des doléances amères sur la barbarie turque, qui avait réparé les murailles de Constantinople du côté de la mer en entassant des tronçons de colonnes de marbre, comme des rondins de bois dans un stère. Le fait est exact : j'ai vu ces colonnes transformées en moellons, mais j'ai vu aussi au-dessus un charmant monument byzantin du IXe ou Xe siècle qui, construit au sommet du rempart, prouve sans réplique que les Grecs seuls sont coupables de cette mutilation barbare dont les Turcs sont bien innocents ; car, à cette époque, pauvres bergers asiatiques, ils ne songeaient guère à conquérir Constantinople.

Les Turcs laissent tomber en ruine les monuments qui leur sont inutiles, ils ne les renversent pas ; et depuis cent ans la France a détruit dix fois plus de monuments qu'eux. Constantinople surtout n'a pas à se plaindre de leur vandalisme. La ville de Constantin XIII ne conservait presque plus rien des splendeurs de la capitale du grand

Constantin : les sultans y ont prodigué les merveilles du génie architectural de l'Asie. Quelque barbare que soit encore cette immense cité, elle est cependant bien plus belle que ne l'a trouvée Mahomet II le 29 mai 1453.

On ne se contente pas d'attribuer aux Osmanlis des dévastations où ils ne sont pour rien, on leur impute encore la responsabilité d'une foule d'institutions politiques purement byzantines, qu'ils n'ont fait que maintenir, à l'exemple des empereurs grecs. Telle était, entre autres, la plus injuste, la plus funeste de toutes, celle du minimum du prix des blés : vieille loi romaine qui obligeait les paysans des provinces à vendre leurs récoltes à vil prix pour l'approvisionnement de Constantinople.

Que de fois n'a-t-on pas répété qu'en Turquie le caprice du sultan ou du juge était la seule loi du pays? Cette fausseté est devenue proverbiale, cependant il y a chez les Turcs tout autant de lois que chez les autres peuples civilisés; et la plupart sont remarquables par leur justice, leur haute moralité sociale. Si quelques-unes, dictées par les exigences de la politique, sont empreintes d'un esprit de domination sur les peuples conquis, que l'on veuille bien se rappeler quelle était il y a cinquante ans à peine la législation protestante anglaise vis-à-vis des catholiques irlandais. Malheureusement les lois turques ont le triple défaut de n'être connues que d'un petit nombre de savants, de ne pas être traduites en langues européennes et par ainsi divulguées au dehors, et surtout d'être une lettre morte, soit faute d'être coordonnées en un code régulier, soit faute de contrôle sérieux sur les agents inférieurs du pouvoir judiciaire, soit surtout faute d'égalité civile devant les tribunaux qui admettent le serment du Turc et

rejettent celui du raya. Ce dernier vice de la législation turque suffit pour corrompre et annuler dans la pratique les meilleures lois.

La mieux observée de toutes montre chez les musulmans un amour de l'instruction populaire qui pourrait faire honte à beaucoup de nations chrétiennes, orgueilleuses de la supériorité de leurs lumières : c'est celle sur l'instruction primaire. Cette loi oblige, sous des peines assez sévères, les pères de famille à envoyer leurs enfants aux écoles publiques, qui toutes sont gratuites.

Les fils de princes ou de pachas y vont comme ceux des plus pauvres portefaix. Quand ces enfants de grands seigneurs, ayant atteint l'âge fixé, se rendent pour la première fois à l'école, leurs petits camarades les y accompagnent en chantant, au nombre de deux ou trois mille, suivant le rang de leur famille. Rien de gai et d'intéressant comme ces processions enfantines qui remplissent les rues du vieux Stamboul de leurs milliers de jolies figures éveillées et rieuses.

Un des plus récents progrès de notre civilisation occidentale, les bains et les lavoirs publics et gratuits, est imité d'une des plus vieilles institutions charitables de la Turquie. Depuis très-longtemps, il y a dans toutes les grandes villes d'Orient des étuves où les pauvres gens peuvent aller se baigner gratuitement, à la seule condition de se servir eux-mêmes, sans recourir au ministère des employés de l'établissement. Presque toutes les casernes ont également des bains gratuits pour les soldats.

A chaque pas dans les rues et fréquemment sur les routes on trouve des fontaines, avec des tasses de métal ou de bois pour y boire commodément. Chaque mosquée a

ses latrines publiques, ce qui du moins épargne aux rues déjà si sales l'indécence et l'infection des ordures humaines.

Non seulement les hôpitaux reçoivent les malades, mais, chose non moins utile, des khans et des caravansérails offrent aux voyageurs pauvres un abri gratuit inconnu dans notre Europe.

Quelle plus heureuse combinaison d'économie commerciale que celle des bazars, où des milliers de magasins et des valeurs immenses sont enfermés dans une enceinte commune et gardés par un petit nombre de surveillants? N'est-ce pas la première idée des docks de Londres si vantés?

Que dirai-je des casernes et des hôpitaux militaires de Constantinople? Nos administrateurs, nos chirurgiens majors, nos officiers du génie sont unanimes pour déclarer que la France n'a rien de comparable à ces établissements pour la grandeur, la propreté, la salubrité parfaite, et le confortable. Un détail fera comprendre avec quels soins intelligents et généreux le soldat turc est traité: dans toutes les salles d'hôpital le parquet de bois est revêtu de nattes et même de tapis, afin que les malades ne soient pas exposés à se refroidir les pieds en descendant de leur lit.

Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il y a de bon et d'honorable dans la civilisation et dans le caractère de ce peuple ottoman, que l'on trouve commode de traiter tout net de barbare, plutôt que de prendre la peine d'étudier ses institutions et son génie, ou de faire un sage retour sur nos propres défauts, avant de juger trop sévèrement les siens.

Le plus injuste de tous les reproches adressés aux Turcs, c'est certainement celui d'intolérance. L'histoire en mains, on pourrait prouver qu'il n'y a pas un peuple chrétien qui, dans les mêmes circonstances, se trouvant en minorité, mais victorieux et tout puissant, au milieu de vaincus supérieurs en nombre, eût montré autant de tolérance pour leur culte naturellement hostile à sa domination. Que l'on compare la conduite de l'Angleterre, celle de la Suède, de la Russie et de la Hollande contre les catholiques, et celle des catholiques, en quelques circonstances, contre les protestants ou les Albigeois.

Les conquérants musulmans, et principalement les Turcs, ont toujours laissé aux peuples vaincus l'alternative de rester chrétiens en payant l'impôt comme sujets, ou de s'affranchir de toute imposition en se convertissant à l'islamisme; et l'histoire, les faits matériels prouvent qu'ils ont assez fidèlement observé ce pacte de la victoire. De sorte que l'on peut affirmer qu'en Turquie la liberté de conscience a été la loi d'État, bien longtemps avant qu'on eût pensé à l'établir en Europe. Ce qui a fait penser le contraire, c'est que les sujets chrétiens de la Porte-Ottomane ayant souvent été victimes de cruelles mesures politiques, on a confondu, à dessein ou sans le vouloir, des rigueurs destinées à étouffer ou punir une révolte, avec des persécutions religieuses qui n'ont jamais été que de rares exceptions, même sous les plus mauvais sultans. Le fait est que, maintenant encore, la liberté religieuse n'est nulle part en Europe aussi complète qu'à Constantinople, au centre de l'islamisme.

On en peut dire autant de la liberté civile en Turquie. Dans aucun pays, je n'en excepte pas même l'Amérique

du Nord, l'homme n'est aussi libre de ses actions, n'est aussi peu gêné par le pouvoir ou la loi, que sous la domination dite despotique du sultan.

C'est que la société turque paraît reposer sur un principe diamétralement opposé au principe européen et surtout français. Nous avons la passion de vouloir tout coordonner, et ne rien laisser faire; le Turc, lui, ne coordonne rien et laisse à peu près tout faire, pourvu qu'on ne le moleste pas. Aussi les villes, Constantinople spécialement, sont-elles de fidèles images matérielles de la société et de l'administration ottomanes; tout y est fait à l'aventure et sans ordre. C'est pittoresque dans le paysage, c'est fort agréable pour la liberté individuelle, mais cela ne laisse pas d'avoir pour la société des inconvénients un peu plus grands que ceux d'un excès de régularité.

De ce principe de laisser faire, vient le défaut de surveillance et de prévention, cause première de tous les abus du gouvernement turc : exactions des pachas en province, mauvaise répartition des impôts d'ailleurs très-faibles; les corvées injustement exigées, les tripotages de la douane, les denis de justice, les violences isolées de quelques magistrats fanatiques, le mauvais état de la viabilité, l'abandon des mines les plus riches, le gaspillage des fonds publics, la dépréciation des propriétés; en un mot, l'épuisement apparent des ressources d'un empire qui, seul en Europe, n'a point de dette publique, pas la dixième partie de nos contributions, et qui n'a qu'à savoir et vouloir pour développer ses richesses naturelles dans des proportions incalculables.

Tous ces inconvénients sont grands, je le sais; ne sont-ils pas en partie rachetés par la liberté civile la plus éten-

due? Cependant, c'est pour n'oser pas assez la restreindre, que bien souvent la Sublime-Porte est entravée dans sa marche vers le progrès.

Chose singulière et qu'on ne croirait pas si les faits ne l'attestaient formellement, les Européens de Péra et de Galata, à l'abri derrière leurs capitulations et secondés par les chancelleries complaisantes des ambassades chrétiennes, sont un des plus grands obstacles à la civilisation de la Turquie et spécialement de Constantinople.

Veut-on élargir une rue, la paver, l'éclairer, la balayer, arrêter des voleurs, punir des assassins, établir de sages règlements de voirie, etc., cela ne peut se faire sans blesser les intérêts ou les habitudes de quelque Pérate. Vite il se réclame de son ambassadeur, qui se hâte d'apposer son véto sans examen, uniquement parce que c'est un de ses nationaux, et que par amour-propre son national doit toujours avoir raison contre les Turcs, même quand il a tort.

Il y a quelques années, sur les instances d'un grand nombre de négociants européens, le gouvernement voulut installer l'éclairage public des rues à Péra. Il dut reculer devant le rempart que les capitulations opposaient à son autorité. Il eût suffi qu'une légation consentît, pour que d'autres refusassent. Le Divan laissa faire, à ses périls et risques, un riche Arménien confiant dans les hableries de civilisation pérate.

Celui-ci commença un éclairage par souscriptions volontaires : il se ruina bien vite. Les plus riches négociants francs trouvèrent que des réverbères qui illuminaient également le riche et le pauvre faisaient bien moins briller leur vaniteuse aristocratie que l'antique usage des

lanternes à trois chandelles, portées devant eux avec autant de fierté que l'étendard à trois queues de cheval devant les grands pachas. Les souscriptions n'alimentant plus cet éclairage public, il s'éteignit de lui-même ; et encore aujourd'hui, par le fait des Européens et non des indigènes, dans ce grand et sale village de Péra qu'on ose comparer à Paris, personne ne peut circuler la nuit, sans s'éclairer soi-même avec une lanterne de papier, comme dans un hameau de la Basse-Bretagne. Cela n'empêche pas ces braves Pérates de déblatérer contre la barbare incurie des Turcs ! La plupart des rues de Constantinople et de Galata sont horriblement étroites et sales, les maisons affreuses et vieillies : pourquoi ne réforme-t-on pas cette voirie, et ne rebâtit-on pas ces abominables baraques ? Vous vous récriez encore contre la barbarie turque. Hé, mon Dieu ! c'est justement parce que le gouvernement turc veut trop civiliser son peuple et prescrit le reculement des maisons à rebâtir, en exigeant un léger surcroît d'impôt pour payer les frais d'élargissement de la voie publique devant la façade de ces immeubles, que les propriétaires francs, rayas ou musulmans, s'acharnent à croupir dans leurs vieilles baraques vermoulues, jusqu'au jour où elle s'écroulent sur leur tête ou sont dévorées par un incendie. Il est vrai que, généralement, l'impôt dont sont maladroitement frappées les maisons neuves va se perdre dans le gouffre sans fond des poches des pachas.

Dernièrement, le capitaine de la police turque surprend un voleur grec la main dans le sac ; il le fait mettre en prison. Le larron se trouvait sujet autrichien ; vite un drogman de l'ambassade court chez l'officier de police,

l'insulte grossièrement pour je ne sais quel vice de forme, le fait destituer, et le coupable est relâché.

L'ambassadeur a-t-il jugé et puni celui-ci? Pas le moins du monde. Il le réclamait parce que, selon lui, *l'honneur* de l'Autriche était intéressé, non pas à la moralité, mais à l'impunité des scélérats autrichiens. Ce qu'il faisait en cette circonstance, presque tous les autres ambassadeurs l'eussent fait avec une égale émulation.

Il y a trois ou quatre ans cette noble rivalité en arriva au point que Galata et Péra étaient deveaus de véritables coupe-gorge. Un négociant anglais y ayant été assassiné d'un coup de couteau dans le ventre, en plein jour, en pleine rue, au milieu de la foule, le commerce européen, beaucoup plus sensible aux coups de poignards qu'aux vanités diplomatiques, adressa une pétition à messieurs les ambassadeurs pour les prier de protéger un peu moins les bandits, et laisser la police turque défendre un peu plus efficacement les honnêtes gens. Cette adresse, revêtue des plus honorables signatures, fut prise en considération : le pays et les Francs eux-mêmes s'en trouvèrent très-bien.

Ils se trouveraient bien mieux encore si, par une réforme plus radicale et plus rationnelle, on supprimait ces capitulations, qui sont un anachronisme et une contradiction avec notre siècle et nos principes modernes, si, d'un commun accord, les puissances chrétiennes consentaient à mettre leurs sujets résidant en Turquie sur le même pied qu'ils sont dans les autres États de l'Europe. Cette réforme si juste dépend de nous autres chrétiens, qui nous prétendons les seuls peuples civilisés, et c'est peut-être une des plus urgentes à exécuter.

Le pire effet de ces malheureuses capitulations que tous

les gens sensés de ce pays s'accordent à maudire, c'est que, à l'abri de ces priviléges, il s'est formé ici une certaine population mixte, ni chien ni loup, qui cumule tous les bénéfices des Européens et des Turcs sans partager aucune de leurs charges, de leur responsabilité, de leurs sympathies nationales. Les Turcs remportent-ils une victoire, ils sont Turcs ; les Français sont-ils puissants, ils sont Français ; Turcs et Français éprouvent-ils un revers, tant pis pour eux ! ils ne les connaissent pas ; ils ne sont ni Turcs, ni Français, ils sont Pérates. Ils ne paient d'impôt à personne, et ils en prélèvent sur tout le commerce de la Turquie avec le reste du monde.

Pour mettre leurs tripotages sous un haut patronage politique qui leur garantisse toute sécurité vis-à-vis des Turcs, ils enlacent les ambassades, et principalement celle de France, dans leurs intérêts, en donnant leurs filles en mariage à de pauvres drogmans étrangers venus ici sans autre fortune que leurs gants jaunes. La faveur de ces alliances est plus que compensée par les bénéfices scandaleux qui en résultent pour les beaux-pères : généralement c'est le commerce français qui paie la dot.

En effet, ces drogmans, ces agents subalternes de notre légation restent longtemps en place, et les ambassadeurs changent souvent ; ceux-ci sont donc nécessairement à la merci de ceux-là, avant de connaître le pays qu'ils n'ont pas seulement le temps d'étudier. Il en résulte que le négociant qui tient dans sa main tel drogman, tel secrétaire, exerce par lui une influence secrète irrésistible sur l'ambassade.

L'amiral Roussin, sous Louis-Philippe, et récemment M. Baraguay-d'Hilliers sont les seuls représentants de la

France qui, de prime abord, se soient mis fort au-dessus de leur entourage pérate. Aussi leur a-t-on joué plus d'un mauvais tour pour les rendre impossibles. Il se dit tout haut maintenant dans Péra que ce dernier ambassadeur ne doit ses brouilleries avec Reschid-Pacha et sir Stratford-Canning qu'aux faux rapports, aux fausses *interprétations* données à ses paroles par certains *interprètes* officiels, que blessait la rudesse du général.

Je crains d'en avoir trop dit sur la politique turque ; je termine par les nouvelles du moment.

Hier au soir, le *Vauban* est arrivé de la Mer-Noire, apportant des nouvelles de Silistrie, qui tient toujours et peut résister encore, suivant toute apparence, jusqu'au 10 ou au 15 juin. Moussa-Pacha, qui commande la place, est, dit-on, un brave et habile officier, et il a sous ses ordres 15 à 18,000 hommes.

Sa position n'en est pas moins très-critique, à ce qu'il paraît, car maintenant il serait complétement investi par plus de 80,000 Russes, et un convoi envoyé pour le ravitailler n'aurait pu forcer les lignes des assiégeants. Toutefois, les Moscovites n'ont pas osé hasarder encore leur artillerie de siége au-delà du Danube. Elle reste sur la rive gauche, d'où elle ne fait pas grand mal à la place. Le maréchal de Saint-Arnaud, lord Raglan et les ministres turcs sont revenus à Constantinople en toute hâte, afin de presser le départ des deux armées alliées pour la Bulgarie. Toutes les dispositions précédemment adoptées sont changées. Sans attendre les chevaux de la cavalerie et ceux de l'artillerie encore en mer, on va transporter deux divisions d'infanterie française et 15,000 Anglais à Varna. La

cavalerie et l'artillerie disponibles feront le trajet par terre à travers le Balkan.

Hier au soir quelques vaisseaux anglais sont partis emmenant les premières troupes, après la revue solennelle passée par lord Raglan et S. A. R. le duc de Cambridge en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria.

Cette fête nationale britannique avait attiré sur le champ de manœuvres d'Haïder-Pacha une foule d'Anglais et d'Européens, parmi lesquels on remarquait bon nombre de dames, mais peu de musulmans.

Les régiments massés en colonnes sur la pente du vallon entre les deux camps, sur un développement de près de mille mètres et cinquante ou soixante de profondeur, présentaient réellement un magnifique coup d'œil. Les deux bataillons des grenadiers de la garde surtout sont admirables, pour la beauté des hommes et de la tenue, et la précision mécanique des mouvements. Il s'en faut de beaucoup que le bataillon des highlanders offre un aspect aussi militaire.

Sur tous les drapeaux, portés au front des colonnes en avant des officiers hors ligne, on lisait, il faut bien le dire, les noms de *la Coruna*, de *Salamanca*, de *Waterloo*, *etc.* Les victoires remportées sur nous sont les seules qui ornent les plis de ces étendards anglais, comme si d'autres triomphes étaient insignifiants auprès de ceux-là. Dans ces batailles on a, du reste, si vaillamment combattu de part et d'autre, que cela n'a rien de précisément humiliant pour nos soldats qui marcheront bientôt contre l'ennemi commun à côté de ces enseignes teintes du sang de leurs pères. La fortune des combats est changeante, et

nous avons par devers nous assez de gloire pour en céder un peu à nos voisins.

Je pourrais trouver plus d'un sujet de raillerie dans la gaucherie burlesque de certains officiers anglais, dans la tenue comique des sapeurs britanniques, etc. : je n'en ferai rien. On croirait qu'en dépit de mes raisonnements j'ai les inscriptions des drapeaux de nos alliés sur le cœur.

Je me bornerai à constater que les chasseurs à pied anglais paraissent, sous tous les rapports, bien inférieurs à nos chasseurs de Vincennes. Tout de noir habillés, avec leurs boutons, leurs clairons et les plaques de leurs schakos brunis, ils ont la plus triste mine que l'on puisse imaginer. D'après ce que j'ai entendu dire, leurs carabines ne valent pas les nôtres, et au lieu du sabre elles ne sont armées que d'une simple baïonnette ordinaire.

La tenue de l'artillerie anglaise est assez pauvre, mais elle est d'une excellence positive. Il y avait là douze pièces fort bien attelées et fort bien servies, qui probablement avant peu démontreront cette vérité aux Russes.

S. A. R. le duc de Cambridge est un jeune gentleman un peu corpulent, d'une belle physionomie fortement empreinte du type britannique. Lord Raglan rappelle assez bien le caractère de figure de Wellington auprès duquel il a perdu un bras à Waterloo.

A midi, le général en chef et le prince anglais, annoncés de loin par le bruit du canon, arrivaient devant le front des troupes, suivis d'un nombreux et brillant état-major où je ne remarquai que deux aides-de-camp du maréchal et du prince Napoléon. Il y eut un moment solennel et imposant quand toutes les musiques entonnèrent à la fois le *God save the queen*, pendant que les bataillons

présentaient les armes et que les drapeaux étaient inclinés respectueusement jusque par terre. Aussitôt que la dernière note de l'hymne religieux eut expiré, les étendards se relevèrent, et un triple hurra retentit, poussé par ces 20,000 hommes de guerre, qui agitaient en l'air leurs schakos et leurs bonnets à poil, dans un transport d'orgueil national.

Je ne vous donne pas de grands détails sur l'échouement et la prise du steamer anglais le *Tiger*, auprès d'Odessa; vous devez les connaître déjà par le télégraphe électrique. Cette capture a fort irrité les Anglais qui sont ici. Ils doivent pourtant bien s'attendre, comme nous, à quelques incidents malheureux dans la guerre entreprise: la fortune est variable.

Il paraît que le bâtiment était tellement incliné sur un rocher, que l'équipage n'a pas pu d'abord se servir de ses canons pour sa défense, puis quand il a voulu les jeter à la mer afin de soulager le navire et le relever, les canonnières russes l'en ont empêché en faisant un feu très-vif contre les travailleurs.

Malgré un autre vapeur anglais qui n'a pu approcher des naufragés dans la crainte des récifs, les ennemis se sont emparés du *Tiger* après avoir tué ou blessé une partie des matelots et des officiers. Le commandant entre autres a eu une jambe emportée par un boulet, les Russes lui ont généreusement prodigué toute espèce de soins, et l'on pense le sauver. Au surplus, les prisonniers seront fort bien traités, s'il faut en juger par la conduite tenue à l'égard des matelots turcs pris à Sinope et de leur chef, Osman-Pacha, qui ont reçu à Odessa une hospitalité peut-être plus fastueuse que généreuse.

Lundi dernier, il est arrivé à Constantinople une commission d'officiers français de différentes armes, de l'administration et du service de santé, afin d'inspecter la caserne de Daoud-Pacha que le prince Napoléon a obtenue pour sa division, et pour choisir en même temps un hôpital militaire. Ces officiers sont enchantés de ce qu'ils ont vu, et disent bien haut que les établissements similaires en France sont loin de la perfection de ceux des Turcs. La caserne d'infanterie peut contenir aisément, d'après leur estimation, de 5 à 6,000 hommes; une autre à côté, pour la cavalerie, logera 2,000 hommes et 1,500 chevaux. Enfin, le nouveau palais de l'école polytechnique, en arrière de Péra, au-dessus du Bosphore et du palais de Beschik-Tach, sera facilement disposé pour recevoir environ 1,800 lits.

Ces chiffres sembleront prodigieux, impossibles à nos habitudes françaises : ils paraîtront moins extraordinaires quand je dirai que j'ai compté de mes yeux, dans les trois étages de la caserne de Haïder-Pacha occupée par les Anglais, à côté de Scutari, 1,044 croisées, seulement sur les quatre faces extérieures, et non compris un nombre proportionnel d'ouvertures correspondantes sur l'immense cour intérieure. On voit que le sultan est préparé à offrir une digne hospitalité à ses alliés.

XIIme LETTRE.

Siége de Silistrie. — Départ des armées alliées pour la Bulgarie. — Le ramazan. — Les eaux douces d'Europe. — Le frère du sultan.

Constantinople, 30 mai 1854.

Pour une ville écrasée par les bombes, dévorée totalement par les flammes, et déjà prise d'assaut cinq ou six fois dans les correspondances, Silistrie se porte encore assez bien. Cette bicoque fait parler d'elle en ce moment plus que jamais ; trop même, car ce que l'on en dit ici, pour et contre, ne contient pas un dixième de vérité.

Vendredi dernier un agent diplomatique, *toujours très-bien informé*, communiquait à une douzaine de personnes ses dépêches qui lui mandaient la nouvelle de la prise de Silistrie et le massacre de tous ses habitants, la déclaration de l'Autriche en faveur de la Russie et l'anéantissement d'une armée turque à Volo par les Hellènes : les Anglais effrayés, désespérant de pouvoir résister à un pareil concours de circonstances malheureuses, renonçaient, disait-il, à envoyer leurs troupes à Varna ; ils venaient

même de rappeler une de leurs divisions déjà embarquée, et de la faire débarquer de nouveau à Scutari.

Ce dernier fait était seul véritable, mais le lendemain on sut que ce retard avait été motivé par la seule nécessité indispensable d'envoyer à Varna les vivres avant les hommes, et non les hommes avant les vivres, ainsi qu'on était en train de le faire, dans la précipitation avec laquelle on exécutait les ordres de lord Raglan.

Le surlendemain on apprenait la quasi déclaration de l'Autriche contre la Russie, l'exagération, sinon le mensonge de la victoire des Hellènes à Volo, et la triste mort subite de 10,000 Russes que les Turcs de Silistrie auraient méchamment fait sauter en l'air sur la brèche, au moyen d'une mine, qui me paraît *bien forte*, quoique la plupart des officiers français présents à Constantinople aiment à croire à sa véracité. Après tout, les Turcs et leurs amis ont bien le droit de rendre aux Grecs gasconnade pour gasconnade.

Vous savez mieux que nous ce qui en est des décisions ou des indécisions de l'Autriche; inutile de vous répéter les on dit de Constantinople. Je ne vous citerai qu'un fait récent qui est très-significatif. Dernièrement, il est arrivé ici deux bateaux à vapeur achetés au Creusot par la Compagnie autrichienne de la navigation du Danube. Les officiers chargés de les remorquer dans le haut du fleuve ont été trouver leur ambassadeur, afin de le consulter sur les chances de saisie qu'ils pourraient courir, au cas où la guerre éclaterait entre leur empereur et celui de Russie pendant qu'ils navigueraient le long de la côte valaque. Le représentant autrichien hésita un peu à répondre, puis dit à ces officiers de ne pas tenter l'aventure, parce que

dans l'état actuel des choses les deux empires riverains du Danube pouvaient, d'un moment à l'autre, en venir aux hostilités.

Quant à Silistrie, des correspondances moins dramatiques que celles que je vous ai citées, et qui, pour cela, me semblent sincères, réduisent à peu de chose toute cette fumée de canon. La ville ne serait pas encore complétement investie, et conserverait toujours avec Turtukaï et Routschouk ses communications, coupées seulement avec Choumla et Varna. Il n'y aurait pas eu encore de bombardement sérieux; mais une tentative d'assaut aurait été faite, et aurait échoué par l'explosion d'une mine allumée par les Russes eux-mêmes, qui ont eu l'adresse de faire sauter leurs propres bataillons à la place de leurs ennemis. Les Russes ont d'abord tenté de jeter un pont sur le Danube auprès de la ville; ils ont échoué une première fois. A la seconde tentative, ils auraient encore éprouvé un rude échec malgré un renfort de 20,000 hommes arrivés de la Dobreutscha. Enfin, un autre corps de 25 à 30,000 hommes étant encore sorti de la presqu'île, les Turcs auraient dû se renfermer dans la place approvisionnée, dit-on, pour trois mois. Mettons-en un : il y en aura encore assez pour donner aux armées alliées le temps d'entrer en ligne.

Je n'ai pas entendu dire que les Turcs aient beaucoup augmenté les fortifications de Silistrie, et j'entends répéter partout à ceux qui les ont vues que c'est une misérable bicoque entourée de vieux murs de pierre, à peu près comme ceux de Galata. Ils ne sont couverts que par de mauvaises demi-lunes et des glacis imparfaits. Si ces données sont exactes, ainsi que j'ai tout lieu de le croire,

il est heureux pour les Turcs que les assiégeants n'aient pas encore osé faire traverser le Danube à leur grosse artillerie. Néanmoins la lenteur des progrès des Russes devant d'aussi faibles obstacles, donne une bien pauvre idée de leur valeur et de leur science militaire.

Cette réflexion est tellement juste que j'ai entendu même des Grecs rayas s'écrier avec un accent de découragement et de mépris pour les vanteries de leurs prétendus libérateurs : Hé ! les chiens fouettés ! s'ils peuvent à peine résister aux Turcs, qu'ils devaient, disaient-ils, *avaler comme une boulette de graisse*, que diable feront-ils donc quand ils auront 40,000 Français et 20,000 Anglais à leurs trousses ?

Je vous ai cité quelques jolis échantillons de mensonges moscovites ; en voici un autre qui donne la mesure du peu de confiance du gouvernement russe dans ses forces, dont mieux que personne il connaît l'exagération, et qui prouve la crainte profonde que lui inspire l'alliance de la France et de l'Angleterre. L'année dernière, au moment de l'entrée des troupes de Gortschakoff en Moldavie, les généraux affirmaient hautement, afin d'encourager leurs soldats, que la France et l'Angleterre *étaient secrètement d'accord avec le czar* pour démembrer la Turquie et chasser les Osmanlis d'Europe. Un négociant français, alors etabli à Fokschani et duquel je tiens ce fait, reçut plusieurs fois la visite d'officiers russes, venant s'informer auprès de lui de la véracité de cette allégation.

Bien entendu que notre compatriote ne manqua jamais de répondre en renard normand qu'il ne connaissait rien à la politique ; car dès les premiers jours de cette lune de miel de la libération moldo-valaque, les pieux libérateurs

jetèrent en prison tout individu qui prenait la liberté de dire des choses désagréables pour eux.

Depuis lors, leur tyrannie n'a fait qu'empirer, et maintenant la haine des Valaques contre les Moscovites est arrivée à un tel point d'exaspération, qu'en cas de revers, les Turcs eux-mêmes seront forcés d'empêcher les paysans chrétiens d'écharper leurs coréligionnaires cantonnés dans les villages. Il paraît que les troupes françaises surtout peuvent se flatter qu'elles seront reçues à bras ouverts par les populations roumanes qui, dit-on, auraient avec nos idées et notre caractère de singulières affinités.

C'est le 28 de ce mois que les divisions françaises cantonnées à Gallipoli ont commencé leur mouvement en avant, après avoir été passées en revue par le maréchal, le 26. Il y avait environ 40,000 hommes en ligne à Boulaïr, non compris les détachements laissés à la garde des camps et les 5,000 Anglais restés dans le leur. C'est déjà un beau chiffre. Le moral, la vigueur et la tenue de cette armée d'élite valent encore mieux que son nombre. Sans folle vanité nationale, je crois que le corps d'armée russe qui recevra son premier choc regrettera amèrement d'avoir passé le Pruth.

La division du prince Napoléon, partie de Boulaïr avant hier, arrivera par terre dans six ou sept jours à son nouveau cantonnement de Daoud-Pacha. Les deux premières divisions ont dû s'embarquer en même temps, afin d'être transportées par mer à Varna, aussi promptement que le permettront les vents, la vapeur et le nombre des bâtiments disponibles.

Malheureusement les chevaux manquent encore à notre cavalerie; et Dieu sait si les formalités réglementaires de

l'intendance accéléreront sa remonte sur les lieux. Je vous ai mandé le fâcheux résultat de la mission du général d'Allonville à ce sujet ; il paraît que les Anglais, plus alertes en affaires, ne trouvant pas de chevaux en Roumélie et surtout à Constantinople, ce à quoi il fallait bien s'attendre, ont envoyé des agents de confiance en Asie, jusqu'à Kutaya et Konieh, pour y acheter trois ou quatre mille chevaux. Il paraît qu'ils ne reviendront pas les mains vides.

Six mille hommes se sont embarqués et sont partis avant hier du camp anglais de Scutari ; 6,000 s'embarquent aujourd'hui, 6,000 autres partiront également dans deux ou trois jours, et les 5,000 de Gallipoli ont dû prendre la mer dimanche ou lundi, en tout 23,000 vigoureux soldats qui ne demandent, ainsi que le disait un grenadier de la garde, à figure rose, avec une modestie de jeune fille, qu'à travailler le cuir de Russie ; il avait volé ce mot à quelque zouave.

La présence de tant de troupes étrangères à Constantinople et aux environs donnent lieu à deux genres d'opérations commerciales également nuisibles. Par suite des expéditions de numéraire pour la paie des armées ottomanes de la Bulgarie, la menue monnaie est devenue ici excessivement rare ; certains banquiers accaparent le peu qu'il en reste, afin de la revendre avec une prime exorbitante de 15 à 20 pour 100. Auparavant le petit commerce de détail était difficile ; il est devenu presque impossible. Les cafetiers et pâtissiers seuls s'en tirent en battant monnaie. Faute de piastres, ils rendent à leurs pratiques des petits carrés de carton sur lesquels sont imprimés ces mots : Bon pour une piastre, ou bon pour

vingt paras. La nécessité, mère de l'industrie, leur a fait inventer sans s'en douter la banque d'échange.

D'autres industriels, ce sont tous des Grecs, se livrent sans pudeur et quasi ouvertement à une sorte de spéculation bien plus coupable : le *Moniteur* français en a déjà prévenu le commerce français. Ils ramassent autant qu'ils peuvent de monnaie d'or anglaise et française, en ce moment extrêmement abondante à Constantinople, et ils la font passer au bain de Ruolz qui, sans altérer sensiblement sa forme extérieure, enlève une portion considérable de métal. C'est un petit métier très-lucratif, bien moins pénible que le vieux système hébreu de la lime : il est à la portée des dames et des demoiselles qui contribuent ainsi à la prospérité de leur intéressante famille.

L'autre jour, dans une soirée chez un riche raya, un Français complimentait la dame de la maison sur de magnifiques bracelets d'or ciselé qui ornaient des bras dignes de la Vénus de Milo, les plus parfaits du monde parce qu'on ne les voit qu'en imagination.— Oh ! Monsieur, dit le mari, ma femme a eu le mérite de bien les gagner avant d'avoir celui de les bien porter : c'est elle qui *tient l'or du comptoir*. Le Grec se mordit la langue ; mais le jeune homme avait compris cet euphémisme de *tenir* pour *travailler*. Il prit son chapeau et s'en alla, se promettant bien de ne jamais donner son or à tenir à cette beauté trop *grecque*.

Nous sommes ici en plein ramazan depuis samedi dernier, 27 mai, et les musulmans poussent le fanatisme du jeûne jusqu'à supprimer aux ghiaours qui vont aux bains turcs le café et la limonade sacramentels. Je suis sorti deux nuits de suite pour contempler les illuminations

féeriques de Stamboul. Il en est de cela, hélas! comme des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des splendeurs orientales dont on nous rebat les oreilles depuis notre enfance. Vous pouvez m'en croire : tous les feux, toutes les tiares étincelantes des minarets ne brillent pas le quart autant que la prose et la poésie pyrotéchniques des descriptions que vous en avez pu lire. Constantinople, illuminé tel que je le vois à présent, est tout juste un peu moins éclairé qu'une honnête ville européenne dans les nuits ordinaires. Je ne songe même pas à comparer ce maigre déploiement de lampions à nos deux éblouissantes manifestations de Fourvières, ce serait absurde; allez simplement sur un des ponts du Rhône ou de la Seine par une belle soirée, et vous verrez sans vous déranger une illumination infiniment plus féerique que celles du ramazan. Celle-ci n'est remarquable que par le contraste avec la complète obscurité où cette grande capitale reste plongée la nuit pendant tout le reste de l'année.

Vendredi j'ai été voir la dernière promenade aux eaux douces d'Europe, un des charmes de Constantinople qui tient plus que ne promettent les livres. Après les fêtes du *Courbam-Beïram*, la pâque des mahométans, la foule se porte aux eaux douces d'Asie, et, pendant le carême qui précède, les dames dorment le jour pour tricher leur jeûne, tandis que les caïdgis, le ventre creux, n'ont pas le cœur à la rame; or, sans arrabas de dames turques et sans caïques élégants, cette promenade du dimanche musulman perd la moitié de son attrait.

L'autre jour, au contraire, toute la population fashionable et pittoresque de Stamboul semblait s'être donné rendez-vous sous les gracieux ombrages du Barbyssés,

pour leur dire adieu jusqu'à l'année prochaine. La jolie rivière disparaissait sous des milliers de caïques dorés, et les prairies étaient remplies d'équipages asiatiques et de promeneurs aux costumes variés à l'infini.

Je ne résisterai pas au plaisir de vous envoyer quelque jour de curieux détails sur ce Hyde-Park constantinopolitain, où j'ai vu des choses bien autrement extraordinaires que l'anecdote des officiers anglais; toutes mes idées reçues sur la jalousie turque en sont bouleversées de fond en comble. Aujourd'hui, ces récits jureraient un peu trop à côté de la politique; je reste dans ma spécialité, en vous parlant d'un seul promeneur, aussi illustre par sa naissance qu'obscur par la retraite où on le maintient soigneusement, c'est le frère du sultan Abdul-Medjid. Il était dans un fort bel équipage parisien, attelé de quatre chevaux. Derrière lui caracolait une nombreuse escorte de lanciers et de saïs, tenant en main son magnifique cheval de selle, harnaché d'or et de pourpre.

Son Altesse Impériale paraît aussi favorisée par la nature que son frère aîné par la fortune. Sa physionomie sévère est remarquablement belle. Sur cette figure basanée, au front large, au nez droit, à la bouche serrée, aux grands yeux noirs et rêveurs d'aigle captif, il règne une expression saisissante d'orgueil blessé et dédaigneux qui brave le sort et rit de ses ennemis. Ce prince, retenu loin des affaires et dans un état d'infériorité jalouse, passe pour le rival de son aîné, de son souverain, pour le chef du vieux parti turc : et là-dessus on jase beaucoup, il se dit des choses terribles.

En tous cas, et quel que soit le vrai ou le faux de ces commérages pérates, il est certain que Son Altesse Impé-

demi que tout récemment, par le dernier traité d'alliance intervenu entre la Sublime-Porte et ses deux alliées, la France et l'Angleterre.

Dieu sait toutes les amères récriminations que cette injuste inégalité civile a attirées et attire encore chaque jour à ces pauvres Turcs qui, pour ne pas avoir respecté *aussi religieusement que nous autres civilisés le principe sacré de la propriété, sont tombés dans la paralysie, l'agonie et la mort, où les a conduits leur barbarie!*

Les purgons politiques qui débitent ces tirades ne font pas attention à une chose, c'est que le principe de la propriété existe pour les chrétiens en Turquie aussi bien qu'en France, et en certains cas fort essentiels beaucoup plus que dans les autres États européens. Bien loin que la France et l'Angleterre aient dû l'imposer au sultan comme une dure condition *sine quâ non* de leur alliance, ce même sultan Abdul-Medjid-Khan avait déjà, quatorze ans auparavant, le 3 novembre 1839, confirmé de son plein gré avec une force nouvelle, par son hattishériff de Gulhané, les droits de tous ses sujets à la propriété, *conformément aux glorieux préceptes du Coran et aux antiques lois de l'empire*. Ce sont les propres expressions de Sa Hautesse parlant en face de tous les légistes, des ulémas et des chefs de l'islamisme réunis dans son palais. On peut donc admettre que le padischa ne disait rien qui ne fût parfaitement avéré ; comme aussi quand il attribue, dans le même préambule de cette espèce de charte musulmane, le déclin, l'appauvrissement de l'empire à la cause universelle de toute décadence politique : à l'inobservation des lois, et non à ces mêmes lois qui, jadis, ont fait la prospérité des califes et des Osmanlis, à

une époque où les peuples de l'Anatolie se réfugiaient sous leur domination généreuse, pour échapper aux exactions impitoyables et à la tyrannie de la cour byzantine.

Faut-il citer les paragraphes du hatti-shérif qui affirment l'existence des droits des rayas? Les voici:

« Chacun possédera ses propriétés de toute nature, et « en disposera avec la plus entière liberté, sans que personne puisse y porter obstacle; ainsi, par exemple, les « héritiers innocents d'un criminel ne seront pas privés « de leurs droits légaux, et les biens du criminel ne seront pas confisqués, » ainsi que cela se pratiquait constamment sous la loi byzantine, dans toutes les monarchies ou républiques chrétiennes jusqu'au XIXe siècle.

« Ces concessions impériales s'étendent à tous nos sujets, « de quelque *religion*, de quelque *secte* qu'ils puissent être; « ils en jouiront sans exception. Une sécurité parfaite est « donc accordée par nous aux habitants de l'empire, dans « leur vie, dans leur honneur et leur fortune, ainsi que « l'exige le texte sacré de notre loi. »

Le droit de propriété est donc bien établi et a toujours existé en Turquie; là n'est pas le besoin de réforme, non plus que dans l'énormité des impôts *réguliers* qui ne sont pas le dixième de ceux que paient les paysans en France. La capitation, appelée le haratch, contre laquelle certains écrivains turcophobes se sont si fort récriés, est l'impôt personnel le moins oppressif qu'il y ait chez aucun peuple. Il se réduit à une somme qui varie suivant les provinces, les professions et l'âge des hommes, depuis 2 fr. jusqu'à 10 par tête de mâle au-dessus de sept ans et au-dessous de soixante. Les femmes, les vieillards, les ecclésiastiques, les aveugles, et généralement tous les individus

incapables de gagner leur vie, sont exempts de cette capitation, et, en cas de misère absolue, la loi met leur entretien à la charge de leur famille ou des communes.

On a prétendu que cet impôt était un signe de servitude, parce qu'il représentait le rachat de la vie du vaincu, le droit de porter sa tête sur ses épaules; des politiques fantaisistes ont même insinué que le raya qui n'acquittait pas cette dette du sang s'exposait à en perdre le gage. La vérité exacte est que la loi musulmane, en cela du moins infiniment plus humaine que celle de nos États *civilisés*, bien loin de faire trancher la tête du contribuable récalcitrant, n'autorise seulement pas à le mettre en prison, et à faire vendre par *expropriation forcée ses instruments aratoires, ses ruches d'abeilles et ses terres*. Si ce n'est pas là respecter le principe de la propriété, que sera-ce donc ?

La justice musulmane ne reconnaît que deux moyens de forcer la rentrée des impôts dus par les paysans : la vente de leur maison et de leur mobilier, et si cela ne suffit pas, si l'on pense que le contribuable cache son argent, la bastonnade sur le dos ou la plante des pieds.

C'est là sans doute un reste de barbarie, mais autorisé par l'usage traditionnel des populations orientales et même occidentales dans le moyen-âge. Sous ce rapport, d'ailleurs, les Turcs sont bien moins barbares que les Russes, qui prétendent les supplanter de par le droit chimérique d'une supériorité de civilisation fort peu avérée.

Les autres contributions, l'impôt foncier, celui des troupeaux, du mobilier et des cheminées, toutes fort irrégulières et inégalement réparties entre les musul-

mans et les chrétiens, sont en somme fort insignifiantes, comparées aux nôtres.

Ce dont les contribuables se plaignent avec raison, c'est de l'abus déraisonnable des corvées et des logements de voyageurs, de la vénalité des juges, des rapines des percepteurs juifs, arméniens ou grecs, et surtout de l'injuste répartition des impôts, laissée trop souvent à l'arbitraire des pachas qui, changeant fréquemment de place et loin de tout contrôle efficace, pressurent le peuple pour s'enrichir promptement à ses dépens en lui *faisant suer*, selon leur expression, des impôts ordinaires et extraordinaires dont ils volent les trois quarts.

Ces abus sont évidents ; les Turcs en sont souvent victimes aussi bien que les rayas chrétiens; là est la faiblesse et la ruine de l'empire ottoman. Le sultan et ses ministres éclairés le comprennent parfaitement; plus que personne ils désirent une réforme énergique et radicale sur ce point essentiel ; mieux que l'étranger, ils connaissent la nécessité de resserrer les liens de la centralisation administrative complétement relâchés; mais aussi, mieux que leurs ennemis ou que leurs alliés, ils sentent qu'une pareille réforme est plus difficile, plus lente, et demande plus de prudence que celle de l'uniforme et de la discipline des armées. Il ne s'agit pas, en effet, de changer des coutumes et des habitudes extérieures : il est nécessaire de lutter contre des passions intimes, contre des intérêts personnels, contre des mœurs séculaires passées en seconde nature. D'ailleurs, avant d'entreprendre cette régénération, ne faut-il pas former d'abord un assez grand nombre d'hommes nouveaux capables de la seconder ?

Au surplus, quelle que soit la gravité de ces abus subal-

ternes de l'administration musulmane, moins que personne, les gens qui rêvent une restauration byzantine ont le droit de jeter la pierre aux Osmanlis. Car ceux-ci n'ont eu que le tort d'imiter l'esprit de violence, de rapine et de corruption effrénée de ce Bas-Empire, aujourd'hui regretté par les fils de ceux qui l'ont exécré et renversé alors qu'il existait.

Outre le droit monstrueux d'acheter le blé en province à vil prix, les empereurs de Byzance prélevaient encore sur leurs bienheureux sujets l'impôt personnel ou haratch, la contribution sur le bétail et les douzièmes extraordinaires ou centimes additionnels; ils avaient de plus les revenus des douanes, du timbre, des monopoles industriels et des octrois sur les denrées alimentaires; ils possédaient d'immenses domaines impériaux, et d'opulentes listes civiles; ils héritaient, comme chefs féodaux, de la fortune de tout grand vassal qui mourait, à l'exclusion de sa veuve et de ses enfants laissés dans la misère; ils n'agréaient de requête que les mains pleines, altéraient la monnaie, vendaient effrontément les places et la justice, remplissaient leurs palais d'esclaves prisonniers de guerre, et choisissaient la moitié de leurs officiers parmi des eunuques.

Pour compléter ce tableau moral et financier de l'autorité du *Sébastocrator byzantin*, il convient d'ajouter que tous les revenus publics étaient affermés à des collecteurs avides jusqu'à la férocité et qui, pour faire *suer l'impôt*, employaient la bastonnade turque, accompagnée du cachot et de la torture.

Ces vices du Bas-Empire tenaient-ils à la barbarie de ces siècles arriérés, et se seraient-ils corrigés d'eux-mêmes,

par le seul progrès du temps? Cela n'est pas probable; car le peuple grec, vaniteux et pourri dans l'âme, était incapable de se relever par sa vertu propre, et encore moins eût-il voulu se résigner à suivre humblement l'exemple et les idées des Latins occidentaux qu'il déteste religieusement comme schismatiques, et qu'il méprise stupidement comme barbares.

La Grèce indépendante prouve ce que peut la masse du peuple grec pour sa régénération, même aidée de force par les Latins; les rapines des évêques orthodoxes à l'égard de leurs ouailles montrent ce qu'on doit attendre de ses classes éclairées. Aujourd'hui, sous la domination turque comme au temps des Phocas et des Cantacuzène, les prélats schismatiques ont conservé le privilége de lever pour leur propre compte certains impôts particuliers, tels, par exemple, que celui des *foyers*. Hé bien! ces braves pasteurs se montrent, après aussi bien qu'avant la conquête, les plus âpres des publicains. Leurs pauvres brebis ne s'échappent tondues de fort près, d'entre les mains infidèles des pachas, que pour être écorchées vives par leurs mains pontificales et orthodoxes.

Les Osmanlis, quoique corrompus par le contact du peuple vaincu, ont du moins le mérite d'avoir apporté à Constantinople une partie de leurs anciennes vertus de barbares, et corrigé en partie ce que les mœurs et l'administration byzantine offraient de plus odieux. Plusieurs sultans, principalement Mahmoud et son fils Abdul-Medjid, ont fait de louables efforts afin de réprimer les exactions désordonnées des pachas, en revenant, autant que cela se pouvait, à l'antique simplicité économique du gouvernement des califes arabes et des premiers sultans ottomans,

alors que les taxes étaient toutes gratuitement réparties, recueillies et envoyées au fisc par les municipalités.

Dans ce but, Abdul-Medjid essaya d'instituer en 1840 des espèces de pachas-préfets qui, au lieu d'acheter à forfait, pour une somme fixe d'impôt, leur gouvernement dont ils extorquent le double ou le triple, devaient recevoir une solde fixe, ne plus se mêler de finances ou de justice, et se borner à maintenir le bon ordre et l'obéissance aux lois. Cette mesure excellente devra être mise en pratique tôt ou tard; elle a échoué en grande partie contre la résistance obstinée des passions et des intérêts coalisés du personnel administratif de la Turquie. Les hommes ont fait momentanément défaut à la sagesse du sultan; ce n'est qu'une affaire de patience et de temps, que la présence des armées européennes pourrait bien abréger considérablement.

J'ai parlé des municipalités turques; elles sont une des preuves les plus éclatantes, et pourtant les moins connues, du sincère libéralisme politique des Osmanlis à l'égard de leurs sujets. Chaque hameau, village ou ville, suivant qu'il y a un nombre suffisant d'habitants, reçoit d'autorité, ou bien élit son maire (*soubaschi* ou *protogeros*). Il est musulman, orthodoxe ou catholique, selon la religion de la majorité de la commune. Celle-ci élit ensuite à la pluralité des voix des officiers municipaux pour administrer les intérêts communs, et des prêtres ou des anciens pour juger les différends.

Les électeurs ont la faculté de réélire les magistrats dont les fonctions gratuites sont annuelles ou semestrielles.

Une fois la commune ainsi constituée, elle jouit d'une indépendance à peu près complète dans la gestion de ses

affaires propres ; indépendance égale, sinon supérieure, à celle de la commune américaine et bien plus large que celle dont jouissent nos municipalités françaises. Le pacha de la province n'a de rapports officiels qu'avec le maire, lequel, assisté de son conseil, répartit et lève les contributions *ordonnées* par ce représentant de l'autorité centrale, entre les mains duquel il les verse. C'est encore le soubaschi musulman ou le protogeros des Grecs rayas qui distribue les corvées, les logements forcés, passe les contrats, partage au besoin les terres vacantes ou les successions sans héritiers ; et veille enfin à l'entretien des pauvres auxquels la loi musulmane accorde le 2 pour 100 de tout revenu.

Combien de peuples très-*civilisés* pourraient se modeler avec avantage sur cette *barbare* organisation municipale, que je ne fais qu'indiquer sommairement. Elle ressemble d'une manière frappante à celle du moyen-âge, sagement conservée et améliorée par les Anglais, les Américains et les Allemands. Sans parler de son libéralisme et de plusieurs autres avantages faciles à comprendre, elle a surtout le mérite de simplifier énormément la machine gouvernementale, en supprimant une foule de rouages inutiles et en concentrant l'action du pouvoir sur des groupes au lieu de l'éparpiller sur des individus.

Malheureusement, dans la commune comme dans toutes les autres parties de l'administration de ce pays, règnent la corruption, les abus et la mauvaise foi : la machine est bonne, les hommes seuls ne valent rien. Les soubaschis et leurs conseils municipaux ne manquent jamais, dans la répartition des impôts, de se décharger, eux et leurs amis, de la plus grande partie du fardeau,

qu'ils rejettent sur les épaules des pauvres diables. Bien heureux sont encore ceux-ci, si leurs maires, imitant les pachas, ne triplent pas à leur profit personnel la quote-part du village.

L'organisation des bureaux ottomans est encore plus simple et facile que celle de l'administration ; la plaie des peuples civilisés la paperasserie, y est réduite à sa plus simple expression : il n'y a pas même de pupitre pour écrire. Dans un ministère turc, les commis, les scribes, les bureaucrates et les pachas, sont accroupis sur de larges divans qui garnissent le pourtour des salles. Chacun des agents subalternes a son écritoire et sa plume à la ceinture ; les livres et les papiers sont pêle-mêle sur la natte du plancher. En a-t-on besoin, on se baisse, on les ramasse, on reprend sa place, on fume une pipe, on feuillette, l'on écrit sur son genou ou sur sa main, et le dossier est rejeté par terre. Les caissiers de la Sublime-Porte n'ont en plus qu'un grand coffre où ils puisent l'argent, qu'ils remplacent par de petits morceaux de papier énonçant chaque somme de paiement.

Firmans, bérats, teskérés, toute pièce expédiée est confiée à un agha qui engloutit la chose dans une vaste poche qu'il porte sur son ventre comme le *sporron* des Ecossais. Ce personnage essentiel des konaks turcs se promène constamment dans les vastes corridors tapissés de natte, où les solliciteurs attendent assis par terre, les jambes croisées ; et à mesure qu'il rencontre les parties intéressées, il leur remet leur papier officiel, non sans avoir murmuré à haute et intelligible voix le mot de : *Bakchich!* (cadeaux). A six heures du soir les bureaux se ferment, on entasse les livres au hasard dans de grandes malles, et

on les descend dans des caves voûtées à l'abri du feu.

Il y a certainement beaucoup trop de négligence et de désordre dans cette bonhomie de la bureaucratie ottomane qui favorise une foule de grappillages financiers et d'abus administratifs ; mais à tout prendre cela revient encore à meilleur marché que la paperasserie excessive des nations civilisées. De l'aveu de tous ceux qui ont été à même d'en faire l'expérience, rien n'égale la promptitude, la netteté et l'intelligence avec lesquelles un Turc intelligent expédie une affaire sans nul griffonnage. Pour lui, il n'y a pas d'heure de bureau : à tout instant de la journée et partout il est prêt à remplir ses fonctions. Dans son konak ou hors de son konak, à pied ou à cheval, n'importe, il donne toujours audiences et réponses instantanément... pourvu qu'on ait soin de lui graisser la patte.

Autrement, point de bakchich ! point de Turc ! Vous iriez dix fois à son bureau, et à l'heure du bureau, vous n'obtiendriez rien que des *baccaloum !* nous verrons ; *inschallah !* s'il plaît à Dieu ; ou *allah rassolseun !* que Dieu vous aide. Si cette eau bénite musulmane ne vous suffit pas, on fumera le chibouck à votre nez, et enfin, dernière ressource pour chasser poliment un solliciteur sans bakchich, le pacha saisi d'un transport de dévotion se prosternera au milieu de l'audience, et commencera ses patenôtres et ses soixante-douze génuflexions.

Je ne répète pas ce que tant d'autres ont déjà dit sur les ganaches, qui ne manquent pas plus dans les bureaux turcs que dans ceux des chrétiens, et je borne là ces observations ; elles dépasseraient les limites d'une honnête correspondance, si je prétendais faire une étude approfondie de la société ottomane et de son administration.

Telle n'est certes pas mon intention, j'ai seulement voulu citer quelques faits essentiels généralement peu connus, pour prouver qu'il y a chez *ces barbares oppresseurs des chrétiens* autant de bien que de mal, autant de liberté que de tyrannie ; et que les défenseurs des Grecs, qui crient à la poutre dans l'œil du Turc, ont au moins une fort grosse paille dans le leur.

J'ai désiré surtout préciser certains points suffisants pour démontrer par où pèche le gouvernement turc, et faire de ces vices la part équitable qui revient en propre aux Osmanlis, et celle qui retombe sur les byzantins.

Ces défauts, d'ailleurs, sont ceux de tous les grands peuples qui ont beaucoup vécu. Nous en avons eu notre bonne part sous l'ancien régime, nous les avons bien en partie extirpés, mais par une révolution sanglante, laquelle a failli emporter le malade avec la maladie ; ce remède héroïque tuerait net la pauvre Turquie, les Turcs n'en veulent pas, et pour cela surtout ils ont raison de dire : *baovaloum !*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, par moi-même, je n'aurais pas pu dans un court séjour recueillir toutes ces notes et leur donner une autorité convenable. J'ai écouté le témoignage de beaucoup de gens instruits, résidant et voyageant depuis longtemps dans le pays, j'y ai ajouté le peu qu'il m'a été donné de voir de mes yeux ; et trouvant tout cela conforme à ce qu'ont écrit sur la Turquie deux hommes qui la connaissaient bien, M. *Urquhart* et M. *Boué*, je crois pouvoir vous le donner comme loyalement vrai.

XIVme LETTRE.

Revue des Anglais par le sultan. — Scène de fanatisme. — Siége de Silistrie. — Les Français au Pirée. — Bachi-bozouks à la solde de la France.

Constantinople, 5 juin 1854.

Nous avons été ici bien enchantés d'apprendre par les journaux qu'à la date du 20 mai 2,000 Français occupaient les thermopyles de Pravadi, en avant de Varna, et que Constantinople jouissait depuis un mois d'une garnison française. Les saillies de nos soldats, les scènes comiques entre eux et les habitants de la grande ville, nous ont d'autant mieux divertis, que ce sont là des primeurs d'esprit gaulois singulièrement prématurées.

Pas un seul de nos grenadiers n'a encore monté la garde aux *thermopyles* de Pravadi, et pas une seule compagnie de nos troupes n'a encore mis le pied dans Stamboul ou aux environs. On n'y a vu jusqu'à présent qu'une ou deux douzaines de soldats-ouvriers et quelques officiers du génie, de l'artillerie, du service médical et de l'administration, venus ici depuis une semaine environ afin de tout préparer pour l'installation de la division du

prince Napoléon, qui doit arriver en trois colonnes, le 10, le 12 et le 13 de ce mois.

La lenteur de sa marche est facile à comprendre, et peut donner une idée des difficultés que rencontre une armée européenne dans ce pays. Sous le rapport de la viabilité, il en est exactement au même point que l'Algérie avant notre occupation. Malgré le temps magnifique dont nous jouissons maintenant, et grâce auquel les routes turques sont actuellement dans le meilleur état possible, les troupes de Son Altesse Impériale n'en sont pas moins obligées, en beaucoup d'endroits, de refaire ou d'élargir les chemins pour le passage de l'artillerie et des bagages. Il faut, en outre, ménager d'avance à chaque étape des approvisionnements de bois, de pain et de viande sur pied, afin de ne pas consommer sans nécessité les vivres secs apportés de France et réservés pour les besoins impérieux de la campagne. A leur arrivée à Daoud-Pacha, nos régiments trouveront leur logement tout prêt à les recevoir, soit dans la caserne, soit sous les tentes dressées à côté par les soins et aux frais du gouvernement turc.

La deuxième division, qui est partie le 1er juin de Gallipoli pour aller à Andrinople, rencontrera sans doute les mêmes obstacles à la rapidité de sa marche.

Par mer, les choses vont un peu plus rondement; à l'heure qu'il est, la première division française et au moins douze mille Anglais sont déjà campés à Varna, à vingt heures de marche de l'armée russe. Tout ces jours-ci il a régné un mouvement prodigieux sur le Bosphore : steamers anglais, français et turcs, remorquaient par centaines les bâtiments chargés de troupes

et de matériel de guerre. Les frégates à vapeur entraînaient derrière elles, à la remonte, quatre ou cinq navires à la fois.

Avant leur départ, les troupes françaises ont été, comme vous le savez, passées en revue par le maréchal; le corps expéditionnaire anglais de Scutari a eu l'insigne honneur de défiler mercredi dernier devant S. H. le sublime padischa. Cette faveur inusitée a été payée d'avance par un amer déboire. Le sultan s'est fait attendre pendant trois heures! Les 10,000 hommes qui étaient massés en colonnes serrées et l'arme au bras, sous les rayons d'un soleil brûlant, trouvaient la sieste impériale un peu longue : la reine Victoria ne s'en permettrait pas une semblable.

Débarqué de son caïque impérial à une heure et demie, au bruit des salves d'artillerie, Abdul-Medjid a été reçu à l'embarcadère de la caserne de Haïder-Pacha par son ministre de la guerre, par l'ambassadeur de Sa Majesté britannique, par lord Raglan, et par S. A. R. le duc de Cambridge. Je vous ai parlé si souvent du sultan et des revues anglaises que je ne veux pas retomber dans d'inutiles répétitions.

Cet appareil de guerre, la vue de ces troupes d'élite, le bruit du canon, les hommages des princes et des grands personnages, rien de tout cela n'a pu dérider la froide et impassible figure du fils de Mahmoud; rien n'a pu rabaisser jusqu'au sourire de satisfaction ces sourcils dédaigneusement relevés au milieu du front. Au fait, un sultan dans la position d'Abdul-Medjid ne doit guère montrer de contentement. Ses ancêtres Mahomet II et Soliman eussent fait une sombre grimace en se voyant,

dans leur capitale, à la merci des soldats chrétiens de l'occident ou des tartares orthodoxes de l'Orient. Je dois dire que, sur ce sujet, bon nombre de Turcs de l'ancien et même du nouveau régime conservent les mêmes sentiments que ces deux glorieux sultans.

Un derviche fanatique s'est chargé d'exprimer cette opinion à Sa Hautesse elle-même, au beau milieu de la revue, et avec une insolence inouïe. Ce vieil hadji enragé, probablement surexcité par le jeûne du ramazan, a saisi la bride du cheval du sultan, et devant tout son cortége, devant les bataillons anglais, lui a reproché de se souiller par son alliance avec les chrétiens. — Fils de ghiaour! lui a-t-il crié, tu as introduit les chiens d'infidèles dans l'empire de l'islam; tu n'es qu'un ghiaour comme ton père. Si tu voulais chasser les Russes, que n'appelais-tu à ton aide les vrais croyants en déployant le drapeau du prophète! nous aurions tous tiré le sabre; les Moscovites eussent disparu de la terre, et tu régnerais à Moscou. Que le prophète te maudisse! que les oiseaux du ciel te salissent la barbe!!!

Les cawas ont écarté doucement et poliment cette ganache furibonde; le sublime padischa n'a pas seulement sourcillé à ses injures. On affecte de considérer ces fanatiques atrabilaires comme des fous, et, en cette qualité, on les respecte pour ne pas être obligé de les empaler.

L'empereur Nicolas a, dit-on, écrit de sa main à Paskiewitsch un ordre formel d'enlever Silistrie avant l'arrivée des *païens occidentaux;* dût-on, ajoute ce Tamerlan-Tartufe, *le prendre avec les dents*. Mais il paraît que c'est moins facile à faire que de chanter des *Te Deum russes*, car derrière de mauvais retranchements les Otto-

mans se battent comme des démons. Si les Moscovites s'acharnent trop sur cette amorce, j'espère que, les Français et les Anglais aidant, il leur arrivera quelque mésaventure. En attendant cette désirable péripétie finale, Hussein-Pacha, le commandant de la place, vient de leur servir un plat de sa façon ; il est moins hautement épicé que la fameuse mine de 10,000 hommes tués, mais il est plus véridique. Je le tiens d'un colonel-instructeur au service de la Porte.

Les Russes ayant reçu de puissants renforts par le nouveau pont jeté sur le Danube, en aval de Silistrie, avaient complété l'investissement de la ville en envoyant en amont une de leurs divisions. Moussa-Pacha dut alors concentrer dans le corps de la place les postes avancés : trompés par cette démonstration, sans doute, l'ennemi s'imagina que la redoute d'Arab-Tabia avait été évacuée. Dans la nuit du 24 au 25, une de ses colonnes, forte de 3 ou 4,000 hommes, s'avança pour s'en emparer. Aucun canon, aucun soldat ne paraissaient sur les remparts ; les Moscovites s'étaient paisiblement approchés à demi portée de mitraille, quand tout d'un coup deux batteries subitement démasquées vomirent une trombe de fer et de feu, qui décima leurs rangs et jeta parmi eux une telle panique que, se renversant, se culbutant dans leur fuite précipitée, ils se fusillèrent les uns les autres au milieu des ténèbres.

Malgré cet échec, les Russes revinrent encore deux fois à la charge contre ce fort ; à la dernière, les bachi-bozouks albanais les repoussèrent avec une telle furie, qu'abandonnant leurs morts et leurs blessés qui jonchaient les palissades et les fossés, ils se retirèrent précipitam-

ment en désordre ; ce que voyant, la colonne chargée de l'attaque de la redoute d'Yélanli lâcha pied et prit la fuite. Cette double défaite a entraîné immédiatement la retraite de toute la division campée de ce côté de la ville qui se trouve ainsi *partiellement* débloquée, mais non pas *entièrement*, comme on le dit à Constantinople.

On ne sait pas si Paskiewitsch reprendra cet investissement ou s'il se retirera prudemment, ainsi qu'on le craint, devant les renforts français et anglais arrivés récemment à Varna. Ce vieux prince-généralissime sait la guerre, il est sur les lieux, et malgré les psaumes dont son très-pieux empereur émaille ses manifestes-sermons, il a pu se convaincre par ses yeux que le Très-Haut ne combat pas en ce moment pour la sainte Russie. Il se soucie très-peu d'ajouter aux lauriers véritables qui couronnent ses cheveux blancs les lauriers gascons d'Osten-Saken Ier.

Le roi Othon a souscrit l'ultimatum présenté par les trois puissances alliées à la pointe des baïonnettes d'une brigade française récemment débarquée au Pirée. Au lieu de céder généreusement à un sentiment de reconnaissance pour les services que la France a rendus à son misérable royaume, Sa Majesté hellène a préféré l'humiliation d'obéir à la dure nécessité de la force, enfin elle a signé; signé malgré la reine, qui a, dit-on, employé tous les moyens imaginables diplomatiques et extra-diplomatiques pour maintenir son débile et royal époux sur le chemin du trône de Byzance. Rien n'y a fait; le roi a solennellement désavoué ses coupe-jarrets palikares, et renoncé à la pourpre des Césars. La reine a versé des larmes bien amères, en voyant ainsi s'en aller à vau-l'eau

son cher diadème en expectative des Eudoxies et des Théodoras. Une particularité, s'il faut en croire les mauvaises langues athéniennes, les pires de toutes, ajouterait beaucoup à ce cuisant chagrin : c'est que la couronne impériale était déjà commandée, et què le joaillier n'entend pas être soldé par une note diplomatique.

Cette détermination forcée et tardive est, assurément, une cruelle humiliation pour Sa Majesté hellène; mais exercera-t-elle une influence pacificatrice immédiate sur les troubles de l'Epire et de la Thessalie? Il y aurait, ce semble, un peu de naïveté à le croire : ici on n'y compte guère. Bien que le roi Othon ne soit pas sorcier, tant s'en faut, il se trouve en ce moment à peu près dans la même situation embarrassante que ce magicien de la légende, victime des démons qu'il avait eu l'imprudence d'évoquer avant de savoir le secret de leur commander.

Il aurait pu au commencement arrêter les expéditions de ses bandits, si toutefois il ne les a pas lancés lui-même; à présent, la force des armes seule pourra faire rentrer dans leurs repaires les Kariskaïkis, les Tzavellas, les Karatasos et *tutti quanti:* ces braves palikares se soucient des ordres de leur souverain bavarois comme de ceux de l'empereur de Chine.

A Constantinople tout le monde sait bien à quoi s'en tenir sur le compte de ces illustres guerriers en fustanelle, parmi lesquels je puis vous certifier qu'il y a bon nombre de Polonais, de Hongrois, d'Italiens et d'anciens légionnaires de Garibaldi. J'ai même eu le plaisir, je ne sais si je vous l'ai déjà dit, de faire la traversée avec deux de ces gentilshommes a bord du *Louqsor*. S'étant enivrés à Malte, ils avouèrent hautement leurs projets d'aller

guerroyer en Epire: Ils débarquèrent à Syra avec tout leur arsenal de malandrins de mélodrame. Jusques à quand la bonhomie libérale moderne aura-t-elle la simplicité de prendre ces successeurs des routiers et des condottierri du moyen-âge pour des patriotes, parce qu'ils en portent toutes les cocardes ?

La lettre de Grivas a paru étonner les anciens philhellènes occidentaux, elle n'a rien appris aux Orientaux : ils savent que les honorables collègues de ce chef pourraient en écrire bien d'autres.

Des palikares je passe aux bachi-bozouks; la transition est insensible. Le général Yussuf, qui doit organiser un corps de cette cavalerie irrégulière à la solde de la France, était ici dernièrement. Il vient de partir pour Choumla, afin de juger à l'œuvre ces têtes-à-l'envers, parmi lesquelles il va recruter ses escadrons.

Cet officier général a certes un mérite spécial incontestable, et militairement il remplira mieux que personne cette mission délicate. Pourtant on se demande si sa qualité de musulman converti au christianisme ne sera pas un obstacle insurmontable à son influence sur ces cavaliers asiatiques, dont le fanatisme est bien plus ardent, plus indomptable que celui des Arabes algériens. Cependant, il ne faut rien moins que toute cette influence du commandement pour imposer à d'aussi rudes natures. Voici un échantillon de la manière de les discipliner.

Un officier français, M. de Saint-A..., qui a fait en religion l'inverse du général Yussuf, commandait, il y a quelques années, un escadron de cavaliers volontaires aux environs de Bagdad, où l'on guerroyait contre des tribus de Turcomans et d'Arabes pillards. Un jour un courrier

apporta de fâcheuses nouvelles, et au lieu de les transmettre secrètement au pacha, il les répandit dans le camp. Lorsque M. de Saint-A... revint de chez le pacha et voulut prendre le commandement de sa troupe, celle-ci se mutina contre lui, déclarant formellement qu'elle connaissait le danger et n'irait pas s'y exposer témérairement.

Le commandant ne répondit pas à ces insolences; il remonta à cheval, tira son sabre, et pointant, taillant à tort et à travers dans la foule : Ah ! vous ne marcherez pas ! criait-il ; ah ! vous en savez autant que moi ! ah ! vous ne voulez pas courir à la mort ! Ah çà ! est-ce à vous ou à moi de commander?... En rang, serrez la colonne, en avant, marche ! Chaque mot étant accompagné d'une estafilade, les bachi-bozouks comprirent ce raisonnement et obéirent, doux comme des agneaux. Un chrétien et surtout un musulman converti ne pourrait pas employer les mêmes arguments; il se ferait écharper. Ce colonel de Saint-A... est maintenant chargé par le séraskier de régulariser un peu la cavalerie trop irrégulière des bachi-bozouks d'Omer-Pacha.

Il paraît convenu que le maréchal de Saint-Arnaud réunira sous son commandement supérieur les troupes turques et françaises. Omer-Pacha ne serait plus en ce cas que son lieutenant-général, dirigeant en sous-ordre les opérations de son corps d'armée ottoman. On assure même que chaque division française comprendra dans son effectif, à titre d'auxiliaires, un ou deux régiments musulmans.

Quant à la subordination ou à la coopération indépendante de l'armée anglaise, on en est encore réduit aux simples conjectures : lord Raglan commandera-t-il à son

supérieur en grade, ou se soumettra-t-il aux ordres d'un chef qui n'était que sous-lieutenant lorsqu'il avait déjà, lui, le grade de général? D'un autre côté, s'il dispose souverainement de son corps d'armée, n'est-il pas dangereux de partager le commandement en face d'un ennemi presque égal en force et puissant par l'unité absolue du généralat? Voilà les questions que tout le monde fait ici, et auxquelles personne ne peut ou ne veut répondre sérieusement. Les événements qui marchent rapidement ne tarderont pas à donner cette réponse.

XVme LETTRE.

Entrée des spahis algériens à Constantinople. — Cantonnement des Français à Daoud-Pacha.

Constantinople, 10 juin 1854.

Enfin, la première avant-garde de l'armée française est arrivée à Constantinople ! Avant hier jeudi, à sept heures du matin, un escadron de nos spahis algériens a traversé le vieux Stamboul d'un bout à l'autre, a franchi le pont de la Corne-d'Or et, remontant par les sentiers du cimetière de Galata, est venu faire halte un moment sur la promenade du petit champ des morts à Péra.

L'heure matinale à laquelle s'est effectuée cette entrée militaire a beaucoup nui à la sensation qu'elle eût causée autrement. Pendant le ramazan, les veillées se prolongeant quasi jusqu'à l'aube, la population musulmane dort le jour ou du moins ne se lève guère avant la prière de midi. Il en résulte que dans la matinée les rues sont presque désertes ; les magasins, les cafés, les bazars, et même les mosquées, tout est fermé ; on ne voit dehors que des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Francs.

Faute d'aliments inflammables, le feu de l'enthousiasme n'a donc pas pu éclater bien ardent, malgré ce qu'en dira la phraséologie stéréotypée.

Pourtant, aux fanfares des trompettes françaises, résonnant pour la première fois depuis environ six siècles au milieu des rues silencieuses de Byzance, on voyait les portes des maisons s'entr'ouvrir et laisser apparaître des figures étonnées. Juifs, Grecs et Arméniens s'empressaient; les boutiques étaient désertées, et les Osmanlis, réveillés en sursaut, accouraient, portant un de leurs enfants et traînant la babouche, se mêler à la canaille des rayas, afin d'admirer de plus près cette brillante cavalerie africaine que de beaux yeux noirs passaient en revue, à travers les petites lunettes rondes que la curiosité féminine se ménage entre les mailles serrées des grillages du harem.

Sans sortir de leur flegme habituel, les Turcs prenaient évidemment un grand plaisir à ce spectacle si nouveau pour eux. Les uns prétendaient que ces Arabes faisaient partie du contingent du bey de Tunis; d'autres assuraient que c'étaient des cavaliers du Maroc, envoyés par Muley-Abderrhaman à la guerre sainte. Les plus habiles, en petit nombre, faisaient observer que, les officiers portant tous le costume français, ce devaient être des spahis algériens à la solde de la France. Mais quelle que fût la diversité des opinions sur l'origine de la troupe, toutes s'accordaient à vanter la magnifique tournure militaire des hommes, l'excellence des chevaux et la beauté du costume. De vrai, c'était bien autre chose que les pauvres bachi-bozouks.

Composé d'environ 150 hommes robustes, aguerris et basanés, tous choisis, sauf une douzaine de Français,

parmi les meilleurs cavaliers des tribus algériennes, cet escadron est admirablement monté et équipé. Les chevaux barbes portent le harnais arabe, brodé, passementé et historié de glands rouges. Les soldats sont tous uniformément vêtus du grand costume des spahis réguliers : le haïk de mousseline de laine, le turbàn de cordes de poils de chameau, la veste, la culotte turques, le double burnous blanc et rouge, les bottes de maroquin à broderies et à franges flottantes, et les longs *chabirs* ou éperons en forme de poignards. Les pistolets à la ceinture dans des fontes brodées, le sabre passé sous la selle, et la carabine sur la cuisse complètent leur armement.

Les officiers seuls ont échangé contre le spencer des chasseurs d'Afrique ce magnifique costume oriental, un des plus artistiquement beaux que j'aie vus à Constantinople, avec ceux de deux chefs circassiens, de trois ou quatre Syriens et d'une demi-douzaine d'Albanais.

Après une courte halte, la colonne arrivée directement de Gallipoli par terre, en *treize* jours, s'est remise en marche pour aller camper à Kéni-Kœï sur le Bosphore, un peu au-dessous de Térapia où le maréchal de Saint-Arnaud va établir son quartier général.

Le ramazan se fait peu sentir dans la grande rue européenne de Péra ; aussi le défilé de nos spahis y a-t-il excité beaucoup la curiosité de la foule, et fait subir aux uniformes écarlates des Anglais, qui jusqu'alors avaient accaparé l'attention publique, une dépréciation considérable dans l'estime des dames pérates.

Au moment où l'escadron a passé devant la caserne d'artillerie, les canonniers turcs manœuvraient sur l'esplanade en face. La curiosité a été chez eux plus forte que

la discipline; tout le régiment a interrompu les exercices pour regarder les bédouins, et sans s'en douter très-probablement, il a été témoin comme tout Constantinople d'un des plus singuliers, sinon d'un des plus grands événements de l'histoire moderne.

En effet, si par la pensée on s'isole de la multitude des petits incidents successifs qui peu à peu ont familiarisé les esprits avec ce qui se passe actuellement, si l'on se reporte en souvenir seulement à vingt ans en arrière, on reste stupéfait à la vue des pas de géant que la France a dû faire pour recommencer encore une fois la lutte colossale de 1812, pour en arriver à faire battre en son nom, sur les bords de la Mer-Noire, les Arabes du Sahara contre les cosaques du Don et les Baskirs de la Tartarie. Qui sait même si, comme on le dit ici, les cipaïes indiens ne viendront pas bientôt joindre leurs bataillons à ceux de la Turquie, de l'Allemagne, de l'Afrique, de la France et de l'Angleterre! Le vieux monde tout entier serait alors représenté dans cette guerre suprême de la liberté contre la servitude.

Bien loin d'abandonner le siége de Silistrie après les échecs successifs du 25 et du 29 mai, il paraîtrait que Paskiewitsch, fidèle aux ordres de son empereur et au caractère opiniâtre des Moscovites, presse au contraire la place de plus près et multiplie ses attaques. L'officier supérieur dont je vous ai cité l'opinion à ce sujet serait bien surpris si cette ville ne finissait pas par succomber, à moins d'un secours qui devient de plus en plus probable.

Au surplus, on aurait tort d'attacher matériellement une trop grande importance à ce premier avantage de l'armée russe, à supposer qu'elle l'obtienne. La moindre

bataille gagnée sera bien autrement décisive que la prise d'une place frontière.

Les généraux routiniers de la première moitié du XVIIIe siècle passaient toute une campagne autour d'une bicoque ; une armée cherchant à la prendre, et l'autre à empêcher de la prendre. Frédéric et Napoléon ont terriblement changé cette vieille tactique : ils laissaient volontiers emporter une ville afin de remporter, eux, une victoire qui faisait tomber à la fois l'armée ennemie, ses villes et ses provinces entières, d'un seul coup. Jusqu'à présent les généraux russes semblent se modeler bien moins sur ces grands génies que sur feu monsieur le maréchal de Soubise.

Le gouvernement turc vient de donner au commandant Magnan et au capitaine Dupreuil le commandement de deux brigades de bachi-bozouks, sous les ordres du général Yussuf. Ces messieurs espèrent tirer un bon parti de ces fantastiques soldats, en faisant un usage raisonné de la bastonnade, des cadeaux et des coups de pistolet dans la tête. Le meilleur moyen de civiliser ces sauvages serait encore de leur donner une solde régulière, comme la Porte en a l'intention : il ne lui manque plus que l'argent. Il n'est pas étonnant qu'ils aient pillé, et tué pour piller, les pauvres diables ne recevaient pas un *para* du gouvernement. Ils avaient offert, il est vrai, de faire la guerre sainte à leurs frais, mais cela signifiait dans leur pensée : faire la guerre aux dépens du paysan ; faute d'avoir mis les points sur les *i* on ne s'était pas entendu ; les faits ont cruellement éclairci cette équivoque.

Au reste, les *têtes-à-l'envers*, pas plus que les gros turbans entêtés des vieux Turcs, ne pourront se soustraire à

l'influence de la force européenne présente à leurs côtés. Le barbare reste barbare dans son isolement, parce qu'il nie la puissance civilisée qu'il ne voit pas loin de lui; en dépit de ses préjugés, il la reconnaît et lui rend hommage quand il la touche du doigt. On trouve une preuve éclatante de cette vérité à Constantinople, où la présence des troupes anglaises et françaises modifie et corrige tous les jours davantage ce qui reste de fanatisme et de violence individuels dans une partie du peuple ottoman.

Il y a un an à peine, certains Osmanlis atrabilaires se procuraient encore la douce satisfaction de rosser le ghiaour dans les rues écartées; par humanité pour les chiens, ils eussent volontiers assommé le raya qui se serait permis de battre un de ces hargneux chacals; le chrétien surpris dans une mosquée par ces fidèles islamites était assailli par une grêle abominable de coups de poings et de coups de babouches; un regard trop curieux dans un arraba de femmes turques attirait infailliblement sur les reins de l'admirateur du beau sexe musulman les caresses d'un courbach en cuir d'hippopotame; enfin un chapeau ne pouvait pas paraître dans un incendie sans être aussitôt inondé, écrasé et couvert de boue, etc.

Aujourd'hui l'Européen qui se comporte décemment est partout aussi respecté que les pachas : à peine entend-il de loin en loin, dans les quartiers les plus excentriques de Stamboul, un vieux barbon musulman gronder entre ses dents en passant près de lui les mots *domous ghiaour*, cochon d'infidèle. J'ai pu pénétrer seul, sans aucun déguisement et sans firman, dans les mosquées et même dans Sainte-Sophie, en ayant soin de me déchausser et de ne pas y aller durant la prière. Bien d'autres Français en ont

fait autant. On rosse, on tue impunément les chiens, et non seulement on n'est pas battu, mais encore j'ai remarqué en maintes occasions que les plus irritables turbans verts, les plus tyranniques pelisses rouges sont embarrassés et honteux si un Européen les surprend à frapper un pauvre raya indigène.

Une trentaine de zouaves arrivés avant hier se sont promenés dans Stamboul, où ils ont produit un effet extraordinaire avec leurs costumes turcs et leurs allures de janissaires, tempérées par la gaîté française. Hier, les chevaux d'artillerie débarquaient à Thophana, et la foule assemblée sur la place ne pouvait se lasser d'admirer ces grandes et vigoureuses bêtes, qui semblent colossales à côté des petits chevaux du pays.

On parle, pour la semaine prochaine, d'une grande revue de la division du prince Napoléon par le sultan. J'espère que Sa Hautesse ne fera pas subir à nos troupes la petite mortification qu'elle a, sans doute involontairement, infligée aux Anglais, qui n'ont pas encore pu digérer la chose.

Il paraît décidément que la plupart de ces beaux soldats enrôlés de la Grande-Bretagne, quoique bons troupiers à la parade et à la bataille, sont d'ailleurs de tristes sujets. A côté des pauvres capotes grises de leurs compagnons d'armes français, leur caractère moral brille beaucoup moins que leurs habits rouges. Je ne prétends pas exalter la vertu de nos soldats aux dépens de celle de nos alliés; certes! nos zouaves ne sont pas des vierges timides, mais les officiers anglais eux-mêmes reconnaissent hautement cette supériorité morale : il y a chez nos troupiers un profond sentiment d'honneur militaire qui les

préserve de certaines vilenies, bien mieux que la crainte des châtiments.

Je me fais encore un plaisir de vous citer un fait très-flatteur pour notre marine. On s'est beaucoup récrié en France contre la fréquence des abordages et des échouements de vaisseaux pendant la commune campagne maritime de ces deux dernières années; on a même prétendu que la maladresse de nos marins avait prêté à rire à leurs habiles compagnons de croisière, les Anglais dont on vantait l'expérience et la science infaillibles. Hé bien! c'est le contraire qui est vrai. Les vaisseaux de la flotte de l'amiral Dundas ont commis plus de bévues que ceux de l'amiral Hamelin, si toutefois on peut appeler bévues des cas fortuits presque inévitables. Quoi qu'il en soit de la nature de ces accidents, la proportion en a été beaucoup plus forte du côté des Anglais que du côté des Français; seulement ceux-ci en ont trop fait de bruit, ceux-là n'en ont pas soufflé mot.

Je ne fais que vous répéter les paroles d'un capitaine de vaisseau anglais, en ajoutant que tous les officiers de la flotte britannique font le plus grand cas des talents et de l'activité juvénile de l'amiral Hamelin. Les quatre-vingts ans un peu affaissés de son collègue anglais font d'autant mieux apprécier cette dernière qualité. Le capitaine dont je vous cite l'opinion terminait en disant que, quant à lui, il s'estimerait très-heureux d'avoir l'honneur de servir sous les ordres d'officiers supérieurs tels que M. Hamelin et M. Bruat.

Les nouvelles de cette demi-décade sont un peu nulles: rien de bien saillant et surtout de bien positif, en Grèce et en Bulgarie. Dans le premier de ces pays, les brigandages

hellènes continuent; dans le second, le siége de Silistrie tire en longueur, et l'armée d'Omer-Pacha ne bouge pas. Heureusement que le général Prim, comte de Reuss, complétement rétabli de son indisposition, va partir pour la guerre à la tête de ses douze gendarmes catalans : il se propose, dit-on, d'en former quatre divisions.

Il ne reste plus à Gallipoli que la réserve et les dépôts de notre armée d'Orient; tout le reste est maintenant en route vers les Balkans ou le Danube.

J'espérais pouvoir vous raconter aujourd'hui l'arrivée du prince Napoléon avec sa division dans son cantonnement de Daoub-Pacha. Voulant, autant que cela m'est possible, vous parler d'après ce que je vois de mes yeux, plutôt que d'après le témoignage d'autrui, j'ai été hier me promener de ce côté, et j'ai éprouvé une double déception.

D'abord, malgré ce qui avait été dit quasi officiellement, que la colonne française devait doubler une étape pour arriver le 8 au lieu du 10, il n'était encore venu que 60 hommes envoyés en avant par mer, afin de tout préparer pour la réception des troupes. Deux cents chasseurs de Vincennes, quelques compagnies d'infanterie de marine et des gendarmes sont arrivés dans le courant de la soirée; le gros de la colonne n'est attendu que ce soir et demain dimanche.

Aussi bien qu'un autre, j'aurais pu anticiper légèrement sur les faits, comme les correspondants qui décrivent les feux d'artifice inédits, les revues contremandées, et les lancements de vaisseaux encore sur quille. Il ne m'eût pas été bien malaisé de vous dépeindre sans l'avoir vue la longue et noire colonne serpentant parmi les immenses

champs de blés, entre les monticules nus et pierreux, sur la route poudreuse et brûlante qui longe le littoral de la mer de Marmara.

Je suis forcé d'entendre et quelquefois d'accepter tant de contes ou de faux renseignements, qu'en vérité j'aurais mauvaise grâce d'ajouter à ceux que, par mégarde, il peut m'arriver de vous envoyer. Ainsi dernièrement je vous ai vanté la magnificence des casernes impériales de Daoud-Pacha, et les agréments de ce quartier pour nos soldats ; il y a beaucoup à en rabaisser.

Ce cantonnement, où sont relégués nos soldats, est à peu près au milieu du plateau traversé par la triple muraille de Constantin, à environ 4 kilomètres en avant de la porte de *Mewla-Hané*, ou *Yeni-Kapoussi*. Le fantassin qui voudra aller de là dans le quartier franc ou sous les ombrages du sérail, devra faire auparavant une étape de 12 ou 15 kilomètres, en tenant compte des zigs-zags des rues.

Les charmes de la localité ne sont pas de nature à faire oublier le petit désagrément d'être à la porte d'une grande capitale et de pouvoir à peine la visiter. La caserne est un immense bâtiment à un seul étage, de trois cent douze croisées de façade, autant sur le derrière, cent soixante sur les côtés, et un nombre proportionné pour la cour intérieure. Quatre tours se dressent aux angles de l'édifice : les deux de la façade élèvent au-dessus de la toiture générale trois étages en dégradation, ornés chacun d'un large toit saillant et retroussé, dans le genre des tours chinoises. Un portail de marbre, surmonté d'un énorme soleil doré en forme de hérisson, jure un peu par son luxe avec la pauvreté extérieure de cette très-médiocre

bâtisse de briques et de moellons, peinte en gris et blanc. L'intérieur vaut encore moins : le bois vermoulu y remplace en beaucoup d'endroits les murs de pierre, et la saleté y règne partout, sauf dans quelques appartements réservés aux pachas et décorés avec luxe.

Devant la façade principale s'ouvre une large esplanade assez bien nivelée, terminée par une petite prairie ombragée de grands arbres sous lesquels sont déjà dressées les tentes des vivandiers et des cawass turcs chargés de la police indigène. De chaque côté de ce bouquet de frênes, de trembles et de platanes, sont divers pavillons séparés, entre autres celui qui est destiné à Son Altesse Impériale. Au-dessous de la prairie, il y a de vastes écuries presque aussi grandes que la caserne.

Tout autour de ce groupe de constructions, le sol pierreux est tourmenté, creusé par des mines ou des carrières abandonnées. Pas un arbre, pas un buisson sur les collines, au fond des vallons : partout, à perte de vue, des champs de blé ou de maïs et des pâturages solitaires. Une grande ferme ou caserne au sommet d'un mamelon, quelques tentes vertes de faneurs dans les prairies, et un petit hameau d'une douzaine de cabanes grisâtres collées au flanc d'un coteau nu, accidentent seuls la monotonie de ce paysage thrace. Il n'est animé que par des bandes de milans qui, planant en cercle dans le ciel bleu, promènent sur la terre les ombres de leurs ailes; par de lointaines caravanes de mules et de chameaux, ou par des troupeaux errants sous la garde de bergers bulgares, qui jouent du flageolet couchés à l'ombre d'une toile de poils de chameau tendue sur quatre bâtons.

Le seul agrément de ce site, c'est une vue splendide sur

la Propontide, les îles, les montagnes de l'Asie, et les vieux remparts de Constantin apparaissant à travers une épaisse futaie de frênes et de cyprès. Un pareil spectacle, fait pour consoler un poète de toutes les misères de la vie, semblera peut-être une satisfaction bien creuse à nos troupiers.

XVIme LETTRE.

Marche de la 3e division française de Gallipoli à Daoud-Pacha. — La fête du milieu du ramazan au vieux sérail. — Scène de fanatisme. — Violation de domicile français et voies de fait de la part de soldats turcs. — Les parapluies du capitan-pacha.

Constantinople, 15 juin 1854.

Les 10,000 hommes de la troisième division sont enfin à peu près tous réunis à Daoud-Pacha, sous le commandement du prince Napoléon, logé maintenant dans un des pavillons de la caserne. Les trois colonnes sont arrivées successivement le 10, le 11 et le 12 juin. Une partie de l'infanterie de marine et quelques autres détachements de diverses troupes restent encore et resteront peut-être longtemps à Gallipoli.

Ces douze jours de marche pénible n'ont pas altéré la santé de Son Altesse Impériale qui, par son exemple, ses bonnes paroles et son entrain militaire, n'a cessé d'encourager ses soldats, au milieu de fatigues et d'obstacles beaucoup plus grands qu'on ne l'imaginait.

Les difficultés de ce trajet dans un pays comparativement ouvert et facile donnent une idée de ce que serait une campagne dans les Balkans : elles expliquent de reste

les retards de nos soldats, que bon nombre de gens carrément assis dans leur bergère auront sans doute accusés de paresse, en les voyant mettre treize jours pour faire quarante heures de marche.

Les renseignements donnés sur cette route étaient singulièrement flattés. Là où l'on avait annoncé un chemin carrossable, les troupes de l'avant-garde ont dû, sous un soleil brûlant, frayer un passage à l'artillerie à travers les roches, avec le pic, la pince et la pioche. Les trois premiers jours ont été extrêmement pénibles; le quatrième et au commencement du cinquième, il a fallu employer sans relâche cinq corvées successives, de 250 hommes chacune, pour tracer la route au milieu des ravins.

Les ponts de bois que l'on avait représentés comme praticables pour l'infanterie étaient de véritables *passoires*. Les plus hardis fantassins ne pouvaient y marcher qu'en choisissant soigneusement les endroits où ils posaient le pied, tant les planches et les poutres en étaient pourries et percées à jour. A la vue d'un de ces traquenards, un clairon de chasseurs de Vincennes s'écria : « Tout ça de pont turc ? hé bien, merci ! Les gros ventres du bataillon arriveront seuls à l'autre bout : les petits vont passer par les trous comme des grains d'orge à travers un crible. »

Le génie militaire a été forcé de couper toutes ces rivières et ces ravins par des espèces de digues de rochers, entre lesquelles on ménageait un écoulement pour les eaux; au-dessus on établissait la chaussée des voitures. Il ne suffisait pas d'ouvrir ainsi la route par ces travaux improvisés à la hâte, il fallait ensuite la parcourir, et se délasser du travail des mains par celui des pieds.

Un pareil exercice surexcitait furieusement l'appétit de

l'avant-garde. En trois fois vingt-quatre heures les soldats dévorèrent les vivres qu'ils portaient sur le dos pour quatre jours. Ils payèrent cher ce double soulagement anticipé. La dernière journée, la plus rude de toutes, fut dure à passer à jeun en travaillant sans relâche : impossible de rien trouver dans les misérables villages de la route.

La force morale suppléa au défaut de vivres; on s'en tira pour le mieux, chacun jurant que cette leçon lui servirait pour tout le reste de la campagne. Il régnait une telle ardeur, une telle émulation dans les compagnies du génie et des chasseurs, que bientôt toutes les difficultés furent vaincues, et l'on arriva à Rodosto.

Nos troupiers se dédommagèrent amplement dans cette bourgade demi-turque, demi-grecque, de leur ramazan forcé, en fêtant le petit vin blanc clairet du mont Olympe. Malheureusement cette liqueur séduisante paraît avoir causé la mort d'un pauvre spahis assassiné par les Grecs durant son ivresse.

Si ce genre d'étape à la pioche avait duré longtemps, une partie de l'avant-garde du prince serait probablement restée en route; mais en-deçà de Rodosto les chemins étaient praticables et les travaux à y faire insignifiants. Telle quelle, cette première épreuve a démontré dès le commencement de la campagne, d'une manière inattendue et incroyable, la vigueur de tempérament et l'excellent moral de notre infanterie. Après treize jours de fatigues et de marches sous un soleil ardent, toute la compagnie du génie, les zouaves, le bataillon des chasseurs de Vincennes, formant l'avant-garde, sont arrivés à Daoud-Pacha au grand complet, sans avoir laissé en arrière *un seul malade, un seul traînard.*

Cette troupe d'élite était superbe à voir avec ses figures et ses mains noircies, ses grandes barbes, ses vêtements déchirés, souillés de boue et de poussière. Les splendeurs régulières de la parade ne donnent aucune idée de cette magnifique beauté guerrière du soldat en campagne.

Le résultat étonnant de cette marche, qui rappelle la vigueur endurcie des vieilles bandes impériales de Napoléon, est dû évidemment à l'habitude des marches militaires le sac au dos. Le 3e bataillon d'infanterie de marine, qui suivait l'avant-garde, a fait la cruelle expérience du contraire. Plus casanier que les autres corps de troupes, et accoutumé à opérer la plupart de ses changements de garnison sur les bâtiments de l'Etat et non sur ses jambes, il a beaucoup souffert. Bien qu'il n'eût qu'à suivre le chemin tout tracé, sans avoir à mettre la main à la pioche, il a cependant semé la route de ses traînards épuisés de fatigue. Il a laissé, dit-on, cent cinquante éclopés ou malades à Rodosto, d'où on les a renvoyés par mer à l'hôpital de Constantinople, qui n'en a admis que trente : les autres n'avaient que des ampoules ou des cors aux pieds, infirmités inconnues aux zouaves.

Tous les autres bataillons de troupes de ligne sont arrivés comme les chasseurs, à peu près au complet et parfaitement sains. Sur la route leur conduite a été exemplaire de modération et de réserve.

Un fait vous montrera ce que sont nos soldats en Orient. Pendant tout le long séjour du régiment du génie à Gallipoli, il n'y a eu qu'une seule plainte portée contre lui par un vieux Turc. Ce bédouin se présenta un beau soir chez le colonel, pour accuser un sapeur de lui avoir volé son foin. — Tu mens, repartit le colonel, mes hommes sont

incapables de voler quoi que ce soit. Vérification faite, il se trouva que ce troupier sybarite avait eu l'indélicatesse de couper dans un pré quatre ou cinq brassées de fourrage vert, afin d'en rembourrer son lit. Beau motif à crier comme un aigle effarouché contre un homme qui peut-être, d'ici à un mois, se fera tuer pour ce Turc imbécile chaudement dorloté dans sa maison !

Malgré sa belle apparence, le quartier de Daoud-Pacha ne vaut guère mieux à l'usage que cette pauvre botte de foin. En apercevant de loin à leur arrivée cette grande caserne qui leur semblait un palais, comparée aux sordides baraques de Gallipoli, les soldats ont cru qu'ils allaient être logés aux Tuileries. Une fois dedans, ils ont trouvé les salles à moitié nettoyées, tellement infestées de petites bêtes, que chacun s'est empressé d'aller coucher dehors à la belle étoile.

Si une de nos divisions est condamnée à passer là ses quartiers d'hiver, ce sera fort triste, mais en ce moment Daoud-Pacha présente l'aspect gai et animé d'une jolie petite ville ; les tentes blanches des deux camps auxiliaires sont dressées sur l'esplanade de la façade, de chaque côté de la caserne. D'autres campements sont établis dans les prairies de la vallée qui descend vers la mer, entre le coteau de Daoud et les remparts de Stamboul.

Sur le revers opposé du vallon, un pacha turc a planté son grand pavillon vert au sommet d'un monticule, et, tout autour du cantonnement, à la distance convenable, sont dispersées les tentes-abris des avants-postes.

Des milliers de soldats de tout uniforme remplissent les chemins, les prairies, les sentiers entre les champs de blés, ou s'occupent à faire leur lessive aux bassins des

fontaines turques et au bord du ruisseau de la vallée, tandis que d'autres fréquentent les cantines et les marchés établis par de vieux juifs en guenilles, accroupis sur la pelouse à l'ombre des grands chênes.

Les plus heureux poussent leurs promenades jusqu'à Constantinople, où ils descendent par bandes nombreuses. Hier surtout, certaines rues de Stamboul et de Péra étaient encombrées de zouaves en larges culottes de toile grise, de soldats de marine, d'infanterie légère, du génie, de l'artillerie et des chasseurs; les hôtels européens semblaient pris d'assaut par les officiers. Ce matin même, la musique du 22e léger, arrivé depuis trois jours, marchait en tête de la procession de la Fête-Dieu, dans le claustral de Saint-Benoît à Galata. Quel singulier rapprochement!

Les casques brillants de deux cuirassiers qui ont fait leur apparition dans Constantinople y ont causé une profonde émotion : les Turcs les plus savants se sont donnés au diable pour deviner ce que pouvaient être les *pots de fer à crinières de cheval.*

Les Anglais ont ici le privilége des coiffures excentriques. D'abord tous les officiers en petite tenue portent par-dessus leur casquette militaire une sorte de grand bonnet de toile blanche piquée, avec une double visière de même étoffe qui descend sur les yeux et sur le cou; cela ressemble assez bien aux coiffes de nos vieilles paysannes lyonnaises. En tenue de ville, ils remplacent ce couvre-chef par un chapeau gris à larges bords qui n'est pas moins étonnant. Ils en entourent la calotte d'un épais turban de mousseline blanche, dont quelquefois ils détachent un des bouts pour s'en voiler la figure et préserver la candeur de leur teint de la brûlure du soleil. Toutes

ces délicatesses de militaires de salon font rire nos officiers qui ne craignent pas d'affronter avec leurs simples képis le soleil du Sahara, bien autrement cuisant que celui de Constantinople.

Demain vendredi, Abdul-Medjid doit passer une grande revue de la division du prince Napoléon, pourvu, toutefois, que Sa Hautesse n'ait pas été dégoûtée de semblables démonstrations publiques par la scandaleuse scène de fanatisme qui a eu lieu à Scutari, lors de la revue des Anglais.

Il paraît qu'il y a encore, nichés dans les quartiers les plus retirés de Constantinople et de Scutari, bon nombre de ces féroces voltigeurs de Bajazet, qui sortent de temps en temps de leurs cabanes pour venir insulter leur souverain.

Samedi dernier, en revenant de porter une lettre à bord du paquebot des Messageries, j'entrai un moment dans le vieux sérail où je fus témoin d'une scène de même nature. En l'honneur de la fête du milieu du ramazan, la mi-carême des musulmans, Abdul-Medjid était venu tenir une audience solennelle dans cet antique palais ordinairement abandonné. Les vastes cours désertes du *Salut* et de la *Félicité* étaient encombrées d'une foule inaccoutumée de soldats en grande tenue, de pachas, de cavaliers, de saïs, et de brillants équipages remplis de dames des harems. Tout d'un coup, au milieu de l'allégresse générale, je vis sortir par la porte de la *Félicité* un grand vieillard à l'air furibond; emmailloté dans sa longue pelisse rose pâle fourrée de peaux de chats, dans sa robe de calicot à petites fleurs brunes et dans ses babouches jaunes, il criait, gesticulait, tempêtait à faire frémir, en

branlant comme un casse-noisette son énorme turban vert et sa barbe blanche. Les soldats de la garde impériale et les pachas le repoussaient bénignement le sourire sur les lèvres; mais lui, avec des yeux féroces, se retournait à chaque pas, et frappant la terre de sa grande canne, il vomissait des injures abominables contre le sublime padischa. Si ce que m'en a traduit un Pérate qui se trouvait là, ainsi que moi, en curieux, est exact, je ne conseillerais pas à ce vieux bonhomme d'aller chanter pouille sur ce ton au moins vif de nos zouaves. Fou ou non fou, il se fèrait certainement casser son bâton sur les reins. Les Turcs sont plus patients.

D'autres fanatiques de la même espèce incorrigible ont commis avant hier, contre une famille française, des actes de violences bien pires que des injures. L'inviolabilité de la race canine en a été cause. Je vous disais, je crois, dans une de mes dernières lettres, qu'un Européen pouvait à présent battre et tuer impunément les chiens de Constantinople : cela dépend des circonstances et des témoins de la scène.

Voici ce qui vient d'arriver. Tout le monde sait que les chiens errants de Constantinople et de ses faubourgs se sont organisés en espèce de tribus, chacune desquelles regarde la rue ou le quartier qu'elle habite comme son domaine privé, et fait respecter son droit de propriété par la coalition de toutes les dents contre les chiens étrangers. M. Dagallier, brasseur de bière à Kourouk-Tchesmè sur le Bosphore, avait depuis peu de temps pour la garde de sa brasserie un énorme molosse dont la vigueur et la haute taille imposaient le respect aux maigres chacals du quartier, qui se contentaient d'aboyer de loin chaque fois

qu'ils le voyaient passer dans la rue. Avant hier au soir un des ouvriers conduisit le dogue sur le rivage, afin de le faire baigner. Les chiens enhardis par leur nombre le harcelèrent cette fois plus vivement que de coutume ; il y en avait une armée entière aux trousses de la pauvre bête à demi plongée dans l'eau.

Son conducteur lui vint en aide en jetant des pierres aux plus enragés. Mais en ce moment un *cawass* — soldat de police — intervint et lui défendit de faire cela. Le Français, nouvellement arrivé dans le pays, se moqua de l'absurdité de cet ordre et continua à défendre son chien sur le point d'être dévoré. Le soldat de police voulut alors insister à coups de poing. Ce fut lui qui en reçut ; il se sauva au corps-de-garde pour demander secours. L'ouvrier et le chien rentraient à peine à la brasserie et n'avaient pas encore refermé la porte, quand une troupe de soldats et de misérables en guenilles, armés de pierres et de bâtons, pénètre de force dans le domicile de M. Dagallier absent en ce moment, assomme à demi ses deux contre-maîtres accourus aux cris de leur camarade, et maltraitent horriblement madame Dagallier et sa fille. Un furieux avait saisi cette enfant à la gorge et allait l'étrangler, quand un voisin lui fit lâcher prise. Un autre cherchait à fendre la tête d'un ouvrier tenu renversé par les bandits, en le frappant avec un éclat de marbre tranchant comme une hache.

La légation française est saisie de cette affaire déplorable. Il y a en Turquie un certain nombre de brutes fanatiques qui ont besoin d'être rudement corrigées. Si par hasard M. Dagallier, qui a des armes chez lui, avait été présent, ou si quelques-uns de nos soldats se fussent ren-

mane arrivait de la Mer-Noire où un coup de lame lui avait enlevé son gouvernail et une portion de l'étambot. Comme tous les bassins de radoub de l'arsenal de Kassim-Pacha étaient occupés, on se trouvait fort embarrassé pour exécuter cette réparation urgente. Un officier de l'arsenal offrit de s'en charger et répondit du succès.

Il choisit parmi les carcasses amarrées dans le port un bâtiment convenable auquel il fit enlever toute la partie antérieure; puis, ayant modelé l'ouverture de ce morceau de navire aussi exactement que possible sur le gabarit de la frégate, il le fit plonger au-dessous et l'adapta à l'arrière de celle-ci, de manière à lui former une fausse poupe en prolongement de la véritable. Au moyen de pompes l'intérieur fut vidé, et la pression de l'eau extérieure complétant l'adhésion des parois, les ouvriers purent travailler dans cette espèce d'encaissement avec autant de facilité que sur une cale sèche. Je ne sais si ce moyen très-ingénieux a été employé ailleurs en Europe, mais je dois faire observer que le pauvre officier qui l'a mis en pratique à Constantinople n'est jamais sorti de la Turquie.

Je viens de vous parler de Silistrie. On en raconte de beaux exploits, vrais ou faux il est difficile de s'en assurer; car la place est étroitement bloquée. Si malheureusement les Russes s'en emparent d'assaut, cette pauvre ville paiera cher sa courageuse résistance et les pertes qu'elle a fait subir à l'ennemi. Le sac d'Ismaïl, à la fin du XVIIIe siècle, apprend ce que l'on doit attendre de la *civilisation moscovite.*

XVIIme LETTRE.

Revue de la division du prince Napoléon par le sultan. — Embarquement de cette division pour Varna.

Constantinople, 20 juin 1854.

Le samedi 17 juin de cette année fera époque dans les souvenirs de Constantinople : c'est ce jour-là que le sultan Abdul-Medjid a passé en revue les troupes françaises de la division du prince Napoléon, en face de la brèche de Mahomet II. Quel concours inouï de circonstances il a fallu pour amener ce rapprochement extraordinaire !

Comme toutes les troupes de la garnison turque avaient été convoquées pour la même solennité, la population musulmane était avertie. Dès le matin à six heures jusqu'à deux heures du soir, la foule s'est dirigée du côté des camps français et ottoman, séparés par une distance d'une demi-lieue environ. Piétons, cavaliers, télikas, équipages européens et arrabas à bœufs ou à buffles remplissaient les chemins. Les plus vieux habitants ne se rappellent pas avoir jamais vu un pareil remue-ménage dans Stamboul.

C'était du reste une journée magnifique, chauffée à trente degrés par un soleil digne de l'Orient. A dix heures, toute la division du prince quittait son camp suivie de la foule des curieux, et se mettait en marche afin d'aller rejoindre les troupes ottomanes sur le plateau de leur caserne d'Osman-Pacha, qui domine le vallon d'Eyoub, au fond de la Corne-d'Or. Le terrain coupé, raviné de Daoud eût difficilement offert un endroit convenable pour une grande revue.

A midi, au moment où les troupes achevaient de se ranger en bataille, le sultan arrive, monté sur un admirable cheval noir d'ébène, caparaçonné d'écarlate brodé d'arabesques d'argent; Sa Hautesse était suivie de ses gardes et d'un nombreux cortége de pachas et de ministres, aux décorations scintillantes de diamants, aux chevaux harnachés de pourpre et d'or. Parmi eux on distinguait le séraskier, qui a une superbe tournure d'homme de guerre, et le nouveau jeune capitan-pacha qui paraissait encore irrésolu entre ses trois parapluies.

Tout l'état-major des deux divisions réunies se porte au galop à la rencontre du padischa; la foule se précipite de ce côté, et Abdul-Medjid, précédé de la fantasia de nos spahis algériens, s'avance lentement vers le grand pavillon de toile verte, surmonté du globe impérial, que l'on avait préparé pour le recevoir à environ cinq cents mètres en avant du front de l'armée.

Soit hasard, soit adroite flatterie pour le successeur de Mahomet II, cette tente était dressée justement à la même place où, quatre cents ans auparavant, le *conquérant*, l'un de ses glorieux ancêtres, avait planté la sienne, à quelques pas de la haute butte de terre gazonnée au sommet de la-

quelle flottait son étendard el d'où il surveillait les progrès du siége.

De ce point, un peu à la droite de la naissance du vallon qui partage Constantinople en deux moitiés, le regard, plongeant à l'intérieur de la ville et sur tous les coteaux de la Corne-d'Or jusqu'à la pointe du sérail, découvre une partie du bassin du port, Galata et Péra, puis s'étend au-delà sur le Bosphore, la mer et ses îles, Scutari et les montagnes de l'Asie. C'est un des plus beaux panoramas de Stamboul, et c'est aussi le meilleur endroit pour l'attaquer, parce que de là, dominant toute la partie de la triple muraille qui suit forcément la dépression du terrain, on peut choisir ses coups.

Quel magnifique théâtre pour une fête militaire! Les deux divisions française et ottomane y étaient rangées sur six lignes de profondeur, étagées les unes derrière les autres sur la pente douce du terrain, en travers du berceau onduleux que forme le plateau avant de se creuser en vallée, en face la brèche du vieux rempart romain. Le régiment de zouaves et l'infanterie de marine étaient à la première ligne; le 20ᵉ et le 22ᵉ léger à la seconde, et, à la troisième, les spahis, l'artillerie et les bagages. Les trois autres lignes se composaient de troupes turques; à la dernière, au sommet du plateau, devant les tentes du camp ottoman, flottaient les flammes rouges de ses lanciers. Les chasseurs de Vincennes, le génie et la gendarmerie, formaient sur la droite une ligne en équerre allant presque jusqu'au pavillon du sultan.

Tout autour de ces masses régulières, les groupes pittoresques de la population européenne ou musulmane se répandaient en désordre, à travers les champs de blé et

les prairies ; les dames pérates dans leurs équipages parisiens ; les femmes musulmanes dans leurs télikas peints, dorés et sculptés comme des voitures de sacre ; les vieux Osmanlis à barbe blanche — scandalisés eux-mêmes de leur curiosité — dans des arrabas asiatiques couverts de toile et traînés par de grands bœufs à franges rouges et colliers de verroterie ; les gentlemen-riders, sur toutes les rosses de louage possibles et impossibles, et le populaire à pied. C'était un pêle-mêle étourdissant de gens et de bêtes, de Turcs, de rayas, d'étrangers de toute race et de toute langue ; ici, des vendeurs d'eau, de sorbets, de gâteaux, et des bachi-bozouks bizarrement accoutrés ; là, des Syriens en chape de soie rayée et coiffés de turbans à longues franges, des Persans à bonnets pointus de fourrure noire, et des Albanais en fustanelle ; ailleurs, des Grecs, des juifs, des Bulgares et même des nègres du Fezzan, en burnous blancs comme la neige, en turbans écarlates, et les oreilles chargées de lourds anneaux d'argent. Enfin, au dernier plan de ce curieux tableau, une caravane de chameaux, sortie de la porte d'Andrinople, passait lentement sur la voie romaine à demi détruite, et l'on voyait les chameliers perchés sur la bosse de leur bizarre monture se retourner pour jouir plus longtemps d'un aussi singulier spectacle.

La vue de nos bataillons paraissait grandement étonner tous ces Orientaux. Quelques-uns s'approchaient même des cuirassiers de l'escorte de Napoléon, pour toucher leurs cuirasses et s'assurer que c'étaient bien des habits de fer solide qu'ils portaient avec tant d'aisance ; et les débonnaires cavaliers se caressant la moustache se laissaient volontiers entourer d'admirateurs. Les cantinières

de nos régiments avaient aussi leur bonne part de succès, mais la curiosité se montrait plus discrète à leur égard. De vieux Turcs imbus des préjugés du harem soutenaient même que ce ne pouvaient pas être de vraies femmes qui s'en allaient en guerre.

Le zèle des gendarmes gênait d'ailleurs beaucoup l'enthousiasme indigène ; et ce n'était pas un des détails les moins comiques de cette scène animée, que d'entendre ces braves soldats de l'ordre public haranguer la population turque en français, avec une bonhomie imperturbable. Il est vrai que la pantomime de leurs sabres éclaircissait ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans leurs paroles.

Mais un grand mouvement se fait autour de la tente impériale : des cuirassiers, des aides-de-camp, des spahis, partent au galop pour aller transmettre des ordres. Tous les bataillons se redressent et portent les armes ; le sultan monte à cheval ; il se dirige du côté du champ de bataille, accompagné d'un cortége imposant, digne d'un sublime padischa.

Un sous-officier de spahis porte en tête de la cavalcade le guidon de commandement du prince Napoléon, escorté de deux cuirassiers et d'une escouade de gendarmerie ; viennent ensuite les officiers d'administration et les aides-de-camp de la division. Un peloton de spahis précède immédiatement le Grand-Seigneur qui s'avance ayant à ses côtés le maréchal de Saint-Arnaud et un général anglais : derrière lui caracole une foule brillante de cavaliers, où se confondent tous les uniformes des trois armées : anglaise, turque et française.

Chose inouïe, phénoménale dans ce pays de l'esclavage des femmes ! au milieu des gens de guerre, des dames

chevauchaient à la suite de Sa Hautesse, parmi les pachas, les chasseurs d'Afrique et les colonels de la Grande-Bretagne. Leurs légers voiles d'azur voltigeaient autour de leurs frais visages, et se mariaient le plus heureusement du monde avec les noires crinières des casques de cuirassiers.

Il faut tout dire pour être vrai, cette pompeuse et gracieuse escorte se terminait, comme une foule de belles choses ici-bas, par une bien vilaine queue : des *pékins* de toute race, fort mal nippés et juchés sur les plus hideux bidets, sur les chabraques les plus déguenillées de Stamboul.

Le prince Napoléon, remarqué de tout le monde à cause de sa ressemblance avec Bonaparte, attendait à cheval à la tête de son avant-garde, afin d'y recevoir le sultan. Jamais je n'avais encore vu Abdul-Medjid aussi animé, aussi jeune qu'en ce moment. Il se retournait fréquemment pour adresser la parole à Son Altesse Impériale, au maréchal ou à d'autres officiers généraux, et parfois sa figure pâle et sérieuse s'éclairait d'un sourire très-gracieux. Les Turcs, témoins de cette transformation, n'en revenaient pas de surprise.

Après avoir passé en revue toutes les lignes de troupes, Sa Hautesse a été se placer à la droite des divisions qui se sont alors massées en colonne sur le sommet du plateau d'Eyoub, en face du sultan, puis le défilé a commencé; la contre-pente du terrain lui était très-favorable; il présentait un magnifique coup d'œil. Les musulmans les plus flegmatiques ne pouvaient s'empêcher d'admirer tout haut cette épaisse moisson de baïonnettes qui étincelait, ondulait au soleil.

Quoique le bataillon de chasseurs de Vincennes lancé au trot ait été fort apprécié, les honneurs de la journée ont été pour les zouaves. De l'aveu de tout le monde, il est impossible de voir un plus beau régiment, pour le costume et la valeur militaire. Chaque homme y a son mérite individuel éprouvé, et l'ensemble est animé d'un orgueil, d'un esprit de corps poussés aux dernières limites.

Pourtant, je dois en convenir, il y a des Osmanlis difficiles à enthousiasmer qui, en regardant ces beaux troupiers, marmotaient dans leur vieille moustache : *Faudra voir ça au feu de la mitraille... Baccaloum! baccaloum!* Et ils avaient le droit de dire cela, car ces gens-là y sont depuis un an, à ce terrible feu, et ne s'y comportent pas mal; leurs ennemis eux-mêmes en conviennent.

Derrière les deux régiments d'infanterie légère, venait une sorte d'escouade de mulets chargés de bats en forme de double fauteuil et conduits par des espèces de zouaves à veste bleue rayée de brandebourgs rouges. Ce sont les cacolets et les infirmiers chargés de retirer les blessés du champ de bataille. C'est le douloureux revers de la gloire, et malheureusement ce revers sera bientôt une réalité.

Un escadron de spahis, seule cavalerie française présente à Constantinople, et douze pièces d'artillerie fort bien attelées fermaient la colonne du prince Napoléon, après laquelle les troupes turques, infanterie, artillerie et cavalerie, ont défilé en bon ordre. Un bataillon de rédiffs nouvellement formé portait un costume modifié très-heureusement. Il se compose d'une courte jaquette bleue, d'une culotte de toile blanche et de longues *tosloukes* ou guêtres albanaises, en drap gris-clair, liseré de noir sur

les coutures. Cela se rapproche déjà beaucoup plus du costume national que le pantalon, et paraît préférable ; mais je crois que la réforme de la réforme ne s'arrêtera pas là. Maintenant que les Turcs ont vu nos zouaves, ils raffolent de leur uniforme et sont tout penauds d'avoir troqué leurs beaux vêtements si militaires contre notre gênant pantalon, tandis que les Français faisaient le contraire.

Dès le lendemain de la revue, la division du prince a commencé à s'embarquer pour Varna. Le 18 au matin les spahis et les zouaves sont partis sur le *Sané*, le *Vauban* et plusieurs autres steamers de moindre dimension que ces deux frégates à vapeur. Pour aller à l'arsenal de Kassim-Pacha sur le port, ces troupes ont traversé dans toute sa longueur l'affreux quartier juif d'*Haas-Kœï*, où elles ont causé une émotion difficile à décrire. Les bandes de chiens-loups errants qui régnaient en maîtres dans ces rues immondes ont passé un mauvais quart d'heure sous les pieds de nos soldats peu respectueux. Le misérable cawass qui a fait assassiner madame Dagallier en l'honneur de ces vilaines bêtes aurait bien dû se trouver là, on l'aurait traité comme ses protégés. Hier et encore ce matin d'autres bâtiments à vapeur ont pareillement remonté la Corne-d'Or afin de prendre les bataillons qui restent au camp.

Il n'y a plus qu'un petit nombre de soldats anglais à Scutari. Presque tous sont à présent campés en avant de Varna ; et nous y avons déjà 5 ou 6,000 hommes. Quand le prince y sera arrivé avec sa division, le maréchal de Saint-Arnaud pourrait bien, avec ces 30,000 hommes d'élite et l'armée d'Omer-Pacha, ouvrir la campagne contre

les Russes, et peut-être même les jeter dans le Danube. Ce serait un beau début!

Ainsi que je vous l'ai fait pressentir dans ma dernière lettre, le gouvernement turc vient d'attacher à la division de S. A. I. le prince Napoléon et aussi, dit-on, à celle de S. A. R. le duc de Cambridge, une brigade de troupes ottomanes composée d'un régiment d'infanterie, d'un autre de cavalerie et de vingt pièces de canon. Quatre mille bachi-bozouks à la solde de la France et sous le commandement du général Yussuf formeront le noyau d'une cavalerie irrégulière organisée à la mode des goums algériens.

Je ne vous parle pas des nouvelles du Danube ; vous les saurez assez par d'autres voies plus promptes. Il paraît que les généraux moscovites font tant de maladresses au siége de Silistrie, et les Turcs s'y défendent si héroïquement — le mot n'est pas exagéré — que l'on espère arriver à temps pour dégager cette place.

Ce serait un cruel affront pour Sa Majesté très-pieuse et très-fanfaronne le czar, si ses innombrables et invincibles armées, que depuis tant d'années il fait parader de loin devant l'Europe, étaient ainsi forcées d'avouer leur impuissance, au pied des murs d'une bicoque turque. Malgré ses psaumes latins et grecs, l'autocrate serait confondu *in æternum*.

XVIIIme LETTRE.

Procession de la Fête-Dieu à Péra. — Scène disgracieuse pour un jeune pacha. — Fête de Kadine-Ghedjessi.

Constantinople, 25 juin.

Cette dernière demi-décade a été bien remplie par les fêtes, les mouvements de troupes et les nouvelles graves répandues dans le public.

Le prince Napoléon s'est embarqué avant hier vendredi, à cinq heures du matin, avec les derniers hommes de sa division. Il ne laisse à Daoud-Pacha que 300 soldats des compagnies hors rang. Au moment de son départ, un officier d'ordonnance envoyé par le maréchal est venu lui annoncer, dit-on, la nouvelle de la prise du fort d'*Arab-Tabia*, un des avant-postes de Silistrie. Aussitôt la renommée a publié partout dans Constantinople que la ville elle-même avait été prise d'assaut, et son armée de 15,000 hommes passée au fil de l'épée.

Vous comprenez l'émoi que l'annonce d'un pareil désastre a dû causer ici; heureusement ces faux bruits ont été bien vite démentis, avec la dépêche vraie ou supposée

qui leur avait servi de prétexte. Ni Silistrie, ni la redoute d'Arab-Tabia n'ont été enlevées d'assaut. Les dernières nouvelles venues du théâtre de la guerre annoncent que les Russes pataugeaient encore dans les marais autour de cette place, sans savoir comment avancer ou reculer.

De son côté, le maréchal parti hier matin de bonne heure pour Varna a aussi reçu, au moment des adieux, une nouvelle assez importante et très-positive. La flotte russe a profité de l'éloignement des flottes alliées pour mettre bravement le nez hors de son trou de Sébastopol. Huit bateaux à vapeur et quatre vaisseaux de ligne sont sortis fièrement afin d'offrir la bataille au *Descartes*, au *Sampson* et au *Terrible*, trois frégates à vapeur, seule force laissée en observation devant ce port.

Quelques coups de canon ont été échangés sans résultat. Devant une telle disproportion de forces les frégates ont dû se retirer, d'autant plus que les vapeurs moscovites ne voulaient pas, et pour cause, s'écarter de leurs protecteurs les vaisseaux de ligne et se battre courtoisement steamers contre steamers. Les Anglo-Français ont été prévenir les flottes alliées à Baltchik; elles accourront sans doute au plus vite, mais l'ennemi aura disparu. Ce sera un chassé-croisé continuel.

On croit que les vapeurs au moins étaient chargés de provisions et de renforts pour l'armée du Danube, qui souffre d'horribles privations par suite de la longueur et de la difficulté des communications par terre.

La présence de nos flottes dans la Mer-Noire n'aurait-elle d'autre effet que celui de priver les Russes de la facilité des transports maritimes, que ce serait déjà un magnifique résultat dans la guerre actuelle, où une multitude de

petites causes réunies contribueront vraisemblablement plus au succès définitif que les grands coups. Les batailles en règle paraissent devoir être très-rares, quelque désappointement qu'en puissent éprouver les spectateurs de la lutte qui, le soir après dîner, seraient enchantés de lire au frais le récit de quelque formidable canonnade.

Je vous parlais des privations de l'armée russe : voici un fait qui peut en donner la mesure ; je le tiens d'un négociant autrichien arrivé de Galacz jeudi dernier. Un officier supérieur de l'administration militaire russe ne sachant où donner de la tête et comment se tirer d'embarras, vint le trouver comme un des hommes les plus expérimentés du pays et lui avoua que, « sur quinze mille rations demandées, il pouvait à peine en faire arriver au Danube trois mille. »

La même personne estime qu'environ 180,000 hommes ont passé le Danube, et que 120,000 sont restés sur la rive gauche, répandus dans les principautés. De ces chiffres, que l'on peut regarder à peu près comme certains, il faut seulement défalquer les morts, les blessés et les nombreux malades entrés aux hôpitaux depuis l'époque du passage. On voit que nos soldats auront affaire à forte partie en rase campagne.

Ce n'est que le 27 juin que la division Forey, venant d'Athènes, s'embarquera à Gallipoli pour remonter directement à Varna, où peut-être elle trouvera les armées alliées déjà aux prises avec l'ennemi. Il s'est, dit-on, avancé au-delà de Silistria, du côté de Schoumla. Une forte canonnade, entendue dans cette direction par les avant-postes anglais, indique tout au moins une escarmouche sérieuse entre Omer-Pacha et le corps d'armée de Luders.

A propos de la division Forey, qui en un tour de main a si lestement aplati la couronne de Byzance sur le front du pauvre roi Othon, laissez-moi vous dire en passant que les Athéniens ne sont pas, à beaucoup près, aussi féroces que leur cour a voulu le faire croire.

A peine débarqué au Pirée, un vieux capitaine de grenadiers du 74e a voulu en avoir le cœur net. Il est allé se promener, seul et en uniforme, sans autres armes que son sabre, dans les rues d'Athènes. Il s'attendait naturellement à quelques insultes, car nos soldats, en s'installant impromptu dans le pays, avaient un peu brûlé la politesse, il faut en convenir. Il ne rencontra pas un seul visage précisément hostile. Voyant qu'on ne lui disait rien, il entama alors la conversation avec différentes personnes, et leur demanda si réellement l'arrivée des troupes anglo-françaises était vue de mauvais œil.

La classe aisée, lui répondit-on, est *enchantée* de cette mesure transitoire; elle sait très-bien que vous n'avez nulle envie de conquérir et d'annexer la Grèce à la France. La basse classe ignorante et fanatique est seule grandement vexée de votre présence ici, mais elle s'en consolera bien vite, par la considération des pièces de cent sous que nécessairement vous allez répandre dans le petit commerce de détail.

Ce que m'a dit cet officier ne m'a pas surpris, car déjà auparavant plusieurs personnes revenant d'Athènes m'avaient tenu le même langage, et assuré qu'une bonne moitié au moins du peuple de Minerve avait la sagesse de désirer une occupation qui lui donnât la paix et remplît un peu ses poches, déplorablement vides.

On n'a laissé au Pirée que deux bataillons à peu près;

c'est plus qu'il n'en faut contre des polikares déguisés en soldats bavarois. A Gallipoli, il ne restera, après le départ de la 4e division, que 2 ou 3,000 Français et un régiment anglais d'environ 1,200 hommes. Scutari gardera un dépôt de 3 ou 4,000 hommes de troupes britanniques, et Daoud-Pacha, le dixième à peine de ce chiffre. Tout le reste des armées alliées se trouvera à Andrinople ou en ligne face à face des Russes, au commencement du mois de juillet, pourvu que les défilés des Balkans ne retardent pas trop la marche de notre cavalerie. Ce sera en tout, sauf erreur ou omission, un chiffre net de 24,000 Anglais et de 36,000 Français, armés, équipés, approvisionnés, transportés en trois mois, et présents sur un champ de bataille, éloigné d'environ mille lieues de l'Angleterre et de six cents de la France.

Il y a des impatients qui trouvent que ce n'est rien ! C'est merveilleux, quand on se rend compte de l'immensité des détails et de la masse des objets à transporter, depuis les tentes, les canons, les vivres et les munitions de guerre, jusqu'aux clous des fers des chevaux et aux remèdes des pharmaciens. L'embarquement de la seule division du prince, pour un trajet de trente-six heures, dans toutes les conditions les plus favorables, a pris huit jours.

Mais c'est assez parler de la guerre : j'ai à vous entretenir des fêtes de la semaine.

Jeudi dernier a eu lieu, dans la cour de l'ambassade française et la grande rue de Péra, la procession générale de la Fête-Dieu : à part un petit incident assez curieux, cette cérémonie s'est passée au milieu de cette population de schismatiques, d'hérétiques et de musulmans, presque aussi décemment que dans une ville de France.

On y remarquait surtout les élèves des excellentes écoles des Frères de la Doctrine chrétienne et des Sœurs de la Charité qui, c'est une justice à leur rendre, travaillent plus efficacement, dans leurs modestes fonctions, à la prépondérance de l'influence française et à la diffusion de notre langue en Orient, que nos plus grands écrivains par leurs livres éloquents. C'est qu'il faut commencer par savoir les lire.

Tout le monde presque sans exception se découvrait respectueusement devant le cortége religieux, précédé de petits enfants en costumes allégoriques ou habillés de riches vêtements orientaux ajustés à leur taille enfantine.

Il y avait là de ravissants petits Albanais en fustanelle blanche, en vestes écarlates et *tosloukes* brodées d'or, dont les jolies figures roses et naïves, encadrées de blonds cheveux bouclés, faisaient sourire de plaisir de vieux Arnautes à mine farouche et basanée comme du cuir de Cordoue.

Dans les rangs du nombreux clergé qui accompagnait le dais, on reconnaissait les prêtres grecs-unis à la forme antique de leurs ornements sacerdotaux, plus amples, moins raides, mieux étoffés que ceux du clergé catholique.

Par une bizarre coïncidence, au moment où la procession passait dans la rue de Péra, survint le fils de Méhémet-Ali-Pacha, l'ancien grand visir, l'ennemi mortel de Reschid-Pacha, le seigneur turc le plus hostile aux ghiaours, le plus entêté des vieux préjugés musulmans. Professant comme son père le plus sot mépris pour les chiens de chrétiens, l'enfant poussa son cheval tout au travers de la foule, et commença à bousculer les petits saint Jean-Baptiste et les petites sainte Marguerite.

Mal lui en prit, à lui et à son cheval. Les ghiaours étaient là en force, le corps-de-garde très-loin, les ambassades très-proches ; en dépit de ses saïs et de ses cawass, on fit pleuvoir sur sa jeune excellence et sur sa bête une grêle de bourrades. L'un et l'autre furent forcés de se réfugier tout penauds dans une ruelle de traverse avec leur escorte, en attendant la fin du défilé.

Le jeune janissaire en herbe paraissait outré de colère, et les rayas étaient enchantés d'avoir trouvé l'occasion de rosser un Turc impunément. Les schismatiques eux-mêmes s'étaient joints à leurs frères ennemis dans cette œuvre pie.

Ce n'est là, au surplus, qu'une espiéglerie bien innocente, auprès des abominables violences commises il y a moins de huit jours par des soldats turcs dans le domicile de M. Dagallier, à Kourouk-Tchesmé. Je vous ai raconté cette triste affaire dans ma dernière lettre ; bien loin d'avoir rien à en retrancher, je devrais ajouter à mon récit.

Madame Dagallier est dans un état pitoyable : son médecin craint qu'elle ne devienne folle de la terreur que lui a causée cette horrible scène. Son corps est littéralement noir de coups de bâtons, et un de ses bras est gravement blessé d'un éclat de marbre tranchant.

Quant au contre-maître, ancien ouvrier de la brasserie de M. Koch à Lyon, il lui a fallu, dit le médecin, avoir un corps de fer pour résister à l'avalanche de coups qu'il a reçus. Il a, entre autres, à la tête, un trou large comme une pièce de cinq francs ; c'est une pierre qui lui a défoncé le crâne. Il renonce pour toujours à brasser de la bière chez les Turcs.

Le colonel des soldats qui ont commis cette odieuse violation de domicile a supplié M. Dagallier d'assoupir cette affaire, lui offrant, comme *dédommagement et satisfaction*, de faire donner sous ses yeux cent coups de bâton à chacun des coupables. On en donnerait mille, que ça ne rendrait pas la santé à sa femme et la prospérité à sa brasserie ruinée par le départ de ses ouvriers.

Il est à regretter qu'en cette triste circonstance, la légation française, liée sans doute par des considérations politiques, n'ait pas montré toute la fermeté, toute l'énergie désirable. Elle aura probablement craint d'aggraver la position déjà si difficile du gouvernement de la Sublime-Porte, vis-à-vis d'une population violente et ombrageuse.

Ce ne serait pas un mal de faire sentir aux imbéciles fanatiques qui murmurent encore dans les bas-fonds de la société musulmane, que les alliés du sultan, qui viennent ici protéger l'empire ottoman, sont assez forts pour protéger aussi leurs propres nationaux contre les insultes de la canaille turque.

Après ce pénible sujet, la mauvaise humeur m'empêchera peut-être de vous raconter avec un enthousiasme convenable les splendeurs orientales de la fête musulmane de *Kadine-Ghedjessi*. L'objet de cette solennité éminemment turque est délicat à exprimer; mais, en fidèle narrateur, je ne dois rien vous cacher. Honni soit qui mal y pense!

Mercredi dernier, vingt-septième jour du ramazan, les illuminations des mosquées étaient plus brillantes que d'ordinaire, et les salves nocturnes d'artillerie annonçaient à la population que la sultane Validé faisait au sultan

Abdul-Medjid le présent d'une jeune vierge choisie entre les plus belles de l'Europe et de l'Asie.

Une foule immense encombrait la place et les abords de la mosquée de Top-Hana, où ce singulier cadeau devait être remis entre les mains du padischa. L'enceinte de l'arsenal resplendissait de girandoles de feu et d'ifs de différentes formes imitant les arbres d'un jardin pyrotechnique.

Les femmes musulmanes accourues de tous côtés en arrabas et en télikas se faisaient remarquer par leur empressement à assister au sacrifice, auquel les cawass préludaient par de larges distributions de coups de poing sur le nez des Turcs et des rayas trop curieux.

Je montai immédiatement en caïque pour assister à l'arrivée de Sa Hautesse, *l'heureux sacrificateur*, et jouir du coup d'œil complet de la fête vue du Bosphore. Des milliers de barques couvraient déjà les eaux noires, rayées de traînées de feu, et dans l'ombre on apercevait sur les flots autant de monde que sur une place publique. Tous les bâtiments de guerre étaient illuminés depuis les batteries basses jusqu'au sommet des mâts, et une longue ligne de barques garnies de lanternes de couleurs indiquait la route que devait suivre le caïque impérial en descendant du palais de Tchéragan, pour venir prendre la vierge et la conduire ensuite dans la chambre nuptiale au vieux sérail de Stamboul.

A neuf heures précises les batteries de Top-Hana tonnant toutes à la fois illuminèrent les ténèbres de leurs rouges éclairs, et les bâtiments de guerre leur répondirent. A la lueur de ce feu roulant, on vit s'avancer avec la rapidité de la foudre le caïque doré du sultan, lancé à

toutes rames par seize vigoureux *caïdjis* en blouse de pourpre. Ce fut là le seul instant réellement beau de la cérémonie, du moins pour le public.

Le brillant cortége disparut dans la mosquée de Mahmoud brillamment illuminée. Les prières durèrent deux heures, à la grande impatience du populaire qui, mouillé par le serein du Bosphore, trouvait la fête bien rafraîchissante pour une fête d'amour.

Enfin, à onze heures, l'office religieux étant terminé, le sultan passa dans les salons du pavillon impérial où se trouvaient S. A. I. le prince Napoléon, plusieurs de ses officiers, le corps diplomatique et tous les pachas présents à Constantinople. A onze heures et demie, au bruit des salves d'artillerie, à la lueur des feux de Bengale et des fusées lancées dans les airs, le sacrificateur emmenait la victime.... au fond du vieux sérail, dans la chambre de la vierge.

Je ne me permets pas d'observations chrétiennes sur la morale de cette singulière fête musulmane qui, par je ne sais quel raffinement sultanesque, prescrit pendant cette nuit à tous les sujets du bienheureux padischa une continence absolue ! privilége dont, au reste, Abdul-Medjid se soucie, dit-on, aussi peu que de la vierge. Je me borne à faire remarquer qu'on a singulièrement exagéré la beauté, l'éclat des illuminations et des feux d'artifice de ce fameux Kadine-Ghedjessi. Encore une illusion de moins! Au bout de trois mois de séjour ici, il en reste peu. Toutes ces banales magnificences des solennités constantinopolitaines émerveilleraient tout au plus les badauds d'une ville française de second ordre. Il est possible que cette

année la Sublime-Porte ait cru devoir ménager sa poudre sur le Bosphore, à cause de la grande consommation qui s'en fait sur le Danube ; mais je puis certifier que le feu d'artifice qu'elle vient de tirer en l'honneur de la vierge du ramazan était digne d'un pensionnat de demoiselles.

XIXme LETTRE.

Levée du siége de Silistrie. — Déroute des Turcs en Asie. — Excuses singulières du général ottoman. — Cérémonies du baïram. — Baisement des pieds du sultan.

Constantinople, 30 juin 1854.

Dès le lendemain du départ du dernier courrier, un bateau à vapeur a apporté à Constantinople la nouvelle, cette fois bien authentique, de la levée du siége de Silistrie. Comme vous pouvez l'imaginer, un événement si glorieux pour les Ottomans, si humiliant pour leurs ennemis, n'a pas peu ajouté aux joies du Baïram. Les dépêches quasi-officielles qui avaient annoncé ces jours-ci la prise du fort d'Arab-Tabia n'ont fait qu'exalter davantage l'orgueil d'un triomphe si imprévu. Tout le monde ici en a été surpris au dernier point, même les personnes les plus hostiles à la Russie; car, ainsi que je vous l'ai répété, cette ville n'est qu'une place de guerre de quatrième ordre que l'on jugeait perdue sans ressource, en un peu plus ou un peu moins de temps.

Qui pouvait imaginer que les *innombrables*, les *invinci-*

bles, les *terribles* armées du czar iraient se casser piteusement le nez contre de mauvaises murailles, défendues par ces mêmes Turcs que l'on accusait d'être énervés pour se donner le droit de les écraser? Comment prévoir que tant de colossales rodomontades et une si insolente agression aboutiraient à une honteuse reculade sans combat, devant ces troupes alliées qu'on affectait à Odessa, à Saint-Pétersbourg et à Bucharest, de tourner en ridicule?

Je vous ai rapporté l'opinion générale des militaires sur la manière dont les opérations du siége de Silistrie ont été conduites par les ingénieurs et les généraux russes : un bon juge en la matière, le colonel D***, qui connaît parfaitement la place, écrivait ces jours-ci à un de ses amis à Constantinople : « J'ai beau me creuser la tête afin de « deviner pourquoi diable les Russes ont attaqué la ville « par le fort d'Arab-Tabia, précisément le seul côté à peu « près convenablement fortifié, je n'y vois qu'une expli- « tion : *ce sont des animaux!* »

Le rapport adressé par Méhémet-Pacha, commandant de Silistrie, à Omer-Pacha, et transmis par celui-ci à la Porte, annonce que dans la nuit du 22 au 23 juin les assiégeants, rebutés par leurs attaques inutiles pendant cinquante-cinq jours, ont quitté la partie et se sont retirés de l'autre côté du Danube, protégés dans leur mouvement de retraite par le feu de toute leur artillerie des îles, de la rive gauche du fleuve, et des chaloupes canonnières.

Ce n'est que le matin que les assiégés furent convaincus de leur délivrance inespérée, en voyant les batteries et tous les travaux de l'ennemi abandonnés : la garnison sortit immédiatement pour les détruire.

Voilà le fait positif et certain. Quant aux causes qui ont déterminé cette reculade précipitée, les opinions sont très-partagées. Les Turcs et les masses indigènes s'en attribuent naturellement toute la gloire, et n'y voient que le résultat forcé de la défense héroïque de la garnison musulmane de la ville assiégée. Loin de moi la pensée de vouloir nier cet héroïsme très-réel! mais la vérité oblige de le réduire à ses justes proportions, en constatant que les assiégeants, pour une cause ou pour une autre, n'ont mis en batterie devant les remparts du côté de terre que des pièces de campagne, insuffisantes pour ouvrir une brèche convenable ou pour éteindre les feux de la place.

La plupart des Européens pensent que les Russes se sont retirés devant les troupes alliées qui allaient les jeter dans le Danube. On dit même que les soldats moscovites étaient tellement démoralisés par les privations et la résistance inattendue qu'ils rencontraient partout au lieu des faciles victoires promises, tellement intimidés par la réputation des troupes anglaises et françaises, que leurs officiers craignaient de les voir se débander au premier échec. On ajoute que Paskiewitsch, reconnaissant maintenant le danger de combattre avec le Danube derrière lui, voudrait attirer les armées alliées dans la même position désavantageuse, en les attendant de pied ferme à Bucharest.

Enfin beaucoup de gens expliquent la retraite des Russes par le langage diplomatique et l'attitude militaire de plus en plus menaçante de l'Autriche à l'égard de la Russie. Toutes ces causes diverses ont pu influencer simultanément les décisions des généraux moscovites, surtout au commencement de la saison des maladies qui s'annoncent

devoir être terribles cette année sur les bords du Danube. Retirés pendant les chaleurs sur les monts Karpates, dans la haute Valachie, les Russes laisseraient les armées alliées en proie aux fièvres pernicieuses des plaines. Quoi qu'il en puisse être au fond, découragement, peur des fièvres, peur des armées alliées, ou peur des Autrichiens, on est forcé de convenir que cette première campagne de conquérants orgueilleux, d'arbitres, de dominateurs de l'Europe, est bien pitoyable.

Après s'être préparés secrètement un an d'avance, ils envahissent par surprise une province toute ouverte, et ne savent seulement pas empêcher Omer-Pacha de s'établir dans l'importante position de Calafat. Ils l'assiégent, ils échouent; ils courent du côté opposé enfoncer une autre porte ouverte, et s'emparent héroïquement de la Dobroudscha sans défenseurs; puis se heurtent et se brisent encore contre le misérable obstacle de Silistrie. En un mot, partout où les Moscovites, ces bataillons de fer si vantés, rencontrent leurs ennemis face à face, ils reculent. Il est vrai qu'ils se sont dédommagés en triomphant à bon marché des hordes de bachi-bozouks de l'armée d'Asie et d'une escadre écrasée par des forces triples. Cependant ces soldats sont braves : il faut donc que les officiers soient bien mauvais.

Il semble vraiment que cette guerre soit faite exprès pour détruire l'espèce de fascination exercée depuis un siècle par la Russie sur l'Europe entière, et pour faire toucher du doigt sa faiblesse drapée dans des fanfaronnades. Il y a un an cette puissance effrayait tous les peuples; à présent elle a peur de tout le monde. L'on doit s'applaudir sincèrement qu'il se soit trouvé, à la tête de

l'empire moscovite, un souverain assez heureusement doué pour annuler tous les avantages recueillis par cent ans de persévérance et d'habileté politique, pour faire mentir toutes les prévisions du testament de son aïeul Pierre-le-Grand.

Il paraît avéré, même en faisant une large part aux exagérations des Ottomans, qui, eux aussi, sont un peu Gascons, que les Russes ont fait des pertes énormes devant Silistrie, dans leur aveuglement à vouloir emporter d'assaut des brèches impraticables. La confiance vaniteuse en leur supériorité sur les Turcs, et l'appréhension de se voir surpris par l'arrivée des Français et des Anglais, avant d'avoir pu se ménager une place de retraite sur la rive droite du Danube, leur faisaient précipiter les attaques contre toutes les règles de l'art. A la fin, dit-on, les soldats moscovites, superstitieux comme des barbares, attribuaient à des maléfices infernaux et cette résistance toujours victorieuse de leurs ennemis, qu'on leur avait représentés comme si faibles, et l'insuccès de presque toutes les mines pratiquées sous les murailles par des sapeurs maladroits.

Afin de relever leur moral et dissiper cette terreur secrète qui paralysait leur courage, les chefs imaginèrent de faire administrer la communion en masse aux colonnes d'attaque, en manière de préservatif contre les sortiléges du diable. Puis les officiers, payant de leur personne, essayèrent d'entraîner leurs soldats par leur exemple. C'est comme cela qu'ont péri une foule de jeunes gens des plus grandes familles de la Russie, parmi lesquels on cite surtout le fils unique du comte Alexis Orloff. Le général Schilder, commandant en chef les troupes du

siége, a eu une jambe emportée, et Paskiewitsch lui-même, quoique moins dangereusement blessé, aurait dû se retirer à Odessa.

Il y a mieux : des personnes arrivant du théâtre de la guerre assurent que, la dévotion et l'exemple des officiers ne réussissant pas encore à guérir les soldats de leurs craintes superstitieuses, les généraux moscovites, en dignes élèves de Souwarof, auraient fait suivre à distance les colonnes d'attaque par des régiments de cavalerie chargés de sabrer les fuyards.

Je vous rapporte ce dernier fait parce qu'il est généralement admis ici, et qu'il n'est pas incompatible avec les mœurs moscovites; mais il me paraît ressembler à une réminiscence de l'histoire de Tamerlan. J'espère qu'avant peu je pourrai vous raconter les événements de la campagne un peu plus d'après mes yeux, un peu moins d'après mes oreilles. Les premières lettres que je vous enverrai seront datées d'Andrinople et de Choumla. On me conseille même de pousser mon excursion jusqu'à Bucharest, car on ne doute pas que les Russes ne continuent leur mouvement de retraite et ne repassent le Pruth et une foule d'autres rivières. On se dépêche un peu de vendre la peau de l'ours.

Les bachi-bozouks d'Asie viennent encore de se convaincre que la bête est encore bien vivante, du moins de leur côté. Leur armée vient de recevoir à Tchourouk-Sou, près de Kars, une rude leçon. On ne parle de rien moins que d'une déroute complète et d'une douzaine de mille hommes hors de combat, tués ou blessés.

Le bateau à vapeur qui portait cette fâcheuse nouvelle suivait à un jour de distance celui de Varna qui venait

annoncer la délivrance de Silistrie. Les pauvres Turcs étaient encore dans le premier enivrement du triomphe quand ce terrible rabat-joie est venu couper court à leur jubilation. Ce n'est pas un grand mal ; car ces succès des Moscovites en Asie, véritables coups d'épée dans l'eau, ne les mèneront à rien, et ils ont le bon effet de maintenir les Osmanlis dans les bornes du respect vis-à-vis des chrétiens.

Si en ce moment, dans l'état de dépendance amicale où l'alliance anglo-française place la Turquie, de misérables recrues asiatiques se permettent de violer le domicile d'un Français et de rouer de coups sa femme et sa fille, que serait-ce donc en cas de triomphe complet des armes ottomanes seules ? Le moindre *tourlourou* turc foulerait les nations à ses pieds et, comme dit Alphonse Karr, se courberait en marchant pour ne pas décrocher les étoiles avec son nez.

Un officier français qui revient du quartier général de Kars me rapporte une explication bien simple de la déroute des braves Osmanlis. C'est le pacha lui-même de cette armée déconfite qui l'a donnée avec un sérieux d'une naïveté superlative. Le trait est caractéristique.

« Ce n'est pas malin que les Moscoves m'aient battu,
« disait ce digne schahabaam à son état-major, qui reje-
« tait la faute sur Son Excellence, les chiens de ghiaours
« ont eu l'indélicatesse de m'attaquer traîtreusement, et
« lorsque je faisais ma sieste dans mon konak à quatre
« lieues en arrière de mon armée. Quand le bruit de la
« canonnade m'a réveillé, j'ai aussitôt envoyé voir ce qui
« se passait, et j'ai attendu anxieusement la réponse, en
« fumant mon chibouk. Trois heures après, on m'a appris

« que mes soldats lâchaient pied : j'ai réfléchi à ce qu'il « fallait commander, en fumant un nouveau chibouk, et « j'aurais certainement ramené la victoire sous nos noblès « drapeaux si les chiens d'infidèles, que Diéu maudisse ! « n'avaient pas interrompu ma pipe comme mon som- « meil. Évidemment, puisque les Moscoves arrivaient « sur mon konak, il ne me restait plus qu'à m'en aller. « C'est ce que j'ai fait, après avoir ordonné à mes meil- « leures troupes de protéger ma retraite et celle de mon « harem. Dieu est grand et Mahomet est son prophète ! »

Les pachas de cette trempe ne sont pas rares en Turquie. Un autre, un tout jeune homme qui devait à la protection de son père, ministre influent de la Sublime-Porte, le commandement d'une brigade de l'armée du Danube, alla prudemment prendre un bain dans les étuves de Widdin pendant la bataille de Kalafat. Après le combat, voyant le général en chef distribuer des récompenses aux plus braves, il en réclama sa part. — Quelle distinction aurais-tu pu mériter? objecta en souriant Omer-Pacha; tu te baignais tandis que tes soldats se battaient ! — C'est vrai, Altesse, repartit l'adolescent; mais si je m'étais battu, j'aurais peut-être fait des merveilles. Le mot est textuel.

Les dernières troupes anglo-françaises sont en ce moment en route pour Varna. Des steamers anglais remorquaient, lundi dernier, sur le Bosphore la grosse cavalerie de l'armée britannique.

Hier matin l'escadre du vice-amiral Bruat, composée du *Montebello*, du *Napoléon* et de quelques autres bâtiments d'un rang inférieur, défilait devant la pointe du sérail emportant à bord presque toute la division du gé-

néral Forey. En même temps la deuxième division et toute notre cavalerie campées à Andrinople ont dû se mettre en marche pour traverser le Balkan, se dirigeant sur Varna et Bourgas.

L'entrée du 6e cuirassiers dans Andrinople paraît avoir produit un effet étonnant sur la population de cette vieille capitale des Ottomans.

Maintenant, si vous le permettez, je vous entretiendrai en finissant cette lettre, la dernière que je vous enverrai de Constantinople avant mon départ pour le Balkan, d'un sujet plus gai que la politique et la guerre, de la solennité du baise-pieds de S. H. le Grand-Seigneur, le premier jour du baïram.

Les fêtes multipliées de cette pâque musulmane imposent à S. H. Abdul-Medjid une représentation orientale qui paraît être très-peu de son goût. La curieuse cérémonie du *Kadine-Ghedjessi*, que je vous ai racontée la semaine passée peut sembler à des célibataires français ou turcs un bien doux privilége de la souveraineté, mais s'il faut en croire les échos indiscrets du palais, cette espèce de noce politico-religieuse ornée de lampions, de feux de Bengale et de coups de canon, avec une jeune et belle vierge esclave, n'est pas la moins ennuyeuse de toutes ses corvées officielles pour l'heureux ou malheureux possesseur de cinq cents femmes.

Lundi dernier, le sublime padischa se montrait aussi peu amusé par les hommages de tous les grands de son empire, qui venaient humblement, à la suite du *fou* et du *grand eunuque* du palais, baiser son étole de pontife et son pied impérial.

La cérémonie très-matinale était annoncée dès le point

du jour par l'artillerie de Top-Hana et des vaisseaux, dont les salves répétées faisaient trembler les baraques de bois de la grande ville. A quatre heures du matin, le cortége, composé d'une brillante multitude de ministres, de pachas, d'ulémas, d'officiers, de pages et d'*effendis* de toute sorte, défilait en grande pompe sous la haute voûte de marbre de la porte *auguste* du sérail, pour se rendre à la prière dans la mosquée de Sainte-Sophie.

J'arrivai à six heures, au moment où la cérémonie religieuse s'achevait à l'intérieur du temple. En attendant que la pompeuse procession se remette en marche, j'ai le temps de vous esquisser le théâtre de cette scène orientale.

La vieille basilique de Justinien n'est séparée du sérail que par le rempart de Byzance, lequel isolant la pointe du promontoire, le palais et ses jardins du reste de Stamboul, fait un grand coude en arrière de l'église laissée en dehors. C'est au fond de cet angle rentrant, formé par cette antique muraille brunie par le temps, couronnée de créneaux et flanquée de grosses tours octogones ou carrées, que s'ouvre la porte auguste. Son ogive turque, extrêmement élevée, décorée de splendides inscriptions en lettres d'or et déshonorée par des monceaux d'ordures, est surmontée par une haute construction à mine de prison, à cheval sur le sommet du rempart.

Entre la lourde basilique de Justinien et cette entrée équivoque de palais ou de forteresse, au milieu d'une grande place irrégulière qui occupe la crête du coteau et penche de chaque côté vers la mer et le port, sur un sol pierreux, inégal et peuplé de chiens, la ravissante fontaine d'Achmet III, merveille de fantaisie orientale, élève

parmi les hideuses cabanes qui l'entourent ses clochetons à croissant, ses murs, ses tourelles de marbre ciselé, peint, émaillé, doré avec le goût exquis et la richesse de coloris d'un magnifique châle de cachemire.

Pauvre chef-d'œuvre asiatique! l'européanisme de la réforme l'a tué : on le laisse tomber en ruine, il lui reste à peine assez d'eau pour pleurer goutte à goutte; son toit dégradé s'écroule d'un côté, et les moineaux nichent dans les grenades entr'ouvertes qui pendent du milieu des arabesques dorées de ses larges auvents.

Ce délicieux édifice devant la porte du sérail donne une idée trop flatteuse de l'intérieur du palais où l'on ne trouve presque rien d'équivalent.

Dès qu'on a franchi le sombre vestibule de la porte Auguste, *Babi-Hummayoum*, on entre dans une vaste cour irrégulière, plantée de quelques grands arbres, parmi lesquels on remarque un énorme platane dont le tronc mesure dix pieds de diamètre. Dans un des angles on voit la vieille église byzantine de Sainte-Irène, transformée en arsenal. On a rassemblé au pied de sa façade insignifiante plusieurs débris antiques et surtout de gigantesques cénotaphes impériaux en porphyre.

Un des grands côtés de cette première cour est fermé par un mauvais mur; en face sont les baraques de bois peint en gris du ministère des finances : deux paniers percés l'un dans l'autre. Au fond, vis-à-vis de Babi-Hummayoum, est la fameuse porte du *Salut*, où tant de Turcs ont jadis laissé leur tête, celle-ci accrochée aux créneaux, celle-là posée honorablement dans un plat d'argent ou dans une sébille de bois, d'autres enfin jetées dédaigneusement par terre, suivant le rang du disgracié. Deux pe-

tites niches pratiquées extérieurement à droite et à gauche, sous la lourde arcade de cette porte de forteresse gothique, étaient autrefois presque constamment ornées de quelque tête de pacha destitué. C'est là aussi que le maître faisait jeter les grands visirs aux janissaires révoltés qui envahissaient en tumulte la *cour Auguste*.

En ce moment elle était remplie d'une foule immense de musulmans et d'étrangers paisiblement confondus ensemble. Il y avait surtout beaucoup d'officiers des armées alliées, une partie du personnel des ambassades, et plusieurs dames parmi lesquelles on distinguait madame la maréchale de Saint-Arnaud. Un bataillon de la garde impériale, en jaquette rouge et pantalon blanc, était rangé en bataille sur le passage du cortége qui sort enfin de la mosquée et revient au palais.

La marche est ouverte par un détachement des gardes à cheval, suivi des icoglans ou pages du sultan, vêtus d'écarlate et coiffés d'un *mortier* de velours ponceau orné d'une aigrette grise.

Les ulémas s'avancent ensuite sur deux longues files, tous montés sur de beaux chevaux, vêtus à la vieille mode turque et coiffés du turban sacerdotal en mousseline blanche, traversé diagonalement sur le front par le galon d'or, insigne de leur dignité. Entre leurs rangs caracole sur son magnifique coursier le scheick-ul-islam, le souverain pontife de l'islamisme, en long cafetan blanc fermé sur la poitrine par six énormes agrafes de passementeries d'or. C'est un grand vieillard à barbe grise, à mine de moine-soldat, pleine de finesse et de fierté.

Cinq cents pachas ou ministres viennent à la suite deux à deux en grand uniforme, le fez à plaque d'or sur le front,

le pantalon de cachemire blanc, et la tunique couverte de broderies d'un luxe exagéré. Tous montent de superbes chevaux dont les housses traînantes étincellent d'or et de pierreries, et chacun est accompagné de ses saïs à pied.

Derrière le grand-visir, le capitan-pacha et le séraskier, apparaît un personnage plus grand que ces grands officiers de l'empire; c'est le chef des eunuques, le *Kislar aga*, le plus affreux vieux monstre nègre que puisse rêver l'imagination sous l'influence du cauchemar. Sa poitrine est la plus constellée de décorations, son coursier est le plus richement harnaché. Un nain difforme, le bouffon du palais, affublé par dérision du vieux costume turc et d'un bonnet pointu, suit ce glorieux fonctionnaire impérial et partage ses honneurs. Tous deux sont humblement escortés par les colonels et les officiers de l'armée, marchant à pied sur deux longues files. Étonnez-vous ensuite qu'il y ait à la tête des troupes turques tant d'officiers énervés, imbéciles !

Immédiatement après eux, sont les *icoglans*, les pages du Grand-Seigneur, en polonaises de drap ponceau brodées sur toutes les coutures, et coiffés d'un *mortier* en velours de la même couleur surmonté d'une aigrette grise.

Mais les tambours battent, les trompes turques font entendre leurs sauvages mugissements, les soldats présentent les armes, saluent de la main droite et poussent trois acclamations accompagnées par la musique; le sultan paraît, le front orné de l'aigrette impériale de plumes d'oiseau de paradis, précédé de ses saïs à pied tenant en main les chevaux caparaçonnés de Sa Hautesse, et entouré de ses gardes-du-corps armés de riches hallebardes à lames dorées et découpées à jour.

Ces gardes portent à peu près le même costume que les icoglans, à cette différence près que l'aigrette de ceux-ci est remplacée sur le mortier de ceux-là, tantôt par un long plumet blanc et vert, tantôt par une sorte de panache colossal, seul souvenir du vieil Orient. Ces panaches, qui devaient faire merveille parmi les costumes de l'ancienne cour, paraissent fort dépaysés au milieu des uniformes européens qui composent le cortége actuel. Je ne puis mieux les comparer qu'à des balais de deux pieds d'envergure sur trois de hauteur, et dont le crin serait remplacé par des aigrettes de héron. De petites touffes de plumes roses, vertes et bleues, semées artistement le long de la *brosse* et du manche planté sur le devant de la toque, imitent des bouquets de faveurs roses, et complètent ce plumet affreusement Pompadour.

C'est magnifiquement ridicule, d'autant plus que ces pauvres Turcs ainsi harnachés avec leurs polonaises rouges brodées d'or, leurs mortiers de velours, leurs pantalons blancs mal faits, leurs souliers éculés et leur figures ahuries, ressemblent étonnamment à Levassor choriste.

Au moment où le sultan allait franchir la porte du Salut, six de ces plumets se groupent devant lui, et, furieusement agités par les contorsions habituelles de l'*ut* de poitrine, entonnent d'une voix sur-aiguë je ne sais quelle antienne pour appeler les bénédictions d'Allah sur sa tête.

A peine le dernier hallebardier eut-il dépassé la voûte du portail tapissé de haches d'armes, que la foule se précipita à la suite pour pénétrer dans la cour du *Salut* où devait avoir lieu la cérémonie de l'hommage. Un peu moins vaste que la cour Auguste, elle est entourée de larges galeries à ogives, et toute plantée irrégu-

lièrement de cyprès, de platanes et de tilleuls. Au fond à gauche une grosse tour carrée à toit pyramidal indique l'entrée du harem impérial dont les appartements extérieurs — *le Sélamlick* — font saillie dans l'angle du parallélogramme. A côté, au milieu de la façade postérieure de la cour, la porte de *Félicité*, où se place le trône de Sa Hautesse, s'ouvre sous un large portique dont le plafond sculpté et doré se creuse en dôme, chef-d'œuvre de rococo constantinopolitain. Par la baie ogivale de ce portail, la vue plonge dans une autre cour, où l'on entrevoit la sombre salle d'audience du vieux divan.

En attendant le moment de la cérémonie, la foule des curieux et des dames se groupe sous les arbres et choisit les meilleures places pour jouir du coup d'œil, tandis que les ulémas, les pachas, les officiers, fument le chibouck, prennent le café que le sultan leur offre, ou se reposent sur les sophas préparés pour eux sous les galeries somptueuses du *Sélamlick* impérial.

Cependant les noirs du palais étendent un tapis sous la coupole de la porte de Félicité, et y apportent le trône, divan massif de six pieds de longueur, de trois de profondeur et deux de hauteur, garni d'un dossier à pointe découpée en fleurons. Tout cela est recouvert de plaques d'or uni, assez mal assemblées et clouées avec de gros rubis disposés exactement comme les clous d'une porte de prison.

Les deux bras du trône sont recouverts d'une étoffe blanche de brocart dont les bouts pendants, ornés de franges d'or, se replient sur le siége rembouré d'un coussin de velours brodé. C'est le bout de cette espèce d'étole que baisent les fonctionnaires civils et militaires dans la cérémonie qui va commencer.

Déjà les hallebardiers se rangent en éventail de chaque côté du trône et remettent leurs panaches en équilibre ; la garde décrit en avant un grand arc de cercle ; les sept plumets choristes recommencent leur antienne, et Abdul-Medjid, reparaissant sous la porte de Félicité, va s'accroupir sur des coussins *à côté* du trône. Son frère tient à la main le bout de l'étole du sublime divan ; la musique de la garde entonne la marche du couronnement du prophète, et tous les pachas, les uns à la file des autres, s'avancent en décrivant un vaste demi-cercle vers leur souverain. Chacun en approchant s'incline profondément, et porte la frange de l'étole à son front et à sa bouche.

Vint le tour des ulémas conduits par leur *scheik-ul-islam*. Abdul-Medjid s'assit alors sur son trône, et eux, se prosternant à ses pieds chaussés de bottes vernies, baisèrent humblement le pan de son manteau noir.

Le glorieux padischa, perdu dans les hauteurs de son orgueil de sultan, recevait ces marques de respect servile avec une froideur ennuyée. Le dernier prêtre avait fléchi les genoux devant lui ; ne sentant plus son cafetan impérial tiré par ses courtisans, le souverain sembla sortir d'une profonde distraction. Il tourna brusquement la tête, vit que la procession était finie, et aussitôt, se levant de son trône, il s'en alla bien vite.

Sa Hautesse n'avait certainement pas prêté aux hommages de cette cohue dorée plus d'attention que les hirondelles qui, rapides comme de noirs éclairs, passaient et repassaient au-dessus du trône, pour aller porter quelques vermisseaux à leurs petits, nichés sous les lambris dorés de la porte de Félicité.

XXME LETTRE.

Description des quartiers de Constantinople. Le quartier des Sept-Tours. — La colonne de Théodose. — Psammathia. — La vallée de Jéni-Bagdjé. — Les Zingari. — Le vlanga Bostandji. — La tour de Bélisaire.

Constantinople, 1er juillet, 1854

Au moment de partir pour la Bulgarie, permettez-moi de faire trève un moment avec la politique, et de suppléer aux lacunes forcées de ma correspondance pendant mon voyage, en complétant la rapide exquisse que, dans mes premières lettres, je vous ai tracées du vieux Stamboul fort ignoré des touristes, vous pouvez m'en croire. Peut-être serez-vous curieux d'y faire quelques promenades avec moi, afin de connaître la véritable physionomie de ses différents quartiers, et ses monuments les plus oubliés.

Si j'ai tardé à vous entretenir de ce côté pittoresque de la féerique capitale des Osmanlis, c'est qu'avant d'en parler je voulais la voir tout entière, de mes yeux, en détail, et dans tout l'éclat du printemps. L'expression irrévérencieuse de *grand village*, que je me suis permis de lui

appliquer, aura pu scandaliser beaucoup de gens encore éblouis par les splendeurs de la poésie orientale et les souvenirs classiques de la fastueuse cité impériale de Constantin. Mais à mesure que l'on me suivra dans les rues campagnardes qui en forment les trois quarts, on comprendra la justesse de cette qualification dont le sens, d'ailleurs, comporte souvent autant de charmes que de désagréments.

Une observation préliminaire explique le caractère original des villes turques. On a dit avec raison : Le style, c'est l'homme. Un peuple se peint encore mieux dans ses œuvres matérielles, et à ce titre Stamboul peut passer pour la plus parfaite image du génie ottoman qui est l'opposé du nôtre. En France, on veut tout réglementer, et ne rien laisser faire; en Turquie, on laisse tout faire, et l'on ne réglemente que le moins possible. Nos villes civilisées sont l'expression de la pensée commune, de la règle banale; les villes turques sont une marqueterie de tous les caprices individuels. La nature et le hasard président seuls à leur plan, et dirigent leur voirie. De là, tous les avantages pittoresques et les inconvénients pratiques de leur excessive irrégularité.

Tout le monde connaît à peu près la forme générale de Constantinople : ce n'est que pour préciser la position des quartiers et des édifices que je me permets de la rappeler en quelques mots.

Environ 1,500 mètres avant de déboucher dans la mer de Marmara, le Bosphore se divise sur la pointe du Sérail en deux courants aussi rapides que le Rhône et d'une grandeur inégale. Le principal, d'une demi-lieue de largeur, descend directement à la mer; l'autre, de moitié

moindre, tourne à droite, et amortissant peu à peu sa rapidité, remplit de ses eaux dormantes une vallée large d'un mille environ. De chaque côté, le pied des collines baigne dans ce bassin sinueux dont la longueur s'étend à 7,000 mètres environ jusqu'à l'embouchure-confluent des deux petites rivières du Cydaris et du Barbyssés. C'est là le port de la Corne-d'Or.

A droite, en y entrant du Bosphore, le faubourg de Galata remonte à mi-côte sur les pentes rapides d'une montagne, aussi haute, aussi escarpée que celle de la Croix-Rousse, à Lyon. La partie basse de cette vieille ville demi-turque, demi-génoise, se développe semi-circulairement au bord du rivage sur une longueur d'un kilomètre, tout autour du contrefort saillant qui resserre le goulet du port.

Elle est fermée de tous côtés par une vieille muraille gothique de six pieds d'épaisseur, moisie, ébréchée, jadis couronnée de créneaux, flanquée de tours et percée d'une douzaine de portes pourries. La plus grande partie de cette enceinte est dénaturée, cachée dans des massifs de hideuses échoppes adossées contre les murs intérieurement et extérieurement. Son angle le plus élevé sur le flanc de la montagne était défendu par un énorme donjon, aujourd'hui transformé en tour de vigie. Du pied de cette grosse tour ronde, haute de 100 pieds, descend une muraille intérieure de même nature que les autres. Elle partage le faubourg en deux parties inégales : l'ancien et le nouveau Galata. Celui-là, le plus grand, est en dedans du port; celui-ci, beaucoup moindre, est un peu en dehors. Il n'a été réuni à l'autre, embelli et fortifié par les magistrats génois qu'en 1443, dix ans avant la conquête de Maho-

met II. De vaniteuses inscriptions armoriées enchâssées dans la muraille du port attestent encore les droits des administrateurs à la reconnaissance des habitants de cette étable à pourceaux.

Les grands arsenaux de Top-Hana en amont de Galata, et de Kassim-Pacha en aval, Péra au sommet du coteau et les petits bourgs ou hameaux nichés dans les vallons, tout le long du rivage de la Corne-d'Or et du Bosphore, sont absolument sans défense.

Le seul édifice intéressant de Galata est une grande et antique maison byzantine, jadis la demeure de je ne sais quelle sainte grecque. C'est dans la rue *du Marché du jeudi* que l'on voit cette curieuse construction remarquable par ses élégantes fenêtres géminées à double arceau et à légères colonnes, mais déshonorée par les plus affreux badigeons qu'aient pu inventer les boutiquiers qui louent ses trois étages.

Constantinople ou la *ville* proprement dite occupe, au-delà du bassin du port, la pointe d'un promontoire un peu moins abrupte et moins élevé que Péra. Il a la forme assez exacte d'un triangle équilatéral d'environ 6,000 mètres de face.

Les deux côtés que protègent naturellement la Corne-d'Or et la mer de Marmara sont fermés, mais non pas fortifiés sérieusement, par deux murailles aussi misérables que celles de Galata. Le troisième côté faisant front au continent européen était autrefois admirablement défendu par le triple rempart de Constantin qui, traversant d'un rivage à l'autre, plonge une de ses extrémités dans les eaux du port et l'autre dans les flots de la Propontide; il

se termine ici à l'angle aigu du château des Sept-Tours, et là au pied du fameux quartier impérial des Blaquernes. Le troisième angle de cette enceinte presque aussi vaste que celle des octrois de Paris, est formé par la pointe même du promontoire ou pointe du Sérail. Elle est séparée du reste de la ville par une ligne de fortifications antiques, les mieux conservées de toutes.

Cette petite enceinte particulière, qui ne forme pas la sixième partie de Stamboul, était anciennement celle de Byzance; elle ne renferme plus que le vieux palais des sultans, ses dépendances et ses vastes jardins.

On dit que Constantinople s'élève sur sept collines, autant que Rome sa rivale; avec un peu de bonne volonté on en trouverait facilement une douzaine en comptant, comme on le fait, les moindres ondulations du sol pour des montagnes. De vrai, il n'y en a que trois : la plus basse et la plus large remonte de la pointe des Sept-Tours jusqu'au centre du triangle où la grande vallée intérieure du Jéni-Baghdjé la sépare de la chaîne de hauteurs qui longe le port. Celle-ci est elle-même coupée au milieu par une dépression de terrain qui la coupe transversalement; c'est sur ce bas-fond que l'aqueduc de Valens passe pour porter ses eaux du plateau de la porte d'Andrinople au plateau du sérail; deux collines principales qui, à proprement parler, ne devraient représenter qu'un seul et même coteau allongé, au sommet aplâti, bosselé, aux flancs sillonnés par une foule de petits vallons arrondis dont les eaux descendent d'un côté dans la Corne-d'Or, et de l'autre dans le ruisseau de Jéni-Baghdjé.

Ces trois coteaux de Stamboul divisent naturellement la ville en trois grands quartiers d'un caractère tranché. Je commence leur description par celui qui est le moins connu.

Dans l'angle compris entre la vallée intérieure et le château des Sept-Tours, règne la vie paisible de la campagne suburbaine, et la pauvreté dorée des petites gens qui ont le bonheur de manger leur pain à l'ombre de leur vigne et de leur figuier. Les maisonnettes, petites et délabrées sans être sales, y ont presque toutes de grands jardins pleins de fruits, de fleurs et de verdure. Les rues silencieuses et peu passantes sont propres, parce qu'il y a peu d'habitants et encore moins de chiens. Souvent elles ressemblent à des ruelles de hameau ou à des chemins vicinaux. On y entend de tous côtés le chant du coq, et les poules s'y promènent en famille, tandis que les chèvres et les moutons broutent l'herbe qui pousse entre les pavés luisants de marbre bleu.

En beaucoup d'endroits les platanes, les noyers, les figuiers, les grenadiers et les acacias fleuris étendant leurs branches par-dessus les clôtures de pierres sèches entremêlées de débris de sculptures, couvrent la voie publique d'un délicieux ombrage.

En me promenant au hasard à travers cette partie de la ville que j'affectionnais particulièrement, il y avait des moments où j'aurais pu me croire dans quelque rue écartée de Saint-Irénée ou de Saint-Cyr, si à chaque instant je n'avais été rappelé à Constantinople, tantôt par une brillante échappée de vue sur la Propontide, tantôt par l'aspect d'une fantaisie orientale ou des sombres rui-

nes des remparts, ici par une femme musulmane enveloppée de ses voiles, et là par un paysan thrace conduisant son noir attelage de buffles.

Ce quartier retiré est l'asile d'une foule de pauvres familles de bons vieux patriarches islamites, pleins de douceur et de sérénité, au milieu de leurs nombreuses générations, d'un grand nombre de fanatiques osmanlis, à gros turban vert et petites rentes, qui viennent là vivre en misanthropes, loin des ghiaours qu'ils n'ont plus la liberté de rosser comme au bon temps des janissaires, et de quelques riches négociants qui trouvent ici le calme et un air pur au sortir du tumulte empesté des bazars.

Aucun édifice remarquable ne s'élève au milieu des modestes habitations particulières. Anciennes ou nouvelles, médiocres ou misérables, toutes sont bâties, à peu de chose près, sur le même modèle turc.

Le rez-de-chaussée en torchis ou maçonnerie n'a qu'une seule ouverture, une solide porte à deux battants. L'unique étage au-dessus, invariablement en planches, s'avance en saillie de trois ou quatre pieds, supporté par des consoles de bois, et le *moucharaby* ou balcon-cabinet du milieu de la façade forme une saillie encore plus forte. Les longues et étroites croisées de cet étage sont aussi multipliées que possible, grillées en bas par un léger treillage de baguettes de sapin, et éclairées en haut par une sorte de vitrail que des compartiments de bois découpent en losanges ou ornements de fantaisie.

Sur ce type universel, chaque propriétaire brode suivant sa fortune les détails les plus capricieux, les plus variés et souvent les plus élégants; puis il badigeonne cela

une fois pour toutes d'une couche de vert, de bleu, de rouge brique, de gris, de jaune, ou même il se contente de la couleur naturelle du bois; le temps y ajoute promptement ses teintes de vétusté; la nature y sème ses mousses verdâtres, ses plantes parasites, et le soleil rôtissant les planches les fait se boursoufler, se fendre et se tordre comme un cuir.

Il en résulte parfois de ravissants cottages qui semblent imaginés exprès pour être croqués par les artistes et désertés par les locataires; car la plupart sont tellement hors d'aplomb, que l'on comprend à peine comment ils restent debout. Dans les plus détraquées, les plus pauvres de ces cabanes, on ne peut s'empêcher d'admirer maintes preuves du bon goût naturel du Turc pour l'ornementation, et de sa vertueuse horreur de la ligne droite, de l'équerre, du compas, et de toutes les platitudes architecturales des ghiaours européens.

Dans certains carrefours de grandes rues, des boutiques se groupent autour d'une fontaine ou d'un puits ombragé d'arbres : elles sont toujours accompagnées de quelques cafés turcs. Il y en a de délicieux, entourés de nattes, largement aérés et rafraîchis par un imperceptible jet d'eau dans une vasque de marbre blanc au milieu d'un plancher de terre battue. Presque tous ouvrent en arrière sur un petit jardin, dont la verdure transparente au soleil s'harmonise merveilleusement avec les teintes bistres des murailles brunies par la fumée des pipes, et avec les couleurs vives des vêtements des fumeurs nonchalamment accroupis sur les divans.

A presque tous les coins de rue on rencontre d'anciens turbés plantés de cyprès, dont les tombes oubliées dispa-

raissent sous les ronces ; à travers les grilles rouillées ou les brèches de la muraille, on n'aperçoit plus que quelques pierres tumulaires inclinées sous le poids des énormes turbans de marbre qui les surmontent.

Les chapelles et les mosquées sont aussi nombreuses que ces petits cimetières. Plusieurs sont en ruine ; quelques-unes sont en bois, d'autres en maçonnerie ; beaucoup ont un caractère religieux et artistique fort remarquable. Leurs modestes minarets, leurs murs blanchis à la chaux, leurs fontaines qui murmurent à l'ombre des ormes et des mûriers, au milieu d'un petit cloître désert et silencieux où un pauvre homme prie prosterné devant la porte du lieu saint, tout rappelle l'idée de nos humbles églises de village.

Au bord des chemins de ce quartier de Constantinople, si différent de ce que l'on nous raconte ordinairement, on peut s'asseoir bien souvent sur des chapiteaux corinthiens ou byzantins, derniers vestiges de la ville des Constantins et des Paléologues.

Un jour, en allant à la porte de Silivrie, je vis près de l'angle d'une rue transversale qui descendait à la mer, une masse informe de marbre blanc de plus de trente pieds de hauteur, et contre laquelle s'adossaient une cabane de forgeron et un petit café turc. Les quatre surfaces calcinées et crevassées par le feu laissaient pourtant deviner un gigantesque piédestal de colonne, construit en bloc de quatre pieds d'épaisseur, sur six de longueur. Une baie défigurée par les flammes et à demi bouchée avec des pierres indiquait la porte d'entrée.

A force de chercher attentivement à la hauteur de la corniche, je réussis à retrouver assez de vestiges de

sculptures pour refaire le dessin de cette ornementation qui devait être très-riche. Le fût entièrement écroulé reposait sur une couronne de lauriers, liée de bandelettes et posée sur un socle carré dont une des faces conserve encore deux gracieuses figures : ce sont deux petits génies enfants qui dansent en soutenant, de distance en distance, une guirlande de fleurs. De la corniche au-dessous on ne distingue plus que confusément quelques acanthes, des oves et des arabesques mutilés.

Tout ruiné qu'il est, ce monument romain domine, écrase de sa masse imposante les chétives constructions voisines, et donne une haute idée de ce que devait être autrefois cette partie de Byzance. Ce sont peut-être là les restes de la colonne d'Arcadius, car ils se trouvent justement, comme devait être celle-ci, en face du mausolée de Marcien que l'on voit encore debout sur le revers opposé de la vallée.

Toute la vie et le mouvement du quartier des Sept-Tours se concentrent aux environs des différentes portes qui y donnent accès du dehors, et surtout auprès de *Psamathia-Kapoussi*, l'avant-dernière porte de la mer, en descendant le Bosphore. La population grecque ou arménienne s'est groupée en cet endroit, à cause du voisinage de l'église de Saint-Nicolas et du pèlerinage de Notre-Dame-des-Poissons qui, chaque année, le vendredi après Pâques, attire un immense concours de pèlerins dont, à vrai dire, la dévotion semble être le moindre souci.

Ce jour-là les rues de Psamathia, les plus propres de Stamboul, sont encombrées par la foule bruyante et joyeuse des rayas en beaux habits de fête. Elle arrive par terre et par mer, à pied et à cheval, en télikas dorés et en caïques

sculptés. La chapelle orthodoxe est moins pleine, hélas ! que les pittoresques cafés de la grève, qui s'abritent hors des remparts sous l'ombre des grands platanes et baignent leur pied dans les vagues de la Propontide. Les pèlerins vont pieusement visiter dans leur piscine de *baloukli* les petits poissons du moine Nicolas, miraculeuse friture qui nage toujours depuis quatre cents ans, après avoir été interrompue par la conquête de Constantinople ; mais avec combien plus de plaisir ils vont ensuite manger une friture, non miraculeuse, de sardines, la salade grecque et l'agneau de Pâques, dans ces jolies guinguettes, sur des terrasses qui dominent les remparts, et d'où la vue embrasse le magique panorama de la mer, des côtes de l'Asie et du mont Olympe dont on boit le joli vin blanc !

Partout on chante, on danse, on fait de la musique, en pleine rue ; de tous côtés on entend ronfler la grosse caisse, crier le mirliton et gémir la cornemuse arménienne. Au son de cette harmonie hellène, des groupes de jeunes gens exécutent, sous les croisées de leurs belles, le ballets nationaux du *khoros* et de la *romaïka*.

Toutes les fenêtres des maisons se garnissent d'un double rang de femmes et d'enfants, qui permettent d'apprécier la beauté si vantée de la race grecque. Sa plus belle moitié a bien raison de ne pas se cacher derrière des voiles et des grilles ; il serait difficile de voir ailleurs une pareille réunion de figures très-réellement jolies. Le caractère le plus remarquable de ce genre de beauté, c'est le calme et la régularité de la nature physique librement développée, par opposition au genre de beauté chiffonnée, tourmentée, de nos grandes villes européennes, où il est rare de trouver un visage qui n'ait quelque trait exagéré,

amoindri ou déformé par la surexcitation perpétuelle des passions bonnes ou mauvaises.

Mais, au lieu de continuer à peindre la physionomie du vieux Stamboul, je m'arrête à contempler celle de ses jeunes habitantes; je reviens à mes moellons, c'est une question moins brûlante. Laissant derrière moi cette folle gaîté d'esclaves opprimés sans le savoir, j'entrai un moment dans l'église d'*Ayos-Nikolaos*, une des plus curieuses basiliques de Constantinople. Comme toutes les autres, elle est de fort pauvre apparence au dehors. Un portail masqué intérieurement par une sorte de paravent en planches donne accès dans une enceinte de murs, au milieu de laquelle s'élève la chapelle. Une sorte de piscine est adossée à ses murs grossiers peints en gris foncé. L'aigle de Russie à deux têtes, que les prêtres grecs appellent leur *Saint-Esprit*, est sculpté en deux endroits de la façade. Suivant une mode orthodoxe assez générale, on descend plusieurs marches pour entrer, par le large vestibule des Cathécumènes, dans le temple en forme de croix grecque avec un petit dôme au centre.

Ce qui différencie le plus ces églises d'avec les nôtres, c'est le jubé en bois tout couvert d'ornements sculptés et d'images de saints. Derrière cette clôture percée de trois portes, se cache l'autel relégué au fond du sanctuaire très-pauvre et très-nu, comparé au reste du temple qui, pour la profusion et l'état criard des peintures et des dorures, peut le disputer aux plus barbares villages de la Provence.

Une épaisse et odorante litière de rameaux de lauriers jonchait le pavé de marbre des trois nefs, voûtées en bois vernis. Des centaines de cierges ajoutaient leur lueur ardente au jour indécis qui tombait des étroites croisées.

Un prêtre barbu, à longs cheveux gris, revêtu de la chape antique, et couronné d'une sorte de tiare impériale, se tenait debout à la porte du sanctuaire. Il récitait l'office du soir, auquel répondait un autre prêtre placé dans la nef, en face d'un magnifique trône à baldaquin supporté par d'élégantes petites colonnes torses, sculptées et dorées.

Le service divin fut lestement expédié avec la volubilité de gens qui se débarrassent d'une corvée, et aussitôt les deux officiants rentrèrent dans le sanctuaire en abaissant derrière eux une porte à coulisse.

Il n'y avait là, d'ailleurs, qu'une douzaine de fidèles; quatre d'entre eux faisaient le tour de l'église en baisant les images saintes entourées de cierges, et accompagnaient cet acte de dévotion d'une étonnante multiplicité de signes de croix ; le reste de l'assistance, composée surtout de femmes et d'enfants, jouait, causait et riait tout haut dans une nef latérale, avec un laisser-aller très-familier. Cela ne paraissait nullement scandaliser les *papas* qui les regardaient faire d'un air benin, tout en psalmodiant leurs *Kyrie eleison.*

Les moines peintres des Grecs d'aujourd'hui conservent encore si scrupuleusement dans leurs œuvres le style byzantin, qu'au premier aspect on prendrait tous les tableaux de leurs églises pour de précieuses peintures du Bas-Empire. Elles sont toutes sur bois, à fond doré, uni ou niellé. Souvent les seules parties peintes sont la figure, les mains et les pieds des personnages; les vêtements, les coiffures, les ornements quelconques sont tous en plaques d'or ou d'argent, repoussées, ciselées et même enrichies de pierreries.

Le plus curieux spécimen de cette peinture-orfévrerie

que j'aie vue dans Ayos-Nikolaos, c'est un tableau à double panneau de quatre pieds de hauteur, adossé à la clôture du sanctuaire, et représentant les portraits traditionnels du grand Constantin et de sa femme l'impératrice Hélène.

La figure de l'empereur assez bien traitée est très-basanée, à barbe noire et à type aquilin. Son costume impérial, d'une extrême richesse, ressemble beaucoup à celui des évêques orthodoxes. La plaque de métal sur laquelle il est modelé reproduit les moindres détails de broderies ou d'ornements, et entoure en outre la tête et la couronne de rayons de gloire.

Au sortir de cette curieuse église, je m'enfonçai dans les tristes rues désertes qui avoisinent le château des Sept-Tours. La vie semble expirer à cette extrémité de la ville, où une partie des maisons abandonnées tombe en ruine. Elles sont remplacées par de grands espaces vides ou par des jardins potagers hérissés de débris antiques.

Le château de l'*Heptapurgon* ne baigne pas, comme on l'a dit, le pied de ses tours dans les flots de la Propontide, et n'occupe pas la pointe de Byzance de ce côté. Adossé intérieurement à la grande muraille de Constantin, à 200 mètres en arrière du rivage, il est à plus de 400 mètres de la pointe dite des Sept-Tours, formée par la rencontre des deux remparts de la terre et de la mer.

Le terrain compris dans cet angle aigu allongé est rempli de jardins et de vergers, au milieu desquels se cachent quelques pauvres chaumières, dans le site le plus romantique que l'on puisse imaginer. De tous côtés se dressent au-dessus des touffes de verdure les sombres donjons de la prison d'État, les cavernes béantes des tours éventrées, et

les créneaux brisés couronnés de lierre ou d'arbustes. A travers les brèches on entrevoit au loin les délicieux horizons de la côte asiatique, et la mer calme, azurée, qui se brise doucement au pied des ruines.

En rôdant de côté et d'autre, j'aperçus une échelle posée contre le mur de Constantin, un peu au-dessous du fort, dans un endroit où les écroulements rendent son ascension praticable. Comment ne pas profiter d'une pareille occasion, même au risque de se faire couper la retraite? Arrivé au sommet, un tout autre sujet d'alarme faillit me faire redescendre : je trouvai là-haut une nombreuse famille turque qui, assise sur le gazon moelleux des parapets, à l'ombre des créneaux, faisait son *koeff* (1).

Le mari était un officier de la forteresse : ses trois femmes s'étaient dévoilées se croyant à l'abri de tout regard indiscret. Se voyant ainsi surpris, il aurait bien pu éprouver la fantaisie de me jeter en bas du rempart ; un vieux turban vert n'y aurait pas manqué ; heureusement, celui-ci portait l'uniforme du Nizam. Afin de prouver mes intentions inoffensives, je me tins à respectueuse distance, et tirant mon carnet de ma poche, je fis semblant d'écrire mes notes de la soirée. Mais ma volonté était impuissante à fixer mes yeux sur le papier. Je ne pouvais me lasser de contempler le merveilleux spectacle étalé devant moi ; sous mes pieds le triple rempart de Constantin montant de la mer et alignant, à perte de vue, sur la pente insensible des collines, en face d'une forêt de cyprès, ses murs

(1) Mot turc intraduisible qui signifie tout à la fois les charmes du *far niente* et les somnolentes béatitudes d'une heureuse digestion embellie par le moka, le latakié et la contemplation des splendeurs de la nature.

et ses tours innombrables dorés par les rayons du soleil à son déclin. Pour oser gribouiller ses petites pensées au crayon, dans le premier instant d'éblouissement que cause ce tableau grandiose, il faudrait une dose peu commune de sottise ou d'amour-propre. On ne peut d'abord qu'admirer de tous ses yeux et de toute son âme cette ruine immense pleine de sang et de souvenirs.

Les femmes du Turc eussent été trois reines de Saba que je n'aurais pas perdu une seconde à les regarder. Ce n'est qu'au moment où elles se levèrent pour s'en aller que je les vis : elles étaient de celles que le yachmak favorise. Ma conduite réservée avait inspiré tant de confiance qu'elles n'avaient seulement pas repris leurs voiles pour passer devant moi. Une vénérable matrone qui veillait sur deux petites filles charmantes, me fit signe de descendre l'échelle le premier. Par un mouvement irréfléchi tout naturel, une fois sur les échelons, j'offris la main à l'une des dames pour l'aider à franchir un bloc de maçonnerie glissant et dangereux. Elle se retira vivement en souriant; le mari fronça le sourcil. Je compris que ce qui est politesse en France peut être incivilité en Turquie, et qu'un musulman même civilisé par la réforme, plutôt que de permettre à sa femme le moindre contact avec un ghiaour, aime bien mieux la voir s'exposer à faire une chute dangereuse.

La vallée intérieure de Stamboul présente, principalement à ses deux extrémités, un aspect encore plus agreste et campagnard que le quartier des Sept-Tours. Le ruisseau du Jéni-Baghdjé entre dans la ville par une arche souterraine percée sous l'une des tours du rempart. Il traverse une route poudreuse qui longe intérieurement le pied des

murailles, et arrose au-delà une délicieuse prairie de 20 à 30 hectares, où paissent des troupeaux de bœufs et de chevaux gardés par des bergers campés sous des tentes vertes. De chaque côté, sur la pente douce des coteaux, les brunes maisonnettes, les palais de bois et les blancs minarets des chapelles disparaissent à demi parmi les touffes de verdure des vergers entourés de petits murs de pierre.

Prairie et jardins s'étendent presque jusqu'au cœur de la ville, où le ruisseau se perd sous les maisons qui descendent là jusqu'au fond de la vallée; elles sont si basses que par dessus leurs toits de tuiles rouges on aperçoit, entre les cyprès et les platanes, les plaines d'azur de la Propontide. A cause de cette belle vue, de sa fraîcheur et de sa luxuriante végétation, ce vallon supérieur du Jéni-Baghdjé est un des endroits les plus ravissants de Constantinople; on ne se douterait pas qu'on est au centre d'une immense capitale : tout y respire la quiétude de la vie pastorale. C'est par là que les féroces janissaires de Mahomet se ruèrent dans la ville prise d'assaut. La plus grande partie de cette terre, baignée de sang, leur fut donnée en patrimoine par le *conquérant*, et porte encore leur nom.

C'est aujourd'hui le repaire des Zingari qui nichent dans les voûtes des tours et sous les arcades des portes impériales, ou adossent leurs misérables baraques de bois contre les vieux remparts byzantins, au-dessous de la brèche refermée des Ottomans. Deux ou trois de ces cabanes peintes en rouge et en bleu font paraître dix fois plus hideux les autres bouges qui les entourent; informes repaires sans vitres, sans portes et sans meubles. Le cynisme de la saleté y est porté à ses extrêmes limites. Dans

la plupart on voit établie sur le sol d'argile battue une petite forge portative, et presque toujours une femme en agite le soufflet. D'autres petites usines semblables sont installées sous des espèces de tentes, sur le revers opposé du chemin.

Mâles et femelles, enfants et adultes, presque toute cette population nomade couche dans la poussière de la route, pêle-mêle avec les chiens, les poules, les ânes pelés et les mules éclopées de la tribu. Souvent j'ai vu des femmes ainsi vautrées par terre, en plein jour et en pleine rue, dormant ou se rendant mutuellement le service de se débarrasser d'insectes incommodes.

Les enfants sont généralement nus jusqu'à huit ou dix ans ou vêtus d'un morceau de veste. Les hommes portent le costume turc déguenillé, avec des bijoux en or faux et des turbans étranges qui leur donnent de singulières tournures. Il y a là des vieillards à barbe blanche, à corps desséché, à peau cuivrée, à grands yeux noirs ardents, qui ressemblent étonnamment à des fakirs hindous, à de vieux étrangleurs *taughs* retirés des affaires.

Les femmes, encore plus malpropres, s'il est possible, que les hommes, s'habillent d'un large pantalon d'indienne, d'une courte camisole de la même étoffe et d'une longue redingote ou pelisse de toile bleu-clair. Elles se coiffent avec un voile blanc qui laisse la figure à découvert, et rentre par derrière, sous le collet de la pelisse.

On est tout surpris de trouver au milieu de cette saleté et sous ce hideux costume des créatures d'une beauté souvent extraordinaire, d'une grâce féline, d'un langage harmonieux et caressant : c'est la variété de la femme qui se rapproche le plus de la chatte.

A l'autre bout de la vallée, le ruisseau de Jeni-Baghdjé va se jeter dans la mer de Marmara, en traversant à son embouchure un quartier encore plus curieux que celui des Zingari : c'est le *Vlanga-Bostandji*, ancien port des galères de Théodose, aujourd'hui comblé et transformé en jardin. Jamais un drogman pérate n'aura l'idée d'y mener un étranger. La première fois que je l'ai vu, j'allais à la fête de Psammathia ; en arrivant à un endroit de la rue où un mur à hauteur d'appui permet d'embrasser l'ensemble de ce bas-fond, je fus vivement frappé par la beauté de ce site original et pittoresque.

Qu'on se figure un bassin de 12 ou 15 hectares formant un carré très-irrégulier, tout jonché de fleurs et de verdure du milieu desquelles émerge une haute muraille romaine, tantôt droite ou angulaire, tantôt semi-circulaire, et dont les massifs minés, percés d'arcades superposées, simulent les voûtes d'un amphithéâtre écroulé. Cette ancienne enceinte du port se termine au bord de la mer par deux grosses tours carrées, aux assises alternées de briques et de pierres.

L'intervalle de l'une à l'autre tour était fermé jadis par un long quai au travers duquel on aperçoit encore l'entrée du bassin. Il n'en reste plus qu'une masse informe de béton, haute de huit à dix pieds, large de vingt, et au-dessus de laquelle les empereurs français d'Orient ont élevé une muraille crénelée pour compléter la ligne générale des remparts de la mer. Cette construction, comparativement moderne, se reconnaît à première vue à la forme ogivale des arceaux de soutènement des courtines, et surtout à ses deux grandes tours à machicoulis, les seules qu'il y ait dans tout Constantinople.

Cette ruine gothique, derrière laquelle on voit passer les hautes voiles des vaisseaux qui longent le rivage, dessine à ravir la dure silhouette de ses brèches et de ses noirs créneaux rongés par le vent, sur le brillant azur de la Propontide et des montagnes de l'Anatolie.

Difficilement on exprimerait tout ce qu'il y a de charme et de puissants souvenirs dans ce singulier port des galères de César, où maintenant des puits à roues arrosent des légumes, des pépinières et des bosquets de rosiers, entre les remparts de Théodose et ceux de Baudouin qui, après cinq cents ans d'absence, revoient encore défiler à leur pied des bataillons français emportés par la vapeur.

Vlanga-Bostandji est surtout cultivé et habité par des jardiniers rayas dont les cabanes sont adossées aux murailles ou perchées sur les tours. Immédiatement en amont, l'enceinte de la ville fait un grand coude qui laisse en dehors, sur le rivage de la mer, le riche quartier arménien. Ses maisons de bois d'une extrême propreté sont presque toutes bâties sur des caves voûtées qu'éclairent des soupiraux grillés, placés en avant des portes au niveau du pavé. Cette mode, inusitée dans les autres quartiers de Constantinople, donne à ces rues un faux air de Londres ou de New-York. Peut-être est-ce une mode flamande importée par les croisés du XIIIe siècle.

Il y a encore au fond de ce quartier quelques pauvres fabriques de soierie. Dans une de mes courses j'y ai rencontré deux vieux canuts constantinopolitains en guenilles, qui allaient je ne sais où *rendre leur pièce* pliée autour du rouleau. Je saluai respectueusement ces aînés de la fabrique lyonnaise.

Au-dessus du quartier arménien, à côté de la porte

Yéni-Capou, on m'a montré la tour dite de Bélisaire. Suivant la version byzantine plus vraisemblable que celles de nos colléges, le vieux général romain réduit à la misère par la confiscation de ses biens, venait tous les jours s'asseoir sur le banc de pierre de cette porte, pour tendre son casque aux patriciens qui allaient respirer la fraîcheur sur les quais de la mer. C'était sa seule vengeance contre les injustices de la fortune et de ses concitoyens.

XXIme LETTRE.

Le quartier de la porte d'Andrinople. — La colonne-mausolée de Marcien. — Les palais des Blaquernes. — Les juiveries. — Le phanar. — L'aqueduc de Valens. — Les palais de Constantinople. — L'Atmeïdan. — Les ruines de l'hippodrome. — Un monument des Comnènes. — Le Bezestan et le bazar des esclaves.

Constantinople, le 3 juillet 1854.

Maintenant que vous connaissez la plus grande partie de Constantinople, remontons, si vous le voulez bien, dans sa portion la plus importante, quoique la moins étendue. Comme c'est à peu près la seule que les Européens visitent, on en a fait des descriptions si exactes que je serai bref pour ne pas répéter ce que tout le monde sait déjà.

Les grands bazars et le mouvement commercial, les konaks des pachas, les palais et les mosquées impériales, enfin tout le luxe monumental du Stamboul turc est concentré sur ces deux collines qui sont resserrées entre le Jéni-Baghdjé et la Corne-d'Or, et principalement sur celle de la pointe du sérail. L'autre, au-dessus de l'aqueduc de Valens, est assez mal partagée et ressemble

beaucoup aux quartiers campagnards dont je viens de faire la description.

Les deux mosquées principales, celles de *Sélimié* et de *Mohamedidjé*, sont médiocres comme les habitations qui les entourent parmi les ruines d'incendie, les jardins négligés et les antiques bazars moussus et délabrés. Il y a çà et là quelques beaux ombrages et de jolies fontaines, mais partout le pavé en désordre est couvert d'ordures, de paille, de haillons, de gravats et même de charognes empestées. Un chat ou un chien vient-il à crever, les voisins se repoussent les uns vers les autres son corps pourri que personne ne songe à enlever.

J'ai vu pendant un mois le cadavre d'un cheval étendu en pleine rue à côté de la mosquée *Mohamedidjé*, à deux pas du pittoresque bazar des *Selliers*. Les chiens seuls s'occupaient à faire disparaître cette *public nuisance*, comme disent les Anglais. Un de ces voyers quadrupèdes, afin de mieux remplir ses fonctions, s'était logé dans le ventre de la bête, et par une fenêtre pratiquée entre les côtes, il montrait les dents à tout rival qui approchait de cet appartement nourrissant.

Au sommet du plateau, dans la grande rue qui aboutit à la porte d'Andrinople, le mouvement de circulation est très-animé. C'est après le port la principale voie de communication de la ville avec le dehors ; c'est plus spécialement le point d'arrivée des caravanes de chameaux qui, conduits par un âne et attachés les uns derrière les autres, passent en balançant leur grosse sonnette et les franges rouges de leur harnais, puis disparaissent dans les ténébreuses écuries de leur immense caravansérail.

Près de ces écuries, dont l'extérieur ressemble à une

forteresse, se trouve un des monuments les plus intéressants et les mieux conservés de Constantinople. Le hasard seul me l'a fait découvrir; plus tard j'en ai su le nom, mais ce n'est certes pas un drogman qui me l'a appris; ces gens-là ne sauraient seulement pas y conduire.

Le troisième jour après mon arrivée, étant allé visiter l'aqueduc de Valens que je n'avais fait qu'entrevoir à ma première course, je fus agréablement surpris d'apercevoir à peu de distance de son extrémité, au-dessous de la mosquée de Mohamed et sur le versant de la vallée du Jéni-Bagdjé, une grande colonne corinthienne qui élançait orgueilleusement son fût de marbre blanc au-dessus des sordides baraques entassées autour de son piédestal.

Du haut du monticule de fumier qui me servait de belvédère, je la voyais se dessiner avec une suprême élégance sur le plus merveilleux fond de tableau que l'on puisse imaginer : le coteau verdoyant de Psammathia, la mer, les îles et les montagnes de l'Asie.

Son chapiteau mutilé supportait à quarante pieds dans les airs un sarcophage brisé dont les quatre angles étaient ornés d'aigles romaines les ailes déployées. C'est la colonne-mausolée de l'empereur Marcien. En face au revers de la vallée, s'élevait la colonne triomphale, beaucoup plus grande, d'Arcadius, aujourd'hui tombée. Peut-être les Turcs victorieux ont-ils respecté celle-là parce qu'elle a été une des petites causes indirectes qui leur ont facilité la prise de Constantinople.

Les Grecs ont toujours eu un grand faible pour les prédictions de leurs prophètes hellènes : elles ne se vérifient jamais ; n'importe ! ils ne cessent pas d'y croire. Pendant quatre cents ans ils ont été persuadés que les successeurs

de Constantin devaient remonter, dans Byzance, sur leur trône restauré, le 29 mai 1854 ! Ils y croiront encore en l'an 2,000.

En 1453, une prophétie byzantine annonçait que les Turcs pénétreraient dans Constantinople jusqu'à la colonne de Marcien, et que là, un ange exterminateur fondrait sur eux du haut du ciel avec une épée flamboyante pour les massacrer tous jusqu'au dernier.

Parbleu ! se dirent les Grecs qui avaient beaucoup d'esprit et peu de courage, nous serions bien sots d'aller sur les remparts nous exposer à être occis par le fer de ces mécréants enragés, quand nous pouvons si commodément en être débarrassés en nous croisant les bras et en regardant travailler l'ange du Seigneur !

Si absurde que paraisse cette bêtise grecque, elle est historique. Tandis que Constantin Dracosès, secondé par sa garde, par les soldats étrangers et par les Génois de Justiniani, combattait sur les créneaux et y recevait le coup mortel, une foule immense de Byzantins se rassemblait autour de la colonne de Marcien, et maudissant l'incrédulité de son empereur dont la bravoure retardait l'heure du spectacle, elle attendait l'arrivée des Turcs, afin de jouir du curieux coup d'œil de leur extermination par le glaive flamboyant. Les Janissaires et les Timariotes affamés de carnage arrivèrent bien ; mais l'ange ne parut pas. Toute cette cohue de lâches imbéciles fut passée au fil de l'épée.

Je viens de parler de Constantin Dracosès ; on montre encore les ruines assez bien conservées de son palais, un peu au-dessous de la porte d'Andrinople, adossées intérieurement à l'angle ouvert formé par la rencontre de la triple muraille de Constantin avec le rempart byzantin

ajouté après coup pour réunir à la ville le quartier extérieur des Blaquernes. La partie qui reste de ce palais impérial, vrai ou supposé, question que je ne cherche pas à trancher, est un vaste bâtiment à deux étages de style et de maçonnerie purement byzantins, du x[e] ou du xi[e] siècle. Le rez-de-chaussée n'a qu'une façade ouverte sur une espèce de cour irrégulière. Les grande arcades à plein cintre et double rang de briques sont supportées par de grosses colonnes à chapiteaux bizarres, et chaque intrados est orné d'une sorte de mosaïque en compartiments de petites pierres taillées, variées d'un arceau à l'autre. Les gros de mur sont en assises alternatives de pierres et de briques. L'étage supérieur, décoré et bâti de la même manière, mais sans colonnes, forme un carré long dont les murs des petits côtés sont couronnés encore par les pignons en escalier de la toiture. Deux de ses faces sont construites au sommet du vieux et du nouveau rempart, à leur entre-croisement. Du haut de cette position élevée, cet édifice domine la campagne hors des murs, le quartier des Blaquernes, une grande partie de la ville, de la Corne-d'Or, de Péra et de Galata.

Ce palais de Constantin est maintenant habité, ainsi qu'une grande partie du quartier impérial des Blaquernes, par des juifs qui, vautrés dans la plus hideuse saleté, pendent leurs haillons aux croisées sculptées, et transforment la cour intérieure en un cloaque d'ordures où l'on jette tous les débris, toutes les balayures. Vingt familles pâles, maigres, déguenillées, grouillent dans les appartements de César divisés en cellules par des cloisons de planches pourries. Qui sait! un archéologue intrépide qui oserait affronter toute cette pullulante vermine trouverait

peut-être une nichée de petits Israélites dans la chambre de porphyre où venaient au monde les fils d'impératrice, *les Porphyrogénètes!*

C'est pourtant l'aristocratie de la synagogue qui loge dans ces ruines. Au-dessous à mi-côté, et surtout en se rapprochant du port, on trouve des juiveries cent fois pires encore. Elles défient toute description, parce que la langue manque de mots pour peindre des mœurs et des misères si en dehors de nos habitudes. Comment faire comprendre à qui ne l'a pas vue la laideur de ces affreuses rangées de noires maisons pourries, presque toutes penchées les unes sur les autres, ainsi que des capucins de cartes à demi renversés; leurs murailles de planches nues s'écaillent en milliers de languettes qui se tordent à l'ardeur du soleil comme de vieilles semelles de bottes, et les toits effondrés laissent filtrer le jour et la pluie à travers leurs tuiles cassées.

Cependant, quelque penchées, quelque moisies, quelque ruinées que soient ces cabanes, elles ne laissent pas d'être peuplées. En passant à cheval on aperçoit du haut de la selle, dans ces appartements sans vitres, sans portes et sans meubles, des fantômes de femmes cadavéreuses, vêtues de blancs suaires, lavant et rangeant des linges en charpie, allaitant des enfants malingres, ou préparant je ne sais quels horribles ragoûts à un foyer fumeux. Aux rez-de-chaussées, au fond de bouges ténébreux et puants, des vieillards chassieux à barbe sordide, accroupis dans la poussière qu'ils salissent de leurs vêtements, redressent des clous rouillés, trient des chiffons et collectionnent des savates, des tessons de verres cassés, des os rongés, et mille choses sans formes et sans noms.

Cet immonde ramassis de bouges empestés, c'est le quartier des *palais byzantins*; et par une amère ironie du sort, son nom de *Balata* rappelle encore par son étymologie cette antique splendeur évanouie.

Au milieu de cette misère, de cette cynique et abominable saleté des juiveries de Stamboul, on est stupéfait de découvrir encore de temps en temps des types de beauté remarquable, brillantes fleurs poussées sur une couche de fumier.

Dans la classe aisée des Israélites on voit souvent des types de beauté accomplie. En me promenant un soir hors des remparts de Constantin, j'ai rencontré, auprès d'une fontaine ombragée, une jeune fille qui certes aurait pu servir de modèle à un peintre pour une Rachel ou une Rebecca. Son costume peut donner une idée de celui des autres femmes de sa race en Turquie. Elle était coiffée d'un turban de cachemire rayé qui, au lieu d'être roulé horizontalement autour du front, formait un gros bourrelet posé sur le sommet de la tête et noué sous le menton. Une robe de soie noire unie serrait sa taille en dessinant le sein, et descendait, un peu étroite à la mode impériale de 1810, jusque sur ses babouches de maroquin rouge foncé; par dessus ce vêtement, elle portait une sorte de dalmatique en épais satin vert-olive dont les larges pans, coupés carrément, retombaient par devant et par derrière jusqu'aux genoux, en étalant une riche bordure d'élégantes arabesques de soie noire. Une longue pièce de mousseline blanche voilait le turban, se nouait négligemment sous la gorge et de là retombant aux genoux, complétait ce costume très-pittoresque, d'un caractère éminemment oriental.

Au-dessous des Blaquernes et en aval de Balata com-

mence le ***Phanar***, quartier des riches familles grecques. Elles y habitent la plupart dans des baraques de bois à la turque, et un bien petit nombre dans quelques maisons en pierre qui, avec leur premier étage en saillie, soutenu par de lourds machicoulis, affectent des airs de forteresse, à la manière de certains palais florentins.

Une pareille prétention, si elle était réelle, serait fort ridicule, car rien n'est moins guerrier que cette aristocratie de rayas intrigants, traîtres et usuriers, qui conserve précieusement l'héritage de tous les vices de la vieille cour byzantine. Que l'on demande à la Servie, à la Moldavie, à la Valachie, ce qu'elles pensent de ces princes phanariotes qui pendant si longtemps ont acheté aux Turcs le droit de piller effrontément ces belles provinces, et se sont servi des armes des musulmans pour opprimer leurs chers confrères en orthodoxie, les Slaves.

Cette colline septentrionale de Constantinople n'a que deux mosquées impériales, les plus anciennes et les plus glorieuses, mais les moins remarquables sous le rapport de la grandeur et de la beauté architecturale, ce sont celles de Sélim Ier et de Mahomet II, *le conquérant*, qui, couché dans son tombeau, sur le plus haut sommet de Stamboul, semble encore après sa mort dominer sa conquête et peser sur les vaincus.

On trouve fréquemment dans les rues de ce quartier des débris d'antiquités : frises, colonnes ou chapiteaux employés en guise de chasse-roue ; ces restes épars ne valent pas la peine d'en parler, non plus que les vastes citernes écroulées de la porte d'Andrinople et de la Sélimié. La vase séculaire amassée au fond de ces immenses bassins

est maintenant transformée en fertiles jardins, et les cabanes des *bostandjis*, ou jardiniers, sont adossées intérieurement au revêtement romain en pierres cubiques.

L'aqueduc de Valens, qui porte l'eau de l'un à l'autre des deux coteaux de la Corne-d'Or, n'est plus guère qu'une ruine, dont la position élevée au centre de la ville produit de loin un fort bel effet; mais artistiquement, il est bien moins remarquable, sous tous les rapports, que le pont du Gard, et même que l'aqueduc de Bonand, près de Lyon. Au lieu des voûtes hardies et de l'élégante maçonnerie réticulaire de celui-ci, il n'offre à la vue que de lourds arceaux inégalement espacés, irréguliers en largeur, comme en maçonnerie, et soutenus par de massifs piliers. Briques, moellons et pierres de taille y sont employés simultanément ou séparément, avec très-peu d'art; une seule partie toute en pierres de taille, au milieu de la vallée, dans l'endroit le plus élevé, est très-bien conservée et dans de belles proportions qui font disparate avec le reste de l'édifice. Peut-être est-ce la seule partie réellement bâtie par Valens; le reste ne serait qu'une maladroite restauration postérieure.

Un tremblement de terre renversa jadis la moitié du second rang d'arcades; les Grecs dégénérés du Bas-Empire ne surent pas le relever; un syphon suppléa et supplée encore tant bien que mal à cette rupture de niveau.

Le monument a une longueur totale de près de 400 mètres, sur une hauteur de 30, environ, dans la partie demeurée entière des deux étages d'arcades. Ce n'est que dans les rues transversales qui passent dessous que l'on peut le voir de près; presque partout ailleurs il est masqué par des jardins ou de frêles maisons de bois au-dessus

desquelles il élève son canal aérien tout chargé d'une épaisse et luxuriante végétation. On se promène sur le dos de cet aqueduc, entre deux grandes haies de figuiers, de frênes et de pruniers sauvages, entremêlés de mille plantes pariétaires : les ronces, les lianes et les vignes folles flottent au-dessous et voilent à demi les arceaux de l'étage supérieur. Les eaux perdues en route entretiennent la fraîcheur de cette verte parure, qui absorbe au moins la moitié du précieux liquide vendu pendant l'été au prix du vin en France.

Les tuyaux en terre ne sont pas posés dans la rigole, comme on pourrait le croire, mais au sommet d'un des murs latéraux, d'où ils alimentent directement les fontaines du voisinage, par mille petits conduits groupés en faisceaux et accrochés au parement extérieur des piliers. Le canal, encombré d'herbes, de pierres et d'arbustes, reçoit l'eau qui s'échappe, et retombe de tous côtés en légères cascades.

Les braves ingénieurs osmanlis ne songent pas le moins du monde à boucher ces fuites ; ils se contentent de consolider l'antique ruine en lui arrachant sa couronne de feuillage, et en la peignant d'une couche de lait de chaux qui lui donne la figure d'un horrible vieillard nègre enfariné. J'ai vu commencer et continuer cette œuvre abominable ; elle m'a ulcéré le cœur, et je me suis demandé en la voyant si, à tout prendre, le vandalisme des Turcs ne valait pas encore mieux que leurs réparations monumentales.

La troisième grande colline de Constantinople, la principale, porte sur son large plateau une noble couronne de mosquées impériales, la *Soleymanie*, la *Bayézid*, l'*Osma-*

nié, l'*Acmet-Djami* et *Sainte-Sophie*. Sur ses flancs inclinés vers la Corne-d'Or sont réunis tous les grands bazars, et l'antique hippodrome traverse encore sa crête élargie par des arceaux d'amphithéâtre. Enfin, sa pointe se termine à l'orient par le poétique palais du vieux sérail et ses ombrages solitaires.

Ici la population est serrée, le mouvement très-animé, le commerce actif, la richesse plus grande, plus générale qu'ailleurs ; les fontaines très-nombreuses y sont souvent de délicieuses créations ; mais il y a bien moins de verdure, de beaux arbres, de fleurs et de salubrité que dans les pauvres quartiers des Sept-Tours.

Cette partie de Constantinople, la seule qui ait à peu près une tournure de grande ville, est celle que tous les voyageurs voient, que tout le monde vante, et d'après laquelle on juge l'ensemble. Une seule observation fera tomber bien des illusions sur le luxe oriental de ce quartier privilégié de la capitale des sultans. Je ne veux rien dire de sa voirie aussi détestable qu'ailleurs, de ses maisons particulières un peu plus grandes, un peu plus d'aplomb et un peu mieux entretenues qu'aux environs de la porte d'Andrinople et des Sept-Tours, mais tout aussi mal bâties en bois ; je laisse de côté la cohue en guenilles et la hideuse saleté des rues basses du port, ainsi que les hordes de chiens qui y dorment vautrés dans la boue du ruisseau, ou suivent à la piste les *hammals* qui portent des outres énormes de peau de bœuf remplies de graisse, sur lesquelles ils se précipitent par centaines afin de lécher le cuir et même le trouer à coups de dents : pour ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs, je passe tout cela sous silence et ne veux parler que des palais et des konaks des

pachas. Tous, sans exception, sont construits en planches ou en torchis extrêmement léger. Le rez-de-chaussée seul, où sont relégués les écuries et les communs, est en maçonnerie très-médiocre. Le tout est peint extérieurement en rouge brun, en vert foncé ou en gris de fer, avec des bordures blanches autour des croisées et des portes. Du reste, le style est le même que celui des pauvres maisons que j'ai décrites ailleurs : étages saillants et *moucharabys* ou balcons fermés supportés par des consoles de bois, grillages et vitraux des fenêtres, larges toits et ornementation, tout se ressemble du petit au grand.

L'intérieur de quelques palais est commodément meublé, somptueusement tapissé de nattes fines ou de tapis de Perse et décoré avec un grand luxe. Mais, hélas ! ce luxe, même chez le sultan, n'a rien d'asiatique et d'original; ce n'est plus qu'une plate et vulgaire amplification des magnificences de la rue Saint-Denis et des boulevarts : les grands cafés de Paris et de Marseille éclipsent complétement la pompe orientale, tristement européanisée, du sublime padischa. Pour retrouver au milieu de ce gâchis de mauvais plagiat parisien un peu de bon vieil Orient dans sa grâce native, il faut pénétrer dans quelques kiosques anciens et abandonnés du vieux sérail.

Bref, j'ai eu beau chercher, je n'ai pas aperçu dans tout Constantinople un seul palais de grand seigneur osmanli qui approche même de loin de la beauté originale, du luxe sincère et solide, de la science architecturale que l'on admire à Alger et ses environs dans une foule de simples maisons de pirates barbaresques: Point de cours entourées de légères galeries de marbre, aux murs revêtus de faïences azurées ; point d'escaliers et de vestibules de

marbre ; pas une seule de ces chambres mauresques aux dômes sculptés, aux murs fouillés, découpés en dentelle capricieuse. Allez visiter un palais turc : vous entrerez d'abord dans une vaste et sombre remise remplie de voitures et de chevaux ; vous monterez ensuite par un méchant escalier de bois au premier étage, dans le *sélamlick* ou appartement de réception, et là, vous ne trouverez rien que du bois, du plâtre, du papier peint à 5 fr. le rouleau, des dorures rococo, des soieries de Lyon, des sophas du faubourg Saint-Anteine et des pendules à colonnes.

Sauf le vieux sérail et le nouveau palais du Bosphore, je donnerais toutes les innombrables résidences du sultan et de sa famille pour le seul palais de Mustapha supérieur à Alger.

Le séraskiérat ou ministère de la guerre est une immense baraque de bois qui tient du couvent et de la caserne ; il n'a de beau que sa tour monumentale qui, du moins, a un cachet bien caractérisé sans la moindre souillure de corinthien de maçon.

La Sublime-Porte ressemble exactement à un vieux ministère français : sa longue façade, quoique bien commune, produit cependant un effet merveilleux au milieu des baraques dont elle est entourée.

Devant son vieux sérail et derrière Sainte-Sophie, Abdul-Medjid a fait élever un vaste édifice encore inachevé : c'est une école des arts et sciences qui sera calquée, hommes, choses et murailles, sur toutes les trivialités que l'on voit en ce genre à Paris et ailleurs en Europe.

Je vous ai déjà parlé de la belle colonne brûlée qui est derrière l'Osmanié ; faute de renseignements suffi-

sants, je ne veux rien ajouter à ce que je vous en ai dit.

La citerne des *Mille Colonnes* est tellement connue qu'il est inutile de revenir sur ce chapitre; de vous peindre ses vastes souterrains humides et ténébreux, où le jour filtre par les soupiraux en longs rayons lumineux presque palpables, tant l'air y est épais et chargé de vapeurs; de vous dire l'étrange harmonie que produisent les chants des fileurs de soie sous ses voûtes peuplées d'échos sonores.

C'est une curiosité à voir une fois et qui n'a pas grand mérite artistique. Ceux qui ont vanté ses colonnes corinthiennes *de la décadence* ont fait beaucoup trop d'honneur à ce réservoir byzantin où, avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu voir que des piliers ronds sans aucune proportion, garnis au milieu d'un bourrelet pour indiquer le niveau de l'eau, et au sommet, d'un gros bloc de pierre brute pour supporter les retombées des voûtes.

Aujourd'hui cette citerne tarie se remplit peu à peu de monceaux d'ordures, que les habitants du voisinage trouvent commode d'y jeter par les *regards*. Ces larges trous béants à la surface du sol ne sont défendus par aucune barrière, de sorte que les passants, surtout la nuit, peuvent très-bien s'engloutir dans l'abîme et aller y casser quelques fils de soie des dévidoirs. Je ne cite que ce genre de fracture en pareil cas, parce que c'est le seul auquel les ouvriers soient réellement sensibles, quand ce n'est pas eux qui tombent.

La longue place pierreuse, inégale et irrégulière de l'*Atméidan* doit tout l'intérêt qu'elle inspire bien plus à ses souvenirs historiques et à la façade imposante de la mosquée d'Achmet qui en occupe tout un côté, qu'à sa beauté propre, et à ses très-médiocres monuments antiques.

La pyramide de *Constantin Porphyrogénète*, dépouillée de son revêtement de bronze, n'est plus qu'un informe pilier de pierres de taille amoncelées en équilibre.

La fameuse *colonne de Delphes* ressemble à un tronçon de câble monstrueux, avec ses trois serpents de bronze tordus ensemble, décapités et éventrés. Les gamins grecs, sans respect pour ces animaux que leurs pères ont adorés, leur remplissent le ventre de cailloux. Depuis quatre cents ans les Turcs laissent subsister ce trophée du peuple vaincu, et les nations chrétiennes, qui depuis trois cents ans en auraient fondu des gros sous, accusent les Osmanlis d'intolérance et de vandalisme !

L'*obélisque de Théodose* se dresse encore au milieu de la place sur ses quatre petits dés de bronze qui, pendant quatorze siècles, ont supporté en l'air cette masse énorme à six pouces au-dessus de son piédestal de marbre. Malgré ce singulier tour de force, ce monument est disgracieux, et ne vaut pas à beaucoup près celui de la place de la Concorde à Paris.

Au premier aspect on est frappé du défaut de proportion de cette aiguille de granit rouge, couverte, d'ailleurs, d'hiéroglyphes parfaitement conservés. En y regardant plus attentivement, on finit par soupçonner que ce n'est là qu'un morceau d'obélisque dont la base, un bon tiers au moins, a été brisée. Une tête d'Isis coupée en deux par la retaille sur une des faces autorise du reste cette supposition archéologique.

Les mauvais bas-reliefs du piédestal représentent des courses d'hippodrome, une sorte de triomphe et l'érection de l'obélisque. J'ai retrouvé avec surprise parmi les figures à demi effacées qui s'agenouillent devant Théodose,

des barbares vêtus et coiffés de peaux de bêtes, exactement comme certains paysans bulgares que l'on rencontre tous les jours dans les rues de Constantinople.

Les ruines de la caserne où les janissaires ont été exterminés se voient encore au fond de l'Atméïdan, derrière le pilier de Constantin, telles que les a laissées la vengeance de Mahmoud. Elles ont un air de forteresse et de boucherie tout à la fois. Sa façade seulement a été incendiée et renversée par les boulets; en arrière, le reste de l'édifice est demeuré intact : il se compose de petites chambres carrées — *odas* — à un seul rez-de-chaussée, voûtées en dôme, solidement bâties en grosses pierres de taille, séparées les unes des autres par des allées assez larges, et n'ayant d'autre ouverture que la porte basse d'entrée, les soupiraux des voûtes et des meurtrières percées de façon à défendre le passage des couloirs de séparation. Dans une pareille forteresse, on ne comprend pas comment les janissaires n'ont pas résisté victorieusement à leurs bourreaux; on ne pouvait les attaquer qu'en face du côté de la place, car en arrière leur *orta* était inabordable, perché comme il l'est au sommet de la plate-forme de l'extrémité méridionale de l'antique hippodrome, laquelle est encore aujourd'hui supportée en terrasse, à la hauteur du plateau de la colline, par un vaste demi-cercle d'arceaux à double étage.

Cette vieille ruine byzantine, toute rongée par le temps et les incendies, a un aspect sinistre vue d'en bas des remparts de Gondoskalé. Après avoir été si souvent inondée du sang des factions vertes et bleues, elle a dû boire avidement cette dernière libation du sang des conquérants.

A peu de distance au-dessous de cet antique édifice, un

des plus intéressants souvenirs de la ville de Constantin, j'ai déniché par pur hasard le plus curieux monument de l'époque des Comnènes, monument parfaitement ignoré des drogmans, des touristes et des artistes. Il s'élève au sommet du rempart de la Propontide un peu à gauche de *Tschatladi-Kapou*, la seconde porte en aval de l'enceinte du sérail. Pour voir cette rareté, il faut longer en caïque le pied des fortifications, ou monter sur la terrasse délabrée d'un vieux café turc qui s'avance dans la mer.

On aperçoit alors entre deux massifs bastions une sorte de courtine rongée, décrépite, percée par les soupiraux des casemates qui sont creusées sous le pied de la colline de l'hippodrome, laquelle s'abaisse en cet endroit juste au niveau des créneaux, à quatre-vingts pieds au-dessus de la mer. Une partie de cette sombre muraille, la base surtout, est construite de débris d'antiquités, entablements, frises sculptées, inscriptions et colonnes de marbre ou de granit, entassés comme des futailles dans un cellier. Au milieu de ce musée lapidaire, s'arrondit gracieusement le cintre de marbre blanc orné de moulures d'une grande et belle porte byzantine du meilleur style.

Un large empâtement de béton, ancien embarcadère démoli par les vagues, fait saillie au-devant de cette entrée monumentale, qui, murée depuis des siècles avec des tronçons de colonnes, devait sans doute donner accès autrefois dans quelque palais bâti au-dessus des casemates, sur les hautes terrasses où l'on ne voit plus aujourd'hui que des maisons de bois.

De ce palais disparu, il ne reste qu'un charmant petit édifice qui se dresse encore à peu près intact au faîte de l'antique rempart, où il produit un effet merveilleux.

C'est une façade en belles pierres de taille de couleur dorée, d'environ 25 pieds de largeur sur 30 de hauteur. Elle est divisée en trois panneaux ou arcades, par quatre lourds pilastres, dont les chapiteaux écrasés et bizarrement sculptés supportent un fronton triangulaire au-dessus du panneau central, le plus large des trois, et des pleins cintres un peu surbaissés au-dessus des deux panneaux latéraux.

Arceaux et frontons sont brodés d'arabesques, d'oves et d'acanthes, avec toute la richesse du style roman le plus fleuri. Les fonds plats des niches sont eux-mêmes ciselés en compartiments et ornés de frises grecques entrelacées d'un travail assez délicat. L'ensemble est couronné par une frise également sculptée, et d'une belle corniche très-saillante.

Enfin de chaque côté deux lions, de grandeur naturelle, sculptés en ronde-bosse à peu près dans le même style que ceux de l'Alhambra, sont encore debout sur leurs pattes, la gueule ouverte, et semblent garder ce monument énigmatique, trône impérial, balcon, autel ou fontaine. Des consoles de pierre, qui font saillie au-dessous des bases des pilastres et des lions, pouvaient aussi bien supporter au-dessus de la mer un bassin qu'un plancher de marbre, et justifient également toutes ces suppositions.

Le seul moyen d'éclaircir le doute serait d'approcher du monument, d'en déchiffrer les inscriptions; je l'ai tenté. Revenu avec un interprète, j'ai frappé à la porte du propriétaire de cette ruine; un grand vieillard à barbe grise, à nez de perroquet, flanqué de deux yeux d'épervier et à mollets desséchés, en forme de baguettes de tambour, est venu m'ouvrir d'un air méfiant, et, après avoir

écouté ma requête, il m'a jeté un regard courroucé, et, sans mot dire, m'a fermé la porte au nez en branlant son gros turban rouge. Ce vieux Turc, aussi sauvage et aussi jaloux qu'un tigre, niche là au milieu de son harem d'odalisques. L'amour de l'antiquité ne lui fera jamais admettre un chien de ghiaour, ni même un fidèle complet sur sa petite terrasse, en arrière des grossiers créneaux qui ont été bâtis après coup au-dessus de l'attique du gracieux monument. Les dames de son harem l'ont transformée en jardin, et sur l'un des angles, au sommet d'un pilastre, elles ont planté un amandier qui a l'aspect d'un plumet. . . . . .

Le seul nom du grand *Bezestân* de Constantinople fait scintiller aux yeux de l'imagination toutes les paillettes du luxe oriental, de même que celui du marché des esclaves éveille toutes les concupiscences. Mais, quelque riches, quelque séduisants que puissent être ces bazars de l'Orient, ils n'approchent pas de la splendeur, de l'opulence et de la poétique féerie de ceux que l'on trouve dans les livres de l'Occident. Que de fois je me suis pris à rire de bon cœur en comparant la triviale mesquinerie de ces milliers de mauvaises boutiques aux magnificences de la prose de certaines descriptions, éblouissantes de ciselures, de dorures et de pierreries, comme la caverne d'Ali-Baba ou le trésor du grand Mogol ! Quelques mots de vérité simple feront comprendre bien vite ce qui en est réellement.

Le grand Bezestan de Stamboul, le plus beau de tous et le mieux connu des étrangers, est, pris dans son ensemble avec ses annexes, un vaste quartier d'environ six cents mètres de largeur et de longueur, situé à mi-côte de la

dernière colline du promontoire, sur le versant assez rapide qui descend vers la Corne-d'Or, entre la Bayézid, le séraskiérat, l'Osmanié et la Jéni-Djami. Il est coupé en tout sens par un dédale de rues et de ruelles aussi irrégulières, aussi étroites, aussi mal pavées et peut-être encore plus sales que celles du reste de la ville.

Ce qui les distingue, ce qui constitue le bazar, c'est qu'elles sont bâties en maçonnerie, fermées la nuit par des portes comme une ville distincte ou plutôt comme les docks de Londres, et partout couvertes, soit avec des toitures sordides en vieilles planches noires percées de jours ronds, de distance en distance, soit plus généralement avec des voûtes de briques. Celles-ci sont droites, tortues et en zig-zag, hautes ou basses, larges ou étroites, à plein cintre ou en ogive, et ajustées au hasard les unes au bout des autres en suivant toujours la pente et les irrégularités du sol. Les lucarnes qui laissent pénétrer à l'intérieur l'air et le jour ajoutent leurs contrastes heurtés d'ombres et de lumière à ces entrelacements confus; à ces brisements multipliés de lignes et de perspectives. Il en résulte les effets les plus bizarres, les plus imprévus, une sorte de kaléidoscope architectural, qui est certainement le plus grand attrait pittoresque des bazars.

Les principales rues sont couvertes de voûtes d'une seule portée de trente à quarante pieds d'ouverture; le ruisseau est au milieu; de chaque côté, de grossières charpentes de bois brut hautes d'un demi-mètre, larges de deux, reçoivent les grands volets des armoires-boutiques, qui s'abattant à plat forment une estrade sur laquelle le marchand s'accroupit et étale ses marchandises.

D'autres rues transversales ou diagonales sont divisées

en trois nefs : celle du milieu, très-haute et large à peine d'un mètre, sert au passage des ânes, des chevaux et du ruisseau ; de petites lucarnes éclairent les deux nefs latérales beaucoup plus larges, et sous lesquelles sont installées les estrades des boutiquiers qui laissent seulement un espace de deux ou trois pieds pour la circulation des piétons. Les voûtes des grandes rues sont ornées de fresques banales, simulant des marbres, des ornements, des paysages grotesques ou des trophées d'armes ; la plupart sont simplement crépies à la chaux, fort sales et remplies de toiles d'araignées.

Chaque rue a sa spécialité mercantile : dans celle-ci, à trois nefs et une des plus malpropres, les bijoutiers vendent et travaillent tout à la fois sur de petits établis portatifs, posés au bord de leur estrade pourrie ; les richesses étalées devant eux dans de petites sébiles de bois ou accrochées à des brochettes de fil de fer, font rire quand on les compare à ce que l'on voit dans les grandes villes civilisées : dans celle-là on ne trouve que des souliers ou des pantoufles de femmes, et dans cette autre que des cuillères de bois, d'ivoire ou d'écaille. Il y en a qui sont uniquement consacrées aux vulgaires indiennes, aux passementeries étincelantes, aux vieux habits graisseux, aux mousselines d'azur étoilées de paillettes d'or, aux clous, aux tapis, aux porcelaines, etc. Enfin, dans quelques carrefours, de pauvres femmes turques vendent des chachias d'enfants et de petits ouvrages de couture, seul commerce public qui leur soit permis.

Les marchandises sont toutes en petite quantité, parce que les magasins véritables sont dans des khans séparés; de basse qualité, pour être à la portée de la pauvreté

générale; et en grande partie étrangères à la Turquie, parce que ce pays manque essentiellement d'industrie. Bon nombre de colifichets orientaux que les ghiaours achètent fort cher, comme souvenirs de la patrie des odalisques, arrivent en droite ligne de leurs banales manufactures de l'Occident où ils pourraient se les procurer à cent pour cent meilleur marché. J'ai éprouvé en ce genre d'amères déceptions. Que de fois mon compagnon, expert négociant de Galata, me voyant admirer une rareté turque, persane ou circassienne, ne m'a-t-il pas dit aussitôt : Cela vient de Birmingham, ceci de Manchester, de Berlin, de la rue Popincourt, du faubourg Poissonnière, de Nuremberg, de Lyon ou de Vienne!

Le bazar des armes, au centre du Bezestan, est une vaste halle carrée qui a l'air d'un cellier. Sa haute voûte poudreuse et peuplée d'araignées est soutenue par quatre énormes piliers qui relient deux rues croisées aboutissant à quatre grands portails bardés de fer. Si vous descendez les quelques marches qui conduisent dans cet antre du farouche islamisme, si vous faites le tour de ses allées de terre battue, inégale et boueuse, vous verrez accrochés aux murs décrépis ou renfermés dans de hautes armoires de chêne noir, des harnais brodés, des ustensiles étranges, des meubles antiques, quelques vieilles armes de prix, beaucoup de contrefaçons de lames de damas, imitées par les armuriers juifs avec du mauvais fer mêlé d'acide sulfurique, et une infinité de ces mauvaises rouillades de pistolets turcs, à crosse ciselée d'argent, qui ratent infailliblement neuf fois sur dix.

Toute la splendeur passée de ce bazar jadis si riche, si curieux, est éclipsée, disparue; les Anglais ont acheté

depuis longtemps tout ce qu'il contenait de plus précieux, de plus original, pour s'en faire des panoplies dans leurs châteaux. Ils ont laissé à la place leurs sabres et leurs fusils de pacotille, qui humilient par leur simplicité les trophées qui les avoisinent, les élégantes haches d'armes persanes à manche de fer, à lame recourbée en croissant aigu ; les larges poignards circassiens à gaîne d'or ciselé; les légères javelines à houppes de plumes noires ; les vieilles arquebuses incrustées de nacre, d'écaille et d'argent, et les véritables damas dont le marchand, vieux Turc à bec d'aigle et à moustache blanche, prouve l'excellence en tranchant d'un seul coup un cornet de papier posé sur son estrade. En somme, il y a là de quoi armer une horde de bachi-bozouks, et pas un bon soldat.

Depuis le moment de son ouverture jusqu'à sa fermeture, du lever au coucher du soleil, le Bezestan est constamment encombré par une foule compacte que bousculent les cavaliers, les voitures, les portefaix et les baudets chargés. La plupart des passants ne font que se promener ou examiner les étalages. Des juifs crient des encans, mais sans violons comme à Péra. Des marchands, couchés sur leur estrade, attendent la pratique en fumant le narguilhé. De dévots musulmans se débarrassent des curieux inutiles en faisant leurs prières et le front prosterné sur leur tapis montrent au public le pôle opposé de leur individu. D'autres ferment leur boutique en tendant en travers une ficelle et, sous la sauvegarde de ce signe respecté, ils vont s'accroupir contre une des fontaines du Bezestan pour y accomplir discrètement leurs ablutions religieuses. Des groupes serrés entourent les cafés et les restaurants turcs ; une querelle survient faute de mon-

naie, vite la police accourt, et à coups de poing fait rouler le délinquant dans son corps-de-garde du grand carrefour.

Souvent un cavalier s'arrête avec sa suite devant un magasin pour marchander sans mettre pied à terre — ce qui est de suprême bon ton — ou bien c'est un harem tout entier qui, monté en dix voitures et suivi de six eunuques à cheval, vient flâner aux bazars et se fait apporter étoffes et bijoux dans ses télikas dorés. Alors la circulation est interrompue, la foule s'entasse sous l'étroite nef, les bêtes ruent, les gens poussent et jurent, c'est un bruit et un tumulte étourdissants.

Le spectacle de cette animation extrême dans ce demi-jour de caveau produit un effet fantastique très-curieux. Mais quand le soir, à l'heure de la prière, la population s'écoule lentement et que se relèvent les estrades poudreuses qui ferment les magasins, quand le silence et les ténèbres envahissent l'immense labyrinthe désert, je ne sais quelle horreur sinistre se répand sous ses sombres voûtes où, dans une atmosphère corrompue, couve la peste.

J'avais traversé trois fois, sans m'en douter, le fameux marché des esclaves qui a inspiré tant d'éloquentes tirades philosophiques : j'y retournai afin d'examiner la chose de plus près.

Sur le côté méridional de l'enceinte extérieure de la Soleymanié, on voit une large rue bordée, d'un côté par une longue rangée de cafés turcs, et de l'autre par des espèces de petites boutiques de champ de foire construites à deux pieds au-dessus du sol, contre le mur de la mosquée, avec des planches brutes de sapin. Ces cabanes, qui ne reçoivent de jour que par la porte toute grande ou-

verte, sont les cachots des esclaves. Avancez un peu la tête en-dedans, vous y verrez quelques négresses jeunes ou vieilles, accroupies par terre, assez bien vétues et fort gaies, causant entre elles ou mangeant des friandises.

Une seule fois j'y ai trouvé une jeune femme blanche, de vingt à vingt-cinq ans, encore belle et mise avec un certain luxe. Emu de pitié, je la considérai un instant en silence, et, ne pouvant lui exprimer en turc les pensées philanthropiques que sa triste position m'inspirait, je lui témoignai ma sympathique commisération en lui offrant un cornet de sucreries que je venais d'acheter pour régaler les enfants que je rencontrerais en chemin. Rien ne peut rendre l'éclair de fierté de son regard et le geste dédaigneux avec lequel elle commanda au chien de ghiaour de s'écarter. Evidemment l'esclave en vente était intimement convaincue de son immense supériorité sociale sur toute la libre chrétienté.

Les négresses de la chambrée, moins orgueilleuses que leur aristocratique compagne de servitude, acceptèrent mes bonbons turcs avec une vive satisfaction et croquèrent ces pâtes musquées aussi avidement qu'eussent pu le faire des singes.

Le marchand de chair humaine vivante était dans la case à côté, couché sur un tapis. A sa figure imberbe, jaune, ridée et livide, on reconnaissait aisément un eunuque. A son front fuyant, à ses yeux enfoncés et faux comme ceux du vautour, à sa bouche serrée et plissée, on devinait un coquin de la pire espèce.

Un Lyonnais constantinopolitain qui m'accompagnait, voulant satisfaire ma curiosité, lui demanda combien valait *sa blanche*. Le monstre souleva à peine sa paupière,

gonflée de venin, et, reconnaissant des ghiaours, continua de fumer d'un air de mépris. —Vieux *kerata!* lui dit mon ami, je ne veux pas acheter moi-même cette femme, mais je connais un bey qui cherche une esclave; il demeure à Brousse; si le prix est convenable, je lui écrirai. Combien? — Six mille piastres.—Douze cents francs une Circassienne! le prix d'un cheval!!!

Ce jeune homme me racontait que, trois mois auparavant, un bey, moins fictif que celui de Brousse, et avec lequel il était lié d'amitié, mit en vente une de ses odalisques. M. G... ne pouvait croire à une pareille vilenie de la part d'un homme riche. Il alla au bazar, vit en effet la pauvre femme, et courut chez son maître, son amant, pour lui conseiller de la reprendre; car chez les Turcs vendre sa concubine est une infamie extrêmement rare. —Ah bah! mon cher, répondit le bey, cette commère-là est devenue insupportable; elle bat tout le monde à la maison, mes domestiques, ma femme et moi-même : elle est méchante comme un tigre enragé. Essayez-la; vous verrez! Ce tigre fut vendu 800 fr. Il avait, outre son mauvais caractère, le défaut d'avoir trente-six ans.

Revenant un jour d'Andrinople, M. G... rencontra sur la route une bande d'esclaves qui faisait halte auprès d'une fontaine. Une des négresses ayant commis quelque faute, le négrier, dans un mouvement de colère, lui tira un coup de fusil chargé à plomb en pleine poitrine.

Je n'ai pas besoin de dire que ces actes de barbarie sont uniquement le fait des marchands d'esclaves, aussi profondément méprisés et détestés par les Turcs que par nous; seulement ils ont le tort de s'en servir tout en les méprisant.

Au reste, il n'y a pas de peuple chez lequel la servitude soit aussi douce, aussi humaine que chez les Osmanlis. S'il fallait même en croire les *on dit*, dans les ménages musulmans, les esclaves, même les noires, même celles qui ne sont que de simples servantes, exerceraient un despotisme souvent intolérable sur leurs maîtres trop débonnaires.

XXII[me] LETTRE.

Les mosquées de Constantinople. — La Soleymanié. — La Bayézide. — Sainte-Sophie. — La main sanglante du conquérant.

Constantinople, 4 juillet 1854.

Le mot de mosquée évoque toujours l'idée de dômes, de minarets élancés, de parois de marbre et de gracieuse architecture arabe. Les trois quarts des mosquées, même dans Constantinople, ne répondent guère à cet idéal ; beaucoup sont en bois, la plupart sont d'une excessive simplicité, quelques-unes seulement ont de la grandeur et de la majesté ; trois ou quatre au plus réalisent complétement, au dehors, la pensée qu'on s'en forme, et pas une seule ne tient, à l'intérieur, les promesses de magnificences de son extérieur. Je n'en excepte que l'*église* de Sainte-Sophie, laquelle, fort laide extérieurement, deploie intérieurement un luxe de décoration qui dépasse tout ce que l'imagination avait pu rêver.

Une des plus pittoresques, et aussi des plus misérables mosquées de Constantinople, s'élève derrière l'arsenal de Kassim-Pacha, au fond d'un vallon tout planté de beaux ar-

bres et de cyprès. Elle occupe le premier étage d'une baraque de bois toute détraquée, dont le rez-de-chaussée sert d'écurie. Son minaret de planches vermoulues, avec son toit pointu et sa lucarne ronde, par laquelle le muezzim passe la tête pour annoncer la prière, ressemble exactement à une grosse lanterne accrochée à la muraille. S'il vente fort, ce n'est qu'en tremblant que le pauvre diable grimpe à son échelle de meunier ; et si la tempête effeuillant les bardeaux pourris fait une brèche aux murs du sanctuaire, l'Iman bouche le trou avec une botte de foin empruntée aux vaches dont le gîte est au-dessous. A l'intérieur, on ne voit que quelques petites lampes de verre suspendues par des fils de fer devant la niche de bois du *mirah*, des sentences du Coran tracées sur des feuilles de parchemin collées aux murs, et des nattes usées sur le plancher vermoulu.

D'autres *Djamissi* d'un rang plus élevé sont en bois verni très-proprement et forment de vastes salles bien aérées, délicieuses de fraîcheur, mais fort peu monumentales.

Parmi les mosquées en maçonnerie, il y en a qui sont précédées d'un petit cloître rustique, entouré d'arcades blanchies à la chaux, avec une fontaine ombragée de beaux arbres et d'arbustes. Plusieurs n'ont au-devant de la façade qu'une double ou triple galerie en plein air, couverte par une immense toiture qui déborde les piliers d'une huitaine de pieds.

Souvent dans ces modestes édifices on trouve de ravissants caprices d'architecture orientale ; ce sont les moins entachés de vulgarités greco-romaines ou Pompadours. La *Bouyouk-Djami*, auprès du port de Scutari, est en grand un curieux modèle du genre.

La mosquée d'*Achmet* est, dit-on, la plus grande et la plus riche de tout Stamboul; mais la grandeur et la richesse ne font pas la beauté artistique. Cet immense édifice est déparé par tant de fautes de goût et de si grossières incorrections, que, malgré ses six glorieux minarets, malgré son dôme imposant porté sur quatre tours de marbre canelé, malgré quelques heureux détails dans les ornements de ses portes de bronze ciselé et doré, il occupe dans l'estime des connaisseurs une place bien au-dessous de la *Soleymanié*.

Celle-ci est le type parfait de la grande mosquée impériale. Son plan, à peu près semblable à celui d'Achmet-Djami, s'en distingue seulement par plus de goût et d'élégance. La *Soleymanié* occupe, au sommet d'une berge escarpée qui descend vers le milieu de la Corne-d'Or, l'emplacement d'une des plus anciennes églises de Byzance, celle de Saint-Jean; aussi les Turcs l'appellent-ils indifféremment mosquée de Soliman ou de Saint-Jean, car ils regardent le précurseur de Jésus-Christ comme un des grands prophètes de Dieu, et ils célèbrent sa fête en même temps que les Grecs.

Le temple est au milieu d'une double enceinte formée, extérieurement, par une rangée de petites chambres en pierres de taille, couvertes de dômes, et intérieurement, à quarante pieds de distance de ces boutiques, par une muraille percée de fenêtres carrées et grillées en fer, contre laquelle s'adossent les cabanes du marché des esclaves.

C'est au centre de l'esplanade ainsi fermée et plantée irrégulièrement de cyprès, de tilleuls et de platanes monstrueux, que la mosquée élève au ciel, entre les massifs de verdure, ses quatre hardis minarets à tri-

ples balcons arabes, et sa haute pyramide de demi-dômes arc-boutés les uns au-dessus des autres, autour de la grande coupole centrale.

Elle se divise en deux parties bien distinctes : le parvis et le sanctuaire. Trois hautes portes de marbre du plus pur style oriental, à voûte taillée en ruche d'abeille et à ventaux de bronze ciselé, donnent accès dans le parvis, vaste cour pavée en marbre blanc et entourée d'une somptueuse galerie dont le sol est exhaussé de deux pieds au-dessus de la cour. Ses colonnes de marbre vert, de granit et de porphyre, à base de bronze sculpté, à chapiteaux fouillés en stalactites, supportent des arcades ogivales dont les claveaux sont alternativement de marbre rouge et de marbre blanc. Chaque entre-colonnement est voûté en dôme, et un élégant kiosque, entouré de treillis d'arabesques de cuivre, abrite au centre du cloître la fontaine des ablutions.

Au milieu de la face orientale de ce somptueux parvis, auquel nous n'avons rien à comparer en France, s'ouvre l'entrée du sanctuaire, admirable porte arabe, à baie pyramidale, ciselée et fouillée en stalactites prismatiques, comme un bijou d'ivoire. Malheureusement, ce chef-d'œuvre est déshonoré par une ignoble portière de vieux tapis renforcés de cuir, sous laquelle sont cachées de délicates incrustations sur des panneaux de nacre et d'écaille. A peine a-t-on franchi le seuil que l'on éprouve une grande déception : l'œil, encore ébloui par les splendeurs du parvis, est étonné de la simplicité excessive de l'intérieur du temple.

Il n'a de remarquable que la beauté de ses proportions et sa grandeur imposante : sa vaste coupole, arrondie en

demi-sphère parfaite, est surtout d'une indicible majesté. Elle repose directement sur quatre immenses arceaux à plein cintre, dont les profondeurs sont occupées, du côté de la Mecque, par une abside où est pratiquée la niche sacrée du *mirah*, en style arabe ; en face, par des tribunes, et à droite et à gauche, par des espèces de nefs latérales. La nudité de tout cet intérieur blanchi à la chaux n'est décoré que par de gigantesques inscriptions peintes en noir sur les voûtes, par une chaire de marbre sculptée en guipure d'arabesques, par de rares placages de faïence azurée, par les vitraux de l'abside, dont la fine mosaïque de lapis, d'émeraudes et de rubis, semble imiter les dessins des tapis de Perse qui couvrent le pavé, et enfin par quelques colonnes antiques couronnées de chapiteaux à stalactites. On en remarque principalement quatre grandes en superbe granit rouge, qui supportaient autrefois la coupole de l'antique église de Saint-Jean, après avoir orné précédemment je ne sais plus quel temple païen.

De larges cerceaux de fer suspendus aux voûtes, et chargés d'une multitude de mauvaises petites lampes de verre, forment, à une hauteur uniforme de sept pieds au-dessus du sol, une sorte de plafond de feu d'un effet singulier. Immédiatement avant le *mirah*, dont le vide représente l'invisibilité de Dieu, pendait une grande lampe qui, au lieu d'être en verre de forme commune, était un vase élégant de faïence orientale, couvert de dessins azurés que Bernard de Palissy n'eût pas désavoués. De chaque côté pendaient de grosses franges d'épis barbus tressés ensemble par leurs tiges. A droite et à gauche du *mirah* se dressaient, sur de petits chandeliers, deux cierges de pure cire blanche, comme jamais cathédrale catholique

n'en a vu : ils mesuraient chacun près de *cinquante centimètres de diamètre.*

Le caractère religieux des mosquées, même celui de la Soleymanié, n'atteint jamais à la sublimité de certaines cathédrales gothiques ; il est toujours incomplet, ainsi que leur perfection architecturale, où l'on trouve toujours quelques choquantes disparates.

Le tombeau de *Soliman* et de sa famille est derrière sa mosquée, dans une élégante chapelle ou *turbé*, qui n'a rien de la mine lugubre de nos cryptes funéraires. C'est un groupe de petits édifices, dont le principal a la forme d'une rotonde octogone, en marbre blanc ciselé de gracieuses arabesques, couverte par une coupole, éclairée par des vitraux de couleur, et fermée par des portes de précieuse marqueterie

A l'intérieur, les murs sont revêtus de faïence à fond lapis-lazuli, sur lequel se détachent en émail blanc des vers du Coran en grandes lettres-ornements. Une lampe ornée d'œufs d'autruche tombe du milieu de la voûte, dont les huit pendentifs, peints à la fresque par un vitrier turc, reposent sur une corniche en stalactites de marbre.

Une somptueuse balustrade incrustée de nacre entoure le cercueil impérial posé sur de riches tapis de Perse, voilé de somptueux cachemires et couronné d'un monumental turban de padischa : c'est un amas de mousseline blanche de deux pieds de hauteur, de forme ovoïde, divisé en tranches de melon par quatre petits bourrelets perpendiculaires de même étoffe, et surmonté de deux petites aigrettes de plumes blanches d'autruche, qui, entremêlées de filets noirs de héron, ressemblent à deux cornes émoussées. Une pareille coiffure cucurbitacée suffirait

quasi à expliquer une partie des chagrins domestiques de l'amoureux padischa. Passionné jusqu'à la mort pour sa belle Roxelane, il a voulu que cette Frédégonde turque reposât à ses côtés, dans un magnifique cercueil drapé de cachemires d'une finesse fabuleuse, et d'étoffes antiques lamées d'or à délicates inscriptions arabes. Quatre autres cercueils, à turban ou sans turban, contiennent les fils et les filles du grand Salomon des Turcs.

Des froides sépultures royales de Saint-Denis et de Westminster à ce délicieux tombeau de sultan, il y a la différence du sépulcre au boudoir.

Un des usages les plus singuliers des mosquées, c'est d'en faire un entrepôt de marchandises, de meubles, de richesses de toute espèce, et un asile ouvert à tous les vagabonds. Dans presque toutes, on voit les tribunes et les nefs latérales encombrées de bahuts, de ballots d'indienne, de rouleaux de tapis et même de vieux habits, confiés à la garde de Dieu. C'est le seul moyen de soustraire ces richesses aux voleurs et surtout aux incendies, les mosquées étant les seuls édifices construits de manière à pouvoir offrir quelque résistance au feu.

Quant aux vagabonds, c'est surtout dans la cour de la *Jéni-Djami* et de la *Bayézid* qu'on les voit camper sous les galeries, y allumer leur feu et accrocher les cordes de leurs tentes en haillons aux colonnes de marbre ou de granit. Bohêmes, Nègres, Circassiens, Tartares et Syriens trouvent là, sous la protection d'Allah, un asile gratuit, somptueux comme les plus beaux palais de souverains. Cette hospitalité de Dieu dégrade considérablement les mosquées et offusque la vue, mais on ne peut nier qu'elle n'ait un caractère profondément humain et religieux.

Pour le compléter, la coutume musulmane autorise les pauvres locataires de ces parvis à prélever sur toute charge de provisions traversant la cour ce qui est nécessaire à leur subsistance du jour. Souvent des hammals (portefaix) charitables y passent sans nécessité avec un fardeau de fruits, de légumes ou de menu bois, et chaque mendiant vient picorer sur son dos. Lui ne s'arrête ni ne se retourne pour regarder ce qu'on prend : d'abord ce serait un impie, puis la marchandise ne lui appartient pas.

Puisque je vous cite la *Bayézid*, et que je n'aurai pas occasion de vous en reparler, je ne puis m'empêcher de placer ici un mot sur son admirable beauté. Quoique ce soit une des plus petites mosquées impériales, c'est sans contredit, sous le triple rapport du goût, de l'exécution matérielle et de l'excellence des matériaux, le chef-d'œuvre de l'architecture orientale à Stamboul. C'est de tous les monuments turcs celui où l'on trouve le moins de négligentes disparates, le plus de charmants détails, l'ensemble le plus harmonieux, en un mot, cette grâce indéfinissable qui constitue la beauté de l'art.

Son parvis est quelque chose de ravissant, avec ses dalles de marbre de toutes couleurs, sa fontaine treillissée d'arabesques de bronze, et ses colonnades de granit, de marbre vert antique et de porphyre, auxquelles les tilleuls et les cyprès qui ombragent cette cour luxueuse marient on ne peut plus heureusement leurs massifs de verdure.

Il y a là surtout quatre grands portails du plus pur style arabe antique, devant lesquels on reste ébahi d'admiration. Nos pleins cintres, nos ogives, nos portes grecques, romaines ou françaises, ne sont que vulgarités maladroites ou mesquines auprès de ces embrasures en escalier, sculp-

tées, fouillées dans le marbre blanc par la main d'une fée amoureuse de son œuvre, et où le soleil se joue en mille ravissants caprices d'ombre et de lumière à travers les ruches évidées, les prismes, les verrues hémisphériques découpées à jour comme des boules d'ivoire, et les délicats pendentifs épanouis en stalactites de fleurs.

Si une seule de ces quatre portes de palais enchanté, était transportée sur le boulevart de la Madeleine, elle donnerait le plus agréable et le plus formel démenti à ceux qui ont écrit que les Turcs sont des barbares, n'ayant jamais rien su faire que ravager leur conquête. Que l'on installe à côté de cette merveille architecturale le plus beau monument laissé par les Byzantins dégénérés du xᵉ au xvᵉ siècle, et tout le monde rira des savants qui ont pu affirmer que les Ottomans doivent au génie des Grecs asservis tous les édifices de Constantinople.

C'est tout bonnement le contraire qui est la vérité : ce sont les artistes asiatiques, et les richesses, la munificence des princes musulmans, qui ont régénéré matériellement aussi bien que moralement le goût et la science de l'architecture dans la Byzance décrépite, et où, au moment de la conquête, il n'y avait plus que de misérables maçons retombés dans la barbarie. La simple comparaison entre les édifices souvent juxtaposés, d'avant et d'après la conquête, établit ce fait avec la dernière évidence.

Malheureusement les Osmanlis n'ont pas su conserver le caractère original de leur architecture asiatique, enseignée par les Arabes en même temps que par le Coran. Au xviiiᵉ siècle, le style Pompadour le plus mauvais s'est répandu à Constantinople comme une peste. On y voit peut-être plus de rocailles qu'à Versailles et à Trianon. Le style

empire, le style préfecture et théâtre de département lui ont succédé ; on en est maintenant à la renaissance François Ier, à la mort complète du style oriental.

Le pis est qu'on laisse se dégrader, sans nul souci, les plus beaux édifices anciens. L'herbe croît sur les murailles fleuronnées ; les murs se lézardent ; j'ai vu de jeunes figuiers pousser gaiement entre les dalles disjointes des galeries de granit de l'*Osmanié*, un des plus curieux monuments de la transition du genre arabe au Pompadour. Les enceintes des mosquées tombent en ruine, et les Imans se contentent de faire blanchir à la chaux, de temps en temps, les murs du sanctuaire : au lieu d'entretenir leur temple avec leurs immenses richesses, ils entretiennent leur ventre.

Une seule ancienne mosquée, la plus importante de toutes pour l'orgueil ottoman, a été sauvée de cet oubli général. C'est celle de *Sainte-Sophie*, gage et preuve monumentale de la conquête. Son dôme colossal fendu dans tout son diamètre, allait s'écrouler sur la tête des vainqueurs, ce qui aurait fort réjoui les vaincus. Les Turcs l'ont fait réparer complétement pour la seconde fois, moins peut-être par amour des beaux-arts ou même par esprit religieux, qu'afin de perpétuer le signe matériel de leur triomphe.

Cette dernière restauration, accomplie avec infiniment de goût et de talent par un architecte italien, a rendu au temple de la *Sainte Sagesse divine* presque toute sa magnificence intérieure ; mais, au dehors, il a été impossible d'en faire un édifice présentable. Cela n'est et n'a jamais été, selon toute vraisemblance, qu'une lourde et informe

bâtisse en assises alternées de pierres et de briques, que le crépissage moderne a cherché à imiter.

Les massifs contreforts d'Amurath III, les vulgaires constructions, les cours et les riches turbés qui masquent sa base, laissent cependant juger parfaitement du plan général, par la partie supérieure dégagée de tout entourage. C'est de l'Atmeïdan et de la première cour du sérail qu'on peut le mieux saisir cet ensemble très-simple, et entièrement différent de l'aspect des autres églises.

Le large dôme, écrasé et entouré à la base d'un rang serré de vilaines petites lucarnes cintrées, semble reposer, par l'extrême bord de sa circonférence, sur deux énormes murs massifs et parallèles, hauts de plus de cent pieds, espacés d'autant, et beaucoup plus longs que le diamètre de la coupole. Entre ces deux murs, au nord et au midi, s'arrondissent sous le dôme deux immenses arceaux d'une seule portée, encadrant un vitrail de même dimension, au-dessous duquel les nefs latérales du temple remplissent l'intervalle d'une muraille à l'autre. A l'est et à l'ouest, deux absides informes, une pour le chœur, l'autre au-dessus du vestibule des Catéchumènes, font une forte saillie au-delà de l'alignement des deux murs, dont les quatre extrémités, creusées comme des tours, contiennent, non des escaliers, mais des rampes pavées en pente douce, au moyen desquelles on pourrait monter à cheval dans les tribunes.

C'est par une de ces montées que je pénétrai, la première fois, dans *Agia-Sophia*. La laideur de l'extérieur de l'édifice m'avait inspiré une triste opinion de l'intérieur; après tant de déceptions orientales, je m'attendais à en subir une nouvelle; mais quand la sale porte de bois brut s'ou-

vrit, quand, ayant fait vingt pas dans ces larges tribunes de marbre, j'arrivai auprès de la balustrade et qu'alors je plongeai la vue dans cette splendide basilique, j'éprouvai comme un éblouissement d'admiration absolue, enthousiaste.

C'était le moment de la prière, et c'est pour cela qu'on nous avait conduits aux galeries supérieures abandonnées des musulmans. Au milieu de l'immense nef entourée de somptueuses colonnades, sous un vaste ciel d'or émaillé de noir et d'azur, dans un demi-jour suave et paisible, on voyait à une grande profondeur des groupes de très-petits hommes s'agenouiller, se prosterner sur les tapis de pourpre, et on entendait résonner, comme un vague écho, dans toutes les hautes galeries, les chants montant du fond du sanctuaire. Cela semblait une musique et un temple d'un autre monde.

Dans ce premier moment de surprise, je n'avais de facultés que pour voir et admirer. C'est l'édifice le plus complétement beau qu'il m'ait été donné de contempler; rien en France, ni en Angleterre, ne peut donner une idée de la noble magnificence de la décoration, de la grandeur des proportions, et surtout de l'incroyable harmonie des lignes courbes, de la lumière adoucie et des couleurs assombries de ce chef-d'œuvre byzantin. Il y a là une prodigieuse science de l'art qui ne paraît pas, mais qui séduit l'âme par les yeux.

Ce n'est pas, comme je le craignais d'après les banales descriptions, une plate imitation du style romain en *corinthien barbare*, c'est une œuvre entièrement originale et d'un seul jet, depuis l'ensemble jusqu'aux détails; et, à mon extrême contentement, je n'y ai pas découvert le

moindre chapiteau corinthien ou ionien pour me gâter mon bonheur.

Le plan intérieur de Sainte-Sophie est d'une belle simplicité. La coupole, au lieu de se creuser en forme de puits comme les nôtres, ce qui brise les lignes, s'arrondit en vaste hémisphère reposant directement sur quatre arceaux gigantesques. Celui du chœur et celui de la façade se creusent en cul-de-four, jusqu'à la hauteur de la corniche générale, où s'arrêtent les pendentifs; tandis que les grands cintres latéraux sont fermés perpendiculairement par les immenses vitrages dont j'ai parlé.

Au-dessous de cette corniche générale, le fond du chœur se subdivise en trois absides ornées de vitraux de couleur. De chacun des trois autres côtés, le vaste quadrilatère couvert par la coupole est entouré d'une triple nef à deux étages, soutenus par des petites arcades à plein cintre, dont les colonnes, très-rapprochées les unes des autres, sont en marbre vert antique ou en porphyre; leurs chapiteaux de marbre blanc, sculptés en guipure, représentent des entrelacements d'arabesques, ou de gerbes de palmes croisées autour d'un globe ciselé, saillant au milieu des quatre faces; plusieurs portent encore entre leurs feuillages dentelés la croix et l'Esprit-Saint sur l'Evangile. Des guipures en marbre blanc du même style ornent également les corniches et les intrados des arcades, et toutes les voûtes du dôme, des tribunes, des absides, et même les cintres des arceaux, sont revêtus de mosaïques en petits cubes de cristal colorié, ou doré au moyen d'une feuille d'or, recouverte d'une pellicule de verre qui lui conserve son éclat. On remarque surtout quatre gigantesques séraphins qui, voilés de leurs ailes irisées, décorent

les quatre pendentifs de la coupole; les Turcs n'en ont caché que les figures, seule partie apparente de leurs corps, sous un soleil d'or.

Il est difficile d'imaginer, sans l'avoir vu, le merveilleux effet de ces mosaïques dont les millions d'étincelles dorées scintillent doucement dans la pénombre des voûtes. Le milieu de la basilique n'étant éclairé que par les croisées éloignées des tribunes, le haut vitrail des deux grands arceaux latéraux, et les petites ouvertures obliques du dôme, qui semblent soutenir cet empyrée d'or sur une frange de dentelles, il y règne constamment un jour calme et religieux, dont la suave lueur atténue les tons criards et met en harmonie à ravir toutes les nuances des ornements.

L'intérieur restauré de la Sainte-Chapelle de Paris peut, seul en France, et sur une très-petite échelle, faire comprendre cette savante harmonie de coloris architectural.

Pour donner un aperçu des proportions colossales de Sainte-Sophie, dont on ne se douterait pas à ne voir que l'extérieur de l'édifice, je me bornerai à dire que ses tribunes, toutes pavées et revêtues de marbre blanc à veines d'agate, paraissent à elles seules plus vastes que beaucoup d'églises. Elles sont, comme je l'ai dit, divisées en trois nefs : les deux latérales — celle contre les murailles et celle auprès des balustrades – sont excessivement étroites : elles ont à peine six pieds de largeur, mais la grande nef entre deux est large d'environ trente pieds sur quarante de hauteur. Ces merveilleuses tribunes, sans égales au monde, s'étendent sur toute la longueur des trois faces de la basilique.

Le culte musulman a du moins le mérite de n'avoir

presque pas dénaturé le caractère chrétien d'*Aya-Sophia;* il suffirait d'une demi-journée pour en faire disparaître toute trace d'islamisme. Cela se borne à peu de chose : une douzaine d'énormes disques de planches peintes en vert épinard, sur lesquels sont écrites, en grandes lettres dorées, des sentences du Coran, et qui, appendus aux colonnes et aux piliers du dôme, coupent toutes les lignes, jurent avec toutes les couleurs de l'édifice ; une chaire de marbre, ou *nimbar* très-vulgaire ; et un *mirah* ou niche sacrée, dont la triviale décoration semble une insulte barbare à l'élégance suprême du temple de Justinien. C'est une mauvaise petite niche sans style. encadrée entre deux espèces de pilastres de bois verni, décorés d'enroulements d'acanthes de maçon, dignes d'orner la boutique d'un perruquier de faubourg. Je restai stupéfait devant cette horreur. Et peut-être un naïf sultan a-t-il généreusement payé le coquin coupable de ce méfait, au lieu de lui faire donner cent coups de bâton !

La tribune impériale, grande cage en bois doré, assez élégante et surmontée d'un soleil hérisson, est à droite de l'abside, sous une des deux hautes arcades, supportées, de chaque côté du chœur, par deux magnifiques colonnes de porphyre empruntées aux ruines du temple de Baalbec.

Je ne parle pas des milliers de lampes, des gros cierges monstres, ni des tapis de Sainte-Sophie. Ceux-ci sont d'une grande richesse, mais je leur préfère le splendide pavé qu'ils cachent. Comme celui des tribunes, il est en marbre blanc à larges veines d'agate ajustées de manière à représenter les quatre fleuves de l'Eden.

De chaque côté de la porte d'entrée principale, on voit deux enormes vases d'albâtre, de forme ovoïde tout unie,

posés debout sur des bases de bronze, de manière à représenter assez exactement des œufs gigantesques dans un petit coquetier. Ce sont deux urnes antiques empruntées, dit-on, aux ruines des temples de Pergame. Bénitiers païens de Justinien, ces urnes ont été transformées en fontaines pour les ablutions, par les musulmans qui les ont *mises en perce*.

A gauche de l'entrée, on remarque une grande colonne de porphyre qui est l'objet d'une singulière superstition. Par je ne sais quelle cause naturelle facile à expliquer, le fût de cette colonne contient une veine qui a la propriété particulière d'être constamment humide, au point de suer parfois de grosses gouttes d'eau. Les femmes turques, convaincues que ces larmes de la colonne miraculeuse ont la vertu de guérir les maux d'yeux, très-communs en Turquie, viennent essuyer cette humidité avec leur index et s'en frottent les paupières.

Telle est l'affluence des dévotes et la ferveur de leur dévotion, qu'elles ont fini par *trouer le porphyre avec le bout de leur index*. Les imans de la mosquée ont voulu arrêter le mal en recouvrant toute la partie inférieure de cette colonne d'une plaque épaisse de bronze, mais la foi a percé le bronze comme elle avait perçé le porphyre.

C'est surtout dans le grand vestibule des Catéchumènes, en travers de la façade de la basilique, que l'on remarque le plus de traces de christianisme. Les ornements magnifiques des portes de bronze extérieures ont conservé tous leurs emblèmes chrétiens, car il était impossible de les effacer sans détruire les portes elles-mêmes ; ils sont seulement cachés sous d'épaisses et sales portières garnies de tapis et bordées de cuir. Sur les panneaux de cuivre des

portes intérieures, on s'est contenté d'arracher les deux bras des *croix latines* qui les décoraient; on en a laissé le montant mutilé. Enfin, au-dessus de ces mêmes portes et en dedans du vestibule, on distingue parfaitement, dans les médaillons en mosaïques qui ornent la frise de la muraille, sous une légère dorure moderne déjà écaillée, les figures de plusieurs apôtres.

J'oubliais, en sortant de Sainte-Sophie, de rappeler un vestige historique qui ne laisse pas d'avoir son intérêt: c'est *la main sanglante de Mahomet*. Je l'ai *vue*, cette terrible signature du *conquérant* à l'heure du massacre. Elle est imprimée très-clairement sur la bordure de marbre blanc qui encadre le placage de porphyre du pilier du dôme le plus rapproché de l'abside, à droite en regardant le sanctuaire, en dedans de la voussure qui fait face à la colonne de Baalbek, et à environ quinze pieds de hauteur.

Les traditions grecques et turques rapportent que Mahomet II, une fois sa conquête assurée et ses ennemis complétement écrasés, entra à cheval dans Sainte-Sophie, où ses soldats avaient fait une épouvantable boucherie de toutes les femmes, des vieillards et des enfants réfugiés par milliers autour de l'autel. Ivre encore de carnage et d'orgueil, le farouche sultan monta sur un monceau de morts et de mourants, et, du haut de cette horrible chaire, proclamant la profession de foi musulmane: *la Allah il Allah, ou Mohamed raçoul Allah*, il confirma cette prise de possession en appliquant sa main droite ensanglantée sur ce pilier du dôme.

Probablement son cheval glissa sur les cadavres, car la main a bougé et les doigts sont presque doublés. Malgré

cette irrégularité, qu'une contrefaçon apocryphe n'eût pas manqué d'éviter, il est impossible de méconnaître dans cette empreinte celle d'une main humaine, humide d'une liqueur rouge. La silhouette blanche, maculée de taches, est bordée d'une auréole brune : c'est exactement l'effet qu'a dû produire la main de Mahomet violemment plaquée contre le marbre et entourée de réjaillissements de sang.

Cette tradition que l'on a voulu mettre en doute est d'autant plus vraisemblable, qu'elle s'accorde parfaitement avec l'usage historique bien connu des conquérants tartares et des premiers sultans turcs, qui signaient leurs firmans souverains en imprimant sur le parchemin, en guise de sceau, leur main ouverte trempée dans le sang d'un bélier ou même d'un homme. Encore aujourd'hui, le premier jour de baïram, un agneau est sacrifié par un prêtre, aux pieds du Commandeur des croyants, qui trempe sa main dans son sang et touche aussitôt le drapeau national.

De cette vieille coutume tartare, vient l'usage oriental de sculpter et de peindre en rouge, sur tous les édifices impériaux, une main ouverte, non pas comme symbole de libéralité, ainsi qu'on l'a ridiculement expliqué, mais comme emblème de la propriété souveraine.

Au surplus, et quoi qu'il en puisse être de l'authenticité du glorieux stygmate de Mahomet II, les prêtres de Sainte-Sophie le conservent précieusement. Ils devraient bien plutôt se hâter de le faire disparaître avec une foule d'autres abus de la force ; car, si, pour eux, c'est un signe de triomphe, pour le plus grand nombre des sujets de l'empire, c'est un éternel appel à la haine, à la vengeance.

TABLE.

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

VOYAGE

A LA SUITE

DES ARMÉES ALLIÉES

EN TURQUIE,

EN VALACHIE ET EN CRIMÉE.

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

RRE D'ORIENT.

YAGE

A LA SUITE

ES ARMÉES ALLIÉES

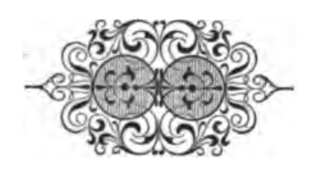
EN TURQUIE,

EN VALACHIE ET EN CRIMÉE,

PAR

M. EUGÈNE JOUVE,

Rédacteur du *Courrier de Lyon*.



PARIS,

LIBRAIRIE D'ALPHONSE DELHOMME,

3, RUE DU PONT-DE-LODI.

—

1855.

AVIS.

La seconde partie du *Voyage à la suite des armées alliées, en Turquie, en Valachie et en Crimée*, par M. Eugène JOUVE, est sous presse. Elle sera mise en vente dans le courant du mois de mars.

Table de cette seconde partie.

Paris. — Imprimerie de POMMERET ET MOREAU, 17, quai des Augustins.

VOYAGE

A LA SUITE

DES ARMÉES ALLIÉES

EN TURQUIE,

EN VALACHIE ET EN CRIMÉE.

XXIIIme LETTRE.

Voyage dans la Thrace. — Abus administratifs. — Monuments. — Silivri.

Andrinople, 9 juillet 1854.

Arrivé ce matin à Andrinople, je me hâte de vous envoyer les quelques notes que j'ai pu recueillir dans cette promenade à cheval de deux cents kilomètres.

Dans cette première partie de mon voyage, j'ai rencontré partout, contrairement à l'opinion de beaucoup de gens qui s'exagèrent les haines des Grecs pour les alliés de leurs *oppresseurs*, la plus parfaite sécurité et une bienveillance presque générale. Cela me donne le droit de douter un peu des brigandages exercés, dit-on, sur la route de Gallipoli et ailleurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé de tomber, seul avec mes deux domestiques, un Syrien et un Arménien, au milieu de bandes nombreuses de bachi-bozouks. Leurs mines farouches de brigands fieffés, leurs ceintures hérissées de poignards, de sabres, de tromblons et de pistolets, m'inspirèrent d'abord, je l'avoue, un sentiment fort désagréable ; mais j'étais injuste à leur égard, ils se comportaient vis-à-vis du ghiaour isolé avec une discrétion exemplaire; plusieurs même me saluaient très-poliment.

Je dois dire tout de suite que le passage récent de la seconde division de l'armée française dont je suivais les traces était pour beaucoup dans le bon accueil que je trouvais sur mon chemin. La vue de cette force imposante a inspiré à la canaille du pays une crainte salutaire, et le caractère jovial, l'exacte discipline, la générosité de nos soldats à l'égard des pauvres rayas leur ont gagné toutes les sympathies des habitants. Evidemment, ils ont fait aimer et respecter la qualité de français par les populations qu'ils ont traversées; j'en ai profité ; je suis bien aise d'en rendre grâces à qui de droit.

De Constantinople à Andrinople, la route est presque aussi facile et unie que de Paris à Chartres. On ne rencontre pas une seule montagne, pas une seule rivière un peu considérable. Une fois les Balkans franchis, une armée ennemie n'a plus devant elle aucun obstacle matériel qui puisse arrêter sa marche sur la capitale. Tout le pays intermédiaire est une succession ininterrompue de petites collines à larges plateaux et de vallées doucement arrondies, qu'arrosent des ruisseaux et dont les pentes semblent calculées de manière à faciliter l'écoulement des eaux sans nuire au labourage.

Sur les quarante ou cinquante lieues que je viens de parcourir, je ne pense pas avoir vu dix kilomètres carrés de mauvaises terres. Partout le sol, tantôt rouge, tantôt noir, produit avec un seul labour de merveilleuses récoltes de blé, d'orge ou d'avoine, et les rares vignobles, plantés de loin en loin, ont un air de vigueur et de prospérité bien différent de l'aspect souffreteux de nos vignes françaises empestées par l'*oïdium*.

On était en pleines moissons dans toute la Thrace maritime; des milliers de Bulgares, hommes, femmes et enfants, aux costumes barbares de peaux de bêtes, campaient dans les champs loin des villages, et fauchaient les blés aussi habilement que les Belges, avec la faulx à râteau qu'ils ont peut-être connue avant nos voisins brabançons. Simultanément avec ce procédé perfectionné, que la plupart de nos paysans français ne connaissent seulement pas, ces moisonneurs thraces en emploient d'autres bien grossiers. Ainsi, pour écorcer leur orge, ils promènent sur la javelle étendue sur l'aire, des traîneaux en lourdes planches de sapin, dont l'avant est relevé, et la surface inférieure hérissée de fragments tranchants de silex insérés dans des incisions. Chaque soir on arrose le plateau avec de l'eau, afin que le bois, en se gonflant, consolide ces centaines de pierres à fusil, et les empêche de sortir de leur alvéole.

La route traverse parfois des champs de blé de plusieurs lieues de longueur; mais quelle que soit l'étendue de ces cultures, elles ne forment pas la centième, la millième partie des immenses savanes incultes qui n'attendent qu'un coup de charrue pour produire d'incalculables richesses. Il n'y a presque pas de rochers, pas d'arbres, pas

de buissons, qui puissent entraver le travail de l'homme.

Ces prairies sans limites et rases comme la main me rappelaient celles du Nouveau-Monde. Elles sont parcourues librement, ici par d'innombrables troupeaux de cavales, de bœufs gris et de buffles noirs, sous la garde de pâtres demi-sauvages ; là, par des cavaliers, bizarrement armés et accoutrés, qui coupent droit à travers coteaux et vallons ; et de loin en loin par des courriers tatares au brillant costume oriental, qui suivent au galop la route à peine tracée, en chassant devant eux une troupe de chevaux chargés des valises de la poste.

Quelquefois aussi nous nous croisions avec des familles turques voyageant en arrabas dorés, traînés par de grands bœufs à colliers de verroterie, et escortés de serviteurs armés. Plus souvent, nous rencontrions de longs convois de l'armée ottomane, composés de grossières charrettes tirées lentement par de monstrueux attelages de buffles, que des Bulgares, à pied devant le joug, conduisent avec une chaîne de fer.

On est péniblement surpris de voir dans ce pays, un des plus beaux de l'Europe, des terres aussi fertiles, désertes et abandonnées, quand, près de là, des populations affamées labourent des rochers arides pour en arracher du pain. Si le gouvernement turc savait se faire obéir par ses agents subalternes et faire respecter les lois, la propriété et les droits de ses sujets, combien de millions d'hommes qui vont se perdre en Amérique viendraient avec empressement peupler ces riches et riantes solitudes !

Jusqu'auprès de Constantinople on trouve une foule de sites délicieux dont personne ne songe à tirer parti : ainsi on ne voit pas une maison, pas une chaumière, presque

pas de traces de culture sur les jolies collines qui entourent le petit lac de Kutschuk-Tschekmèdjé, ravissante nappe d'eau douce, de trois lieues de longueur, qui semble faite à souhait pour la villégiature aux portes d'une grande ville.

Les ravages des barbares et ceux encore plus grands de dix siècles de mauvaise administration, la tyrannie, les exactions impitoyables des collecteurs byzantins et des pachas turcs ont fait un désert d'une contrée jadis florissante et peuplée. A chaque pas que l'on fait sur cette route qui côtoie ou emprunte même en beaucoup d'endroits le pavé romain de la voie Adrienne, on retrouve des restes informes de l'ancienne civilisation de la Thrace maritime. Bon nombre de villages misérables sont construits avec des débris de monuments antiques en marbre blanc, cimentés de boue.

Depuis un siècle surtout la stupide avidité des pachas turcs a rendu la culture des terres presque impossible dans une partie de la Roumélie. Loin du contrôle direct du sultan ou de ses ministres, assurés d'ailleurs de l'impunité par la complicité des ulémas et des notables de la province, tous imbus des vieilles idées barbares, ils pressurent les rayas sans pitié, sans vergogne, non comme des magistrats, mais comme des bandits.

Non contents de prélever sur le pauvre paysan le *haratch* légal de dix, vingt ou quarante piastres (2, 4 ou 8 fr.), selon ses moyens, ils lui imposent de leur autorité privée une capitation de soixante à cent francs; puis, outre la dîme et les autres impôts, ils l'accablent encore de corvées et de logements.

A-t-on besoin d'une mule pour un transport du gou-

vernement, on arrête sur le chemin celle d'un raya chargée de blé ou autres denrées ; on jette par terre le sac du bonhomme, on met à la place le colis de l'État, et, pour économiser au pacha une dépense de cinquante centimes, on fait perdre ainsi 30 ou 40 fr. au paysan forcé de tout quitter pour aller de suite conduire sa bête à vingt lieues de là.

Ce n'est pas tout, pour cultiver la terre il faut des avances assez considérables. Hé bien ! à Andrinople et dans tout ce pachalik, on ne prête pas au paysan à moins de 30 ou 40 pour cent par an, et, comme on retient l'intérêt en dedans, cela porte le taux du prêt à 70 ou 80 pour cent. On a calculé qu'il fallait que la terre rendît 120 pour 100 pour permettre au laboureur de vivre, après avoir payé l'intérêt de ses emprunts, ses semences, ses impôts, etc.

Chose odieuse ! il paraît que ce sont les Grecs enrichis par l'usure, ou par leurs connivences avec les pachas, qui encouragent le plus ces abus monstrueux, parce que la misère de leurs compatriotes fait leur fortune, à ce qu'ils pensent sottement, en leur fournissant à vil prix des domestiques, la main-d'œuvre, et des denrées pour alimenter leur commerce.

Ces abus ne sont pas le fait du gouvernement lui-même ; il a les meilleures intentions du monde, et ne pèche que par défaut de contrôle sur ses agents secondaires qui se moquent de toute idée de progrès, n'ont de cœur et d'âme qu'au fond de leur poche, et écorcheraient leur patrie toute vive pour en vendre la peau. Mais quelque innocents que le sultan et ses ministres soient de tous ces désordres,

le mal n'en existe pas moins par leur faiblesse, et si les hommes ne devaient pas changer pour améliorer les choses, il faudrait, je crois, désespérer de la Turquie. Partout où n'a pas pénétré l'esprit de la réforme, tout tombe en ruine, même les monuments fondés par de glorieux sultans, qui savaient surveiller et faire obéir leurs pachas, protéger leurs sujets et se créer ainsi des ressources bien diminuées aujourd'hui.

Ces preuves irrécusables de la grande prospérité de l'ancienne domination turque, prospérité qui pourrait aisément renaître avec les mêmes éléments et la même sagesse, sont plus nombreux qu'on ne le croit communément. On trouve souvent dans de petits bourgs presque inconnus, tels que Tschatal-Bourgas, Eski-Baba, Havsa, etc., des mosquées, des khans, des bazars, des ponts, auxquels nos petites villes de province en France n'ont rien à comparer sous le rapport du goût et de la beauté architecturale. Malheureusement, l'argent et la science manquen également pour réparer à présent les ravages du temps, des incendies et des tremblements de terre.

Les monuments les plus communs et les plus antiques de la Thrace bravent depuis des milliers d'années, et braveront longtemps encore ces causes de destruction. Ce sont les *tumulus* en terre des anciens rois du pays. Exactement semblables à ceux de Troie et souvent bien plus grands, ils s'élèvent d'ordinaire au sommet des plateaux, de manière à dominer un vaste horizon. La plupart sont isolés, d'autres deux à deux ou trois ensemble. Quelquefois j'en voyais six ou sept autour de la même vallée. Leur masse conique, revêtue de gazon, se détache nettement des lignes droites légèrement ondulées de ce pay-

sage absolument nu, où l'on fait dix lieues sans apercevoir un arbre ou un buisson.

De toutes les ruines qui jonchent les abords de cette longue voie Adrienne, la plus intéressante est celle de l'antique cité de Sélymbria, aujourd'hui la pauvre et mélancolique bourgade de Silivri. Ses misérables maisons croulantes, entourées d'un vieux rempart cent fois rebâti, cent fois démantelé, ont de loin un aspect de désolation très-pittoresque. Elles sont adossées comme celles de Gallipoli au flanc du promontoire qui protége sa baie déserte.

Les musulmans se sont établis hors des murs, auprès du rivage, et ont abandonné l'intérieur de l'enceinte ravagée par eux aux rayas grecs, juifs et arméniens. Dans ses ruelles horriblement sales et tapissées de fumier, on heurte du pied à chaque pas des tronçons de colonnes de marbre et de granit, des frises et des chapiteaux mutilés; des fontaines turques versent leurs eaux dans de beaux sarcophages sculptés, et les portes byzantines des remparts démantelés portent encore d'orgueilleuses inscriptions gravées sur des bandeaux de marbre blanc au front de leurs grosses tours anguleuses.

Au centre de la cité, je m'étais arrêté à regarder une curieuse mosquée, quand une vieille femme grecque me fit comprendre, en faisant le signe de la croix, que c'était une ancienne église. Ce renseignement était bien superflu, car, outre le style de l'édifice, du genre byzantin le plus bizarre, il suffisait de voir les croix et les monogrammes de saints sculptés sur les chapiteaux et dans les rinceaux de l'ornementation, pour deviner la destination primitive de ce temple.

La place de l'autel chrétien se voit encore dans le sanctuaire. Son orientation n'étant pas la même que celle de la Mecque, les Turcs ont placé leur *mirah* de bois peint dans un coin de côté.

Le plafond de la grande nef, pavée en marbre, est supporté par une double rangée de petites arcades, que soutiennent des colonnettes carrées très-élancées et aplaties, c'est-à-dire que le fût de dix pouces de largeur n'en a que six d'épaisseur. Cette singularité est assez rare pour mériter d'être signalée.

La misère, créée par eux, a chassé les musulmans de cette église usurpée. Faute de pouvoir réparer la toiture de plomb à demi enlevée par un ouragan, ils ont été forcés de déguerpir ; la pluie inonde les nefs, pourrit les plafonds, et les lierres commencent déjà à pénétrer par les croisées vides. Tout pauvres qu'ils sont, les Grecs trouveraient certainement par amour-propre les moyens de remettre cette curieuse basilique en bon état, si l'on voulait la leur rendre; mais les Turcs renfrognés qui nichent dans ce vilain trou de Silivri aimeraient mieux se faire étrangler avec leurs turbans verts, plutôt que d'y consentir.

Sachant cela et bien d'autres choses, je ne pouvais pas me formaliser d'entendre une troupe de petits enfants grecs me crier à travers les grilles, tandis que je visitais ces ruines : *Francis, no bono ! no bono !*

C'est là l'opinion toute naturelle des rayas à notre égard, et franchement les pauvres diables ne sauraient en avoir une autre. Comment faire comprendre à leur ignorance les motifs parfaitement raisonnés de l'apparente contradiction de notre conduite à leur égard, en 1828 et en 1854 ?

Ils sont incapables de voir la différence des situations. Nous combattons maintenant et toujours pour la liberté, avec les Turcs contre les Russes et les Grecs, aussi bien et mieux encore qu'il y a vingt-six ans avec les Russes et les Grecs contre les Osmanlis. Seulement, à cette dernière époque, il ne s'agissait que de sauver l'indépendance d'un petit peuple, et à présent il s'agit de sauver la liberté de toute l'Europe, celle des Grecs eux-mêmes, d'une tyrannie bien autrement savante et redoutable que celle des Turcs. Pour atteindre ce but, nous sacrifions momentanément la partie pour le tout. Rien de plus rationnel! mais le moyen de faire entendre raison à des Grecs plumés vifs par des vautours à turbans verts!

Si le sultan, dont tout le monde reconnaît justement les louables intentions, pouvait une seule fois se donner la peine de sortir de son harem, pour visiter son empire et mettre à la raison ces petits tyranneaux subalternes qui se moquent de ses ordonnances comme de celles de l'empereur de la Chine, s'il voulait une bonne fois leur faire donner coup pour coup, leur faire rendre piastre pour piastre, il avancerait virtuellement la civilisation de son peuple plus que toutes les réformes de son père.

L'immense majorité de la nation turque applaudirait chaleureusement, car il y a chez elle un profond sentiment de la justice et du droit.

XXIVME LETTRE.

Marche des troupes françaises à travers la Roumélie. — Opinions des Turcs et des rayas. — Andrinople. — Traits de mœurs.

Andrinople, 12 juillet 1854.

Les troupes françaises ont été généralement mieux accueillies par les populations de la Thrace que par les habitants de Constantinople. Leur passage a produit un effet extraordinaire, a détruit beaucoup de préjugés invétérés, et fait entrevoir vaguement une prochaine régénération un peu plus réelle que celle de Mahmoud. L'esprit public profondément agité permet d'espérer que le résultat de cette pacifique promenade ne sera pas un des moins importants et des moins durables de la campagne. Les transports par mer sont certainement plus économiques et plus prompts, mais quelle différence sous le rapport de la bonne politique ! Le frottement des peuples les uns contre les autres est un des plus heureux bienfaits de la guerre, il surpasse presque les maux qu'elle entraîne avec elle. Plus que personne les musulmans gagneront à la fréquentation de nos soldats, à la diffusion de nos idées généreuses.

Ce n'est pas que cette longue étape se soit accomplie sans causer quelques-uns de ces désordres inévitables en pareille occurrence. Il y a eu là, comme dans toute nouveauté humaine, beaucoup d'imprévu, et le soldat français, l'africain surtout, supplée toujours aux nécessités imprévues par des moyens héroïques ingénieusement improvisés, et dont il laisse à qui de droit le soin de légaliser la forme un peu irrégulière. Ainsi, il advint, un certain soir, qu'un détachement de zouaves d'avant-garde arriva au bivouac et n'y trouva rien à se mettre sous la dent, et pourtant cette dent était furieusement aiguisée par une longue marche. A tout prix il fallait sortir de cette situation pénible. Un malheureux bœuf qui traînait une partie des bagages de la petite troupe dans un arraba loué à un Turc, fut immolé à l'appétit général. Naturellement le conducteur cria comme un aigle effarouché, en voyant découper son attelage en beefteaks. On eut beau lui jurer qu'il en aurait sa part, le vieil Osmanlis ne voulut pas entendre raison, et, mettant son turban de travers, il alla porter plainte au général resté en arrière avec le gros de la colonne.

Le bonhomme avait à peine tourné les talons, que les Algériens, s'apercevant qu'ils n'avaient point de bois pour faire leur feu, se tinrent ce judicieux raisonnement : Voici un bœuf inutilement tué, puisque nous ne pouvons le manger tout cru ; et voilà une charrette qui, sans son bœuf, n'est pas moins inutile ; les principes de la plus sage économie nous commandent d'utiliser ces deux inutilités l'une par l'autre, en mettant le feu à l'arraba pour rôtir le bœuf. Ce qui fut dit fut fait et le sacrifice totalement consommé.

Une juste indemnité fit comprendre au Turc que le

premier devoir d'un bon troupier est de ne pas se laisser mourir de faim, sauf ensuite à payer la carte du dîner. Sous ce rapport, les choses ont été bien faites, et au prix auquel on les a indemnisés, tous les arrabadjis du pays eussent volontiers sacrifié leurs attelages à la voracité des ghiaours. Mais nos soldats ont usé des priviléges de la guerre avec une modération exemplaire; pas une réclamation sérieuse n'a été formulée contre eux, et partout ils ont inspiré de vives sympathies.

Simple voyageur isolé, n'excitant aucune crainte, ne blessant aucune vanité, j'aurais pu entendre les plaintes; je n'ai observé que l'émotion favorable soulevée par la marche de notre armée à travers ce pays endormi. Dans les villages où je m'arrêtais, et même sur la route, on m'interrogeait pour savoir si de nouvelles troupes devaient venir encore; quel était leur nombre, leur organisation, leur général; si l'empereur Napoléon les commandait en personne, etc.

A Silivri, le maître du khan où je m'étais arrêté pour dîner, un vieux Turc à barbe grise, paraissait inquiet de voir son pays inondé de soldats chrétiens, inutiles selon lui, puisque les Russes se retiraient battus par les seuls Ottomans; mais à Kanikli, où je passai la nuit, plusieurs jeunes Turcs se montraient fort satisfaits de leurs hôtes armés et désiraient en voir venir d'autres.

A Tschorlou, les cuirassiers et les zouaves ont laissé de bons souvenirs; un des Grecs influents du pays étant venu fumer la cigarette sur mon tapis pour causer un peu avec moi, me demanda discrètement si les Français n'avaient pas l'intention de gouverner le pays selon leurs lois, à présent qu'ils le dominaient par leurs armes. Evidem-

ment c'était là le vœu ardent du raya qui préférait les Russes aux Turcs, mais aimait encore mieux les Français (1).

A Tcharisteran, village plus pauvre encore, mon hôte, en me donnant comme une merveille de sybaritisme le lit du général Prim, lit que je ne souhaite pas à mes amis, me disait tout haut qu'il espérait bien que les Français ne s'en iraient plus du pays.

A Loulé-Bourgas, les marchands turcs, tout en me vendant leur délicieuse poterie fine en terre rose et café au lait, m'adressaient mille questions sur notre armée et les nouvelles de la guerre.

A mon arrivée au khan d'Eski-Baba, j'y trouvai accroupis, sous le grand portail de la cour, deux vénérables Osmanlis à barbe blanche et cafetan écarlate, qui m'invitèrent à prendre place à côté d'eux sur leur natte et m'offrirent le café, pour avoir un prétexte honnête de m'accabler de questions sur le grand objet de l'émotion générale, la marche des troupes françaises. Mon drogman avait là une rude besogne.

Quoiqu'ils laissassent percer une certaine inquiétude, les deux braves Turcs de la vieille roche ne laissaient pas de manifester leur haute approbation de la loyauté avec laquelle l'empereur des Français et la reine d'Angleterre remplissaient leurs devoirs de bons et fidèles *vassaux du Grand-Seigneur*. Evidemment ils regardaient la France et la Grande-Bretagne comme des pays tributaires de la Su-

(1) De cette pauvre ville antique, rasée de fond en comble par la colère d'Amurath I, après un siége long et meurtrier, il ne reste que d'informes débris de tours, un fragment de la voie Adrienne, et un misérable bourg de deux ou trois mille âmes, que les Turcs appellent en souvenir de leur vengeance : *le Champ de la Victoire*.

blime-Porte, de la même manière que la Servie, Tunis et l'Egypte. Cette vaniteuse géographie politique est, dit-on, assez répandue en Turquie, aussi bien qu'en Russie ; certains généraux d'Omer-Pacha ne veulent pas en admettre d'autre.

Ce qui paraissait le plus toucher le cœur des politiqueurs en turbans qui peu à peu s'étaient joints sur notre natte aux deux cafetans rouges, c'était la généreuse décision par laquelle la France prend à sa solde les bachibozouks de l'armée du Danube.

Soit incurie, soit impuissance, la Sublime-Porte laisse littéralement mourir de faim ces cavaliers volontaires qui veulent bien combattre pour leur souverain, sans argent, mais non pas sans nourriture. Les choses en sont venues au point que chaque homme ne reçoit plus qu'une demi-livre d'orge par jour pour lui et sa monture. Si le pillage et les chances de la guerre fournissent aux hommes à peu près de quoi manger, il est impossible de trouver dans un pays épuisé les rations nécessaires aux chevaux. Les pauvres bêtes meurent par centaines, et, dans le nombre, il y a des chevaux d'un grand prix, car parmi ces *têtes folles*, déguenillées, on compte plusieurs riches musulmans qui ont tout quitté pour la défense de leur pays.

Je rapporte ces dires des Turcs eux-mêmes pour montrer combien ils se préoccupent des affaires de leur pays et de notre intervention. En voici encore un curieux exemple : A ma dernière station avant d'arriver à Andrinople, dans le village d'Havsa, je reçus à neuf heures du soir la visite de deux farouches Arnaoutes hérissés, comme des porcs-épics, de poignards, de sabres et de pistolets. Ils venaient m'offrir leurs services de la part du gouver-

neur et m'inviter poliment à aller loger chez son excellence.

Une pareille prévenance me parut singulière ; croyant avoir affaire à des mystificateurs ou à des aventuriers en quête d'un bakchich, je les congédiai brusquement en leur disant que je n'avais besoin ni d'eux, ni de leurs services, et j'allai me promener au clair de lune, à travers les ruines du bourg à demi renversé par un tremblement de terre.

Une demi-heure après, mon drogman vint me chercher, me disant que le *mudir* — le gouverneur — était venu lui-même me voir à mon khan. Ce genre d'hôtel, de même que tous ceux de la Turquie, est une simple remise, plus sale et plus mal bâtie que celles de nos rouliers. Les voyageurs logent dans d'horribles soupentes ménagées au-dessus des écuries, si mieux ils n'aiment, ce que je préférais infiniment, coucher en plein air sous une petite galerie de bois placée à côté de la porte de la cour, auprès du café turc dont le maigre foyer sert à chacun pour préparer ses repas. Un pareil logis me paraissait bien peu convenable pour recevoir une *excellence ;* ma toilette, composée d'une chemise de laine rouge, d'un pantalon de toile, de grandes bottes poudreuses et d'un turban blanc roulé autour d'un chapeau gris, était encore plus déplorable. Je me rassurai bien vite en trouvant assis sur mon tapis, qui me servait de lit, un *effendi* aussi peu vêtu que moi. Son cafetan noir, insigne de sa dignité, dissimulait mal sa chemise débraillée et son pantalon déboutonné.

Après les préliminaires d'usage, la cigarette et le café, le bon *mudir* entama le chapitre de la politique française. Il ne s'était arraché aux douceurs d'un premier sommeil

que pour satisfaire l'ardente curiosité qui le tourmentait. Il précipitait tellement ses questions que mon drogman ne suffisait pas à me les traduire, et que les deux gardes du gouverneur, silencieux et debout à quatre pas de distance, se disloquaient le cou à force de tourner la tête, à chaque demande et à chaque réponse, comme des confidents de tragédie payés pour prêter la plus vive attention aux tirades de leur seigneur.

Ce mudir, jeune Turc de bonne mine, qui avait fait un voyage en France, à la suite de je ne sais quel ambassadeur de la Sublime-Porte, me raconta une petite anecdote qui n'est peut-être pas bien neuve, mais qui se rajeunit un peu en passant par Havsa.

« Dernièrement un officier supérieur de Sébastopol avait à dîner une dame de Paris alliée à de puissantes familles de la Russie. Au moment de se séparer, la noble comtesse exprima le désir de recevoir ses hôtes chez elle avant son départ, afin de leur rendre leur politesse sans rancune nationale. — Excusez-moi, je vous prie, madame la comtesse, répondit l'amphytrion le plus naïvement du monde, un ordre très-pressé de Sa Majesté m'appelle de suite à l'armée du Danube; mais j'espère avoir l'honneur de vous revoir à Paris *où nous allons*, et là, si vous voulez bien me le permettre, madame, je vous ferai ressouvenir de votre gracieuse invitation. — Très-volontiers! mon cher général, repartit vivement la Parisienne, je serai charmée de vous recevoir dans mon hôtel du faubourg Saint-Honoré. Vous connaissez mon amitié; comptez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous adoucir les ennuis de la *captivité*. »

Les yeux noirs de Son Excellence turque pétillaient de

plaisir en me disant cette mordante réplique, à laquelle les deux Arnaoutes moustachus ne comprenaient goutte : ils caressaient de la main la crosse argentée de leurs pistolets-tromblons, comme pour témoigner par cette pantomime respectueuse qu'il est bien plus rationnel de casser la tête à son ennemi que de lui faire des politesses.

Andrinople est une grande ville turque d'environ cent mille âmes, un peu plus propre, un peu mieux bâtie, et aussi mal administrée que Constantinople, auquel elle ressemble beaucoup. Quoique sa position soit bien moins belle, on éprouve cependant un vif sentiment d'admiration et de plaisir quand, après un long voyage à travers des pays monotones et sans ombrages, on aperçoit du haut de la dernière colline la cité d'Adrien et d'Amurath au milieu de sa large vallée, élevant ses antiques tours ruinées et ses minarets élancés parmi les vertes futaies qui couvrent le confluent de la Tondja et de la Maritza.

Cette dernière rivière très-rapide est presque aussi considérable que la Saône ; l'autre, de moitié moindre, entoure de ses eaux paresseuses une charmante petite île ombragée de platanes et de grands ormes qui forment un parc naturel entre la ville et le pittoresque sérail d'Amurath. Sept ou huit ponts de pierre traversent ces différents cours d'eau ; les deux principaux, ornés au centre de beaux balcons arabes, coupent la presqu'île du confluent remplie de jardins et bordée de magnifiques peupliers noirs.

La ville est bâtie sur la rive gauche de la Tondja, sur le penchant des coteaux et à une certaine distance des bords de la rivière, plantés de mûriers, ou envahis par des chantiers de bois. Elle se divise en deux parties bien distinctes :

la cité des rayas proprement dite, renfermée dans la hideuse enceinte des vieux remparts byzantins qu'on appelle le Château ; et la ville musulmane, dont les maisons et les belles mosquées sont répandues librement tout autour de ce vaste quadrilatère de ruines informes et de cabanes pourries.

Les touristes qui ont écrit qu'Andrinople est jonchée de ruines romaines avaient de meilleurs yeux que les habitants du pays. Eux, non plus que moi, n'ont rien vu de pareil. Il ne reste de la cité d'Adrien que quelques pans de murailles dont les belles pierres de taille contrastent avec les misérables fortifications élevées au-dessus par les maçons du Bas-Empire. Une grosse tour de forme conique, à l'angle supérieur du château, porte encore une grossière inscription dont les lettres grecques sont figurées par des briques engagées parmi les moellons : on ne peut en déchiffrer que les mots : *Basilè... anni...*

La plupart des marbres des monuments ruinés de l'antique Andrinople ont été employés à la construction des mosquées dont les colonnes sont presque toutes rapiécées, afin de boucher les trous formés par les tailles primitives. Sauf ce défaut, les mosquées de Sélim et d'Amurath égalent les plus belles de Stamboul. Leurs coupoles, au lieu d'être simplement blanchies à la chaux comme celles-ci, sont couvertes de peintures imitant les ornements de l'Alhambra, et les élégantes tourelles de leurs minarets sont tordues en spirales ou incrustées de losanges de pierre rouge. La grande porte du sanctuaire de l'Amurath-Djami est en particulier un vrai chef-d'œuvre de style oriental.

Le grand bazar du Château et celui de la Sélimié sont

plus beaux que tous ceux de la capitale. Le premier consiste en une immense galerie voûtée, de près de trois cents mètres de longueur en droite ligne, sur quinze de hauteur et dix de largeur : c'est une construction réellement monumentale.

Au reste, l'époque des sultans d'Andrinople semble avoir été la plus brillante pour l'art turc. On voit de tout côté dans la ville une foule de bazars, de khans, de bains, de mosquées d'un style fort remarquable ; mais, là comme ailleurs et plus qu'ailleurs, tout tombe en ruine, tout atteste la décadence administrative de l'empire ottoman. Au milieu de cette dégénérescence générale, la race turque conserve ici plus qu'ailleurs sa beauté physique dans toute sa pureté. Rarement on trouverait à Stamboul d'aussi nobles figures que celles que l'on rencontre à chaque pas dans cette ville, et qui semblent faites exprès pour la numismatique.

Malheureusement ces superbes Osmanlis à tournure de patriarche, à manières polies et distinguées, conservent leurs vieux préjugés barbares encore plus soigneusement que la pureté de leur race. Ils passent pour les plus férocement encroûtés des musulmans. On les qualifie communément par abréviation de Turcs-Janissaires. Possesseurs d'immenses domaines inaliénables, fruits de la conquête, ils traitent encore les rayas avec autant de mépris qu'au lendemain de la bataille de Nicopolis. Ces pauvres opprimés sont tellement façonnés à la servitude que, bien loin d'oser relever la tête contre leurs tyranneaux à gros turbans, ils comprennent à peine qu'ils aient le droit de leur rendre coup pour coup, de leur prendre œil pour œil ; ils pensent sérieusement qu'un Ottoman a autant de droit de

les rosser qu'eux en ont de battre leurs buffles rétifs. Les leçons de nos grenadiers et de nos zouaves leur en apprendront vite et beaucoup sur ce chapitre.

Ce que les paysans souffrent par faiblesse et bêtise, les Grecs des villes savent s'en préserver par leur finesse flatteuse et caressante. Tout rayas qu'ils sont, ils accaparent les richesses du pays prudemment dissimulées sous une apparence de pauvreté exagérée.

Par un étonnant tour d'adresse, les pachas qui s'imaginent se servir de ces chiens de chrétiens pour thésauriser ne font, sans s'en douter, que travailler à la fortune de cesdits chiens. Ils ont beau pressurer jusqu'au sang les rayas grecs, il y a toujours entre eux et les victimes des intermédiaires grecs qui prélèvent le plus clair de ce sang et de ces sueurs de leurs compatriotes.

On montre dans Andrinople telle de ces araignées humaines, nichées dans les cabanes croulantes du château, qui élève chaque année deux ou trois livres de graines de vers à soie sur ses immenses propriétés; qui, grâce à la tyrannie ottomane, paie à peine la nourriture de ses journaliers, achète à vil prix les récoltes de ses voisins, spécule encore sur la recette des impôts, et amasse ainsi des millions de francs, sans cesse accumulés dans un pays où la vie est à si bon marché.

On comprend que ces orthodoxes-là ne se soucient, non plus que les Turcs, de voir des négociants francs s'établir à côté d'eux pour leur faire concurrence, et éclairer le pays sur ses véritables intérêts.

Rustem-Pacha, le gouverneur actuel d'Andrinople, est un honnête homme fort riche, qui a les meilleures intentions du monde, de même que son souverain; mais,

comme lui aussi, il est maîtrisé par son entourage. Deux fois déjà écarté de ce poste important par les intrigues des *Turcs-Janissaires* et des monopoleurs grecs qui l'accusaient d'être vendu aux *Franguis*, il a fini par l'emporter et par reprendre le gouvernement de ce pachalik, où il possède toutes ses propriétés; mais il a dû capituler un peu avec ses ennemis. Il leur permet de *travailler* librement la matière populaire, et lui s'amuse à jouer au calife Aaroun-al-Raschid.

Suivie de sa pompeuse escorte de gardes, de saïs, de chibouckdjis, de drogmans et d'arnaoutes, Son Excellence, la figure épanouie de jubilation, parcourt les rues de sa bonne ville, vérifiant par elle-même les poids et mesures des boutiquiers, afin de les empêcher de voler quelques centimes à ses sujets. Cette mirifique et inoffensive manifestation de la justice souveraine, dont j'ai eu le bonheur d'être témoin, divertit fort les Français et fait encore plus rire les pillards privilégiés qui volent à millions dans les poches des contribuables.

On en raconte de belles ici sur ce pillage scandaleux des deniers publics. Deux traits, entre plusieurs, vous en donneront une idée. Le gouvernement turc alloue environ vingt-cinq piastres (5 fr.) de paiement aux paysans requis de corvée avec leurs arrabas attelés de deux bœufs pour le service des transports militaires. Il y en a plus de mille employés sur les routes d'Andrinople, et les pauvres diables n'ont pas encore vu la couleur des piastres du sultan. S'ils osent réclamer, on double leur corvée, et l'on récompense les moutons les plus faciles à tondre en abrégeant un peu leur service forcé... Le sublime padischa paie intégralement ce qu'il doit, cela va sans dire,

mais tout cet argent s'arrête dans les doigts crochus des payeurs subalternes.

Ceci n'est encore qu'une simple innocence si on le compare à la rouerie machiavélique qu'un vieux Français récemment arrivé d'Œnos vient de découvrir par hasard. Il remontait la Maritza sur des bateaux chargés de ses marchandises ; retenu en route pendant neuf jours, au lieu de trois, par le vent contraire et les basses eaux, il fut contraint d'aller chercher des vivres dans les villages qui bordent la rivière à une certaine distance, villages où les Européens ne pénètrent presque jamais, car cette voie de transport est très-peu usitée.

Impossible de rien trouver à acheter. Les malheureux paysans tout éplorés accouraient auprès de ce voyageur, se plaignant que les commissaires du pacha leur avaient enlevé leurs grains, leurs bestiaux, leurs volailles, pour l'approvisionnement de l'armée française, sans leur donner même des reconnaissances de ce qu'ils prenaient. On leur avait dit simplement de vive voix d'aller à Gallipoli réclamer leur paiement *des Français* représentés sous les plus noires couleurs. Les pauvres gens terrifiés n'osaient et ne pouvaient même pas, faute de moyens de transport, se rendre dans notre camp, de sorte que la volerie dont ils étaient victimes devait rester ignorée comme des milliers d'autres.

Par cette ruse diabolique, les agents turcs et grecs obtenaient le double avantage de s'enrichir d'abord, et de rendre ensuite les Français odieux à la population, de manière à neutraliser toute sympathie en leur faveur, au cas où ils auraient la pensée de rester *dans le pays*.

Le petit port d'Œnos, dont je viens de vous parler, est le

point de ravitaillement de l'armée d'Andrinople. Jadis excellente, cette rade est maintenant tellement ensablée, que les bâtiments du plus faible tonnage sont forcés de mouiller à une lieue du rivage. Un très-petit nombre ose se hasarder dans l'étroit chenal creusé par l'embouchure de la Maritza.

Le transport par la rivière des vivres et des munitions débarqués des navires n'est pas moins difficile. Il s'effectue au moyen de petits bateaux plats, très-étroits, taillés carrément, attelés deux ou trois ensemble à la file les uns des autres, et tirés au cordeau par des paysans de corvée. Comme la Maritza est encore dans son état sauvage, sans chemin de halage, sans digue, sans draguage, sa navigation est extrêmement lente et pénible. En certains endroits on a peine à résister à la violence du courant, et ailleurs les eaux éparpillées sur une largeur d'une demi-lieue n'offrent nulle part une profondeur suffisante. On est alors obligé de décharger et de recharger ensuite. Tout cela entraîne beaucoup de désordre; aussi jamais un bateau n'arrive à Andrinople avec son chargement conforme à sa lettre de voiture; l'irrégularité des comptes est toujours en déficit, selon l'habitude du pays.

Sur d'autres points de la côte on prépare d'immenses approvisionnements de foin, d'orge et d'avoine pour les chevaux de l'armée de Varna. J'ai vu, entre autres, à Bujuk-Tschmèdjé, près de Constantinople, un espace de vingt ou trente hectares couvert d'entassements énormes de fourrage que des milliers de buffles charrient de toute la plaine du Karassou. Là encore cependant le commerce européen a dû venir en aide au gouvernement du sultan, pour lui permettre de remplir ses engagements vis-à-vis de ses alliés.

XXVme LETTRE.

Arrivée d'un régiment d'artillerie française.— Réformes introduites dans la ville.— Des nationalités de l'empire ottoman.

Andrinople, 13 juillet 1854.

Les fanfares des trompettes françaises ont interrompu ma dernière lettre. J'ai couru pour voir un spectacle très-ordinaire en France, fort curieux à Andrinople. C'étaient des détachements des 1er, 3e et 4e d'artillerie qui arrivaient de Gallipoli, conduisant environ deux mille chevaux de batterie, harnachés mais sans canons. Chaque cavalier, noirci par le soleil et la poussière, portait avec lui le piquet de sa tente et tout son équipement de campagne. Les malades et les rechanges étaient charriés dans de lourdes prolonges attelées de dix chevaux, qui faisaient trembler toutes les maisons de la rue.

La population, accourue de tous côtés, admirait ces limoniers, qui semblaient des colosses à côté des bidets turcs, et se montrait généralement sympathique à nos soldats qu'elle voit avec plaisir. Cependant bon nombre de vieilles barbes grises paraissent consternées de ce flux incessant de troupes infidèles.

Le même soir je priai un hadji de bonne mine de me dire le nom d'une mosquée ; il profita aussitôt de l'occasion pour me demander par mon drogman si d'autres régiments français devaient encore arriver en Turquie. M'imaginant naïvement lui faire plaisir en chargeant un peu les chiffres, je lui annonçai le prochain débarquement d'une cinquième division de dix mille hommes. A ces mots, mon turban vert se mordit l'index, leva vers le ciel un regard désespéré pour en appeler à Mahomet, et me quitta sans ajouter une parole.

Les turbans verts de nos zouaves ont surtout navré le cœur de ces braves croyants. Ils ne voulaient pas croire d'abord que des ghiaours pussent avoir l'insolente audace de porter la coiffure réservée à la famille du prophète et aux saints pèlerins de la Mecque. Un uléma voulant s'assurer de la vérité de cette profanation, demanda à un sergent algérien s'il était circoncis et parent de Mahomet. — Parbleu ! lui repartit le zouave, c'est mon cousin-germain... Le reste de sa réponse se devine et ne se traduit pas. Son interlocuteur en fut abasourdi.

Les artilleurs, ainsi que les autres troupes qui passent incessamment ici, vont se reposer deux jours dans les belles casernes des bords de la Tondja, puis ils fileront par le Balkan sur Varna, où ils trouveront leurs canons transportés par mer.

Bientôt il ne restera à Andrinople que les dépôts des régiments, une brigade de gendarmerie, et quelques malades à l'hôpital, en tout deux ou trois cents hommes logés dans de bonnes casernes. Le camp, qui a contenu un moment plus de quinze mille hommes, est à présent complétement évacué. Il était placé, comme un véritable camp

de plaisance, sous les magnifiques ombrages de l'île de la Tondja, en face des ruines du palais d'Amurath, que dominent encore de pittoresques donjons orientaux et de grosses tours en pierres de taille couronnées de machicoulis.

Cette délicieuse situation a été fatale à une dizaine de nos soldats ; séduits par la fraîcheur de l'eau, ils ont voulu, malgré les avertissements de leurs officiers, se baigner dans la rivière embarrassée de branches et de troncs d'arbres renversés, et ils se sont noyés sans qu'on ait pu les secourir.

Pendant le peu de temps qu'Andrinople a été occupé par la deuxième division de l'armée d'Orient, la ville, quoique beaucoup plus grande que Gallipoli, avait subi une métamorphose du même genre; elle était *quasi*-française.

Le *konak* de Rustem-Pacha, au milieu de la Grande-Rue, venait d'être loué par des Grecs pour en faire un khan turc ordinaire. L'invasion très-lucrative de nos officiers l'a transformé en hôtel-restaurant français. Le grand salon du *sélamlik* ou de réception s'est changé en un vaste et beau café incomparablement plus convenable que les sordides cabarets de Péra.

Cependant, malgré son enseigne de *Café Français, chambres à louer*, il conserve encore beaucoup de son caractère oriental par ses larges divans garnis de nattes tout autour de la salle, son plafond à réseaux d'où pendent de grosses boules de verre colorié, ses larges croisées qui entretiennent une agréable ventilation, et surtout son cafetier grec qui, à lui seul, obtiendrait une vogue prodigieuse

à Paris, s'il avait l'esprit d'aller s'établir aux Champs-Elysées, avec son costume d'incroyable du Bas-Empire.

Installé dans ce khan cosmopolite, je ne puis me lasser d'y admirer le curieux mélange de toutes les races, de tous les costumes de la Turquie et de la chrétienté. Dans le sélamlik et la vaste cour qui s'étend en arrière, on voit pêle-mêle, fumant le chibouk, le narguileh et la cigarette, ou buvant des sorbets à la glace, des Turcs, des bachi-bozouks et des hussards, des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des artilleurs, des gendarmes, des zouaves, des Arnaoutes, des gardes du pacha et des klephtes du Balkan, des officiers français de toutes armes, des courriers tatares, des négociants francs, des zeibeks de Smyrne, des cavaliers damascains, des beys égyptiens, des Turcomans, des Circassiens, des Zingares, des Valaques et des géants de la Bosnie.

Que vous dirai-je de plus? J'ai déterré dans ce fouillis d'originalités dont vous ne pouvez vous faire une idée, un ex-ambassadeur de la Porte-Ottomane auprès de Charles X, causant en mauvais français avec un brigadier de gendarmerie qui lui faisait subir une sorte d'interrogatoire de passeport d'un burlesque superlatif, tandis que le jeune fils de l'effendi osmanli témoignait sa vénération pour le sous-officier français en lui baisant timidement la main.

Tous ces indigènes à figure fortement caractérisée et habillés de la manière la plus pittoresque, arrivent sur des chevaux bizarrement caparaçonnés, qui hennissent, piaffent et caracollent à travers les tables des buveurs et les arrabas, couverts de toile coloriée, des voituriers de Schoumla. Si le daguerréotype pouvait fixer sur le papier ce tableau singulier, il donnerait une idée de la population

de ce pays, bien différente de ce que nous représentent tant de stupides lithographies qui ont la prétention de peindre un Orient *arrangé.*

Par leur influence amicale et aussi un peu, il faut bien le dire, grâce au bâton des gardes du pacha qui les secondait avec zèle, nos officiers sont parvenus en moins de huit jours à réaliser dans Andrinople d'excellentes réformes jugées impossibles depuis des siècles. Ainsi, on a forcé les habitants à balayer le devant de leurs maisons quand la boue et la saleté dépassaient les bornes de la malpropreté humaine; des lampes de verre pendues par de modestes ficelles aux toits des boutiques ont éclairé, et éclairent encore, les rues de la ville pendant la nuit; défense expresse a été faite aux bouchers de transformer, comme ils le faisaient de père en fils, la voie publique en abattoir; enfin des planchettes posées d'office à tous les carrefours indiquent maintenant en français les noms des rues principales, baptisées par nous : *rue de Constantinople, rue du sultan Sélim, rue du Consulat de France,* etc.

Ces petites réformes, qui, dans beaucoup de villes de France, eussent soulevé mille criailleries, ont été en définitive acceptées ici avec grand plaisir et probablement elles resteront un heureux souvenir du passage des Français. Même avant d'arriver à Andrinople, j'avais entendu des Grecs d'Eski-Baba faire l'éloge de ces mesures, et regretter que nous ne pussons pas les compléter par d'*autres plus essentielles,* en demeurant longtemps dans le pays.

Ceux qui parlent ainsi sont, bien entendu, des rayas désintéressés qui n'ont pas besoin de pressurer leurs compatriotes pour s'enrichir et que l'occupation russe de 1829 a suffisamment édifiés sur le régime débonnaire de l'or-

thodoxie moscovite; ils le détestent, à présent, en connaissance de cause, au moins autant que celui des Turcs et, malgré leur antipathie religieuse héréditaire pour les *latins*, ils n'espèrent qu'en nous pour améliorer leur sort.

Si tous les Grecs partisans de l'empereur Nicolas, et surtout les Smyrniotes, ses fanatiques adorateurs, avaient un peu tâté, comme les Andrinopolitains, du knout de Diébitch et des voleries de ses cosaques, les puissances occidentales n'auraient pas besoin d'interposer leurs armes pour empêcher ces crédules rayas de se jeter dans les bras du czar.

Ce matin, un détachement d'environ 300 hommes du 4e hussards est arrivé, à pied, à Andrinople. Rustem-Pacha a promis de fournir à ce régiment autant de chevaux qu'il pourra en désirer; on aura le temps d'apprécier ce que valent les gasconnades ottomanes en fait de fournitures. Un vieux négociant de cette ville, qui déjà plusieurs fois a été obligé de suppléer à l'impuissance de ce calife Aaroun-al-Raschid, m'assurait aujourd'hui même que Son Excellence n'était pas en état de trouver d'ici à un mois cinquante chevaux de cavalerie.

Cette disette de chevaux n'est que peu de chose, comparée à la pénurie extrême du trésor de la Sublime-Porte.

L'empire ottoman contient d'admirables éléments de richesses, mais, pour les développer, il lui faut la paix intérieure et une administration éclairée, homogène, probe surtout. Ces conditions de prospérité se retrouveront-elles après la conclusion heureuse de la guerre extérieure, mieux qu'avant son début? Tout le monde ici prévoit qu'alors seulement commencera à se révéler le

vrai problème de la question d'Orient, problème qui peut se résumer ainsi : Faire vivre fraternellement ensemble et concourir loyalement à un but commun trois races principales, qui se haïssent par tout ce qui peut engendrer la haine au cœur de l'homme, qui sont tellement mêlées et confondues sur le même territoire, qu'il est impossible de les séparer géographiquement, et qui contre-balancent tellement leurs forces qu'on ne saurait assurer à l'une la prédominance sur les autres.

Par une singulière destinée, cette nation triple qui, laissée à elle-même, se débattra peut-être éternellement dans une féroce anarchie, réunit dans ses trois races les trois éléments les plus excellents d'un grand peuple.

Le Turc discipliné est un des meilleurs hommes de guerre que l'on connaisse, et de plus, à part sa vénalité et sa rapacité, il possède à un haut degré l'instinct du commandement politique.

Il n'y a peut-être pas sur la terre d'agriculteur aussi honnête, aussi robuste, aussi laborieux que le Slave.

Quant au Grec, on peut l'accuser d'égoïsme et de mauvaise foi, de ne savoir ni commander, ni obéir, ni se battre ; mais on ne saurait lui refuser une intelligence et une activité supérieures, un génie extraordinaire pour le commerce et les affaires.

Si ces trois nationalités pouvaient s'entendre une bonne fois, elles reconstitueraient un empire plus puissant que celui de la Russie. Le nœud de cette union serait l'égalité civile, à peu près établie déjà sur le papier par le *hatti schérif* de Gulhané. Mais le moyen d'en rien espérer dans l'état actuel des esprits !

Au premier mot qu'on leur en dit, les Turcs hérissent

leurs moustaches, et, mettant la main sur leur sabre, jurent par Mahomet d'exterminer tous les chrétiens plutôt que de *s'abaisser, eux les enfants de Dieu, au niveau des* COCHONS NAZARÉENS. Des Osmanlis réformés en gants jaunes, des Turcs à demi Parisiens, tiennent eux-mêmes ce langage de fou.

De leur côté, Grecs et Slaves avouent hautement qu'ils n'attendent que la réalisation de cette égalité civile pour assommer les Turcs et ensuite s'entr'égorger les uns les autres. Au milieu de cet infernal gâchis de passions intraitables qui mettent le repos du monde en danger, on est fort embarrassé pour exprimer un vœu, une espérance, ou formuler un conseil, une prévision.

Excusez, Monsieur, le décousu de ces lettres hâtives, et la rudesse avec laquelle je révèle les fautes de nos alliés musulmans aussi bien que leurs bonnes qualités. Mon excuse est dans la franchise de la mission qui m'a été donnée, de dire la vérité sans acception de parti pris, parce que l'armée française quoique combattant le même ennemi que les Turcs, ne défend cependant pas précisément pour cela la cause des Turcs seuls, car en Orient elle accomplit encore plus particulièrement la noble mission de défendre les intérêts de la France et ceux de la liberté européenne engagés dans la même guerre.

XXVIme LETTRE.

Vallée de la Maritza. — Rencontres en route. — Eski-Zagra. — La première chaîne du Balkan. — Derbend-Keui. — Ferme bulgare. — Vallée de la Toundja - Kzanlik. — Village de Tschipka.

Tschipka-Balkan, 19 juillet 1854.

Un orage affreux m'empêche de franchir ce soir le Balkan, et me force de m'arrêter avec toute une caravane turque dans un khan de ce ravissant petit village alpestre, à l'entrée d'une des gorges de la montagne. Je profite de ce moment de halte pour reprendre ma correspondance où je l'ai laissée à Andrinople.

J'aurais beaucoup à ajouter à ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre sur la profonde aversion que l'occupation russe de 1829 a inspirée aux Andrinopolitains les plus russomanes pour la domination du czar. M. Vernazza, vice-consul de France dans cette ville, témoin oculaire des faits, m'a donné de piquants détails sur ce singulier revirement de l'opinion grecque. Il a vu les riches rayas qui avaient reçu à bras ouverts les soldats de Diébitch, leurs *libérateurs*, devenir en moins d'un mois de régime au knout les ennemis les plus passionnés de la domination et du protectorat du czar.

Le trait le plus instructif est celui des Bulgares de *Sélimno*, qui, cédant aux suggestions des agents moscovites, aux affinités de races, de religion, de mœurs et de langue, émigrèrent en masse à la même époque sur les terres de la Russie. Au bout d'un an d'expérience personnelle du caractère russe, ils revinrent tous dans le Balkan se réfugier sous la domination du sultan.

Comme pour compléter la leçon, la cour de Saint-Pétersbourg affecta d'envoyer un commissaire à *Sélimno* pour *protéger* la paisible rentrée de ces Bulgares dans leur ancien village et les défendre contre les avanies des musulmans. Mais l'envoyé se retira fortement désappointé ; car, bien loin de molester ces déserteurs, les Turcs leur rendirent leurs terres, leurs maisons, et leur donnèrent même gratuitement des semences et des bestiaux.

— De quoi vous mêlez-vous ? demanda un vieux Bulgare à barbe blanche au commissaire moscovite. Vous prétendez nous protéger contre les Osmanlis ? Hé ! seigneur, eux, nos ennemis, se montrent plus généreux à notre égard que vous ne l'avez été, vous nos amis !

Tout cela ne confirme-t-il pas merveilleusement ce que je vous ai dit, d'après de bons juges en la cause ? Si, pour leur malheur, les Grecs réussissaient à chasser les Turcs et à leur substituer la domination des Russes, ils se hâteraient bientôt de rappeler ceux-là pour exterminer ceux-ci.

A défaut d'autre droit, ce fait ne suffirait-il pas à justifier la moralité de la guerre que nous faisons en ce moment avec des musulmans contre une nation chrétienne ? Si j'insiste autant sur ce point, c'est pour avoir ensuite la liberté de parler franchement des vices et des abus du

gouvernement turc, sans m'exposer à induire en erreur le public en lui laissant supposer que nous combattons pour maintenir le mal et empêcher le bien. La vérité est qu'en cette conjoncture, comme en beaucoup d'autres, nous choisissons à contre-cœur un petit mal afin d'en éviter un pire. Nous sauvons les chrétiens de la Turquie d'une tyrannie incurable et savamment oppressive, en les condamnant momentanément à souffrir encore un peu des violences et des abus individuels d'une organisation politique infiniment plus près de la liberté, de la justice, que celle des Moscovites, et surtout bien plus facile à réformer de gré ou de force.

Aux personnes assez nombreuses qui nient la possibilité de cette réforme musulmane, on pourrait faire observer que les vices reprochés aujourd'hui aux Turcs, avec raison, sont précisément les mêmes, ni plus ni moins, que ceux des sociétés chrétiennes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Si nous nous sommes corrigés, pourquoi les Osmanlis ne le feraient-ils pas aussi bien que nous ? Depuis que Mahmoud a entrepris la régénération de son peuple, les progrès de la civilisation chez les Turcs, quoique lents, n'ont-ils pas été au moins aussi rapides que chez les classes populaires moscovites, au temps de Pierre-le-Grand et même de nos jours ?

Sous ce rapport, on imaginerait difficilement en France tout le bien moral que la présence de notre armée en Turquie exercera indirectement sur les populations de cet empire. Je crois vous avoir déjà parlé de cette espèce de timidité qu'éprouvent les Turcs à frapper un raya ou à lui faire une injustice en face d'un Européen. Maintenant les pachas eux-mêmes en viennent à rougir de leur avi-

dité effrontée, devant le désintéressement et la généreuse pauvreté de nos officiers.

Le pacha d'Andrinople osait à peine avouer les douze mille francs de traitement par mois qu'il prélève sur le trésor obéré du sultan, en voyant le général Bosquet, dont il reconnaissait la haute supériorité, se contenter de recevoir de la France ce traitement pour l'année entière. Encore moins osait-il avouer la honteuse lésinerie des salaires des employés inférieurs, sur lesquels retombe toute la besogne des hauts fonctionnaires si grassement rétribués.

Il n'y a pas de gradation financière : à côté des appointements de 150,000, 100,000 ou 40,000 fr., figurent, sans transition, des salaires de 1,000, de 800, de 300 fr. Un *zaptié* — gendarme turc, — obligé de nourrir sa famille et de pourvoir à son entretien, ne reçoit que 6 à 8 fr. par mois. Aussi les pauvres diables sont-ils tellement déguenillés, que toujours je les prenais en route pour les brigands qu'ils sont chargés de poursuivre.

Il résulte de ce sordide égoïsme des classes supérieures de l'administration turque, que les employés subalternes sont forcés de vivre beaucoup de rapine et de corruption, tandis que les autres, hauts seigneurs chargés de percevoir les impôts et se payant de leurs propres mains, pillent encore plus les deniers publics, par la raison que l'appétit vient en mangeant.

Je reviens à mon voyage. A peu de distance en amont d'Andrinople, la vallée de la Tondja, qui remonte directement dans le Balkan, prend un aspect nu et sauvage ; celle de la Maritza, plus large et longeant le pied de la chaîne, est au contraire éblouissante de beauté et de fraîche ver-

dure. Aux abords de Mustapha, cette rivière torrentueuse se divise, entre des îles couvertes de bois, en une foule de bras sur lesquels naviguent péniblement des petits bateaux plats très-allongés.

A l'ouest, l'horizon est borné par les premiers chaînons du Rhodope, hautes montagnes dont les belles forêts sont agréablement entrecoupées de prairies et de champs de blé. Toute cette vallée est mammelonnée d'une incroyable quantité de tumulus; et pourtant, me dit-on, ce n'est rien encore, comparé à ce que l'on voit plus haut dans la plaine de Philipopoli.

A environ deux lieues au-dessus du bourg de Mustapha, en face d'Hebdebische, la route abandonne la rive gauche de la rivière, ombragée en cet endroit par une belle futaie de chênes, et gravissant des ravins hérissés de roches noires; elle monte sur l'épais massif de coteaux qui sépare la vallée de la Maritza et de la plaine d'Eski-Zagra, arrosée par le *Sloujoudère*. Le sentier que nous suivions, car il y en a mille qui divergent en tous sens, passe au pied de la cime la plus élevée, auprès du village de *Koujounlou*. Elle forme au-dessus du plateau ondulé une saillie à peu près comme le Mont-Cindre, au-dessus des collines de la Saône, et elle est couverte de bois de chênes et poiriers sauvages.

Ce pays pierreux est le moins beau que j'aie encore vu en Turquie, et cependant on y trouve partout de belles moissons, des champs de sésame, de maïs et même de cotonniers. Mais les cabanes des Bulgares y sont horriblement pauvres. Leurs murs de branchages tressés et crépis en fiente de vache, leurs toits de chaume arrondis et informes, les font ressembler à des blocs de roches grises.

Au-delà de Koujounlou tout le reste du massif, collines et vallons, n'est composé que d'excellentes terres noires, la plupart tapissées de taillis de chênes, seuls restes d'immenses forêts abattues depuis quelques années.

La vallée de Karabounar en particulier est d'une merveilleuse fertilité. J'arrivai dans le village le dimanche au soir ; les chemins bordés de haies géantes étaient remplis de moissonneurs et de moissonneuses qui venaient de célébrer la *Fête des moissons* en dansant autour des gerbiers. Hommes, femmes, enfants, en habits de fête très-pittoresques, rentraient au village de tous les côtés à la fois, et accompagnaient leur marche cadencée en chantant des mélodies bulgares d'un caractère singulier. Derrière ces bandes joyeuses suivaient d'immenses troupeaux de bœufs, de chèvres, de chevaux demi-sauvages et de buffles hideux. Jamais l'Opéra n'a imaginé une mise en scène et des chœurs aussi franchement originaux.

Au khan, d'où je contemplais ce curieux spectacle avec plus de plaisir que si j'eusse été dans une loge aux Italiens, les fumeurs turcs ne manquèrent pas de m'adresser les questions d'usage sur les nouvelles de la guerre, la marche des armées et des flottes alliées, etc. Pendant mon souper un virtuose osmanli me demanda la permission de me chanter une cantate intitulée *Inschallah*, et composée par lui en l'honneur de la délivrance de Silistrie. Dans ses vers, chose inouïe ! ce barde musulman mêlait les louanges des Français infidèles à celles des guerriers islamites.

Le lendemain matin, à deux lieues au-delà de Karabounar, je rencontre une caravane d'une douzaine de Turcs à féroces moustaches, à ceintures bourrées de sa-

bres et de pistolets ; je les aurais pris volontiers pour des brigands; ils m'abordent poliment pour me demander des nouvelles des armées alliées. Me trouvant à une demi-lieue en avant de mes domestiques, la conversation eût été difficile si un des Osmanlis, jeune homme vêtu de l'habit de la réforme, n'avait pas su quelques mots de français :

« Je vous ai pris d'abord pour un Anglais, me dit-il; j'aime bien mieux que vous soyez Français... Quoique nous estimions fort les Anglais, cependant nous préférons de beaucoup les Français... Votre caractère nous plaît davantage ; et nous sommes enchantés de voir arriver ici le plus grand nombre possible de vos soldats. »

Je rapporte aussi textuellement que possible ces paroles dites en mauvais langage, mais très-clairement, et répétées un moment après à mon drogman quand il fut arrivé. Je dois ajouter que les physionomies de tous les autres Turcs paraissaient pleinement approuver ces sentiments d'amitié pour nous. Ce que je leur dis de la prochaine arrivée de la 5e division de notre armée et des 50,000 hommes campés à Marseille, prêts à s'embarquer pour l'Orient, en cas de besoin, épanouit franchement ces graves figures d'Osmanlis.

Nous causâmes ainsi à cheval, rangés en cercle, pendant plus d'un quart d'heure, puis le jeune homme, qui semblait être le principal personnage de la compagnie, prit congé de moi en m'exprimant le regret de ne pas pouvoir me recevoir chez lui à Eski-Zagra.

Je raconte ces détails, non comme incidents personnels, mais afin de montrer par les faits quels sont les sentiments de la population indigène pour nous. Car, bien évidemment, toutes ces politesses s'adressaient bien moins

à l'*individu* inconnu et sans recommandation dans le pays, qu'au *Français*, au compatriote de nos soldats. Ces sentiments, je le répète, sont loin d'être partagés par les fanatiques et les gens en place tous intéressés à la conservation des vieux abus; il nous suffit que ce soient ceux de la masse du peuple.

A une lieue plus loin, je rejoignis un capitaine de l'armée régulière, dont le cheval, venu directement de Bagdad en trois mois, ne pouvait, à cause de la fatigue, suivre le mien. J'allais dépasser le cavalier après l'avoir salué, quand il me pria de modérer mon allure afin de causer un instant avec lui. Même politesse, mêmes prévenances de sa part que de celle des autres Turcs. Il avait connu personnellement en Mésopotamie des Français, et notamment M. Botta, qu'il avait accompagné dans ses fouilles à Ninive.

Le massif des coteaux de Koujounlou et de Karabounar est séparé de la ville d'Eski-Zagra par une vaste plaine large de plus de six lieues, et au-delà de laquelle le premier chaînon du Balkan se dresse brusquement, aussi haut et de la même manière que le petit Atlas au-delà de la Mitidja en face du massif d'Alger.

Toute cette surface unie comme le fond d'un lac était autrefois couverte d'une sombre forêt de chênes; il n'en reste plus que quelques beaux groupes de hautes futaies réservés exprès pour abriter les troupeaux contre la chaleur du midi. Ces magnifiques ombrages, épars çà et là, ressemblent à des îles au milieu des immenses pâturages, des champs labourés, et des jeunes taillis repoussés des vieilles souches coupées. Le Soujoudère répand partout la fertilité par ses irrigations, mais il n'y a pas la dixième

partie de ces belles terres qui soit cultivée, et les rares villages qu'on y trouve de loin en loin paraissent tous horriblement misérables.

Auprès de chacun de ces groupes de chaumières, il y a toujours une grande et profonde mare remplie de vase noire et visqueuse où, au moment le plus brûlant de la journée, les troupeaux de buffles viennent se plonger avec volupté. Ainsi vautrés, enfoncés jusqu'au cou dans la fange infecte qui fermente au soleil, ils ne montrent au-dessus de ce gouffre liquide que leur tête hideuse, éclairée par de sinistres yeux blancs, et armée de cornes basses aplaties. Puis quand, rafraîchis, délectés par ce bain d'ordure, ils remontent lourdement le corps cuirassé de vase, il semble qu'on voit apparaître de monstrueux pachydermes de l'ancien monde pataugeant au milieu des boues d'un déluge.

Vue du côté opposé de la plaine, Eski-Zagra semble posée sur les premières assises du Balkan, et produit un effet enchanteur avec ses minarets blancs qui s'élancent au-dessus des touffes de verdure de ses vergers. Cela rappelle Blidah et ses forêts d'orangers : de près, on ne trouve qu'un très-grand et très-sale village de dix ou douze mille âmes, dont les rues sont arrosées par des ruisseaux d'eau vive et dont les chaumières de pisé ou d'osier sont entremêlées de jardins. Au centre de la ville — car cela s'appelle une ville — est un vieux bazar voûté dans le genre de ceux d'Andrinople : c'est le seul édifice en pierre un peu considérable. Tous les quartiers environnants ont été récemment incendiés; on était occupé à les rebâtir plus mal qu'auparavant, et c'est difficile.

Les seuls souvenirs antiques que j'aie pu découvrir dans

cette vieille Zagra consistent en quelques tronçons de colonnes, une frise et un piédestal corinthiens. Tout le reste est affreusement turc et raya.

En arrière d'Eski-Zagra, le torrent qui s'échappe de la gorge de la montagne encore éloignée d'environ trois kilomètres arrose des jardins admirables de végétation, des vergers, des champs, de grandes plantations de rosiers de Damas dont les fleurs distillées fournissent une des meilleures essences de rose de la Turquie. Au bout d'une demi-lieue la plaine s'arrête au pied des escarpements, et le chemin s'engage dans un étroit défilé, où tantôt il s'élève sur le flanc des rochers souvent taillés en corniche, et tantôt emprunte le lit même du torrent. Quelque mauvais qu'il soit, il est cependant partout accessible aux voitures attelées de chevaux, au moins pendant la sécheresse.

Cette première chaîne du Balkan paraît être de la même nature et de la même hauteur que le mont Pilat. Les pentes rapides de roches feuilletées et décomposées sont généralement tapissées de gazon ou de taillis épais. Deux heures après être partis de Zagra, nous atteignons le col, élevé, selon M. Boué, d'environ 2,215 pieds, et nous allons demander l'hospitalité dans le pittoresque village bulgare de Derbend-Kœï. Le soubaschi ou administrateur de la commune, un jeune Bulgare à figure intelligente, nous assigne un logement dans une des nombreuses chaumières disséminées parmi des vergers et des jardins qu'entourent des précipices. De cette hauteur, la plupart des cimes environnantes paraissent revêtues de grands bois et de pâturages.

Mon hôte était un brave patriarche à grande barbe

blanche, vivant là au milieu de trois vigoureuses générations, dans la plus capricieuse chaumière que puisse s'imaginer un artiste barbare. La vue des patriarches et des chalets étant peu nourrissante après dix heures de courses à cheval, je demandai des vivres et de l'orge. On me répondit qu'il n'y avait absolument rien à vendre dans le hameau.

Je savais ce que signifiait cette réponse. Comme les Turcs en voyage ont l'habitude de se faire loger et nourrir par les rayas, et de les payer ensuite avec un salamalek ou des coups de bâton, ces méchants payeurs ont fini par tuer l'hospitalité bulgare.

Afin de se soustraire à toutes ces avanies, dès qu'un voyageur arrive dans un village raya, la disette s'y fait sentir instantanément et universellement. Vous demanderez à acheter la poule qui *cocote* entre vos jambes, on vous répond avec un superbe sang-froid qu'il n'y a pas de poule à deux lieues à la ronde. Pour ne pas mourir de faim, il n'y a que deux partis à prendre : si l'on est en force, envoyer ses domestiques chasser la volaille dans les basses-cours; c'est le procédé musulman; ou payer d'avance; c'est le meilleur moyen, je n'en avais pas d'autre : il m'a toujours réussi à obtenir *au moins des concombres*. Il me suffit de faire briller aux yeux éblouis de mon patriarche de Derbend-Kœï un *medjidié* tout neuf pour faire succéder aussitôt l'abondance à la famine, la cordialité à la défiance.

A une demi-lieue de Derbend-Kœï, on commence à descendre le revers opposé de la montagne, par une gorge ouverte et facile d'où l'on a une vue sublime sur le bassin de la Tondja. Cette magnifique plaine, un peu moins

large que celle de Zagra, et mieux cultivée, est encadrée entre la première chaîne que je venais de franchir et celle du grand Balkan, qui dressait jusque dans les nuages ses pics d'azur, déchirés par des abîmes et encore mouchetés çà et là de quelques taches de neige.

Comme ceux de Zagra, les minarets de Kzanlik apparaissent au loin émergeant d'une vaste et splendide futaie, à l'extrémité d'un long contrefort qui s'avance en pente douce dans la plaine. La ville, moins considérable que sa voisine, est bâtie et habitée de même par un mélange de Grecs, de Turcs et de Bulgares. Son bazar est un curieux dédale de ruelles de bois, où abondent le caprice et l'originalité. Des ruisseaux d'eau vive courent dans toutes ses rues, et arrosent tous ses jardins ravissants de fraîcheur. Cette position m'a semblé une des plus belles et des plus désirables que j'aie vues en Turquie.

Dans l'angle formé par le contrefort de Kzanlik, la plaine monte doucement pendant près de deux lieues jusqu'à la base même des escarpements de la montagne. La partie la plus rapprochée de la ville est ombragée par des vergers délicieux, des groupes de beaux ormes et une véritable forêt de noyers gigantesques, récemment fracassés par un ouragan. Au-delà s'étend un immense espace découvert, en friche ou cultivé, et sur lequel s'élèvent des quantités de tumulus de diverses grandeurs. Dans un cercle de moins d'une lieue de diamètre, on en compte près de vingt. Les uns arrondis ont à peine six pieds de hauteur; le plus grand a la forme prismatique et le double des dimensions d'une butte de polygone d'artillerie. Je n'ai pas eu, au reste, le loisir de bien examiner ces monuments énigmatiques, car en passant auprès, nous avons été as-

saillis par un orage qui a coupé court à ma curiosité.

Je venais de rejoindre une petite caravane de dix cavaliers turcs qui s'étaient réunis pour passer en sûreté le Tschipka; parmi ces compagnons de route armés jusqu'aux dents, j'avais reconnu avec plaisir deux vénérables barbes blanches d'Andrinople et ma nouvelle connaissance, le capitaine de Bagdad. Je demandai à celui-ci où il pensait s'arrêter pour cette nuit. — S'il plaît à Dieu, me dit-il, j'espère aller coucher à Gabrova, de l'autre côté de la montagne. — Cet *inschallah! s'il plaît à Dieu*, me parut être une locution superflue, car le temps était admirable, rien ne semblait devoir nous empêcher d'arriver.

Là-dessus, jeunes et vieux de commencer une fantasia effrénée, afin de me témoigner leur plaisir de faire la route avec un Français. Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que le Balkan me prouva par un de ses subits caprices atmosphériques qu'avec lui du moins, l'*inschallah* des Turcs n'est jamais hors de propos. Les nuages s'abaissèrent brusquement sur les cimes du Tschipka et roulèrent en avalanche sur ses flancs déchirés, tandis que de noirs tourbillons de vapeur, refoulés par un vent impétueux, débouchaient de toutes les gorges, de tous les précipices de la montagne, avec d'effroyables roulements de tonnerre. Le Balkan ainsi assombri et menaçant était admirable de beauté. Il semblait un Sinaï terrible, inabordable.

L'orage finit par crever sur notre caravane qui, mise en déroute, se lança dans un *steeple chase* enragé; chacun courut se réfugier au plus vite dans le village de Tschipka, à l'entrée d'une des gorges principales de la montagne.

C'est une délicieuse petite bourgade bulgare, peuplée d'un millier de bonnes gens et d'autant de chiens plus féroces que des loups. Coquettement cachées sous les grands noyers, les maisonnettes très-propres sont entourées de jardins que ferment des haies vives et qu'arrosent des centaines de ruisseaux. Je me crus transporté dans un des pittoresques villages de la vallée du Graisivaudan; et la plaine de la Toudja, qui étendait sous nos yeux son immense tapis bigarré de moissons dorées, de vertes prairies, de terres brunes et de sombres forêts, peut certes bien soutenir la comparaison avec celle de l'Isère.

Je terminerai cette lettre par une observation sur les inexactitudes incroyables des cartes géographiques de cette partie de la Turquie. Je n'en citerai qu'un exemple; il suffira pour mettre en garde contre ces erreurs.

La plupart des officiers de notre armée expéditionnaire ont acheté en partant la grande carte du théâtre de la guerre en Orient, publiée par Longuet, géographe, à Paris, 1854. Sur cette carte le Balkan, une des choses les plus essentielles, est représenté un peu à l'aventure. Ainsi l'on peut y voir qu'Eski-Zagra et Kzanlik sont placées dans la même vallée de la Toudja, à une distance l'une de l'autre de moins de quatre heures de marche; la première, faible village, sur la rive droite de la rivière; la seconde, plus importante, auprès de la rive gauche : autant d'indications, autant d'erreurs.

Comme on a pu le voir par mon itinéraire, ces deux villes, chacune de dix ou douze mille âmes, sont éloignées l'une de l'autre de près de dix lieues et séparées par une chaîne secondaire du Balkan. Leurs deux plaines parallèles au grand Balkan sont arrosées par deux rivières distinctes :

la Tondja en avant de Kzanlik, et la Sloujoudère en avant d'Eski-Zagra, deux cours d'eau qui ne se réunissent qu'à environ quinze lieues à l'est.

La carte de la Turquie d'Europe, rectifiée par M. Boué, représente parfaitement bien la véritable forme du Balkan, telle que je viens de l'indiquer en cet endroit. Je l'ai trouvée, d'ailleurs, généralement plus précise que toutes les autres. Je dois aussi, pour rendre hommage à qui de droit, reconnaître les services que m'a rendus le petit livre de poste que le même auteur a joint à son ouvrage sur la Turquie. Sauf une ou deux erreurs de chiffres, sans doute des fautes d'impression, j'ai été souvent à même d'apprécier la précision de ses distances, de ses dénominations et de ses indications topographiques.

XXVIIme LETTRE.

Traversée du Balkan. — Fortifications du col de Tschipka. — Gabrova et son pacha. — Quarante voyageurs arrêtés par trois brigands.

Ternova, 23 juillet 1854.

Tantôt les orages, tantôt la fatigue des chevaux, obligent le voyageur en Turquie à des haltes fréquentes. Je ne me plains pas de cette dernière station dans la pittoresque capitale des anciens czars de Bulgarie; c'est sans contredit une des villes les plus singulières de ce pays. Après avoir donné les premiers moments à la curiosité, je reprends la plume pour vous raconter les incidents très-pacifiques de ma traversée du Balkan.

On m'avait fait un monstre de ce voyage dans les défilés du Tschipka, et, après comme avant, on m'a raconté de tragiques exemples de l'audace des brigands de ces montagnes. Je ne puis révoquer en doute au moins une partie de ces crimes, qui sont tout récents, attestés par une foule de gens et avoués même par les pachas impuissants à les punir; mais pour le reste il est permis de penser ou qu'on a exagéré singulièrement, ou que les bachi-bozouks de

grande route ne s'attaquent qu'aux pauvres diables de rayas qu'on peut tuer à peu près impunément.

Quant à moi, la vérité m'oblige à dire que partout sur mon chemin, dans les villes comme au fond des gorges les plus solitaires du Balkan, je n'ai trouvé, en ma qualité de Français, que bienveillance et politesse de la part des musulmans aussi bien que de celle des Grecs et des Bulgares. Ce n'étaient certes pas mon fusil et mon revolver qui pouvaient imposer beaucoup aux bandes armées que nous rencontrions à chaque instant. C'est l'influence de notre armée qui s'étend jusque-là, quoiqu'elle n'y ait pas encore paru, et plus d'une fois j'ai eu occasion de recueillir les témoignages expressifs des bons sentiments qu'elle a inspirés, aux Turcs à titre d'alliés, aux rayas à titre de garantie morale contre les abus odieux de la canaille musulmane, dont j'aurai à vous citer de tristes exemples.

Il faut plus d'une heure et demie pour grimper au sommet du col de Tschipka, par des chemins affreux, si escarpés que les chevaux ont peine à s'y tenir debout. Il n'y a pourtant nulle part de grands rochers à pic comme dans nos Alpes; mais les torrents se creusent des ravins très-profonds dans le schiste et les couches d'ardoises décomposées.

Malgré les traces des roues imprimées sur ces sentiers de chèvres, je ne voulais pas croire que des voitures pussent y passer, quand, à un millier de pieds au-dessus de nos têtes, j'aperçus un convoi de plus de trois cents arrabas bulgares de l'armée du Danube; tournant autour d'un pic voilé de sombres vapeurs, il dévalait sur nous par un chemin droit, bordé de précipices et tellement rapide, que

la longue file de chars attelés de buffles semblait former une colonne perpendiculaire, dont le pied atteignait le milieu de la montagne, tandis que son sommet se perdait encore dans les nuages. C'était d'un pittoresque effrayant. Quel admirable tableau pour un peintre comme Leullier ou Dubuisson, que ces attelages de monstres épouvantés se raidissant sur leurs jarrets et le corps cambré, glissant tout d'une pièce entraînés par leurs lourdes charrettes ! Et quels magnifiques conducteurs que ces robustes Bulgares vêtus de peaux de bêtes comme leurs barbares ancêtres, les jambes entourées de bandelettes de cuir, et la tête coiffée d'un turban noir, dont un des bouts roulé autour du cou encadre leur visage farouche ! Il y avait là des types, des poses et des costumes dignes de Léopold Robert.

Au moment d'arriver en haut du col élevé de près de cinq mille pieds, la plaine de la Tondja nous apparut encore une fois dans toute sa magnificence, puis une masse épaisse de nuages roulant sur nous voila tout le paysage. Nous ne nous voyions pas les uns les autres à cinq pas de distance ; par conséquent, il me serait difficile de vous décrire le sommet du Tschipka et ses batteries.

Tout ce que j'ai pu en comprendre par ce que m'en a dit le gouverneur de Gabrova, et par la direction des sentiers que nous suivions sur cette crête, c'est que ce passage, d'ailleurs presque infranchissable pour le matériel ordinaire d'une armée européenne, est défendu en ce moment par trois batteries, dont les deux premières sont armées de quatre canons chacune, et la troisième de trois seulement ; en tout, onze pièces de divers calibres, dont le feu bat en enfilade, d'abord le chemin difficile qui monte

du côté de la Bulgarie au col de Tschipka, puis le sentier de ce col lui-même qui, sur une longueur d'une cinquantaine de mètres, suit une arête étroite bordée de précipices à droite et à gauche.

On a eu soin d'établir ces redoutes sur des pointes qui, dit-on, ne sont pas dominées à courte distance. En outre de ces précautions, les forêts ont été abattues sur une certaine largeur de chaque côté de la route, et les arbres amoncelés sur les bords sont tout prêts à être entrelacés en travers, afin de barrer le passage.

Au dire du gouverneur de Gabrova, il n'y a pas d'autre chemin praticable que celui-là pour traverser la chaîne de ces montagnes, entre le col de Sélimno défendu par Choumla à l'est, et une autre route abandonnée et extrêmement dangereuse qui, passant à l'ouest au pied de l'Etropol-Balkan, va déboucher dans la vallée de Tatar-Bazardschik.

Au bout d'une heure de marche, nous sortons enfin des nuages et nous descendons dans la charmante vallée intérieure de la Jantra, dont la vue égale celle des plus jolis sites des Basses-Alpes. Sur ce versant septentrional du Balkan, on ne trouve plus de larges plaines et des chaînes distinctes comme celles d'Eski-Zagra et de Kzanlik; les montagnes, de hauteur moyenne, forment un lacis inextricable de jolies vallées arrosées par des milliers de ruisseaux, et de coteaux étagés les uns au-dessus des autres.

Tout ce pays, extrêmement pittoresque, est couvert de magnifiques forêts entrecoupées comme à plaisir de prairies et de champs cultivés, en proportions à peu près égales. On dirait un immense parc anglais; de ce côté du

Balkan, la plupart des cimes couronnées d'escarpements à pic ajoutent à la beauté du paysage.

La descente du Tschipka, embarrassée d'énormes éboulements de rochers, est aussi rapide et encore plus difficile que la montée du versant méridional. Mais une fois au fond de la vallée de la Jantrà, la route, quoique à peine tracée, est cependant praticable aux attelages de chevaux, du moins en été. Elle suit à peu près constamment les bords de cette rivière torrentueuse, qui sert de débouché à toutes les eaux du Balkan, sur une longueur de plus de quarante lieues.

Gabrova, la première ville que l'on rencontre sur ses bords, à environ deux heures de marche au-dessous de la descente du Tschipka, est une vieille cité purement bulgare, d'un caractère assez curieux. Toutes les maisons, qu'elles soient construites de bois, de pierre ou même d'*osier*, font à chaque étage une forte saillie ornée de grossières sculptures, et sont couvertes de toitures de pierre, en lourdes ardoises cyclopéennes de trois pieds de diamètre, sur dix ou quinze centimètres d'épaisseur.

Au milieu de la ville, il y a un pont de pierre, vrai chef-d'œuvre de pittoresque, qui semble fait exprès pour orner un jardin chinois. Je me hâtai d'en prendre une esquisse, entouré de l'ardente curiosité de quatre ou cinq cents indigènes et des prévenances de plusieurs honnêtes Bulgares qui m'apportaient des chaises et faisaient écarter la foule. J'étais honteux de soulever une pareille émeute pour un mauvais croquis.

L'autorité parut s'en alarmer : le pacha me fit prier par mon drogman d'aller prendre le café à son konak. Je fis répondre que je me rendrais à son invitation aussitôt que

j'aurais fini. Le pacha, inquiet, ne se contenta pas de cette réponse : il vint lui-même me surprendre le crayon à la main, à la tête de toute son escorte de kawas et de bachi-bozouks. Il en résulta que ce fut le *Courrier de Lyon* qui eut l'honneur d'offrir la pipe et le café à Son Excellence, dans une modeste chambre de son khan, en présence de toute la garde assemblée ; et quelle garde ! Decamps n'a rien fait de plus poétique, de plus drolatique que cette demi-douzaine de têtes folles fantastiquement armées et costumées.

Un de ces guerriers asiatiques, grand jeune homme de vingt ans à peine, vêtu d'une longue robe d'indienne, à petits bouquets et grandes déchirures, avait une figure rayonnante de joie orgueilleuse en entendant Son Excellence me raconter elle-même ses prouesses à la bataille de Tchétaté, où il paraît bien réellement que les bachi-bozouks à peu près seuls ont jeté les *Moscoves dans le bourbier*, pour me servir des propres expressions du noble narrateur.

Afin de ne pas répéter constamment les mêmes détails, je passe sous silence les autres incidents de la conversation, qui roula naturellement sur la guerre, les armées alliées, et spécialement sur les troupes françaises. Au surplus, il faut bien l'avouer avec sincérité, cette visite solennelle n'était pas purement honorique, son but principal, qui se révéla à la fin de l'entrevue, — *dans la queue le venin* — était de me demander mon passeport.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de rendre un hommage bien mérité à l'excessive urbanité des autorités et même des gendarmes turcs dans l'accomplissement de cette vulgaire et ennuyeuse formalité. Partout où j'ai eu

à la subir, je me suis regardé comme obligé par les politesses dont elle était accompagnée.

Ainsi à Kzanlik, me trouvant seul dans le bazar, un superbe Arnaoute m'aborde, m'offre le café, accepte une cigarette, m'accompagne dans toute la ville, me ramène à mon khan, et là, explique à mon drogman qu'il vient de la part du gouverneur m'inviter à aller prendre le café à son konak et m'offrir ses services. Je refusai l'invitation, parce que je n'avais pas le temps de m'habiller convenablement; je fis servir la pipe et le café, et ce ne fut qu'après un quart d'heure de conversation amicale que le farouche zaptié finit par me prier de lui remettre mon *teskéré*, afin d'y faire apposer le visa du gouverneur, s'excusant de cette importunité sur l'état de guerre où se trouvait la Turquie.

Tout cela fut dit et fait avec des formes si parfaites que je me rappelai involontairement, en le détournant de son sens railleur pour lui rendre son sens positif, ce mot bien connu de Frédéric Lemaître : *Ces gendarmes ont du monde !*

Malheureusement ils n'ont pas assez de zèle, d'argent ou de force pour empêcher tous les brigandages qui se commettent impunément sur les routes; et quelques-uns se dédommagent de leur politesse vis-à-vis des chrétiens francs, en assommant dans l'occasion les chrétiens rayas.

Le gouverneur de Gabrova avait à peine quitté ma chambre, que le maître du khan, s'imaginant peut-être d'après cette visite que je jouissais de quelque crédit auprès de Son Excellence, vint de la part de certains habitants me porter une plainte singulière : il me raconta que

six jours auparavant, à trois lieues de Gabrova, sur la route qui mène à Ternova, *trois brigands avaient arrêté et pillé une caravane de quarante voyageurs mâles, adultes et armés.*

Le fait me parut si extraordinaire que d'abord je crus à un renversement de chiffre; mais quand mon pauvre Bulgare m'eut certifié que c'était bien réellement les *quarante* hommes qui s'étaient laissé arrêter par les *trois*, je ne pus m'empêcher de lui répondre en riant : Parbleu ! c'est bien fait.

— Oui, me dit-il tristement, ce serait bien fait si nous avions la liberté de nous défendre ; mais que voulez-vous que nous fassions contre les brigands turcs ? Si nous leur tirons dessus on nous condamne aux fers, à la bastonnade ou à la mort ; car il suffit que deux musulmans attestent que le voleur tué ou blessé était un honnête homme pour que nous soyons, *ipso facto*, convaincus d'assassinat en dépit de l'évidence, et ces sortes de témoignages ne manquent jamais aux bandits ottomans; les parjures les plus effrontés sont reçus en leur faveur, tandis que nous n'avons même pas le droit de protester. Enfin, monsieur, depuis cette affaire, nous n'osons plus sortir de la ville pour notre commerce. *Nous voudrions bien que des troupes françaises pussent venir dans ce pays pour y établir un peu de justice et de sécurité. On ne sait pas tout cela en France; nous vous prions, si cela est possible, de le faire connaître.*

Je vous laisse à penser quelle a été ma réponse. Ce fait et bien d'autres qui se sont passés depuis moins d'un mois sur cette route de Ternova, infestée de bachi-bozouks de grands chemins, est parfaitement exact ; il m'a

été confirmé, avec des détails très-circonstanciés, par un des officiers du pacha de cette dernière ville, qui m'a de même affirmé la vérité de cette incroyable *loi protectrice de la vie des Turcs* aux dépens de celle des rayas.

Certains incidents de cette scène de lâche barbarie m'avaient irrité comme si j'y eusse été intéressé directement. Si j'en avais été instruit avant la visite du gouverneur, peut-être aurais-je cédé à la tentation déplacée de lui exprimer ce que l'on pense en France de pareilles vilenies.

Dans cette caravane de quarante individus, il y avait cinq Turcs qui auraient été enchantés de *profiter* de la solidarité commune, si les voleurs eussent été des *klephtes* chrétiens; ils ne rougirent pas de renier cette solidarité contre des brigands musulmans. Les trois bachi-bozouks leur crièrent de loin : Vous autres Turcs, vous pouvez passer en paix, vous êtes nos frères; mais, quant à ces impies de rayas, nous avons à leur parler en particulier.

Aussitôt les cinq braves Osmanlis passèrent du côté des bandits, et ceux-ci, assurés de ne courir aucun danger de la part des Bulgares dont la loi lie les mains, se ruèrent sur eux au grand galop, et, le sabre à la main, commencèrent à taillader les têtes, les bras et les jambes. Un homme fut tué, un autre eut un bras coupé, plusieurs furent blessés. Bref, les autres crièrent *aman!* et se laissèrent voler environ trente mille piastres par les brigands pour ne pas être pillés, emprisonnés et bâtonnés par les juges turcs, au cas où ils se seraient défendus.

Il y a pourtant des Grecs enragés qui sont si féroces qu'ils se permettent de rendre coup pour coup à leurs voleurs, musulmans ou non.

Quinze jours avant mon passage au Tschipka, un gendarme turc, accompagnant un négociant arménien et suivi de trois commerçants grecs de Ternova, rencontra au fond de la vallée de la Jantra, devant un petit café où je me suis reposé quelques instants, cinq bachi-bozouks qui se livraient au plaisir innocent de la danse. Ces joyeux compères interrompirent leurs jeux pour suivre la petite caravane ; puis, arrivés à la moitié de la montée du col dans un endroit couvert de bois, ils signifièrent au Turc de se retirer et de leur abandonner les rayas.

— Faites ce que vous voudrez de ceux-là, dit le *zaptié* en désignant les trois Grecs, mais je ne puis vous livrer celui-ci que je suis obligé d'accompagner et de protéger.

— Soit, dirent les brigands, que ton Arménien passe avec toi.

Des trois Grecs restés seuls, deux livrèrent leurs arme et furent attachés ; le dernier, feignant de donner aussi ses pistolets, tira sur l'un des voleurs et le tua. Il fut aussitôt massacré par les camarades de celui-ci, furieux de cette audace. Pendant qu'ils s'acharnaient à hacher son cadavre en pièces, les deux autres rayas réussirent à se sauver dans le bois, non sans avoir abandonné chevaux, argent et bagage.

Je me dispense de vous raconter les autres traits de ce genre que l'on m'a rapportés partout sur la route. Ceci suffit pour vous donner une idée de l'état des choses.

Deux faits surtout m'ont agréablement surpris dans cette circonstance : d'abord cette confiance en la France chrétienne, qui porte de pauvres Bulgares d'une bourgade ignorée du Balkan à faire appel à la publicité de nos journaux, et ensuite le vœu général des rayas en faveur d'une

occupation, au moins momentanée, du pays par les troupes françaises et anglaises, qu'ils regardent bien plus, et avec raison, comme leurs protectrices que comme les alliées de leurs dominateurs ou les complices de leurs violences.

A tout hasard, et faute de pouvoir mieux faire, j'ai conseillé à ces pauvres diables de porter leurs plaintes en dernier ressort à nos généraux, qui, par leur influence auprès d'Omer-Pacha, peuvent beaucoup pour le bien de la population chrétienne et la réputation de la France. Je suis convaincu que la crainte seule de ce recours à leurs alliés *présents sur les lieux* serait un frein puissant à beaucoup d'injustices de la part des Turcs, bien moins par l'appréhension de notre force matérielle que par une sorte d'amour-propre national.

Au reste, dans toutes les plaintes que j'ai entendues, les rayas ont toujours la justice de ne pas faire remonter la responsabilité des méfaits dont ils souffrent jusqu'au sultan et à ses ministres. Tous reconnaissent volontiers les généreuses intentions de Sa Hautesse et de la Sublime Porte à leur égard; ils ne demandent qu'une chose, c'est que les volontés du souverain soient respectées par les musulmans comme par eux.

Ce que je venais d'apprendre m'avait tellement dégoûté des caravanes d'Osmanlis hérissés d'armes, que, laissant dans leur khan mes compagnons de route de la matinée, je partis seul sans les prévenir avec mes deux domestiques et mon guide.

Le gouverneur de Gabrova, en m'apprenant que toutes les troupes turques s'étaient portées en avant de Schumla à Roustchouck, m'a déterminé à me transporter immédiatement sur ce dernier point, qui paraît devoir être

bientôt le principal théâtre des opérations de la campagne, s'il faut en juger d'après cette concentration de troupes et le pont que l'on commence, dit-on, à jeter sur le Danube, en face de cette ville.

La route qui y conduit passe par Ternova en traversant les derniers chaînons des Balkans qui vont toujours en s'abaissant, et ne s'élèvent plus que rarement au-dessus de la hauteur médiocre de nos montagnes du Forest. Tout ce pays accidenté est admirablement beau et incomparablement mieux cultivé et habité que les environs de Constantinople.

C'est que les campagnes de la capitale ne sont guère peuplées que de Turcs et de Grecs, deux races peu agricoles, tandis qu'ici le peuple bulgare est essentiellement laboureur. Il a la force, la patience, la sobriété et la douceur du bœuf. La moindre prévenance à l'égard de ces pauvres gens leur ouvre le cœur; car les Turcs ne les ont pas gâtés sous le rapport des bons procédés. Battus, volés et vexés de cent manières, ils sont encore obligés de se montrer en toute occasion aussi obséquieux que des valets vis-à-vis de ces singuliers seigneurs.

Un seul échantillon suffira pour donner une idée de ces mœurs serviles : tous les Bulgares rayas, à la campagne ou en ville, même dans leur boutique, sont forcés de se lever respectueusement devant tout Turc ou personnage important qui passe dans la rue. J'ai d'autant mieux remarqué ce fait que d'abord j'avais été plus étonné de voir tout le monde, même des vieillards à cheveux blancs, se lever en ma présence. J'en ai demandé la raison, et il me fut expliqué que, soit habitude prise, soit crainte de s'attirer quelque avanie par

un oubli, on rendait le même hommage à tout passant qu'on supposait d'un rang supérieur ou simplement protégé par les Turcs. Je ne sais pas si les bachi-bozouks qui volent les chrétiens sur la grande route ne valent pas encore mieux que ceux qui les avilissent ainsi.

Et croirait-on qu'il y a des voyageurs dont la naïve vanité agrée ces marques de respect forcé, comme un libre et juste hommage rendu à leur bonne mine ! D'autres touristes, aussi candides, mais un peu moins ridicules, nous vantent la générosité orientale des pachas de village, qui leur envoient en cadeau des moutons ou des chevreaux, sans se douter que, le plus souvent, ces présents à bon marché sont faits aux dépens de la basse-cour des rayas. Parbleu ! autrefois, dans quelques ténébreux recoins de l'empire ottoman, les libéralités des seigneurs osmanlis à l'égard des voyageurs de distinction ne se bornaient pas à de misérables têtes de bétail, ils leur envoyaient pour le dessert un bouquet composé des plus jolies chrétiennes de leurs domaines, et, dit-on, cela ne serait pas encore sans exemple aujourd'hui.

XXVIIIme LETTRE.

Ville de Ternova. — Réception chez le pacha. — Scènes de bachi-bozouks. — Visite chez le métropolitain bulgare.

Ternova, 24 juillet 1854.

Le lendemain matin de notre départ de Gabrova nous sommes arrivés à Ternova, la ville la plus bizarrement située qu'il y ait peut-être au monde. M. G..., le correspondant de l'*Illustration anglaise,* me disait en m'en parlant à Constantinople, avec une verve toute artistique : « C'est la seule chose originale qu'il y ait en Turquie; c'est une magnifique débauche de *pittoresque.* »

Qu'on en juge d'après une courte description justifiée, d'ailleurs, par le rôle que Ternova a souvent joué et peut encore jouer dans la défense du Balkan; car elle est la porte presque impossible à forcer de la vallée de la Jantra, seul débouché du col de Tschipka.

A une demi-lieue de la ville la rivière passe d'abord au fond d'un étroit défilé, entre des rochers à pic au pied desquels le chemin conserve à peine une largeur suffisante pour deux arrabas de front; puis elle pénètre dans

un vaste bassin entouré de montagnes tourmentées, enchevêtrées les unes avec les autres et dont les pentes rapides sont uniformément interrompues, à cinq ou six cents pieds d'élévation, par un escarpement de rochers d'environ cent pieds de hauteur.

La principale montagne, au nord du bassin, prolonge cette couche épaisse de calcaire en une espèce de plateau horizontal de mille mètres de longueur sur une largeur variable de dix à cinq cents pieds. La forme recourbée de ce long promontoire représente assez bien une gigantesque faucille, dont l'extrémité, au lieu d'être pointue, est fleuronnée en trèfle, et le milieu de la lame tellement aminci, que le plateau de rochers y est réduit à une simple muraille d'une dizaine de pieds d'épaisseur. Elle est même coupée en cet endroit par une profonde fissure naturelle ou artificielle, sur laquelle on a jeté une arche de pont.

La Jantra suit exactement, dans son cours capricieux et à contre-sens, les contours extérieurs et intérieurs de la faucille. Ce n'est pas tout encore : au centre de cet immense amphithéâtre, circonscrit aux trois quarts par la triple courbe du promontoire et de la rivière, s'élève une colline isolée, couronnée comme toutes les autres d'un escarpement de rochers.

C'est sur cette espèce d'île qui a l'air d'un colossal bastion, que les czars de Bulgarie avaient construit leur forteresse; il n'en reste plus que des murs informes et des débris d'antiquité chrétienne que l'on trouve en fouillant les ruines de son enceinte. Ses remparts, protégés par la ville comme par une contrescarpe, la dominaient presque tout entière.

Les maisons de celle-ci étaient, et sont encore aujour-

d'hui, assises sur le plateau circulaire de rochers, suspendues aux flancs des précipices, groupées au fond sur les bords de la rivière, ou étagées les unes au-dessus des autres sur les talus de la grande montagne, tellement raides, que les fondations de l'édifice supérieur sont au niveau du toit de l'inférieur. Toutes les rues suivent nécessairement le sens longitudinal de la presqu'île, et les communications transversales entre elles ne sont établies, en beaucoup de quartiers, que par des escaliers excessivement dangereux; quelques-unes de ces rampes en casse-cou descendent jusqu'au fond de l'abîme. Rien de plus singulier que la vue de ces quartiers populeux bâtis sur un plan à peu près perpendiculaire.

La citadelle des Romains, et après eux des Byzantins, paraît avoir occupé le massif en forme de trèfle qui termine la faucille. On ne peut y parvenir que par l'étroite chaussée de roches dont j'ai parlé. Cette position a l'avantage de commander de plus haut la ville et les vallées environnantes, à cause d'un monticule élevé au centre même du trèfle, à près de cent pieds au-dessus de la plate-forme de rochers.

Ce quartier de la ville est aujourd'hui un peu désert et abandonné, mais il est encore entouré en partie de sa vieille enceinte de tours et de murailles. On y retrouve à chaque pas des fragments de frises, de colonnes de marbre blanc, de tombes et d'autels antiques. Tout à fait au sommet du monticule central, composé lui-même de maçonneries ruinées, j'ai trouvé à demi enterré un taurobole romain, dont la seule face visible est décorée d'une tête de taureau enguirlandée, parfaitement reconnaissable, malgré les coups de pierre que les musulmans pieux ne manquent

jamais de lancer contre ce monument du paganisme.

D'après ce que je viens de dire, on comprend quel bizarre aspect doit présenter Ternova, et quelle est la force de cette position militaire. Autrefois elle devait être inattaquable; mais comme elle est dominée, à moins de mille mètres de distance, par les crêtes des montagnes environnantes, l'artillerie en a eu facilement raison. Pour parer à cet inconvénient, les Turcs ont élevé trois redoutes en terre sur les trois principales sommités qui commandent les approches de la place.

A part la singularité de son site, cette grande ville de vingt ou vingt-cinq mille âmes n'a rien de remarquable que deux ou trois antiques basiliques bulgares d'un caractère barbare et original. Les constructions particulières, presque aussi mauvaises que dans les autres bourgades du pays, ont une apparence et une réalité aussi peu confortable : quand il pleut, l'eau ruisselle jusque dans les salons du pacha-gouverneur.

J'avais cru pouvoir me dispenser d'aller rendre visite à Son Excellence, en envoyant simplement mon interprète faire viser mon teskéré; mais dès le second jour de mon arrivée, le drogman français du pacha vint m'inviter de sa part à remplir cette formalité qui paraît être indispensable. Pendant que j'attendais l'heure de mon audience, dans la salle du conseil, un orage abominable, comme il en éclate tous les soirs depuis que je suis dans le Balkan, vint inonder le divan de cotonnade déchirée où siégeaient gravement une douzaine de superbes Osmanlis. Leur fatalisme impassible ne put supporter cette douche rafraîchissante. Jeunes et vieux coururent chercher des verres, des pots et des assiettes, pour recevoir l'eau des gouttières. La pluie pas-

sée, personne ne songe plus à réparer la toiture *du palais*.

Le salon de réception du gouverneur ne vaut guère mieux que celui-là. Avec la meilleure volonté du monde, on y trouverait difficilement quelque trace de ce *luxe oriental* qui, selon nos idées, doit toujours accompagner le titre pompeux de pacha. Il n'y a pas de petit bourgeois français, de modeste épicier retiré de la cannelle, qui ne soient mieux logés que la plupart des grands seigneurs turcs en province.

La conversation, entremêlée de confitures au musc, de pipes et de café, roula d'abord nécessairement sur la guerre et les armées alliées, puis sur l'opinion publique en France et sur le journalisme dont Son Excellence ne pouvait venir à bout de se faire une juste idée.

Pendant ma visite, un officier entra pour parler au gouverneur, fléchit le genou devant lui, et baisa humblement le pan de sa redingote. Un des membres du conseil suprême, vieux Turc à mine féroce, vint également adresser quelques paroles au pacha, et lui aussi dut rester debout devant son supérieur auprès duquel j'étais familièrement assis. Quel crève-cœur pour ce farouche Osmanli! En sortant, il me lança un regard qui n'annonçait rien de bon pour les ghiaours; ce sombre personnage de mélodrame m'a expliqué la panoplie qui orne le salon du gouverneur de Gabrova et le dogue monstrueux qui veille à sa porte.

Guélel-Pacha, — s'il est possible d'orthographier ainsi un nom turc dont la prononciation n'a pas de lettres équivalentes en français, — Guélel-Pacha est un homme jeune encore, de l'école du sultan Mahmoud; il a des manières polies et distinguées, un caractère affable et bienveillant, mais, à ce qu'il paraît, pas assez de fermeté pour

résister aux passions, aux préjugés de son entourage composé des gros turbans les plus fanatiques de la province. Les fortes têtes de l'endroit, imbues des plus purs principes du janissariat, se scandaliseraient fort si Son Excellence se permettait de châtier un Turc pour avoir pillé, battu et déshonoré un raya. Formant le conseil suprême sans lequel le pacha ne peut rien, ces vieux Osmanlis renforcés se moquent de ses bonnes intentions et de ses idées de progrès ou d'équité, autant que des décrets et des volontés du sultan, lesquels ne sont pas plus respectés ici que les sénatus-consultes de l'empereur Soulouque.

Ayant la conscience de son impuissance à bien faire, faute d'une force suffisante pour le seconder, le gouverneur de Ternova en est réduit la plupart du temps à gémir et à se taire quand on vient lui demander justice; et l'on y vient souvent, car, entre les soldats et les bachi-bozouks, les gendarmes et les voleurs, les impôts illégaux et les corvées arbitraires, les pauvres Bulgares ne savent où donner de la tête.

J'aurais de quoi remplir un volume avec les seules plaintes que j'ai entendues pendant un court séjour d'une demi-semaine, surtout de la part de mon hôte qui, lors du passage récent de l'armée turque, avait été forcé d'aller se loger dans un four, tandis que quarante soldats se gobergeaient dans son khan, avec l'argent de ses meubles et de ses nippes qu'ils allaient vendre pour battre monnaie. Je passe sous silence toutes ces peccadilles de guerre et ne rapporte, d'après une source quasi-officielle, que deux exemples d'avanie qui passent les bornes.

Il y a environ deux mois, une escouade de bachi-bozouks avait été logée dans la ferme d'un Bulgare; celui-ci fit de

son mieux pour satisfaire ses hôtes dangereux. Le pauvre homme ne songeait certes pas à leur réclamer le paiement de ses dépenses; il se serait bien contenté de leur voir tourner les talons; les fidèles croyants pensaient à bien mieux que cela.

Le soir venu, le chef de la bande dit au raya : Chien de ghiaour! tu t'es permis de donner ton orge de païen à ma jument favorite; tu vas me payer le prix de ces rations, en punition de ton impertinence. Afin d'avoir la paix, le malheureux Bulgare consentit à ce burlesque paiement à contre bon sens.

Encouragé sans doute par ce premier succès : — Raya! continua le brigand, tu as une femme qui me plaît; livre-la-moi. — Oh! seigneur, je ne puis. — Livre-la ou je te brûle la cervelle. Et les camarades du bachi-bozouk d'applaudir à ce féroce caprice. — Le Bulgare, patient jusqu'à la servilité, amena sa femme au chef.

Une heure après, celui-ci rappela son hôte. — Ton fils est marié? lui dit-il. — Oui, effendi. — Amène-moi sa femme; je ne l'ai pas encore vue. Si elle est jolie, je l'admettrai à l'honneur de ma couche... Obéis, ou sinon je te tue. — La bru fut amenée et livrée par le beau-père de même que sa femme l'avait été.

Voulant pousser à bout la patience du chrétien, afin de faire naître sans doute un prétexte pour le tuer, le bandit implacable lui demanda encore sa petite fille de onze ans... et il assouvit encore sur elle sa brutalité. Mais cette fois, le père, désespéré de ce comble d'outrages, saisit une hache, et d'un seul coup fendit la tête du monstre.

Les autres bachi-bozoucks garrottèrent le meurtrier,

l'abîmèrent de coups, et le conduisirent au gouverneur de Terdova, pour qu'il en fît un exemple terrible.

Guélel-Pacha demanda au Bulgare pourquoi il avait assassiné ce musulman. — Parce que je veux mourir moi-même... Je ne puis plus vivre après avoir été aussi bassement déshonoré. Et alors le raya raconta la scène qui s'était passée dans sa chaumière. — Eh bien ! lui dit le pacha, puisqu'il en était ainsi, que n'as-tu massacré ce scélérat avant et non après son crime? — Ah ! Excellence, j'y ai bien pensé, mais je savais que je serais tué pour avoir frappé un Turc, et je voulais vivre pour ma pauvre fille. Je croyais qu'il aurait eu pitié de sa jeunesse. A présent qu'elle est flétrie, déshonorée, que m'importe la vie! Je ne demande plus qu'à mourir.

En parlant de la sorte, de grosses larmes roulaient sur la barbe grise du vieux Bulgare.

Le pacha le fit remettre en liberté, et les turbans verts du conseil n'osèrent pas s'opposer à cet acte de justice incomplète; car, d'un autre côté, le gouverneur ne se crut pas assez fort pour punir les bachi-bozoucks évidemment complices des infamies de leur chef.

Ce trait peint parfaitement le caractère du Bulgare qui pousse la patience à ses dernières limites, puis est capable des plus violentes résolutions.

Il fait aussi comprendre l'état de transition où se trouve la Turquie, gouvernée par quelques hommes de progrès qui n'ont pas encore la force nécessaire pour entraîner à leur suite le pays moins éclairé qu'eux. Et comment le pourraient-ils, quand dans ces provinces reculées les agents eux-mêmes de la puissance souveraine croient devoir

prouver leur zèle en assommant de temps en temps un chrétien ?

La veille même de mon arrivée à Ternova, un zaptié, — gendarme turc, — avait arrêté sans rime ni raison un Grec porteur d'un fusil, comme en ont tous ceux qui voyagent, sauf à ne pas s'en servir en cas de danger. Ce violent défenseur de l'ordre public, non content d'empoigner le raya et de saisir l'arme, se servit de celle-ci pour rosser celui-là avec tant de courage et de vigueur, qu'il lui cassa le fusil sur les reins en trois morceaux que l'on m'a représentés ; le canon lui-même était brisé par le milieu.

Et le zaptié, exécuteur de cette belle arrestation, demandai-je à l'officier, qu'en a-t-on fait? — Il est en prison pour quatre ou cinq jours. Le conseil du gouverneur ne lui permettrait pas de punir trop sévèrement ce délit. Ce serait d'un mauvais exemple, me répondit-il en levant les épaules.

Encore un mot sur les gendarmes turcs ; féroces empoigneurs de gens quand ils ont affaire à de pauvres rayas, ils sont toujours tout confits en benins accommodements avec les bandits musulmans, qui paient leur connivence ou se vengent de leur sévérité par de cruelles représailles sur leurs familles.

Depuis six mois environ, le pays compris entre Ternova, Routschouk, Rasgrad et Plevna était rançonné sans merci par un certain Ferath-Bey, appartenant à une des plus noble familles de la province, et qui, perdu de débauches, s'était mis à la tête d'une bande de brigands. Vingt fois Guélel-Pacha avait envoyé les zaptiés à la poursuite de ces scélérats, jamais ils n'avaient pu les rencon-

trer, par la bonne raison que, la veille de leur départ, ces honnêtes gendarmes avertissaient eux-mêmes leur gibier de potence de la direction de la chasse, le priant de ne pas se montrer et de se transporter ailleurs.

Cette complicité publique, effrontée, encourageait tellement les bandits et terrifiait les rayas à tel point, qu'un beau jour, en plein midi, Ferath-Bey, à la tête d'une dizaine d'hommes seulement, entra dans un bourg de plus de 4,000 âmes, y leva une contribution forcée, et massacra froidement toute une famille bulgare dont il prétendait avoir à se plaindre. Pas un seul habitant n'osa résister : il se retira paisiblement gorgé d'or et de sang.

Cette fois, Guélel-Pacha résolut d'en finir avec ce brigand audacieux. Connaissant fort bien les accommodements scandaleux de ses zaptiés ordinaires, il essaya, lui aussi, de faire de l'ordre par le désordre. Il prit à sa solde une garde particulière de braves bachi-bozouks étrangers au pays, et chargea ces bandits asiatiques du soin d'exterminer les voleurs européens dont il leur abandonna les dépouilles opimes. L'affaire ne fut pas longue. Ne redoutant aucunes représailles contre leurs familles, les Sarrasins se lancèrent à la curée avec un avide enthousiasme. En un mois, le terrible Ferath fut réduit aux abois.

Le capitaine des *têtes-folles* apprit qu'il était caché, lui et ses trois derniers hommes, dans une caverne du Balkan, près de Selvi. Il y courut ; ses cavaliers cernèrent la retraite du brigand, et s'avançant seul il lui cria : Rends-toi, effendi ! je ne te veux aucun mal. Allah me préserve de tremper mes mains dans le sang d'un noble et brave Osmanli ! Accompagne-moi chez le pacha, il décidera de ton sort.

Pour toute réponse, Ferath-Bey lui tira un coup de pistolet; quoique blessé, le Syrien brandit sa longue javeline de roseau, et à trente pas de distance il traversa le cœur de son ennemi cloué contre terre. Sa tête coupée fut apportée au gouverneur de Ternova, qui la fit saler, et elle fut ensuite exposée pendant huit jours sur le pont des roches. Si j'étais arrivé une semaine plus tôt, j'aurais pu jouir de cette exhibition intéressante.

Je crois décidément qu'une promenade militaire de nos troupes à travers ces provinces ne pourrait faire que beaucoup de bien, quand ce ne serait que pour apprendre à la queue des janissaires à respecter les hatti-shérif du fils de Mahmoud, et faire incliner leurs vieux turbans de guenilles devant les lois nouvelles.

Je vous ai dit qu'en maintes occasions les rayas chrétiens m'ont exprimé ce désir; mieux que cela, cette espérance. A Ternova encore, on m'a répété la même chose, et il m'a semblé que le clergé grec lui-même est loin de nous être hostile comme on pourrait le croire en France. Souvent, dans les khans où je faisais mes haltes, j'ai reçu les visites amicales des *papas* grecs du voisinage, et dans mes promenades à travers les quartiers les plus excentriques de Ternova, j'ai reçu plusieurs fois, de divers membres du clergé orthodoxe de la ville, des témoignages d'amitié que je suis bien aise de faire connaître en France, puisque c'est au *Français* et non à l'individualité qu'ils s'adressaient.

Je ne vous en citerai qu'un trait. Hier au soir, je m'étais arrêté à regarder curieusement une espèce d'antique monastère bulgare qui est au bord de la rivière, au pied des rochers de la citadelle romaine, presque à la pointe de la

presqu'île. Au fond de ce précipice, la chaleur était concentrée comme dans un four; voyant un jeune homme puiser de l'eau à un puits au milieu de la cour du couvent, je m'approchai pour en boire. Aussitôt un prêtre grec m'appela, et me fit signe de monter dans la galerie où il se trouvait avec plusieurs de ses confrères. Ces messieurs, apprenant que j'étais Français, m'accueillirent avec autant de cordialité que si j'eusse été leur propre compatriote.

Comme je me trouvais tout seul, sans mon drogman, la conversation se borna nécessairement à quelques mots grecs ou turcs que j'avais retenus, et à quelques bribes d'italien que se rappelait le plus âgé des papas qui me demanda de suite si j'étais *romaniste*, c'est-à-dire catholique romain. Quoique ma réponse affirmative et réitérée parût lui plaire beaucoup moins que celle sur ma *nationalité*, il ne laissa pas de se montrer aussi prévenant que les autres à mon égard.

On me fit servir des rafraîchissements dans un petit salon, et un des papas m'apporta sa pipe chargée d'excellent latakié. J'ouvris alors ma blague à tabac pour lui rouler une cigarette en échange de sa politesse ; il remarqua qu'elle était presque vide, il la prit, sortit un moment, et me la rendit pleine. J'étais confus de tant de prévenances.

Enfin, l'heure de l'office étant arrivée, tous ces prêtres se retirèrent; un seul resta par civilité auprès de moi. C'était justement celui qui avait attaqué la question religieuse. Je lui témoignai le désir de visiter son église, dont j'avais remarqué le style byzantin très-bizarre, avec des incrustations de grossiers émaux autour des arcades. Sans doute il ne me comprit pas et me conduisit dans une es-

pèce de sacristie latérale, où ses confrères psalmodiaient les vêpres, selon le rite grec.

Je restai là près de vingt minutes, écoutant respectueusement leurs prières, malgré les petites dissonnances qui pouvaient affliger les yeux ou les oreilles d'un étranger. L'évêque métropolitain, dont c'est la résidence et la pauvre cathédrale, ce que j'appris plus tard, répondait à l'office du fond de sa chambre ouverte sur la sacristie.

A certains moments, un des papas allumait un encensoir et allait successivement en offrir le parfum au prélat, à chacun des officiants, et enfin à moi, qui, *romaniste*, hérétique et schismatique aux yeux de ces Grecs, fus agréablement surpris par cette preuve de confraternité chrétienne.

Ma critique était désarmée; je n'ai plus le cœur de parler des tuyaux de pipe familièrement accrochés aux murs de ce sanctnaire, parmi les reliques saintes.

XXIXme LETTRE.

Plaines du Danube. — Caravanes macédoniennes. — Routschouk. — Une auberge cosmopolite. — Le pont sur le Danube. — Combat de Ramadan. — Retraite des Russes.

Routschouk, 28 juillet 1854.

Me voici enfin sur le théâtre même de la guerre, et vraisemblablement des principales opérations de la campagne. La première chose que j'ai vue en arrivant ici a été le camp de l'armée turque, qui vient de jeter hardiment cinquante mille hommes au-delà du Danube, en face des Russes, dont les soldats osmanlis de garde à la porte de la ville m'ont montré avec beaucoup d'empressement les tentes blanches à l'horizon, au sommet d'un coteau éloigné d'environ trois lieues. Mais, avant de vous parler de Routschouk, permettez-moi de vous dire encore quelques mots sur l'état du pays que je viens de traverser en dernier lieu : partout on y parle de la guerre, et l'on en voit les préparatifs.

Le massif montagneux qui précède au nord la grande chaîne du Balkan se termine nettement, à environ une lieue au-dessous de Ternova, par une ligne de soulève-

ments calcaires, à pic du côté de la montagne, et inclinée fortement du côté des plaines onduleuses de la basse Bulgarie. La Jantra s'échappe de cette dernière barrière par une gorge pittoresque. A droite et à gauche, au pied des grands rochers qui couronnent les coteaux, s'élèvent deux jolis monastères grecs dont les cellules, les galeries et les dômes blancs sont à demi cachés dans la forêt qui voile la base des escarpements.

A gauche de la sortie, sur un tertre dominé par les rochers de la montagne, les Turcs ont construit une petite redoute en terre, armée de six ou huit canons : c'est la première défense de cette porte du Balkan. Au-delà, et jusqu'au Danube, on ne rencontre plus d'obstacles sérieux, à l'exception cependant des boues profondes que délaie chaque pluie.

La route, à peine tracée, composée d'une multitude de petits sentiers, traverse une interminable succession de larges collines basses, mollement arrondies, déboisées et couvertes de prairies ou d'immenses champs de blé mûr. Ces riches moissons se perdent en beaucoup d'endroits faute de moissonneurs, car presque tous les hommes valides du pays sont détournés de leurs occupations agricoles par la guerre et les innombrables corvées que nécessitent les transports d'approvisionnements militaires.

Après Béla, à mi-chemin entre Ternova et Routschouk, on franchit, pour passer du bassin de la Jantra dans celui du Lom, un plateau sauvage et boisé; puis on retombe dans cette immense houle de prairies sans fin et mouvementées comme des vagues colossales, véritable désert, où errent à l'aventure de petites bandes nomades de zingari, et qui me rappelait les solitudes du *rolling* dans

le *Western-Texas*. Les guerres anciennes et nouvelles ont tellement dépeuplé tout ce fertile pays, que l'on n'y rencontre aucune ferme isolée ; on y trouve seulement un ou deux villages inhospitaliers et misérables, dans lesquels il est impossible de faire une halte. Il faut parcourir d'une seule traite les dix lieues qui séparent Béla de Routschouk.

Cette route est indiquée par des espèces de grandes pierres milliaires brutes qui, plantées debout, de quart de lieue en quart de lieue, deux à deux en face l'une de l'autre, à vingt pas d'intervalle, marquent encore le chemin suivi par le carrosse du sublime padischa sultan Mahmoud, lors de son voyage en Bulgarie. Les travaux des ponts et chaussées turcs se bornent à cet alignement que personne ne suit.

La prairie était sillonnée en tout sens par les convois militaires qui convergeaient là, de tous les points du Balkan, sur le nouveau campement d'Omer-Pacha. Arrabas, Bulgares ou Roméliotes, chevaux et mules de transport, se suivaient les uns les autres pendant des lieues entières. On commençait à pressentir le mouvement d'une grande armée qui absorbe toutes les forces vives du pays.

Je remarquai surtout une longue caravane de plus de cinq cents chevaux chargés de maïs et d'orge, conduits par des Macédoniens vêtus, comme des soldats d'Alexandre, de la tunique de laine blanche serrée par une large ceinture de cuir, et d'un pantalon entouré de bandelettes. Presque tous ces braves gens avaient la barbe grise. Je leur fis demander par mon drogman combien on les payait pour faire cette rude corvée.

Ils marchaient depuis vingt jours ; le pacha de Ra-

dowich, d'où ils venaient, les avait requis par droit de corvée, eux et leurs bêtes; ils n'avaient pas reçu un *para* de Son Excellence, et ne savaient pas s'ils seraient mieux payés à leur arrivée qu'à leur départ.

Je connaissais d'avance cette réponse, par ce qui m'avait été dit sur ce sujet à Ternova; mais j'étais bien aise de m'assurer directement du fait. Au surplus, ces pauvres rayas sont tellement habitués à ce genre de rémunération, que le bon vieux qui me répondit paraissait assez insoucieux de cette alternative de paiement ou de non paiement.

Du haut des prairies onduleuses et élevées de la Bulgarie, on aperçoit les plaines basses et unies de la Valachie qui s'étendent à perte de vue dans le lointain comme une mer azurée.

Quant au Danube, masqué par les coteaux de la rive droite, il ne se laisse guère voir que lorsqu'on est presque sur ses bords. C'est vraiment un noble fleuve qui peut, sans trop de désavantage, soutenir la comparaison avec quelques-uns des plus beaux cours d'eau des Etats-Unis d'Amérique. Vu du haut des falaises de Routschouk, il présente un aspect singulièrement imposant avec ses perspectives lointaines et les immenses lignes droites inflexibles de son paysage valaque.

La rive droite est, en cet endroit, séparée de la base des collines de la Bulgarie par un plateau uni, large d'environ cinq cents mètres, et dont la falaise de dure argile rouge s'élève de soixante à cent pieds au-dessus d'un épais banc horizontal de calcaire blanc, qui endigue le fleuve au niveau de l'étiage. La rivière du *Lom*, descendant des prairies, s'est creusé à travers ce plateau argileux une large

et jolie vallée, où le Danube s'arrondit en baie au-devant du confluent de ce petit cours d'eau.

Cette baie sert de port à la ville de Routschouk, bâtie en aval sur le plateau encadré entre le Lom, le fleuve et la chaîne des coteaux couverts de vignes et de beaux vergers appartenant aux rayas et aux Turcs. L'enceinte fortifiée suit le pied de ces hauteurs, à partir des bords de la rivière jusqu'à douze cents mètres en aval du Danube qu'elle va rejoindre, en coupant à travers le plateau, afin de fermer la quatrième face du quadrilatère de cette place forte *très-peu forte*.

Cette enceinte qui, comme on le voit, ne couvre que deux côtés de la ville, consiste en un rempart en terre, bastionné et protégé par un fossé de quarante pieds environ de largeur sur dix ou douze de profondeur; l'escarpe et la contrescarpe, taillées dans l'argile compacte, sont simplement revêtues d'un mauvais parement de petites pierres de taille. Il n'y a ni glacis, ni demi-lune, ni chemins couverts, mais seulement, en aval de la ville, une seconde enceinte de même nature entourant, au bord du Danube, un faubourg dont les chaumières et les jardins s'avancent jusqu'à la route qui longe la crête du fossé de la place.

Cette double ligne de fortifications ne couvre que la moitié de la largeur du plateau, la plus rapprochée du fleuve; tout le reste de l'enceinte unique n'a d'autres défenses avancées que quelques petites redoutes en terre, élevées à la hâte dans la plaine et au sommet des collines qui dominent la ville à portée de fusil. La faiblesse de ces ouvrages de campagne, surtout de ce dernier côté, montre assez celle de la place elle-même; car, quelle que soit la

force distincte de celle-ci, elle est incapable de résister sérieusement à un ennemi maître de ces hauteurs.

Les deux faces de Routschouk qui regardent le *Lom* et le Danube sont mieux fortifiées par la nature que les deux autres par la science des ingénieurs : là, c'est à peine si les talus rapides de la rivière sont défendus par un mauvais rempart et quelques redoutes reliées entre elles, au moyen d'un chemin couvert qui monte jusqu'au sommet des coteaux ; ici, on s'est contenté d'établir une demi-douzaine de batteries au bord des escarpements de la falaise argileuse, du haut de laquelle on domine au loin le fleuve, ses îles et les plaines basses de sa rive gauche, bien au-delà de Giourgewo.

Trois ou quatre rampes creusées dans cette espèce de muraille d'argile et protégées par de solides palissades, permettent de descendre de la ville sur la grève basse, large de quinze à vingt mètres, que le Danube à l'étiage laisse entre le pied de la falaise et les eaux bourbeuses encaissées par un banc de rochers.

C'est en bas de la principale de ces rampes, un peu en aval de la baie du port, que l'on construit le pont de bateaux qui semble devoir bientôt assigner à Routschouk un rôle si important dans les opérations militaires.

A en juger par comparaison, une pareille place forte n'est sans doute pas en état d'opposer une résistance bien prolongée à nos armées européennes, dirigées par d'excellents officiers du génie et de l'artillerie, mais avec des Turcs pour défenseurs et des Moscovites pour assaillants, cela peut passer pour un Gibraltar imprenable, d'après ce qu'on vient de voir au siége de Silistrie.

La ville est, du reste, aussi mal bâtie que toutes celles

de la Bulgarie. Dans ses rues, chefs-d'œuvre de mauvaise voirie et la plupart sans pavés, on trouve tous les genres de demeures imaginables : de misérables tanières humaines à demi enfouies dans le sol et couvertes de toitures en branchage chargé de terre battue, des chaumières délabrées en pisé, en planches pourries, en briques séchées au soleil, ou des espèces de cages à poules, en osier tressé, crépies avec de la fiente de vache ; et à côté de toutes ces pauvretés, d'élégants minarets en pierres de taille, cerclés de balcons arabes, et de délicieuses petites résidences grecques de bois et de briques, qui pourraient le disputer en gracieux caprice et en propreté aux jolis cottages de New-York. Une foule de jardins et de vergers sont, d'ailleurs, le plus bel ornement de ce grand village fortifié.

Le palais du pacha, aussi baraque que le konak de celui de Ternova, est un abrégé de toutes les architectures barbares : son rez-de-chaussée, réservé aux écuries, supporte sur ses murs en pierrés de taille les appartements du gouverneur, modestement construits en baguettes de coudrier entrelacées et revêtues d'un enduit de fiente de vache confortablement blanchie à la chaux. Les bazars ressemblent à ceux des autres petites villes de la Turquie.

Quoique le gros de l'armée ottomane soit maintenant campé sur la rive opposée du Danube, et une autre partie sur le plateau, en amont et en aval de Routschouk, la ville ne laisse pas d'être encore encombrée de troupes. Tous les khans sont remplis de soldats ; une partie des maisons particulières sont transformées en magasins et en hôpitaux militaires, parce que tous les habitants aisés logent

chez eux des pachas ou des officiers supérieurs. Des masses de cavaliers irréguliers bivouaquent dans les cafés ou dans les rues, dont les galeries de bois sont transformées en écuries pour les chevaux qui mangent leur orge sur les établis des boutiques.

J'ai eu le bonheur de trouver en arrivant une place pour mes chevaux dans une écurie pleine de bachi-bozouks, et pour moi une chambre de huit pieds en tous sens, dont la parfaite symétrie n'est altérée par aucun autre meuble qu'une porte et un guichet vitré. Mes domestiques ont été forcés de coucher sur des bancs à la belle étoile, dans la cour de ce khan-caserne-auberge-café, seul point de réunion des Osmanlis et des étrangers concentrés à Routschouk.

Dès la première soirée que j'y ai passée, j'ai eu un échantillon des scènes curieuses causées par cette agglomération de tant de races hétéroclites de l'Europe et de l'Asie. Il y avait là, je crois, tous les uniformes du monde militaire, les Russes exceptés. Une douzaine de soldats anglais, qui venaient d'arriver affreusement débraillés, soupaient assis en cercle sur le pavé; des officiers français, turcs, piémontais, hongrois, espagnols et allemands, fumaient ou prenaient le raki et le café sous une tonnelle de vigne de Corinthe; tandis que des sarrasins d'Alep, de Damas, de Bagdad, des cosaques de la Dobroustcha et des troupiers turcs superbes de guenilles préparaient leur repas à des feux de bivouac, ou pansaient leurs chevaux à la porte des écuries.

L'intérieur de la *locanda* retentissait de chants, d'applaudissements et de rires comme un cabaret des barrières de Paris. La salle était envahie par les pontoniers

français et les marins anglais chargés de la construction du pont du Danube : la plus franche, la plus bruyante cordialité présidaient à cette nombreuse réunion complétée par des invités grecs, bulgares, turcs, allemands, maggiars et bachi-bozouks.

Nos pontonniers, en majorité, avaient naturellement fait prévaloir les us et coutumes de leur pays : chaque convive était tenu de monter debout sur sa chaise, et de chanter une chanson en sa langue nationale, chanson toujours terminée par des applaudissements frénétiques, et quelque refrain populaire des barrières de Paris, hurlé en chœur charivarique par tout le monde, même par ceux qui ne savaient pas le français. Qu'on juge ce que devait être cet effroyable salmigondis de cavatines sauvages en toutes langues, exécuté par des voix de troupiers enroués de *raki*.

Au milieu de cette débauche de musique infernale, les marins anglais trouvaient encore moyen de se faire remarquer par la folle excentricité de leurs poses et de leurs roulades de loup de mer enrhumé.

Les Osmanlis, les Syriens, les Mésopotamiens, les Valaques, les Bulgares et les Grecs, attroupés à la porte du café, n'avaient jamais rien vu, rien entendu de pareil ; ils étaient muets, immobiles d'étonnement.

Je vous rapporte cette scène pour vous donner une idée de la physionomie vivante de Routschouk en ce moment. Que sera-ce donc quand les troupes alliées arriveront dans quelques jours, ainsi qu'on le dit, pour traverser le Danube sur le pont en construction et donner la chasse aux Russes ?

Je n'ai pas encore eu le moyen de m'assurer de la véra-

cité de ce bruit que l'on fait courir ici et qui n'est rien moins qu'impossible.

Mais, quoi qu'il en soit de cette nouvelle que je vous donne pour ce qu'elle vaut, le pont avance maintenant assez rapidement pour qu'on puisse prévoir son achèvement d'ici à une quinzaine de jours, à moins d'accidents imprévus. Ce terme peut sembler long à ceux qui ont vu nos pontoniers jeter leurs ponts de bateaux sur le Rhône en moins d'une heure. La lenteur avec laquelle ce travail a marché jusqu'ici désespère également à Routschouk une foule d'officiers étrangers qui ne réfléchissent pas aux difficultés qu'il a fallu vaincre. Rien n'était préparé pour une semblable opération sur ce point; il faut y créer tout le matériel nécessaire.

D'abord, ce n'est qu'à grand'peine qu'on a pu se procurer et mettre en bon état de service les seize grands bateaux qui forment la tête du pont sur la rive droite du fleuve. Ces bateaux, aussi grands que les plus fortes *sapines* des éguipages du Rhône, sont extrêmement relevés de la proue et surtout de la poupe; leurs bords à ventre renflé ont en moyenne quinze pieds de haut. L'espaçement d'une barque à l'autre étant d'environ seize pieds, il en résulte que chaque nouvelle barque ajoutée au pont représente pour celui-ci un prolongement de trente pieds à peu près. Environ cent dix mètres sont déjà incomplétement achevés sur les cinq ou six cents que paraît avoir en largeur le grand bras du Danube qui sépare Routschouk des îles où campent les Turcs. Même en y mettant toute l'activité possible, on aura de la peine à parfaire quatre travées par jour.

On est forcé d'employer pour le plancher des madriers

et des plateaux de chêne, équarris et amincis à la hache faute de scies de long dans le pays ; de sorte que toutes ces pièces grossièrement travaillées s'ajustent très-mal ensemble. Il faut aussi forger au fur et à mesure les crampons de fer qui assujettissent les madriers aux abordages des bateaux, etc., etc.

Ce sont les pontoniers français, au nombre d'une quinzaine, qui dirigent ce travail sous les ordres de deux officiers de leur corps. Les Anglais réparent les pontons et une foule de charpentiers turcs, valaques, grecs ou bulgares, scient, taillent, clouent et nivèlent le plancher dont les pièces sont apportées par de longues files de travailleurs volontaires. Au nombre de ceux-ci, j'ai remarqué avec plaisir de magnifiques Osmanlis fort bien vêtus et à belle barbe blanche, qui se faisaient un honneur de servir ainsi leur patrie.

Sur cette grève étroite, qui s'allonge comme un bas quai entre le bord du fleuve et la falaise d'argile, il règne toute la journée une activité fébrile parmi les ouvriers, les mariniers, les conducteurs des convois militaires, les curieux affairés et les masses de troupes ottomanes qui, à chaque instant, descendent du haut de la ville par les rues tortueuses, pour venir s'embarquer et passer dans le camp du côté opposé.

L'infanterie est facilement transportée sur de grosses chaloupes canonnières armées d'une caronade ou d'une pièce de bronze ; mais c'est un tour de force que l'embarquement de la cavalerie et des chevaux de bagage sur de grandes barques à voile, sans la moindre jetée pour faciliter cette opération. On pose seulement à présent les chevalets destinés à en faire une. Il n'y a que des chevaux

arabes ou turcs qui soient assez doux, assez adroits, pour enjamber comme ils le font le bord des bateaux, à travers des tas de planches, de poutres et de munitions amoncelées sur le rivage.

Tous les jours il arrive à Routschouk de nouvelles troupes qui ne font que traverser la ville pour aller au camp. Hier j'ai vu passer trois bataillons égyptiens réellement admirables, non d'équipement ou d'uniforme, mais de vigueur et de tournure martiale. Il y avait surtout, en tête de ce régiment, trois compagnies d'hommes magnifiques de taille et d'allure : ils eussent été dignes de figurer dans notre vieille garde impériale.

Quelle différence avec ces pauvres soldats transis, grelottants, que je vis il y a quatre mois débarquer des frégates d'Abbas-Pacha sur le pont de la Corne-D'or, au milieu de tourbillons de neige ! Maintenant, réchauffés par les feux de l'été et ceux de la bataille, ils sont lestes et fiers comme des lions. Les Turcs eux-mêmes reconnaissent unanimement que ces élèves du colonel Sève sont leurs meilleures troupes.

L'armement de ces hommes est, ainsi que je vous l'ai expliqué, peu luxueux, mais bon. Leur habillement, en cette saison, vaut encore mieux dans son extrême simplicité. Il se compose d'un pantalon et d'une veste d'épaisse cotonnade blanche, et de grands bas de feutre brun, montant en guise de guêtres jusqu'au genou par-dessus le pantalon.

La plupart ont remplacé les souliers dispendieux par l'économique sandale de peau de bœuf, relevée des coins autour du pied et attachée au moyen de cordes ou de bandelettes de cuir. Quelques-uns portent encore le capu-

chon de laine grise attaché par des lanières sur leurs épaules, mais il ne leur sert en été qu'à transporter commodément les douzaines de concombres dont ils se régalent avec délices.

Ce costume, à peu près semblable à celui de nos anciens Jean-Jean de vaudeville, ne prête pas à rire, porté comme il l'est par ces sombres troupiers africains, à figures farouches toutes couturées de rides et de cicatrices. Quelque déchiré qu'il soit, il a l'avantage de pouvoir se laver facilement et d'être ainsi toujours propre, au contraire de l'uniforme des troupes du sultan, lequel étant tout en drap grossier devient affreux au bout de quelques mois de campagne.

Ce matin, j'ai été à même d'en juger par un régiment turc qui a traversé la ville, pour aller aussi dans le camp de la rive gauche. Les soldats, tous jeunes et vigoureux gaillards d'allure déterminée, étaient beaux de guenilles et de barbarie militaire. Leurs vêtements de gros drap bleu usé jusqu'à la corde semblaient cousus avec de la ficelle. Tant de pièces multicolores les surchargeaient qu'on n'en distinguait plus l'étoffe primitive. Armes et buffleteries étaient également sales. Plusieurs ayant perdu à la bataille une partie de leur équipement, ces objets sont remplacés de toute sorte de manières ingénieuses, excepté par les magasins épuisés du sultan. Quelques-uns portent leur sabre et leur bayonnette nus passés dans le ceinturon, faute de fourreau : tous ont le grand bas de feutre brun, et le pantalon retroussé au genou.

Un grand nombre sont chaussés de même que les Egyptiens de la sandale de peau de bœuf; excellente chaussure de campagne qui peut se fabriquer partout

instantanément avec le cuir des bestiaux que l'on a mangés.

Officiers et soldats, fantassins et cavaliers, réguliers et irréguliers sont aussi hérissés, aussi malpropres, aussi mal vêtus et mal payés les uns que les autres, mais tous sont maintenant aguerris au feu et à la souffrance, tous se battent avec la même abnégation courageuse contre le Moscovite détesté; en un mot ce sont tous de bons soldats. On en voit beaucoup porter fièrement sur leurs uniformes en lambeaux des médailles d'argent, preuves de leur bravoure; larges comme nos pièces de cinq francs, elles sont ornées sur la face d'une étoile dans un croissant.

Chaque bataillon est suivi, ainsi que les nôtres, de ses cantinières — cantinières, hélas! qui ne seraient pas du goût de nos troupiers. — Ce sont des mules ou des chevaux chargés de grandes outres de cuir remplies d'eau claire. Il ne faudrait pas cependant s'imaginer à cause de ce détail que le soldat ottoman se contente uniquement de ce limpide breuvage. Il est avec Mahomet des accommodements. Pour obéir aux prescriptions de sa loi, ses fidèles défenseurs ne boivent pas de vin; ils se contentent d'arroser leurs concombres indigestes de tant de rasades de raki, que souvent je rencontre ces braves Turcs ivres-morts, en tout bien tout honneur.

En effet, le *raki* n'est pas du jus de la treille; c'est simplement du 3/6 fortifié par une infusion d'une certaine résine de l'île de Chio, qui lui donne un goût d'absinthe et de térébenthine.

Nos plus rudes buveurs d'absinthe suisse en Afrique ne sont que des enfants nourris de lait et de miel comparés aux ivrognes ottomans. Il n'est pas rare de voir ces gens-

là s'ingurgiter cette liqueur infernale par litres entiers à chaque séance, et tenir quatre ou cinq séances par jour.

Entre tous les griefs de mon hôte de Ternova contre l'armée turque, il se plaignait surtout amèrement de quatre soldats qui, en trois jours de logement forcé dans son khan, avaient absorbé *soixante ocques* de raki — environ 75 litres — et avaient fini par les payer à coups de poing.

A peine arrivé à Routschouk, j'ai appris les détails du combat livré aux Russes par les Turcs le 7 juillet, pour opérer le passage du Danube et protéger la construction du pont. Comme vous devez connaître déjà cette brillante affaire, je ne vous en dirai que quelques mots en finissant cette lettre, afin de bien établir les faits d'après de bons et loyaux témoignages, car je sais par expérience à combien d'incertitudes et de contradictions sont sujettes les correspondances, suivant les sources auxquelles on puise les renseignements, ou suivant l'esprit qui les dicte. Ici même, en face de l'évidence publique, j'entends des Grecs *russomanes* soutenir que dans ce combat les Moscovites ont engagé seulement cinq ou six cents cosaques, qui n'ont perdu personne, tandis qu'ils auraient tué deux mille Turcs parmi les dix mille hommes qu'Omer-Pacha leur avait opposés.

Je préfère m'en rapporter aux dires parfaitement désintéressés d'un secrétaire de la légation prussienne, qui, du haut de la falaise, a suivi avec sa lunette d'approche toutes les péripéties de la lutte, et aux appréciations compétentes d'un major prussien, qui s'est jeté en amateur au plus fort de l'action, ainsi qu'aux naïves confidences d'un prêtre bulgare chez lequel je dois aller loger, et qui,

perché sur un poirier de son jardin, a vu fuir en désordre les bataillons russes pour lesquels il m'avouait avoir levé les bras au ciel.

Tous les officiers étrangers actuellement ici conviennent que ce passage du Danube a été une opération militaire extrêmement délicate, habilement conduite et bravement réussie.

L'armée russe, forte d'environ vingt-sept mille hommes et pourvue d'une nombreuse artillerie, campait en face de Routschouk, au sommet des berges escarpées du fleuve bordé de retranchements, dans la petite ville de Giourgewo, un peu en aval et dans les grandes îles basses de Ramadan toutes coupées de bras marécageux et couvertes d'épaisses saulées. Une batterie de gros calibre établie sur la rive même de l'île principale, juste vis-à-vis de l'embarcadère de Routschouk, inquiétait beaucoup la ville, tandis que des carabiniers cachés dans des trous tout le le long du rivage envoyaient jusque sur le plateau leurs balles coniques, qui traversaient les murs d'osier des maisons et tuaient hommes, femmes et enfants, au milieu même de leurs foyers. Il était impossible de commencer un pont de bateaux avant d'avoir assuré la sécurité des travailleurs sur la grève de la rive droite, en s'emparant d'abord de ces îles de l'autre côté du grand bras.

Ayant réuni à l'improviste environ quarante mille hommes et une petite flottille de bateaux pontés et de chaloupes canonnières, le 7 juillet, au lever du soleil, Omer-Pacha lança à travers le Danube un premier détachement d'un millier de soldats d'élite, protégés par le feu de toutes les batteries de la falaise et accompagnés par les vœux, les hourras frénétiques de toute l'armée massée au bord

du plateau ou en bas de la grève. Ce fut un moment solennel et magnifique que le départ de ces braves, voguant sur les eaux rapides au milieu des tourbillons d'épaisse fumée rougie par les éclairs de cent bouches à feu.

L'artillerie turque, supérieure en force et en position, fit bientôt taire la batterie russe du bord de l'île Ramadan. Ecrasés par les boulets, les artilleurs renoncèrent à soutenir la lutte, et attelant leurs pièces à la hâte, ils se retirèrent au galop sur leur corps d'armée. Les carabiniers s'échappant de leurs sauts-de-loup suivirent ce mouvement de retraite au moment où les chaloupes canonnières abordant le rivage y jetaient les premiers soldats ottomans.

Une partie de ceux-ci se porta en avant à la poursuite des fuyards qui se cachaient dans les saulées, tandis que le reste élevait précipitamment sur la rive un retranchement de sable, pour se défendre contre les retours offensifs de l'ennemi et assurer le débarquement des autres troupes turques.

La précaution était sage, car les bataillons et la cavalerie russe d'abord surpris par cette attaque audacieuse et inattendue, ne tardèrent pas à descendre du haut des escarpements retranchés de la rive gauche dans les îles basses, et, traversant sur plusieurs ponts de chevalets les divers petits bras du fleuve, ils vinrent tomber sur les tirailleurs turcs et la redoute improvisée. Mais cette attaque morcelée, mal menée, échoua contre la résistance enragée des musulmans, qui se faisaient tuer sans reculer d'une semelle. Des renforts et de l'artillerie arrivaient incessamment à ceux-ci ; les Russes reculèrent encore une

fois. Les bataillons turcs et égyptiens, les Albanais et les bachi-bozouks se déployant alors à travers taillis et marais, engagèrent avec les Moscovites mille combats individuels et féroces qui arrosèrent de sang et jonchèrent de cadavres ces tristes marécages.

Cette bataille irrégulière comme le terrain dura toute la journée avec des intermittences et des alternatives continuelles de revers et de succès, les Russes ne pouvant forcer le retranchement des Turcs protégé par les boulets et les bombes de Roustchouk, et les troupes d'Omer-Pacha ne pouvant pas davantage chasser les Moscovites de leur position inexpugnable de la rive gauche du Danube, défendue par des escarpements de quarante pieds d'élévation et un bras du fleuve encombré de vase en guise de fossé.

A plusieurs reprises la cavalerie russe essaya de charger, mais empêtrée dans les marais, les saules et les grandes herbes, elle perdait tout l'avantage de sa supériorité; et sans cesse menacée en flanc par les lanciers turcs que commandaient d'excellents officiers polonais, elle n'osait risquer aucune témérité.

Aux approches de la nuit, le combat redoubla de furie; chaque armée voulait profiter des dernières lueurs du jour pour chasser les ennemis et assurer sa position.

« Du haut de mon poirier, me disait le pauvre prêtre bulgare dont j'ai parlé, et auquel la méfiance des musulmans n'aurait pas permis de regarder la bataille des bords de la falaise, du haut de mon poirier je voyais les noirs bataillons ondoyer en longues lignes à travers les broussailles et la fumée. Tour à tour, les uns et les autres avançaient, reculaient, fuyaient en désordre, puis se refor-

maient en arrière pour se précipiter encore de nouveau sur leurs adversaires. Et moi je pleurais, priant Dieu de faire cesser cette horrible boucherie, sans penser ni aux balles et aux boulets qui sifflaient, ni aux supplications de ma femme qui me conjurait de descendre.

« On se battit jusque fort avant dans la nuit, avec un acharnement terrible. Je n'apercevais plus au loin que les éclairs des canons et les pétillements de la mousqueterie illuminant les ténèbres transparentes d'un crépuscule d'été...

« L'on raconte des choses affreuses sur cette mêlée nocturne, où les soldats s'attaquaient corps à corps, s'embrassaient, s'étouffaient, se poignardaient à coups de sabre et de bayonnette. On cite des bachi-bozouks qui, désarmés, blessés, renversés, étreignaient dans leurs bras des officiers moscovites et mouraient en les mordant au nez, en leur dévorant les oreilles (1). »

De guerre lasse, les deux armées se séparèrent. Les Turcs, réellement victorieux, conservèrent leur position dans l'île de Ramadan, et s'y fortifièrent pendant la nuit, tandis que les Russes se retiraient à Giurgewo, puis à *Frateschi,* à environ trois lieues en arrière. C'est un petit village valaque où ils sont restés une vingtaine de jours, et où j'ai vu en arrivant ici, les longues lignes de leurs tentes blanches, en haut des rampes qui descendent du vaste plateau uni des plaines supérieures de la Valachie

(1) J'ai appris plus tard, à Bucharest, qu'un capitaine d'infanterie russe était resté longtemps à l'hôpital de Craïova, par suite d'une blessure de ce genre; il avait eu, dans ce combat de Ramadan, une oreille enlevée par une morsure.

dans la plaine inférieure où le Danube s'est creusé son large lit entrecoupé d'îles et de lagunes.

Quelques personnes pensent, peut-être avec raison, que la retraite de ce corps d'armée n'est motivée que par les ordres du prince Gortschakoff qui se prépare à évacuer la Valachie en vertu de conventions diplomatiques avec l'Autriche. Elles expliquent ce combat de Ramadan comme un coup de tête du général russe qui aurait été enchanté de masquer le désagrément de sa reculade par une victoire. Les choses ont mal tourné pour ce glorieux; car, outre le chagrin d'avoir été véritablement et cruellement battu, il a encore eu la mortification de paraître fuir devant ses ennemis vainqueurs, lors même qu'il n'en serait rien.

On s'accorde généralement ici à regarder sa conduite comme pitoyable. Il a eu tort de livrer une bataille inutile; tort de quitter son poste de la rive droite pour descendre dans les îles; tort de ne pas avoir fait exécuter cette manœuvre en masse dès le premier moment où il l'avait résolue; et tort enfin de s'être retiré après une défaite, quand il pouvait encore aisément conserver sa position, et causer beaucoup de mal à l'armée d'Omer-Pacha.

Les soldats seuls se sont très-bravement battus, en dépit de la maladress de leur chef et de la fortune contraire. Aussi leurs pertes, quoiqu'égales en nombre à celle des Turcs, sont-elles, proportion gardée au chiffre des combattants, bien moins fortes. Le chancelier du consulat de Prusse a compté distinctement cent cinquante chariots remplis de morts ou de blessés que les Russes ont enlevés du champ de bataille pendant l'action et avant la nuit.

Les Turcs ont enterré leurs morts sur place, mais si mal, que leurs cadavres répandent une infection intolé-

rable dans les postes environnants. On a surtout beaucoup regretté un jeune officier anglais qui, sans vouloir écouter les avis de ses amis et malgré les ordres d'Omer-Pacha, a voulu aller guerroyer en amateur contre les Moscovites, à la tête d'une petite troupe d'etourdis comme lui. A peine débarqués dans l'île, loin de la protection du retranchement turc et sur un point en apparence désert, ils ont été surpris par des cosaques, entourés et massacrés. Les Russes s'acharnent de préférence sur les officiers européens, qu'ils regardent comme des renégats.

Depuis hier, le corps d'armée de Frateschi paraît s'être replié dans l'intérieur de la Valachie, on ne sait trop de quel côté ; car un voyageur arrivé ce matin de Bucharest déclare ne pas avoir vu un seul soldat russe, ni dans cette ville, ni sur la route. Le fait est que leur camp a disparu pendant la nuit.

Les Turcs, eux, avancent toujours. Au moment où je termine cette lettre, ils ont déjà près de soixante mille hommes répartis entre les divers campements qui occupent les îles du fleuve, le couronnement des berges de la rive gauche du Danube et une grande partie de la plaine au-delà. L'ensemble de ces postes forme un immense demi-cercle, dont l'aile gauche, principal noyau des forces ottomanes, est en face de Routschouk et de son pont en construction, tandis que l'aile droite couvre Giurgewo à environ deux lieues en aval. Cette vaste courbe, dessinée le jour par des milliers de tentes blanches, se reconnaît encore à la tombée de la nuit, aux feux et aux fumées des bivouacs. On s'attend encore ici à quelque grande affaire, d'ici à peu de jours. Car les Turcs, il faut en convenir, font la partie belle aux Russes, en s'acculant ainsi eux-

mêmes à un fleuve sur lequel ils n'ont pas encore de moyens de transport suffisants pour assurer leur retraite en cas de revers. Après tant de manifestes fanfarons, tant de psaumes gascons, tant de *Te Deum* victorieux, quelle belle occasion d'exterminer d'un seul coup ces Turcs, ces ennemis si méprisés!

XXMᴱ LETTRE.

Omer-Pacha. — Camps turcs. — Détails sur l'armée moscovite.

Routschouck, 2 août 1854.

Tous les jours il arrive de nouvelles troupes, et tous les jours on fait passer le Danube à des corps entiers de cavalerie et d'infanterie. Omer-Pacha se prépare activement à marcher sur Bucharest. Le quartier général de Son Altesse est toujours à Routschouk dans la très-modeste maison de Zacki-Effendi au fond du quartier turc. Le généralissime des armées ottomanes, le successeur des fastueux Kara-Mustapha et Sinan-Pacha, habite un petit pavillon de briquetage peint en jaune, au milieu d'un verger fermé par une enceinte de planches vermoulues. Une cour, entourée de mauvais bâtiments de service, précède le jardin et la maison; elle est occupée par l'état-major turc, la chose la plus simple du monde. Quelques chevaux sellés dans la cour, et deux sentinelles à la porte indiquent à peine la demeure d'un officier supérieur.

L'escorte d'Omer-Pacha est aussi modeste que son loge-

ment : quatre cavaliers, la carabine sur la cuisse, précèdent seuls son cortége, composé tout au plus d'une douzaine d'officiers, de pachas, d'administrateurs et de porte-pipes. La petite escouade de soldats qui l'accompagne est d'ailleurs aussi pittoresquement déchirée que tout le reste de l'armée.

Son Altesse n'est plus le hardi et fringant écuyer qui, au commencement de la guerre, se faisait remarquer par l'élégance de sa tournure militaire, la vivacité de ses allures et la dextérité avec laquelle il maniait les plus beaux chevaux de la Turquie. Les soucis et les chagrins ont, dit-on, blanchi sa barbe et courbé son corps plus que l'âge et les fatigues de la guerre. Les Russes ont moins cassé, moins *tué* leur ennemi que les jalousies, les intrigues et les perfidies de ses amis du Divan. Ce conseil suprême de l'empire renferme encore, malgré la réforme, bon nombre de politiques de l'école des muets du sérail. Omer-Pacha a vieilli de dix ans en dix-huit mois ; c'est maintenant presque un vieillard, mais un vieillard encore vert et énergique dont les yeux conservent toute la vivacité et l'ardeur de la virilité ; leur éclat fiévreux donne un caractère étrange à cette figure irrégulière, creuse et basanée, où une finesse plus qu'italienne se cache sous un air de rondeur et de bravoure éminemment militaire. Elle rappelle certains portraits du maréchal Soult à la fin de l'Empire. En somme, Omer-Pacha a une fort belle tournure, et porte bien le fez à plaque d'or, le grand cordon de la Légion-d'Honneur et la tunique bleue à brandebourgs et soutaches d'argent par dessus le pantalon de casimir blanc à bandes d'or.

Usé par son activité infatigable, il ne survivra peut-être

pas à la guerre, mais du moins, en mourant, il aura la consolation très-probable d'assister à l'abaissement de la Russie, et d'en avoir été une des principales causes; lui, pauvre officier déserteur de l'armée autrichienne, il est peut-être la petite pierre contre laquelle heurtera le pied d'argile du colosse d'or, d'argent et d'airain. Sans lui, sans sa prudente fermeté qui, peu à peu, a aguerri les troupes régulières du sultan par une foule de petits combats heureux, et paralysé, démoralisé les forces moscovites, il est certain que, depuis plusieurs mois, la paix serait faite aux dépens de la Turquie et de l'Europe.

Après avoir sauvé ses soldats du premier choc redoutable des Russes, et avoir laissé l'ennemi s'épuiser doublement, et par une guerre de chicane, et par les voleries de son administration, il a su encore, à force de vigilante fermeté, assurer à son armée du Danube la régularité de sa paie, de son approvisionnement et le confortable relatif de son installation.

Ce qui reste de troupes sur la rive droite est logé dans la ville ou campé sur le plateau en amont et en aval.

Une partie de la garnison est casernée entre les deux enceintes, dans ces baraques de terre à la mode du pays, dont je vous ai parlé. Ce sont des habitations très-simples, très-économiques, mais qui ne sont peut-être pas des plus saines. Pour les construire on commence par creuser le sol à la profondeur de quatre ou cinq pieds, sur la surface que l'on veut donner à l'habitation. Les parois perpendiculaires de cette fosse sont les murs de la maison : on les taille souvent intérieurement en forme de bancs ou de divans, et sur leur crête s'appuient les poutres du toit, supportées au centre par de gros pieux. On charge ces

chevrons d'une couche de branchage disposée transversalement, et l'on recouvre le tout avec la terre battue tirée de la fosse. Une lucarne, ménagée au milieu de ce toit d'argile, une croisée et une porte, ouvertes dans les deux frontons triangulaires des extrémités, suffisent à peu près à la ventilation intérieure. Ces maisons, de trente pieds de longueur sur douze de largeur, ont l'avantage d'être très-fraîches en été, très-chaudes en hiver.

Je ne sais si c'est un effet de l'aération souterraine : on remarque que toutes ces toitures se couvrent rapidement d'une luxuriante végétation. Cette perfide amorce tente parfois les vaches et les chevaux qui pâturent partout librement dans ces faubourgs. Malheur à eux si la terre est humide ! leurs quatre jambes passent à travers la toiture ; on voit même de vieilles chaumières vermoulues au travers desquelles le bœuf a passé tout entier.

Ceci s'écarte un peu de la politique ; j'y reviens. En dehors de la seconde enceinte de Routschouk, et en aval de la ville, commence le camp des troupes régulières. Ses diverses sections, protégées par plusieurs batteries, s'étendent sur le plateau et dans la plaine marécageuse qui lui succède sur une longueur de plus d'une lieue.

On entre, on circule partout sans nul empêchement dans ces villes de toile blanche ou verte, que l'on peut examiner en détail. Il faut seulement y entrer par *la porte Décumane*, que représentent deux perches fichées en terre. Ailleurs on est impitoyablement repoussé par un cordon de sentinelles qui figurent des lignes de circonvallation imaginaires.

Tous les camps d'armées régulières se ressemblent à peu de chose près ; je me bornerai donc à décrire ailleurs celui

des irrégulières, et ne dirai que quelques mots de celui-ci. Il ne diffère des camps français que par la forme des tentes qui sont, je crois, mieux entendues que celles des Anglais et même que les nôtres. Elles sont toutes rondes et coniques, en forte toile double imperméable de coton teint en vert. Un grand poteau central, qui se démonte en deux moitiés pour la facilité du transport, est soutenu au centre par une douzaine de longues cordes de tension. La toile du toit descend du haut du poteau central en suivant l'inclinaison de ces cordes jusqu'à deux, trois ou cinq pieds du sol, selon le grade de celui qui occupe la tente, et tombe ensuite perpendiculairement comme une muraille au niveau du sol, où elle est fixée par un second rang de piquets en dedans de ceux des cordes.

Ce système a l'avantage de donner à la tente plus de solidité et la facilité de l'aérer convenablement durant les chaleurs, en relevant tout autour la muraille de toile, de manière à ne laisser qu'une sorte de large parasol ombrageant une aire ouverte à tous les vents.

Les folles cavalcades des escortes de bachi-bozouks et de lanciers ottomans qui traînent après eux des chabraques effilées en lambeaux, les tournures hétéroclites des hommes et des uniformes, qui ne le sont plus, les immondes attelages de buffles revêtus de cuirasses de boue, et surtout l'immense attirail des troupeaux et des arrabas bulgares, formant à côté du camp militaire une sorte de bivouac barbare rempli d'originalité et de bizarrerie, voilà les seuls détails qui relèvent un peu la monotonie de cette armée disciplinée comme la nôtre.

Les troupiers turcs sont pour le moins aussi bien nourris que les nôtres en campagne. Leur cuisine très-confortable

se compose chaque jour d'environ trois cents grammes de bonne viande, de riz à discrétion, de beurre, de légumes frais ou secs, de café et d'un pain de munition d'environ un kilogramme, moins noir que le pain ordinaire que tout le monde mange à Routschouk, car ce n'est qu'à Giurgéwo, de l'autre côté du Danube, que l'on fait du pain blanc.

Un vieux troupier égyptien, charmé d'entendre mon drogman damascain lui parler arabe, nous invita de fort bonne grâce à sa gamelle. Franchement elle me tentait par sa mine appétissante; et d'ailleurs, la cuisine bulgare du curé orthodoxe chez lequel on m'a assigné un logement n'est pas de nature à rendre les gourmets difficiles. Soir et matin la prêtresse son épouse me sert invariablement le plat national des jeunes courges, farcies de tripes hachées avec du riz et arrosées d'un délicieux coulis de lait caillé. Des râpes de maïs, bouillies au naturel, des pastèques, des concombres, des raisins verts et un petit vin rosat acidulé comme du vinaigre des Quatre-Voleurs complètent d'ordinaire ce festin tartare, devant lequel reculerait un cosaque. Les soldats du sultan sont infiniment mieux traités, et s'ils avaient assez de modération pour s'en tenir aux rations de leur souverain, ils ne mourraient que des boulets de canon qu'ils rencontreraient, tant ils ont la vie dure; mais les malheureux ont une passion funeste pour tous les produits les plus indigestes du règne végétal : ils dévorent le concombre avec frénésie et s'ingurgitent chaque jour une énorme quantité de prunes, de poires, de pommes, de pastèques et de raisins verts.

Nos plus solides sapeurs ne résisteraient pas huit jours

à ce régime meurtrier, surtout au fort de l'été et aux bords du bas Danube. Les Turcs et les Egyptiens paraissent à peine s'en ressentir. Un des médecins de leurs hôpitaux me disait hier que le nombre des malades se maintient constamment depuis le commencement des chaleurs entre soixante-dix et deux cents par régiment de trois mille deux cents hommes : très-rarement il excède ces deux chiffres extrêmes, même pour les troupes campées au milieu des îles marécageuses.

Il y a loin de là à l'effroyable insalubrité que l'on attribue ces parages. Toutefois, il ne faudrait peut-être pas arguer de ceci comme d'une règle certaine pour la santé de nos propres soldats qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi endurcis, aussi bien acclimatés que les Turcs et les Egyptiens. Une plus grande prudence hygiénique compenserait sans doute cette infériorité naturelle.

Les Russes, fort intempérants de leur nature, et d'autant plus avides de végétaux que le gouvernement néglige quelque peu leur nourriture, ont fait une cruelle épreuve de cette insalubrité, surtout pendant le siége de Silistrie, où les fièvres ont causé peut-être plus de ravages que le fer et le feu parmi ces masses affamées et démoralisées.

Au reste, ce pitoyable siége paraît avoir décimé, à la lettre, tous les états-majors des corps russes qui y ont été employés, parce que les officiers étaient forcés de payer de leur personne plus que de raison pour entraîner leurs soldats absolument démoralisés. La perte la plus grave pour l'armée moscovite est celle du géneral Schilders. Il était regardé comme le meilleur ingénieur militaire de toute la Russie ; et la connaissance spéciale de toutes les places fortes de la frontière du Danube, qu'il avait acquise

en trois campagnes successives en Turquie, rendait ses services doublement précieux.

Maintenant, au dire des témoins oculaires, toute l'armée moscovite est dégoûtée de cette guerre qui, au lieu des succès promis, ne lui a valu que privations, souffrances et humiliations. La foule de jeunes seigneurs partis pour la bataille comme pour la fête, le cœur content, l'esprit joyeux, est fort déconcertée de la résistance endiablée des Turcs, et surtout de la manière dont l'Europe considère cette prétendue croisade qui n'est guère plus morale que les pillages des bachi-bozouks.

On ne demanderait pas mieux que de se tirer d'embarras par une paix telle quelle, mais l'empereur de Russie s'entête à continuer la guerre. Seulement il paraît vouloir à présent la traîner en longueur, espérant tuer la Turquie par l'épuisement de ses forces mieux qu'à coups de canon. L'opinion des gens en position de savoir les choses est ici que ce plan est déjà plus d'à moitié réalisé, car la Turquie, même victorieuse, ne se relèvera pas de cinquante ans de la crise qu'elle vient de traverser : elle est à bout de ressources. La Russie au contraire aura, dit-on, au printemps prochain, 400,000 hommes sur le Danube... ou sur le papier, comme tant d'autres armées de millions qui n'ont jamais paru que dans les manifestes moscovites.

Cependant, je dois dire que ces prévisions sont celles d'un brave officier prussien qui a séjourné longtemps chez les Russes, a fait la guerre avec eux dans le Caucase, et combat en ce moment dans les rangs de l'armée turque. Tout en reconnaissant l'injustice de l'empereur de Russie, il ne nie pas pour cela ses forces qu'il a été à

même d'apprécier par lui-même. Il sait que ces forces ne peuvent se concentrer que très-lentement ; mais il pense que si nous ne terminons pas brusquement la guerre par quelque coup d'éclat avant la fin de cette année, ou si l'Autriche ne se déclare pas ouvertement contre la Russie, nous aurons fort à faire à l'ouverture de la prochaine campagne.

Cet officier accompagnait ces jours-ci la colonne de cavalerie qui a poussé une reconnaissance sur la route de Bucharest. Elle a été arrêtée à mi-chemin à Kalougarmi, par les marais de l'Arguisch dont les Russes avaient brûlé les ponts, afin de couvrir leur retraite; les deux ou trois premiers escadrons auraient seuls pu traverser à gué ce cours d'eau vaseux où les premiers chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail ; la queue de la colonne eût été *forcée* de passer à la nage d'impraticables mares de boue liquide. On est revenu sur ses pas.

Pourtant, un colonel hongrois, suivi de quatre de ses hommes, a franchi l'Arguisch et poussé un peu plus loin. En arrivant au bord d'une autre rivière, il a vu au-delà une vingtaine de cosaques qui faisaient paître leurs chevaux. Le vieux chef maggyare savait à qui il avait affaire : sans hésiter, il a traversé le gué, et le sabre à la main, lui cinquième, il a chargé les bachi-bozouks russes. Il n'a pu les rejoindre. Au cri d'alerte de leurs sentinelles, ceux-ci avaient sauté en selle et s'étaient éclipsés à toute bride.

Aux dernières nouvelles que l'on a reçues de Bucharest, c'est-à-dire il y a deux jours, les Russes n'étaient pas encore partis ; il y restait encore une partie de leurs forces, récemment arrivées de Frateschi. D'ailleurs, tout an-

nonçait leur prompte retraite. On chargeait à la hâte les bagages de l'armée, et tous les postes détachés rejoignaient leur corps respectif. Les archives de la chancellerie russe et celles du gouvernement ont été emballées. Beaucoup de Grecs, compromis par leur zèle trop vif pour les Moscovites, font également leurs préparatifs de départ pour Fotschani ou la Bessarabie.

On suppose ici que cet abandon précipité de la Valachie et des bords du Danube, par les Russes qui ont déjà versé tant de sang pour leur conquête, est motivé par la profonde démoralisation de leurs troupes, la mort de leurs généraux, et surtout par la crainte bien ou mal fondée de se voir couper leurs communications, soit par une armée autrichienne qui descendrait des montagnes de la Transylvanie sur le Sereth, soit par l'armée anglo-française qui, remontant la Dobrutscha et passant le Danube à Ibraïl, exécuterait la même manœuvre en sens inverse.

Ce serait renouveler, avec une égale hardiesse, le plan de la campagne de Marengo, prendre d'un seul coup toute la Valachie et son armée d'occupation, comme Bonaparte prit la Lombardie et l'armée de Mélas. Mais... je me dispense de spécifier tous les *mais* que l'on peut objecter.

Les politiques de Roustchouk ne connaissent d'obstacles non plus que Gusman. Ils regardent déjà le *Moscove* comme coupé, pris ou jeté dans le Danube. Du reste, on ne peut nier que les Russes eux-mêmes n'aient indiqué leur côté faible, en occupant la Dobrutscha uniquement pour parer à ce danger.

Tout le monde dit ici, excepté ceux qui le savent et qui se gardent bien de le dire, que les armées alliées s'avancent par terre et par mer vers l'embouchure du Danube.

Un témoin oculaire, arrivé ce matin de Varna, affirme positivement avoir vu deux divisions anglo-françaises s'embarquer sur vingt-deux frégates à vapeur et d'autres bâtiments à voiles. D'autre part, on assure que Hirsowa a été évacué par les Russes, à l'approche des troupes alliées qui remontent de Rassova dans la Dobrutscha. Enfin des nouvellistes plus hardis prétendent que le vrai but des armées anglo-françaises est Sébastopol, dont on doit entreprendre le siége pour clore cette première campagne par un coup d'éclat.....

Il m'a été impossible de m'assurer si réellement les Français viendraient ou ne viendraient pas ici. Dix personnes bien informées m'ont certifié la chose, et dix personnes non moins bien informées l'ont démentie. Jusqu'à présent, les apparences sont que l'armée d'Omer-Pacha agira isolément de ce côté, en se conformant seulement au plan général de campagne arrêté en commun. C'est le meilleur moyen d'éviter les conflits de commandement, et de respecter de justes susceptibilités nationales et individuelles.

En attendant le moment de commencer la chasse aux Russes en Valachie, le pont de Routschouk est poussé avec un tel redoublement d'activité que, vraisemblablement, il sera terminé beaucoup plus vite qu'on ne l'espérait. On y travaille maintenant sur les deux rives à la fois, et l'on a triplé le nombre des ouvriers. Les ponceaux sur les bras secondaires du côté de la Valachie sont faits depuis longtemps pour le service des camps. Encore une dizaine de jours, et toute l'armée d'Omer-Pacha pourra se lancer à la poursuite de l'ennemi; les soldats attendent ce moment avec impatience, car ils sont furieux de voir le *Mos-*

cove leur échapper. Encouragés par leurs nombreux petits succès de détail, ils brûlent d'en finir par une bonne bataille rangée, avant que l'hiver ne les sépare pour trois ou quatre mois. Je ne pense pas que Gortschakoff leur accorde cette faveur. Aussi m'arrangerai-je d'ici à quelques jours pour rejoindre l'armée française, si aucun événement intéressant ne vient accidenter la vie monotone et insipide que l'on mène à Routschouk. Ses hideuses cabanes, ses pittoresques guenilles militaires, ses musiques cacophones, son exécrable cuisine de concombres, ses arrabas, sa saleté, sa barbarie en un mot, tout cela finit par lasser ; il me tarde de revoir un peu la France et sa civilisation dans son armée.

XXXIᴹᴱ LETTRE.

Camp albanais. — Pillage de la ville de Giurgéwo. — Camp retranché de la rive gauche du Danube.

Giurgéwo, 6 août 1854.

Je suis venu chercher ici du nouveau; j'y ai trouvé une bien vieille et bien triste chose : les misères de la guerre, toute une ville déserte et saccagée. Les Russes, en partant, n'y ont laissé que *vingt-cinq habitants sur douze mille!*... Les cosaques, les Turcs et les bachi-bozouks n'y ont pas laissé trente maisons intactes !...

J'étais loin de supposer une pareille désolation, en voyant du haut des falaises de Routschouk cette jolie petite cité élever au-dessus des massifs de verdure qui l'entourent, les toits rouges de ses blancs cottages et ses clochers de zinc étincelant au soleil. Cette apparence de civilisation chrétienne en face de la barbarie musulmane, et — faut-il avouer cette faiblesse — la réputation de son pain blanc, le seul connu à Routschouk et dans un rayon de dix ou douze lieues, le seul que j'aie trouvé depuis mon départ d'Andrinople, m'attiraient

vers Giurgéwo. Grâce à l'obligeance de M. le consul de Prusse chargé d'affaires de France, j'obtins facilement un permis pour y aller, une barque pour m'y transporter, et mardi dernier je traversai le Danube assis côte à côte d'un brillant chef de bachi-bozouks, accompagné de deux de ses bandits.

La connaissance fut bien vite faite avec ce guerrier original, aussi ouvert, aussi communicatif qu'un Français. Sid-Ahmed-Beg, de Marach près d'Alep en Syrie, est le plus gentleman de toutes les *têtes-folles* que j'aie encore rencontrées. Son splendide costume oriental d'une irréprochable propreté faisait valoir avantageusement sa haute taille et sa belle figure plutôt romaine qu'arabe ou turque. Il m'offrit sa pipe, et la conversation s'établit aussitôt sur la guerre, la retraite des Russes, la défense du fort d'Arab-Tabia, à laquelle il avait pris part, et d'autres faits d'armes qu'il exagérait tant soit peu, en vrai gascon syrien.

— Je commande, finit-il par me dire, à quinze cents bachi-bozouks, tous de mon pays, tous mes amis... De vrais brigands, ajouta-t-il en confidence. Que voulez-vous? il faut bien qu'ils vivent, ces pauvres garçons! Faute de paie et de rations, ils s'arrangent comme ils peuvent. — Au moins, lui fis-je observer, ils devraient ne rançonner que les ennemis et non pas leurs amis. — Ah! Monsieur, la faim et la soif ne font pas de distinction; elles mangent et boivent tout ce qu'elles trouvent, sans raisonner sur le goût ou la couleur... Oh! les bandits! s'exclama-t-il dans un élan d'enthousiasme, comme ils vont piller le Russe une fois qu'ils auront passé le Danube! Vous verrez, vous verrez!

Ces paroles, textuellement traduites par mon interprète, me faisaient frémir : elles présageaient pour les deux principautés les mêmes horreurs qui ont signalé la présence de ces bandes désordonnées en Bulgarie. Il faut espérer qu'Omer-Pacha y mettra obstacle, en retenant tous les bachi-bozouks sur la rive droite, où l'on peut maintenant les maîtriser facilement.

Routschouk en est encombré ; la plus grande partie, les Albanais surtout, campent sur le plateau en amont de la ville, au-delà du Lom, au milieu de magnifiques jardins dont ils font pâturer les légumes, les fleurs et les vignes à leurs chevaux, et dont ils coupent les arbres fruitiers pour alimenter leurs feux. Ils n'ont épargné que les cerisiers et les grands poiriers, aux branches desquels ils accrochent leurs tentes bizarres et suspendent leurs armes élégantes ou les harnais de leurs coursiers.

Voilà au moins un camp de haute fantaisie orientale et pittoresque ! Hommes, chevaux et bagages, chefs, soldats et bouffons, tout y est pêle-mêle et divers, par la tournure, par l'équipement, par l'excentricité des costumes et des habitudes. Resserré entre la vallée rocheuse du Lom et le Danube immense, ce curieux bivouac de barbares, ombragé de verdure et tout hérissé de javelines et d'étendards plantés en terre, était ma promenade favorite ; un artiste s'y pâmerait d'aise ; il fait le désespoir des propriétaires musulmans ou chrétiens qui, tous également ruinés par cette poésie, voient leurs vergers et leurs vignobles récoltés jusqu'à la racine.

Les autres bachi-bozouks campés dans les cafés et les bazars de la ville auraient bonne envie de traiter les boutiques comme les jardins de la banlieue ; mais ils n'osent

pas faire les tapageurs en présence des troupes régulières qui ne demandent qu'à leur tomber dessus.

Parmi ces sauvages guerriers de l'Asie, il y a de magnifiques cavaliers, et des soldats sérieux, héroïques même. J'ai surtout entendu des officiers anglais vanter avec enthousiasme la valeur chevaleresque d'un superbe vieillard syrien de soixante et dix ans qui, au siége de Silistrie, demanda la permission de faire une sortie contre une reconnaissance russe, à la tête des cinquante hommes sous ses ordres. Il l'obtint, mais à la condition expresse et formelle de ne pas couper des têtes, suivant sa manie habituelle. Il le jura, et, sortant de la place avec sa petite troupe, il s'avança à la rencontre d'une centaine de dragons moscovites. Il reçut froidement leur feu, puis fondît sur eux à la tête de ses cavaliers et les mit en déroute.

La vieille barbe blanche avait surtout remarqué le capitaine qui l'avait ajusté avec ses pistolets; il s'acharna à sa poursuite, et d'un seul coup de cimeterre lui fendit la tête depuis la nuque jusqu'aux tempes. Fidèle à sa parole, il ne décapita pas son ennemi, il se contenta de rapporter son casque comme trophée de sa victoire.

L'officier anglais qui, témoin oculaire, racontait ce fait, avait été émerveillé de la vigueur incroyable de ce vieux cavalier, capable de frapper un pareil coup de sabre. Ce casque était presque partagé en deux, et la baguette de cuivre qui protégeait la nuque avait été coupée aussi net que par une lame de rasoir.

Il n'y a pas seulement de braves gens de guerre dans ces hordes de bachi-bozouks, on y trouverait aussi, en cherchant un peu, de forts honnêtes musulmans qui, bien loin de guerroyer pour le pillage, ont au contraire sacrifié presque

toute leur fortune afin de combattre les ennemis de leur foi, de leur patrie. Malheureusement ce sont là de nobles exceptions, à côté desquelles on voit d'innombrables caricatures d'une bouffonnerie superlative, et encore plus vicieuses que grotesques. Il faudrait le daguerréotype ou le crayon de Gavarni pour faire comprendre à peu près tous ces types incroyablement ridicules de *Picaros* et *Diegos* en quête d'aventures, toutes ces tournures extravagantes de sauterelles affamées et de vautours déplumés à cheval sur des bidets galeux qui n'ont même plus de crins à la queue.

Ce sujet d'intarissables railleries me mènerait trop loin; je reviens à Giurgéwo. C'est une jolie petite ville, à physionomie toute européenne, assise sur la berge modérément escarpée de la rive gauche du Danube, à une demi-lieue au-dessous de Routschouk. On y arrive par un bras du fleuve, qui, large comme la Saône, traverse les îles basses et forme un excellent port, tranquille et profond, où abordent les bateaux à vapeur autrichiens.

Les bâtiments de la Quarantaine, si souvent attaqués par les Turcs et par les Russes, sont maintenant fortifiés comme une citadelle. La vieille muraille valaque, à demi démolie, est remplacée par un solide rempart en terre, défendu par des fossés, des chevaux de frise, et une nombreuse artillerie tournée du côté de la terre et par conséquent de la ville.

Cette première forteresse est dominée en arrière par une grande redoute que les Turcs construisent en ce moment sous la direction d'ingénieurs anglais, à la pointe de la grande île de Ramadan, sur les ruines mêmes du vieux fort Saint-George qui a donné son nom à la ville.

Elle n'est séparée en cet endroit du rivage de la Quarantaine que par un bras étroit, profond et vaseux, qui forme un bon fossé naturel entre la place et son réduit. Enfin, la défense de Giurgéwo est complétée par une faible enceinte générale, qui renferme toute la ville dans une circonvallation composée d'un fossé et d'un parapet à peine ébauché dont les ouvertures sont simplement closes par des chevaux de frise.

On est agréablement surpris en entrant dans Giurgéwo d'y retrouver, à si peu de distance de la Turquie, encore barbare sous ce rapport, tous les caractères et tout le confortable des villes civilisées : une jolie promenade publique ombragée d'acacias, de grandes églises, point de mosquées, de larges rues coupées à angle droit, convenablement éclairées, pavées et bordées d'élégantes maisonnettes séparées les unes des autres par des jardins. On pourrait se croire transporté subitement dans quelques-unes de ces nouvelles cités des Etats-Unis, où l'on ne ménage rien pour l'agrément présent et la grandeur future.

Auprès de cela Péra n'est qu'un ignominieux village. Ce riche faubourg de Constantinople n'a pas un seul restaurant aussi confortablement tenu que celui de Giurgéwo, le premier qui m'ait rappelé réellement en Orient le luxe et les délicatesses de la vie française. Aussi, tous les officiers européens que leur malheur condamne à servir à Routschouk viennent-ils vivre, autant qu'ils le peuvent, dans la petite ville valaque.

Et pourtant, quel aspect de tristesse et de solitude elle présente maintenant! Le peu de vie qui lui reste s'est réfugiée au cœur, sur la place circulaire de l'Horloge et dans les deux larges cours qui mènent au port de la Qua-

de l'Asie et de l'Afrique que pour voler les ghiaours et leurs temples.

Après avoir vérifié par moi-même la désertion des habitants et le pillage de leurs maisons, je priai le consul anglais de me dire la cause de l'une et les coupables de l'autre. Au lieu de me répondre directement, il pria un des plus anciens de la ville, un vieux négociant valaque, de m'expliquer les deux choses à la fois.

Dès avant la bataille du 7 juillet, et surtout pendant ce combat, la paisible population de Giurgéwo avait été inquiétée vivement par les boulets de 48 et les obus que les canonniers turcs lançaient, par distraction sans doute, sur la ville. Une partie de la population émigra dès lors, afin de ne pas se trouver perpétuellement entre deux feux; mais après la bataille perdue, quand les Moscovites battirent en retraite du côté de Frateschi, la désertion devint générale, les autorités y aidèrent de tous les moyens, employant avec les uns la persuasion; avec les autres, la terreur des atroces représailles des musulmans; et avec les récalcitrants, la force ouverte ou la ruse. Bref, il ne resta, comme je vous l'ai déjà dit, dans cette ville de 12,000 âmes, que *vingt-cinq* habitants, la plupart étrangers au pays.

Afin de vous donner, par un seul exemple, une idée de la spontanéité de cette émigration que les journaux russes ne manqueront pas de représenter comme parfaitement libre, je ne vous citerai que mon hôte, le maître de l'*Hôtel-Italien*, qui, pour revenir de Bucharest chez lui, a été forcé de faire le détour par Vienne et les bateaux à vapeur du Danube.

Du reste, tous les Roumains qui ont pu échapper aux

troupes moscovites et se cacher le long de la route rentrent à présent en ville. Les Grecs seuls persisteront probablement à suivre la fortune des Russes. Tout le monde ici et dans la Valachie entière leur souhaite un bon voyage, et fait des vœux pour ne plus les revoir, car ils sont une des plaies du pays. Venus ici à la suite des hospodars phanariotes et enrichis par eux, ils se sont montrés en toute occasion les ennemis fanatiques de la population roumaine qui les méprise et les déteste cordialement.

Tant de maisons abandonnées offraient une proie trop facile pour ne pas tenter les voleurs. Les soldats russes en partant, pendant la nuit, leur donnèrent le premier exemple : on a vu des sous-officiers de l'infanterie et de la cavalerie régulière, *et non des cosaques*, enfoncer des devantures de magasins, afin d'y dérober des comestibles et des liqueurs.

Les bateliers du Danube, surtout ceux des chaloupes canonnières turques, presque tous de Giurgéwo et connaissant les maisons les plus riches, ont ensuite commencé à dévaliser les habitations vides. Les Arabes des troupes égyptiennes ont continué le pillage ; les soldats turcs l'ont parfait, et des bachi-bozouks, tard-venus attirés par la curée, ont encore trouvé moyen de gratter quelques bribes de butin après tous ces vautours ; à défaut d'autres choses, ils arrachaient le crin des fauteuils pour s'en faire des matelas, et l'étoffe pour rapiécer leurs robes ou leurs culottes déguenillées. Quand ils ne trouvaient absolument rien de volable, alors ils se dédommageaient en cassant, mutilant tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter.

Les maisons occupées par le petit nombre d'habitants restés chez eux ont été à peu près seules respectées. Au dire des Valaques, les cosaques ne se sont pas montrés si discrets dans leurs pillages effrontés. Partout où ils le pouvaient impunément, dans les cantonnements écartés, ils volaient le chrétien à son nez, à sa barbe.

Toutes les personnes que j'ai vues à Giurgéwo, Roumains ou étrangers, s'accordent à dire que les soldats russes ont une belle apparence extérieure, qui masque un affreux dénuement. Sous leurs brillants uniformes, ils n'ont, la plupart, ni chemise, ni bas, ni linge d'aucune sorte, et sont en outre horriblement mal nourris et maltraités par leurs jeunes officiers nobles.

Leur équipement, calculé pour l'éclat de la parade, plus que pour la bonté du service militaire actif, écrase et embarrasse le soldat de telle sorte qu'il ne peut, au besoin, ni attaquer lestement ni fuir rapidement ; il n'a que la force inerte d'un pieu planté en terre. Un méchant petit zouave démolira deux de ces géants imbéciles, avant qu'ils aient pu seulement se reconnaître ; les troupiers turcs eux-mêmes ont fini par s'en moquer.

Le schako russe surtout paraît être fort théâtral et fort incommode ; c'est un beau casque de cuir enrichi de cuivre, tellement lourd que le soldat ne peut le porter une demi-heure sans en avoir le front douloureusement brisé. Ce tourment est encore augmenté par la masse d'objets d'équipement que contient le fond de ce dôme. Le troupier moscovite en est réduit à se battre dans la position d'une femme qui porte une cruche pleine d'eau sur sa tête.

Leurs chasseurs à pied, organisés à peu près sur le

même modèle que ceux de Vincennes, sont bien loin d'avoir les qualités physiques, et d'organisation, de ceux-ci; cependant, ce sont leurs meilleurs soldats. Leurs carabines ont une portée égale à celles des nôtres, avec des balles, les unes cylindriques et pourvues d'une cellule arrondie à la base, les autres coniques, pleines et un peu plus grosses. J'ai en main une de ces dernières qui, lancée du milieu des îles du Danube, à au moins huit cents mètres de distance, est montée à Routschouk, et y a percé le mur d'osier de la boutique d'un épicier dont elle a tué l'enfant. Plusieurs personnes ayant été atteintes par ces projectiles en allant puiser de l'eau dans le fleuve, le gouverneur avait fini par en interdire l'approche.

La partie la plus redoutable de l'armée russe des principautés est sa cavalerie, qui paraît être, de l'aveu de tout le monde, admirablement montée et exercée.

Les bons officiers manquent à cette armée. Les Français et les étrangers en petit nombre qui étaient à Giurgéwo pendant l'occupation russe ont pu s'édifier pleinement sur ce sujet. L'ignorance, la présomption et souvent la niaiserie des jeunes officiers russes, qui ne sont jamais sortis de leur gentilhommière que pour venir à la croisade, dépassent toutes les bornes. Ces braves Moscovites pur sang peuvent rendre des points aux plus encroûtés turbans verts de la Turquie.

L'alliance franco-anglaise trouble et inquiète singulièrement ces messieurs. Après l'avoir niée, jusqu'à l'arrivée des troupes alliées en Turquie, ils prétendaient ensuite qu'elle n'était pas sérieuse, qu'elle ne pouvait pas durer. Il ne se passait pas de jour à Giurgéwo que les officiers russes n'annonçassent que les Anglais et les Fran-

çais s'étaient tiré des coups de canon, tantôt à Gallipoli, tantôt à Constantinople ou à Varna. Puis, voyant les faits démentir ces fausses nouvelles, ils s'emportaient contre les deux peuples en fanfaronnades de capitaine Fracasse, d'un ridicule ineffable dans la bouche de guerriers qui n'avaient seulement pas pu vaincre des Turcs.

Une de leurs plus amusantes déclamations était de soutenir que les Français et les Anglais ne sont que des marchands et non des peuples militaires comme la nation moscovite, et qu'après la conquête de Constantinople, *qui ne peut leur échapper, puisque saint Serge la leur a promise,* ils iront mettre à la raison les païens occidentaux qui ont l'audace de résister à leur sainte croisade en s'alliant aux infidèles.

Le Français établi depuis dix ans à Giurgéwo qui me rapportait ces rodomontades, faisait la même réflexion que moi : — Ces gens-là sont encore aujourd'hui aussi sottement vaniteux que la veille de la bataille d'Austerlitz.

Je me hâte d'ajouter, pour être juste, que tous les officiers moscovites ne ressemblent pas à ceux-là : il y a parmi eux bon nombre de gentilshommes fort distingués par leur éducation française, par leur bon sens et leur instruction perfectionnée dans les voyages. Cette classe de militaires professe en général de vives sympathies pour les Français, et, loin de débiter de vaines bravades, elle déplore secrètement la nécessité de nous faire la guerre.

L'ivrognerie paraît jouer un grand rôle dans l'armée moscovite. Généraux et officiers subalternes passent presque tous leurs moments de loisir à boire du champagne et des liqueurs alcooliques. La nuit qui précéda la

bataille du 7 juillet fut tellement arrosée de toasts en l'honneur de la complète extermination des Turcs regardée comme assurée, — *saint Serge* aidant, — que le matin venu presque tout l'état-major était encore fort assoupi. C'est en grande partie à cette cause qu'on attribue la faute grossière commise par les Russes qui, au lieu de conserver leur position inattaquable au sommet des berges escarpées du Danube, descendirent dans les îles embarrassées de saules et de grandes herbes, où les Turcs les abîmèrent.

On a pu savoir à Giurgéwo mieux qu'à Routschouk le chiffre des pertes de l'armée moscovite ce jour-là. Elles ne sont pas estimées au-dessous de 3,000 morts ou blessés.

Le grand camp des Turcs occupe à présent cette même position que les Russes n'ont pas su garder. C'est une plaine sèche, onduleuse, à une lieue en amont de la ville. Le Danube dans ses inondations y a taillé la rive à pic, sur une hauteur de vingt ou trente pieds. Au-dessous s'étendent, jusqu'au pont de Routschouk en face, les îles entrecoupées de canaux et de lagunes boueuses.

Un premier réduit fortifié est construit au sommet de l'escarpement le plus élevé; puis en avant dans la plaine, s'alignent les tentes de quarante mille hommes environ. Elles sont renfermées dans une vaste enceinte de terre-pleins et de fossés, flanquée par de grandes redoutes garnies de canons.

Tout autour de cette espèce de place forte qui présente du côté opposé au fleuve un front bastionné de deux kilomètres de longueur, des camps volants sont établis, soit dans les îles, soit dans la plaine, soit même sur le plateau supérieur de Fraleschi que les Russes ont évacué. Je ne

vous répéterai pas ce que je vous ai déjà dit si souvent de la tenue de ces troupes ottomanes, dont un officier anglais résumait le mérite en deux mots : Elles sont promptes à la manœuvre, et toujours prêtes au combat.

J'ai retrouvé dans ce camp les bataillons de chasseurs que la France a généreusement armés avec ses carabines à sabre-bayonnettes de Vincennes. Les Turcs en font, dit-on, un bon usage ; mais quelle différence pour la tournure avec nos chasseurs à pied ! . . .

Un autre emprunt fait à la France m'a surpris agréablement. Comme je traversais le camp, j'entendis les tambours et les fifres d'un régiment égyptien revenant de la manœuvre, jouer cette jolie marche de je ne sais plus quelle demi-brigade de l'ancienne armée d'Orient, dont Aubert a tiré un parti si original dans son opéra du *Serment*. C'est évidemment là un souvenir de la campagne d'Egypte. Quel singulier concours de circonstances il a fallu pour que je le retrouve ainsi sur les bords du Danube !

Les cosaques de l'armée turque sont campés à mi-chemin entre le camp et la ville, au milieu de la plaine. La plupart sont de forts laids soldats, à peu près de même valeur militaire que les bachi-bozouks, dont ils n'ont certes pas l'originalité. Avec leurs mauvais colbaks de peau de mouton, leurs souquenilles de bure marron, à manches flottantes, et leurs pantalons sales, ils ont l'air d'affreux choristes déguisés en cosaques de carnaval, bien plutôt que la physionomie sauvagement hideuse des Tartares des bords du Don et du Volga. Le corps est un composé hétérogène de Zaporogues de la Dobrutscha, de paysans ou bergers bulgares, d'Allemands, de Russes

exilés et surtout de Polonais. Quoique peu manœuvriers, et même quelquefois assez embarrassés par leur harnais, leurs longues lances et leurs pistolets à la ceinture, ces volontaires ne laissent pas de rendre d'assez bons services, à force de bravoure et de zèle.

Le vice-consul anglais me communique la nouvelle de la complète évacuation de Bucharest par les Russes. Un ordre pressé de Gortschakoff est venu, il y a trois jours, commander cette retraite, qui a été exécutée avec tant de précipitation, que des blessés et des malades emportés dans des wagons sont morts en route.

La veille, un ordre du jour rigoureux avait prescrit aux habitants, sous les peines les plus sévères, de renvoyer, même de force, les soldats retardataires qui voudraient demeurer dans les maisons. On menaçait du même châtiment les déserteurs et ceux qui leur donneraient asile. Un pareil avis en dit assez sur la démoralisation de l'armée russe. Il dispense de toutes réflexions ultérieures.

Un courrier est venu hier annoncer à Giurgéwo qu'une députation des principaux boyards de Bucharest allait arriver, escortée de deux cents cavaliers valaques, pour traiter de la soumission de la ville à la Sublime-Porte, et supplier le général en chef d'y envoyer un corps de troupes régulières afin de maintenir l'ordre dans le pays.

Malheureusement l'on vient d'autoriser, à présent même, le passage des bachi-bozouks en Valachie. Je les vois traverser le Danube en bateaux, au son de leurs tambourins et de leurs flûtes arabes, sinistre musique pour les pauvres Roumains qui vont subir les mêmes horreurs que les Bulgares et les habitants de la Dobrutscha. Ce n'est certes pas là le moyen de rallier à la cause du sultan

des populations qui ne demandent pas mieux que de se jeter dans ses bras, excédées qu'elles sont par les violences des Moscovites. Dans l'intérêt de l'humanité, dans celui de la paix et des Turcs eux-mêmes, il serait à souhaiter que chacune de ces fatales embarcations chavirât avec sa cargaison de bandits, dût mon nouvel *ami* de Marach se trouver parmi eux. J'en fais le sacrifice.

XXXIIme LETTRE.

Entrée de Scander-Beg à Bucharest. — Inauguration du pont de Roustchouk.

Routschouk, 12 août.

Les communications avec Bucharest sont encore interdites par ordre d'Omer-Pacha. Les nombreuses vedettes turques échelonnées le long des routes arrêtaient encore hier tous les voyageurs.

Ne pouvant avancer plus loin que Giurgéwo, je suis rentré à Roustchouk, car le séjour d'une ville déserte est fort triste. Quelques centaines de Valaques sont cependant revenus dans leurs maisons abandonnées, et chaque jour ramène encore quelques fuyards, mais la masse reste toujours cachée dans les villages ou dans les bois, tant est grande la terreur qu'ont inspirée les Russes et, il faut bien le dire aussi, les horribles excès des bachi-bozouks en Bulgarie. Le prince Stourdza a donné un bon exemple en rentrant un des premiers dans sa jolie habitation qui avait été à peu près respectée par les boulets et les pillards.

Tous ceux qui reviennent ne sont pas si heureux. Quelques-uns de ces Jean-Lapin trouvent au retour de leur promenade, parmi le thym et la rosée, leur demeure occupée par des belettes peu délicates. Ces jours-ci un noble boyard arrive dans sa petite carriole d'osier traînée par six chevaux à tous crins, attelés avec des cordes, et conduits par autant de domestiques en longues robes romaines. Le postillon sauvage tourne la porte cochère, et arrête dans la cour. On détèle, on déballe les paquets, et le maître, ouvrant son cœur à toutes les douces émotions du toit paternel recouvré, monte son perron.....

Il est brusquement arrêté à la troisième marche par ces mots prononcés d'un ton insolent : — Que diable ! venez-vous chercher ici ? — Ce que je cherche ? Morbleu ! la question est curieuse; et vous-même, monsieur, que faites-vous chez moi ? — Chez vous ! mon brave homme, vous vous trompez de porte. — Comment ! je me trompe ! Cessons cette plaisanterie indécente. Je suis ici dans le palais de mes aïeux. — Ah ! *caramba !* je commence à comprendre..... Mais moi, *senor*, je suis dans le logement que Méhémet-Pacha a assigné à votre humble serviteur, Don Bartholoméo, caporal des gendarmes catalans de l'illustre général Prim, et comme je m'y trouve bien, je ne suis pas d'humeur à déguerpir. Tout ce que je puis faire pour votre seigneurie, c'est de vous céder ma tente. Vous la dresserez dans mon jardin, ou votre jardin, si vous aimez mieux ; vous y serez à merveille..... Le boyard n'entendit pas la fin de cette harangue effrontée, il remonta en patache et retourna dans son village attendre que l'armée du général Prim ait évacué la Valachie. . .

Son attente n'aura pas été longue; le comte de Reuss

ayant appris que le très-illustre duc de la Victoire, Don Baldomero Espartero, relevait la tête en Espagne, a abandonné subitement la poursuite des Moscovites pour aller à l'autre bout de l'Europe terrasser son ancien ennemi.

Lundi dernier Scander-Beg, à la tête de cinq cents cavaliers bachi-bozouks et cosaques, a pris possession de Bucharest au nom du sultan. Laissant sa petite troupe à la garde des portes de la ville, il est entré suivi seulement de dix cosaques ; puis, parcourant les principales rues, il a été chez le prince Cantakuzène, kaïmakan nommé par les Russes et provisoirement maintenu en fonctions, afin de s'entendre avec lui sur les moyens de maintenir le bon ordre dans la ville.

L'ancien aide-de-camp favori de Bem n'a eu qu'à se louer de son audace; partout sur son passage, il a recueilli des témoignages expressifs de la joie qu'éprouvent les habitants en se voyant encore une fois délivrés de la protection moscovite. Les hommes ont crié : *Vive le sultan! vive Scander-Beg!* les dames ont jeté des fleurs, les jeunes filles ont agité leurs mouchoirs; il y a eu ovation complète.

Heureuse capitale ! qui a toujours des allégresses pour tout le monde et pour toutes les causes ; pour Stirbey et pour la révolution, pour Nicolas et pour Abdul-Medjid, pour les cosaques et pour les bachi-bozouks. C'est prendre philosophiquement les caprices de la fortune. Une pauvre principauté protégée par deux grandes puissances ennemies, n'a pas d'autre rôle à jouer vis-à-vis de ses protecteurs, jusqu'au jour où elle pourra s'en passer et agir par elle-même. Ce rôle est triste ! c'est celui des petites nationalités. Plus triste et plus ridicule encore est celui de

protecteur battu et chassé qui semble réservé à la Russie!

Cette humiliation des armes moscovites en ce moment doit être une bien vive consolation pour toutes les haines implacables que la Russie s'est attirées par ses envahissements injustes. Scander-Beg, en particulier, ne cache pas la joie profonde que lui cause cette guerre, qui lui permet de frapper impitoyablement ces Russes détestés qui ont successivement exilé sa famille de deux patries : de la Crimée, patrie primitive de ses ancêtres tartares, et ensuite de la Pologne, leur patrie adoptive.

A peine âgé de trente-six ans, il déploie dans le commandement des bachi-bozouks qui lui est confié, une activité infatigable, une bravoure désespérée et des talents remarquables. Dès les premiers jours de son entrée en fonctions, il a eu l'art de dompter sa troupe de bandits *indisciplinés*, et de les rendre souples et doux comme des agneaux. A la première mutinerie, il a fait trancher la tête à quatre de ses hommes en présence de tout le corps rangé en bataille. Ce procédé expéditif, répété de temps en temps, a suffi pour le faire adorer des survivants, séduits d'ailleurs par ses exploits.

Dernièrement à Karakal il attaque à la tête de ses *enfants perdus* une nombreuse troupe de cavalerie russe. Dans la mêlée, il rencontre le colonel Karamsin, fils de l'historien de l'empire moscovite, il lui crie de demander pardon des injures de son père contre la Pologne; l'autre refuse; d'un coup de crosse de carabine il lui casse la tête.

L'exemple de Scander-Beg électrise ses soldats; ils se battent comme des lions; mais, malgré tous ses sermons, toutes ses sévérités, il n'a pas pu les guérir de la manie

invétérée du pillage. Sur la route et aux environs de Bucharest, ils ont encore saccagé quatre villages, seulement cette fois ils y ont mis de la *modération : ils n'ont pas incendié les maisons et massacré les habitants.* L'officier de cosaques turcs, témoin oculaire de la chose et de qui je tiens le fait, me citait cette réserve comme une circonstance atténuante.

Omer-Pacha a compris, un peu tard, le tort que fait à la cause du sultan la présence de pareils auxiliaires en Valachie; mais il ne peut pas toujours, non plus que tant d'autres pachas, résister aux influences fanatiques qui l'entourent. Il le peut d'autant moins, que, chrétien circoncis, il est toujours, en dépit de ses services et de sa haute position, suspect comme un demi-ghiaour aux yeux de certains vieux croyants. Pour maintenir l'union et la bonne harmonie dans son armée, le généralissime est forcé bien souvent de tolérer beaucoup de fausses mesures et de tristes agents subalternes.

Comme *mezzo termine*, on a rappelé le corps des bachibozouks de Bucharest, et l'on a enfin permis à tous les autres de ces purs Islamites de passer en Valachie. Toutefois ils n'y ont passé qu'à demi, car, au moment où ils se préparaient à écorcher vive cette proie offerte à leur rapacité, ils se sont trouvés renfermés dans une des îles du Danube, d'où ils ne peuvent sortir qu'avec un billet de passe écrit et signé des commandants turcs. Cette espèce de tour de souricière a fait rire tout le monde, excepté ceux qui en ont été les victimes et leurs amis les pachas de la vieille roche.

Les Russes se concentrent en ce moment à environ dix-huit ou vingt lieues de Bucharest, entre Foskani et Bou-

zéo. Les officiers envoyés en reconnaissance estiment à trois régiments de cavalerie, dont un de cosaques, les forces laissées dans la dernière de ces deux villes; mais les déserteurs et les paysans valaques parlent d'un grand corps d'armée réuni en avant de la première, sur la frontière qui sépare les deux principautés l'une de l'autre et à portée de Galatz sur le Danube,

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre l'avantage de cette nouvelle ligne d'opération qui, cinq ou six fois moins étendue que celle du Danube, couvre encore la moitié des principautés envahies, et ne peut que difficilement être prise à revers.

Au surplus, les fanfaronnades russes, toujours aussi triomphantes, annoncent hautement que cet abandon de la Valachie n'est que momentané. Gortschakoff aurait, dit-on, assuré qu'avant cinquante jours il rentrerait à Bucharest et à Craïova. Ces gens-là ont déjà si souvent annoncé leur entrée à Constantinople, à Paris et ailleurs, qu'il est bien permis aux païens occidentaux de ne pas croire à ces vanteries cosaques comme à paroles d'évangile.

Les soldats russes eux-mêmes ne semblent pas y ajouter une foi bien explicite, à en juger par les nombreux déserteurs qui abandonnent l'armée démoralisée de l'invincible czar. Malheureusement pour ces pauvres diables, les paysans valaques plus crédules et plus craintifs obéissent à la lettre aux ordres de Gortschakoff. Afin d'éviter le knout dont il les menace, ils reconduisent de force dans son camp la plupart des fuyards qui s'en échappent.

Avant-hier j'ai vu entrer à Routschouk douze de ces déserteurs russes que des cavaliers turcs ramenaient des en-

virons de Bucharest. Ils racontent qu'ils étaient plus de cent cinquante, et que seuls ils ont pu s'échapper des mains des Valaques qui ont arrêté leurs camarades. Vêtus de longues houpelandes de bure grossière et coiffés de mauvaises casquettes, ils paraissent horriblement sales et misérables comparativement aux soldats osmanlis, qui pourtant ne brillent pas par le luxe de la tenue. Emus de compassion, plusieurs de ces soldats déguenillés du sultan partageaient en ma présence leur morceau de pain avec leurs ennemis malheureux. Je suis convaincu que ces fugitifs s'applaudiront souvent chez les Turcs d'avoir échappé au knout et à la cuisine de leur empereur bien-aimé.

L'armée ottomane, à laquelle l'initiative des mouvements offensifs semble décidément réservée, et avec raison, se hâte lentement de prendre possession des pays abandonnés par les Russes. Cependant, ces jours-ci tout se préparait dans les camps d'Omer-Pacha pour marcher en avant. Déjà hier vendredi une première division d'environ sept mille hommes de toutes armes suivie de ses bagages a traversé le pont du Danube, et ce matin, avant le jour, les troupes de la rive gauche ont commencé à filer sur Bucharest.

Des difficultés diplomatiques s'opposent encore à l'entrée officielle de Son Altesse dans cette ville. Provisoirement les Turcs en occuperont les portes, tandis que la milice valaque fera le service à l'intérieur, sous les ordres d'un pacha. Seulement alors les communications seront rétablies avec cette capitale et le reste de la principauté.

Ce que je viens de vous dire du pont de Routschouk suffit pour vous annoncer que ce grand travail est com-

plétement terminé. Pendant les derniers jours de la semaine passée il a été poussé avec une telle ardeur, qu'il eût peut-être été achevé le lundi, sans un orage violent, une véritable tempête qui, dans la nuit du 5 au 6, a rompu le tablier du côté de la rive droite et faussé sa direction au milieu du fleuve. Ces avaries ont été promptement réparées, et mercredi soir de cette semaine, j'y ai passé en revenant de Giurgéwo, un moment après qu'il venait d'être livré à la circulation publique, sans doute à titre d'essai *in animâ vili*, car l'inauguration n'a eu lieu que le lendemain.

A peine ouverte, cette voie de communication a été envahie par la foule des piétons, des chevaux et des arrabas. Dans le premier moment les attelages de taureaux, effrayés par le bruit et la vue inaccoutumée des flots rapides du Danube, se rejetaient tous au milieu du pont et causaient ainsi des encombrements inextricables qui menaçaient de ne se terminer qu'au fond du fleuve ; peu à peu tout s'est coordonné, et maintenant cette immense chaussée flottante est le théâtre d'un mouvement aussi régulier, aussi animé que celui du Pont-Neuf. Elle a juste, à une dizaine près, mille pas de longueur et porte sur cinquante-cinq bateaux.

Il faut parcourir cette voie d'un bout à l'autre pour apprécier la peine que l'on a eue à faire accorder, les uns avec les autres, tous ces matériaux informes, façonnés aussi grossièrement que par la hache des sauvages d'Amérique. Malgré toute l'habileté de nos pontoniers, il leur a été impossible de faire avec de pareils éléments une œuvre bien solide. Déjà hier, un instant après le passage de la division turque, le plancher, ébranlé par ce piéti-

nement redoublé, s'est abîmé sous les pas de la foule. Deux chevaux, une charrette à bœufs et cinq ou six hommes sont tombés dans le fleuve ; trois de ces derniers ont été retirés sains et saufs : tout le reste a disparu.

Si cet accident fût arrivé la veille de l'inauguration, il eût peut-être fait renvoyer cette cérémonie au calendes grecques, ou du moins considérablement diminué son éclat, car bon nombre de pachas craignent l'eau cent fois plus que le feu, et ils y auraient regardé à deux fois avant de confier à ce perfide plancher leur phénoménale rotondité.

Le théâtre de cette fête lui donnait tout à fait le caractère d'une ovation triomphale. Ce n'était rien moins que le champ de bataille du 7 juillet, encore semé de boulets russes et de tombes que le gazon n'a pas eu le temps de recouvrir.

La tente d'Omer-Pacha et celles de ses lieutenants étaient dressées sur un tertre en avant d'une batterie moscovite à demi détruite ; plus près du rivage, à gauche du pont, s'élevait le vaste pavillon du banquet ; à droite étaient rangés un bataillon de la garde et une demi-batterie d'artillerie, dont les pièces occupaient les embrasures d'une redoute russe démantelée. Une foule de curieux turcs, valaques, bulgares et européens, une dame allemande, les consuls étrangers, et des groupes de bachi-bozouks armés de leur lance à plumes d'autruche complétaient la mise en scène.

Dès le matin on avait arboré en tête du pont, par courtoisie pour les soldats qui l'ont construit, un grand drapeau anglais et un petit drapeau tricolore. Le premier gardé

par un fort détachement d'habits rouges ; le second, par un très-minime peloton de nos pontoniers. Ceux-ci ont eu le principal mérite, ceux-là en ont eu la gloire : *Sic vos non vobis*. Je remarque en passant combien l'uniforme anglais, si riche, si pimpant à la parade, est affreux en campagne. Sur son fond orgueilleusement écarlate, il n'y a pas une tache de perdue, chacune brille de tout son lustre. Tandis que les modestes habits bleus de nos troupiers paraissent d'une irréprochable propreté, ceux des Anglais ressemblent à des cartes géographiques de l'archipel.

A dix heures, les marins et les soldats anglais, nos pontoniers et une compagnie d'infanterie de la garde impériale ont traversé le pont, accompagnant un premier groupe de pachas et de fonctionnaires publics, puis se sont rangés en haie de chaque côté de l'arc-de-triomphe en verdure dressé à l'entrée de la voie. Un moment après, au bruit des salves d'artillerie, Omer-Pacha est arrivé à pied, à la tête d'un nombreux et brillant état-major où, parmi les uniformes turcs, on voyait mêlés amicalement ceux de presque toutes les armées de l'Europe.

Par une coïncidence fortuite ou préméditée, un des plus beaux uniformes russes s'est même trouvé un instant confondu avec eux, et a excité une grande sensation. C'était celui d'un fantassin du régiment de Tobolsk pris à la bataille du 7 juillet. L'officier ottoman dont il était le prisonnier lui avait laissé, par un raffinement de vanité, ses armes et son équipement complet. Il le conduisait ainsi à Routschouk en grande tenue de parade à travers la foule accourue sur son passage.

Ce pauvre diable de soldat encore imberbe, un vrai

conscrit, semblait ployer sous le poids de la honte et des milliers de regards railleurs qui pesaient sur lui.

S. A. le généralissime des armées ottomanes, ayant à sa droite deux officiers d'état-major français et à sa gauche deux officiers de l'armée britannique, s'est d'abord avancé vers les détachements anglais, puis vers les pontoniers français, adressant aux uns et aux autres des paroles de félicitation sur leur zèle et le succès de leurs travaux. Avant de se retirer dans sa tente, Omer-Pacha a laissé entre les mains des officiers des deux nations un ordre du jour rédigé par lui en français, qui a été lu immédiatement à leurs soldats.

Cette pièce officielle ne contient d'ailleurs rien de particulier. Après avoir remercié les ouvriers militaires des armées alliées qui lui ont prêté le concours de leur talent et de leur activité pour mener à bonne fin la construction du pont, Son Altesse termine en disant : « J'ai pleine « espérance que cette guerre commune contre l'ennemi « commun conduira bientôt à une paix durable, égale- « ment avantageuse pour les nations chrétiennes et pour « la Turquie.

Dieu veuille que ce soit en effet bientôt, car si la guerre dure encore quelques années, je commence à croire que la France sera forcée de solder elle-même toute l'armée ottomane, comme elle paie déjà ses bachi-bozouks. C'est qu'une guerre régulière et scientifique, la seule possible contre les Russes, est aujourd'hui le plus luxueux de tous les caprices d'une nation civilisée.

A ce jeu, la Russie seule contre tous se ruinera promptement, cela est sûr ; mais la Turquie bien plus vite encore, parce que le sultan n'a pas comme le czar le talent

ou les moyens de tirer à lui la quintessence de la fortune et du sang de ses sujets. D'ailleurs, le Turc est loin d'avoir l'activité laborieuse, l'intelligence commerciale du peuple russe, et par conséquent la même faculté pour reproduire la richesse perdue.

En France, on est mieux placé qu'à Routschouk pour connaître à peu près d'avance quelles seront les conditions possibles de la paix espérée. Je me borne à vous signaler un fait assez important, attesté par tous les Allemands qui se trouvent ici : c'est que l'opinion publique en Autriche, en Prusse et dans toute l'Allemagne, dans les hautes comme dans les basses classes de la société, réclame hautement trois concessions qui sembleront bien dures à la Russie : l'abolition du protectorat moscovite sur les principautés, la neutralisation absolue de la *bouche* de Sulina, la seule navigable des embouchures du Danube, et enfin la libre ouverture de la Mer-Noire à toutes les marines du monde.

Une seule de ces conditions allemandes suffira peut-être à entraîner la Prusse et l'Autriche dans la guerre contre Nicolas, car il s'agit ici surtout de leur intérêt particulier.

Mais, lors même que l'autocrate de toutes les Russies se montrerait dans les négociations aussi souple, aussi conciliant qu'il a toujours été raide et impérieux, lors même qu'il accorderait toutes les demandes raisonnables en faveur de la paix, cette paix ne serait pas encore certaine et durable, telle qu'on la veut, si les Turcs ne l'assuraient eux-mêmes une bonne fois pour toutes, et n'enlevaient tout prétexte à la guerre future et à la protection moscovite, en réformant eux-mêmes leurs abus et leurs vio-

lences impunies, en prenant enfin au sérieux les ordres et la pensée du gouvernement, en respectant et protégeant enfin les chrétiens de leur empire comme le veulent la justice et les lois musulmanes. Sans cette condition suprême de la paix à venir, tout sera bientôt à recommencer.

La France et l'Angleterre sauront bien y mettre bon ordre : la présence de leurs troupes en Turquie aidera puissamment à l'exécution de cet article essentiel des traités à intervenir. Après avoir repoussé chez elle la tyrannie moscovite, il ne leur sera probablement pas bien difficile de dompter les mille petites tyrannies musulmanes qui volent, battent, bernent et oppriment le raya, en se moquant du sultan.

On regarde, je le sais, toute réforme de la race turque comme une impossibilité, parce que les vieilles générations la repoussent avec horreur, et que les jeunes l'acceptent de mauvaise grâce; mais pourquoi une douce violence n'assouplirait-elle pas ces caractères revêches aussi promptement, aussi aisément que les bayonnettes du général Espinasse ont adouci les farouches derviches de Gallipoli?

XXXIII[me] LETTRE.

Passage de l'armée turque en Valachie. — Invasion du choléra à Roustchouk et à Varna.

Routschouk, 19 août 1854.

Les nouvelles arrivées avant-hier de Bucharest nous ont appris que Fotschani, sur la frontière de la Moldavie, magasin général de l'armée moscovite, venait d'être abandonné par elle. Les pacifiques reconnaissances turques ont été poussées jusqu'au-delà de Bouzéo, sur les bords du Sereth, et n'ont pas rencontré l'ombre d'un ennemi.

Nulle part la population n'a imité le triste exemple des habitants de Giurgéwo, et n'a abandonné ses foyers domestiques pour émigrer à la suite des soldats orthodoxes. Il est vrai que nulle autre ville ne s'est trouvée et ne se trouvera, selon toute apparence, dans la position perplexe de celle-ci, menacée d'être prise d'assaut après une bataille.

Loin de suivre leurs prétendus protecteurs du nord dans leur retaite, les Roumains, en gens bien avisés, se

retournent maintenant avec empressement vers leurs protecteurs du midi. Ceux-ci, les païens, les barbares, vont leur ramener leurs princes nationaux et restaurer le trône renversé par ceux-là, les désintéressés, les chevaleresques champions de la monarchie, qui avaient substitué au prince légitime, quelque complaisant qu'il leur fût, un préfet cosaque et le knout.

On est très-curieux de savoir comment l'archevêque orthodoxe de Bucharest, qui a débité à Paskiewitsch de si jolies choses sur le triomphe des Russes, tournera la harangue officielle qu'il ne peut manquer d'adresser à Omer-Pacha, à son entrée dans la capitale de la Valachie.

Depuis quelques jours surtout, les fuyards de Giurgéwo reviennent dans leurs maisons dévastées et la vie renaît dans les rues abandonnées de cette pauvre ville. On y voit arriver ainsi qu'à Routschouk une foule de boyards valaques et de jeunes gens de Bucharest, qui se hâtent d'aller présenter leurs hommages à S. A. Omer-Pacha. Ces députations de la grande capitale roumaine sont facilement reconnaissables à leurs toilettes parisiennes, dont l'élégance et la fraîcheur irréprochables contrastent avec les guenilles et les caricatures qui peuplent le quartier général ottoman. Décidément, les touristes poètes ont beau dire, l'Orient avec ses oripeaux fait une pauvre figure auprès de notre Occident en habit noir. Il n'y a pas jusqu'à notre affreux chapeau rond qui ne gagne beaucoup à être comparé aux charivariques turbans des bachi-bozouks.

Hier matin, la diane battue dans tous les camps avant le jour et des salves d'artillerie ont annoncé le départ général des troupes ottomanes pour Bucharest. Au lever du soleil, le grand camp fortifié de la rive gauche en face

du pont a été levé avec une promptitude merveilleuse : en un instant cette immense ville de toile a disparu comme par enchantement; et, chargée sur des milliers de chevaux et de chariots, s'est acheminée à la suite de ses habitants vers son nouvel emplacement.

Les troupes qui partaient en même temps des différents camps de la rive droite se dirigeaient toutes vers le pont de bateaux, remplissant la ville de tumulte et de mouvement. A six heures et demie du matin, les quatre ou cinq mille arnaoutes albanais, fantassins et cavaliers, traversaient le fleuve avec leurs musiques sauvages et leurs centaines de drapeaux bariolés. Avant de partir, ils ont été conduits dans le camp abandonné de la rive gauche, où ils ont été passés en revue par le général en chef de tous les bachi-bozouks, Scander-Beg, arrivé l'avant-veille de Bucharest.

Je vous ai parlé si souvent de ces troupes irrégulières, que je ne veux pas revenir sur ce que je vous ai dit de leur mélange étonnant de ridicule et de beauté martiale. Je me borne à noter que chez les montagnards schkipétares, comme ils s'appellent eux-mêmes, la beauté l'emporte sur le ridicule. Ces tribus albanaises paraissent avoir une grande supériorité physique et morale sur les hordes hétérogènes de l'Asie et de l'Afrique, assemblages confus de cent races abâtardies. Ici, au contraire, les guerriers arnaoutes, beaux ou laids, ont tous un air de parenté manifeste qui atteste la pureté de leur race. La plupart sont blonds ou châtains; tous ont la taille mince, élancée, la démarche leste; les épaules larges, le nez aquilin aminci; les yeux bleu-gris, et une tournure de francs soldats.

Cavaliers ou fantassins sont tous également armés d'une

carabine légère, de six pieds de longueur, dont la crosse d'acier, extrêmement petite et mignonne, est contournée et décorée d'incrustations avec une rare élégance. Le costume albanais est trop connu pour que j'en fasse la description. Il ne faudrait pas pourtant prendre trop à la lettre tout ce que l'on dit de sa beauté ; tous ceux que j'ai vus à la revue et dans leur camp sont horriblement sales et déguenillés. Plusieurs de ces guerriers ont le chef orné de ce hideux petit *casque à mèche* peu militaire dont j'ai parlé ailleurs comme étant la coiffure de certains Grecs dégénérés. Il est vrai qu'on ne peut pas conserver une toilette bien irréprochable quand depuis un an on loge, non pas sous la tente, mais sous les arbres, sans paie, sans habits et sans rations.

Deux des tribus les plus nombreuses et de l'aspect le plus martial étaient celles des *Myrdites* et des *Malsores*, toutes deux catholiques, et reconnaissables à la croix qui forme la poignée du sabre peint sur leurs étendards. Ce sont les seuls *Schkipétares* qui aient conservé à peu près toute leur indépendance avec leur foi religieuse, depuis la mort de leur ancien chef Scander-Beg d'héroïque mémoire. Leur nouveau général tartare-polonais-turc, porte le même nom et le porte bien, mais il est loin d'atteindre à la hauteur de ce terrible George Castriot Scander-Beg, l'adversaire victorieux de Mahomet, et dont les Turcs eux-mêmes portent encore les reliques comme des amulettes de bravoure.

Les malheureux bachi-bozouks asiatiques regardaient d'un œil d'envie les préparatifs de départ de leurs frères d'armes européens qui entrent en campagne, tandis qu'eux restent renfermés traîtreusement dans leur île,

d'où ils ne peuvent sortir qu'avec un passeport. Les pauvres diables en sont maintenant réduits à vendre leurs armes et leurs chevaux pour vivre.

Le choléra, qui a fait son apparition ces jours-ci à Routschouk, va probablement faire de furieux ravages parmi ces malheureux mangeurs de melons et de raisins verts. La maladie, dont heureusement l'intensité paraît diminuer à Varna, a été apportée ici par un violent vent de sud-est qui a régné toute la semaine. Dans mes dernières lettres, je n'ai pas voulu vous parler des premiers symptômes et des premiers cas d'épidémie qui m'avaient été signalés : je craignais d'ajouter foi à des exagérations de peureux, et j'aimais moi-même à me persuader que les deux conducteurs d'arrabas morts presque subitement sur la route, lundi dernier, en revenant d'un *des camps*, n'avaient été tués que par l'imagination des nouvellistes. Aujourd'hui, je suis bien forcé de me rendre à l'évidence devant le témoignage de deux docteurs, dont l'un occupe une haute position auprès d'Omer-Pacha, et l'autre, chirurgien-major dans l'armée française, est attaché momentanément aux hôpitaux militaires de Routschouck : avant-hier, sept cholériques sont morts dans un seul de ces hôpitaux, et à chaque instant de nouveaux cas se déclarent dans les camps.

La présence du fléau n'a peut-être pas été étrangère à la détermination prise par Omer-Pacha de se porter en avant. Le changement d'air, une vie plus active, pourront peut-être arrêter les progrès du mal à son début. Si ce genre de médicamentation réussit, ce sera fort heureux, car c'est à peu près le seul que le sultan puisse procurer à ses soldats cholériques. Les ambulances et les hôpitaux

sont dans un état de dénuement lamentable. Un des médecins, dont je ne fais ici que vous répéter le jugement, estime que, soit par le fait d'une détestable hygiène, soit par le manque de moyens curatifs, l'armée turque perdra le plus grand nombre de ses cholériques, tandis que dans les armées alliées à Varna, cette perte est réduite maintenant à un dixième environ, par l'excellence des soins prodigués aux malades.

Malheureusement ces soins n'ont pas pu être aussi prompts que l'invasion quasi-foudroyante de l'épidémie rapportée par nos soldats de la fatale expédition de la Dobrutscha. On m'a raconté là-dessus des détails qui ne sont que trop authentiques et navrent le cœur.

C'est surtout après une marche nocturne de l'avant-garde, par une pluie battante, à travers les herbes géantes qui couvrent les immenses prairies onduleuses et incultes des environs de Kostendji, que le fléau se déclara avec une violence inouïe. Des centaines d'hommes les plus endurcis, des zouaves eux-mêmes, tombaient mourants au milieu des bataillons, et la vue de ces camarades tués par un ennemi insaisissable, invisible, démoralisait les plus braves, répandait dans tous les rangs une terreur secrète inexprimable.

Dans ces cruelles circonstances, le 4e régiment de chasseurs d'Afrique fut admirable de dévouement et de fermeté. Il couvrait l'arrière-garde; n'ayant pas à combattre les cosaques qui ne paraissaient plus, il lutta contre le choléra. Ces braves cavaliers mirent pied à terre; puis, bravant la crainte de la contagion, ils ramassèrent tous les malades qui jonchaient la route, et les firent monter ou même les attachèrent sur leurs che-

vaux qu'ils conduisirent ensuite eux-mêmes par la bride. Plusieurs de ces cholériques expirèrent entre leurs bras, mais plus de trois cents furent ainsi ramenés dans les hôpitaux de Varna.

Les premiers arrivés trouvèrent seuls dans ces établissements les secours convenables : bientôt leurs ressources furent débordées par les progrès effrayants de la maladie. Hospices, médecins, remèdes, infirmiers, ustensiles de toute sorte, rien n'avait pu être préparé en prévision d'une épidémie aussi formidable. Tandis qu'une partie des cholériques, ceux qui s'estimaient les plus heureux, mouraient par milliers dans les salles basses, infectes et mal aérées d'une vaste caserne turque transformée en hôpital militaire, d'autres soldats envoyés de tous les camps du voisinage, ne trouvant plus de place sous les tentes ou dans la ville, expiraient sans abri, sans remèdes, sans même une botte de paille pour se coucher. On en a vu qui se traînaient en rampant jusqu'au bord de la mer, et mouraient en buvant de l'eau salée dans le creux de leur main. Les infortunés ! oubliés au milieu du trouble et de l'encombrement, n'avaient même pas pu obtenir une tasse de fer-blanc et de l'eau pour apaiser leur soif.

Les chirurgiens étaient décimés ; la moitié des infirmiers succombaient à la fatigue ou à la peste : on demanda des soldats de bonne volonté pour remplacer ces derniers. Beaucoup s'offrirent généreusement ; mais, peu habitués à ce genre de service, ils le faisaient mal.

Des sœurs de charité, appelées de Constantinople et de France en toute hâte, sont enfin arrivées, apportant au milieu de ces affreuses misères leurs consolations angéliques et leur expérience du service des malades. Les re-

mèdes, les secours de toute espèce affluent depuis quelques jours avec un renfort nouveau de médecins et d'infirmiers dévoués.

Devant tant de zèle, de courage et de charité, le fléau semble reculer. On attribue la diminution du nombre des morts surtout à l'heureuse idée que nos docteurs ont eue de faire évacuer les salles encombrées de l'hôpital militaire, et de transporter les malades sous de grandes tentes-hôpitaux, dressées au sommet des collines du rivage de la mer. L'air vif et pur qu'on y respire est le meilleur auxiliaire des soins et des remèdes.

Comme je vous l'ai dit, il ne meurt guère plus maintenant qu'un dixième des cholériques. Triste et tardive consolation ! elle ne répare pas les cruelles pertes des premiers jours, et celles qui désolent encore notre pauvre armée.

Au milieu de ce désastre et après les premiers moments de stupeur passés, la force d'âme, l'énergie morale de nos soldats ont, à ce qu'il paraît, frappé d'admiration les Turcs, les Anglais et tous les étrangers qui en ont été témoins. Ils ont fini par plaisanter du choléra comme des Bédouins ou des Russes, et il n'est pas rare d'entendre sous les tentes un troupier s'écrier tout d'un coup d'un air goguenard : — Hé ! camarades, frottez-moi donc ; je crois que j'ai attrapé une indigestion de choléra ! — Et, tout en riant, il dit vrai.

Les Anglais, dont le service médical est loin d'être aussi bien organisé que le nôtre, et qui n'ont pas, il faut bien le dire, autant de force morale contre le choléra que contre le soldat ennemi, ont beaucoup plus souffert que nous.

On comprend qu'une pareille calamité a forcément suspendu les opérations de l'armée alliée. Dans un esprit de charité prévoyante et bien entendue, ne serait-il pas permis de désirer que cette peste étende un peu ses ravages à l'armée russe, afin de maintenir l'égalité des forces entre les parties belligérantes? Peut-être alors l'empereur Nicolas perdrait-il l'envie de prendre sa revanche, et de recommencer au printemps prochain son rôle de perturbateur de la paix européenne. On craint d'autant plus que telle ne soit son intention, que le résultat de cette première campagne est plus personnellement désagréable à Sa Majesté, dont l'amour-propre individuel a été froissé de toutes les manières.

C'est contrairement aux avis de ses plus sages conseillers que le czar a entrepris et poussé à bout cette *mauvaise* querelle, avec une hauteur, un orgueil de Tamerlan;

C'est lui qui, à défaut de bonnes raisons, a imaginé de citer les psaumes dans ses notes diplomatiques, et Dieu sait avec quel malheureux à propos;

C'est lui qui a rêvé toutes les belles visions de saint Nicolas et de saint Serge, que tout le monde connaît.

Et pis que tout cela! c'est lui qui, du fond de son cabinet, à six ou sept cents lieues de distance, a voulu, dit-on, diriger toutes les opérations de ses armées, avec son infaillibilité d'autocrate et de grand capitaine, double faiblesse de Sa Majesté impériale.

Dans toutes ces manifestations de son génie, l'empereur orthodoxe a été également mal chanceux :

Son rôle de Tamerlan s'est douloureusement retourné contre son orgueil;

Saint Serge et saint Nicolas ont positivement l'air de se

moquer de leur impérial visionnaire et de son *Non confundar in æternum;*

Enfin, comme général d'armée, le czar n'a fait qu'école sur école.

Il paraît qu'à Bucharest, les officiers russes eux-mêmes, dans certains salons, ne se gênaient pas pour persifler les prétentions de leur souverain à se poser en émule des Frédéric et des Bonaparte. Ils disaient que les ordres et les contre-ordres se succédaient constamment avec tant de régularité, par chaque courrier, que Gortschakoff, habitué à la parfaite obéissance passive, avait fini, pour expédier sa besogne, par préparer, à chaque nouvelle manœuvre prescrite par son czar, l'ordre et le contre-ordre simultanément. Ils ajoutaient qu'un jour, devant Kalafat, l'étourderie d'un aide-de-camp qui prit une dépêche pour l'autre, et intervertit ainsi l'enchaînement rationnel des faits, causa un cruel embarras au général L***. On lui commandait d'abandonner précipitamment un village qu'il n'avait jamais songé à occuper, et de rentrer dans ses lignes qu'il avait toujours conservées. Le lendemain, il comprit la chose en recevant l'ordre après le contre-ordre.

Telle est du reste l'impression que font sur certaines personnes la grandeur territoriale et les rodomontades de la Russie que, même ici en présence du démenti donné par les faits, on trouve des gens encore infatués de cette idée de la puissance invincible du colosse du nord. Ils ont une excellente explication pour excuser l'impuissance avérée des armées russes contre celles des armées turques dans cette campagne. Selon eux, les Moscovites ne se sont pas *battus sérieusement;* ils se sont réservés pour la seconde campagne, ils n'étaient pas assez préparés. Certes!

ils l'étaient toujours un peu plus que les Turcs qu'ils ont surpris à l'improviste par cette invasion organisée à l'avance, en Bessarabie, pendant deux années.

On ne comprend pas, en vérité, sur quoi se fonde ce prestige illusoire des armes moscovites, qui ne peuvent se glorifier que de faciles victoires sur les peuples demi-barbares de l'Asie; et d'un seul avantage décisif contre l'une des grandes puissances civilisées de l'Europe occidentale, celui qu'elles doivent uniquement à l'hiver de 1812.

Il en est de ce prestige comme de ces prétendues *murailles de fer des bataillons russes*, qui doivent leur réputation à une parole hyperbolique de Napoléon, sur laquelle les cent voix de la presse ont brodé les plus poétiques amplifications. Tout le monde ici, à Routschouk, a vu ces *hommes de fer inébranlables* jouer des jambes aussi vite que de simples conscrits.

Pour tout homme qui veut se donner la peine de voir et de juger les faits, non les paroles, il est clair que la campagne de 1854 a mis à nu la faiblesse réelle, cachée sous les fanfaronnades, de la Russie. Presque toute la force de cet empire est une force de résistance passive; il paraît manquer essentiellement de la haute science militaire qui seule pourrait lui donner une puissance d'agression dangereuse pour les grandes nations civilisées. Il n'a même pas la supériorité effective du nombre des soldats que semblerait devoir lui assurer sa vaste étendue et sa population de soixante et dix millions d'habitants.

L'immensité de ses frontières à garder, les peuples à contenir, les énormes distances à parcourir dans des pays inhabités et sans voies de communication, la barbarie

incurable d'une grande partie de la population, toutes ces causes diverses concourent à neutraliser complétement sur un champ de bataille hors de la Russie, même en Pologne, à ses portes, l'avantage du nombre qui devient ainsi purement fictif ailleurs que sur le papier.

Si je dois en croire des officiers qui ont demeuré longtemps en Russie et qui sont familiarisés avec son organisation militaire, l'empereur Nicolas aurait réellement, en ce moment, environ huit cent mille hommes de troupes réglées sous les armes. C'est le maximum de ce que ses ressources financières et administratives lui permettent de tenir sur pied. Hé bien! en s'en rapportant aux états de situation russes, indiquant la position de chaque corps d'armée et de ses fractions, on voit que, en définitive, il ne pouvait y avoir que cent vingt à cent cinquante mille hommes, au commencement de cette campagne, dans les principautés et la Bessarabie; tout au plus deux cent mille, en y comprenant les corps cantonnés autour d'Odessa et en Crimée. Tous les autres soldats payés par le trésor impérial sont immobilisés par les nécessités du service dans les provinces de l'empire, surtout au Caucase, en Pologne, en Asie et en Finlande.

Avec une population deux fois moindre, mais dix fois plus condensée, plus riche et mieux organisée, la France est en état de lancer au loin, sur un champ de bataille, une armée double de celle-là. Elle l'a fait en 1812, après avoir été épuisée par vingt ans de guerres continuelles; après quarante ans de paix, elle ne serait pas embarrassée pour recommencer. Dans une guerre d'agression, elle est certainement plus redoutable que la Russie. Ce n'est qu'autant que nous voudrons l'attaquer chez elle que

nous rencontrerons une résistance redoutable ; car tout y est admirablement calculé par la nature et par les hommes pour la défensive la plus opiniâtre.

Au reste, Pierre-le-Grand semble avoir eu conscience de la faiblesse militaire de son peuple de serfs contre l'Europe libre et civilisée : le succès de son testament est fondé, comme on peut le remarquer, sur la ruse et la fourberie, bien plus que sur la force des armes. On doit s'applaudir de voir son successeur déchirer par son avidité maladroite ce plan machiavélique de domination universelle, et faire tout ce qu'il faut pour donner un éclatant démenti aux vœux, aux prédictions de son aïeul.

Au moment de clore ma lettre, j'apprends qu'aujourd'hui même une rixe terrible a éclaté entre les Turcs et les Arnaoutes dont je vous ai parlé plus haut. *Je vous* rapporte le fait à la hâte, avec le regret de ne pouvoir aller moi-même vérifier son exactitude, faute de temps.

Ces bachi-bozouks albanais attendaient ce matin avec impatience l'ordre de quitter le camp, où on les tenait renfermés depuis hier, et de partir pour Bucharest. Au lieu de cela, on leur a signifié, de la part d'Omer-Pacha, qu'ils eussent à rendre leurs armes, ou à se soumettre à la discipline et aux exercices militaires des troupes réglées avec lesquelles on allait les incorporer.

Cette intimation a eté reçue par tous ces sauvages montagnards avec des cris de rage. Les régiments réguliers laissés dans le camp se tenaient sur la défensive : le combat s'est de suite engagé avec furie. Une trentaine de Turcs seraient restés, dit-on, sur le carreau, et environ soixante bachi-bozouks.

A la fin, force serait restée à la loi, pour me servir du

terme officiel qui clôt les émeutes françaises quand elles ne deviennent pas des révolutions. Ici cette rixe n'a été qu'une émeute et sera probablement le dernier acte d'une grande révolution : L'abolition totale des corps irréguliers dans l'armée turque. Il était temps.

Demain ou après-demain, sans doute, on signifiera le même ordre aux cavaliers fantaisistes et pillards de la Syrie, de la Mésopotamie, du Haouran, de la Lybie et du Yémen. Ils y perdront beaucoup de liberté, y gagneront un peu de pain, et ce sera la mort finale de l'aquarelle orientale.

XXXIVme LETTRE.

Licenciement des bachi-bozouks. — Résistance des Albanais. — Incendie de Varna.

Giurgéwo, 22 août 1854.

La paix est ici dans toutes les bouchés ; elle est, dit-on, sur le point de se conclure. Dieu veuille qu'elle soit durable ! Tout le monde s'en réjouira, excepté les bachi-bozouks qu'on vient de lui sacrifier en holocauste d'une manière passablement brutale : les Turcs les ont licenciés et remerciés de leurs services gratuits à coups de bayonnette. Ces hordes indisciplinées, qui ont joué dans cette guerre un rôle parfois si odieux, et souvent très-brillant, ne sont plus maintenant qu'un souvenir d'un autre siècle, la dernière manifestation de l'islamisme barbare. Selon toute vraisemblance, l'Europe civilisée ne les verra plus reparaître sur les champs de bataille. La Turquie donne en cela une leçon à la Russie, qui ne marche jamais que précédée de ses cosaques, auxquels elle ne paraît pas disposée à renoncer de sitôt.

Obéissant à un sentiment d'humanité et de progrès,

sans doute aussi aux désirs formels de la diplomatie européenne, jalouse d'obtenir du gouvernement turc ce premier gage de conciliation, Omer-Pacha avait laissé en partant pour Bucharest, l'ordre de renvoyer chez eux tous les bachi-bozouks qui ne voudraient pas s'enrôler dans les corps de l'armée régulière. De cette mesure si simple et si juste, le pacha chargé de son exécution a réussi à faire, par sa brutalité, un acte d'iniquité et de noire trahison.

Je vous ai écrit à la hâte les premiers détails de cette scène arrivée le matin même du départ du courrier; je me hâte de rectifier et de compléter ce récit par les renseignements que j'ai pu recueillir moi-même sur les lieux, malgré le soin avec lequel l'autorité a cherché à étouffer le retentissement de cette affaire. On en a peu parlé à Routschouk, et à Giurgéwo où on la connaît à peine ; mais tous les soldats, acteurs du drame du 19 août, n'ont pas observé le silence qu'on leur a recommandé, et les Arnaoutes échappés au traquenard ottoman ont poussé les hauts cris.

Dès le dimanche matin, j'ai été au camp de la rive gauche, où l'avant-veille j'avais vu parader les pauvres victimes. Contre l'habitude, les sentinelles m'ont arrêté. L'officier m'a demandé si j'avais un laissez-passer; je lui ai remis mon teskéré turc. Le brave homme ne savait pas lire, il l'a examiné à rebours, me l'a rendu d'un air satisfait, et m'a permis d'entrer. L'intérieur de cet immense camp retranché était désert et silencieux ; des nuées de corbeaux fouillaient les litières laissées à la place des tentes. Les bastions qui commandent la plaine du côté opposé au Danube, paraissaient seuls habités ; leurs gorges étaient

gardées par des piquets de soldats réguliers, et une ligne de sentinelles défendait d'en approcher. C'était le théâtre du combat; là étaient encore enfermés les morts et les prisonniers. En face, au bord de la berge escarpée du fleuve, il y avait aussi un groupe de tentes et quelques compagnies de soldats égyptiens. Un vieux pacha grisonnant, à mine rébarbative, faisait compter en sa présence les armes des bachi-bozouks amoncelées devant son pavillon : c'était le maladroit et cruel exécuteur des ordres d'Omer-Pacha.

C'est le samedi matin, au point du jour, après le départ des dernières troupes du camp, que le pacha **** commanda de conduire les Albanais, qui attendaient impatiemment l'ordre de se mettre en marche, dans les différents bastions de l'enceinte, en les divisant par groupes de quatre cents hommes. Les Arnaoutes, sans défiance, se laissèrent mener comme des agneaux; une compagnie d'infanterie se rangea derrière eux à l'entrée de chaque batterie.

Une fois qu'on les tint ainsi divisés et renfermés, le pacha les somma d'abord de rendre leurs armes, puis leur signifia que le sultan ne voulant plus dans ses armées de troupes irrégulières, on allait les incorporer dans les régiments de l'armée.

Il y avait dans cette brusque sommation tant d'injustice, tant d'ingratitude, qu'elle était bien faite pour allumer la colère de soldats moins irritables que ces aventuriers indisciplinés. Toutefois, les deux premières troupes prises à l'improviste et stupéfaites se laissèrent désarmer sans grande résistance : elles étaient musulmanes, et, partant,

plus disposées à se soumettre aux ordres du commandeur des croyants, comme à la fatalité.

Il n'en fut pas ainsi aux deux bastions suivants : les Arnaoutes qui y étaient renfermés appartenaient tous aux deux braves tribus catholiques des Myrdites et des Malsores, qui se soucient médiocrement des ordres de la Sublime-Porte. Avertis de ce qui se passait par les cris d'indignation de leurs autres compatriotes albanais, ils reçurent la sommation humiliante de rendre leurs armes par le mot historique de : Viens les prendre ! accompagné du commentaire significatif d'une décharge à bout portant contre les soldats turcs qui les gardaient. Une mêlée affreuse s'ensuivit, dans laquelle ceux-ci, dépourvus de cartouches, furent rudement malmenés, et mis un moment en complet désarroi.

Des bataillons égyptiens accourus au secours de leurs camarades continrent les bachi-bozouks dans les bastions, et la vue de quatre pièces de canon que le pacha fit braquer contre eux acheva de dompter ces enragés montagnards. La partie n'était pas égale : entassés confusément dans un étroit espace, et s'embarrassant les uns les autres, ils ne faisaient que peu de mal aux troupes rangées en bataille qui les écrasaient de leurs feux. Ils finirent par jeter leurs armes ; les plus fiers s'entretuèrent de désespoir.

Cent trente Albanais ont été tués ou mortellement blessés; beaucoup d'autres ont reçu des blessures moins graves. Les Turcs n'avouent que trente-cinq blessés, dont trois sont morts, et en effet, j'ai vu, en avant du bastion, hors du fossé, leurs trois tombes fermées de la veille. Mais, quelques personnes qui paraissent bien informées portent leur perte à un chiffre beaucoup plus élevé. Des soldats

présents à l'affaire ont parlé d'une trentaine de morts.

En définitive, tous les Arnaoutes indistinctement ont ont été faits prisonniers, et le pacha a choisi parmi eux environ douze cents hommes d'élite, qu'il a enrégimentés d'autorité. Les autres, désarmés, ont été renvoyés dimanche matin, sur la rive droite du Danube. Je les ai vus défiler sur le pont. Qu'ils étaient changés depuis l'avant-veille où j'avais admiré à la parade leur tournure martiale! L'œil morne, la figure triste, la tête baissée, ils marchaient en silence, tenant leurs chevaux par la bride. Les blessés seuls, accrochés sur leur selle et soutenus par leurs amis, avaient la permission de passer le pont à cheval. Quelques chefs faisaient encore porter devant eux leur étendard humilié, roulé autour de sa hampe découronnée de son fer de pique, de même que les javelines *et les* pertuisanes transformées entre les mains des guerriers en ridicules manches à balai. Hélas! plus de carabines élégantes, plus de cimeterres, plus de redoutables poignards; toutes les larges ceintures de cuir brodé, ordinairement hérissées d'armes, étaient vides. Les pauvres Arnaoutes ne savaient plus que faire de leurs mains habituées à caresser fièrement le pommeau ciselé d'un pistolet ou d'un yatagan.

Je rencontrai justement sur le pont un grand diable de vieillard albanais à longue barbe blanche que j'avais remarqué le vendredi à la parade, à cause de son haut bonnet pointu, aplati des côtés en forme d'amande colossale entourée par en bas d'une bordure de poil de chat. Serrant entre ses longues jambes nerveuses une maigre haridelle, il brandissait alors d'un air farouche une formidable hallebarde de suisse d'église; il semblait le dieu Mars des ba-

chi-bozouks. Il était tout bonnement le prêtre musulman d'une tribu schkipétare à laquelle il servait aussi de sorcier.

Sorcier ! Le malheureux ne l'avait pas été assez pour deviner le traquenard que les Turcs lui tendaient, à lui, ainsi qu'à ses compatriotes. Il y avait tout perdu, jusqu'à sa réputation de sorcier. Le pacha ne lui avait laissé que sa barbe, son grand bonnet pointu et sa pipe. Avec sa figure déconcertée longue d'une aune, il était à mourir de rire. Depuis vingt-quatre heures, il n'en revenait pas de sa surprise.

Bien que la conduite de ces volontaires albanais ait été souvent celle de bandits plutôt que de soldats, je trouvai celle des Turcs à leur égard si odieuse, que je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon sentiment aux Arnaoutes qui se trouvaient autour de moi. Cette parole de sympathie fit étinceler tous les yeux. Je compris les rancunes féroces qui couvaient au fond des cœurs, sous un air soumis et humilié. Plusieurs racontèrent à mon drogman les détails de l'affaire, à voix basse, pour que les Turcs qui étaient près de là ne pussent pas les entendre.

— Où allez-vous maintenant ? leur demandai-je. — Dieu le sait ! nous ignorons ce qu'on veut faire de nous ; on nous mène à présent comme un troupeau de moutons ; désarmés, nous ne sommes plus des hommes. C'est ainsi que les Ottomans nous récompensent d'être venus librement combattre pour leur sultan.... et pour le pillage, aurait dû ajouter mon interlocuteur ; c'est là un détail que l'on supprime toujours.

L'affaire des Albanais terminée, les Turcs ont commencé, dans la journée de lundi, à désarmer les bachi-

bozouks asiatiques campés dans les îles du Danube. Isolés et moins nombreux, ils n'ont opposé aucune résistance sérieuse. D'ailleurs, on en a agi à leur égard avec moins de brutalité que vis-à-vis des Arnaoutes. Tous ont été licenciés, mais non pas enrôlés de force, et l'on n'a ôté leurs armes qu'à ceux qui, n'ayant point de chef responsable bien connu, et servant sans aucune espèce de solde, ne présentaient pas de garanties suffisantes. Les volontaires soldés et les principaux chefs ont été exceptés de cette mesure de rigueur.

Toutefois, malgré ces ménagements, les bachi-bozouks d'Asie et d'Afrique ont été presque aussi irrités que leurs confrères européens par ce licenciement brusque. En revenant de Giurgéwo, je m'arrêtai à causer avec trois Damascains que je trouvai couchés au milieu de la saulée, sous leur hutte de feuillage. Ils répondirent d'abord à peine à mes questions et montrèrent une défiance marquée; puis, apprenant que j'étais Français, étranger à l'armée et au gouvernement, ils s'enhardirent à me raconter ce qu'ils savaient du combat des Arnaoutes.

Ils avaient entendu distinctement la fusillade, sans deviner ce que c'était, jusqu'à ce que des fuyards échappés des bastions fussent venus les en instruire. Ils ne savaient pas le nombre des victimes, mais, disaient-ils, le sang répandu avait changé la poussière en boue sous les pieds des combattants.

Mes Damascains ajoutèrent : On a déjà désarmé autour de nous les cavaliers de Konich, de Tarsous et de Bagdad; sans doute notre tour viendra bientôt. Cependant nous avons vu plusieurs fois le pacha passer près de nous, escorté de ses Turcs ; il ne nous a rien dit encore. A la vo-

lonté de Dieu! Que pouvons-nous faire contre cette iniquité? — Vous avez raison : c'est une injustice de priver de leurs armes et d'enrôler de force des gens qui sont venus librement combattre pour leur sultan. On n'a que le droit de leur laisser le choix entre l'enrôlement et le licenciement.

Les trois bachi-bozouks étaient restés jusque-là couchés nonchalamment. En m'entendant prendre leur parti, ils se dressèrent tout debout, et lâchant la bride à leur indignation, ils donnèrent un libre cours à leurs récriminations contre les Turcs et le sultan.

« Oui, nous sommes venus à l'armée loyalement et librement, afin de défendre la cause de notre souverain et de notre foi. Nous nous sommes battus en toute occasion, sans réclamer aucune paie; on nous avait seulement promis des rations pour nous et nos chevaux, nous n'avons rien reçu : les pachas ont tout mangé notre pain et l'orge de nos bêtes; ils nous ont ensuite parqués comme des animaux dangereux, dans cette île où ils nous donnent à peine de quoi manger un jour sur dix. Si nous nous étions présentés dans quelque bouge mal famé, on nous aurait respectés. Le sultan, lui, nous remercie en nous volant nos armes et en nous faisant tirer des coups de fusil. »

Il n'y a pas vraiment de bonne réponse à ces récriminations, suscitées par la maladresse grossière d'un pacha inférieur. On cherche, il est vrai, à réparer maintenant les torts, mais le coup est porté.

Lundi matin, on a commencé à renvoyer chez eux presque tous les irréguliers non enrôlés. Au moment du départ, on restitue collectivement à chaque troupe les armes qui lui appartiennent; seulement, par mesure de

prudence, on les charge sur des chevaux de bât, et on ne les rendra aux individus que lorsqu'ils seront arrivés dans leur pays. La plupart reçoivent en partant quelques dizaines de piastres pour leurs frais de voyage. Cette petite gratification adoucira difficilement l'amertume de leur disgrâce finale, et je doute que ces Don Quichotte du mahométisme soient tentés de recommencer le cours de leurs aventures.

Aujourd'hui l'armée ottomane est presque tout entière à Bucharest, ou sur la route qui y mène. Les camps de Routschouk sont à peu près complétement évacués, et il ne reste que la garnison strictement nécessaire dans la ville qui a repris sa tranquillité villageoise, si longtemps troublée par le tumulte d'une armée de cent mille hommes.

J'apprends, au moment de fermer ma lettre, une terrible nouvelle, dont malheureusement il n'est pas possible de douter, en présence des détails circonstanciés qui me sont rapportés par un témoin oculaire arrivé ce matin de Varna : un horrible incendie a dévoré la moitié de cette ville et une partie de nos immenses approvisionnements militaires.

Dans la nuit du 12 au 13 de ce mois, le feu s'est déclaré au milieu du quartier des bazars qui forme la basse-ville près du port, et en un instant s'est propagé avec une violence irrésistible parmi ces amas de constructions en bois desséchés par les chaleurs de l'été. Nos magasins et notre principale poudrière se trouvaient, à ce qu'il paraît, dans cette partie de la ville, à proximité des débarcadères. Le danger était imminent; le dévouement et le courage ont été plus grands que le danger. Aux premières lueur

de l'incendie, matelots et soldats sont accourus de la flotte et des camps, pour se précipiter à travers ces brasiers ardents. En ce moment d'angoisse suprême, le choléra lui-même a été oublié : ne pouvant combattre la peste invisible qui les décimait, les troupes éprouvaient une sorte de jouissance furieuse à lutter contre ce nouvel ennemi qui n'était que trop visible. Les flammes, fouettées par le vent, s'élevaient à cent pieds en l'air, accompagnées de tourbillons d'étincelles, et leur sinistre éclat éclairait comme en plein jour la ville, les camps, et la flotte à une lieue en mer.

Malgré tous les efforts, le feu s'étendait de toutes parts avec une effrayante rapidité, et, principalement dans la direction de la poudrière, vaste bâtiment de pierre couvert en tuiles. On ne songea plus à sauver la ville; vouée à la destruction, l'attention se concentra sur ce formidable volcan dont il s'agissait d'empêcher l'explosion. Déjà l'incendie l'entourait de tous côtés de ruines embrasées; ses épaisses murailles, incessamment arrosées par les pompes des vaisseaux, fumaient comme une fournaise; une pluie de feu tombait sur sa toiture; on s'attendait d'un instant à l'autre à la catastrophe prévue de tous, et cependant, tous, généraux, officiers et soldats restaient intrépidement à leur poste! Dix mille hommes, qui pouvaient être anéantis en un clin-d'œil, se dévouaient opiniâtrément à la mort, pour sauver, avec ces poudres, les armes et l'honneur de l'armée.

Au moment le plus critique, comme le toit commençait à s'embraser, on dit qu'un chef, ému de pitié, fit sonner la retraite. Les soldats refusèrent à grands cris d'obéir, et répondirent aux ordres des officiers en jurant de réussir

ou de mourir à leur poste. Anglais, Turcs et Français, marins, fantassins et cavaliers, tous travaillaient avec une émulation fébrile, désespérée ; tandis que ceux-ci traînaient au loin les débris ardents, ceux-là arrosaient les murs avec des seaux ou des pompes, des sapeurs du génie muraient les créneaux et d'autres, montés sur la toiture, l'inondaient, en balayaient les flammèches brûlantes.

Le maréchal de Saint-Arnaud, sombre, calme et silencieux au milieu du tumulte et des décombres embrasés, à vingt pas de la poudrière, admirait du fond de l'âme l'héroïsme de ses soldats, bien résolu à partager là leur sort, quel qu'il fût. Résistant froidement aux sollicitations de ses généraux qui le suppliaient de se retirer, il se contentait de répondre à ceux qui lui demandaient des ordres : Il n'y a rien à commander ici : laissez *ces braves* gens travailler ; ils font très-bien tout seuls ce qu'il faut faire, et ils s'efforcent d'accomplir plus qu'il n'est humainement possible de faire.

Enfin, le vent ayant changé de direction, la poudrière put être sauvée et l'incendie fut circonscrit dans la ville basse, presque complétement anéantie. La ville haute a seule a été préservée.

Au milieu de l'effervescence et de l'agitation causée par ce déplorable sinistre, on a généralement accusé des Grecs agents secrets de la Russie d'avoir allumé cet incendie, afin de rendre impossible les opérations de l'armée alliée pendant le reste de cette campagne. Beaucoup de gens ont affirmé avoir vu des Grecs courant, la torche à la main, de maison en maison ; d'autres ont remarqué des cabanes vides éloignées du foyer primitif de l'incendie, qui s'embrasaient subitement sans causes apparentes ; certaines

personnes ont même avancé que nos soldats auraient jeté dans les flammes des incendiaires pris en flagrant délit.

Aucune de ces rumeurs ne paraît reposer sur des certitudes. La seule chose positive à la connaissance personnelle du témoin oculaire qui me donne ces détails, c'est que le feu a commencé dans la boutique d'un marchand cantinier à la suite de l'armée. Cet industriel aurait par maladresse laissé tomber sa chandelle sur un seau de trois-six qu'il soutirait d'un baril, pour en fabriquer du vin. Effrayé par l'embrasement subit de sa marchandise, il aurait pris la fuite en appelant au secours; mais à cette heure de la nuit on n'avait pas pu arriver à temps pour éteindre le feu qui, de la cave, avait gagné la maison tout entière.

Toutefois, il convient d'ajouter que des Français établis dans la ville depuis quelque temps avaient remarqué, peu de jours avant l'incendie, des conciliabules nocturnes de rayas venus de Constantinople. On cite même ce fait, que le propriétaire de la maison où se tenaient ces réunions secrètes, avait caché, la veille de la catastrophe, ses effets les plus précieux dans son jardin, à une lieue de la ville. Il se peut, à la rigueur, que le hasard ait simplement devancé les projets des partisans de la Russie, et que ceux-ci y aient aidé.

Je crains bien que ce désastre ne retarde encore indéfiniment l'entrée en campagne de notre pauvre armée, depuis si longtemps paralysée par le choléra. Hélas! le feu et la guerre ne sont que jeux d'enfants, dit-on, auprès de cette cruelle épidémie : en moins de deux mois, elle a déjà tué plus de sept mille braves soldats à Varna seulement. Quoique je tienne ce chiffre de bonne source, je me plais

encore à le mettre en doute : le cœur saigne en présence de pareilles misères qui n'ont même pas la triste compensation de la gloire du champ de bataille.

Un moment l'on voulut fuir le fléau, en allant au-devant des Russes cent fois moins redoutables : on commença l'embarquement d'une division; mais le choléra éclata alors parmi les équipages des vaisseaux; force fut donc de renvoyer les troupes à terre, et de suspendre encore le départ de l'expédition. Partira-t-elle? pourrons-nous livrer au moins une bataille aux Russes? Voilà ce que tout le monde se demande ici avec anxiété, Omer-Pacha surtout, qui se désespère de notre inaction.

XXXV[me] LETTRE.

Entrée d'Omer-Pacha dans la capitale de la Valachie. — Souvenirs de l'occupation moscovite. — Bucharest, ses monuments et ses promenades.

Bucharest, 25 août 1854.

Ce n'est qu'après l'entrée d'Omer-Pacha à Bucharest, et pour les causes que je vous ai dites, que l'autorité turque a délivré des passeports pour cette ville. Je n'ai donc pas pu, à mon grand regret, être témoin de la brillante réception qui a été faite à Son Altesse, au héros de la campagne du Danube. D'autres correspondants ont dû vous la raconter ! Je me bornerai à constater l'impression réelle qu'elle a produite sur la population de la capitale des principautés.

De l'aveu de toutes les personnes avec lesquelles j'ai été en rapport, cet effet a été immense. Jamais Bucharest n'avait vu pareille ovation triomphale. Quand les Russes arrivèrent en 1849, pour étouffer la révolution valaque, ils furent assez bien accueillis; dernièrement, en 1853, l'enthousiasme intéressé des Grecs et de quelques

boyards qui allèrent au-devant d'eux, dissimula mal la froideur du peuple roumain à l'égard de ses protecteurs, et pourtant ils se présentaient avec tout le prestige, toute la splendeur militaires capables de séduire les yeux et l'imagination de la foule. Au contraire, l'armée turque, qui certes n'a rien de tout cela, a vu la population entière venir au-devant d'elle, et la saluer de ses acclamations. Usés par les combats, les uniformes en guenilles des soldats Turcs, avaient un prestige qui manquait totalement aux riches uniformes moscovites : celui de la victoire. Une foule compacte et joyeuse encombrait la grande rue de Mogochoï, où passaient les troupes ottomanes, et des milliers de dames qui garnissaient toutes les croisées faisaient tomber une pluie de fleurs sur les vieux oripeaux des cosaques de la Dobrutscha, des derniers bachi-bozouks ou des soldats turcs, et surtout sur Omer-Pacha et son brillant état-major.

On s'imagine peut-être en France que tous les musulmans victorieux étaient très-flattés de cette galanterie du beau sexe à leur égard. Quelle erreur grande ! Plusieurs en étaient furieux ! On entendait de tous côtés de vieilles moustaches renfrognées murmurer hautement contre l'insolence des femmes, qui osaient ainsi contempler à visage découvert la *face glorieuse des pachas osmanlis*.

Les quinze ou vingt pontoniers et les quelques officiers français qui figuraient dans le cortége d'Omer-Pacha ne se sont pas montrés si hargneux que ces Turcs de la vieille graine ; ils ont été — c'est un fait à constater — particulièrement remarqués, fêtés et couverts de fleurs. Encore à présent, l'uniforme français, si simple et si modeste auprès de ceux des Russes, des Turcs et des Valaques, ne peut paraître sur le cours ou dans le *Gradina*,

jardin de Bucharest, sans y causer une sensation singulière dont j'ai été moi-même souvent témoin.

C'est peut-être un effet des affinités de caractère, de langue et de civilisation qui rapprochent de nous la population roumaine malgré la distance, et lui font cordialement désirer l'arrivée de notre armée. Déjà la colonie française de cette ville a offert un banquet à nos soldats et à nos officiers. Il paraît que les boyards ne veulent pas rester en arrière, et se proposent d'organiser une grande fête en leur honneur.

Tout cela est on ne peut plus désagréable pour l'amour-propre des Russes, au moins aussi déconfits que leurs armes. Ce qui ajoute encore à l'amertume de leur humiliation, c'est la comparaison que tout le monde fait ici entre leur superbe armée et celle de leurs vainqueurs qui n'est certes pas une armée de premier ordre.

Les Russes ne peuvent pas digérer cet affront ; les officiers français et anglais en sont stupéfaits, et les habitants de Bucharest qui avaient été trompés par la force apparente des Moscovites, qui avaient entendu pendant une année entière leurs fanfaronnades dédaigneuses, ne pouvaient pas en croire leurs yeux en voyant la piètre tournure des troupes turques. Quand Scander-Beg est arrivé avec ses bachi-bozouks et ses cosaques aux portes de la capitale, chacun se demandait comment de pareils soldats avaient pu chasser les formidables guerriers du czar.

La diplomatie autrichienne et la présence des armées alliées ont assurément beaucoup influé sur ce résultat, mais ne peuvent infirmer la signification des succès personnels des Turcs à Kalafat, Silistrie et Ramadan.

Les personnes qui cherchent à se rendre compte des

choses expliquent cette anomalie par le mauvais commandement chez les officiers, et le défaut de spontanéité, d'honneur militaire chez le soldat moscovite. L'armée russe, du moins celle qui occupait Bucharest, était composée d'hommes et de chevaux d'élite, bien armés, équipés et dressés; l'artillerie et la cavalerie paraissaient surtout l'idéal de la perfection matérielle. Mais tout cela n'est qu'une force brute, machinalement organisée, dépourvue de la force intellectuelle et morale qui seule assure la puissance aux nations civilisées.

La plupart des officiers, depuis les généraux jusqu'aux simples lieutenants, montraient une ignorance du métier égale seulement à leur présomption. Un grand nombre joignaient à cela une brutalité peu commune. Beaucoup d'autres, au contraire, appartenant à l'aristocratie de la cour, montraient une excellente éducation toute française, un charmant caractère, des manières parfaites, un esprit cultivé avec soin, mais peu d'instruction militaire spéciale, et en même temps une forfanterie intolérable à l'égard de leurs adversaires ou même des nations neutres.

Les plus modérés dans leur langage disaient souvent qu'ils regrettaient beaucoup d'être obligés de faire la guerre aux Français pour lesquels ils n'avaient que de la sympathie! D'autres ajoutaient à cela que nous étions fous de tirer l'épée contre la Russie dont nous ne soupçonnions pas la force invincible; qu'avec l'or de sa Sibérie, le nombre de ses soldats, et l'effervescence religieuse de son peuple, le czar était assez puissant pour conquérir l'Europe entière;... que rien ne pourrait lui résister!!!

Notez que ces propos de colonels et de généraux se tenaient en plein salons d'hôtels, après les échecs successifs de Tchétaté, d'Oltenitza et de Silistrie. Même au moment de battre en retraite, ces fanfarons incorrigibles ne voulant pas convenir de leur faiblesse, annonçaient que l'armée russe ne se retirait que pour la saison des chaleurs du côté des montagnes, parce que les plaines de la Valachie étaient *malsaines pour eux*. Je le crois bien ! il n'y a pas de fièvre plus malsaine que les balles des carabines de Vincennes qui, en trois heures de combat, ont à une seule affaire tué *deux cent trente-cinq officiers russes*, à ce que disaient les Russes eux-mêmes; aussi, s'autorisent-ils de ce fait pour dissimuler à présent les insignes de leur grade sous une capote de simple soldat. Que diront donc, que feront donc ces gentilshommes, quand ils se verront en face de ces carabines maniées par nos vrais chasseurs de Vincennes, et non par des Turcs?

Les généraux Paskiéwitch, Gorstchakoff, Luders et Schilder, à peu près les seuls bons officiers de l'armée des principautés, voyaient tout leur talent paralysé par les lubies militaires de l'empereur. Paskiéwitch impatienté finit par faire entendre à son souverain qu'il ferait mieux de ne pas se mêler de ce qu'il ne connaissait pas. Le maître, blessé au vif dans ses plus chères vanités, répondit au donneur d'avis par une disgrâce complète. Gortschakoff avait lu et médité l'histoire des homélies de l'archevêque de Grenade; il en a profité et s'est montré plus prudent : il est resté à la tête de l'armée.

Quant aux soldats russes, tous ceux qui les ont vus, Roumains, Français, Anglais et Autrichiens, s'accordent à

dire que ce sont des automates bien dressés, bien équipés, qui manœuvrent merveilleusement à coups de bâton et de soufflets, mais qui sont généralement lents, lourds, maladroits, dépourvus d'élan et d'initiative. Ce sont des mécaniques qui savent mieux se faire tuer qu'elles ne savent tuer. Il y a certes de l'exagération dans ces jugements téméraires; néanmoins, je suis porté à y croire, parce que ceux qui se les permettent avouent naïvement que, dans leur intérêt pécuniaire, ils regrettent les Russes à cause de la dépense énorme qu'ils faisaient. Par ostentation, par politique, par ordre de la cour, cette foule de jeunes seigneurs qui remplissait les cadres de l'armée de Gortschakoff a laissé, en six mois de garnison à Bucharest, ses revenus de deux ou trois ans et le produit de toutes ses rapines habituelles aux dépens du trésor de l'autocrate.

Cette jeunesse dorée de Moscovie a trouvé dans la capitale de la Valachie un ennemi dont elle a eu le tort de se méfier encore moins que des Turcs, et qui l'a rongée jusqu'aux os. Il paraît que les rats de l'Opéra parisien, voyant les coulisses désertées par les boyards, avaient émigré en masse pour aller les relancer jusque dans les rangs des croisés russes; ces rongeurs insatiables y ont causé d'affreux dégâts. Tous les jeunes cœurs novices que les ordres rigoureux du czar tenaient écartés loin de la *Babylonne païenne* se sont trouvés inopinément subjugués par ses enchantements transportés à Bucharest. Les vieux lions demi-moscovites, demi-parisiens ont eux-mêmes senti s'éteindre leur ardeur de soldats orthodoxes, et la chronique rapporte — et sans horreur, Seigneur, je ne puis le redire — que certaines célébrités chorégraphiques trop connues auraient fini par séduire jusqu'aux Godefroi

de Bouillon et aux Raymond de Toulouse de cette croisade sainte.

Ce beau feu d'artifice de roubles et d'impériales qui avait ébloui d'abord les bons Valaques, n'a pas duré longtemps : les Turcs et la diplomatie sont arrivés bien à propos pour sauver au moins l'amour-propre financier de l'autocrate. Sur la fin de l'occupation russe, les administrateurs de l'armée de Gortschakoff, à bout de monnaie, ont essayé de faire recevoir en Valachie les roubles-papier à la place des roubles argent. Cet essai n'a pas eu de suites : on a craint de discréditer la Russie et de s'aliéner complétement les sympathies déjà fort tièdes de la population. Cela n'a servi qu'à montrer la gêne du trésor du czar, dont les ressources financières ont été exagérées comme les forces militaires.

Cependant, quelque épuisés que fussent les Russes dans ces derniers temps, les Osmanlis qui sont venus les remplacer sont loin d'offrir à la population les mêmes avantages financiers que cette foule de riches seigneurs moscovites, si largement exploités l'hiver passé. Des colonels turcs, comme j'en ai vu, qui entrent dans un hôtel pour y boire du champagne à l'*ocque* ou à la chopine, et y consommer des oignons crus en se caressant les pieds avec les mains, ne feront pas la fortune de ces établissements, non plus que du petit commerce de détail. Aussi, indépendamment de toute sympathie, les habitants de Bucharest désirent-ils unanimement l'arrivée d'une armée quelconque, de même que les Bas-Bretons désiraient jadis beaucoup de naufrages sur leurs côtes.

De la Valachie et de Bucharest, j'ai peu de choses à vous dire. Une fois que l'on a franchi la colline qui, de la plaine

basse du Danube, monte à la plaine haute surélevée d'environ deux cents pieds, on trouve d'abord, au-dessus de Frateschi, le camp russe abandonné dont les baraques enterrées et couvertes de terre battue, comme celles des Turcs de Bucharest, commencent à tomber en ruine. On traverse ensuite presque constamment, jusqu'à la capitale des principautés, un plateau uni à peine ondulé, dont le sol noir et fécond est couvert de plus de friches que de cultures. Ce pourrait être un pays aussi opulent que la Beauce; il est plus misérable que la Champagne pouilleuse, et par dessus tout mortellement monotone. Les seuls endroits un peu agréables que l'on rencontre sur cette triste route bordée de cadavres de chevaux russes sont les deux jolies vallées que se sont creusées deux petites rivières qui descendent des montagnes de la Transylvanie.

Presque partout on est attristé par une misère égale à celle de la Bulgarie; mais, du moins, au milieu des pauvres chaumières on aperçoit, de loin en loin, quelques jolies maisons qui prouvent un degré supérieur de civilisation.

Bucharest m'a surpris et désappointé. J'y ai trouvé beaucoup plus de richesse, d'animation, de luxe parisien que je ne m'y attendais; et pourtant c'est à peine si l'on peut appeler grande ville ce ramassis informe de riches magasins, de misérables baraques, de beaux hôtels, de monuments, de jardins, de landes et de marécages, qui occupe un espace presque aussi vaste que Paris et contient à peine autant d'habitants que la seule presqu'île lyonnaise.

Les principaux groupes de maisons sont disséminés au sommet des pentes rapides qui entourent un large bassin,

qu'une petite rivière comme la Bièvre ou l'Azergue, la Dimbrowitza, s'est creusé à soixante pieds de profondeur, au-dessous du niveau de la haute plaine valaque où s'étale le reste de la ville. Il y a quatre ans à peine, le milieu de cette espèce de vallée, qui en certains endroits a plus d'un quart de lieue de diamètre, était encore un grand marais dans lequel les citadins allaient, en pleine capitale, chasser les beccassines et prendre des fièvres pernicieuses. Un homme de talent a transformé cette infecte grenouillère en un magnifique jardin anglais coupé de lacs et de canaux. C'est le Hyde-Park de Bucharest, qui a près de là son avenue des Champs-Elysées, rendez-vous de tous les innombrables équipages de la noblesse valaque.

Dans aucune autre ville européenne d'une population égale, on ne trouverait autant d'ostentation et de mouvement. La multiplicité des églises et des hôtels de l'aristocratie, leur position élevée en haut des berges du bassin central, leur entourage de verdure et surtout le caractère moscovite de leur architecture, copiée sur celle du Kremlin, donnent à l'ensemble de cette capitale un aspect pittoresque et séduisant. Malheureusement les rues irrégulières, mal pavées, sans éclairage et affreusement sales, présentent partout les contrastes les plus heurtés de civilisation raffinée et de barbarie grossière. L'habit noir y coudoie à chaque pas la vieille robe valaque et les guenilles des juifs et des bohêmes; les équipages parisiens s'y croisent avec les brouettes d'osier et les monstrueux attelages de buffles qui traînent de barbares chariots, dont les flancs sont arc-boutés par des bâtons sur l'extrémité des essieux criards; enfin des enfants zingari nus comme des vers jouent dans les allées des promenades

publiques; des cabanes hideuses tombent en ruine à côté des élégantes résidences de la noblesse, et les jolis parterres des palais sont empestés par le voisinage des cloaques de fange où se vautrent les troupeaux de porcs.

La plupart des nouvelles églises de Bucharest sont de charmants petits édifices, et parmi les anciennes qui datent du XVIIe ou du XVIIIe siècle, on trouve de curieux spécimens du vieux style russe byzantin dont la bizarrerie semble accuser six ou huit cents ans de date. Pour les palais des princes valaques, ils ne dépassent pas le luxe et les modestes proportions des châteaux de la riche bourgeoisie française ou anglaise.

Le dernier hospodar, le prince Stirbey, avait mis toutes ses complaisances, tout son orgueil, dans la création d'une milice valaque, composée d'une batterie d'*artillerie*, d'un régiment de cavalerie et de trois régiments d'infanterie. Cette petite armée s'est assez mal tirée du rôle délicat que lui assignaient les circonstances. Elle a abandonné son prince, ou elle a été abandonnée par lui; elle a combattu pour les Russes contre les Turcs; maintenant elle demande à marcher avec ceux-ci contre ceux-là.

A cette tardive ardeur belliqueuse, il y a une bonne raison. Non contents de les russifier complétement, en leur imposant leur uniforme, leur casque à clocher de cuivre et leur discipline à coups de bâton et de soufflets, les Moscovites ont fini par jouer un tour abominable à ces guerriers inexpérimentés. Ils emmenèrent avec eux, bon gré mal gré, dans leur retraite sur Bouzéo, tous les artilleurs, et les fantassins du 3e régiment. Arrivés dans cette ville, ils les invitèrent à boire avec eux, en l'honneur de leur victoire permanente, et, pour se livrer avec plus

d'aisance aux délices de la boisson, ils leur conseillèrent de laisser leur fourniment militaire accroché aux faisceaux.

Les candides Valaques, altérés par une longue marche sous un soleil brûlant, ne demandaient pas mieux que de se rafraîchir à l'aise; mais quand, après avoir bu, ils voulurent reprendre leurs armes et leur équipement, ils se virent cernés par leurs convives qui les invitèrent à retourner chez eux sans ce fardeau inutile. Canons, fusils, gibernes, sabres, tout fut ainsi raflé en un tour de main. Les miliciens s'en allèrent les bras pendants comme des nigauds. Leurs anciens protecteurs n'ont qu'à bien se tenir, car si jamais ils en trouvent l'occasion, les protégés ne manqueront pas de se venger de compte à demi avec les Turcs ou avec le diable. Ils leur gardent, pour cet indigne affront, une rancune concentrée qui ne demande qu'à faire explosion.

Ce ne sont pourtant pas des soldats bien chatouilleux sur l'honneur militaire : chaque jour, je vois les officiers d'un poste placé sous mes croisées arracher à leurs hommes leurs casques de chevalier errant afin de leur administrer plus commodément une demi-douzaine de soufflets d'une seule volée. Que nos grenadiers viennent ici ! je doute qu'ils regardent de sang-froid cet avilissement de l'uniforme militaire, même sur le dos de soldats étrangers.

XXXVI[me] LETTRE.

Proclamation du général baron de Hess.

Bucharest, 29 août 1854.

En vertu d'un traité d'alliance et d'intervention amicale entre S. M. l'empereur François-Joseph et S. H. le sultan Abdul-Medjid, les troupes autrichiennes arriveront à la fin de cette semaine à Bucharest. Au moment de franchir la frontière valaque, leur général, le baron de Hess, a lancé une proclamation tellement équivoque et inconvenante qu'Omer-Pacha a cru devoir en interdire la publication, et a fait saisir tous les exemplaires envoyés ici. Cette pièce, curieuse à plus d'un titre, semble calquée sur le fameux manifeste que le prince de Brunswik lança contre la France *rebelle* au début de nos guerres révolutionnaires.

Les autorités valaques et musulmanes ont pris le parti de considérer ce document comme apocryphe, et, en attendant qu'il ait plu à la cour de Vienne de le modifier, Dervish-Pacha, commissaire de la Sublime-Porte, a cherché

à en neutraliser le mauvais effet sur la population, en publiant, lui aussi, un manifeste qui semble être la paraphrase contradictoire de celui de ce singulier médiateur.

Le général autrichien se pose en juge hautain et partial, ne faisant nulle différence entre les droits et la conduite de l'agresseur Nicolas et ceux du sultan traîtreusement attaqué; au contraire, le général turc spécifie formellement que l'intervention des armées de S. M. l'empereur François-Joseph n'a pour but que de *rétablir l'ordre troublé par l'injustice et l'arbitraire du gouvernement russe.*

Le général autrichien ne parle que d'autorité et de soumission forcée; il menace de toute la rigueur des lois militaires les rebelles qui oseraient ne pas rentrer dans le devoir; au contraire, le général turc fait appel à la loyale fidélité des Valaques envers le sultan, dont la paternelle sollicitude veille sur leur bonheur et leur prospérité : dans sa bouche, pas un mot de menace ou de violence; loin de là, il confirme le *pardon du passé, et le rétablissement des anciens privilèges et immunités,* qu'on aurait pu considérer comme justement abolis par l'invasion moscovite et la désertion des hospodars.

Enfin le général autrichien réclame de la population toute espèce de prestations en nature, qu'il annonce *devoir être payées plus tard en papier,* c'est-à-dire aux calendes grecques. Au contraire le général turc déclare que tous les *achats* que les troupes autrichiennes auront à faire dans le pays, *toutes les fournitures* qu'elles prendront, *devront d'abord être payés en argent comptant.*

Tout le monde ici, après le premier moment d'irritation, a fini par tourner en ridicule, comme elle le mérite, la proclamation hautaine de ces innocents croquemitaines

germaniques, qui viennent ici tout juste à propos pour ramasser les chapeaux après la bataille. N'est-il pas plaisant, en effet, que des pacificateurs étrangers à la querelle et aux périls, se montrent plus rodomonts que le souverain légitime lui-même, rentré dans ses droits par la force des armes? Quelle bouffonne interversion des rôles! Voilà un médiateur chrétien qui tient à des chrétiens un langage menaçant dix fois plus *turc* que celui du *Turc* victorieux!

Un autre acte officiel a causé ici une grande et fort agréable sensation : c'est la réponse de M. Drouyn de Lhuys aux dernières propositions de la Russie, à propos de son évacuation, prétendue volontaire, des principautés. Cette note diplomatique fort habile nous assure le concours de l'Allemagne, en faisant droit d'avance à ses trois principales réclamations contre la Russie : l'ouverture des bouches du Danube, la liberté de la Mer-Noire et l'abolition du protectorat moscovite sur les provinces danubiennes. Chacun ici voit dans ce dernier article un gage assuré de tranquillité pour l'avenir, parce que désormais le czar ne pourra plus attaquer le sultan et poursuivre ses projets sur Constantinople, sans attaquer directement l'Europe chrétienne. Avant de l'essayer, il y regardera à deux fois.

Le choléra, qui pendant quelques jours a emporté cent à cent cinquante soldats turcs dans Bucharest seulement, et par chaque vingt-quatre heures, commence à diminuer sous l'influence d'une température beaucoup plus froide. On espère que, d'ici à une semaine, il aura disparu complétement.

A la date des dernières nouvelles reçues de Varna, il paraît que l'intensité du fléau avait également beaucoup diminué dans cette ville. On attribuait en partie cet heu-

reux résultat à la purification de l'air et à la secousse morale causée par le terrible incendie du 12 août. Si cette explication n'est pas trop tirée par les cheveux, ce serait le cas de dire : à quelque chose malheur est bon.

Grâces à cette amélioration sanitaire des troupes anglo-françaises, grâces surtout à la préservation presque miraculeuse de la poudrière, demeurée debout et intacte au milieu de cet immense embrasement, l'armée alliée va enfin pouvoir sortir de sa longue torpeur, et se signaler par quelque action d'éclat.

On vient d'apprendre que l'expédition de Crimée était résolue et sur le point de s'exécuter. Deux considérations ont décidé, dit-on, cette grande affaire : 1° la nécessité de frapper un coup décisif avant la fin de la campagne, pour satisfaire l'opinion publique en France et en Angleterre et hâter la conclusion de la paix ; 2° la douceur des hivers dans la Crimée méridionale, dont le climat est presque aussi tempéré que celui de la Provence, ce qui permettrait à nos troupes de prolonger leurs opérations bien au-delà du terme que leur assignerait la chute des neiges en Valachie. Tout au moins, on leur assurerait d'excellents quartiers d'hiver, surtout si l'on a le soin de les cantonner au sud des montagnes du Jaïla.

Restera toujours la question de savoir si nos flottes pourront dominer la Mer-Noire pendant la mauvaise saison, ou si elles auront pu s'assurer auparavant l'abri de Sébastopol. L'opération est difficile, mais l'on croit ici à son succès, beaucoup plus qu'à celui de la haute diplomatie à Vienne et de la petite diplomatie à Bucharest, qui, toutes deux, se flattent d'arranger la question d'Orient, et de conclure la paix avant le printemps.

XXXVIIme LETTRE.

Intrigues contre le rappel des hospodars. — Intervention autrichienne. — Ouverture des bouches du Danube.

Bucharest, 5 septembre 1854.

A la guerre ont succédé les querelles des partis qui se disputent la dignité d'hospodar, que la Sublime-Porte doit établir prochainement. Bucharest, à peine délivré des angoisses que lui ont fait éprouver successivement les cosaques et les bachi-bozouks, se laisse aller de nouveau à sa gaîté insouciante et à toutes ses puériles dissensions. Il y a dans ce moment plus d'ambition, plus d'intrigues dans ce grand village demi-européen, demi-asiatique, que dans tout le reste de la chrétienté. Comme le trône à occuper est des plus humbles, il n'y a si petite vanité qui ne prétende s'y asseoir.

Les Turcs, eux, trouveraient tout simple de trancher le différend en transformant les principautés en pachaliks ordinaires, et, vraiment, ce serait la solution la plus rationnelle, *si les Turcs n'étaient pas des Turcs*, et si les Turcs pouvaient être maîtres chez eux ; car y avait-il rien

de plus anormal, de plus absurbe que l'état politique de ces provinces, qui étaient indépendantes et qui ne l'étaient pas; qui étaient vassales de la Porte et protégées de la Russie ; qui n'étaient ni tout à fait ottomanes, ni tout à fait moscovites; qui n'étaient, en un mot, ni chien, ni loup? Quel empire européen s'accommoderait de sujets équivoques comme ces Moldo-Valaques? Si les hospodars avaient été les vassaux d'une puissance chrétienne civilisée, au lieu d'être ceux des sultans, il y a longtemps que leur vassalité eût fait place à une sujétion réelle et complète, de même que toutes les vassalités du moyen-âge ont été absorbées par les grandes monarchies.

Aujourd'hui, les musulmans ne peuvent songer à accroître leur autorité aux dépens des populations chrétiennes; c'est trop tard pour eux : par intérêt ou par pudeur, aucune des puissances européennes n'y consentirait. Il ne reste d'autre parti à prendre que d'émanciper entièrement les principautés et d'en faire un petit Etat neutre, ou de rétablir à peu près l'ancien état des choses, en changeant seulement les éléments du protectorat. Cette dernière alternative, la moins raisonnable des deux, paraît devoir être celle que l'on adoptera, parce qu'elle se rapproche plus du régime précédent, et que certaines puissances voisines sont enchantées d'arranger les affaires de ce pays, de manière à pouvoir les déranger à la première occasion.

L'Autriche surtout, non contente de rétablir le gouvernement des hospodars sur les mêmes bases que par le passé, voudrait même restaurer, en triple participation, le prince Stirbey sur son trône. Mais la Sublime-Porte, trouve, non sans quelque raison, que ce prince vassal a

joué un rôle trop équivoque entre ses deux protecteurs, pour que le vainqueur doive lui rendre un pouvoir qu'il serait dans le cas d'employer en faveur du vaincu.

En effet, lorsque les Russes envahirent les principautés danubiennes, son premier devoir eût été de protester, et au besoin de se retirer, devant cette brutale agression contre son suzerain. Il n'en fit rien ; et, pis que cela, les consuls généraux de France et d'Angleterre ayant été, de la part du Divan, l'inviter officieusement à rompre toute relation avec les ennemis du sultan et à se ranger de son côté, comme il le devait, il déclina formellement cette proposition loyale. Pendant plusieurs mois, il chercha à louvoyer entre son devoir et la félonie, entre la justice et l'injustice, jusqu'au moment où des motifs personnels le déterminèrent enfin à se réfugier, non auprès de son seigneur suzerain traîtreusement attaqué, mais auprès d'une tierce puissance totalement étrangère à la querelle.

Cette conduite ambiguë du prince Stirbey a profondément mécontenté la Sublime-Porte, et, tant qu'elle le pourra, elle repoussera sa restauration dans les fonctions à peu près souveraines d'hospodar. Il est vrai que ce prince, bon administrateur d'ailleurs, a pour lui l'appui hautement déclaré de la Prusse et de l'Autriche, les sympathies secrètes de la Russie et celles d'un parti influent en Valachie ; mais la France et l'Angleterre soutiennent, dit-on, la résistance du Divan d'une manière peut-être moins avouée, mais plus efficace, et dans les principautés un parti aussi nombreux que puissant proteste contre cette restauration impolitique.

Dès son arrivée ici, Omer-Pacha, qui est particulièrement hostile au prince déchu, a autorisé, sinon encou-

ragé, des pétitions contre le retour du dernier hospodar, sans permettre cependant d'exprimer de vœu formel et nominatif en faveur de tel ou tel autre prince valaque. La question de nom propre reste donc réservée entre les nombreux prétendants à ce trône en tutelle.

On croit cependant généralement, ici, qu'Omer-Pacha a désigné clairement le futur hospodar des principautés danubiennes, en mettant le prince Stourdza à la tête de la légion moldo-valaque actuellement en formation. Proche parent du prince Stirbey, il a eu la loyauté, ou l'adresse, de rester fidèle à son souverain, comme son autre parent le prince Ghika, et il se pourrait bien, en définitive, que ce dernier prétendant, qui a aussi son parti, obtînt, quoiqu'absent, le prix disputé par tant de concurrents.

Au milieu de toutes ces ambitions rivales, l'ancien sous-officier croate déserteur, Omer-Pacha, devenu, de par le sort des combats, arbitre dispensateur de couronnes, se voit adulé, courtisé, encensé dans Bucharest, presque autant que jadis Napoléon à Dresde. Ses antichambres sont peuplées de princes et de boyards : si le général baron de Hess devait se rencontrer ici avec le généralissime turc, cette grandesse valaque serait en vérité forcée de se mettre en quatre pour flatter également ces deux puissances. Ce malheur ne sera pas à craindre, car Son Altesse ottomane va, dit-on, céder la place à Son Excellence autrichienne. En vertu du traité d'intervention, les troupes turques évacueraient la Valachie ; il n'en resterait que 10,000 hommes environ à Bucharest, sous les ordres du général de division Dervisch-Pacha, commissaire impérial de la Sublime-Porte auprès de l'armée médiatrice, dont l'avant-garde est arrivée dimanche soir aux portes de

la capitale. Aujourd'hui mardi, la division commandée par le général comte Coronini est campée à une lieue en avant des faubourgs. Quelques détachements et les officiers d'administration, chargés de préparer l'installation des troupes, ont seuls paru en ville.

Ce n'est que demain que ces vingt ou trente mille guerriers autrichiens doivent faire leur entrée triomphale dans Bucharest. Que leurs lauriers leur soient légers !

Il paraît que ces précieux troupiers impériaux, qui ne sont pas habitués à la rude vie des camps, comme le sont nos Africains, entendent vivre ici en garnisaires, chaudement et commodément logés dans les maisons particulières; ils n'en demandent que six cents pour les officiers et sept mille pour les soldats, une bagatelle! Puis le feu, la chandelle, les rations, le lit et le reste. Les Valaques n'auront qu'un parti à prendre : coucher sous la tente, tandis que les Kaizerliks se dorloteront dans leurs lits. On ne saurait trop bien choyer de tels médiateurs.

Je ne sais si je me trompe, mais il se pourrait bien que ces arbitres qui viennent arranger les affaires d'autrui eussent avant peu de la peine à arranger les leurs.

Il ne fallait pas tant de maladroites prétentions germaniques pour aliéner complétement les sympathies déjà très-équivoques de la population roumaine à l'égard des soldats de Sa Majeté impériale et royale apostolique. Seule, la colonie allemande s'apprête, par esprit de nationalité, à faire une brillante réception à ses compatriotes; mais la masse du peuple valaque, si franchement enthousiaste pour les troupes d'Omer-Pacha, restera très-froide, sinon décidément malveillante.

Le petit nombre de soldats français qui sont ici et les

Turcs ne sont pas mieux disposés vis-à-vis de leurs alliés de fraîche date. Je ne parle pas de la foule des émigrés hongrois et polonais que l'arrivée de leurs vieux ennemis force Omer-Pacha de renvoyer de son armée. Cette élimination paraît avoir été une des principales causes accessoires du traité d'intervention autrichienne; elle irrite vivement Son Altesse le général en chef, dont elle énerve l'armée, en la privant de ses meilleurs officiers, et de plus elle ravive contre l'Autriche d'implacables animosités.

Le renvoi de ces exilés ne suffira pas sans doute à satisfaire le baron de Hess. Il ne peut manquer d'exiger aussi le licenciement de la légion moldo-valaque à peine formée par les ordres d'Omer-Pacha, sous les auspices du prince Stourdza, son chef honoraire, et sous le commandement effectif du comte Zamoïski, dont la nationalité polonaise doit suffire pour faire condamner toute la bande, aussi bien par le cabinet de Vienne que par celui de Saint-Pétersbourg.

Cette légion est la contre-partie sérieuse de la burlesque légion des croisés grecs, dans laquelle les autorités moscovites avaient enrôlé sous la bannière de la croix une cohue de vagabonds et de bandits phanariotes, véritables bachi-bozouks orthodoxes qui jamais n'ont osé affronter dix contre un les bachi-bozouks musulmans.

Pour les encourager, les Russes leur avaient promis le pillage de la Bulgarie. Ces braves Grecs ne demandaient pas d'autre paie, mais ils auraient préféré le butin sans péril.

Cela est triste à constater ! Le contraste de ces deux espèces de troupes irrégulières représente assez bien celui

qu'offrent les deux populations rivales : les Byzantins et les Turcs leurs tyrans. Toutes deux sont également iniques et avides de rapines, avec cette différence que ceux-ci ont au moins conservé les vertus militaires de la conquête, tandis que ceux-là n'ont gardé, sauf de nobles et trop rares exceptions, que les lâchetés et les vices qui ont amené leur asservissement.

On a beau dire, il ne suffirait pas qu'un congrès décidât que les premiers commanderont aux seconds, pour intervertir la nature même des choses, et faire que la poltronnerie puisse dominer la bravoure.

Au reste, les officiers russes eux-mêmes ne se gênaient pas pour exprimer le profond mépris que leur inspiraient ces drôles d'auxiliaires, et pour en plaisanter avec les Français de Bucharest, qu'ils fréquentaient, il est bon de le noter, de préférence à tous les autres étrangers établis dans cette ville.

Bon nombre de ces gentilshommes ayant voyagé en France et comparé notre armée avec la leur, ne dissimulaient nullement à nos compatriotes la crainte raisonnée que leur inspirait l'intervention française, car ils reconnaissaient franchement la supériorité incontestable de science, d'organisation et d'expérience de nos troupes. Indépendamment de cette considération purement militaire, plusieurs, même parmi les officiers supérieurs les plus éminents, exprimaient sans détours à leurs amis français leurs vifs regrets d'être forcés de combattre la nation qu'ils aiment, qu'ils estiment le plus, et dont semblent les rapprocher tout naturellement, l'éducation, la langue, le caractère, la sympathie, et l'absence d'intérêts directement opposés.

Sans doute, il y avait bien par-ci par-là quelques larmes de crocodile dans ces tendres épanchements moscovites; mais la plupart étaient tellement empreints de sincérité, ceux qui parlaient ainsi le faisaient avec une si loyale bonhomie, ils admiraient de si bonne foi les exploits de nos troupiers africains, ils riaient de si bon cœur de leurs bizarres jovialités, ils ramenaient toujours si complaisamment la conversation sur ce sujet de leurs prédilections, qu'on ne pouvait guère douter de leur franchise. Chose certaine, c'est que généralement ces officiers russes montraient vis-à-vis des Français une politesse parfaite, et les protégeaient d'une manière toute spéciale, beaucoup mieux que ne le faisaient les autorités valaques.

Il paraît que le général Dannemberg en particulier, un des meilleurs chefs de l'armée russe, et un des moins écoutés, avait eu le don de se concilier l'affection de nos compatriotes, par ses façons généreuses et bienveillantes, autant que par la distinction de son caractère. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, encore vert, actif et plein de cœur; il demeurait à l'hôtel de *Paris*, tenu par un Français. Souvent il faisait jouer sur ses genoux la petite fille de son hôte, par laquelle il se laissait débonnairement tirer les moustaches; et quand une grosse larme venait mouiller ses yeux, il s'excusait naïvement en disant : « Moi aussi j'ai une pauvre petite fille comme la vôtre; je l'ai laissée bien loin d'ici, et peut-être ne la reverrai-je pas. »

Beaucoup d'autres officiers russes se montraient également très-sensibles, quand un ordre subit venait les séparer des affections qu'ils avaient liées à Bucharest.

A côté de ces cœurs à demi-francisés, les vrais, les purs Moscovites de la vieille roche, se faisaient remarquer par leur impassible dureté et leurs rodomontades de Tamerlan. Ces ours de Sibérie témoignaient en toute occasion aux Français, particulièrement aux Anglais, et même aux Autrichiens, une haine farouche et fanatique, dont nous ne pouvons nous faire une idée qu'en la comparant à celle des têtes rondes de Cromwel pour les papistes, ou à celle des janissaires de Mahomet II pour les ghiaours.

Aux yeux de ces sauvages puritains, toute l'Europe à l'occident de la Dwina et du Dniéper n'est qu'un ramassis de païens corrompus, que Dieu doit livrer à la sainte Russie pour en faire litière sous ses pieds. Les Grecs eux-mêmes, à leur avis, ne sont que des chrétiens *dégénérés*, qui ne peuvent rentrer dans le giron de l'orthodoxie et assurer leur salut éternel, qu'en se réfugiant sous la protection du knout trois fois saint du patriarche empereur de Saint-Pétersbourg.

Ce qu'il y a de plus curieux, ce qui achève de peindre la vilenie grecque, c'est d'entendre tous ces Grecs phanariotes, publicains, usuriers, espions et sangsues de la Valachie, faire chorus avec ces vieux tartares encroûtés qui les méprisent insolemment, et épouser leurs préjugés, leurs antipathies, leurs tyrannies qu'ils exagèrent jusqu'à la bouffonnerie.

Les Russes ont menacé, en se retirant, de rechercher et de châtier sévèrement, à leur retour dans les principautés, les individus qui montreraient de la sympathie pour la cause du sultan. Si les Turcs, adoptant ces proclamations comminatoires pour règle de leur conduite,

recherchaient maintenant les gens qui se sont compromis trop ouvertement pour les Russes, il ne resterait pas un Grec en liberté dans Bucharest. Leur vanité, leur jalousie, leur animosité héréditaire contre les populations roumaines les ont tous jetés dans les bras des envahisseurs qu'ils regardaient sottement comme les auxiliaires de leurs passions.

Loin de là, l'autorité musulmane a fait preuve d'une noble générosité vis-à-vis de ses ennemis avoués. Nul n'a été recherché pour le passé; et l'on peut dire, à l'honneur du vainqueur, que sa victoire a été exempte de toutes représailles, de toute rancune: elle n'a été souillée par aucune des violences qui ont signalé l'usurpation, sans combat, de la Russie.

Les Grecs, d'abord terrifiés par la déconfiture de leurs amis, et par la crainte du châtiment qu'ils méritaient, n'ont pas tardé à reprendre courage en voyant qu'on les laissait tranquilles. On ne nous punit pas, dirent-ils avec leur jactance ordinaire, c'est qu'on nous craint; et ils se sont mis à recommencer leurs intrigues habituelles, à faire circuler les bruits les plus fâcheux sur les opérations des armées alliées.

Un incendie éclate à Varna; ils disent partout que l'explosion de la poudrière a fait sauter en l'air trente mille Français, ni plus ni moins, et que pour cela l'expédition de Crimée est rendue impossible.

Quelques jours après, le bruit se répand à tort que l'expédition est partie; ils s'autorisent alors d'un grand vent qui souffle à Bucharest pour affirmer qu'une effroyable tempête a englouti les flottes alliées.

On dit que nos troupes ont débarqué en Crimée, vite ils imaginent un massacre de vingt mille de nos soldats.

Ce matin encore, ces infatigables nouvellistes de malheurs, qui n'oseraient pas regarder en face un seul de ces hommes qu'en paroles ils tuent par milliers, colportent partout en ville le bruit sinistre d'une grande bataille à Ibraïla, dans laquelle les troupes égyptiennes auraient été anéanties. Or, d'après les renseignements certains que j'ai pris sur la position des divers corps d'armée, ottomans et russes, cette grande bataille est tout bonnement une impossibilité.

Une mesure récente d'Omer-Pacha a fini par rabattre l'insolence de ces phanariotes; ç'a été le renvoi du consul hellène leur chef, qui avait continué à remplir ici ses fonctions pendant l'occupation moscovite, quoique la Sublime-Porte lui eût retiré son exéquatur.

La nouvelle de la prise de Bomarsund, qui est arrivée là-dessus, a produit sur ces fanfarons, pour le compte d'autrui, l'effet d'un coup de tonnerre. En apprenant, à ne pouvoir en douter, que cette forteresse de granit avait été enlevée d'assaut, en un tour de main, par nos chasseurs, tandis qu'en un mois toute l'armée moscovite n'a pas pu s'emparer d'une bicoque comme Silistrie, ils ont commencé à douter de leurs invincibles protecteurs. Ils finiront par les bafouer encore plus qu'ils ne les ont exaltés, quand ils auront vu tomber Sébastopol.

Hier au soir, Omer-Pacha a reçu des dépêches qui lui apprennent positivement le départ si souvent annoncé, si souvent contredit, si longtemps retardé, de notre expédition de Crimée. Une première division de la flotte a dû mettre à la voile dimanche dans la journée. Son Altesse

elle-même a porté cette nouvelle à notre consul général.

En attendant que Sébastopol, ce bras droit de la puissance moscovite, soit brisé, on a repris à la Russie la position, commercialement parlant, bien plus importante de Sulina. Je ne vous parle ici de cette conquête, déjà vieille de plusieurs semaines, que pour vous rappeler une accusation, toujours énergiquement niée par le gouvernement russe toutes les fois qu'elle fut formulée contre lui : celle d'obstruer à dessein cette unique bouche navigable du Danube.

On a pu douter en France, loin des lieux, de cette espèce de crime de lèse-civilisation. Mais à Ibraïla, à Galacz et dans toutes les places de commerce du bas Danube, le fait est bien avéré. La Russie voulait, et elle a fait tout son possible pour cela, fermer au commerce européen cette entrée de la Mer-Noire, de même que celle du Bosphore. Son double but était d'abord de dominer, d'accaparer cette mer intérieure, et ensuite de faire refluer sur le port russe d'Odessa tout le commerce des principautés danubiennes.

Pour atteindre ce louable résultat, la Russie n'avait qu'à s'en rapporter au zèle intelligent du commandant du fort de Sulina, dont les loyaux services en ce genre trouvaient une large récompense dans les magnifiques revenus que lui procuraient les droits prélevés sur le transbordement des navires; aussi, stimulé par son intérêt personnel, cet estimable fonctionnaire ne se contentait pas de négliger et d'empêcher même, au besoin, tout travail de draguage sur la barre du fleuve; afin d'aider, autant que possible, à l'envasement du chenal navigable, déjà fort étroit, il y faisait encore jeter des sacs de terre qui favorisaient l'accumulation des dépôts limoneux en brisant le courant.

Des marins ont souvent été témoins du fait, et, il y a quelques années, un capitaine anglais, ayant été forcé de mouiller sur la barre, retira un de ces sacs de terre accroché à la patte de son ancre. La même révélation matérielle s'est manifestée plusieurs fois; mais comme c'était à des marins russes, autrichiens, turcs, grecs ou valaques, les seuls à peu près qui fréquentent assidûment ces parages, on comprend que la publicité n'ait pas pu s'en emparer, et constater le fait aussi clairement qu'il eût été à désirer.

Ce dernier incident que je vous cite m'a été raconté, avant-hier, par un négociant français d'Ibraïla, qui m'en a dit bien d'autres sur les manœuvres de la Russie et de ses agents dans ces parages; manœuvres que la coalition des puissances occidentales a pour but de déjouer pour toujours, en refoulant cette puissance usurpatrice chez elle, et en la faisant reculer de cent ans.

XXXVIII[me] LETTRE.

Entrée des troupes autrichiennes à Bucharest.

Bucharest, mercredi 6 septembre 1854.

La division autrichienne du général Coronini, forte d'environ 12,000 hommes, vient de faire, aujourd'hui à midi, son entrée solennelle dans Bucharest. Les troupes turques et la milice valaque lui ont immédiatement cédé quelques-uns des principaux postes de la place.

Par esprit bien entendu de nationalité, la colonie allemande a fait un bon accueil à ses compatriotes ; mais, du reste, sans inspirer aucune sympathie et encore moins d'enthousiasme, ce spectacle militaire n'a excité qu'une assez vive curiosité chez le peuple si impressionnable de cette grande ville. Dès le matin, une foule d'équipages, de piétons et de cavaliers remplissait le *Podou-Mogochoï* et la belle avenue de la chaussée, de chaque côté de laquelle les troupes étaient rangées en bataille. Les Turcs à droite parallèlement à la promenade, les Autrichiens à gauche perpendiculairement, de manière à former la po-

tence avec la division ottomane. Ils étaient disposés sur trois lignes, en travers de la plaine de Kolentina : les deux premières composées d'infanterie hongroise, italienne et croate, et d'un bataillon de chasseurs; la troisième, d'un régiment de lanciers polonais-galliciens, d'une batterie d'artillerie et d'un équipage de pont.

Toutes ces troupes, habillées de jaquettes blanches ou brunes et de pantalons bleu-clair, larges ou collants, sont plus remarquables par la propreté et le confort de leur tenue, qui sent encore la caserne, que par leur allure martiale. Sans être du métier, il est facile de voir, par la simple comparaison, que leur équipement, quoique bon, est bien inférieur à celui de notre armée et surtout à celui de nos corps d'élite. Ce sont des troupes moins brillantes à la parade que celles de l'Angleterre, peut-être aussi braves à la bataille, mais qui ne résisteraient pas davantage aux fatigues d'une campagne en Afrique.

Les caissons d'artillerie ressemblent aux nôtres; ceux des fusées à la congrève, très-longs et très-étroits, sont façonnés en forme de selle; au lieu de s'asseoir dessus, les servants des pièces y montent à califourchon les uns derrière les autres, comme les quatre fils Aymon sur leur unique cheval.

Les bateaux des pontoniers sont divisés en trois parties, portées séparément sur les chariots : la proue, la poupe et le milieu. Cela facilite le transport aux dépens de la solidité des ponts.

Les chasseurs à pied ont, au lieu de notre excellent sabre-bayonnette, une bayonnette ordinaire aplatie, en forme de glaive, et incommode à la main. Du reste, il ne paraît pas que, hors le service de tirailleurs, ces troupes

d'élite soient dressées à manœuvrer au pas de course, surtout en bataillon serré.

L'infanterie, coiffée du même schako que la nôtre, n'est pas à beaucoup près aussi bien outillée et équipée pour faire face à tous les besoins de la vie de campagne. Les soldats ne portent pas comme les nôtres des pioches, des pelles, des haches, des couperets, des ustensiles de cuisine, leur couverture de laine et leur tente-abri. S'ils en sont moins chargés et plus lestes, ce qui est vrai, ils sont aussi bien plus exposés aux privations et aux maladies du bivouac, dans un pays à demi barbare comme les principautés. Pour s'en convaincre, il suffisait de voir la longue file de traînards, d'écloppés et de malades qui suivaient dans des chariots ou sur des chevaux la colonne autrichienne à peine sortie de ses casernes, après quelques jours de marche sans difficultés et sans combat. Quelle différence avec nos bataillons de zouaves et de chasseurs de Vincennes, arrivant au grand complet de Gallipoli à Constantinople, après s'être creusé leur route la pioche à la main, au moment des plus fortes chaleurs et en portant sur leur dos, suivant leur expression, *toutes les commodités de la vie !*

Tous les hommes de cette division autrichienne, généraux, officiers et soldats, portaient à leur coiffure des rameaux de chêne, non pas en signe de victoire, ainsi que le prétendaient les railleurs, mais, au contraire, comme emblème de paix et de conciliation. Pourquoi prêter d'avance un ridicule immérité à des soldats que leur fausse position condamne à en subir bien d'autres justement ?

On a remarqué, avec plus de raison, l'absence des officiers hongrois et polonais dans la division turque aussi

bien que dans l'état-major d'Omer-Pacha. Tout le monde a compris que cette élimination avait été impérieusement exigée par les nécessités politiques du moment. Elle n'en est pas moins fâcheuse, dans l'intérêt de la dignité ottomane, car elle est entachée d'une profonde ingratitude contre les meilleurs militaires de l'armée du sultan.

Tous ces pauvres exilés, encore une fois déchus de leur positions, ceux surtout qui commandaient les cosaques de la Dobrutscha, s'étaient rassemblés dans un des hôtels de *Padou Mogochoï*, d'où ils regardaient défiler, d'un air railleur, les soldats innocents de Sa Majesté impériale et royale apostolique.

A dix heures précises, S. A. Omer-Pacha, en uniforme de maréchal osmanli et portant le grand cordon de la Légion-d'Honneur, est arrivé sur le champ de manœuvre, suivi de son brillant cortége de pachas, de princes et de boyards, au milieu desquels on distinguait le prince Cantakuzène, grand logothète de Valachie.

Le général Coronini est accouru au-devant du généralissime turc pour présenter ses respects à cet ancien déserteur de l'armée autrichienne, absous par la gloire. L'entrevue a été beaucoup plus cordiale qu'elle n'aurait pu l'être, si toutefois elle avait été possible, avec le malencontreux signataire de la proclamation que vous connaissez.

Les états-majors des deux armées se sont réunis, confondus en un seul cortége princier, dans lequel on voyait, pêle-mêle, des uniformes de toutes les nations européennes, la Russie seule exceptée.

La revue a commencé aussitôt par les troupes autrichiennes, et s'est terminée par l'inspection de la division

turque que le général Coronini a examinée avec beaucoup de curiosité, comme un homme fort étonné que de pareils soldats aient pu résister aux superbes grenadiers de l'autocrate.

Après une salve de vingt et un coups de canon tirés par l'artillerie autrichienne, en l'honneur de S. A. Omer-Pacha, les troupes de Sa Majesté impériale et royale apostolique se sont enfin mises en marche pour entrer dans Bucharest. La chaussée de la promenade, dans presque toute sa longueur, était garnie de spectateurs ; la foule se pressait encore plus compacte, la curiosité se manifestait plus vive aussi dans l'immense rue de Mogochoï par où l'armée devait défiler. La population accourue de tous les autres quartiers de la ville remplissait les bas côtés et les trottoirs de cette large voie de communication ; toutes les fenêtres des échoppes et des hôtels de boyards étaient occupées par des femmes du peuple et par des dames en toilettes élégantes.

Partout je remarquais une vive curiosité, l'attente d'un spectacle intéressant, une indifférence assez joviale, et rien de plus. J'ai suivi constamment la tête de la colonne, nulle part je n'ai aperçu le moindre symptôme d'enthousiasme ou même de bienveillance réelle. Seulement quelques Valaques, suivant leur habitude un peu servile, saluaient humblement les généraux et jusqu'aux simples capitaines. Je ne m'étonne de rien en ce genre, depuis que j'ai vu, sur la promenade publique de Giurgéwo, une vingtaine de Valaques de tout âge, de tout rang, se lever de leurs siéges et rester tête nue, le sourire aux lèvres, le petit doigt à la couture du pantalon, pendant le défilé majestueux d'un major de cavalerie autrichienne, qui débar-

quait du steamboat de Vienne. Les mœurs moscovites ont déteint sur les Roumains.

Omer-Pacha, qui avait présidé au défilé, après la revue, occupait, en rentrant en ville, la tête de la colonne avec les deux états-majors réunis. Son Altesse paraissait fort épanouie : peut être pensait-elle au contraste frappant de cette froide réception faite à ses alliés, avec l'ovation enthousiaste qui avait signalé son arrivée à Bucharest.

XXXIXme LETTRE.

Restauration du prince Styrbey.

Bucharest, 10 septembre 1854.

Une dépêche de l'ambassadeur de France à Vienne, arrivée ces jours-ci à Bucharest, recommande à tous nos agents consulaires dans les principautés de rassurer la population sur la sincérité et la loyauté parfaite de la coopération de l'Autriche avec les puissances occidentales, dans son intervention armée en Valachie. Cette espèce de circulaire, qui témoigne assez des sentiments d'antipathie et de défiance du peuple valaque à l'égard de la puissance médiatrice, autant que de la loyauté de notre propre diplomatie, ne suffira pas, je le crains, a concilier à nos alliés la faveur populaire.

Un nouvel incident, arrivé avant-hier, semble fait exprès pour rendre ce résultat problématique et raviver toutes les méfiances qu'avait d'abord excitées la proclamation du général de Hess. Je vous ai plusieurs fois entretenu de la répugnance qu'éprouvent Omer-Pacha et le

Divan à rétablir le prince Stirbey dans la dignité d'hospodar, qu'il n'a su ni abandonner ni conserver à propos. Jusqu'à présent l'Autriche s'était bornée à désirer, à conseiller amicalement cette restauration, impopulaire auprès des Roumains comme auprès des Turcs; mais personne ne pensait qu'elle dût jamais l'imposer presque d'autorité.

On se trompait, à ce qu'il paraît. Dès le lendemain de son entrée à Bucharest, le général Coronini a exhibé à S. A. Omer-Pacha et au commissaire impérial Dervish-Pacha un firman de la Sublime-Porte, venu directement de Vienne, et par lequel le souverain padischa réintègre le prince Stirbey dans le plein exercice de son autorité d'hospodar de Valachie.

Omer-Pacha, lui aussi, avait reçu un firman semblable avant de partir de Routschouk : seulement il avait cru devoir en subordonner l'accomplissement aux convenances d'une politique mieux informée. Or, il a trouvé en arrivant ici les esprits des boyards et du peuple tellement opposés au retour de l'hospodar déchu, et les pachas de son entourage sont tellement d'accord avec les esprits ou avec les bourses des boyards, qu'il a cru sage de suspendre l'exécution des volontés de son souverain, et de lui demander de nouvelles instructions, basées sur les explications qu'il lui a transmises touchant l'état des choses en Valachie.

Ces considérations, fortement appuyées par le consul général d'Angleterre et la majorité de l'administration roumaine, ont déterminé le général autrichien a attendre, malgré les ordres formels et pressés de sa cour, la réception de la réponse du Divan, laquelle doit arriver demain.

Le bruit de cette restauration exigée par l'Autriche et refusée par Omer-Pacha s'est répandu dans la ville, et n'a pas peu contribué à redoubler l'animosité de tous les partis contre le prince hospodar, passé et futur, dont personne ici ne veut au présent, excepté Coronini.

Les boyards, suivant leur usage invariable, se coalisent contre le candidat autrichien, qui semble avoir le plus de chances de succès, comme ils se sont toujours retournés contre tous leurs hospodars, par cela seul qu'ils étaient hospodars, par jalousie, par impatience du pouvoir, ou par amour des nouveautés et des intrigues.

A ces rivalités nationales et pour ainsi dire domestiques, se joint en ce moment contre le prince Stirbey, non seulement l'opposition politique des plus sages conseillers du sultan, mais aussi et surtout l'hostilité intéressée des pachas influents qui, par l'impérieuse intervention de l'Autriche dans le débat, se voient frustrés des menus bénéfices que leur promettait la concurrence de tant d'aspirants à la quasi-principauté de Valachie. Car, on peut bien en convenir sans offenser les consciences élastiques de certains personnages influents, depuis longtemps ils avaient contracté l'habitude d'adjuger ce tiers de couronne au plus offrant et dernier enchérisseur, ni plus ni moins que le faisaient jadis les cohortes prétoriennes pour le trône du monde.

Ces mêmes calculs sont la seule raison de l'opposition que rencontre chez presque tous les pachas une autre proposition appuyée par les meilleurs esprits de la Valachie, et, dit-on, fort approuvée par le gouvernement français. Il s'agirait de réunir sous le sceptre d'un prince héréditaire les deux principautés en un seul Etat neutre et indépen-

dant, comme la Suisse et la Belgique, avec la garantie des puissances européennes : au besoin même, et selon les chances de la guerre, on arrondirait ce petit royaume par la restitution de son ancienne, de sa plus belle province, la Bessarabie. La Turquie gagnerait, en échange d'un tribut insignifiant et d'une suzeraineté purement honorifique, un boulevart assuré contre les agressions de la Russie qui ne pourrait plus l'attaquer sur les bords du Danube qu'en frappant une nation chrétienne étrangère au débat, et en insultant toutes les puissances de premier ordre.

Cet arrangement si avantageux pour le sultan ne le serait pas moins pour le reste de l'Europe, dont il assurerait la paix, et pour les principautés moldo-valaques, dont il terminerait les incessantes agitations, en asseyant leur gouvernement sur une base plus stable que les *élections* du Divan.

Malheureusement pour les pauvres Roumains, trop de gens sont intéressés chez eux et hors de chez eux à la confusion, à l'instabilité de leurs affaires, pour que l'on puisse espérer le succès d'un plan si rationnel, dont la France est peut-être seule assez loyale pour souhaiter la réussite.

On parle encore ici, entre beaucoup d'autres projets d'avenir, de transformer Odessa ou Sébastopol en port franc et neutre, sous la protection de toutes les puissances maritimes. Ce serait un refuge et une grande place de commerce ouverts librement à toutes les marines du monde, dans cette mer si longtemps fermée par une politique jalouse.

Sébastopol conviendrait mieux, dit-on, sous le rapport d'une facile défense contre les attaques futures de la Russie; mais Odessa serait plus favorablement situé pour un

port de commerce, au centre même des pays producteurs de céréales. Si cette ville restait plus facilement exposée aux envahissements des Moscovites, du moins ceux-ci ne pourraient jamais la garder contre les flottes alliées maîtresses de la mer. Assurément, ce serait là un très-judicieux emploi de la peau de l'ours du nord; il n'y manque plus qu'une chose : c'est de le tuer. Et s'il faut en juger du succès définitif par l'enthousiasme avec lequel l'armée alliée s'est embarquée dans cette périlleuse entreprise, la bête n'a qu'à bien se tenir, la chasse sera rudement menée.

Au reste, on ne peut tarder à savoir le résultat des premiers coups qui lui auront été portés, car la fameuse expédition de Crimée est bien partie, dimanche passé, comme je vous l'ai mandé, suivant les dépêches reçues par Omer-Pacha.

Les différentes escadres ont mis successivement à la voile, du 2 au 7 de ce mois, pour la rade de Baltchick, d'où la flotte alliée tout entière, suivie de ses innombrables transports, a dû cingler en ordre de bataille, aujourd'hui même, vers les côtes de Crimée. Je regrette vivement que des circonstances indépendantes de ma volonté ne me permettent pas d'assister à ce départ solennel de la plus colossale, de la plus hardie expédition qui ait jamais traversé les mers.

P. S. 12 septembre. Tous les petits nuages qui menaçaient d'assombrir la lune de miel de l'alliance austro-turque se sont dissipés pour le moment; les deux époux ne songent plus qu'à banqueter. Le général comte Coronini ayant passé à Omer-Pacha la casse du firman restaurateur de l'hospodar déchu, Son Altesse ne pouvait décemment refuser à Son Excellence autrichienne le séné

de la proclamation du baron de Hess : après quelques corrections anodines qui neutralisent son venin, elle a enfin été affichée dans Bucharest, et maintenant la meilleure harmonie règne officiellement entre les états-majors des armées valaque, turque et autrichienne. Elle se manifeste par une série ininterrompue de fêtes et de banquets, auxquels sont invitées toutes les sommités administratives et nobiliaires, ainsi que les consuls généraux présents à Bucharest.

Avant-hier, S. A. Omer-Pacha offrait dans son hôtel un grand banquet en l'honneur du général autrichien. Mêlés aux officiers chrétiens, les pachas turcs, oubliant leur prophète, buvaient autant et plus que leurs convives. Le généralissime de l'armée ottomane a porté le premier toast à S. M. l'empereur François-Joseph. Le général *Coronini* lui a répondu par la santé de S. M. le sultan Abdul-Medjid. Omer-Pacha s'est alors levé une seconde fois pour proposer un toast collectif à la santé de LL. MM. l'empereur des Français et la reine de la Grande-Bretagne.

Hier, le prince Constantin Cantakuzène réunissait dans un bal magnifique toutes les autorités civiles et militaires de Bucharest. Quand je dis toutes, le mot n'est pas exact, car on exclut précisément de ces fêtes et du monde officiel de ce pays reconquis ceux qui auraient le plus de droits à y figurer honorablement, ceux qui, entrés les premiers dans la ville évacuée par les Russes, ont reçu les premiers hommages des autorités valaques, et spécialement ceux du grand Vornik Cantakuzène. Je veux parler des officiers cosaques polonais, Scander-Beg et Sadick-Pacha, dont la vue offusque les alliés de la Turquie plus que ses ennemis.

XLme LETTRE.

Défense intimée par le comte Coronini à Omer-Pacha de continuer les hostilités contre les Russes sur la frontière du Pruth. — Débarquement des armées alliées en Crimée.

Bucharest, 19 septembre 1854.

La réponse du Divan aux observations d'Omer-Pacha, touchant la restauration du prince Stirbey dans ses fonctions d'hospodar, est arrivée mercredi dernier. La Sublime-Porte n'a pas cru devoir tenir compte des difficultés de la position et des antipathies vraies ou fausses du peuple valaque; elle maintient purement et simplement la parole donnée à l'Autriche, et son firman de réintégration.

Omer-Pacha n'avait plus qu'à se conformer aux volontés, itérativement exprimées, de son souverain. Dès le lendemain du conseil, tout étant convenu entre Son Altesse et le général comte Coronini, le consul général d'Autriche est parti pour Vienne, afin d'y aller chercher lui-même le prince détrôné. Ainsi, l'on peut considérer cette grave affaire comme complétement arrangée. Ce précédent fait naturellement préjuger d'avance une restauration sem-

blable du prince Ghika dans la dignité d'hospodar de Moldavie.

A défaut d'autres bons résultats politiques, cette double restitution de couronne aura cet avantage de mieux constater l'usurpation moscovite qui, tout en se targuant de faux semblants de légitimité exagérée et sous prétexte de protéger les principautés, en avait effrontément escamoté la souveraineté.

Au surplus, les deux princes moldo-valaques se montrent, dit-on, beaucoup moins jaloux de leur pouvoir que le cabinet de Vienne.

Le prince Ghika, retiré en France, s'y trouve bien, et ne paraît pas pressé de renoncer aux doux loisirs que lui ont faits ses protecteurs moscovites. Le prince Stirbey, plus ambitieux, se trouve, de son côté, fort empêché par une cruelle infirmité qui le retient à Vienne et lui interdit, peut-être pour toujours, de prendre une part active au gouvernement de son pays. D'ailleurs, lors même que sa santé s'améliorerait assez promptement, l'opposition que son rétablissement dans la dignité d'hospodar soulève parmi les boyards, pourrait suffire à le dégoûter de toute idée de restauration autrichienne.

Cette opposition s'est déjà traduite en faits par les démissions collectives d'un grand nombre de hauts fonctionnaires valaques, qui se sont retirés de l'administration aussitôt qu'ils ont connu la détermination officielle de la Sublime-Porte au sujet de la réinstallation des hospodars déchus.

Le plus influent de tous, par sa position et par sa famille, le prince Cantakuzène, a déposé entre les mains d'Omer-Pacha sa démission de grand logothète de Valachie.

Ses deux fils n'ont pas manqué de suivre l'exemple paternel : l'aîné, ministre de la justice par intérim, et le second, gouverneur du district de Bucharest, ont également renoncé à leurs fonctions, de même que MM. Emmanuel Baliano et Alexandre Ghika, surnommé *Katchoula-naré*, le *gros bonnet*, deux grands boyards qui n'occupaient des postes importants dans l'administration de leur pays que dans l'espoir, dit-on, de s'en faire un marche-pied pour arriver au trône d'hospodar. Sans avoir les mêmes visées ambitieuses, Aristide Ghika, Jean Soutzo, et une foule d'autres personnages marquants, se sont aussi retirés devant la prochaine restauration du prince Stirbey, auquel ils refusent le concours de leur talent ou de leur influence aristocratique.

Ces bouderies, ces intrigues valaques ne sont qu'un innocent vaudeville, auprès des sombres préoccupations que cause l'étrange manière dont l'Autriche semble comprendre son intervention dans les principautés. Les choses en sont venues à ce point de gravité, qu'aux premiers sentiments de concorde amicale a failli succéder sans transition une hostilité déclarée et sanglante. Voici les faits, tels qu'ils m'ont été rapportés par un écho très-fidèle du quartier général.

Omer-Pacha se préparait activement à poursuivre ses avantages en franchissant le Pruth sur les talons des Russes, afin de reporter les ravages de la guerre sur le territoire ennemi, et favoriser, par cette puissante diversion, le succès des armées alliées en Crimée. Le généralissime ottoman comptait sans son hôte, le comte Coronini, qui, au moment où il allait reprendre l'offensive, lui a signifié en termes formels que la cour de Vienne

s'opposerait, même par la force, à toute violation de la frontière moldo-moscovite.

Son Excellence allègue pour raison que le but de l'intervention autrichienne n'étant nullement de prendre part à la guerre contre S. M. l'empereur Nicolas, mais seulement d'assurer la paix, la neutralité des provinces danubiennes, la première condition à remplir pour atteindre ce but, est de s'interposer sur ce territoire entre les parties belligerantes, avec une égale impartialité, car, si les troupes de Sa Majesté impériale et royale apostolique permettaient aux Turcs de traverser le Pruth en leur présence, de quel droit empêcheraient-elles ensuite les Russes d'en faire autant de leur côté en cas de succès? Si elles le toléraient, leur médiation se trouverait, *ipso facto*, complétement annulée; pis encore, elle se transformerait en guerre ouverte, s'ils tentaient de s'opposer à cette nouvelle invasion.

On ne saurait nier que cette neutralité de la frontière du Pruth ne soit très-avantageuse à la Moldavie et à la Valachie, qui ont assez souffert de la guerre depuis dix-huit mois; toutefois on trouve ici cette intervention de l'Autriche encore plus favorable à la Russie. En effet, n'est-il pas par trop commode pour une armée de pouvoir envahir impunément les provinces d'un Etat voisin, puis, après s'être fait chasser par la force des armes, de trouver derrière soi une puissance neutre complaisante qui ferme la porte sur ses derniers soldats, et dit à ses ennemis lancés à sa poursuite : On ne passe plus?

Une pareille neutralité ne garantit-elle pas le fuyard plutôt que le vainqueur?

Les Autrichiens font sonner bien haut l'avantage énorme

qu'auront les Turcs de pouvoir transporter maintenant leur armée, des bords du Danube où elle est désormais inutile, dans l'Anatolie où ils en ont le plus pressant besoin. Mais les Russes n'ont-ils pas la même faculté? Seulement la réciprocité n'est pas égale; elle est au désavantage des Ottomans et de leurs alliés anglo-français.

Il est évident que les Moscovites ont bien moins intérêt à poursuivre la guerre en Asie, où elle n'est réellement qu'une diversion, qu'à repousser, en Bessarabie et en Crimée, une invasion qui porterait des coups mortels à leur puissance commerciale et militaire dans la Mer-Noire.

Qui ne voit d'ailleurs que toutes les flottes alliées étant occupées en ce moment à la grande expédition de Sébastopol, le premier soldat turc ne sera pas transporté à Trébizonde, quand déjà toute l'armée russe, retirée des principautés, arrivera à marches forcées dans la Crimée, contre nos troupes de débarquement?

Ces réflexions et cent autres tout aussi concluantes, Omer-Pacha n'a pas été le dernier à les faire et à les exposer, dans la discussion orageuse qui s'est élevée à ce sujet entre lui et le général comte Coronini. Rien n'a pu vaincre l'opiniâtreté de l'Excellence autrichienne, qui s'en tenait strictement aux ordres de sa cour.

Grande a été, comme vous pouvez le penser, l'indignation du généralissime turc, en recevant de ce médiateur équivoque la défense de marcher en avant, défense par laquelle se trouve disloqué tout un plan de campagne, sans doute concerté à l'avance avec les généraux alliés. Son Altesse comprend d'autant mieux la gravité de cette attitude imprévue des forces autrichiennes, que l'armée

russe sentant désormais ses derrières assurés du côté de la Bessarabie, s'avance en masse vers la Crimée.

Luders reste seul sur le Pruth, à la tête d'un corps insignifiant. Toutes les autres troupes moscovites, au nombre de *cent vingt-cinq mille hommes*, se retournent contre nous. Telle est la hâte avec laquelle s'exécute ce mouvement rétrograde, que, au lieu de faire marcher ces soldats deux jours sur trois, comme d'habitude, on ne leur donne qu'un jour de repos sur cinq.

Dieu veuille que nos soldats de Crimée n'aient pas à subir trop durement les conséquences de cette erreur diplomatique, dans laquelle il répugne de voir une perfidie préméditée.

Dans le premier moment de colère, Omer-Pacha était tenté de passer sur le ventre aux Kaizerlicks, pour franchir la frontière et poursuivre ses ennemis. S'il n'avait eu affaire qu'à Coronini et à sa division, il n'eût pas hésité; lui-même n'a pas dissimulé sa pensée à cet égard. Mais déjà la rive droite du Pruth était gardée par trente mille hommes descendus de la Transylvanie et de la Bukowine, tandis que cent autres mille hommes étaient échelonnés sur la frontière autrichienne.

Il y aurait eu folie à engager la guerre subitement contre de pareilles forces, avec une armée de soixante mille Turcs. Il a préféré patienter. Des courriers sont partis aussitôt pour Constantinople, et des dépêches télégraphiques ont été expédiées de suite aux cabinets de Paris et de Londres, tandis que deux officiers français attachés à l'état-major de Son Altesse allaient, l'un, à Vienne, pour demander des explications, l'autre en Crimée, afin de prévenir le maréchal de Saint-Arnaud, plus immédiatement

intéressé que personne à connaître ce revirement de l'Autriche et la marche des armées russes qui s'avancent contre lui.

Bien que plusieurs jours se soient déjà écoulés depuis ce curieux incident, il fait encore le sujet de toutes les conversations; il est gros de tempêtes pour l'avenir. Si le cabinet de Vienne ne donne pas promptement des explications satisfaisantes, la campagne de 1854, que l'on regardait déjà comme terminée, pourrait bien se prolonger par quelques terribles coups de tonnerre.

Au reste, si les aveugles s'obstinaient à ne pas voir la portée de cette détermination de l'Autriche à s'interposer entre les combattants, au moment le plus critique pour la Russie, il suffirait d'entendre ici les cris de joie et les vanteries insolentes des Grecs phanariotes, pour comprendre quel immense service l'empereur François-Joseph rend, volontairement ou involontairement, à son bon frère le czar. Déjà hier, ces Grecs, stupides adorateurs de l'autocrate, répandaient partout le bruit que les armées russes, concentrées en Crimée, au nombre de 200,000 hommes, avaient écrasé le corps expéditionnaire *coupable d'avoir violé le territoire de la sainte Russie.* Au dire de ces nouvellistes, aussi forts de la langue que faibles du cœur, 7,000 fuyards, et un petit nombre de vaisseaux, avaient seuls échappé à cet immense désastre. Tout le reste serait pris, tué ou abîmé.

Ces bruits sinistres commençaient à répandre ici une profonde inquiétude, quand, cette nuit même, un courrier extraordinaire a apporté à M. Colquoum, consul général d'Angleterre à Bucharest, une dépêche de Constantinople annonçant officiellement l'heureux débarquement

de l'expédition sur la côte de la Crimée, le 14 septembre, à quelques lieues seulement au nord de Sébastopol, entre la ville d'Eupatoria et Vieux-Fort.

Cette difficile opération, favorisée par un temps magnifique, s'est effectuée avec une précision et une rapidité merveilleuses, au milieu de l'enthousiasme unanime des marins et des soldats qui voyaient enfin approcher le moment du combat.

Pas un coup de fusil n'a été tiré sur nos troupes qui débarquaient paisiblement, sous la protection des vaisseaux embossés à 500 mètres du rivage. Ces formidables batteries flottantes de 800 pièces de gros calibre, balayaient la plage et défiaient toute résistance. Les Russes ne l'ont pas même essayée : tandis que nos troupes se rangeaient en bataille sur cette terre ennemie, ils se tenaient clos dans les positions fortifiées où ils nous attendent, en avant de Sébastopol.

A l'heure qu'il est, un choc terrible a déjà dû avoir lieu entre les deux armées, et Silistrie, Ramadan, Bomarsund permettent d'affirmer d'avance que la vanité moscovite a reçu un nouvel et cruel affront. Après s'être si longtemps rongé les poings à attendre, Anglais et Français ont dû se délecter dans la bataille. Bien heureux sont ceux qui peuvent être témoins oculaires des hauts faits des soldats de la civilisation contre la barbarie. Je leur envie leur bonheur, et je vais faire mon possible pour le partager, malgré ce qu'on me dit des obstacles que l'on oppose en Crimée à la curiosité des correspondants de journaux.

XLIme LETTRE.

Mœurs valaques. — Chaise de poste roumaine. — Varna, ses environs et ses camps. — Victoire d'Alma.

De Bucharest à Varna, 25 septembre-3 octobre 1854.

Tout en courant les routes défoncées par une pluie presque continuelle de trois jours, je vous écris, dans les khans où je m'arrête, quelques détails qui me restent à vous dire sur la Valachie et les diverses notes que je puis recueillir en chemin.

J'ai quitté Bucharest au milieu de l'émotion causée par deux petits incidents qu'il est bon de noter, pour bien dessiner la position fausse des militaires autrichiens dans la capitale de la Valachie.

Ces jours-ci, à la tombée de la nuit, plusieurs officiers du régiment Sigismond, insultés, dit-on, par un réfugié italien, veulent l'arrêter en pleine rue. Le patriote, soi-disant au service de la Turquie, spadassin de profession, ivrogne par habitude, et de toute manière fort mauvais sujet, ne demandait qu'une occasion de querelle pour venger sur un habit blanc les injures de sa patrie. En un

clin-d'œil les sabres sont dégaînés, et un des officiers autrichiens tombe mortellement blessé. Afin de sauver les apparences, les chefs de l'armée ont ordonné de dire que la victime de ce guet-apens impuni s'était elle-même percée de son épée dans un accès de fièvre chaude.

Ne pouvant pas obtenir de gré ou de force une réparation judiciaire pour ce meurtre, et ne voulant pas engendrer des milliers de duels avec les exilés ennemis de l'Autriche en autorisant une revanche, on a pris ce biais, qui était après tout le parti conseillé par la sagesse.

L'autre affaire plus récente pouvait devenir bien autrement grave, sans la prudence et la modération qu'on a montrées des deux parts pour en étouffer le scandale.

Vous savez qu'un détachement de nos pontoniers français est caserné dans Bucharest. Ces braves troupiers n'éprouvent pas précisément une vive sympathie pour leurs alliés. A tort ou à raison, ils les considèrent un peu comme des faux frères, et leur instinct de francs soldats se prête peu aux tempéraments de la diplomatie.

Avec de pareilles dispositions d'esprit, nos pontoniers sont nécessairement de fort mauvais coucheurs pour les médiateurs. L'avant-veille de mon départ, un d'entre eux, dont le gentil vin blanc du pays avait sans doute surexcité l'irritabilité nationale, rencontre au milieu de *Podou Mogoçhoï* un capitaine autrichien; il le salue pour obéir à la discipline militaire; l'habit blanc le regarde faire et passe dédaigneusement son chemin. Le pontonier, outré plus que de raison par ce qui lui semble une impertinence calculée, saute sur l'officier et lui applique une paire de soufflets en lui disant : « S... Kaizerlik, pourquoi ne me

rends-tu pas mon salut? Me prends-tu pour un chien? Voilà pour t'apprendre la politesse française. »

L'officier ne comprenait pas un mot de ce speech, et pas davantage le motif de cette brutale agression, car dans l'armée de Sa Majesté impériale et royale apostolique, ce n'est pas l'usage que les chefs échangent le salut avec les soldats et surtout avec les soldats étrangers. Le pauvre homme était tellement abasourdi qu'il ne songea pas seulement à se servir de son sabre pour se défendre. Le pontonier put rentrer à sa caserne : avant que plainte pût être portée contre lui, on l'a renvoyé rejoindre son régiment à Varna.

L'affaire a été arrangée à la normande, comme le coup de sabre; mais il ne faudrait pas que cela se renouvelât souvent. Toute patience a un terme, même la patience allemande, et s'il y avait ici seulement un millier de nos Africains, au lieu d'une vingtaine de pontoniers, les rues de Bucharest finiraient par devenir une arène de gladiateurs, car, tout chauvinisme à part, les Autrichiens sont des gens de cœur qui personnellement mériteraient notre estime et notre sympathie, pour le moins autant que les Anglais, si leur gouvernement adoptait une conduite aussi franche que celle du cabinet de Saint-James.

J'ai vu ici, imprimé en français, un récit officiel de l'entrée des Autrichiens à Bucharest et de l'enthousiasme de la population : c'est le mensonge le plus effrontément burlesque que l'on ait pu imaginer pour chatouiller la vanité germanique. Depuis lors, les médiateurs n'ont pas fait de grands progrès dans les sympathies du peuple roumain.

Le général de Hess, qui vient de faire, lui aussi, son

entrée triomphale, a dû s'en convaincre à la froideur persistante des Valaques à l'égard de ses troupes. Cette froideur n'est pas, au reste, du vrai patriotisme : ce noble sentiment n'est guère connu en Valachie que d'un petit nombre d'hommes d'élite perdus dans la cohue du *servum pecus*. Tout au plus est-ce une antipathie naturelle pour la race teutonique.

Triste peuple, triste pays en vérité : ils ne valent pas autant que les dithyrambes qu'on nous a chantés en leur honneur; c'est encore une des nombreuses déceptions de la littérature affolée de l'Orient. On nous a surfait la Valachie, comme la Grèce et la Turquie. Bucharest, lui-même, ce prétendu *Paris roumain*, ressemble à une mystification. Après le premier moment d'agréable surprise que cause sa civilisation bâtarde, au sortir de la grossière barbarie bulgare, le plus vif plaisir que l'on puisse y éprouver est certainement celui d'en sortir pour n'y plus remettre les pieds, et à la condition de ne pas s'arrêter en chemin à Routschouk.

Hommes, choses et idées, la Valachie est bien réellement un morceau de la Russie; et de même que la Russie, elle essaie de singer la France par certains dehors de civilisation. Ce vernis trompeur ne recouvre presque rien de français; à part de nobles et trop rares exceptions, tout est moscovite : même arrogance sans pitié, même corruption effrontée dans la haute société, même servilité dans les classes inférieures, même vilenie partout. C'est bien là, au fond, cette civilisation byzantine, avortée plutôt qu'enfantée par la religion superstitieusement dégénérée des Grecs du Bas-Empire.

Je ne me permettrais certes pas de formuler un juge-

ment aussi sévère sur un pays que je n'ai fait qu'entrevoir, si je devais n'en parler que d'après mon expérience personnelle. Ce n'est là, j'en préviens le lecteur, que l'opinion fort lénifiée des Français et des autres occidentaux, qu'une longue résidence dans les principautés danubiennes a familiarisés avec les mœurs roumaines et qui, totalement étrangers aux intérêts des familles princières, aux coteries, aux partis, aux intrigues politiques, disent nettement ce qu'ils pensent, et appellent sans phrase :

Un chat un chat, et Rollet un fripon.

Que d'exemples ne cite-t-on pas à l'appui de ces dires! D'ailleurs, l'historien anglais des principautés traçait, en 1823, un portrait aussi peu flatteur du peuple valaque. Et il faut bien le répéter, la corruption des mœurs, qui de son temps, était déjà poussée à un point de scandale inconnu en France, n'a fait, depuis, que croître, sous l'aile maternelle d'un clergé orthodoxe en vertu moins qu'en toute autre chose. Franchement, ces mœurs semblent être la meilleure justification des rigueurs du harem turc, où les grilles de fer et le sabre des eunuques remplacent, tant bien que mal, la vertu absente.

Le Français n'aime pas à faire de la pruderie farouche à propos de ces faiblesses de l'humanité; cependant il ne laisse pas d'être souvent révolté, à Bucharest, par l'impudente alliance du libertinage public avec les pratiques les plus exagérées de la religion grecque, par l'effronterie des actes, et surtout par la crudité obscène de la langue roumaine, qui semble avoir conservé toute l'audace cynique du latin des déportés de Rome païenne.

En France, par une sorte de fanfaronnade de vice, on

plaisante beaucoup sur le mariage, mais bien sot qui prendrait ces railleries trop au sérieux! Nous valons mieux que nous ne voulons le paraître. Quoi qu'on en dise, la sainteté du lien conjugal, dont on rit tant, est généralement assez respectée dans les familles des joyeux Gaulois.

En Valachie on n'en rit pas; c'est à peine si ce lien existe réellement. L'Eglise orthodoxe marie et démarie les gens *ad libitum*, et encore la plupart de ses fidèles lui font la vilenie d'économiser les cierges, et le petit écu qu'en coûte la façon.

On cite à ce sujet des exemples vraiment mirifiques, entre autres celui d'un brave boyard qui s'étant procuré le plaisir d'une petite promenade de quelques mois à Vienne, eut, par surcroît, au retour, l'agrément de trouver sa chère épouse divorcée, et pis que cela, remariée avec un fort joli cousin. Tout cela s'était accompli, sans tambour ni trompette, avec la bénédiction du vénérable métropolitain.

Il faut bien se montrer un peu conciliant avec de pieuses ouailles qui observent rigoureusement les deux ou trois carêmes, ainsi que les deux cents fêtes fériées des Grecs, et n'entrent jamais dans une église sans en baiser dévotement toutes les images, en faisant à chaque station sept signes de croix depuis la terre jusqu'au front. Ce dernier exercice de dévotion, fort à la mode, a le double avantage de satisfaire également la piété et la coquetterie féminine, en montrant à chaque prosternation, sous une jupe courte, une jambe bien tournée.

Ce n'est pas encore assez : le soir à la promenade de la chaussée, il n'y a pas une scandaleuse lorette valaque qui, passant en voiture avec son amant du jour devant les

nombreuses églises du *Podou-Mogochoï*, ne les salue chacune de quatre énormes signes de croix! qui donc prétend-on duper ainsi à Bucharest, de Dieu, du diable ou des hommes?

Au fait, cela ne me regarde guère, et ce que je dis de cette corruption dévote n'est pas pour faire de la censure vertueuse aux dépens d'autrui ; je n'en ai garde ! c'est seulement afin d'expliquer par cette dégradation des mœurs publiques la décadence politiqne à peu près irrémédiable de la nation roumaine. C'est là une loi du monde moral presque aussi rigoureusement infaillible, l'histoire le prouve, que les lois du monde physique.

Malgré tout ce qu'on en a dit, malgré toutes les espérances dont on aime à se bercer, malgré les dithyrambes patriotiques chantés en l'honneur des révolutions valaques, ce peuple ne pourra pas plus que les Hellènes opérer par lui-même sa régénération. Les généreuses intentions des grandes puissances et les efforts, les finesses de la diplomatie y pourront-ils davantage ? Dieu le veuille !

Routschouk, 26 septembre.

Il avait plu, les routes étaient épouvantables; me sentant un peu indisposé pour faire un trajet de 15 lieues à cheval, avec la pluie sur le dos, j'ai voulu me permettre le sybaritisme à bon marché d'une chaise de poste valaque. On m'avait vanté la célérité, l'économie, et même le confortable de ce genre de véhicule totalement inconnu en France ; j'en ai mandé un dans la cour de mon hôtel. Un seul coup d'œil a suffi pour m'ôter toute envie de me fier à ce chef-d'œuvre primitif de la carrosserie roumaine.

Qu'on se figure huit petits chevaux maigres et sales, mais à peu près indomptés, attelés par des courroies et des ficelles à un petit chariot haut de quatre pieds, large de trois, long de six, assez semblable pour la forme à ces voitures d'osier que l'on donne comme jouet aux enfants, et construit en barreaux de bois brut, exactement de la même manière que les cages à poules de nos marchandes de volailles. Cette mécanique plus que légère roule sur quatre roues basses, emmanchées d'essieux de bois. On remplit de fourrage ou de paille ce panier percé, et le voyageur tâche de s'y faire un trou pour y fourrer son individualité.

Une fois qu'il est emballé et solidement tamponné làdedans jusqu'à mi-corps, les deux postillons barbares sautent en selle, les huit bidets enragés prennent le mors aux dents et ne le quittent plus qu'ils ne soient arrivés à la poste suivante. Ils courent, ils volent comme un attelage de l'Apocalypse, à travers des flots de poussière ou de boue, par monts, par vaux, par marécages et par forêts. Souvent le panier roule à croix ou pile, avec ou sans son voyageur, peu importe aux postillons frénétiques! Ils courent toujours en chantant. Fréquemment aussi le fragile véhicule se disloque, et sème son vivant contenu sur la route; n'importe, l'attelage ne ralentit pas son galop infernal. Il arrive au moins avec l'avant-train qui justifie ainsi son nom, en prenant une avance de cinq ou six lieues sur l'arrière-train laissé dans quelque trou, ou accroché à un buisson avec son colis humain endommagé. On va le chercher, on rapproche les deux morceaux de la carriole, une broche de bois coupée dans les taillis et quelques brins d'osier consolident la réparation; et fouette

cocher ! On recommence la même course échevelée, jusqu'à ce que l'on arrive à Giurgéwo ou dans l'autre monde.

Qu'on ne croie pas que j'exagère ! Cette description des chaises de poste valaques est rigoureusement vraie. Plus d'un général russe, forcé d'y avoir recours pour obéir aux ordres pressés de son autocrate, est entré à Bucharest estropié, littéralement inondé de boue ou à demi asphyxié par la poussière.

Un officier français au service de la Turquie me disait qu'il n'avait trouvé qu'un seul moyen de voyager commodément dans ce genre de véhicule : c'était de s'y fourrer dans le foin, la tête en bas, les jambes en l'air ; par ce procédé il se garantissait la tête de la boue et de la poussière, et en cas de culbute, il se trouvait tout naturellement sur ses pieds et la tête en l'air.

Malgré la hâte que j'avais de me rapprocher du théâtre des événements, j'ai préféré un mode de locomotion moins accéléré que celui-là, qui peut vous donner un aperçu de certains côtés de la civilisation roumaine.

J'ai trouvé à Routschouk une grande irritation contre les Autrichiens, qui persistent, non seulement à s'opposer à la poursuite des opérations militaires dans la Bessarabie, mais encore prétendent faire évacuer le territoire moldo-valaque par les forces ottomanes. Je crois que cette singulière politique de médiation ne satisfera pas plus la France et l'Angleterre que les musulmans. Ces exigences de l'Autriche ont produit ici, comme à Constantinople, un effet déplorable, et réveillé toutes les défiances du fanatisme à l'égard des puissances chrétiennes.

La Sublime-Porte s'est hâtée d'envoyer à Omer-Pacha

des contre-ordres, afin de faire rentrer dans les principautés les troupes qui avaient commencé leur mouvement de retraite. Elles y passeront leurs quartiers d'hiver si elles ne peuvent pas continuer la guerre contre les Russes; ce sera du moins pour elles une consolation d'amour-propre. Ce matin j'ai vu commencer l'exécution de ces nouveaux ordres : un régiment d'artillerie ottomane a repassé le pont du Danube, pour retourner en Valachie.

Par ce temps pluvieux et glacial qui dure depuis trois jours, les soldats laissés à Routschouk et aux environs souffrent beaucoup, et les communications deviennent déjà difficiles entre les postes les plus rapprochés, à cause des chemins transformés en fondrières. Jusqu'à présent ce n'est rien encore; jugez par ce seul fait de ce que cela doit être en hiver. On avait eu un moment l'intention de faire hiverner un corps de troupes françaises sur les bords du Danube. Omer-Pacha fit observer que cela serait extrêmement nuisible à la santé de nos soldats, parce que la température variant souvent en un jour de trente ou trente-trois degrés, nous serions forcés de construire nos baraques et nos hôpitaux à demi enfouis sous terre, comme ceux des Russes et des Turcs, que j'ai vus à Bucharest et à Frateschi. La température y est égale, mais malsaine.

La plupart des pachas retournent à Constantinople ou y renvoient leur harem. Cette émigration générale accapare tous les moyens de transport, arrabas et chevaux de poste.

Je plains sincèrement, et en connaissance de cause, les pauvres médecins français qui resteront encore cet hiver en Bulgarie. Parmi ces docteurs qui ont cru bien faire d'abandonner leur position en France pour courir après

une fortune illusoire, en se mettant au service du *magnifique Grand-Seigneur*, il y a des hommes de mérite et de courage qui ont montré un admirable dévouement pour affronter les dangers des combats, les privations, le choléra, et qui n'auront seulement pas, à défaut de récompense pécuniaire, la consolation d'un peu de gloire autour de leur nom. Ce sont encore là de malheureuses victimes des illusions orientales.

Varna, 2 octobre 1854.

Je n'ai que très-peu de choses à vous raconter de ma course de Routschouck à Varna par le chemin le plus court, à travers les chaînons secondaires du Balkan, car je ne veux pas vous répéter ce que je vous ai déjà dit sur la Bulgarie dans la première partie de cette excursion. J'ai trouvé partout dans cette portion de la province la même beauté de paysage, la même terre merveilleusement féconde et bien disposée pour le labourage, mais partout aussi la paresse, l'ignorance, les jachères à perte de vue et le brigandage sur les grands chemins et jusque dans les villages.

A Devna près de Varna, mes domestiques rencontrent sur la route une troupe de pauvres Bulgares qui pleuraient la perte de 12,000 piastres que cinq voleurs turcs venaient de leur enlever, les armes à la main, dans un petit bois que j'avais traversé quelques heures auparavant, car, impatient d'arriver, j'avais pris seul les devants sur mon bagage, afin de doubler la dernière étape.

La veille, à Yénir-Bazar, petite ville de cinq ou six mille âmes, mon guide et le maître du khan où j'étais logé viennent me réveiller à minuit dans ma chambre,

pour me dire de rester sur mes gardes et de préparer mes armes, parce qu'un capitaine de bachi-bozouks, qui règne en tyran sur cette bourgade depuis la mort de l'agha, a juré de se venger de son licenciement forcé sur le ghiaour étranger.

Pour toute réponse, je montre les six balles de mon revolver américain à mes donneurs d'avis. — Oh! me disent-ils, il suffira de tirer d'abord un coup à poudre afin d'effrayer le brigaud. — Non pas! je pense qu'un avertissement à plomb a toujours plus d'efficacité. Vous pouvez en prévenir ce féroce gentleman.

Qui sait? ce bachi-bozouk était peut-être mon ex-ami de Marash en Syrie. Cela m'eût chagriné de me quereller avec lui; mais personne n'est venu troubler de nouveau mon sommeil.

Ce n'est là que le moindre désagrément des voyages de ce genre. Les khans sur cette route de traverse sont pires que partout ailleurs, et à peine peut-on se procurer à prix d'argent une nourriture suffisante, dans une contrée où toutes les productions de la terre devraient regorger. Chez une des plus riches familles turques de Knali, qui m'a gracieusement offert l'hospitalité pour une nuit, le dîner du jour était composé uniquement de quatre livres d'oignons bouillis dans une terrine de lait. Trois hommes vigoureux s'étaient nourris de cette popote abominable.

Dans un sombre coin de l'unique chambre de la chaumière, était étendu par terre, brûlé de la fièvre et agonisant, un pauvre bachi-bozouk syrien, abandonné là par ses camarades qui allaient s'embarquer à Varna. Un frère d'armes, un ami, lui était resté fidèle, le veillant avec la sollicitude d'une sœur de charité; il le nourrissait de con-

combres rafraîchissants. Fort du renom médical qui accompagne partout en Turquie la qualité de *Franguis*, je persuadai à ce sauvage garde-malade que le concombre n'était pas précisément le meilleur des fébrifuges, et je lui donnai libéralement la moitié de ma provision de quinine. Au pis-aller, ça ne peut pas tuer le moribond plus vite que son régime végétal.

Le Balkan de Schoumla, vu de la plaine ondulée d'Yéni-Bazar, présente un admirable coup d'œil, mais on souffre de voir un aussi beau pays presque inculte et désert. Quoiqu'il y ait tout le long de la route bon nombre de misérables villages, ce n'est pas encore la centième partie de ce qu'il faudrait pour peupler cette magnifique vallée.

La nouvelle d'une grande victoire remportée en Crimée sur les Moscovites détestés s'est répandue comme une traînée de poudre dans les villages, et y cause une émotion étonnante. Je crois que, en l'honneur de la prise de Sébastopol, ces paysans illumineront pour la première fois depuis la fondation de l'empire turc.

En approchant de Varna, les deux contreforts du Balkan, qui encadrent la vallée du Pravadi, se resserrent de chaque côté de cette rivière, dont les eaux refoulées par la mer forment une série de jolis petits lacs aussi gracieux à la vue que pernicieux à la santé.

La prolongation de ces deux chaînes de montagne dans la Mer-Noire forme la baie de Varna, au fond de laquelle débouche la rivière. La chaîne de la rive gauche se détourne un peu de côté pour entourer la rade au nord; de sa base, se détache un long et large plateau, assez uni, qui s'avance en pente douce vers le milieu de la baie, où il se

termine par des escarpements rocheux d'une centaine de pieds, en s'inclinant du côté de l'embouchure de la rivière, bordée d'un terrain bas et plat.

Cette pointe extrême du promontoire est occupée par la ville de Varna : le quartier récemment incendié s'étendait sur ce bas côté qui forme le quartier du port. La plupart des maisons situées sur les hauteurs n'ont pas été atteintes par le feu.

Une ligne de solides remparts modernes, en bonne maçonnerie, couronnée de terre-pleins, coupe en travers cette pointe du plateau, de la rivière à la mer, laissant entre elle et les premières habitations de la ville une large esplanade. Cet espace vide a été gagné sur la campagne, en reportant à environ trois cents mètres en avant les nouvelles fortifications qui remplacent les anciennes, démolies de fond en comble.

Ce nouveau boulevart est encore séparé du pied des montagnes verdoyantes, qui dressent vis-à-vis, à plus de mille pieds de hauteur, leurs collines abruptes, par un vaste plan incliné de près d'une demi-lieue de largeur, et de plus en plus onduleux à mesure qu'il se rapproche de la base de la montagne.

C'est sur ce terrain légèrement accidenté que les armées alliées ont assis leurs camps, où sont encore en ce moment près de 30,000 hommes de troupes françaises, anglaises et turques. La position est aussi sûre que saine et agréable; car cette partie supérieure du plateau de Varna, fermée au sud par les remparts de la ville et au nord par les escarpements du Balkan, est défendue à l'est et à l'ouest par quatre petits forts détachés qui, dominant, deux le rivage de la mer, et deux le bord de la rivière, com-

plètent la clôture de cette immense enceinte. Des milliers de tentes blanches, vertes, rayées, y sont alignées ou dispersées dans un pittoresque désordre, et par groupes inégaux, au sommet des petits mamelons, dans les plis de terrain, sur le bord des falaises à pic de la Mer-Noire; ici au milieu des jachères; là dans les vignes; et ailleurs sous les arbres des vergers.

A travers les rangées de pavillons à demi cachés derrière un rideau de verdure, on voit partout étinceler les armes, manœuvrer les noirs bataillons, ou s'agiter confusément une fourmilière de soldats de corvée. De tous côtés on entend résonner les tambours, les clairons, les musiques militaires, ou gronder le canon des vaisseaux qui viennent chercher des renforts pour la Crimée. Ce spectacle d'animation guerrière, encadré par les belles montagnes du Balkan et les flots azurés du Pont-Euxin, couverts de navires, n'est pas seulement agréable et pittoresque, il captive aussi fortement l'esprit et le cœur, car ici, plus de vaines parades militaires, tout est sérieusement et terriblement vrai. Le reflet sanglant de la victoire d'Alma, que je viens d'apprendre en arrivant, donne à ce camp de Varna un caractère bien autrement émouvant que celui de nos pacifiques simulacres de Sathonay. Ici pas un homme qui ne soit prêt à tuer ou à se faire tuer demain. Pas un de ces troupiers du 74e et des zouaves, qui s'embarquaient ce matin la figure rayonnante de jubilation, comme s'ils allaient à la noce, qui ne se promette aux dépens des cosaques, qui lui tomberont sous la main, de rudes dédommagements pour les ennuis et les souffrances de deux longs mois de choléra.

Il n'est pas jusqu'aux souvenirs historiques qui n'ajou-

tent un puissant intérêt à cette scène grandiose. Par un de ces singuliers jeux du sort, qui se plaît souvent à confondre la pensée en opérant les plus bizarres rapprochements, ce plateau de Varna, couvert en ce moment de soldats chrétiens, accourus au secours de l'islamisme menacé, est précisément le fatal champ de bataille où succomba Hadislas et la gloire d'Hunyade, où le croissant abattit la croix, où les armées ottomanes remportèrent, il y a juste quatre cent dix ans, la plus sanglante de leurs victoires sur la chrétienté.

Ce rapprochement ne doit pas scandaliser des esprits peu réfléchis, comme prouvant un honteux oubli de notre foi et de nos injures. C'est au contraire, pour qui va au fond des choses, la plus glorieuse manifestation du triomphe des peuples chrétiens sur les musulmans; car il n'y a que les forts qui protégent, que les faibles qui sont protégés. Et d'ailleurs, en réalité, nous nous battons *avec* les Turcs, mais non pas *pour* les Turcs, ce qui est bien différent.

Arrivé hier à la nuit tombante dans Varna, j'ai eu une peine extrême à me trouver un logement, même dans les khans les plus odieusement malpropres. La concentration des troupes et surtout l'incendie d'un quart de la ville, ont causé l'encombrement de toute baraque tant soit peu habitable. Le khan où j'ai pu me nicher dans un cabanon semblait une caverne de brigands asiatiques, envahi comme il était par une horde de bachi-bozouks.

Pendant la demi-heure que je suis resté parmi ces guerriers islamites, en attendant que ma niche fût nettoyée, j'ai failli assister à un égorgement universel, causé par une querelle de jeu entre un vieil hadgi mésopota-

mien à barbe grise et un petit filou en costume de la réforme, deux fois Grec de race et d'industrie. Au milieu des cris, des colères, des rugissements de la horde, cent lames ont brillé à la chandelle; plus brillants encore étaient les yeux de ces sauvages du désert, qui lançaient des éclairs dans les ténèbres transparentes du clair obscur.

La tempête finit par s'apaiser sous le *quos ego!* du capitaine-juge. A coups de poing, à coups de bûche, à coups de plat de sabre, il évoqua l'affaire à son tribunal suprême, consistant en un tapis déchiré, étendu par terre à côté de l'unique chandelle fumeuse qui éclairait sa justice et ce café caverneux. Quelle perte pour les beaux-arts qu'un Rembrandt ou un Salvator Rosa n'ait pas été là pour éterniser sur la toile cette scène fantastique de truands barbares!

Après ce spectacle gratis, que des amateurs eussent payé fort cher à Paris, j'allai chercher un souper à la fortune du pot. Un transparent que je vis briller au fond d'une rue déserte, près du quartier incendié, m'attira par cette consolante enseigne : *Jourdin, restaurateur.* Un ouragan de gaîté française qui faisait trembler les ais pourris de cette vieille baraque turque annonçait, encore mieux que l'affiche, la présence de compatriotes.

J'entrai, et je me trouvai dans une grande salle enfumée de tabac, où l'armée française, en permission de dix heures, accordée par la victoire d'Alma, faisait *nopces* et festins sur des tables de sapin brut inondées de vin, de bière et de punch. C'était un étourdissant vaudeville de grosse jovialité gauloise, après le mélodrame sarrasin : l'un valait l'autre.

Pour me remettre de cette soirée trop accidentée, j'allai

le lendemain matin me promener dans les camps et les jardins des environs de Varna. Ceux-ci sont dans une délicieuse situation : ils couvrent une grande partie du plateau en avant de la ville, à côté des campements. Leurs vignes et leurs vergers descendent du pied de la montagne jusqu'en bas des escarpements du bord de la mer. Sur une longueur de près d'une lieue, toute cette falaise à pic, découpée en baies et en promontoires, est tapissée d'une luxuriante végétation dont la fraîcheur est entretenue par des sources abondantes et par l'écume peu salée des flots du Pont-Euxin, qui brisent contre de monstrueux entassements de rochers. Les noyers, les cerisiers et les vignes géantes, les ormes, les frênes et les figuiers accrochent leurs racines à toutes les anfractuosités de la roche, et ombragent de ravissantes terrasses, naturellement formées par de larges plateaux de grès, d'où pendent de longs rideaux de lianes flottantes qui caressent le dos des vagues. Malgré les ravages causés par la hache des bûcherons de l'armée, c'est encore une charmante promenade.

Les marins de la flotte alliée ont contribué pour leur bonne part à ces dévastations, en allant à la maraude, tandis que leurs barriques se remplissaient de l'eau des vingt ou trente sources que laissent échapper les couches inférieures de la falaise. Il y a constamment là, encore à présent, toute une escadrille de chaloupes amarrées auprès de cette merveilleuse aiguade, qui fournit aux matelots presque autant de raisins que d'eau claire.

Les propriétaires turcs sont furieux de cet oïdium chrétien qui a dévoré leur vendange. Ces vieux patriarches musulmans ont l'esprit si mal tourné, qu'ils osent reprocher un innocent *raisimolage* à des soldats qui vont

se faire estropier pour leurs beaux yeux. On leur laisse le cep entier avec ses feuilles et ses sarments, et au lieu de se montrer reconnaissants de cette discrétion, ils crient comme si on les écorchait vifs.

Qu'ils aillent donc, ces bons hommes-là, voir de quelle manière la cavalerie des bachi-bozouks a traité les vignes de ses coreligionnaires, aux environs de Routschouk. Elles sont vendangées *radicalement*, c'est le cas de le dire, car les chevaux affamés des Syriens et des Albanais en ont brouté les ceps jusqu'à la *racine!* Les vignerons routschoukins attendront longtemps leur prochaine récolte, si, comme le dit M. Capefigue, à la suite de tant d'autres illustres publicistes, l'*herbe ne pousse plus où a passé un cheval turc!*

En rentrant à Varna, j'ai été assister à l'embarquement du 74ᵉ de ligne et d'autres troupes qui partent ce soir pour la Crimée où, disent-ils, *ça chauffe dur* en ce moment. Je ne puis mieux vous exprimer l'allégresse sincère et sans jactance de ces braves gens, qu'en la comparant à l'empressement joyeux d'une foule de spectateurs qui font avidement queue à la porte d'un théâtre les jours de grande représentation.

En effet, pour la plupart de nos troupiers, le siége de Sébastopol n'est qu'un intéressant spectacle militaire, avec accompagnement de grosse artillerie, et dont les décors ne seront pas peints à la détrempe. Il y a si longtemps qu'ils s'ennuient à Varna, qu'ils ne regarderont pas à quelques boulets de plus ou de moins pour avoir les meilleures places.

Ceci permet d'apprécier ce qu'a dû être l'enthousiasme de l'armée entière, quand la proclamation du maréchal

de Saint-Arnaud est venue lui annoncer qu'elle allait enfin sortir de son oisiveté forcée, et attaquer la Russie au cœur de sa puissance. Telle était, m'assure-t-on, l'ardeur de nos soldats pour cette expédition, que l'espérance seule d'en faire partie suffit à guérir presque subitement des cholériques; et d'autres, à peine convalescents, se traînaient dans les rangs de leurs compagnies afin de s'embarquer avec elles.

Tristes et de mauvaise humeur, ceux qui restaient à Varna regardaient d'un œil jaloux les régiments qui partaient joyeusement au bruit des salves d'artillerie et des hurras de la flotte; ils ne se consolaient que par la certitude de rejoindre bientôt leurs frères d'armes sur le champ de bataille.

La nouvelle de la victoire d'Alma est venue surexciter au dernier point cette fièvre impatiente de combats et de gloire : chacun craint que les premiers arrivés ne laissent rien à faire après eux, car cette foudroyante bataille semble présager un prompt dénoûment de la campagne. Un moment même, des nouvellistes trop hâtifs ont répandu le bruit de la prise de Sébastopol, enlevée au pas de course par nos chasseurs, comme la tour de Bomarsund. Les pauvres Osmanlis, en apprenant ce miracle, en ont éprouvé un accès de folle ivresse qui leur a causé, quand la vérité a été connue, une bien fâcheuse réaction.

Malgré tout ce qui se dit ici, je persiste à croire que notre expédition n'est pas encore achevée : il y en aura pour tout le monde, et même davantage ! D'après les renseignements que j'ai reçus à Bucharest de personnes compétentes, il paraît, en effet, que Sébastopol est un véritable morceau de résistance qu'on n'emportera pas d'emblée

comme les redoutes d'Alma. Tout y a été savamment préparé de longue main pour une défensive obstinée. Les officiers russes les plus capables de l'armée des principautés disaient aux Français qui causaient avec eux de la possibilité d'une attaque sur ce point, qu'une pareille entreprise leur semblait si téméraire, qu'ils ne voulaient pas y croire.

Mentschikoff n'est pas un sot, tant s'en faut : lui non plus ne croyait pas que l'armée alliée fût assez audacieuse pour oser attaquer les positions d'Alma, et pourtant, en moins de trois heures, elles ont été forcées et conquises. Sébastopol demandera peut-être plus de temps, mais, en définitive, cette forteresse maritime tombera probablement comme tant d'autres illusions moscovites.

Je n'ai pu recueillir ici que des rumeurs si vagues et si contradictoires sur les opérations de la guerre, que je préfère ne vous en parler qu'à Constantinople, où je trouverai sans doute des renseignements positifs.

XLIIme LETTRE.

Mort du maréchal de Saint-Arnaud. — Hôpitaux de Constantinople. — Blessés français et russes. — Sœurs de charité

Constantinople, le 5 octobre 1854.

Je venais chercher ici de joyeuses nouvelles de victoires et de conquêtes; j'y trouve la tristesse et le deuil : j'apprends en arrivant la mort de M. le maréchal de Saint-Arnaud.

Atteint du choléra dès le surlendemain de la bataille d'Alma, deux jours après, terrassé par une rapide et douloureuse agonie, il ramassait ce qui lui restait de forces pour réunir l'état-major de l'armée ; en sa présence il remettait le commandement suprême entre les mains du général Canrobert ; puis il s'embarquait sur *le Berthollet*, et expirait en mer, le 29 septembre, à cinq heures du soir.

Ce brusque trépas, au milieu des enivrements du triomphe, a produit dans l'armée une profonde impression. Les derniers moments du maréchal ont été admirables, les plus beaux de sa vie. Sur le point de tomber dans la mort, il s'est élevé jusqu'à l'héroïsme des plus

nobles sentiments. Quand il a remis ses pouvoirs à son successeur, celui-ci et tous les témoins de cette scène avaient les larmes aux yeux.

Si le choléra a pour ainsi dire foudroyé le général en chef de l'armée d'Orient au lendemain de sa victoire, c'est que, la veille déjà, il se sentait à demi vaincu par les souffrances de la maladie qui le tuait lentement depuis plusieurs années. Certain de mourir bientôt, le maréchal demandait au champ de bataille d'Alma la consolation d'une mort prompte et glorieuse.

S'exposant témérairement en simple capitaine de zouaves, il cherchait partout une balle ou un boulet; il n'a rencontré que le triste choléra. Il n'est pas donné à tout le monde de mourir comme Bayard, Turenne et Desaix!

La même certitude d'une fin prochaine est peut-être un des motifs qui ont déterminé le maréchal à décider, à peu près seul contre tous les généraux alliés, que l'expédition de Crimée aurait lieu avant la clôture de cette campagne de 1854, malgré la saison avancée. Lord Raglan surtout voulait renvoyer cette audacieuse entreprise à l'année prochaine, dans une saison plus favorable; plusieurs de nos amiraux et de nos généraux de division étaient du même avis; la volonté énergique de Saint-Arnaud, son commandement de généralissime, dit-on, l'ont emporté sur toutes les résistances. Lui voyait le succès assuré, et il était impatient d'employer le reste de sa vie à une aussi glorieuse conquête...

Les soldats connaissent en gros ces détails; ils savent que c'est au maréchal qu'ils doivent d'avoir échangé leur mortelle oisiveté de Varna pour la joyeuse activité du

champ de bataille, et ils lui en gardent un bon souvenir.

Si les alliés avaient éprouvé un échec, on n'aurait pas manqué d'en laisser la responsabilité tout entière à M. de Saint-Arnaud; les Anglais, principalement, se seraient bien gardés d'en réclamer leur part. Mais à présent qu'un brillant exploit présage un succès complet, cela change bien la thèse! Les correspondants britanniques écrivent en Angleterre, je l'ai vu imprimé en toutes lettres, que lord Raglan a tout décidé, tout fait, avec l'amiral Lyons; et que, seulement de temps en temps, *il invitait le maréchal, le général Canrobert et l'amiral Bruat, à ses conseils de guerre!!*

En présence de cette tombe du maréchal à peine fermée, et des larmes d'une veuve à laquelle la victoire n'a rendu qu'un cadavre, il ne convient pas encore de faire l'éloge ou la critique de ce général en chef d'une des plus colossales expéditions militaires de notre siècle. Quand le temps aura calmé la douleur des amis et les passions envieuses des ennemis d'une si haute et si rapide fortune, ce sera l'affaire des gens du métier de discuter le mérite de l'homme de guerre et les talents de l'administrateur qui, en moins d'une année, a su préparer les éléments d'une aussi gigantesque entreprise, et en a vaillamment assuré la réussite, par une première et glorieuse victoire.

Quelque douloureux qu'il soit pour un brave capitaine d'être arrêté par une mort vulgaire au milieu de l'exécution de ses plans, le beau triomphe d'Alma a dû au moins consoler à son lit de mort ce soldat heureux. C'était pour lui la meilleure justification de la faveur souveraine aux yeux de ses amis et de ses ennemis. Quel homme en France pourrait se montrer encore hostile à un général

qui meurt en face de l'ennemi vaincu, en léguant à sa patrie un des plus glorieux trophées dont elle ait pu s'enorgueillir depuis quarante ans : sa revanche de 1812 ?

Sans me permettre d'entrer dans une appréciation déplacée des opérations du maréchal pendant cette campagne de 1854, je prendrai seulement la liberté de faire observer que les deux plus grandes fautes dont on l'a rendu responsable ne lui appartiennent pas.

Si je dois m'en rapporter au dire de gens en bonne position pour savoir bien les choses, le temps perdu par le débarquement à Gallipoli que l'on a tant blâmé, serait une faute personnelle à un autre général qui a bien racheté cette erreur, si toutefois c'en est une, par la conquête de Bomarsund.

D'ailleurs, à ce début de la campagne, tout le monde en Occident était encore tellement fasciné par le long prestige menteur de la puissance du colosse du Nord, que peu de personnes auraient jugé prudent d'aller exposer des troupes débarquées peu à peu, dans une ville comme Varna, par exemple, qui semblait trop rapprochée des armées moscovites pour ne pas devoir tomber bientôt en leur puissance, de même que toute la Bulgarie et peut-être aussi la Roumélie.

Etourdi comme on l'était alors par les fanfaronnades russes, on trouvait fort sage de faire la part du feu, et de se ménager dans la presqu'île de Thrace une base d'opération inattaquable, ou, au pis-aller, une des clefs des Dardanelles.

Aller attaquer audacieusement la Chersonèse taurique, à l'autre extrémité du théâtre de la guerre, paraissait à la plupart des gens, au commencement du prin-

temps de 1854, une expédition presque aussi chimérique que la conquête de la Toison-d'Or, dans les mêmes parages, par les fabuleux Argonautes.

Ce n'est qu'après l'étonnante résistance de Silistrie que la réputation usurpée des Moscovites et leur faiblesse réelle ont été ouvertement démasquées; c'est alors seulement que l'on a généralement compris la possibilité de cette téméraire entreprise.

On ne s'est pas contenté de reporter injustement sur le maréchal seul la responsabilité du temps perdu à Gallipoli, on lui a encore reproché avec aussi peu de raison celui que l'armée expéditionnaire a passé à Varna, dans une mortelle oisiveté, en proie aux maladies et au choléra. Franchement, le simple bon sens ne démontre-t-il pas qu'après avoir amassé avec tant de peine le matériel et les munitions nécessaires pour porter un coup mortel à la puissance russe, il y aurait eu de la folie à gaspiller ces précieux moyens d'agression dans des entreprises partielles et sans portée décisive?

Il est certes fort regrettable que l'armée ne soit pas partie pour la Crimée un mois plus tôt, mais le pouvait-on quand une effroyable épidémie décimait l'armée, et surtout le pouvait-on sans avoir auparavant complété ses approvisionnements et son armement? L'artillerie de siége n'est arrivée à Varna que le 3 et le 5 septembre; on n'attendait qu'elle pour mettre à la voile, et l'on conviendra que pour faire un siége comme celui de Sébastopol, elle était absolument indispensable.

Y avait-il moyen de la faire arriver avant cette époque? Ceux qui ne se rendent pas compte de la masse prodigieuse de transports à effectuer pour cette expédition loin-

taine de plus de 80,000 hommes, disent : oui; les marins et les officiers sérieux disent : non. De l'aveu de tous les gens du métier, les marines militaires et marchandes des deux nations alliées ont opéré des miracles inouïs d'activité. Mais, ont allégué quelques critiques, pourquoi réserver pour le dernier moment l'envoi de l'artillerie de siége? Eh ! fallait-il donc transporter, comme les Anglais ont failli le faire, les canons, les hommes et les chevaux avant les vivres, les fourrages et les munitions?

Ces deux grandes récriminations écartées, il ne reste plus que cette glorieuse vérité : que le vainqueur d'Alma et son collègue le ministre de la marine ont accompli, en six mois, une œuvre regardée, deux ans auparavant, comme impossible jusqu'à l'absurdité.

La part qui, dans cette gigantesque et héroïque expédition, appartient en propre à l'illustre défunt, c'est d'en avoir eu la première pensée, ou du moins de l'avoir chaudement épousée, de l'avoir énergiquement voulue et d'avoir persévéré dans cette résolution, en dépit de la froideur des uns, de l'opposition formelle des autres; c'est d'avoir eu ce grand talent d'oser, qui est le cachet du véritable homme de guerre, quand il n'exclut d'ailleurs ni la prévoyance ni la réflexion; d'avoir eu en ses soldats et de leur avoir inspiré en lui-même la confiance nécessaire pour livrer hardiment bataille aux Russes, retranchés en nombre supérieur dans de formidables positions; c'est d'avoir ensuite profité de sa victoire pour conduire, par une habile manœuvre tournante, l'armée alliée sous les murs de Sébastopol, du côté opposé à celui où elle était attendue; c'est enfin d'avoir accompli jusqu'aux derniers moments la rude tâche qu'il s'était imposée, en bravant

constamment les cruelles souffrances du mal qui le dévorait, et d'être mort à son poste comme un soldat, comme un martyr, autant que cette dernière qualification peut s'appliquer au sacrifice de la vie consommé dans l'exercice d'un patriotique devoir.

Tout en rendant un hommage mérité aux services et aux brillantes qualités militaires de M. le maréchal de Saint-Arnaud, il ne faudrait pas croire cependant que la catastrophe qui vient de décapiter l'armée doive nuire à la suite des opérations de la campagne. Elles seront poussées avec autant de vigueur que d'habileté par le nouveau général en chef Canrobert, qui, lui-même, en cas de nouveau malheur, trouverait de dignes suppléants dans ses généraux de division Bosquet et Forey.

L'armée est, comme auparavant, pleine de confiance, et sa santé est généralement aussi bonne que son moral. Toutefois, afin de prévenir de dangereuses inquiétudes, on a répandu le bruit que le maréchal avait succombé à l'affection chronique dont il souffrait depuis longtemps; mais il n'est, hélas! que trop vrai que cette grande victime a été frappée par la terrible épidémie qui a déjà décimé nos troupes à Varna, et qui exerce encore ses ravages dans l'armée russe de Crimée. Ce sont, les trophées tout saignants de la victoire de l'Alma, qui ont vengé les vaincus en inoculant de nouveau la peste aux vainqueurs. Je tiens ces détails d'une source dont l'autorité irrécusable en matière médicale ne permet malheureusement aucun doute sur cette réapparition du choléra.

Quelque déplorable que soit une semblable calamité, on espère cependant que l'épidémie ne causera pas autant de mal à nos troupes maintenant qu'elles sont occupées

au siége de Sébastopol, que lorsqu'elles restaient oisives à Varna, en proie aux fièvres et à la nostalgie. La surexcitation d'une vie de fatigues et de dangers incessants, les émotions violentes des combats de chaque jour seront, dit-on, un excellent antidote. En un mot, les gens de l'art, à bout de science, pensent que les balles et les boulets seront, exagération à part, les meilleures de toutes les pilules anti-cholériques pour des soldats comme les nôtres, au moins pour ceux qui ne seront pas emportés par ce remède héroïque.

A ceux qui regarderaient cette assertion bizarre, dont je ne revendique pas le mérite, comme un jeu d'esprit, je raconterai la cure originale opérée par un jeune docteur de la Faculté de Paris, chirurgien-major d'un régiment turc de l'armée du Danube; je tiens le fait de sa propre bouche, et il m'a été rapporté avec tant de bonhomie, que, pour ma part, j'y crois sans peine.

« Il y a un mois et demi, me dit-il, le choléra venait d'éclater à Routschouk; les hôpitaux improvisés en ville étaient encombrés, et manquaient même de médicaments. Nous étions condamnés à voir mourir ces pauvres diables de blessés et de malades, par douzaines à la fois, sans pouvoir leur porter secours. Un matin, au moment de ma visite, je vois arriver, soutenu par deux de ses camarades, un malheureux troupier turc à demi mort de peur, avec tous les symptômes de l'épidémie. Je n'avais à lui donner ni lit, ni remèdes; je lui administrai une paire de vigoureux soufflets sur sa large face, en lui criant d'un ton indigné : Retourne au camp, fainéant! Me prends-tu pour un imbécile? tu n'as pas plus le choléra que moi!

Ce traitement économique, que la nécessité m'avait subitement inspiré, eut un succès merveilleux.

Le fantassin qui se croyait perdu fut si stupéfait de cette brusque apostrophe, et tellement saisi de joie en apprenant qu'il n'était pas cholérique, qu'il fut subitement guéri par je ne sais quelle salutaire révolution dans son organisme détraqué. »

Nos hôpitaux français de Constantinople sont maintenant admirablement installés et desservis par les corps médicaux de l'armée, que les sœurs de charité secondent avec un zèle au-dessus de tout éloge. Leur récompense est dès à présent dans l'estime et la cordiale sympathie qu'elles inspirent à tout le monde, même aux musulmans. Il n'y a si farouche turban vert qui ne s'incline respectueusement devant leur cornette de toile blanche.

Les cantinières de nos régiments avaient fort surpris les Turcs; ils ont été profondément émus de l'admirable dévouement des sœurs de charité pendant le choléra. Ces bonnes religieuses nous assurent, par leurs services, une supériorité nationale reconnue par tous, et devant laquelle s'humilie l'orgueil anglais, qui ne peut rien lui opposer de semblable. Nos soldats ont voué *à leurs sœurs grises* une véritable affection de frère, et ce n'est pas un des spectacles les moins intéressants de cette guerre, de voir avec quel respect affectueux ces nobles filles de Saint-Vincent-de-Paul sont saluées, ou accompagnées dans les rues, par nos troupiers, par les plus dévergondés de tous les zouaves. Croyez bien que les blessés russes eux-mêmes ne les oublieront pas quand ils retourneront dans leurs forêts.

Environ cinq cents blessés français et moscovites sont

en ce moment soignés dans le nouvel hôpital du grand champ de Péra, où ils trouvent un confortable et surtout une propreté peu ordinaires, même en France. C'est un véritable palais tout neuf, dans une ravissante situation, en haut des coteaux du Bosphore, à la porte du faubourg européen. Nos blessés y sont aussi bien que possible, et paraissent fort gais; pas un ne regrette sa part de la bataille d'Alma, au prix qu'il l'a payée.

Et pourtant, que de souffrances! mais aussi que d'héroïque fermeté! Permettez-moi d'en citer quelques exemples; car le courage de l'ambulance est bien autrement significatif que celui du champ de bataille : c'est réellement là que l'individu montre la valeur personnelle. J'ai entendu l'inspecteur général du service médical de l'armée d'Orient raconter lui-même avec quelle émotion il avait admiré le stoïcisme impassible de nos blessés sur le champ de bataille d'Alma. « Je m'approchai, nous dit-il, d'un zouave auquel on venait de couper le bras à trois pouces de l'épaule, et qui fumait tranquillement son brûle-gueule. — Vous a-t-on chloroformisé, mon brave, lui dit-il, pour vous amputer? — Moi! je m'en fiche pas mal du chloroforme! J'ai regardé faire. Je n'étais pas fâché, puisque l'occasion s'en présentait, de voir comme ça se pratiquait. »

Un artilleur servait dans une batterie dirigée contre les redoutes russes : au plus fort de l'action, il ressentit entre le cou et l'épaule comme un violent coup de bâton. Il ne s'arrêta pas pour si peu et écouvillonna encore trois fois sa pièce.

Enfin, gêné dans cet exercice par l'objet étranger qui

s'était ainsi logé dans sa personne, il fouilla sous son uniforme, et arracha de son épaule une balle conique.

Comme cette opération chirurgicale avait déterminé une violente hémorrhagie, il finit par se retirer à l'ambulance. L'homme de l'art se mit aussitôt à sonder la plaie pour en extraire le projectile.

— Oh ! dit le canonnier avec un beau sang-froid, ne cherchez pas le noyau, docteur, le voilà ! je l'ai ôté moi-même.

Les balles tirées presque toutes de haut en bas par les Russes ont produit beaucoup de blessures dangereuses, et quelques-unes fort bizarres. Un fantassin a reçu en haut de la joue une balle de carabine qui est ressortie près du menton, après un trajet de trois pouces entre les deux peaux.

J'ai vu à l'hôpital un autre fusilier qui l'a échappée belle : une balle, entrée par le coin extérieur de l'œil, entre os et chair, lui est ressortie par le milieu de la joue sans rien endommager d'essentiel.

Un chasseur a été blessé horriblement par les deux moitiés d'une balle qui s'est partagée sur sa carabine. Un fragment est entré dans le crâne ; l'autre, plus considérable, s'est laminé — c'est le mot dont s'est servi le chirurgien — entre les deux os d'une jointure à l'épaule. Il a fallu le lui arracher violemment avec des tenailles.

— Ça vous a-t-il fait mal ?

— Au contraire, dit le chasseur.

Les blessés russes qui nous sont échus en partage sont l'objet de soins et d'attentions remplis de délicatesse. Par un excès de générosité éminemment français, on semble leur accorder en toute occasion une sorte de préférence

sur nos propres malades. Ceux-ci n'en sont pas jaloux : l'orgueil de la victoire est le meilleur de tous les amplâtres pour calmer leurs souffrances.

Pendant une visite que je faisais à l'hôpital du Grand-Champ, une sœur vint offrir une grappe de raisin à un officier français blessé, qui avait demandé cette petite satisfaction. — Pourquoi n'en apportez-vous qu'une ? — Je n'en ai pas trouvé davantage. — Hé bien ! je n'en veux pas. Donnez-la à ce capitaine russe mon voisin, et allez m'en chercher une autre.

De pareils procédés, renouvelés incessamment, ont bien vite réconcilié les Moscovites avec leurs généreux vainqueurs. D'abord sombres et défiants, à cause des préjugés qu'on leur avait inspirés contre nous, ils se montrent maintenant si reconnaissants des prévenances que l'on a pour eux et du bien-être dont ils jouissent ici, en un mot, ils sont si heureux de leur malheur, qu'aucun d'eux ne se soucie de retourner en Russie. Plusieurs même ont une telle peur d'être renvoyés, en échange d'autres prisonniers, après leur convalescence, qu'ils font les malades lorsque leurs blessures sont guéries ; ils ne veulent plus quitter leur lit. Il y a parmi eux de bonnes figures militaires et des physionomies assez joviales.

Nos soldats s'amusent à leur apprendre un français de bivouac, étrangement mêlé de locutions arabes ; et quand un de ces moujiks mord à la grammaire et commence à dire : *Chouïa ! chouïa !* ou à demander *du s... chien bezef,* ce sont des éclats de joie à n'en plus finir parmi les professeurs.

On a remarqué que les Moscovites, à mesure qu'ils se sentent plus *libres* au milieu des Français dont ils sont

les *prisonniers*, — et ceci n'est pas un jeu de mots, mais une vérité, — on a remarqué, dis-je, que ces Moscovites, affranchis du servage et du knout, jettent ouvertement de côté ce masque de respect, d'adoration pour le czar qui en impose à toute l'Europe. Ceux qui sont ici ne cessent de maudire l'empereur Nicolas, seule cause de la guerre, et pas un n'a pour lui ou pour ses officiers de bonnes paroles d'estime et d'affection.

Quelle différence avec nos soldats ! Tous exaltent la sage énergie de l'empereur Napoléon, qui a courageusement entrepris cette juste guerre contre la puissance la plus redoutée de l'Europe, tous vantent cordialement la bravoure chevaleresque de leurs officiers qui les soutiennent, les entraînent par leur exemple.

XLIIIme LETTRE.

Souvenirs de la bataille d'Alma.

Constantinople, 2 octobre.

C'est par les lettres des officiers qui commandaient à Alma, et surtout par les récits de ceux qui y ont été blessés, que j'ai pu obtenir des renseignements précis et sincères sur cette magnifique bataille, thèmes de tant d'absurdes broderies constantinopolitaines. Il paraît qu'une pareille victoire ne suffisant pas aux belliqueux Pérates, leurs nouvellistes ont jugé à propos d'y joindre l'assaisonnement de la conquête instantanée de Sébastopol. Et sur la foi de ce canard indigène, les braves Turcs en liesse de gambader comme des mamamouchis, de jeter leurs turbans par-dessus les moulins, de tirer mille coups de canon, de brûler toute leur huile en illuminations orientales ! ! !

Dieu me garde de vous envoyer une épopée du même genre ! Au reste, les rapports officiels doivent vous avoir déjà instruit de l'ensemble du combat et de ses brillants

résultats. Je me borne donc à vous rapporter aussi fidèlement que possible les détails intéressants que je tiens de témoins oculaires, et qui sont de nature à piquer la curiosité de vos lecteurs, si j'en juge par ma propre impression.

L'approche des hauteurs d'Alma était tellement hérissée d'obstacles naturels, augmentés par l'art, que ces positions semblaient inabordables, non seulement aux Russes, qui s'y étaient fortifiés dans la persuasion qu'ils arrêteraient ainsi notre armée sans coup férir, mais même aux Français, qui, les ayant emportées d'emblée dans un transport d'enthousiasme guerrier, comprenaient à peine, après ce moment de frénésie, comment ils avaient pu les escalader.

Il fallait d'abord sauter dans le lit rocheux de la rivière, du haut d'une berge, taillée à pic, de six pieds d'escarpement; puis grimper sur le bord opposé en s'accrochant aux herbes, aux rocs et aux broussailles, en se tirant par les mains, ou en se faisant les uns les autres la courte échelle avec le dos. Une fois sur la rive, les soldats se trouvaient empêtrés dans des vignes aux longs sarments, plantées sur un sol en pente douce, coupé de distance en distance par une multitude de petits murs en pierre sèche, tous précédés d'un fossé assez profond. C'était à chaque pas une nouvelle escalade comme celle de la rivière. Au pied même de la montagne, les vignes étaient plantées, suivant une mode tartare, chacune au fond d'un trou en entonnoir, de manière à représenter assez exactement les sauts de loup que le génie militaire creuse aux abords d'une place de guerre, et au milieu desquels se dresse un pieu aigu.

Enfin, au-delà de cette large lisière de vignobles décou-

verts et sans arbres, se dressaient les pentes abruptes des collines, divisées en trois plateaux étagés en retraite les uns derrière les autres. Des ravins, inégalement espacés et creusés, étaient les seules voies accessibles par lesquelles on pouvait gravir la montagne. D'épais bataillons russes, massés en colonnes au sommet de ces ravins, en gardaient les débouchés, et leur nombreuse artillerie, presque toute de fort calibre, était rangée en batterie sur tous les mamelons intermédiaires couronnés de retranchements.

A travers le feu formidable qui faisait pleuvoir sur eux de ces hauteurs une grêle de balles et de boulets, nos soldats, même les conscrits, suivant attentivement des yeux les moindres signes de leurs officiers, sautaient dans la rivière, escaladaient les vignes, et grimpaient parmi les rochers avec autant de gaîté que s'ils eussent été à la maraude. Et de fait, plus d'un tourlourou, le fusil en bandoulière, oubliait ses amis les cosaques, pour *raisimoler* en passant quelques raisins à demi-verts qu'il se proposait de payer comptant aux propriétaires, en bonne monnaie de plomb.

Chose presque incroyable, nos bataillons s'avançaient sur ce terrain impraticable en ligne de bataille assez bien ordonnée, et sans riposter au feu ennemi. Quelques batteries à cheval et l'artillerie des vaisseaux de la flotte, embossés le long du rivage, à notre extrême droite, protégeaient seules cette terrible ascension, qui du reste ne fut pas longue. En arrivant au pied de la montagne, le cri : *à la bayonnette !* parti des rangs des soldats, devança, sur plusieurs points, les ordres des officiers ; à ce cri, tous cédant à la même impulsion instinctive, se lancèrent à l'assaut des positions russes, avec une impétuosité que

redoublaient, et l'exemple des chefs, et une ardente émulation entre les corps rivaux.

Le prince Napoléon payait bravement de sa personne et donnait à ses épaulettes le baptême du feu. Le général Canrobert enlevait sa division, et passant devant le front du 9e bataillon de Vincennes, lui criait : *en avant! en avant! mes petits chasseurs.*

Ces petits n'avaient pas besoin d'être stimulés : ils avaient le diable au corps. Ils faisaient des efforts surhumains pour ne pas se laisser dépasser par un régiment de zouaves qui, lestes comme des chacals, escaladaient à côté d'eux les roches escarpées, au pas de course, sans plus se soucier des boulets moscovites bondissant sur leurs têtes, qu'ils n'ont l'habitude de faire des balles et des cailloux des Kabyles, lorsque, montant les dénicher au sommet de leurs pics du Jurjura, ils s'amusent à tirer sur les poules du village, au lieu de répondre à la fusillade ennemie.

S'il ne se fût agi que d'une lutte de bravoure, tous les bataillons fussent certainement arrivés ensemble sur le plateau, car, Dieu merci ! la valeur est égale dans tous ; mais il fallait en plus du jarret, beaucoup de jarret, et, sous ce rapport, les zouaves n'ont pas leurs pareils ; ils parvinrent les premiers au but.

Les autres corps, chasseurs, infanterie de ligne, génie, infanterie de marine et turcos, débouchaient aussi de tous les côtés à la fois, presque simultanément au sommet du plateau. L'artillerie elle-même et les trains d'équipages, emportés par l'élan général, avaient gravi on ne sait comment des pentes impossibles, et arrivaient au même

instant. Plutôt que de rester en arrière, quelques canons devancèrent leurs caissons d'un quart d'heure.

Toutes ces masses un peu désordonnées, mais enthousiastes et intelligentes, se ruèrent aussitôt, sans hésiter, sur les bataillons russes, avec une fougue tellement irrésistible, que ceux-ci, stupéfaits, ahuris de cette audace inconcevable, et décimés par un feu meurtrier, reculèrent en désordre sur le second plateau, où ils se reformèrent précipitamment en carré, afin de résister à cet ouragan de tirailleurs comme à une charge de cavalerie.

Un pareil fait, qui n'a pas de précédent, suffit pour donner une idée de la *furia francese* de cet assaut. Ceux qui ont eu le bonheur d'en être témoins sont encore tout frémissants d'admiration au souvenir de ce sublime spectacle militaire.

Les deux derniers mamelons supérieurs étaient moins élevés, moins abruptes que le bas de la montagne; les Russes, totalement démoralisés, en furent rondement chassés par les bayonnettes de nos soldats, que soutenait maintenant de plus près le feu de notre artillerie établie sur les premiers plateaux.

Nos canonniers conservant un imperturbable sang-froid, au milieu de la bagarre et des avalanches de boulets et de mitraille qu'ils attiraient sur eux, travaillaient avec tant d'activité et d'adresse, qu'ils finirent par faire taire les batteries ennemies, quoique, sur certains points, ils n'eussent qu'une pièce contre trois. Mais aussi, à quel prix ce succès a-t-il été payé! Une seule de nos batteries a perdu presque tous ses chevaux; qu'on juge du carnage pour les hommes!

C'était peu, cependant, comparé à l'effroyable boucherie

qui inondait de sang les abords de la redoute du télégraphe, que les Moscovites s'opiniâtraient à garder comme la suprême ressource de leur retraite, et que, par la même raison, les Français s'acharnaient à vouloir emporter d'assaut. Deux fois nos bataillons en escaladèrent les parapets; deux fois les soldats d'élite qui les défendaient renversèrent les assaillants dans les fossés.

Enfin le colonel Clair, à pied, l'épée à la main, en tête de son deuxième régiment de zouaves, eut l'honneur d'y planter son drapeau teint du sang d'un brave sergent qui venait de se faire casser la tête en voulant l'arborer le premier.

A partir de ce moment, la victoire était complète : la déroute l'eût été encore davantage, si l'on eût pu lancer quelques régiments de cavalerie aux trousses des fuyards.

La plupart des troupes moscovites avaient perdu la tête et le cœur au milieu de l'étonnement mêlé de terreur que leur inspirait cette victoire foudroyante. Seuls, les corps de la garde impériale russe montrèrent une véritable valeur militaire et une fermeté inébranlable. Manœuvrant avec calme, quoique labourés à leur tour par la mitraille et les boulets, ils se retirèrent en bon ordre, en protégeant la retraite du reste de l'armée qui, grâce à eux, ne dégénéra pas en débandade. Nos grenadiers, justes appréciateurs de tant de bravoure, ne pouvaient s'empêcher de les en complimenter, tout en les poursuivant de leurs derniers coups de fusil.

La bataille d'Alma était complétement gagnée du côté des Français; nous étions déjà maîtres des plateaux supérieurs et de la redoute du télégraphe, que les Anglais, formant la gauche de l'armée alliée, montaient encore

lentement et péniblement les pentes, comparativement faciles, qu'ils avaient devant eux. Quelques esprits chagrins ont voulu voir là un calcul de prudence, entendu de manière à nous faire supporter les premiers coups ; il n'y a rien eu de pareil, et, en tous cas, une semblable spéculation aurait bien mal réussi.

Le fait est que les bataillons de lord Raglan ont d'abord perdu beaucoup de temps à chercher un passage facile au travers de la rivière, au lieu de la franchir, sans délibérer, en sautant les rochers, à l'exemple des Français ; puis, manœuvrant lourdement, et peut-être aussi maladroitement commandés, ils ont, comme on dit, voulu prendre le taureau par les cornes, en attaquant de front les batteries retranchées de l'ennemi. Enfin, dernière faute, que les officiers français ont été presque unanimes à blâmer, on les avait massés sur trois lignes de profondeur, et les lignes anglaises étant de quatre rangs d'hommes, chaque boulet qui faisait une trouée dans les files, abattait dix ou douze soldats à la fois, tandis que le canon russe n'emportait que deux ou trois hommes dans les lignes françaises largement espacées.

Si nous avions combattu dans le même ordre et aussi lentement que les troupes de lord Raglan, nous aurions éprouvé quatre fois plus de pertes que nos alliés : c'est à la rapidité étourdissante de notre attaque, sur un front développé et peu profond, que nous devons de n'avoir eu que trois ou quatre cents morts et douze cents blessés environ.

Après vous avoir fidèlement rapporté les critiques, je m'empresse de vous dire la part d'éloges que tout le monde accorde, à nos braves alliés. S'ils ont montré moins d'élan et d'ardeur que les Français, en revanche

ils ont supporté le feu ennemi avec une froide fermeté qui touchait au sublime de l'abnégation militaire; les grenadiers-gardes surtout étaient superbes d'héroïsme. Rien n'arrêtait ces formidables bonnets à poil : au son de leurs fifres et de leur grosse caisse, ils montaient, montaient toujours, l'arme au bras, en serrant les files pour boucher les brèches creusées par la mitraille de la garde impériale russe.

Du haut des hauteurs dont ils s'étaient déjà emparés, les Français admiraient cordialement cette magnifique audace britannique, et, par un sentiment peut-être exagéré de délicatesse, ils s'abstenaient d'aller sur les brisées de leurs alliés, dont le triomphe, quoique chèrement payé, paraissait infaillible.

Cependant un aide-de-camp d'un général anglais arrive au galop vers M. de Saint-Arnaud, entouré de son état-major, et lui dit d'une voix émue en présence de tous les officiers de son état-major : — Monsieur le maréchal, vous le voyez, on nous abime; de grâce! faites donc quelque chose pour nous!

Aussitôt une batterie d'artillerie et quelques bataillons, attaquant brusquement le flanc découvert de l'aile droite des Russes, la forcèrent à une retraite précipitée et complétèrent le succès de cette glorieuse journée.

D'après ce que je viens de vous raconter, et de l'avis raisonné de presque tous les témoins oculaires de cette bataille, je crois que, sans trop de vanité nationale, nous pouvons adjuger à notre armée la meilleure part de la victoire, surtout de la victoire à bon marché.

La part légitime qui en revient aux Anglais est encore assez belle pour les consoler du chagrin de s'être laissé

devancer par leurs alliés, et d'avoir perdu plus de monde qu'eux ; car, il est juste de le reconnaître, ils ont eu affaire à plus forte partie que nous. En effet, les Russes, jugeant leur gauche suffisamment protégée par les difficultés de sa position qui semblait inabordable, avaient reporté leurs principales forces, leur meilleure artillerie, sur leur droite plus accessible.

Ceci posé, il convient d'ajouter aussi que cette armée britannique, si pompeuse à la parade, si magnifiquement intrépide à la bataille, et si confortablement équipée, laisse pourtant beaucoup à désirer en campagne ; la plupart des officiers n'ont aucune expérience de la guerre et même de la vie militaire ; les soldats n'ont aucune idée de cette intelligence industrieuse de nos troupiers qui savent toujours se tirer d'affaire, suppléent à toutes les privations du bivouac, et même parfois aux ordres des officiers.

L'organisation générale présente aussi des lacunes inexplicables sur des points essentiels : ainsi, les services d'approvisionnement et de transport sont des plus défectueux, de même que ceux de santé, qui sont d'une déplorable infériorité, comparés aux nôtres. Croiriez-vous qu'à Alma il n'y avait même pas de moyens de transport régulièrement organisés pour emporter les blessés anglais du champ de bataille !

Ce sont les cacolets du 2e zouaves qui ont dû aller relever les débris des colonnes de lord Raglan restés couchés sur le carreau. Les highlanders écossais se rappelleront ce service de leurs amis africains plus longtemps que de leurs fraternelles séances à la cantine.

Il ne faudrait pas croire, comme on l'a souvent dit et répété, que notre armée d'Orient qui vient, pour son coup

d'essai, de se signaler par une si brillante victoire, soit composée de l'élite des troupes françaises, de vieux soldats africains parfaitement aguerris au feu et à la souffrance. C'est là une grande erreur, me faisait observer M. Guillot, de Lyon, capitaine au 4e régiment d'infanterie de marine.

« Pour ne parler que de ce que je sais personnellement, ma compagnie, composée de 129 hommes, comptait 87 soldats n'ayant que cinq mois de service, et pas la moindre expérience du feu. Mi-partie Bretons et Normands, ils avaient été recrutés à Cherbourg au moment de mon départ. Hé bien ! ces conscrits montaient à l'assaut des hauteurs d'Alma, à travers la mitraille et les boulets, avec autant d'ardeur et de gaîté que les zouaves qui marchaient à côté d'eux. »

Beaucoup de gens en France, à l'étranger et même ici dans l'armée, attendaient cette épreuve décisive de la mitraille pour se prononcer sur la fermeté de notre infanterie africaine, habituée seulement à une guerre de tirailleurs contre des Arabes sans artillerie. Il n'y avait pas jusqu'aux vieux turbans verts de Constantinople qui ne se permissent de dire de nos zouaves, après la revue du sultan : « *Baccaloum ! baccaloum !* ne nous pressons pas d'admirer ces ghiaours ; il faudra les voir au feu. »

Cette épreuve décisive a été faite et bien faite ; elle n'a laissé de doutes à personne. Jugez-en vous-même par ce fait que je tiens d'un lieutenant-colonel du génie : Deux zouaves du 2e régiment racontaient devant lui le terrible assaut de la redoute du télégraphe, où ils avaient été blessés en suivant leur colonel, et naturellement ces braves gens exaltaient la valeur de leur corps et surtout celle de leur chef.

— Vous avez raison de vanter ce fait d'armes, leur dit l'officier du génie, c'est très-beau, mais vous avez des camarades qui ont fait encore mieux.

« Au commencement de la bataille d'Alma, le 3e régiment de zouaves et un bataillon de turcos durent s'arrêter au bord de la rivière, afin de couvrir les travailleurs qui préparaient un chemin pour l'artillerie. Ils sont restés là pendant trois quarts d'heure, inébranlables, l'arme au pied, exposés en plein au feu redoublé des batteries ennemies auxquelles ils ne pouvaient pas répondre à cause de la distance et de la disposition du terrain. Il faut ajouter, pour rendre justice à qui de droit, que les canonniers russes tiraient fort bien : les officiers remarquaient qu'il y avait à peine un boulet sur dix qui passât par-dessus la tête de leurs hommes. Tous les autres arrivaient à destination. Ce n'est qu'au bout de trois quarts d'heure qu'une batterie vint les soutenir de son feu, et, se plaçant à côté de la colonne, détourna sur elle-même les boulets ennemis.

— C'est vrai, mon colonel, c'est plus beau, plus difficile que ce que nous avons fait. »

Il est certain que la vieille garde n'eût pas montré plus de sang-froid. La patience n'est guère la vertu des zouaves; ils étaient forcés de faire violence à leur tempérament; mais aussi, avec quel furie ils se sont dédommagés de ce mauvais *moment d'oisiveté* quand ils ont pu enfin se lancer à l'assaut des positions ennemies ! comme ils ont travaillé une fois là-haut !

Ailleurs, un régiment de ligne reçoit un ordre du même genre. Il doit rester, pendant une demi-heure, immobile et impuissant, sous le feu des batteries russes. Afin de perdre le moins de monde possible, les officiers commandent à leurs

soldats de se coucher dans les vignes, mais eux restent tous debout à leur rang, servant de point de mire aux boulets.

Sous tous les rapports, cette bataille d'Alma a été admirable dans ses détails héroïques et dans son ensemble imposant. Tout se réunissait pour en faire un sublime tableau digne des trois plus belles armées du monde. Un magnifique soleil, le Pont-Euxin couvert de vaisseaux, un terrain accidenté à souhait, sinon pour la manœuvre, du moins pour le pittoresque du combat, et partout, sur terre et sur mer, une formidable canonnade.

C'était un spectacle dramatique, splendide. Les généraux russes, en artistes connaisseurs, l'avaient si bien prévu, qu'ils avaient eu la galanterie d'inviter les dames de Sébastopol à venir jouir de cette scène sublime. Certes! leur peine n'a pas été perdue : les alliés ont fait de leur mieux pour procurer à ces belles ennemies des émotions fortes. Mais la chance des combats ayant tourné autrement qu'elles ne l'espéraient, leur plaisir et celui de leurs époux a dû être mêlé de quelque amertume.

Au contraire, le bonheur des amateurs français a été sans nuages. Les blessés eux-mêmes oubliaient leurs souffrances, pour s'enthousiasmer devant ce magique coup d'œil.

Pour ne rien en perdre, le capitaine Guillot, blessé à la jambe par une balle, prit à peine le temps de se faire panser et se fit immédiatement rapporter sur le champ de bataille, et asseoir sur une roche, au meilleur point de vue. Il n'était pas le seul de cette force.

Comme il montait par un petit sentier, il passa à côté d'un cheval abandonné qui broutait paisiblement le gazon fleuri, qu'il paraissait préférer infiniment à la gloire et à la poésie des combats.

— Encore un pauvre diable de commandant qui a descendu la garde ! dit-il à ses porteurs.

— Non, mon capitaine, lui répondirent ceux-ci ; l'officier n'a rien eu, mais la pauvre bête a reçu un boulet qui lui a traversé le ventre... elle n'ira pas loin.

En effet, le cheval était percé d'outre en outre de deux trous à y fourrer le bout de quatre doigts. N'importe ! la faim l'emportait sur la souffrance ; il paraissait avoir bon appétit. Ces nobles animaux affrontent sans broncher le feu et les bayonnettes ; mais le gros sifflement des boulets leur cause une sensation désagréable. Chaque fois qu'ils l'entendent, ils plient l'échine pour le laisser passer.

La nouvelle de cette victoire signalée est le plus habile diplomate que l'on puisse envoyer à Vienne et à Berlin pour terminer la longue kirielle des protocoles allemands ; car elle permet de se passer des tergiversations équivoques des protocoleurs.

Tout le monde est d'accord dans les deux armées alliées pour reconnaître que, si les positions d'Alma avaient été occupées par 20,000 hommes de troupes anglaises et françaises, 50,000 Moscovites n'auraient pas pu les enlever. Et pourtant, ceux-ci, au nombre de 45,000, n'ont pas pu résister à l'attaque de 35,000 Anglo-Français.

D'où vient cette faiblesse militaire ainsi dévoilée après tant de forfanteries ? Il est certain que les soldats russes que nos pères ont rencontrés à Zurich, à Austerlitz, à Friedland, à la Moskova, se battaient infiniment mieux.

Le cause secrète de cet énervement de l'armée moscovite tient peut-être à ce que l'empereur Nicolas, par système ou vanité nationale, a voulu en faire plus exclusivement que ses prédesseurs une armée russe, en éliminant

l'élément étranger qui lui communiquait la science, et partant la force réelle. L'émigration française surtout avait rempli les cadres des armées de Paul et d'Alexandre d'une foule de bons militaires, lesquels avaient formé de bons élèves; et, avant eux, les successeurs de Pierre-le-Grand avaient toujours attiré habilement à leur service tous les aventuriers de talent de l'Europe occidentale.

Depuis une dizaine d'années principalement, l'empereur Nicolas, en voulant *russifier* son armée, en aurait-il fait involontairement une force brutale et barbare, impuissante contre la force raisonnée et scientifique? De même, en voulant neutraliser l'élément polonais, par son incorporation dans ses troupes, aurait-il, sans s'en douter, tué le servile dévouement moscovite, encore plus que le patriotisme slave? Peut-être doit-on attribuer à cette double cause récente de faiblesse les résultats inattendus du siége de Silistrie, de la campagne de Valachie, et de la bataille d'Alma.

Les officiers russes tombés entre nos mains expliquent à leur manière cette dernière victoire, si blessante pour leur amour-propre national.

. Quelques-uns de nos officiers, curieux de connaître à quelle cause ou à quelle faute on devait réellement attribuer la prise si prompte des fortes positions d'Alma, par une armée inférieure en nombre et en artillerie, interrogeaient amicalement sur ce sujet un général russe blessé, notre prisonnier, qui est en pleine voie de guérison, et que l'on comble de soins et de prévenances :

— Je n'y comprends rien, répondit-il; nous ne pouvions pas imaginer que vous oseriez attaquer notre armée ainsi retranchée : cela nous semblait une insigne folie, nous

comptions vous arrêter là un mois; mais que vous dirai-je? la vivacité de vos manœuvres, la furie de votre attaque, ont déjoué toutes nos combinaisons, troublé nos officiers et terrifié nos soldats. Nous n'avons pas eu le temps de nous retourner que la bataille était perdue. Notre habitude de faire la guerre aux Turcs nous a gâté la main!

Un autre officier supérieur, Moscovite pur sang, exprimait à peu près la même idée en termes plus brefs et plus brutalement russes.

— Nous nous attendions, disait-il, à combattre des *hommes*, nous avons été assaillis par des BÊTES FAUVES! Que pouvions-nous faire?

Cette phrase de gascon moscovite, traduite en français, signifie évidemment : nous mesurions nos ennemis à la taille de nos serfs que nous pouvons impunément insulter et frapper; nous avons été stupéfaits d'avoir à combattre contre des gens de cœur qui bravent la mort en riant, et nous rendent dix coups pour un.

Ces bons Tartares ont bien tort de s'émerveiller ainsi dès la première rencontre : ils en verront bien d'autres, si j'en juge par l'ardeur que montrent nos blessés à peine guéris pour retourner au feu. Alma n'a fait que les allécher : zouaves, grenadiers, artilleurs, chasseurs, sont désolés d'avoir été relégués à l'hôpital à cause de misérables petites blessures. Ils se remuent comme des intrigants afin de se faire renvoyer à Sébastopol.

Tous les jours de nouveaux blessés arrivent et remplacent dans les hôpitaux les anciens qui sont guéris et commencent à flâner par les rues. On construit encore un nouvel hôpital supplémentaire, pour les Français, dans la plus saine et la plus poétique situation de tout

Constantinople, dans les jardins du vieux sérail, sur l'esplanade du Djérid, qui forme l'extrême pointe du promontoire de Stamboul. De chaque côté sont de magnifiques ombrages, et, entre les créneaux de l'antique muraille byzantine, l'œil ravi découvre une vue capable de faire revenir un mort. Rien que pour demeurer là, un artiste se ferait amputer quelque chose.

J'oubliais un détail, et des meilleurs. Il paraît que les Russes, beaucoup moins confiants en réalité, qu'ils ne le sont en paroles, dans leurs *invincibles phalanges*, ont imaginé un excellent moyen pour empêcher l'ennemi de prendre leurs drapeaux : ils ne les portent pas à la bataille; ils les cachent, comme leurs officiers cachent leurs épaulettes. Ceci vous explique l'absence de tout trophée de ce genre entre les mains des alliés, après la victoire d'Alma.

Nos tirailleurs se sont dédommagés, en faisant une capture qui n'est pas moins significative que celle d'un étendard européen ou du parasol de l'empereur de Maroc. Ils ont pris la voiture et les fourgons du prince Mentschikoff; on a trouvé dans ces équipages du généralissime ennemi une foule de curiosités fort intéressantes : entre autres du vin, des liqueurs, des conserves, une provision de caviar, dont l'état-major du général Bosquet s'est régalé, et enfin, chose plus curieuse que tout le reste, un état de situation très-exact des armées alliées.

On explique de deux manières la présence d'un pareil document entre les mains de l'ennemi. Les uns disent qu'il a été copié sur les papiers d'un colonel d'état-major français qui, peu de jours auparavant, ayant poussé trop loin une reconnaissance, avait été fait prisonnier par des

cosaques réguliers qu'il prenait, à cause de sa vue basse, pour des chasseurs d'Afrique.

Les autres assurent, au contraire, que cette pièce importante a été livrée aux Russes par la trahison de trois interprètes grecs de l'état-major anglais, et que les coupables, convaincus d'espionnage par l'indentité même de leur écriture, ont été fusillés.

Je n'ai aucun moyen de discerner où est la vérité entre ces deux alternatives que je vous rapporte fidèlement, telles que me les a exposées un officier de marine qui n'en savait pas davantage. Au surplus, peu importe le comment. Le fait essentiel est vrai, à savoir : que l'ennemi connaît nos forces, et que nous ignorons quelles sont les siennes. Heureusement que l'arrivée continuelle des nouveaux renforts, envoyés de Varna et de France, dérange les calculs du prince Mentschikoff et de ses affidés. Dailleurs, le coup de tonnerre d'Alma pourrait bien dégoûter les Grecs de leurs espionnages et de leurs sympathies pour les Moscovites. Ceux du *Phanar* et de Galata sont atterrés, et commencent à désespérer de Sébastopol.

Mais, ne voulant pas admettre la supériorité de ces damnés païens occidentaux sur les soldats du grand autocrate orthodoxe et du bienheureux saint Serge, ils disent ue no us ne triomphons que par l'argent, la trahison des généraux russes, et les *sortiléges infernaux!*

XLIVme LETTRE.

Marche autour de Sébastopol. — Prise de Balaclava et du plateau de Cherson. — Préliminaires du siége.

Constantinople, le 10 octobre 1854.

Les nouvelles les plus récentes de la Crimée nous apprennent que la grande affaire du moment, le siége de Sébastopol, n'était pas encore, à proprement parler, commencé à la date du 5 courant. La place était investie il est vrai, du côté méridional de la baie, de la mer à la rivière de la Tchernaïa, mais la tranchée n'avait pas été ouverte. Ainsi que je vous l'ai fait pressentir dans ma dernière lettre, c'est une opération beaucoup plus longue et plus délicate que ne l'imaginent les impatients et les glorieux.

Nos soldats ont suffisamment prodigué leur sang et déployé de chevaleresque bravoure dans la bataille d'Alma, pour prouver qu'ils sont bien de la race d'Austerlitz et de la Moskowa ! Maintenant on veut laisser la parole aux gros canons, qui auront facilement raison des remparts moscovites. Depuis plusieurs jours on s'occupe de débarquer,

de charrier et de monter en batterie ces terribles interlocuteurs, et ce n'est pas sans peine qu'on y réussit.

Au milieu de ces rudes et insipides travaux, l'armée souffre moins du feu de l'ennemi que des privations inséparables d'une expédition aussi lointaine. Quels que soient le zèle, l'activité de la marine, elle ne peut pas tout débarquer à la fois; le service des vivres en souffre un peu.

L'administration militaire encourage, ici, autant qu'elle peut, les négociants à transporter des vivres de toute espèce à l'armée assiégeante. Les envois que l'on a faits ces jours-ci commenceront à assurer quelque bien-être à nos troupes, et les bénéfices énormes réalisés par certains spéculateurs ne manqueront pas de stimuler la concurrence.

A défaut de véritables nouvelles, car je ne veux pas vous faire part des cancans absurdes que répètent journellement les canards de Péra, permettez-moi de compléter un peu l'arriéré de ma correspondance en vous racontant les détails que j'ai appris sur la marche de l'armée alliée, après la victoire d'Alma.

Comme vous l'ont fait connaître les rapports officiels, les Russes, dégoûtés par une seule expérience de l'envie de nous combattre en rase campagne, n'ont osé nous attendre ni à la rivière de la Katcha, ni à celle de Belbeck, qui pourtant leur offraient de belles positions à défendre. Nos troupes ont été aussi surprises que satisfaites de trouver des ennemis de si bonne composition. En effet, l'on peut l'avouer à présent que le danger est passé, si les troupes de Mentschikoff avaient eu assez de cœur et d'énergie pour vouloir une revanche, si leur général avait été assez habile

pour nous harceler, nous chicaner sur tous les points en guettant l'occasion de frapper un grand coup, ils auraient pu nous mettre dans un grave embarras.

Le lendemain de la journée d'Alma, deux partis, tous deux également plausibles, tous deux également appuyés par des officiers habiles et compétents, se présentaient pour prendre Sébastopol, but unique de l'expédition. Je laisse de côté celui des capitaines Fracasse, nouvellistes et fantaisistes qui voulaient que l'armée victorieuse franchît en un jour, d'une seule traite, sans vivres, sans artillerie, sans bagages, deux rivières et une distance de huit lieues, poursuivît l'épée dans les reins les vaincus terrifiés, et pénétrât avec eux dans cette place forte de premier ordre, enlevée au pas de charge comme un *douar* de Bédouins. Si folle que soit cette idée chevaleresque, qui ne tenait même pas compte de l'impossibilité matérielle de traverser la rade interposée entre la ville et nous, je puis vous certifier qu'elle n'a pas germé uniquement dans le cerveau des fabricants de nouvelles et des courriers tartares. Bon nombre de braves officiers, se fondant sur le glorieux précédent des mousquetaires de Louis XIV, vainqueurs de Valenciennes, ont caressé amoureusement, et regrettent encore, cette brillante chimère, annoncée en Europe comme un fait accompli.

Je ne m'y arrête pas davantage, et ne vous rends compte que des deux partis sérieux proposés par le génie et l'artillerie.

Le premier consistait à commencer l'attaque de la place par son côté le plus fort, mais aussi le plus important ; par la citadelle du nord ou de Constantin, qui commande la ville sur la rive méridionale de la baie, toute la rade,

ses différents ports et ses innombrables batteries. La prise de cette forteresse entraînait inévitablement la destruction de la flotte russe et d'une partie de ses arsenaux. Ce plan, recommandé, dit-on, d'une manière toute spéciale par un habile général, qui avait calculé d'avance le nombre de jours et le nombre de morts que demandait le siége régulier de ces fortifications régulières, était le plus immédiatement exécutable; car deux jours de marche directe suffisaient pour mettre l'armée alliée tout entière en face de ce front de la place ennemie.

A tant d'avantages, on objecta les lenteurs d'un siége en règle contre une citadelle formidable, dont la prise ne donnerait en définitive que le pouvoir de ruiner, et non de posséder, la ville et ses richesses militaires, séparées de notre armée par toute la largeur d'un bras de mer; la difficulté de garder ses derrières sur un plateau ouvert, et surtout l'impossibilité de trouver dans ces parages un port, une baie, convenables pour abriter les flottes de guerre et de transport en cas de mauvais temps.

On préféra le second parti, qui consistait à tourner du nord au sud de la rade de Sébastopol, et à brusquer une attaque vigoureuse d'artillerie contre la ville elle-même, du côté regardé comme le plus faible, celui où l'assaut était le moins attendu. Ce plan avait en outre le grand avantage de donner aux camps alliés une assiette excellente, et deux ou trois bons ports de refuge ou de débarquement, à proximité des lignes des assiégeants. Mais aussi, par compensation, ce plan condamnait l'armée à une longue marche à travers un pays difficile; puis, en cas de succès, à ne posséder qu'une ville écrasée par les boulets de la citadelle, et dont la prise n'assurrait même

pas la capture ou la destruction de la flotte russe cachée derrière les rochers du fond de la rade.

De ce deux partis, quel que fût celui que l'on choisît, il fallait toujours se résigner à ne cerner que l'une ou l'autre des deux rives de la rade, et à laisser les communications de la place parfaitement libres avec le dehors, ce qui, au lieu d'un siége régulier, ne promettait que la pénible perspective d'un combat inégal contre une armée retranchée derrière des lignes redoutables. En effet, pour opérer l'investissement complet de la ville, il faudrait deux ou trois armées comme celle dont les généraux alliés peuvent disposer.

On était pressé d'en finir promptement, avant la mauvaise saison : les deux généraux en chef se décidèrent pour l'attaque de la rive méridionale. Presque tous les renseignements recueillis faisaient espérer de pouvoir enlever la ville d'assaut au bout de quinze, de huit ou même de trois jours de canonnade.

Après avoir enterré ses morts, embarqué ses blessés sur la flotte, et avoir complété ses approvisionnements, l'armée commenca à se remettre en marche le surlendemain de la bataille d'Alma, au moment où le choléra se manifestait de nouveau en frappant le maréchal. Tant qu'elle côtoya le rivage de la mer, les vaisseaux des escadres, qui la suivaient, fournirent aux corps les plus voisins de l'eau douce et même quelques vivres frais. Mais, quand tournant à gauche, au fond de la rade de Sébastopol, elle s'engagea dans un pays inconnu, sauvage et fortement accidenté, les troupes eurent à supporter des fatigues et des privations incroyables, eu égard à la briéveté du trajet.

Dans une forêt de chênes, qui couvre l'extrémité du pla teau au nord-est de la Tchernaïa, il y eut, à ce qu'i paraît, un moment de confusion qui aurait pu singulièrement favoriser l'attaque d'un ennemi entreprenant : les différents corps désunis s'égaraient en tous sens, dans les mille sentiers divergents à travers les fourrés. Ailleurs, les difficultés du terrain retardaient ou interrompaient les charrois de l'armée, et il fallait attendre ou rétrograder. Tantôt des ordres mal transmis, mal compris, causaient des marches et des contre-marches inutiles; tantôt un zèle trop hâtif faisait lever et mettre sous les armes, dès le point du jour, des hommes qui ne devaient partir que vers le milieu de la matinée. On cite des régiments qui sont ainsi restés seize heures en marche pour faire quatre lieues. Ils quittaient leur camp à l'aurore, avant d'avoir eu le temps de rien manger, et arrivaient à dix heures du soir, exténués de fatigue, de faim et de soif, dans un bivouac sans eau potable. Les plus intrépides, les plus altérés, passaient le reste de leur nuit à chercher de côté et d'autre une source ou un ruisseau; la plupart, et même des officiers supérieurs, se resignaient à boire du café à l'eau saumâtre et corrompue.

Un soir, des bataillons d'avant-garde trouvèrent un ample dédommagement à leurs misères : ils dénichèrent un château assez bien approvisionné qui, d'une voix unanime, fut proclamé château de Mentschikoff; car, en Crimée, nos troupiers ne veulent reconnaître de Russe que ce prince; de même que les rayas de Constantinople ne connaissent de Grec que Bélisaire, et les paysans français de Romain que César.

Zouaves, turcos, grenadiers, chasseurs et voltigeurs,

n'étaient pas gens à ménager, en pareille occurrence, la cave du Moscovite : on usa largement, à discrétion et à indiscrétion, de son hospitalité forcée. Il paraît qu'il s'est passé là des scènes indescriptibles de jovialité gauloise. Les salons étaient encore meublés, les buffets garnis ; la ripaille fut complète. Le bal lui succéda. La France, l'Afrique et l'Angleterre exécutèrent une sarabande phénoménale sur l'air de *la Casquette*, enrichi de couplets de circonstance et d'accompagnements farouches.

Le festival était à son apogée d'effervescence, quand les officiers, craignant pour la discipline les funestes effets du délicieux vin de Jalta, employèrent un moyen héroïque pour couper court à la jubilation de leurs soldats : ils firent mettre le feu au château.

Ces sybarites étaient déjà tellement acoquinés avec les délices de cette Capoue criméenne que, ne voulant pas lâcher prise, ils emportèrent dans leurs bivouacs les débris de leur bonheur; qui, son fauteuil; qui, une psyché entière ou peu s'en fallait; qui, des coussins, un tableau, des casseroles ou des tables, etc., etc. Les plus matois se chargèrent de bouteilles ou de volailles ; et, plutôt que de s'en aller sans quelque souvenir de leur ami Mentschikoff, il y en eut qui apportèrent au camp les pièces dépareillées de sa garde-robe, voire même son historique chapeau gris, plus ou moins authentique.

On s'attendait généralement à retrouver les Russes sur la rive gauche de la Tchernaïa, pour nous en disputer le passage, rendu assez difficile par l'escarpement des montagnes qui bordent ce cours d'eau. Il n'en fut rien. L'armée alliée put enfin s'établir définitivement sur le plateau

de la pointe de Cherson, qui forme, au sud de Sébastopol, l'extrémité sud-ouest de la grande Chersonèse taurique.

Ce ne fut qu'en arrivant sur le rivage de la mer que les alliés rencontrèrent de nouveau quelques détachements de l'armée russe; les Français refoulèrent dans la place deux ou trois mille hommes campés entre les baies de la Quarantaine et de Kamiesch; les Anglais surprirent par un brillant coup de main le port et la petite ville de Balaklava, d'où ils expulsèrent la garnison.

A partir de ce moment, la place a été cernée étroitement sur toute sa face méridionale; pourtant les travaux de siége, proprement dit, n'ont pas encore été commencés. Les premiers jours ont dû être exclusivement employés à l'installation des camps et au débarquement des munitions, du matériel de toute espèce. Pendant ces préliminaires indispensables, les hostilités actives se sont bornées à quelques canonnades inutiles de la part des assiégés, et à des escarmouches entre les reconnaissances envoyées, des deux côtés, à la découverte.

Du haut des coteaux occupés par les alliés, on ne voit, à ce qu'il paraît, qu'une faible partie de la ville, dont la masse se dérobe derrière ses remparts et les plis de terrain. Mais vous comprenez avec quelle ardente curiosité nos officiers et nos soldats regardent ce peu qu'il leur est permis de découvrir de la mystérieuse forteresse qu'ils doivent conquérir.

Cet examen, au dire des témoins oculaires, n'aurait rien que d'encourageant pour le succès de notre audacieuse entreprise. La ville ne semble entourée, de ce côté, que d'une simple chemise en médiocre maçonnerie,

flanquée de loin en loin de grosses tours et d'angles saillants, à la place des bastions. On dirait un mur d'octroi crénelé. — C'est l'expression dont on s'est servi pour me dépeindre l'aspect de ces fortifications.

Toutefois, comme la canonnade des Russes a prouvé que cette misérable muraille est armée d'une puissante artillerie, on a entièrement renoncé à la brusque attaque que l'on voulait d'abord tenter en arrivant, suivant les intentions du maréchal. Le général Canrobert, mieux avisé par l'inspection des choses, ne veut rien précipiter, rien risquer. On cheminera en tranchée aussi près que possible des remparts; puis, la brèche ouverte et le feu ennemi éteint par notre artillerie, les troupes seront lancées à l'assaut.

En un mot, l'affaire se fera posément, carrément, suivant toutes les règles de l'art, et, selon les apparences, elle ne sera incidentée que par de médiocres péripéties. Nos ingénieurs et nos officiers d'artillerie ne sont pas gens à imiter la faute grossière des Russes qui, pour avoir voulu avaler Silistrie, comme ils le disaient, *en une bouchée, ainsi qu'une boulette de graisse,* sont restés quarante jours devant une bicoque digne tout au plus de deux semaines de tranchée ouverte, et n'ont abouti qu'à une honteuse déconfiture.

Ce système lent et méthodique pourra ne pas satisfaire l'impatience d'un certain public européen, qui semble trouver que les troupes alliées se croisent les bras, quand elles ne battent pas une armée russe tous les jours, et n'enlèvent pas les forteresses en un tour de bayonnette comme au Champ-de-Mars; mais qu'y faire? Sébastopol est une pièce de résistance un peu plus sérieuse que les

citadelles de toile peinte du Cirque-Olympique. Que les amateurs d'émotions fortes souvent renouvelées en prennent leur parti : ils ne doivent pas espérer qu'on leur serve un assaut, comme celui d'Alma ou de Bomarsund, tous les matins à leur déjeûner.

Au surplus, on ne perdra rien pour attendre un peu. Des officiers estiment que la place ne pourra pas tenir plus de quinze jours, ou trois semaines au maximum, après son investissement. En conséquence, ils fixent la date de cette chute du 20 au 25 de ce mois.

Il me semble cependant que c'est aller passablement vite en besogne, eu égard aux renseignements que j'ai reçus à Bucharest et à Routschouk, de gens qui ont vu Sébastopol *de plus près, en dedans,* que l'on ne peut le voir à présent *de dehors*. Mais je ne demande pas mieux que de m'en rapporter à des hommes du métier, de préférence à des marchands, ou même à des Polonais aussi mauvais ingénieurs que braves cavaliers.

D'autres personnes, spéculant sur le chapitre des accidents, non moins que sur les calculs scientifiques, escomptent la peau de l'ours à huit ou dix jours de date. Elles pensent que la garnison de Sébastopol, composée en grande partie de Polonais, de Circassiens et de Tartares criméens, ne résistera que mollement à nos attaques.

Outre qu'elle est profondément abattue et démoralisée par les revers continuels qui accablent les armes moscovites, en dépit des psaumes du czar et des bénédictions de saint Serge, elle est encore divisée par les hostilités de races qui, longtemps comprimées sous la domination du knout, se ravivent en ce moment suprême, à l'approche

d'ennemis que la moitié de ces troupes considère comme des libérateurs.

Il est probable que Sébastopol verra se renouveler, au jour de sa chute, la scène de dissension violente qui a signalé la reddition de Bomarsund. Les vrais Russes voudront pousser la résistance jusqu'aux dernières limites du fanatisme barbare; ils en seront empêchés de force par leurs frères d'armes étrangers, naturellement moins dévoués à un régime qui les écrase, et qui annihile leur nationalité.

Le fait est qu'à Eupatoria, la première ville où les Anglo-Français ont débarqué, la population, presque toute d'origine tartare, s'est franchement rattachée à notre cause. Les habitants des campagnes environnantes ont suivi cet exemple; ils se sont réfugiés, de leur plein gré, sous notre protection, et nous fournissent des vivres en abondance. On parle aussi beaucoup d'un grand nombre de transfuges criméens qui seraient déjà venus offrir leurs services aux alliés de S. M. le sultan, qu'ils regardent toujours comme leur chef religieux, en dépit des efforts de la Russie pour altérer leur foi musulmane, et rompre toute espèce de lien entre eux et le Commandeur des croyants. Au bout de soixante et dix ans d'oppression, elle n'y a pas encore réussi. Le premier résultat de ses tracasseries a été de faire émigrer en masse vers les steppes de la Haute-Asie près de la moitié de la population tartare, toute la noblesse de Nogaïs, et tous les princes de la famille de Timour. Les musulmans qui sont restés en Crimée appartiennent aux plus basses classes des anciennes tribus, et, néanmoins, aucun ne s'est rallié sincèrement aux Moscovites. Ceux qui servent en ce mo-

ment même dans leur armée ne cherchent que l'occasion de se retourner contre leurs maîtres.

Telle est du moins la pensée d'un de ces musulmans blessé à la bataille d'Alma, et soigné maintenant à Péra, dans l'hôpital français de Dalma-Batché. Le pauvre diable est profondément chagriné d'avoir été estropié en combattant pour les Russes, contre les soldats et les alliés de son sublime padischa.

Le grand-amiral-généralissime Mentschikoff ne paraît pas avoir lui-même une confiance bien ferme en la fidélité de la garnison de Sébastopol. Il a jugé à propos de ne pas s'enfermer dans cette forteresse; il tient la campagne à la tête des débris de son armée d'Alma, laissant à un de ses lieutenants, l'amiral Corniloff, le soin de soutenir le siége.

Peut-être le prince attend-il l'arrivée des troupes de la Bessarabie, pour tomber sur nos derrières au moment de l'assaut. Le cas échéant, on ne peut se dissimuler que la position de l'armée alliée deviendrait fort délicate. Il est à désirer que nos opérations contre la place soient poussées assez vivement pour déjouer les conséquences de la perfidie ou de la maladresse du général Coronini, qui a si malencontreusement empêché la diversion d'Omer-Pacha sur les bords du Pruth.

Il ne faudrait cependant pas s'alarmer trop de cette perspective. Au pis-aller, les soldats d'Alma sont fort disposés à recommencer la bataille, qui, d'ailleurs, ne peut pas être encore bien proche; car la position excentrique et péninsulaire de la Crimée rend l'arrivée des secours de toute espèce extrêmement difficile. Les flottes alliées occupant la mer, vivres, munitions, artillerie et troupes,

tout doit être transporté sur terre par l'isthme de Pérécop, au moyen de charrois très-lents, sur des routes déjà défoncées par les pluies de l'automne, qui ont commencé le 24 septembre dans les principautés danubiennes.

Quelque diligence que fasse l'armée du Danube, elle aura beaucoup de peine à se présenter en bataille sous les murs de Sébastopol avant la fin du mois, époque assignée à la chute de cette place ; et si elle arrive après la catastrophe, au lieu de prendre les assiégeants, elle pourrait bien se trouver prise par eux dans la Crimée, comme le poisson dans la nasse.

En attendant cet heureux tranche-nœud de la question d'Orient, les pauvres Turcs en jubilation s'enivrent à plein cœur de la fumée du triomphe d'Alma. Hommes et femmes, jeunes et vieux turbans, ne peuvent se rassasier de cette humiliation de leur vieil ennemi. Il y a ici des attroupements perpétuels d'islamites des deux sexes devant toutes les images de ce combat, exposées dans les rues. J'ai même vu, à Péra, ces braves croyants ameutés autour d'une lithographie coloriée de la bataille de Marengo, qu'un mauvais plaisant leur avait dit représenter la victoire de Saint-Arnaud sur Mentschikoff.

Que ce grand-amiral, cet ambassadeur à chapeau gris, soit amené prisonnier à Constantinople, il ne manquera plus rien à leur félicité sur la terre. Dans le premier moment d'enthousiaste reconnaissance, ils seront capables d'accepter, par surprise, l'égalité civile avec les rayas.

XLVme LETTRE.

Remparts de Sébastopol. — Barrage du port. — Ouverture de la tranchée. — Renforts envoyés de part et d'autre.

Constantinople, 15 octobre 1854.

La plupart des lettres de l'armée commencent à reconnaître l'erreur où l'on a été jusqu'au dernier moment sur la force réelle de Sébastopol, du côté sud regardé comme le plus faible. Cette espèce de *mur d'octroi* est, à ce qu'il paraît, construit d'après un nouveau système de fortifications, inventé recemment en Allemagne. Son extrême simplicité cache, sous l'aspect de l'impuissance, de grandes difficultés pour un assaut, en ce que la suppression presque totale des bastions ôte à l'assaillant la faculté de se loger dans la brèche, et de là, de dominer une partie des autres défenses. Je vous rapporte cette explication telle qu'elle m'a été donnée, et ne permets pas à mon incompétence de la juger.

Depuis le commencement des hostilités, et encore maintenant, en notre présence, les Russes travaillent activement à compléter ces fortifications par de nouveaux ouvrages

avancés, très-habilement conçus. Ce n'est pas tout : ces remparts, improvisés comme par enchantement, sont armés et gardés par l'artillerie et les canonniers de la flotte, désormais impuissante en mer. La longue portée et le calibre énorme des pièces dérangent beaucoup de calculs : l'on a eu le tort de compter seul, ce qui oblige de compter deux fois.

Il a fallu, de notre côté aussi, emprunter aux vaisseaux alliés des canons d'un calibre égal, pour soutenir la conversation sur ce diapason élevé; mais le transport de pareilles masses de fer et de bronze, à travers les rochers, ne s'effectue pas sans peine et sans grande perte de temps. Ces batteries monstres de la marine seront servies par des matelots débarqués, sous le commandement de leurs officiers.

On a pu affaiblir ainsi, sans inconvénient, le personnel et l'armement de la flotte anglo-française, car on sait avec certitude que la plus grande partie de l'escadre moscovite est complétement désarmée; les munitions, les hommes et les canons, tout a été reporté à la défense des remparts.

Quelques vapeurs et trois ou quatre vaisseaux de ligne restent seuls cachés au fond de la rade, prêts à sortir à la première occasion favorable. Car il ne faut pas croire à la lettre ce que des correspondances complaisantes ont écrit sur la fermeture absolue de la baie de Sébastopol : les Russes ont simplement resserré le goulet, de manière à contraindre les bâtiments qui entrent ou qui sortent à passer immédiatement au pied du fort de la Quarantaine, dont la grosse artillerie est en état de couler bas tout navire assez audacieux pour tenter de force le passage. Pour opérer ce barrage partiel, ils ont coulé bas leurs plus

vieux navires, sous lesquels ils ont eu la précaution de passer des câbles, indiqués par des bouées, afin de pouvoir, après la guerre, dégager la passe de cette entrave.

Jusqu'à présent les assiégés ont peu tiraillé : ils remuent plus de terre qu'ils ne brûlent de poudre. Toutefois, leurs boulets, qui arrivent jusqu'au milieu de nos camps, ont déjà emporté quelques soldats et un capitaine du génie. Un officier d'infanterie en a été quitte à meilleur marché : atteint en pleine poitrine par un éclat de bombe, il a été renversé à quatre pas en arrière; mais, comme il n'avait été frappé que par le côté arrondi du dangereux projectile, tout son mal s'est borné à une forte contusion et à une émotion encore plus forte.

Du 2 au 7 octobre, on a employé le temps à préparer des routes pour l'artillerie et les charrois de l'armée, et à reconnaître les abords de la place. Du haut d'une colline qui domine le port du sud et une partie de Sébastopol, on a pu étudier suffisamment la configuration du sol, la disposition générale des remparts et choisir les points d'attaque. Avec l'aide des renseignements fournis par des prisonniers, on a même commencé un plan topographique indiquant les principaux édifices civils ou militaires. La ville même est petite, les travaux des fortifications sont immenses.

Jusqu'à environ 600 mètres de la place, on trouve un assez bon terrain de tranchée et de batteries ; plus près, on rencontre souvent le roc à fleur de terre ; les travaux y deviendront extrêmement difficiles. Cet obstacle imprévu protégera mieux la ville, et retardera plus longtemps sa chute, que la redoutable artillerie dont elle est armée.

Ce n'est que le 8 que la tranchée a été ouverte avant le jour, à environ 900 mètres des remparts. Dès que l'ennemi s'en est aperçu, il a entamé une formidable canonnade et tenté une vigoureuse sortie contre nos travailleurs; mais, en dépit de ses efforts, les travaux ont été poursuivis avec un plein succès, et ses soldats, rudement malmenés la bayonnette dans les reins, ont été se cacher derrière leurs murailles. Le bateau à vapeur partait au même instant pour Constantinople; les passagers entendant le bruit de la canonnade, sans avoir le temps de vérifier de quoi il s'agissait, n'ont pas manqué de rapporter ici, et vraisemblablement aussi en France, la nouvelle d'une seconde bataille sous les murs mêmes de Sébastopol. Un autre courrier apportant des dépêches du général Canrobert a tout expliqué.

Ce n'est là, du reste, qu'une rumeur anticipée sur un fait qui ne tardera pas à se réaliser, selon toute apparence; car Mentschikoff n'attend que l'arrivée de ses renforts pour prendre sa revanche d'Alma. A la tête de 25,000 hommes, il tient la campagne et rôde sans cesse sur les derrières de l'armée alliée; *quærens quem devoret*. Ce sont des alertes continuelles qui obligent les alliés à diviser leurs forces, afin de défendre leurs derrières. Vous voyez que les braves Ottomans et leurs amis quand même, étaient loin de compte lorsqu'ils accusaient ce prince-amiral d'abandonner Sébastopol par lâcheté. On ne peut méconnaître chez cet ennemi un mâle courage et une opiniâtreté de Tartare. Tant mieux! il n'en sera que plus honorable pour nous de vaincre un Mithridate, au lieu d'un Satrape efféminé.

Cette sortie de la garnison a laissé entre nos mains bon

nombre de prisonniers et quelques déserteurs, par lesquels on a reçu des renseignements intéressants sur ce qui se passe à l'intérieur de la ville. On a appris, entre autres, un fait incroyable, qui donnerait une médiocre idée de la vigilance de nos croisières. La veille même de la bataille d'Alma, lorsque nos flottes couvraient la Mer-Noire, des bâtiments russes auraient transporté, d'Odessa à Sébastopol, un renfort de 6,000 hommes.

Je tiens cela d'un capitaine polonais de la légion étrangère qui a lui-même interrogé les prisonniers. Ne pouvant croire d'abord à un pareil tour d'escamotage, il a demandé si ce n'était pas *par terre* que ce corps de troupes était arrivé en Crimée. — Non, c'est *par mer* que nous avons été envoyés, s'obstinaient à répondre les Russes.

Au reste, ajoutent les déserteurs, ce secours et l'annonce de la prochaine arrivée des armées du Danube ne suffisent pas à relever le moral de la population : autant elle s'était montrée présomptueuse avant Alma, autant à présent elle paraît consternée, en présence de ce siége si longtemps traité de chimère absurde par les autorités moscovites. Personne ne veut plus se fier aux belles paroles officielles.

Dans la prévision d'une catastrophe, chacun a enterré ses richesses et la plupart des familles émigrent. Seulement, par une erreur facile à comprendre, beaucoup d'habitants, les plus effrayés, calculant, après la victoire d'Alma, que les armées alliées attaqueraient la ville du côté où elles se trouvaient, c'est-à-dire au nord, ont eu la finesse d'enfouir leurs trésors au sud, juste au milieu de nos camps, dans la gueule du loup. Si les zouaves et les turcos algériens ne parviennent pas à dénicher quelques-uns de

ces magots, les bons Moscovites pourront se vanter d'avoir de la chance.

S'il faut s'en rapporter aux dires des déserteurs eux-mêmes qui ont intérêt à flatter nos espérances, il ne paraît pas qu'il faille compter beaucoup sur les défections ou les dissensions de la garnison assiégée. Les bataillons de la garde impériale et les soldats moscovites pur sang, ainsi que les équipages des navires, tous dévoués au czar jusqu'à l'enthousiasme, dominent dans la place et feraient aisément la loi à l'élément tartare ou polonais qui serait tenté d'imiter l'émeute militaire de Bomarsund. La force seule peut triompher de Sébastopol.

D'innombrables bâtiments de guerre et de transport, chargés d'hommes, de matériel ou de munitions remontent en ce moment les détroits et la Propontide, où ils étaient retenus depuis plusieurs jours par un violent vent de nord-est qui a soulevé de furieuses tempêtes dans la Mer-Noire. Quelques navires, ayant voulu braver ces coups de vent terribles et continuer leur route vers la Crimée, ont péri; d'autres ont été forcés de rebrousser chemin, de rentrer dans la baie de Béicos.

Parmi ces derniers, j'ai vu, à Buyuk-Déré un transport, lequel ayant à bord une batterie du 5ᵉ d'artillerie, et déjà en vue de Varna, a été contraint de revenir ici, *après cinquante-neuf jours* de traversée *depuis Toulon*. Ceci répond de reste aux gens pressés qui s'étonnent encore des lenteurs de notre expédition.

Le prodigieux mouvement de navigation que cause cette guerre lointaine donne au Bosphore un aspect d'animation extraordinaire. Toute une flotte de steamers fume devant Stamboul et sillonne ses eaux, emportant les ba-

taillons les plus hétéroclites sur le théâtre des hostilités.

Hier, des bandes de Circassiens au brillant costume, à haute taille, à large poitrine, ornée de cartouchières disposées comme des tuyaux d'orgue, partaient, sous la conduite de vieux seigneurs de montagnes, pour aller rejoindre Schamyl-Beg. Quelques jours auparavant, la légion étrangère au service de France remontait le canal, en même temps qu'un nouveau contingent de soldats égyptiens. Les troupes tunisiennes les suivaient de près ; et, mercredi dernier, 10,000 Turcs s'embarquaient pour Sébastopol sur des frégates à vapeur ottomanes, au milieu de l'empressement de la foule, assemblée sur le pont de la Corne-d'Or, et au son des fanfares de la musique de leurs régiments, jouant l'air de la *Reine Hortense*, mêlé aux symphonies du pays.

Je regrette de n'avoir pas le temps de vous entretenir d'une manière spéciale des guerriers caricatures de notre voisin le bey de Tunis, qui nous a fait l'honneur d'adopter pour son armée l'uniforme français, moins le képi, remplacé par un fez phénoménal. Certes le soldat turc n'est pas séduisant, surtout celui du Danube ; il ne laisse pourtant pas d'avoir, dans sa barbarie militaire, dans ses guenilles usées par la guerre, je ne sais quelle tournure de troupier sauvage qui a son bon côté ; mais comment ne pas éclater de rire en voyant ces malheureux tourlourous arabes coiffés de colossales marmites rouges qui leur tombent sur les yeux, sur les oreilles, et vêtus de courtes vestes d'enfant, qui leur remontent en haut des reins, laissant bâiller un affreux hiatus entre elles et un monstrueux fond de culotte garance jaune ? Ces Jean-Jean carthaginois sont capables de vaincre les Russes sans

combat; rien qu'en se montrant, ils les feront mourir de rire.

Si je dois m'en fier aux renseignements intimes que l'on m'a confiés sur le mode d'avancement oriental employé par le bey de Tunis à l'égard de ses favoris, il n'y aurait pas, en cas de rencontre, à faire grand fond sur les succès que pourraient obtenir la plupart de ces officiers africains, qui ont appris la manœuvre et la tactique en portant la pipe du maître. On m'a cité un simple fifre, dont la florissante adolescence aurait été subitement élevée au grade de colonel du régiment que la veille il charmait encore par ses trilles redoublés.

Heureusement il y a parmi ces troupes, braves d'ailleurs et passablement disciplinées, quelques officiers français qui sont en état de suppléer tout seuls à l'ignorance indécrottable de leurs collégues indigènes.

On fait courir à Constantinople tant de faux bruits sur notre expédition de Crimée, les nouvelles du siége de Sébastopol sont tellement dénaturées par des fables absurdes, on a déjà si souvent pris la ville d'assaut ou anéanti l'armée assiégeante, que je me décide, quoique peut-être un peu tard, à aller voir les choses par moi-même, si cela est possible; car, pour facile, tout le monde s'accorde à dire que ça ne l'est pas. Les correspondants de journaux sont loin d'être ce qu'on désire le plus au camp; celui de l'*Illustration* de Londres a été obligé d'attendre près de trois semaines la permission de débarquer.

Puissé-je arriver seulement à temps pour assister à l'assaut, que chacun regarde ici comme imminent, et du moins je pourrai vous en dire le résultat avec certitude. Je ne serai pas exposé à vous induire en faux frais de lam-

pions anticipés comme le télégraphe autrichien et les courriers tartares. Ne m'en étant guère rapporté jusqu'à présent qu'aux lettres venant directement de l'armée assiégeante, ou aux dires des acteurs et témoins oculaires des faits, je n'ai heureusement que fort peu d'inexactitudes à me reprocher dans les détails que je vous ai envoyés sur la bataille d'Alma et ses suites. Je les ai entendu souvent confirmer par le témoignage d'autres personnes compétentes. Pourtant, il vaut toujours mieux raconter ce que l'on voit que ce que l'on entend dire. Je tâcherai donc de voir autant qu'on me le permettra.

XLVI[me] LETTRE.

Traversée des la Mer-Noire. — Aspect lointain du siége. — La flotte alliée et la baie de Kamiesch. — Sébastopol, ses remparts et son armement. — La canonnade du 17 octobre.

Port de Cherson devant Sébastopol, 21 octobre 1854.

La politique russe aurait-elle calomnieusement *noirci* le Pont-Euxin? Serions-nous tombés, par hasard, cette année sur une série exceptionnelle de beaux jours? ou saint Serge trahirait-il son protégé l'empereur Nicolas en favorisant l'audacieuse expédition des païens occidentaux par un adoucissement inespéré des rigueurs habituelles du climat moscovite? Je ne sais; mais jusqu'à présent la sinistre réputation de la Mer-Noire est on ne peut plus agréablement démentie : tandis que les dernières bourasques de l'équinoxe s'appesantissaient sur Constantinople et la Bulgarie, l'armée alliée jouissait ici, et l'on y jouit encore, d'une tiède et calme température d'automne algérien. Une fois sorti du Bosphore, notre steamer n'a sillonné sur ce *noir* océan-miniature que des flots azurés, aussi paisibles que les eaux paresseuses de la Saône.

Quelle joyeuse et douce traversée ! La plupart des passagers étaient des officiers anglais et français, qui rejoignaient l'armée, ou des blessés convalescents qui, pour achever leur guérison, retournaient au feu comme à la noce, ne songeant qu'à bien vivre, et sans autre souci que la crainte d'arriver après l'assaut. Comme leur bonheur était envié par deux escadrons du 4e hussards qui, envoyés de Gallipoli, débarquaient à Varna, où ils devaient attendre leurs chevaux, avant de pouvoir s'embarquer, eux aussi, pour la Crimée !

Les camps de ces deux villes sont en grande partie évacués ; il ne reste plus dans la première qu'un ou deux milliers d'hommes, et dans la seconde environ 10,000 Anglo-Français, formant les dépôts des différents corps expéditionnaires. Notre vapeur prend à son bord un grand nombre de ces soldats, et remorque en outre trois bâtiments à voiles chargés de bœufs, afin de suppléer aux vivres frais, que la cavalerie de Mentschikoff empêche les paysans criméens d'apporter dans les camps alliés. Ces bêtes à cornes feront plus pour la santé de nos troupes, d'ailleurs satisfaisante, que la science de tout le corps médical de l'armée. Que les docteurs ne se formalisent pas de cette observation : elle est d'un de leurs confrères les plus éminents.

Le Bosphore et le Pont-Euxin sont couverts en ce moment d'innombrables navires de transport amenant de tous côtés à l'expédition d'Orient des renforts et des approvisionnements, tandis que d'autres emmènent tristement les blessés dans les hôpitaux de Constantinople. Un soir, à la tombée de la nuit, nous rencontrons même un bâtiment de guerre anglais, criblé de boulets, qui se traînait

péniblement sur la mer avec ses voiles en lambeaux.

Le dernier jour de notre voyage, le ciel, jusque-là d'une sérénité parfaite, s'était voilé de brumes épaisses, que l'on voyait rouler en lourds nuages à la surface des vagues ; mais, en arrivant le soir dans le voisinage des côtes de la Crimée, ces masses de vapeurs, déchirées par le vent, ou, comme le disaient quelques officiers, par les continuelles et violentes détonations de l'artillerie, s'entr'ouvrirent à l'est pour nous laisser admirer le magique tableau de la Chersonèse taurique illuminée par le soleil couchant.

Presque tous les passagers groupés sur le gaillard d'avant dévoraient des yeux cette terre que plusieurs doivent peut-être teindre de leur sang. Chacun, l'oreille tendue, épiait les premiers grondements du canon, dont le bruit, d'abord insaisissable, se confondait avec celui des machines. Enfin, un sourd roulement bien caractérisé fit courir dans toutes les veines un frémissement indicible ; puis, à chaque nouveau coup de plus en plus distinct, ce furent des cris de joie, des sourires de satisfaction, des battements de main ; nous arrivions à temps pour assister au dénoûment de ce drame gigantesque. Toutes les lunettes braquées à l'horizon cherchaient à étudier la position des flottes, et surtout les masses variables de fumée blanche qui se dessinaient sur la silhouette azurée des hautes montagnes déchirées du *Tschadyrdagh*. On eût dit un immense incendie. C'était le feu des batteries tonnant toutes à la fois ; c'était la fumée d'un colossal sacrifice humain sur les ruines mêmes des autels barbares de la Diane tauropolitaine, au milieu d'un splendide paysage, par une calme et belle soirée d'automne, en face d'une

mer paisible sillonnée par des troupes de joyeux marsouins qui, sans nul souci de nos formidables tonnerres, bondissaient sur les flots d'azur.

La nuit descendit. Le spectacle changea de nature. Des centaines de feux étincelèrent au rivage; des milliers d'autres, qui restaient invisibles, se devinaient à leurs reflets lumineux sur la brume, qu'embrasaient à chaque minute les rouges éclairs des canons.

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer dans une lettre hâtive les émotions puissantes que réveillait dans tous les cœurs l'aspect de cette scène nocturne, dont le vent et la vapeur nous rapprochaient trop lentement, au gré de nos désirs.

Ce n'est qu'à la pointe du jour que le capitaine se décida à s'avancer vers la terre. Toute la flotte alliée se montrait alors rangée en bataille le long de la côte, et en face de l'ouverture de la baie de Sébastopol, dont on distinguait parfaitement les forts, les maisons, les églises et les vastes magasins, étagés en amphithéâtre sur la rive méridionale de son immense rade. A l'aide de la lunette, l'œil pouvait pénétrer jusqu'au fond de cette vallée intérieure, creusée par la mer et la Tchernaïa, dans le plateau rocheux qui forme la côte occidentale de la Crimée. Au nord, quelques bois couvrent le sommet de cette haute plaine, en apparence presque aussi unie que la mer, et surélevée à pic de deux cents pieds. Au sud, le sol, plus onduleux, plus sauvage, ne montre pas un arbre, et s'abaisse en pente douce vers le rivage, découpé d'anses profondes. En arrière de ce premier plan, se dresse une chaîne de montagnes bleues, plus élevées que celles du Forez. Leurs rudes escarpements s'avancent par une succession de gradins

calcaires jusqu'auprès de la ville, et encadrent la vallée.

Sur le premier plan de ce paysage aux dures lignes, aux lointains vaporeux, se passait une scène que ceux qui l'ont vue n'oublieront jamais. Sébastopol apparaissait entouré au sud par un immense demi-cercle de feu, de plus d'une lieue de développement. Toute cette longue ligne était voilée de vapeurs épaisses, au travers desquelles on voyait de temps en temps percer une flamme ; des gerbes de fumée blanche s'élevaient par instants au-dessus de ce brouillard, et s'épanouissaient en colossal champignon, bientôt dispersé par le vent, tandis que çà et là, le ciel pur se tachetait de jolis petits nuages nacrés, à reflets roses, soudainement éclos comme des fleurs aériennes. C'étaient des poudrières de batteries, ou des caissons, qui sautaient, et des bombes russes qui, après avoir traversé les airs en sifflant avec un bruit de ferraille, éclataient au milieu de leur parabole.

Notre steamer s'arrête un instant pour remettre des plis au contre-amiral Bruat, à bord du *Montebello* : nous apprenons alors pourquoi nous avions rencontré la veille une frégate anglaise désemparée, traînée à la remorque par un vapeur. Le *Montebello*, lui aussi, avait les flancs labourés de boulets et ses manœuvres coupées. Des centaines de matelots, accrochés aux flancs du vaisseau ou grimpés dans les cordages, réparaient les ravages d'un récent combat.

Le 17 octobre dans la matinée, le feu a été ouvert contre Sébastopol par toutes nos batteries de terre, soutenues par la flotte embossée dans la passe du port. Pendant plus de cinq heures la canonnade a duré avec une violence, une furie incroyable. On n'entendait qu'un roulement continu

qui faisait trembler la terre, couverte d'une épaisse fumée au travers de laquelle on ne distinguait plus son ennemi qu'aux flammes des canons. Sébastopol vomissait le fer par ses douze cents bouches à feu en même temps, et, grâce à la supériorité de sa position, de ses remparts, et surtout au calibre énorme de ses pièces, luttait victorieusement, dans cette première journée, contre nos vaisseaux et contre nos batteries.

Le *Napoléon*, qui se trouvait en tête de la ligne de bataille de la flotte, le *Montebello*, le *Charlemagne*, le *Jean-Bart*, la *Ville-de-Paris*, etc., etc., ont tous éprouvé des avaries plus ou moins graves et perdu un certain nombre d'hommes.

Le *Montebello* a eu environ soixante hommes hors de combat, tués et blessés, deux bombes à bord, et une vingtaine de boulets dans sa muraille et sa mâture. L'équipage de la *Ville de Paris* a subi à peu près les mêmes pertes. Ses bastingages percés, son canot crevé, ses cordages mutilés, ne disaient que la moindre partie de ce qu'a souffert ce vaisseau. Une bombe a éclaté au milieu de la chambre du capitaine de frégate qui le commandait, en l'absence de son capitaine de vaisseau occupé à diriger la batterie des marins de débarquement. Un jeune aspirant de 1re classe, fils d'un pacha égyptien, a été coupé en deux par un boulet de soixante-huit. Deux autres officiers ont été blessés.

L'*Agamemnon* (anglais) paraît avoir encore plus souffert que nos navires. On le répare lestement sur place.

Je vous fais grâce de cent autres tristes, mais glorieux détails de cette nature, que nous avons recueillis en traversant la flotte, pour aller, de la première ligne de ba-

taille, composée des vaisseaux à hélice, sous les ordres du contre-amiral Bruat, à la seconde, formée des bâtiments à voiles, commandés par l'amiral Hamelin, auquel notre vapeur apportait aussi des dépêches. Cette seconde ligne est rangée au nord de la place, au-dessus du cap de la Katcha, en face de la vallée arrosée par cette rivière.

Malgré ces avaries, ou même précisément à cause d'elles, la flotte alliée présente une superbe apparence. Elle se compose d'une vingtaine de vaisseaux de ligne : 8 français, 10 anglais et 7 turcs, sans compter une foule d'autres bâtiments plus petits.

Les escadres russes ne sont pas tentées de sortir de leur retraite pour engager la lutte avec ces glorieux blessés; une partie se contente de faire flotter timidement ses drapeaux sous la protection des deux étages de batteries du fort Constantin, en arrière duquel elle est rangée en bataille, en travers de la passe. La vue de ces navires de guerre, dans cette position, m'a démontré la fausseté des suppositions de certains nouvellistes touchant la destruction volontaire de la flotte russe et la fermeture de cette baie au moyen de vaisseaux coulés bas. En effet, les déserteurs ont affirmé que ce barrage n'est formé que de vieux bâtiments hors de service, dont la submersion ne fait que resserrer le goulet, de manière à contraindre les navires ennemis de défiler un à un, à bout portant des batteries du rivage. Quant au gros de la flotte moscovite, la plus grande partie, momentanément désarmée, attend au fond de la rade l'occasion de reprendre la mer avec avantage.

Cette explication suffit à vous faire comprendre le péril immense auquel serait exposée l'expédition tout entière, si nos vaisseaux s'entêtaient aveuglément dans une lutte

inégale contre ces remparts de pierre. Même en cas de succès partiel, à supposer, ce qui est à peu près impossible, qu'ils réussissent à ruiner, à faire taire le fort Constantin, le fort de la Quarantaine et deux ou trois autres des formidables batteries de l'intérieur, cela ne nous rendrait pas encore maîtres de la flotte ennemie, et la nôtre, abîmée, hachée, serait forcée d'aller réparer lentement ses avaries à Constantinople, ou même à Malte et à Toulon, laissant, quoique victorieuse, la mer libre aux escadres russes qui, alors, ne manqueraient pas de venir brûler nos transports entassés dans la baie de Cherson. Toutes les communications de l'armée expéditionnaire se trouveraient interrompues pendant un mois, et la plupart de ses approvisionnements seraient détruits.

L'évidence de ces considérations ne paraît pourtant pas suffisante à certains esprits chagrins : après avoir affecté de dédaigner le concours de la flotte, à laquelle ils ne demandaient que de les transporter sur le théâtre de la guerre, où ils se flattaient de triompher en quinze jours de tous les obstacles avec l'armée de terre seule; après avoir parlé, même, de brûler leurs vaisseaux comme Fernand Cortez, ils trouvent maintenant que l'armée de mer, qui a fait plus que la prudence ne conseillait, n'a pas fait assez.

A dix heures du matin, nous revînmes au sud de la rade de Sébastopol, mouiller dans la baie de Cherson. C'est une double baie en forme de V, dont les deux branches divergentes, réunies par une entrée commune, s'enfoncent profondément derrière le promontoire qui forme la pointe sud-ouest de la Crimée. L'anse la plus méridionale, à l'extrémité de laquelle s'élève un monastère russe, est à peu

près abandonnée; la flotte de transport est presque toute mouillée dans l'autre, nommée baie de Kamiesch. C'est un bassin ouvert au vent d'ouest, mais aussi large, aussi profond, presque aussi commode que le port de Marseille, et situé à deux lieues à peine de Sébastopol. Il est entouré de tous côtés par des collines qui descendent en pente très-douce vers le rivage.

Tout ce paysage nu, extrêmement pierreux, semé çà et là de quelques vignes et d'un petit nombre de pauvres maisons en pierre blanche, entourées de maigres vergers, rappelle la physionomie de la Provence; et les lointaines montagnes de l'âpre Eschadyr-Dagh ne sont pas elles-mêmes sans quelque ressemblance de nature et de forme avec celle de Sainte-Victoire, près d'Aix.

En ce moment, le port de Cherson est encombré de bâtiments marchands affrétés par les particuliers ou le gouvernement. Il y règne une activité prodigieuse qui forme un singulier contraste avec la sauvagerie de ce vallon, où la population improvisée campe sous la tente et emmagasine ses marchandises entre quatre murs de pierres sèches, élevés à la hâte; où les chevaux n'ont d'autres écuries que les vignes et la lande rocailleuse; où la plage est encombrée de piles de boulets et de bombes, de barils et de caisses, de canons, de farine, de voitures, de fourrages, et de troupeaux de bœufs amenés à travers la mer. Des matelots de toutes les marines transportent à terre ces amas gigantesques d'approvisionnements hétéroclites, que charrient ensuite des portefaix maltais, italiens et turcs; et qu'emportent incessamment dans les camps de longues files de cavaliers et de fantassins de corvée.

Aussitôt que nous avons pu le faire, je me suis em-

pressé, avec deux autres passagers, de courir du côté de la canonnade. En une heure, on franchit aisément les trois ou quatre vallons et coteaux rocailleux qui séparent le port de l'extrême gauche des lignes des assiégeants.

En beaucoup d'endroits, le roc affleure à la surface du sol ; quelques fonds seulement sont de bons terrains ; tout le reste est composé de terre rougeâtre très-légère, et remplie de débris de roche calcaire. En plusieurs endroits, on reconnaît encore les traces d'anciennes cultures, aux monceaux de pierres alignés, comme des ruines de murailles, dans les vieilles friches divisées en bandes régulières de dix ou quinze pieds de largeur. Ce sont, dit-on, les restes des jardins de l'antique ville de Cherson, laquelle a donné son nom à ce coin de la Tauride.

Ailleurs d'interminables murs en pierres sèches, d'une date plus récente, coupent dans tous les sens cette campagne désolée, plus inculte qu'aride ; on y voit seulemen une douzaine d'humbles maisonnettes saccagées, et un petit nombre d'arpents de vignes qui montrent ce qu'on peut espérer de ce pays bien cultivé. Toute cette pointe de la Chersonèse, jusque sous les murs de Sébastopol, ressemble à cet échantillon. Cela peut devenir un jour un excellent vignoble ; mais, en ce moment, on n'y vendange que des cartouches et des boulets. Le sol n'y vaut cependant rien pour des batteries de siége et des tranchées.

A mesure que nous avancions, le sifflement des boulets devenait plus aigre, plus perçant, et j'avoue, sans fausse honte, que ce bruit cause d'abord une sensation désagréable ; puis, l'homme est un animal tellement routinier, qu'au bout d'un quart d'heure il n'y prend plus garde. Des soldats de corvée nous avaient indiqué, entre le camp

de la 5e division et les ruines de Cherson, un mamelon couronné par les débris d'un télégraphe russe, comme un belvéder à souhait et sans danger. Je n'étais pas à moitié hauteur de ce monticule qu'un marin, couché là en sentinelle, me crie de descendre. La veille, les Russes voyant en cet endroit un groupe de quinze curieux, y avaient lancé un obus qui avait frappé en plein dans le *tas*, ainsi que disait le matelot.

Au pied du télégraphe, les murs de pierre d'un ancien baraquement russe nous assuraient un abri commode; nous allâmes nous y réfugier auprès de plusieurs groupes de militaires, de marins et de capitaines de navires marchands.

Quoique la vue y fût moins belle que du haut du mamelon, elle était encore très-étendue. C'est de là que je vous raconte la première scène du siége dont j'ai été témoin.

En face de nous, à environ deux ou trois kilomètres, on découvrait parfaitement bien la moitié occidentale des remparts de Sébastopol; l'autre partie était masquée par un coteau intermédiaire dont la crête est couronnée par une des principales batteries françaises, et qui est séparé de la ville, en avant, et du camp de la 4e division, en arrière, par deux vallons sauvages et rocailleux. Celui de ce dernier côté est déjà couvert, au fond, d'une couche de boulets russes, lesquels, passant par dessus nos tranchées et nos épaulements, vont rouler dans le ravin au-delà.

Cette colline de la batterie se prolonge en s'abaissant jusqu'au bord de la mer, où elle se termine par un promontoire aplati, couvert de ruines informes, auprès desquelles se dresse une modeste petite chapelle russe ornée

d'un dôme au centre de sa croix grecque. C'est le temple vénéré de saint Wladimir; c'est là que fut baptisé, dans un faubourg de l'antique Cherson, ce premier prince chrétien des Moscovites. Aujourd'hui, cette église, poste avancé des Russes, exposé à notre feu, paraît fort endommagée.

De chaque côté du promontoire, deux baies inégales s'enfoncent dans les vallons latéraux.

La plus grande, la plus rapprochée de Sébastopol, est celle de la Quarantaine. Entre sa rive marécageuse, semée de roches blanches, et le pied des coteaux en pente douce qui conduisent aux remparts, on voit plusieurs rangées régulières de bâtiments dont les pignons pointus sont alignés sur le même front. En arrière de ces espèces de magasins, les embrasures du fort de la Quarantaine montrent leurs gueules béantes au niveau de la crête du coteau, tandis qu'en face, sur la rive opposée de la baie, au-dessous du sanctuaire isolé de saint Wladimir, s'étendent les vastes constructions du lazaret, entouré de murs crénelés.

De l'autre côté du promontoire, la seconde baie, qui sert de débouché au ravin des boulets, est déserte et bordée de roches abruptes. On n'y voyait en ce moment que deux vapeurs de guerre français, le *Roland* et le *Vautour*, tous deux embusqués là pour protéger la gauche de la 5e division contre les sorties de la Quarantaine.

Le *Vautour* a donné son nom à cette anse du rivage à cause de ses prouesses: il ne cessait d'envoyer toutes les dix minutes un obus de 80 sur le fort, et recevait en retour une grêle de projectiles monstrueux, qu'il bravait avec une intrépidité égale à l'adresse des artilleurs moscovites. Ceux-ci ne pouvaient apercevoir que le sommet

des mâts du steamer, au-dessus de la table de l'extrémité du promontoire qui leur cachait tout le corps du bâtiment et la plus grande partie du gréement; le point de mire leur suffisait pour tirer au juger, et si bien, que, en moins d'une heure, nous avons vu six obus ou boulets, lancés sous un angle habilement calculé, passer par dessus le plateau et tomber à quelques pieds seulement du navire, devant, derrière, ou par côté. L'équipage du *Vautour* supportait ce feu avec un merveilleux sang-froid : un de ces obus traversa entre le grand mât et la cheminée, juste au-dessus de la tête de deux officiers qui se promenaient sur la passerelle jetée d'un tambour à l'autre; ils ne parurent pas y faire plus d'attention que si leur bâtiment se fût paisiblement bercé dans le port de Toulon, et que cette masse énorme de fer eût été une mouette.

Les remparts de la place se dressent au sommet et au bord du plateau, dont les rampes régulières, et doucement inclinées, descendent au fond du vallon de la Quarantaine. Deux ou trois petits monticules de pierre, et autant de cabanes à demi démolies, accidentent seuls l'uniformité de ces espèces d'immenses glacis labourés par les bombes et les boulets. Quelques tirailleurs russes se cachent derrière des petits murs de pierres sèches; d'autres immobiles, étendus par terre, sont des morts, qu'on n'enlève que la nuit.

Directement en face de la batterie française dont j'ai parlé, s'avance une sorte de bastion, formé par un vaste saillant de batteries basses en terre, de niveau avec le sol, et au centre duquel s'élève, en guise de réduit, une grosse tour ronde casematée, adossée au milieu de la façade d'un grand bâtiment carré. La tour a été éventrée par notre

artillerie et montre ses voûtes béantes; le bâtiment en arrière a été incendié ou détruit par une explosion, la toiture a disparu.

A droite de ces ruines, le rempart, se dirigeant vers le bastion du Mât et le fond du port, fait un coude qui le dérobe à la vue. A gauche, au contraire, il se montre en plein et tout entier. Sur une longueur d'environ mille mètres, il ne consiste qu'en une simple muraille blanche, haute d'une vingtaine de pieds, percée de milliers de meurtrières, et dont la ligne, à peu près droite, est à peine brisée çà et là par les angles de quelques courtines en retraites de dix ou douze pieds sur l'alignement général; les portes de la ville paraissent cachées dans ces enfoncements.

Toute cette partie des fortifications est parfaitement intacte : on ne retrouve les trous de nos boulets qu'à son extrémité, sur le flanc d'un grand bastion triangulaire, celui de la Quarantaine, dont la face qui regarde obliquement notre batterie du coteau est fort endommagée. Les embrasures sont démolies, et le haut du mur, pelé par les boulets, s'est écroulé. On voit à la lunette que l'on a cherché à réparer cette brèche avec des sacs à terre et des fascines.

C'est de ce bastion, entouré comme l'autre de batteries basses blindées, que part le feu le plus dangereux, le plus opiniâtre, et c'est aussi contre lui que se dirigent en ce moment les principaux efforts de nos artilleurs. A chaque instant on y voit tomber des bombes et des obus, qui, en éclatant au milieu des terre-pleins, soulèvent d'épais nuages de poussière grise, faciles à distinguer de la fumée blanche des canons.

Après ce dernier bastion, la muraille tourne brusque-

ment au nord, et, descendant vers l'embouchure de la rade de Sébastopol, disparaît derrière la crête de la colline de la Quarantaine, dont le grand fort détaché reste en dehors de l'enceinte, établie au bord de la mer.

Malgré la formidable artillerie dont il est armé, ce boulevart, en médiocre maçonnerie d'un mètre à peine d'épaisseur, dont les brèches déjà faites révèlent toute la faiblesse, et que soutient mal en arrière un talus de terre, résisterait vraisemblablement très-peu de temps au feu bien dirigé de nos batteries, auquel il découvre toute sa surface, s'il n'était pas protégé en avant par une première ligne de fortifications creusées dans le roc. Ces ouvrages avancés, à peine visibles, et savamment disposés, nous font beaucoup de mal et arrêtent seuls les progrès du siége. Tout le feu des alliés est concentré sur ces batteries basses et sur les trois ou quatre grands bastions qui font saillie à chacun des angles de l'enceinte.

On dédaigne de tirer contre la muraille, de même que sur la ville cachée presque entièrement derrière celle-ci, par suite de son assiette inclinée sur la contrepente du coteau, qui s'abaisse vers l'intérieur de la rade. On n'aperçoit au-dessus du mur que les toits de quelques usines ou maisons, le sommet du dôme d'une église, et, parmi les arbres d'un jardin, le faîte d'une jolie villa italienne ornée d'un fronton de péristyle.

Au-delà de ce second plan, apparaît dans le lointain l'énorme tour magique du fort Constantin, qui s'avance à l'entrée de la baie de Sébastopol, en arrondissant son triple étage de batteries casematées, en face du fort de la Quarantaine ; puis, en remontant à l'est sur le plateau du nord, on distingue le vaste épatement de la citadelle, dont

les édifices blancs se détachent seuls de la monotone uniformité d'un horizon rectiligne de collines grisâtres. Au-dessous de cette grande masse, on voit une foule de casernes, de magasins et de batteries, étagés sur la pente escarpée des coteaux et jusqu'au bord du rivage.

Là-bas tout est calme. Le fort Constantin est occupé à panser ses plaies. On voit avec la lunette les maçons qui, perchés sur des échelles, réparent les avaries insignifiantes de l'attaque du 17, tandis que les soldats, accoudés aux embrasures ou sur les parapets des terrasses, regardent de loin la canonnade de la rive gauche, à laquelle ils ne peuvent pas prendre part à cause de l'éloignement.

De ce côté-ci, en effet, le combat est incessamment soutenu, jour et nuit, avec un acharnement implacable et une certaine égalité, car nos batteries ont été bien vite reconstruites sur un meilleur plan et ornées de nouveaux canons d'un plus fort calibre, après avoir été d'abord abîmées par la supériorité écrasante de l'artillerie moscovite.

Cette première épreuve sérieuse de la force de Sébastopol a rudement éveillé beaucoup de gens qui rêvaient de promptes et faciles conquêtes au pas de course. La vigueur de la défense, la puissance de l'armement de cette redoutable citadelle maritime ont dépassé, il faut bien en convenir, tout ce qu'en craignaient les officiers les mieux renseignés et les plus circonspects.

Je vous ai dit ce qui en avait été de l'attaque du côté de la mer ; du côté de la terre, la leçon a été encore plus dure : il paraît qu'en moins de deux ou trois heures, nos pauvres batteries de 16 et de 24 ont été foudroyées, réduites au silence ; elles recevaient dix, quinze coups pour

un, et chaque coup d'un poids et d'une force de projection double ou triple. Les épaulements étaient traversés d'outre en outre, les pièces démontées, les artilleurs tués, les magasins à poudre incendiés; rien ne résistait à cette trombe de fer et de feu. La batterie des marins, la seule qui fût armée de pièces d'un calibre à peu près égal, dut elle-même renoncer momentanément à prolonger une lutte impossible.

Un pareil résultat, directement contraire aux données habituelles des siéges, où c'est l'artillerie des assiégeants qui éteint le feu des assiégés, a fait évanouir la dernière pensée que l'on pouvait conserver encore de brusquer un assaut.

Tout le monde, ici, s'accorde à rejeter la principale responsabilité de notre déplorable infériorité dans cette attaque du 17 octobre, sur le comité général d'artillerie, qui, s'abritant sous l'autorité de glorieux souvenirs, a constamment refusé de modifier ses anciens systèmes et d'ouvrir les yeux sur les progrès accomplis chez les nations militaires de l'Europe. Pour n'avoir pas voulu faire suivre à nos moyens d'attaque la même progression que nos rivaux accomplissaient dans leurs nouveaux moyens de défense, il en est résulté que nos canons de 16 et de 24, qui avaient suffi à nos armées impériales pour forcer les portes de toutes les citadelles, se sont trouvés, cinquante ans plus tard, devant Sébastopol, d'une impuissance presque ridicule. Sans le secours des grosses pièces de la flotte, l'armée d'Orient n'aurait eu, selon toute apparence, d'autre parti à prendre que celui d'une reculade désagréable.

Grâces à cette puissante ressource, les alliés ont réussi à

reprendre promptement l'offensive, et ils la continuent vigoureusement avec un succès sensible, dont témoignent assez les tours ruinées, les murs écrêtés, les embrasures rasées des bastions, et les incendies, les explosions de poudrières à l'intérieur de la place. On dit que les Anglais surtout font un ravage horrible dans cette malheureuse ville par le feu lent et méthodique de leurs deux monstrueuses pièces à la *Lancaster*, qui, enfilant la vallée du port du sud, lancent tous les quarts d'heure, au centre des maisons, un boulet plein de 104 livres. Le hurlement épouvantable de ce globe de fer, fendant l'air avec la vitesse d'une balle de carabine, domine tous les autres sifflements de boulets, de bombes et d'obus. Malgré la distance, on reconnaît parfaitement sa voix sinistre, au milieu du concert infernal de tous les projectiles qui se croisent en l'air.

Cependant, quel que soit le mal qu'ils souffrent, et quoique leur furie du premier jour soit un peu calmée par la méthode homœopathique employée à leur égard, les Russes se défendent toujours avec une rare énergie : ils nous rendent encore, dit-on, cinq ou six coups de canon pour un. C'est une diminution de plus de moitié de leur avantage primitif, et l'on espère les amener bientôt au point de s'estimer heureux de pouvoir riposter coup pour coup.

Cet espoir se fonde moins, en ce moment, sur l'augmentation de notre artillerie de siége, que sur la merveilleuse adresse de nos habiles tirailleurs des zouaves, des chasseurs et de la ligne qui, embusqués derrière les moindres accidents de terrain, ou simplements couchés par terre, à environ 250 mètres des remparts ennemis, tuent

infailliblement tous les pointeurs et les servants des pièces russes. Un homme ne peut pas paraître aux embrasures sans être aussitôt *mouché*, suivant la pittoresque expression d'un de ces tireurs-zouaves, qui se vantait d'avoir abattu pour son compte personnel une douzaine de canonniers. Les ténébreuses batteries basses et blindées des ouvrages avancés défient seules l'adresse de nos tirailleurs et de nos canonniers. On n'en aura raison que par la tranchée ou un assaut, au moment décisif.

Avant-hier, dans la nuit, les assiégés ont tenté une sortie qui eût peut-être obtenu quelque succès, s'ils avaient opréré avec plus de circonspection. Nos soldats de garde aux avant-postes, vaincus par la fatigue, s'étaient un peu relâchés de leur vigilance; une colonne Russe profitant de cette négligence a pu s'approcher à la faveur de l'obscurité, et envahir la tête de la tranchée ainsi qu'une batterie. Mais les Moscovites ayant tiré quelques coups de feu et poussé un hurra de triomphe, la grand'garde, accourue au bruit, leur a fait payer cher cette folle tentative. Beaucoup ont été tués et plusieurs sont tombés prisonniers entre nos mains; d'autres, des Polonais surtout, ont profité de l'occasion pour déserter : le reste de la colonne est allé se cacher bien vite derrière ses remparts.

Un officier russe a montré dans cette circonstance une rare intrépidité. Il s'est fait tuer de sang-froid en s'obstinant à vouloir enclouer nos pièces. Deux seulement ont été enclouées, si mal toutefois que leur service n'a pas été interrompu.

Les prisonniers et les déserteurs, conduits au quartier général, ont donné de précieux renseignements sur les pertes des assiégés et les ravages causés par notre ar-

tillerie. Un vaisseau atteint par nos obus a été incendié dans le port ; des magasins de vivres et de munitions ont été brûlés ou détruits ; des poudrières ont sauté. On commence à manquer d'eau par suite de la rupture des aqueducs; les cimetières sont encombrés, et la plupart des blessés meurent faute de soins.

A ce propos, je rappelle en passant qu'après la victoire d'Alma, le maréchal de Saint-Arnaud ayant offert au prince Mentschikoff un moment de trêve pour lui permettre de venir prendre librement ses morts et ses blessés abandonnés sur les plateaux, il lui fut répondu par Son Excellence tartare que cela regardait le général demeuré maître du champ de bataille. Ces malheureux blessés ennemis restèrent ainsi quarante-huit heures sans secours, tous nos chirurgiens étant occupés à soigner d'abord nos propres soldats.

Quels que puissent être, d'ailleurs, le courage et les talents militaires de ce favori de l'empereur Nicolas, il paraît, d'après le rapport des prisonniers russes, qu'il est cordialement détesté de ses troupes; il s'est rendu, en outre, particulièrement odieux à la population de Sébastopol, abandonnée par lui à toutes les horreurs d'un siége meurtrier et aux chances terribles d'une prise d'assaut. Les dames de la ville n'auraient, dit-on, qu'une voix pour flétrir ce qu'elles appellent la couardise de cet homme.

On ne peut que plaindre sincèrement ces pauvres familles, condamnées peut-être à un sort affreux par le barbare patriotisme d'un nouveau Rotopschin; mais la colère et la terreur les rendent injustes vis-à-vis de Mentschikoff. Il est impossible de supposer qu'un pareil personnage ait pu, aux yeux de toute l'Europe attentive, sortir de

XLVIIme LETTRE.

Les camps français et anglais sur les plateaux de Cherson. — Vue du port militaire et de l'intérieur de la ville. — Première visite aux tranchées. — Panorama du siége. — Mort de l'amiral Korniloff; sa réponse à lord Raglan.

Devant Sébastopol, 23 octobre 1854.

Je continue à vous rendre compte de mes courses dans les camps et les tranchées. C'est ce que j'ai de mieux à faire, car le siége continue sans amener des incidents aussi fréquents, aussi dramatiques que le souhaiteraient les lecteurs, et surtout les soldats qui s'ennuient de ne pas gagner tous les jours une bataille d'Alma. Ils commencent à se blaser sur les émotions de ces canonnades lointaines, plus bruyantes que meurtrières.

Comme je vous l'ai dit, la 5e division, à l'extrême gauche de toute l'armée alliée, est la plus rapprochée de la mer, dont la sépare une distance d'un quart de lieue environ. Elle est fort inquiétée par des sorties continuelles et par l'artillerie du fort de la Quarantaine.

Son camp, abrité derrière la crête d'un coteau, à plus

de 3,000 mètres de la place, reçoit encore souvent des volées de boulets de gros calibre. Il est assis sur un terrain tellement pierreux, que les soldats peuvent à peine y trouver l'espace uni indispensable pour dresser leurs petites tentes-abris. Plusieurs d'entre eux en sont réduits à coucher sur les cailloux ; les plus heureux se dorlotent dans les sillons moelleux de quelques vignes, dont les ceps servent à cuire la soupe au lard.

La 4e division campe un peu plus haut, sur un plateau d'assez bonnes terres, où l'on voit encore trois ou quatre maisons de campagne, maintenant occupées par nos officiers supérieurs, une entre autres, la plus belle, par le général Forey, le mieux logé de toute l'armée. La plupart de ces très-médiocres *villas* ont été saccagées, démolies ; leurs meubles ornent les bivouacs militaires, dont les feux sont alimentés avec les charpentes, les boiseries des maisons et les arbres des vergers. A la guerre, on brûlerait sans scrupule un palais pour faire cuire un œuf. Malheureusement ce luxueux bois de chauffage ne tardera pas lui-même à devenir aussi rare que l'eau, que les mauvais puits de ferme sont loin de distiller en qualité satisfaisante, et surtout en quantité suffisante pour 50,000 hommes.

A l'extrême droite des lignes de circonvallation françaises, la 3e division, commandée par le prince Napoléon, s'étend, à travers un pays plus ouvert, où l'on voit des prairies, des vignes et des landes incultes, à partir du flanc de la 4e division, jusqu'au grand ravin qui descend directement au centre de la place assiégée, où ses berges escarpées encaissent le port militaire.

Cette profonde et sombre vallée, d'un caractère singu-

lièrement âpre, sauvage, est en partie creusée en abîme et traverse presque entièrement de la rade de Sébastopol à la plaine de Balaklava, divisant en deux parties à peu près égales le plateau de la Chersonèse héracléotique. Il forme ainsi naturellement la ligne intermédiaire des deux armées alliées : celle des Français occupant exclusivement la moitié que je viens de décrire, et celle des Anglais renfermant dans le grand triangle compris entre le ravin du port et la vallée de la Tchernaïa leur ligne d'attaque contre la ville des marins, qui s'élève sur les rochers à pic de la pointe du confluent, au centre de la rade fourchue de Sébastopol.

Quelques bataillons turcs ou égyptiens et les 1re et 2e divisions françaises, sous le commandement du général Bosquet, sont postés au-delà du ravin ; organisés en armée d'observation, ils protégent les derrières des lignes anglaises contre les entreprises des corps russes qui tiennent la campagne du côté de Balaklava.

Les deux quartiers généraux, du général Canrobert et de lord Raglan, sont placés à proximité l'un de l'autre, de chaque côté du ravin, avec leur cavalerie en arrière, et à égale portée des corps d'attaque et des corps d'observation. La ligne seule de circonvallation de l'armée alliée, de la mer à la Tchernaia, n'a pas moins de quatre lieues de développement, décrivant un vaste demi-cercle autour de la partie méridionale de la place. Ce fait seul suffit pour vous donner une idée de ce siége colossal. Que serait-ce donc s'il fallait aussi cerner la ville du côté nord ?

Je n'ai pas encore eu le temps de visiter les camps anglais, mais, autant que j'ai pu en juger par ce qu'on en voit des bords du ravin, le plateau qu'ils occupent paraît

aussi nu, moins agréable, bien plus élevé, surtout infiniment plus accidenté que celui des Français. Il est entouré et coupé de vallées étroites, profondément taillées à pic, ou en gradins d'amphithéâtre, dans de gigantesques bancs de roches décharnées qui semblent calcinées par le feu d'un volcan.

Il me semble que, sur un pareil terrain, les Anglais rencontreront beaucoup plus de difficultés que nous dans leurs travaux de siége. C'est pourtant au flanc abrupte d'une de ces montagnes, en apparence inaccessibles, qu'ils ont réussi à installer leur formidable batterie de canons de *Lancaster* qui, dit-on, domine la moitié de la ville et du port militaire. Soit jalousie, soit prudence, ils interdisent sévèrement l'approche de ce point important à tout individu, même officier supérieur, qui n'est pas muni d'une autorisation spéciale. Comme il y fait beaucoup trop *chaud* pour les santés délicates, je me suis dispensé de solliciter la permission d'aller admirer de près les canonniers britanniques servant leurs monstres de bronze avec un tel enthousiasme, qu'oubliant toutes les bienséances de la *respectability* anglaise, ils mettent bas habit, cravate, bretelles, et retroussent leurs manches de chemise au-dessus du coude, afin de faire plus lestement leur besogne de dévastation.

Je me suis contenté de les regarder de loin, du haut d'un contrefort du plateau qui se projette dans le ravin, en avant du grand quartier général français. J'avoue, sans y mettre de finesse, que je ne pouvais me défendre d'une certaine anxiété désagréable en me laissant entraîner, presque malgré moi, par une diabolique curiosité, vers l'extrémité de cette petite plate-forme, où j'aperce-

vais plusieurs officiers curieux, abrités derrière une sorte de parapet en pierres amoncelées.

La précaution était sage, car les boulets, en très-grand nombre, qui émaillaient le gazon ou ricochaient près de là, invitaient éloquemment les amateurs à la prudence. Au fait, on y voyait à peu près aussi bien, sans danger, du haut de la butte que du bord du précipice; mais, devant un spectacle aussi émouvant, l'imagination l'emporte: tant qu'on n'a pas vu tout ce qu'il est possible de voir, il semble qu'on ne voit rien. D'ailleurs, une petite pointe de péril est un merveilleux assaisonnement au plaisir.

Le coup d'œil dont on jouit de cette espèce d'observatoire vaut bien la peine que l'on prend pour y arriver. Plongeant jusqu'au fond du noir ravin où les Russes ont ménagé, avec tant d'art et de patience, les réservoirs et les conduites d'eau d'un aqueduc, maintenant coupé, la vue découvre, presque toute la longueur du port militaire, une partie de ses arsenaux et l'ensemble un peu confus de l'intérieur de la ville, à demi voilée par la fumée de la canonnade. C'est un des tableaux les plus singuliers, les plus pittoresques qu'il m'ait jamais été donné d'admirer.

A droite, à 1,000 ou 1,200 mètres en avant, dans une gorge latérale, des nuages blancs, s'échappant à intervalles réguliers du milieu des roches grises, avec d'effroyables sifflements et un bruit de tonnerre qui roule d'écho en écho, indiquent l'emplacement de la batterie anglaise dont je viens de vous parler. Au lieu de la couvrir par un épaulement en terre ou gabionnage, on l'a littéralement taillée en escalier dans la crête très-inclinée de la montagne, qui forme ainsi elle-même un parapet et un glacis indestructibles.

A gauche, derrière un contrefort saillant, qui masque de ce côté l'attaque des Français, on aperçoit obliquement une portion des remparts reliant le grand bastion du Mât au bord du ravin, puis, en dedans de cette enceinte, le long des pentes rapides du port, des jardins et des masses de maisons blanches, dont les toits de tuiles rouges, sont entremêlés de clochetons ou de dômes de chapelles.

En face, entre les deux flancs abruptes du précipice, tout au fond du ravin, brillent les eaux calmes de ce vaste bassin entièrement déserté par les navires. Sa longue perspective lumineuse s'arrête brusquement au pied du colossal fort Saint-Paul, qui dresse ses trois ou quatre étages de batteries casematées à l'extrême pointe de l'enfourchure des deux baies. Quelle que soit sa hauteur, cette massive forteresse carrée n'atteint pas encore le niveau du plateau calcaire où s'élèvent les casernes, les magasins du quartier de la marine, et par-dessus lequel on voit flotter, au sommet des mâts, les flammes de guerre de l'escadre moscovite. Ses vaisseaux, abrités derrière une muraille de rochers à pic, défient là en pleine sécurité les bombes et les obus ennemis qui ne peuvent jamais décrire une parabole assez brusque pour les atteindre. Cette flotte invisible, indestructible, dont les brillantes banderoles agitées par la brise semblent braver insolemment la colère des Anglais, irrite au dernier point nos braves alliés. Un magnifique vaisseau à trois ponts, détaché du reste de l'escadre, reste seul en vue, mais hors de portée, à l'entrée du port militaire, immédiatement au-dessous du fort Saint-Paul, qui fait ressortir par sa lourde carrure de pierres l'élégante légèreté du géant de bois.

Enfin, tout à fait dans le lointain, au-delà du vaisseau

et de l'immensité de la grande rade, on distingue, à travers les éclaircies de fumée, la rive du nord, les petits bâtiments amarrés sous les batteries, et au sommet des collines les remparts de la citadelle. Qu'on se figure ce paysage grandiose et rudement accidenté, éclairé par un beau soleil d'automne, et ombragé çà et là d'épais tourbillons de fumée qui montent au ciel en affectant des formes bizarres que dissipe le vent; qu'on s'imagine le fracas assourdissant de l'artillerie et l'agitation, le tumulte d'une armée autour de cette ville, au sein de laquelle l'œil n'aperçoit aucun signe de vie, et l'on n'aura encore qu'une bien faible idée de cet étrange tableau.

En revenant sur mes pas, je m'arrêtai un moment auprès de la *maison des Anglais*, à la naissance d'un vallon latéral qui descend vers le ravin du port. C'est une petite bastide où les zouaves ont un avant-poste. Une de leurs sentinelles, vieux troupier à figure balafrée de cicatrices, me fit observer que, par là, des espions pourraient aisément rentrer en ville. En conséquence, me dit-il très-gracieusement, veuillez ne pas trop vous avancer, pour que je ne sois pas obligé de vous f... lanquer un coup de fusil : c'est la consigne.

De ce point l'on découvre en plein l'attaque française contre le grand bastion du Mât, la partie la plus saillante des fortifications de la place; la droite de nos batteries couronne la crête opposée du vallon, au-dessus d'un groupe de baraques russes, en pierre, à demi-démolies. Les boulets ennemis effleurant le sommet des épaulements retombaient en arrière à chaque instant, et ricochaient sur le gazon de la petite vallée qu'ils déchiraient de sillons poudreux.

J'esquissais rapidement ce point de vue, lorsque la sentinelle zouave me fit remarquer un curieux effet de bombe; le projectile, en éclatant en l'air, avait produit avec sa fumée la représentation exacte d'un aigle les ailes déployées. A la grande satisfaction de l'Africain, j'ai immédiatement dessiné cette forme singulière qu'il regardait comme un présage assuré de la chute de Sébastopol. Pour terminer cette journée bien employée, j'ai été ensuite visiter une partie des tranchées en avant de la 4e division. Tandis que la masse des travailleurs les pousse incessamment contre le grand bastion du Mât, but principal des efforts des assiégeants, d'autres les prolongent en arrière, en deçà de la *maison du clocheton*, afin de faciliter l'accès de ce pavillon de plaisance, transformé en ambulance provisoire et quartier général de tranchée. Son toit est surmonté d'un petit clocheton vert qui sert à distinguer de loin, entre trois ou quatre autres villas du même genre, cet édifice devenu historique. Un parapet informe de terre, de poutres et de briques garantit à peine le rez-de-chaussée des boulets russes, qui ont troué ses murs et pavent ses jardins.

Les travaux étaient dirigés, en cet endroit, par un jeune capitaine du génie, dont la politesse exquise, les manières distinguées contrastaient de la façon la plus plaisante avec le sauvage désordre de sa toilette déchirée et toute souillée de terre. « Ah ! monsieur, me dit-il en riant gaîment de sa misère de soldat, nous ne sommes pas ici tout à fait en tenue de bal; dans la tranchée, on est forcé de se négliger un peu! » Et comme échantillon de négligence, il me montrait son genou nu qui passait à travers un accroc de son pantalon.

L'homme de guerre n'est jamais plus beau, à mon avis, que lorsqu'il porte ainsi sur lui les traces de ses fatigues, de ses durs labeurs. Ce genre de beauté est surtout noblement méritoire chez l'officier dont l'éducation libérale est plus éloignée de la rudesse de cette vie des camps.

Comme je vous l'ai dit, la partie du plateau que les Français occupent est beaucoup moins accidentée, moins abrupte que celle où campent les Anglais. De notre côté, les abords de Sébastopol sont aisés; ils ne présentent qu'une suite de collines doucement ondulées dont les rares escarpements n'ont jamais qu'une très-faible élévation. Malheureusement la nature du sol offre des difficultés aussi imprévues que la prodigieuse artillerie de la place. Sauf quelques bas-fonds où les pluies ont amoncelé les terres à une profondeur suffisante, partout ailleurs la pioche du soldat ne rencontre que le roc sous une mince pellicule de terreau brun, tellement friable et léger, que les boulets ennemis traversent souvent les talus des déblais, quand ils ne sont pas encore suffisamment tassés ou humides.

En certains endroits, la roche décomposée forme, sous le gazon, une couche d'un mètre d'épaisseur d'une sorte de marne blanchâtre; au dire du capitaine du génie dont je vous ai parlé, c'est le meilleur terrain de tranchée; mais généralement, et surtout en approchant des remparts, le calcaire vif et dur affleure le sol ou même le montre complétement à nu. Rebelle au pic et à la pioche, il faut employer la mine pour se frayer péniblement d'étroits passages abrités, à travers ces massifs compactes, que la tranchée commence à trouver à cent pas à peine en avant de la maison du clocheton. Dans les endroits les moins exposés au feu des assiégés, on a pris le parti de

couvrir seulement ces passages d'un petit parapet et de quelques fascines derrière lesquels on se glisse en se courbant en deux. Ailleurs les soldats sont fréquemment arrêtés par les fondations de vieilles tours rondes, restes, peut-être, de quelque antique fortification des héracléins de Cherson.

Au surplus, nos troupiers sont maintenant si bien familiarisés avec le danger, que c'est seulement à proximité de la ville, là où sifflent les balles de carabine, plus meurtrières, plus perfides que les boulets, qu'ils prennent la peine de se baisser en escaladant ces arêtes de rochers ou de maçonnerie. Telle est même leur insouciance que, sans bravade aucune et tout simplement afin de couper au plus court, ils sortent souvent en troupe des zigzags interminables de la tracnhée et traversent d'un pas paisible de vigneron revenant du travail les landes ou les vignes jonchées de bombes et de projectiles de toutes dimensions.

Pour une modique rétribution de cinquante centimes par jour et soixante centimes par nuit, ces braves gens s'acquittent de leur tâche avec un entrain et une activité infatigables. Ni les boulets monstres, ni les bombes dont ils plaisantent, ni même la vue de leurs camarades qu'on emporte inanimés sur des civières de toile imbibées de sang, rien n'est capable d'amortir leur ardeur, d'assombrir leur bonne humeur.

L'habitude ne m'ayant pas encore assez *culotté,* comme me le disait un voltigeur, pour aimer passionnément le danger inutile, je n'ai pas jugé à propos de pousser jusqu'au bout cette promenade de *pur agrément.* Je l'aurais pu cependant sans indiscrétion, car vous pouvez compter que la foule des curieux ne gêne pas les travailleurs !

On s'exagère du reste beaucoup trop, de loin, le péril réel de ces sortes de travaux en temps ordinaires. Un capitaine du génie de service à la tranchée m'affirmait que, depuis dix-huit heures environ, il n'avait perdu, sur un millier d'hommes, que deux tués et cinq blessés, dont trois légèrement, par des éclats de mine ou de bombe. Dans la journée du 22, il n'y a eu que cinquante-cinq hommes mis hors de combat, entre tous les corps des assiégeants.

C'est là l'état normal du siége, mais ces chiffres s'accroissent dans une proportion beaucoup plus forte, par suite des sorties fréquentes de la garnison, et de ses canonnades intermittentes qui se réveillent avec furie, la nuit surtout, à des heures irrégulières.

D'après tout ce que j'ai entendu dire, pendant une longue course, par des officiers anglais en mesure d'être bien renseignés, Sébastopol ne peut tarder à capituler ou à être enlevée d'assaut. On regarde comme des pessimistes les officiers, en petit nombre, qui ont moins de confiance dans la rapidité du succès.

Les Français ont déjà creusé à eux seuls plus de quatorze kilomètres de tranchées ou parallèles. Les moins considérables de ces fossés ont un mètre et demi de largeur et de profondeur, presque partout sur un fond de roches. Cent vingt à cent trente pièces de gros calibre arment maintenant ces immenses cheminements, dont la tête s'avance à deux cent cinquante mètres des remparts, et cette nuit dernière une nouvelle batterie a dû être construite à trois cents mètres de la muraille.

Les Anglais, qui font beaucoup plus de tapage et moins de besogne, sont loin d'avoir autant travaillé : bientôt nous serons prêts à livrer l'assaut, et eux ne le seront pas.

Un sergent du génie, déserteur ou prisonnier d'avant-hier, annonce que la ville se rendra bien assez d'elle-même, sans qu'on se donne la peine de la prendre de vive force. Suivant ce rapport, que je vous transmets pour ce qu'il vaut, les rues seraient empestées de cadavres, et les privations des habitants affreuses. La moitié de la population, en proie à la misère, aurait déjà commencé à fuir par la rive septentrionale de la rade, abandonnant ses maisons et ses richesses aux chances de la guerre. Des hôpitaux de blessés et de cholériques auraient été ruinés, incendiés par les bombes. Une foule d'officiers auraient été mis hors de combat, ainsi qu'une bonne partie de la garnison ; ce qui reste de troupes valides serait divisé par des dissensions de race ; les Polonais et les Tartares faisant cause commune avec les habitants, pour faire cesser une résistance de plus en plus difficile ; la garde impériale et les vieux Russes s'opiniâtrant seuls à braver une catastrophe imminente.

Un zouave, fait prisonnier à la bataille d'Alma, a, dit-on, profité de ces désordres et des troubles qui en résultent pour s'échapper et rentrer au camp français, où il a rapporté de précieux renseignements sur la position critique de l'ennemi. Il rend surtout hautement hommage à l'humanité généreuse des Russes vis-à-vis des prisonniers français, qui sont traités par eux avec beaucoup d'égards.

Quelle que soit au surplus l'exactitude ou l'exagération de ces nouvelles, il y a du moins un fait avéré, c'est que le feu de la place faiblit sensiblement de jour en jour, sous l'effort de nos batteries. Les remparts ne ripostent plus guère à nos coups, avec un peu de vigueur, que dans la

nuit et une partie de la matinée ; à la fin de la journée, il languit et s'éteint même entièrement.

Hier au soir, en revenant de ma longue excursion, je me suis arrêté un moment au bord d'un haut plateau, en avant de la 4e division. Il y a là un excellent observatoire d'où l'on embrasse tout le panorama du siége. Le soleil éclairait, en se couchant sur la mer calme, par une belle soirée d'automne, un lamentable spectable : celui de cette pauvre ville vouée à une prochaine destruction, incendiée sur plusieurs points, et entourée à perte de vue par un immense demi-cercle de feux, qui faisaient pleuvoir sur elle une grêle de boulets, de bombes et de fusées à longue spirale de fumée, sinistres comètes dont l'étoile étincelle même en plein jour.

La nuit, dans les intervalles de silence, nos tirailleurs d'avant-postes assurent avoir entendu s'élever, du milieu de cette cité désolée, de grandes clameurs d'émeute, signes avant-coureurs de sa ruine. L'assaut, souvent différé, est, dit-on, positivement fixé au 1er novembre. Attendez-vous donc à apprendre bientôt que, le jour des morts, les armes de la civilisation auront châtié comme elle le mérite l'ambition blasphématrice de cet autocrate, qui, dans ses proclamations hypocrites, osait rendre, pour ainsi dire, complice de son injustice Dieu lui-même.

P. S. On vient d'apprendre dans le camp la mort de l'amiral Korniloff, commandant de Sébastopol. Il a été tué par un éclat de bombe. Son successeur serait, à ce qu'on dit, le fameux héros du massacre de Sinope, l'amiral Nachimoff. Moins estimé et moins habile que celui qu'il remplace dans ce poste périlleux, il pourrait bien, avant peu,

expier douloureusement son facile triomphe sur la flotte ottomane.

L'amiral Korniloff, peu connu auparavant, ne s'est guère révélé que par son énergique défense du 17, et par une réponse qui vaut presque le songe allégorique de son supérieur, le prince Mentschikoff.

Le 16 octobre, lord Raglan, en courtois gentilhomme, envoya au commandant de la place assiégée un parlementaire avec une lettre, dans laquelle, l'avertissant que le lendemain ses terribles canons *Lancaster* et toutes ses batteries devaient écraser la ville, il le priait au nom de l'humanité, puisqu'il ne voulait pas se rendre, de faire au moins sortir les femmes, les enfants et surtout madame Korniloff, à laquelle il présentait ses hommages.

— Ne vous gênez pas pour tirer quand vous le voudrez, milord, répondit l'amiral : je n'ai pas attendu votre conseil pour mettre les femmes et les enfants en sûreté. La ville ne contient plus que des combattants. Je ne vous en remercie pas moins de votre générosité, et spécialement de la délicate attention que vous avez eue pour madame Korniloff, quoique depuis longtemps elle n'ait rien à craindre des *Lancasters* de votre seigneurie : je suis veuf!!

XLVIIIme LETTRE.

Énergique défense de l'amiral Nachimoff, nouveau commandant de la place. — Difficultés du siége. — Excursion à Balaklava. — Expulsion des habitants de cette ville par les Anglais.— Administration et troupes britanniques. — Egoïsme; disette de vivres. — Les ruines du château génois. — Vallée de Kadi-Kœl. — Combat de Balaklava. — Les Turcs et les Anglais surpris par les Russes. — Brillante charge des chasseurs d'Afrique. — Canonnade nocturne.

Devant Sébastopol, 27 octobre 1854.

Pour une ville agonisante comme je le croyais, ainsi que la plupart des officiers de l'armée alliée, Sébastopol se défend encore avec une énergie prodigieuse. Ce moment de faiblesse a-t-il été un leurre? Ce nouvel effort est-il la dernière convulsion du mourant? Je ne sais; mais l'armée russe montre à présent une vigueur et une bravoure dignes d'une plus juste cause: ce siége de Sébastopol prend des proportions colossales. Que la place se rende ou soit prise d'assaut, ce sera toujours avec gloire qu'elle succombera. Jamais l'art de la guerre n'aura deployé de part et d'autre d'aussi formidables moyens de destruction.





La mort de l'amiral Korniloff, loin de décourager la garnison, semble au contraire lui avoir inspiré une nouvelle ardeur, après quelques jours d'abattement. Son successeur Nachimoff dirige maintenant la défense avec un courage et une habileté qui déconcertent beaucoup d'espérances trop hâtives. Les batteries russes détruites pendant le jour se relèvent la nuit, comme par enchantement, plus nombreuses et plus fortes qu'auparavant. A la place des créneaux démolis et des murs écrêtés, on voit le lendemain des parapets en sacs à terre, abritant des canons monstrueux, dont les servants sont désormais garantis du feu de nos tirailleurs par des trappes mobiles qui ferment exactement toutes les embrasures. Ouvre-t-on une brèche, d'avance elle est bouchée en arrière par une redoute improvisée sous une grêle de boulets. Un édifice est-il incendié, sur ses ruines fumantes s'élève une nouvelle batterie.

Sur quelques points, les assiégés, par une sorte de bravade, semblent vouloir assiéger les assiégeants eux-mêmes en poussant incessamment leurs ouvrages extérieurs au-devant de nos tranchées qu'ils inondent de mitraille.

C'est la flotte russe qui fournit aux remparts de Sébastopol cet armement inépuisable en hommes et en matériel. Cette artillerie toujours renaissante contrarie fort les généraux alliés; sa puissance déjoue tous les calculs ordinaires de la science, et la plupart de nos moyens d'action. Les Anglais ont cru faire une merveille en braquant sur la place leurs deux Lancastres de 104 livres. Nachimoff leur riposte à présent avec du 120, ou même, dit-on, du 150. Je ne désespère pas de lui voir employer à la fin des calibres de 700, comme Mahomet II. Le pire de l'affaire, c'est que nous, qui n'avons rien de pareil à opposer

à l'ennemi, nous avons part égale à la distribution. Chacun de ces globes de fer traverse d'outre en outre les terrassements de six et dix pieds d'épaisseur.

Je vous indique ces calibres de boulets russes d'après le dire d'officiers compétents ; quant à moi, vous sentez que je n'ai pas été m'amuser à porter une balance sur les lieux pour vérifier leur poids exact. Une fois seulement, sur le plateau en avant du camp de la 4e division, à près d'une lieue des remparts, j'en ai vu un de si belle taille arriver en roulant innocemment sur le gazon, que je n'ai pu résister à la tentation de le mesurer. Il n'avait pas moins de 65 centimètres 4 millimètres de circonférence. C'est un projectile plus gros que les plus fortes têtes d'homme ; je le répète, je parle non d'un obus creux, mais d'un boulet plein ; et encore il y en a de dimensions supérieures.

C'est surtout dans cette dernière nuit du 26 au 27 que la défense s'est réveillée aussi furieuse que le premier jour. Depuis hier soir à huit heures, jusqu'au moment où je vous écris sous ma tente, la canonnade n'a pas discontinué pendant vingt heures, et presque constamment avec des pièces de gros calibre.

On n'attribue pas ce redoublement du feu ennemi seulement au danger croissant, ou à l'influence personnelle de Nachimoff, mais bien aussi à la présence d'un puissant renfort, récemment arrivé dans la place, par le nord de la baie. Peut-être les grands ducs sont-ils eux-mêmes à la tête de ces nouvelles troupes.

On commence ainsi à sentir les conséquences de la fâcheuse intervention autrichienne qui a empêché la diversion d'Omer-Pacha en Bessarabie, et les difficultés du

siége de Sébastopol dont il est presque impossible de compléter l'investissement. De fait, c'est moins un siége qu'une longue et interminable bataille contre un ennemi retranché dans de formidables positions. Ce n'est pas une garnison limitée dans son chiffre, dans son armement, dans ses vivres, qu'on attaque; c'est toute une armée, c'est tout un empire, qui peuvent venir librement nous résister derrière un double boulevart, séparé en deux lignes fortifiées par une vaste nappe d'eau fermée à nos vaisseaux.

Pour bloquer régulièrement une place aussi admirablement située, il ne faudrait rien moins que deux armées de 100,000 homme chacune, dont le transport et l'entretièn en Crimée semblent presque chimériques. Cela étant, les défenseurs de Sébastopol, outre l'avantage de recevoir des secours de toute espèce, ont encore celui de pouvoir évacuer leurs blessés et leurs bouches inutiles, de reporter toutes leurs forces du côté attaqué, et celui-ci pris, d'obliger l'assaillant à un second siége pour s'emparer de l'autre bord de la rade. C'est ce qui ne manquera pas de nous arriver, car, après nous être emparé de Sébastopol, nos soldats se trouveront, eux et leur conquête, sous le feu de la citadelle de Constantin.

Le général du génie, M. Bizot, chargé de la direction des travaux du siége, avait, dit-on, proposé, comme je crois vous l'avoir déjà dit, d'attaquer d'abord cette citadelle de Constantin, qui commande toute la ville, du haut des rochers de la rive droite; on a préféré commencer par la prise de la ville elle-même que l'on croyait beaucoup plus facile. C'est pour cela qu'on a passé sur la rive gauche. On n'y a rien gagné. Toutefois il ne faudrait pas, avec les pessimistes,

juger de la future défense de cette citadelle régulièrement fortifiée, d'après celle de la ville protégée par sa position plus que par ses remparts : le siége de cette forteresse, réduite à elle-même, facile à investir et privée des ressources de la marine, rentrera dans les règles ordinaires : on pourra en prédire la chute à heure fixe comme pour la citadelle d'Anvers.

On voit par ces explications quelle grosse affaire est ce siége de Sébastopol, et combien sont excusables les mécomptes que l'on y éprouve, les longueurs qui impatientent tant de gens et inspirent à d'autres des inquiétudes exagérées. Pour le mener à bonne fin, il faut surtout deux choses rares en France : la patience et l'opiniâtreté. Nos soldats sont capables d'étonner l'Europe par un entêtement égal à leur impétuosité.

Jusqu'à présent tout va bien : l'état-major général est très-satisfait des travaux qui avancent aussi rapidement que possible, avec une minime effusion de sang, comparée à la grandeur du résultat, et à la furie désespérée de la défense.

Les tranchées, complétées en arrière, sont poussées en avant à 250 mètres de la place, et leurs parapets ont été raffermis par quelques pluies légères. Trois nouvelles batteries ont été établies, entre trois cents et quatre cents mètres du corps de la place ; l'une est armée de gros mortiers, l'autre de fusées à la congrève, et la dernière de 16 pièces de 30, débarquées du *Marengo* et servies par les marins de ce vaisseau. Enfin, l'on attend, dit-on, de jour en jour quatre nouveaux canons Lancastre de 120 livres. S'ils n'arrivent pas à temps pour le siége de la ville,

ils seront du moins employés contre la citadelle, dans le cas où elle refuserait de capituler.

Au surplus, on est un peu revenu de la stupeur qu'avait d'abord causée la monstrueuse artillerie des Russes. La faiblesse comparative de la nôtre paraît être compensée par la plus grande rapidité et la justesse du tir de nos *petits canons* de 24 et de 30. Ils rendent exactement la monnaie de leur pièce aux 68 et 96,

Qui sont trop lourds, dit-on, et bons pour des cosaques.
Fait-on pas mieux que de s'en plaindre ?

Malgré la féroce ardeur de Nachimoff et de ses grosses pièces, en dépit des secours qu'il reçoit et de l'auguste présence des princes, les progrès réguliers du siége permettent d'espérer encore que dans les premiers jours de novembre la place sera rendue ou emportée d'assaut. Jamais l'armée alliée n'a été en meilleures dispositions et mieux portante. L'excellence de son état sanitaire doit être surtout attribué à la beauté merveilleuse de cet automne en Crimée ; automne exceptionnel qui favorise d'une manière inattendue notre hardie expédition contre le principal boulevart de la puissance moscovite en Orient. J'ai entendu affirmer par des habitants de Balaklava que l'année dernière les environs de Sébastopol étaient, dès le 10 octobre, couverts d'un pied de neige. Habituellement l'hiver, sans être tout à fait aussi rigoureux qu'à Odessa, ne laisse pas d'être assez froid. Ce n'est qu'au sud de la chaîne de montagnes, dont le versant septentrionnal descend vers Sébastopol, que règne ce climat si vanté de la Crimée, climat que l'on compare à celui de l'Italie.

Il est impossible de souhaiter un temps plus admira-

blement beau pour bombarder une ville à son aise. Après deux jours d'hésitation entre la pluie et le froid, la nouvelle lune nous a ramené une véritable température napolitaine. Je ne puis mieux vous en exprimer la douceur qu'en vous disant qu'avant-hier j'ai été me baigner à la mer avec infiniment de plaisir. Je doute que l'on fût tenté d'en faire autant sur les bords du Rhône.

Cela durera-t-il autant que le siége? Voilà la question. Les Français pensent que oui, et ne craignent pas le non! les Anglais, eux, ont une peur effroyable de se voir surpris par l'hiver, loin du confort de leur *Great-Britain*. Tous ces jeunes officiers aristocratiques bons au feu, sont frileux comme des chats, et leurs superbes grenadiers, héros à la bataille, sont des enfants devant les intempéries de l'atmosphère. Une seule nuit froide a suffi pour abattre bon nombre de ces beaux troupiers. Le lendemain matin on vit arriver à Balaklava une longue file de quatre ou cinq cents arrabas tartares, ramenant ces malades dans les hôpitaux de la ville. Ceux-ci se trouvant déjà encombrés, la moitié du convoi dut attendre pendant toute la journée, sur la route, qu'on eût préparé de nouveaux emplacements. Une douzaine de voitures ne rapportèrent plus le soir que des cadavres.

Nos vieux Africains ne sont pas si brillants à la parade; ils n'ont guère de galons et de fanfreluches; mais quelle différence pour l'usage! Vrais cœurs de chêne gaulois, ils ont beau souffrir et grogner un peu, ils sont toujours gaillards.

La conscience de leur faiblesse devant les rigueurs de la mauvaise saison, rend les grognards anglais cent fois plus injustes que les Français. Le pessimisme de ces der-

niers est presque laudatif, comparé à celui des premiers. Ils remplissent les colonnes des journaux britanniques de leurs amères récriminations, et rendent d'avance le maréchal de Saint-Arnaud, son successeur et tous les Français responsables des horribles désastres que rêve leur imagination ahurie. Ils assurent, ce qui est peut-être bien vrai, mais n'est certes pas un mauvais cas niable, que le maréchal seul a décidé l'expédition de Crimée.

Voulant compléter, autant que cela dépend de moi, les renseignements que je vous envoie sur le siége de Sébastopol, j'ai été faire une excursion d'un jour à Balaklava. Le capitaine du *Caradoc* a eu l'obligeance de me recevoir à son bord, et en moins d'une heure et demie ce rapide steamer de lord Raglan m'y a transporté, le soir même du jour où je vous écrivais ma dernière lettre.

A partir de la baie de Cherson, la côte constamment taillée à pic va toujours en s'élevant graduellement, et ses bancs horizontaux, alternés d'ocre et de marne, rappellent de loin les vieilles maçonneries byzantines. Au-delà du cap Cherson, le paysage prend un caractère de majesté imposante. Rien de plus grandiose, de plus sauvagement pittoresque que la gigantesque muraille de rochers caverneux, déchirés, qui entourent de leur demi-cercle la rade foraine au fond de laquelle s'ouvre l'étroit goulet du port génois.

Un peintre tomberait éperdument amoureux de ces falaises colossales, bizarrement accidentées, de cinq ou six cents pieds de hauteur verticale. Au pied de leurs escarpements de calcaire rouge glacé de lilas, de grosses vagues sombres se brisent avec furie, ou s'engouffrent en hurlant dans de ténébreuses cavernes. Les deux caps, déchi-

quetés par les tempêtes, ont laissé tomber de leur front d'énormes roches enveloppées d'un nuage d'écume. Celui de gauche surtout est remarquable par un chaos monstrueux de blocs informes, du milieu desquels s'élance à cent pieds au-dessus des flots tumultueux une aiguille noire comme du charbon.

C'est, dit la légende criméenne, un saint ermite métamorphosé en pierre, afin d'éterniser la mémoire du fondateur du couvent de Saint-Georges, monument que l'on aperçoit en levant les yeux vers la crête de ces formidables précipices, qui semblent n'être habitables que pour les aigles et les goëlands. On croit rêver en voyant suspendu au-dessus du gouffre ce joli monastère grec, dont les églises et les blanches cellules entourées d'arbres ou de fleurs, sont comme accrochées dans les anfractuosités de la falaise. En face sont les ruines d'une vieille forteresse génoise, qui ajoutent encore au pittoresque de ce singulier paysage.

L'entrée du port est tellement rétrécie, tellement cachée par les replis des rochers qui se croisent, qu'il faut être dessus et la connaître d'avance pour soupçonner là un port de mer quelconque. La passe, large tout au plus de cent pieds, décrit une espèce de Z. Ce n'est qu'au bout de ce triple détour qu'on voit s'ouvrir un bassin encombré de vaisseaux énormes à voiles ou à vapeur, et presque aussi vaste que celui de Marseille. Il est encadré de chaque côté par les pentes raides de montagnes décharnées, hérissées de roches roulantes, et se termine au fond par une large vallée qui s'évase vers l'intérieur des terres.

A droite en entrant, les murailles croulantes et les tours éventrées du château génois descendent jusqu'au bord du bassin, et confondent leurs débris avec les rochers de

même couleur. Un peu en remontant du même côté, commence la ville dont les quatre-vingts ou cent maisons sont étroitement resserrées entre la montagne et les quais encore à l'état de nature. La plupart de ces habitations ont l'apparence et la misère réelle des demeures bulgares; quelques-unes seulement sont assez jolies et proprement blanchies à la chaux; toutes sont abandonnées par leurs légitimes propriétaires, expulsés sans forme de procès par l'armée britannique.

Quelques paquets de poudre saisis chez certains habitants et une lettre interceptée sur un espion sorti de Sébastopol, laquelle ordonnait d'incendier le bourg, ont motivé cette spoliation en masse. On a voulu, dit-on, prévenir un second désastre comme celui de Varna.

Vrai ou faux, lord Raglan saisit ce motif pour se procurer gratis des magasins et des logements : il signifia aux indigènes l'ordre rigoureux de vider les lieux dans *un délai d'une heure*. Un bataillon de highlanders fut chargé d'en surveiller l'exécution. Le soir, à la tombée de la nuit, hommes, femmes, enfants, vieillards, emportant à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux, et les objets les plus indispensables à la vie, s'enfuirent en pleurant et, la rage au cœur, allèrent camper dans les montagnes.

Peu s'en faut que l'égoïsme britannique ne traite les Français sans plus de cérémonie que cette colonie grecque substituée par la politique russe à l'ancienne population latine. Nos alliés semblent considérer ce port de Balaklava, dont la tenue est aussi sûre que l'entrée en est difficile, comme une succursale de leurs docks de Londres ou de Liverpool, comme leur chose à eux et sans partage. Nul bâtiment français ou étranger n'y est admis, à côté des

colosses de la marine anglaise; nul marchand n'a le droit de venir y faire concurrence aux négociants nationaux, Maltais ou Ioniens; enfin, chose plus incroyable dont j'ai été le témoin et à peu près la victime, défense expresse a été intimée à ces monopoleurs, sous peine d'expulsion immédiate, de vendre aucune espèce de liquides ou de comestibles aux *soldats* et *cantiniers français*.

A présent encore, il arrive souvent que des troupes de nos soldats, se voyant plus près de Balaklava que de Cherson, descendent au premier de ces ports afin de s'y approvisionner, et s'en retournent littéralement *à vide*, sans avoir pu seulement trouver à acheter un biscuit et un petit verre. On refuse impitoyablement de leur vendre des vivres absolument réservés pour l'armée de lord Raglan.

Et pourtant celle-ci ne se fait pas faute d'aller chercher ce qui lui manque chez nos propres marchands. C'est que là, il n'a pas été mis d'entraves au commerce, et surtout qu'on n'y voit pas, comme à Balaklava, affiché dans toutes les boutiques, un tarif rigoureux imposé d'autorité. Là, comme partout ailleurs, les préoccupations égoïstes des apôtres de la liberté commerciale, coupables d'avoir brutalement renié leur principe, que nous respectons au contraire avec une généreuse libéralité, ont été complétement trompées. Les résultats ont répondu à cette différence de conduite; tandis que la disette règne à Balaklava réservé au seul approvisionnement de vingt-cinq mille hommes à peine, tandis que la moitié de ses maisons vides attendent vainement des marchands et des denrées, Cherson, ouvert à toute une armée de soixante-cinq mille hommes, doit à la libre concurrence une abondance relative; et quoiqu'il faille y bivouaquer en plein champ, tous

les négociants y affluent; il s'y plante trois fois plus de tentes qu'il n'y a de boutiques ouvertes.

Point de restrictions, point de tarifs, nulle exclusion pour personne; chacun y vend aussi cher qu'il peut, à qui il veut, et à toute heure du jour et de la nuit. J'y ai vu payer une bougie 2 fr., et une livre de sucre 3 fr.; mais la multiplicité des arrivages rabaisse vite ces prix exorbitants à des proportions raisonnables; si bien que, maintenant, bon nombre d'officiers anglais vont eux-mêmes faire leurs provisions dans le port français.

Ceux-là, s'émerveillant du rapide développement que prend ce curieux village improvisé de tentes, de baraques, où l'on trouve à peu près toutes les nécessités de la vie et même des objets de luxe, gémissent de la pénurie de leur ville déserte, tandis que des gentlemen renforcés, s'entêtant à se donner raison quand même, vantent hautement les sages restrictions par lesquelles lord Raglan procure à Balaklava ce singulier confortable, qu'ils font contraster avec la misère prétendue de Kamiesch.

Qu'on juge de ce confortable par ce que j'en ai vu. A peine débarqué en compagnie d'un officier français colonel de cavalerie turque, je me mis en quête d'un abri et d'un souper quelconque. Rien! rien! absolument rien! Et cependant, nous avions là des *amis*, mais des amis aussi embarrassés que nous. Nous allions nous résigner à coucher à la belle étoile, après avoir serré nos ceinturons pour diminuer le vide du souper absent, quand, en suivant tristement le chemin du port, nous fûmes agréablement tirés de notre morne stupeur par une voix féminine qui s'écriait à côté de nous : — *Hao!*

mossieou Doupouy! Le colonel reconnut, au bras d'un superbe capitaine des hussards de la reine, une jeune et jolie lady qui a bravement suivi son mari à la guerre, et à laquelle il avait eu souvent l'honneur d'offrir, ainsi qu'à son époux, le thé sous sa tente, lorsqu'il campait, avec ses bachi-bozouks, à Devna, dans le voisinage des hussards britanniques.

A cette rencontre inespérée, mon compagnon de misère me pressa le bras en me disant à demi voix : Voilà notre souper qui nous tombe du ciel. La reconnaissance fut des plus touchantes, des plus cordiales; puis, après les poignées de main et les félicitations, le colonel avoua en riant notre cruel embarras. — Impossible de trouver une chambre! — Haooui! exclama milady. — Impossible de trouver à acheter dans votre ville quoi que ce soit à boire ou à manger : partout on nous refuse l'eau, le pain et le sel comme à des excommuniés. — Haooui! — Nous vous serions extrêmement obligés de vouloir bien nous faire obtenir, de manière ou d'autre, au moins du biscuit, à défaut de pain. — Haooui!

L'aimable couple allait dîner à bord d'un bâtiment de guerre; il nous invita à le suivre à bord... de l'embarcadère où, un moment après, un mousse apporta au colonel, en retour de ses nombreuses politesses, *une livre de biscuit de mer brisé, émietté*, enveloppée dans un numéro du *Times*. Malgré les angoisses de la faim, nous rîmes de bon cœur de cet excès de générosité ou de confortable britannique que je vous raconte avec une scrupuleuse exactitude.

Nous nous contentions déjà pour notre souper du consolant axiome : *qui dort dîne*, quand, à la porte d'une

pauvre maison, nous aperçûmes un jeune brigadier du 4e chasseurs d'Afrique. Nous ne lui avions jamais offert ni thé, ni toast; notre seul titre à sa miséricorde était celui de Français; c'en fut assez pour que lui et ses trois camarades partageassent cordialement avec leurs compatriotes leur pain de munition, leur lard, leur café et leurs couvertures.

Ces braves soldats sont préposés à la garde d'un magasin d'équipement de leur corps, lequel, étant campé à proximité de Balaklava, a obtenu la permission d'y faire débarquer ses bagages. Avec les idées reçues, et qui ne sont vraies qu'en partie, sur la sympathie des deux armées alliées l'une pour l'autre, on aura peine à croire combien la présence permanente de ces quelques cavaliers français, au milieu des troupes britanniques, offusque certains officiers anglais, et par quelles misérables avanies, quelles mesquines tracasseries, ils font payer à ces pauvres diables une hospitalité qui, après tout, ne vaut pas la centième partie de nos bons procédés vis-à-vis de nos alliés.

Le major anglais chargé, soi-disant, de la police de la place, leur a successivement défendu de recevoir chez eux des soldats anglais, et même de leur parler; d'acheter pour leur usage des vivres et du rhum; de faire du feu dans leur petit jardin; enfin, pour couronner toutes ces sottes chicanes, il leur a ordonné dernièrement d'évacuer leur magasin et de quitter la ville dans les vingt-quatre heures, menaçant de faire jeter, en cas de désobéissance, tous les effets d'équipement à la mer. — Jeter à l'eau la propriété de l'armée française! Hé bien! major, je suis curieux de voir ça, répliqua le chasseur

d'Afrique. Et il alla immédiatement porter plainte à lord Raglan, qui venait d'arriver à Balaklava. — N'obéissez, répondit le général en chef extrêmement irrité par l'insolence de ses officiers aristocratiques, à laquelle lui-même est exposé, malgré son âge et son grade, n'obéissez que sur un ordre écrit et signé ; apportez-le-moi de suite, et je punirai comme elles le méritent de pareilles vilenies.

Le major se garda bien d'insister et de signer ses caprices ; mais il continue à faire une guerre à coups d'épingles à ces soldats, tout en gracieusant avec leurs officiers que le service amène à Balaklava.

En y réfléchissant, on comprend aisément, même en faisant la part du caractère personnel, la cause de cette espèce d'antipathie, bien plus générale qu'on ne le croit, de l'officier anglais pour le militaire français ; antipathie si différente de la cordiale sympathie qui existe généralement entre les simples soldats des deux nations. L'instinct de l'intérêt personnel, aussi bien que le raisonnement politique, font comprendre de reste à l'aristocratie britannique, qui accapare pour elle seule exclusivement, de par la naissance et l'argent, les grades et les honneurs de son armée de marcenaires, combien sont dangereux pour ses priviléges le voisinage, la fréquentation journalière et les exemples continuels de notre armée, où l'égalité démocratique n'admet d'autres droits aux grades et aux honneurs que la science, le courage et les services. On aura beau faire et beau dire, le soldat qui porte le bâton de maréchal de France dans sa giberne et sait quelquefois l'y trouver, ne peut pas être vu d'un bon œil, par l'officier qui a payé ses grades, dans la société de ses sol-

dats achetés qui ne demandent qu'à adopter nos principes de justice égalitaire.

Je dirai plus : entre les deux corps d'officiers, anglais et français, il peut y avoir des sympathies individuelles ; il n'en existe réellement pas de générales. Celui-ci est basé sur l'aristocratie du mérite ; celui-là sur l'aristocratie de race et de richesse : c'est l'eau et le feu. On se bat avec une noble émulation pour la même cause ; on s'aide réciproquement dans un intérêt commun ; on est allié enfin, mais on n'est pas *ami*, mais on ne se salue seulement pas quand on se rencontre. Les soldats seuls ont fait amitié entre eux, parce que ceux d'Angleterre ont tout à gagner dans cette intimité ; les nôtres y apprennent à s'estimer davantage.

Pour tout dire sur ce chapitre délicat, qui n'est pas précisément oiseux, j'ajouterai que la supériorité évidente de l'organisation de notre armée, supériorité rendue plus frappante par la juxta-position d'une alliance que par l'opposition d'une guerre, est peut-être une des causes non avouées qui augmentent le plus la froideur de l'état-major britannique à l'égard de nos officiers déjà en butte aux préjugés nobiliaires. Ce n'est pas, croyez-le bien, sans un profond sentiment de dépit que les Anglais, mis ainsi amicalement au pied du mur, à côté de leurs anciens rivaux, sont obligés de reconnaître et de montrer à toute l'Europe attentive que l'excellence si longtemps vantée de leur armée se réduit, à l'épreuve du service, en une infériorité déplorable, partout ailleurs qu'à l'heure de la bataille. Cela ne se dit pas encore tout haut, cela ne s'imprime dans aucun journal ; mais, sur ce point, l'opinion commence ici à de-

venir unanime : les faits parlent assez haut. Je vous en citerai quelques-uns.

D'abord, le commissariat anglais est si mal organisé, que plusieurs fois les troupes britanniques auraient manqué de vivres si l'administration française ne leur en avait pas prêtés. Notre boulangerie surtout fait l'admiration et l'envie des Anglais réduits à se nourrir de biscuit, pendant que nos soldats ont du pain excellent et en abondance.

Ensuite, le service des transports militaires n'existe pas, à proprement parler, chez nos alliés, qui, pourtant, traînent après eux trois fois plus de bagages que nous. Chaque régiment se fait suivre d'une multitude désordonnée de bêtes de somme et de petites charrettes, d'arrabas tartares et même de dromadaires asiatiques, chargés des tentes, des ménages des officiers, des *femmes* et des ustensiles de cuisine des soldats. Tout cela est misérablement impuissant, chétif, dépourvu d'organisation et incapable d'opérer le service régulier des charrois de munitions de guerre et de bouche. La campagne est à peine commencée, et déjà plusieurs fois l'administration militaire française a dû pourvoir elle-même aux besoins urgents de nos alliés. Ils n'ont seulement pas de cacolets pour emporter leurs blessés et leurs malades, du camp à Balaklava. Ils les chargent sur d'affreux arrabas indigènes qui accélèrent, par leurs cahots, la mort des malheureux auxquels les balles ennemies ont laissé un reste de vie. Et quand les survivants arrivent à l'hôpital, ils y trouvent un service médical aussi mauvais que tous les autres. Là encore, il a fallu que la charité catholique des Français vînt en aide à l'égoïsme britannique.

Officiers et soldats n'ayant pour la plupart jamais vu le feu, n'ayant aucune idée des mille petits détails de la vie des camps, que l'expérience seule peut enseigner, montrent tous les jours une insouciance et une imprévoyance puériles. Les hommes, en très-petit nombre, qui ont fait la guerre dans les Indes orientales, ne peuvent remédier à ces naïvetés incorrigibles, et prennent le parti d'en rire. J'ai entendu un capitaine aux *grenadiers-guards* raconter que, dans les camps anglais, on voyait une foule de sentinelles au milieu des tentes, à la porte des officiers, mais qu'on oubliait fréquemment d'en placer aux avant-postes; et encore, le peu qu'on y met, fait de son mieux pour ne servir à rien. Car la nuit, dès que le troupier anglais est installé en vedette, il se pelotonne dans son coach-man et s'endort, à cent pas de l'ennemi, aussi paisiblement qu'un bon bourgeois de la garde nationale au sein de sa guérite. Il sait qu'il n'a pas à craindre, la seule chose qu'il redoute par routine de la discipline, la ronde de ses officiers qui, eux aussi, dorment du sommeil de l'innocence, et ne sont pas d'humeur à s'enrhumer en allant, à travers la pluie et le brouillard, visiter leurs postes avancés. Il ne se passe presque pas de nuit, assurait le capitaine, que les Russes ne viennent réveiller nos sentinelles à coups de bayonnette, et clouer quelqu'un de nos officiers sous leur couverture. Quand le mal est fait, on crie à la garde, on tempête contre la perfidie du Moscovite, et la nuit suivante on dort comme devant.

Le régiment anglais ne comporte pas dans ses cadres des compagnies d'ouvriers comme les nôtres. Les soldats mercenaires se vendent pour se battre et non pour travailler. Dépourvus d'industrie et de bonne volonté, ils

ne font rien qui puisse aider le commissariat dans la rude tâche de fournir et d'entretenir leur équipement. Aussi l'armée anglaise, si pimpante, si luxueuse à la parade, n'a même plus sur nos pauvres soldats à capote grise le frivole avantage de sa brillante tenue. Un mois et demi de campagne a fait subir un furieux déchet à tout cet étalage de brandebourgs et de jalons blancs, de plumets, de vestes écarlates et d'épaulettes en velouté laine. Tandis que nos simples uniformes, sagement adaptés à la rude vie des camps, paraissent encore à la revue propres et convenables, ceux de nos alliés sont à peine reconnaissables, tant ils sont affreusement fripés, ternis par la pluie, la boue et la fumée.

En dépit des ordres du jour de lord Raglan, qui ne cesse de recommander à son armée le décorum britannique, officiers et soldats s'abandonnent à un débraillé révoltant. Barbus comme nos sapeurs, déboutonnés, poudreux, coiffés de longs cheveux mal peignés, ils étalent sur le dos de leurs habits rouges, déteints par la sueur, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, depuis l'indigo foncé, jusqu'à l'orangé nuancé de vert perroquet. Les highlanders surtout sont dans un état lamentable. Les imaginations romantiques, qui adorent dans les vignettes de keepsake le pittoresque costume de ces guerriers d'Ossian, seraient cruellement désenchantées par la vue de la prosaïque réalité. La faute de cette malpropreté ne doit pas retomber seulement sur l'administration; elle est encore plus imputable au caractère particulier du soldat anglais. Que ce soit vanité, paresse ou maladresse, peu importe! le fait est qu'il ne sait pas et ne veut pas se soigner, se suffire à lui-même, s'ingénier comme nos troupiers pour suppléer

à ce qui lui manque. Il lui faut une femme pour laver et repasser son linge, de telle sorte que la chaste reine de la pudique Albion, qui rougirait de voir parmi ses guerriers des cantinières en *inexpressibles*, est obligée de tolérer dans presque chaque tente de huit ou dix hommes, la cohabitation d'une ménagère en chapeau de taffetas vert phénoménal; c'est sans contredit un des plus exhilarants spécimens de la race albionnaise, que ces adorables *Ravel* féminins oubliés par Gavarni.

De tout cela, il me semble qu'il est permis de conclure que l'armée anglaise, telle que l'ont faite quarante ans de paix et d'isolement insulaire, n'est bonne et utile que pour guerroyer à l'aise dans des pays riches et peuplés, où elle peut trouver en abondance ses vivres, ses moyens de transport, et des milliers de bras pour la servir, comme, par exemple, dans les Indes, où chaque sous-lieutenant a cinq ou six domestiques à ses ordres; hors de là, elle ne sait que se battre bravement; elle ne sait pas faire la guerre.

Toutes ces troupes britanniques, d'uniformes si variés et tous également souillés, remplissent les carrefours de cette misérable bourgade de Balaklava, élevée, je ne sais trop pourquoi, au rang de ville. Sur le rivage du port qu'accostent bord à bord les navires *mammouts* du commerce anglais, dans les rues sales et mal pavées, à travers les vieilles baraques russes et tartares, s'agite en tumulte une immense cohue militaire, de soldats, de fournisseurs, de commissaires, de cavaliers, de fantassins, de caissons d'artillerie attelés de chevaux de luxe, et de tombereaux d'osier traînés par des dromadaires à deux bosses, que conduisent des Tartares en calotte de

peau de mouton, en long pantalon rentré dans des babouches ou dans des bottes et en sale pelisse de toile bleue déguenillée.

Les Russes qui tiennent la campagne sous les ordres de Mentschikoff inquiètent beaucoup les possesseurs de ce beau port, trop éloigné du gros de l'armée alliée; sa défense est très-difficile, dominé comme il l'est de tous côtés par de hautes montagnes escarpées. Il a fallu établir sur toutes les crêtes des camps perdus dans les nuages, et où les soldats sont exposés aux plus dures privations. Il en résulte une fâcheuse dissémination de troupes : on est partout, et l'on n'est fort nulle part.

Une de ces crêtes, la plus importante, celle qui ferme l'entrée du port, est défendue tant bien que mal par les ruines de la forteresse génoise, dont il subsiste plusieurs tours encore décorées des armoiries de la superbe république et des nobles proconsuls qui les ont fait construire. Le donjon, à l'extrême pointe de la montagne, est dans une position terriblement pittoresque, sur la corniche d'une falaise presque à pic, de sept à huit cents pieds de hauteur. De ses trois croisées on a trois échappées de vues d'un caractère bien tranché. Au midi, la mer immense et des gouffres béants, où tourbillonnent des oiseaux de proie entre de noirs rochers battus par les vagues; du côté des montagnes, des plateaux cultivés, bordés de précipices et semés de jolies maisons de plaisance, qu'entourent des vignes colorées par l'automne; au fond de la vallée, au-delà de la ville et du port, des plaines onduleuses et richement cultivées, qui montent en pentes douces sur le revers des collines.

C'est dans ces plaines ouvertes que campent, sous la pro-

tection de quatre batteries et d'une longue ligne de sentinelles postées sur les hauteurs, la plupart des corps de la cavalerie anglaise, remarquable par la beauté des hommes et des chevaux, encore plus que par la magnificence de l'uniforme. Les hussards de la reine surtout sont d'admirables cavaliers d'élite, de la taille et de la carrure de nos cuirassiers.

En traversant ces jolies campagnes dorées et empourprées par les premiers froids, il me semblait revoir certains cantons du Languedoc ou des bords de la Garonne. Seulement les rochers de Tchadyr-Dag et de Balaklava, élevant au-dessus des coteaux leurs crêtes sourcilleuses, qu'éclaircit le soleil couchant, donnaient à ce paysage je ne sais quoi de sauvage et de menaçant.

Un village d'aspect tout français et n'ayant d'oriental que son ancien nom tartare de *Kadi-Kœï*, s'élève au milieu de cette large vallée, au point d'intersection des deux routes qui mènent, l'une à droite, vers la Tchernaïa, à travers des gorges basses et faciles; l'autre à gauche, dans le vallon onduleux qui monte en pente très-douce au sommet du plateau sur lequel s'étendent les lignes des assiégeants. Cinq ou six bataillons turcs, campés au point culminant et de chaque côté de ce vallon, gardent les redoutes qui le protégent, et complètent ainsi la soudure entre les corps de cavalerie cantonnés près de Balaklava et le reste des armées alliées. Un régiment de chasseurs d'Afrique, posté au débouché de la gorge, touche presque aux redoutes turques. Une partie des cavaliers de ce régiment, toujours prêts à monter en selle, surveillent les mouvements de l'ennemi, retranché dans les montagnes voisines de la Tchernaïa.

Je ne me doutais guère en traversant, le 24, ces posi-

tions à la nuit tombante, que le lendemain matin elles seraient le théâtre d'un magnifique combat de cavalerie. J'ai été assez mal chanceux pour manquer encore une si belle occasion. Voici les renseignements les plus précis qu'il m'ait été possible de recueillir de la bouche d'un témoin oculaire, sur cette affaire, qui a déterminé l'évacuation momentanée du port de Balaklava.

Le 25, au point du jour, un des corps d'armée de Mentschikoff, consistant principalement en cavalerie, est descendu des montagnes, et dérobant habilement sa marche, s'est porté en masse sur le centre de la ligne de communication de Balaklava au quartier général anglais, afin de la couper. Quinze ou vingt mille cavaliers réguliers s'avancèrent à 7 heures contre les camps turcs, en trois colonnes serrées par escadron, escortées par des nuées de cosaques, et soutenues par dix ou douze mille hommes d'infanterie. Surpris, écrasés par le nombre, les Turcs furent forcés de se replier, et, après une vigoureuse résistance, se laissèrent enlever successivement trois de leurs redoutes.

Pivotant alors sur leur gauche et laissant les batteries conquises à la garde des bataillons, les Russes descendirent dans la plaine onduleuse de Balaklava, où étaient disséminés les différents quartiers de la cavalerie anglaise. Tout en opérant ce mouvement, la première colonne se déployait en bataille, appuyée en arrière par les deux autres colonnes serrées et toujours escortées par des milliers de cosaques caracolant en avant et dans les intervalles des masses.

Comme d'habitude, les Anglais s'étaient laissé surprendre, aussi bien que les Turcs des avant-postes; puis, après

la première alerte, s'imaginant que cette attaque très-sérieuse ne serait qu'une simple escarmouche, ils négligèrent par bravade imprudente les précautions les plus élémentaires, et refusèrent même d'appeler du secours.

Rien ne pouvait donc arrêter les progrès de l'ennemi. A huit heures et demie, sa manœuvre avait déjà réussi : il avait coupé les communications de l'armée alliée avec Balaklava, il lui suffisait de continuer sa marche pour compléter sa victoire; il fit halte, on ne sait pourquoi, à cent mètres du front du camp des dragons, dont les trompettes sonnaient le boute-selle.

Les cavaliers, revenus de l'abreuvoir au bruit de la bataille, se hâtaient de seller et de monter à cheval. A peine formés en escadron, ils se précipitent au galop, l'épée haute, en poussant leurs hurras, sur les Russes immobiles et dix fois plus nombreux. Ceux-ci reçoivent ce choc sans reculer, avec autant de fermeté qu'eût pu le faire un carré d'infanterie. Toutefois, malgré leur bravoure, leur ligne de bataille, morcelée, rompue en vingt endroits, dut se replier en arrière sur les deux colonnes de réserve. Mais ces escadrons serrés, au lieu de soutenir cette retraite en se portant en avant, firent un quart de conversion pour exécuter une fausse manœuvre.

Aussitôt les Anglais, avec un sang-froid merveilleux, suspendent leur charge victorieuse, et attendent que ce mouvement commencé cause dans les rangs ennemis le moment de confusion qui en est la conséquence inévitable. Saisissant alors l'instant favorable, ils se jettent sur les escadrons ébranlés avec une telle furie, que les cavaliers russes, effrayés par la haute taille et la vigueur de leurs adversaires, se débandent comme un troupeau

de moutons et s'enfuient en levant les deux mains au ciel, sans seulement essayer de se défendre.

C'en était fait de ce corps d'armée si, au moment le plus critique, son artillerie de campagne, qui avait remplacé dans les redoutes les canons des Turcs encloués ou enlevés, n'eût arrêté subitement l'élan de la grosse cavalerie anglaise, par un feu terrible. Foudroyés de trois côtés à la fois, les dragons reculèrent et les Russes se reformèrent sous la protection de leurs batteries.

Il y eut alors un instant de trève tacite entre les combattants restés en présence, l'arme au poing et se mesurant des yeux. Quoique les Anglais eussent défait et taillé en pièces la cavalerie moscovite, il n'en était pas moins évident que l'avantage demeurait à l'ennemi, qui conservait les redoutes, et interceptait les communications des alliés avec leur port de Balaklava.

Les nombreux spectateurs attirés par la curiosité sur les hauteurs qui environnent le champ de bataille, façonné comme une immense arène, attendaient avec anxiété le second acte de ce drame sanglant, où ils étaient presque aussi personnellement intéressés que les acteurs eux-mêmes. L'attente ne fut pas longue; déjà les zouaves, quelques bataillons de ligne et les chasseurs d'Afrique, du côté des Français, entraient en scène, en même temps que les grenadiers-gardes et les Ecossais du côté des Anglais, quand, vers les onze heures, le capitaine Nolan, aide-de-camp de lord Raglan, arrive au galop apportant à lord Lucan, commandant toute la cavalerie anglaise, l'ordre formel de balayer la plaine avec la division de cavalerie légère qui n'avait pas encore donné.

— Je dois, sans doute, interpréter cet ordre, fit observer

lord Lucan, comme m'enjoignant de chasser seulement la cavalerie russe de la plaine; car c'est folie de vouloir enlever avec des escadrons de hussards des redoutes garnies d'artillerie ! — Mylord, répliqua le jeune capitaine, emporté au-delà des bornes par l'ardeur du combat et les préventions injustes de l'armée contre ce général surnommé, à cause de sa prudence, lord *Look on — lord Considérant*, — l'ennemi est aussi bien dans les redoutes que dans la plaine; il est partout devant vous, balayez donc tout; il est inutile de perdre plus de temps à *considérer* les choses — *to Look on !* —

Lord Lucan, irrité par ce qu'il regardait, à tort peut-être, comme un sarcasme, oublia un moment sa circonspection habituelle : pour montrer aux jeunes nobles qui le harcelaient de leurs railleries depuis le commencement de la campagne, que, chez lui, la prudence n'était pas timidité, il commanda la charge, et la dirigea en personne.

Elle fut désastreuse. Toute cette division d'élite, que j'avais vue la veille si ardente, si magnifique, alla se faire broyer, abîmer par la mitraille, qu'elle affrontait de face comme à Alma. De mille cavaliers qui la composaient, car les régiments de cavalerie anglaise ne comptent guère plus d'hommes que nos escadrons, de mille cavaliers, dis-je, il en est à peine revenu trois cents. Tous les autres sont restés sur le carreau. Le capitaine Nolan, le premier, a payé de sa vie ses téméraires paroles,

Pas un peut-être n'en fût revenu, sans une heureuse diversion opérée par la cavalerie française, que le général Bosquet avait fait avancer à la hâte, avec une partie de sa division. Les 1er et 4e régiments de chasseurs d'Afrique, accoururent les premiers au secours de nos alliés. Cou-

verts par un escadron déployé en tirailleurs, ils tournèrent la redoute dont le feu était le plus meurtrier; puis le commandant Abdélal, à la tête du 4e escadron du 4e régiment, exécuta une charge à fond sur les carrés d'infanterie russe qui défendaient l'approche des batteries.

Cette attaque en fourrageurs, à la mode algérienne, fut si rudement, si rapidement menée, que les cavaliers traversèrent, presque sans l'apercevoir, la ligne avancée des tirailleurs ennemis, qui, couchés par terre, n'eurent pas même le temps de se relever, et du premier choc un des bataillons fut enfoncé, coupé en deux. Mais il se referma sur le capitaine Hanglade et son lieutenant : ils s'y firent tuer à coups de bayonnette en cherchant à se frayer un passage. Un autre officier, plus heureux, après avoir eu son cheval tué sous lui, parvint à se sauver, grâce au dévouement d'un de ses soldats qui renouvela pour lui le trait héroïque du trompette Escoffier.

Après être sorti sain et sauf de ce carré avec son escadron, le commandant Abdélal se trouva en face d'un autre bataillon inabordable, dont le feu roulant lui abattit une vingtaine d'hommes et le força à la retraite.

Quelque cruelles que fussent ces pertes, celles de l'ennemi étaient encore plus grandes; les bataillons intimidés reculèrent; deux batteries cessèrent leur feu et furent abandonnées; les débris de la division de cavalerie de lord Cardigan furent ainsi dégagés. De guerre lasse, le combat s'arrêta là.

A la nuit close, les deux armées cessèrent le combat en même temps. Les Russes se retirèrent de la vallée, mais conservèrent deux rédoutes et les canons des Turcs; les alliés rétablirent les communications avec Balaklava,

mais lord Raglan fit reporter en arrière, à gauche de la route, les cantonnements de sa grosse cavalerie, qui vint se placer auprès des débris de sa division de cavalerie légère.

Dans le premier moment d'alarme, beaucoup de navires marchands s'étaient sauvés du port de Balaklava ; on commanda même d'évacuer tout le matériel et les approvisionnements de l'armée. Depuis, quoique cette mesure ait été suspendue, la plupart des navires restent néanmoins mouillés dans la rade foraine, prêts à lever l'ancre.

Les prisonniers et les morts russes laissés sur le champ de bataille étaient dans un état de dénûment effroyable, bien différent du confortable et de la richesse des troupes vaincues à Alma. Ils appartiennent à des corps qui tiennent la campagne sous les ordres du général Leprandi : arrivés à marches forcées de la Bessarabie et du Caucase, ils ont laissé en route tous leurs bagages et leurs approvisionnements afin d'aller plus vite. Maigres, chétifs, affamés, ces pauvres diables, couverts d'affreuses guenilles et chaussés de grosses bottes feuilletées, n'ont depuis deux mois pas d'autre nourriture que du pain noir. Plusieurs étaient tellement épuisés de besoin, qu'ils baisaient les mains des troupiers anglais et français pour en obtenir un peu de biscuit ou d'eau-de-vie.

— Mais enfin, disait l'interprète à ces prisonniers, on vous donne bien quelque pitance avec ce pain de munition ?

— Non, monsieur; nous n'avons pas autre chose à manger depuis que nous sommes partis du Caucase.

Beaucoup de ces soldats sont sujets à des ophtalmies, et portent, à cause de cela, de grandes visières de cuir ou de carton, qui, abaissées sur les yeux, par dessous la cas-

quette ronde aplatie, complètent, avec leur longue houppelande en lambeaux, le ridicule de leur tenue d'hôpital.

Le lendemain 26, la garnison de Sébastopol, sans doute enhardie par la demi-victoire de ses compagnons d'armes de Balaklava, qui ne lui avaient pas laissé ignorer leur gloire, a voulu, à son tour, se couronner de laurier aux dépens des Anglais. Elle a payé cher cette fantaisie. Les highlanders ont vengé sur elle la mort des hussards de lord Cardigan.

A deux heures de l'après-midi, une colonne de quatre mille hommes environ est sortie audacieusement de la place assiégée, et a envahi les tranchées de la 2e division anglaise, formant l'extrême droite des lignes de lord Raglan. Reçus de pied ferme par un feu à bout portant, les Russes ont été repoussés, la bayonnette dans les reins, jusque derrière leurs remparts, laissant entre les mains des Ecossais, qui n'ont perdu qu'une dizaine d'hommes, plus de huit cents tués, blessés ou prisonniers.

On a su, par les rapports de ces derniers, que l'amiral Nachimoff avait complété une mesure déjà partiellement mise à exécution par son prédécesseur Korniloff : l'évacuation absolue de la population civile. Femmes, enfants, vieillards, gens inutiles, ont abandonné de gré ou de force leurs demeures, emportant avec eux ce qu'ils ont pu de leurs richesses et de leurs marchandises. Simphéropol, Baschi-Seraï et les villages de la montagne en arrière de l'armée de Mentschikoff ont offert un asile à ces exilés. Il ne reste plus que des combattants dans Sébastopol transformée en une immense caserne, et vouée d'avance à la destruction.

On ne doit plus s'étonner de la résistance opiniâtre de

la garnison, ainsi débarrassée de tout autre souci que celui de la défense militaire. Chaque nuit, ce sont de nouvelles sorties de plus en plus acharnées; et par moments le feu des remparts se réveille aussi violent que le premier jour. Dans la nuit du 26, et pendant toute la journée du 27, la canonnade a redoublé de furie de part et d'autre. Pièces monstres, mortiers et fusées à la congrève ont vomi sans interruption, pendant vingt-quatre heures, la mort et la destruction avec un vacarme infernal.

Je n'ai pas manqué d'aller voir de près cet émouvant spectacle. La nuit, chaque détonation faisant éclair, ces lueurs sinistres, incessamment répétées et réfléchies sur des nuages de fumée, formaient au-dessus de la ville comme une atmosphère embrasée, sillonnée en tous sens par les étoiles filantes des bombes et des obus. Le jour, la ville et les vallons environnants semblaient un gigantesque cratère de volcan voilé d'épaisses vapeurs, envoyant au ciel des centaines de fumeroles entre-coupées de flammes rouges. On sentait trembler sous les pieds la terre ébranlée par les secousses multipliées de cent pièces de gros calibre.

En face de cette scène de terreur, au milieu des gémissements aigus des boulets, des âpres sifflements des fusées à longue queue festonnée, des miaulements creux des éclats d'obus, des rugissements prolongés des Lancastres et du résonnement de cloche des mortiers, dont les bombes montaient au ciel en chantant une gamme formidable perdue au haut des airs, on entendait sous les buissons empourprés par l'automne, les petits oiseaux saluer gaîment *une belle matinée, amoureuse de la terre,* et le vent apportait jusqu'à nous les sons d'une musique mili-

taire qui mêlait au grondement de cette tempête d'artillerie le joyeux air de ***Marco la Belle.***

P. S. 28 octobre, midi. — La furieuse canonnade d'hier semble avoir épuisé les forces de l'ennemi. Aujourd'hui il tire à peine quelques coups par intervalle sur nos tranchées qui avancent de plus en plus près des remparts. L'ennemi nous a tué ou blessé une centaine d'hommes. Nous avons obtenu un résultat plus positif : nos bombes notre grosse artillerie ont enfin réussi à détruire deux des batteries basses en terre qui gênaient le plus nos travaux. Nos tranchées sont maintenant si rapprochées de ces deux redoutes, qu'il n'est pas probable qu'elles puissent être rétablies en notre présence.

On parle vaguement ce matin de deux nouvelles affaires : d'une alerte assez grave aux avant-postes de Balaklava, et d'une escalade manquée du côté de la Quarantaine, où la 5e division aurait éprouvé des pertes sensibles.

J'aime mieux ne pas vous raconter à présent les on dit qui circulent ici et attendre le prochain courrier pour vous donner des détails positifs, car j'apprends tous les jours à ne pas accorder créance, même ici, à tous les *témoins oculaires*. Avant-hier matin, l'amiral Bruat se faisait raconter, au débarcadère, les détails du combat de Balaklava par trois officiers qui y avaient assisté, et tous trois rapportaient la chose différemment, quoique de la meilleure foi du monde.

— Parbleu ! s'écria en riant un des narrateurs, chef de bataillon, écrivez donc l'histoire ancienne, quand, à nous trois, nous ne pouvons pas seulement nous accorder sur ce que nous avons vu hier.

XLIXme LETTRE.

Seconde visite aux tranchées. — Courage et persévérance des travailleurs français. — Immensité des travaux exécutés par eux, et nullité des ouvrages anglais. — Dévouement d'un sapeur du génie. — Audace des volontaires. — Ruse des zouaves. — Alerte de nuit. — Commencement de la mauvaise saison. — Misère des Turcs. — Injustice à leur égard. — Établissement de la troisième parallèle.

Devant Sébastopol, 2 novembre 1854.

Les renforts reçus par les Russes, les immenses ressources de leurs arsenaux, les nouvelles défenses incessamment ajoutées aux anciennes, et surtout les difficultés excessives de terrain que l'on rencontre en approchant de Sébastopol, retardent la prise de cette place au-delà du terme généralement admis. Bien loin que l'assaut ait pu être donné le 1er novembre, comme chacun s'y attendait dans l'armée, les batteries de brèche n'ont même pas été encore établies : à plus forte raison, la brèche n'est pas faite. Ces délais étonnent et impatientent l'armée au dernier point, car, aux yeux de la foule, rien n'avance ; les chefs seuls se rendent compte des progrès journaliers,

quelque lents qu'ils soient; et s'attendent avec pleine confiance au succès.

Dans une dernière visite que j'ai faite aux tranchées, j'ai vu de mes yeux, et ces difficultés toujours croissantes, qui rebuteraient tous autres soldats que les nôtres, et le courage opiniâtre avec lequel ils les surmontent. J'ai pu d'autant mieux en juger cette fois, qu'arrêté comme espion russe, et conduit au major de tranchée, j'ai eu l'agrément de parcourir presque jusqu'au bout les travaux de la 4e division.

Je m'étais accroupi sur le parapet d'une tranchée, à côté d'une batterie de mortier, afin de dessiner une partie de la ville qui, de là, laissait voir à découvert, et d'assez près, ses belles maisons blanches à quatre étages, ses rues, ses jardins et une jolie église gothique moderne; tout cela parfaitement intact et pas le moins du monde dévasté ou incendié, ainsi que le répètent tant de gens trop prompts à rêver des ruines au gré de leurs désirs. Nos artilleurs ont bien suffisamment de la peine à imposer silence aux batteries des remparts, sans s'amuser encore à canonner des maisons inoffensives; et ils sont trop adroits pour manquer leur but. On ne peut s'expliquer autrement la parfaite conservation de ce quartier de la ville, le plus exposé à notre feu, en arrière des remparts criblés de coups.

J'étais enchanté de m'être assuré du fait de mes propres yeux, et d'en emporter la preuve dans mon esquisse, quand un sergent du 7e léger vint troubler ma satisfaction, en me révélant un danger tout différent de celui des boulets ennemis, dont les petits nuages blancs du bastion du Mât m'indiquaient assez bien la direction pour pouvoir

les éviter par une courbette derrière le talus. Il me demanda si j'étais officier français ou anglais, et de quel droit je dessinais les travaux. Puis il m'ordonna de le suivre auprès du lieutenant-colonel commandant la tranchée, que nous trouvâmes à un quart d'heure plus avant, assis sur le revers du parapet, entouré de nombreux officiers, à côté des soldats qui piochaient la terre, au son de la musique des balles et des obus, aussi gaîment que s'ils eussent été dans les vignes de la Bourgogne.

De là, je fus renvoyé à la maison du clocheton, où un officier supérieur d'état-major m'expliqua que, depuis quelques jours, on exerçait une surveillance beaucoup plus sévère sur les personnes qui circulent, sans une permission écrite, dans les travaux du siége, parce que, récemment des officiers russes, en uniformes français et anglais, avaient été surpris épiant nos moyens d'attaque et même levant des plans avec une effronterie incroyable. Il ne voulut pas prendre sur lui de me relâcher, et donna l'ordre de me conduire, entre deux fusiliers et un caporal, au quartier général de la 4e division, afin de m'y faire reconnaître si je le pouvais. — Je vous engage, ajouta-t-il avec une politesse exquise et pleine de douceur, à ne pas chercher à vous échapper, car j'ai le regret d'être obligé de commander à vos gardes de vous tirer dessus, à la *première* tentative d'évasion. — Il était superflu de mentionner la pénalité de la *seconde*.

L'attrait de curiosité qui pousse à visiter les tranchées et à s'approcher de la ville assiégée est, certes, bien grand, et difficilement on y résiste. Mais, franchement, on éprouve un plaisir encore plus vif, je ne sais quel épanouissement d'âme, quand on sort, sain de ses quatre

membres, du milieu de ce diabolique labyrinthe tout semé de boulets et d'éclats de bombes ou d'obus.

Quel émouvant spectacle que celui de ces milliers de soldats occupés à leurs cheminements de taupes, sous les yeux de leurs officiers impassibles. La pensée de la mort, que rappelle à chaque minute l'aigre sifflement de cent projectiles meurtriers qui traversent les airs, plane constamment sur cette scène et lui donne, à l'insu des acteurs eux-mêmes, et malgré les plaisanteries de quelques loustics dont le danger aiguise la verve, un caractère de gravité imposante.

J'ai surtout remarqué cela dans deux batteries de mortiers auprès desquelles j'ai passé ; le haut épaulement qui les protégeait contre le feu ennemi dérobait complétement la vue de la place et de la campagne environnante. A voir le calme et la régularité avec lesquels les artilleurs manœuvraient et exécutaient leur feu, lent et mesuré, on eût pu se croire dans un paisible polygone ; mais le profond silence et l'air sérieux de ces soldats avaient quelque chose de plus significatif peut-être que la grande voix des boulets qui passaient au-dessus des têtes, ou des bombes qui montaient au ciel, et dont un colonel d'état-major assis, la lunette à l'œil, au sommet du parapet, suivait froidement la parabole jusqu'au but. Il régnait dans cette étroite enceinte de terre remuée, je ne sais quelle solennité de temple et de sacrifice.

Véritable sacrifice, en effet : les victimes mutilées étaient à chaque instant emportées sur des civières de toile ensanglantée. Pauvres soldats mourants, en présence des soldats préparés à mourir pour leur patrie. *Ave !... morituri te salutant !*

Dans le peu d'instants que je suis resté là, j'en ai vu passer trois : un zouave avec la jambe cassée au genou, un grenadier avec la tête fracassée, et un autre fantassin blessé d'un éclat de mine. Ils ne criaient pas, et paraissaient engourdis par la violence du choc.

Souvent il suffit d'une bombe dans la tranchée pour estropier ou tuer plusieurs hommes, surtout de jour, parce qu'alors on ne voit pas tomber cette sorte de projectiles. On a beau se coucher à plat ventre pour éviter l'explosion, il y a quelquefois des fragments aigus de dix ou vingt livres qui retombent sur le dos d'un pauvre diable.

En pareil cas, certains troupiers se distinguent par d'héroïques dévouements. Le commandant *Abdélal*, du 4e chasseurs d'Afrique, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, m'a fait connaître un simple soldat du génie nommé Robin, qui s'est signalé par deux tours de force peu ordinaires que je me fais un plaisir de vous citer.

Une première fois, il a enlevé une bombe du milieu de ses camarades et l'a rejetée derrière le parapet, au moment où elle éclatait presque sur sa tête. Vous croyez peut-être que cet *avis au porteur* le dégoûta de ce genre d'exercice ? Pas du tout : trois jours après il enlevait de la même manière, et avec un égal succès, un obus enflammé.

— C'est très-beau, Robin, ce que vous avez fait là, lui dit le commandant, et je suis bien aise de vous annoncer que le général en chef vous a porté pour la croix ou la médaille. — Je vous remercie, mon commandant, repartit le brave sapeur évidemment flatté de l'éloge d'un aussi bon connaisseur; mais ce que j'ai fait est bien simple : avec un peu d'adresse et de vivacité, ça réussit toujours...,

autant j'en verrai tomber dans la tranchée auprès de moi, autant j'en f...lanquerai dehors. Combien d'autres traits du même genre resteront oubliés !

Les boulets sont bien moins dangereux que les projectiles creux : comme je vous l'ai dit, la fumée du canon des remparts indique assez vite leur direction pour qu'on ait le temps de s'en garantir derrière les parapets; et ceux-ci sont suffisamment consolidés par les dernières pluies pour résister au choc que l'on entend s'amortir avec un bruit sourd de l'autre côté du talus. Leur bruyant sifflement avertit aussi d'assez loin de leur approche; et quand ils ricochent, il est encore plus facile de voir et d'éviter leur ligne droite. Aussi, officiers et soldats ne les craignent guère à présent. Ils disent tous que, même en coupant court à découvert, hors des tranchées, on peut s'en moquer à une certaine distance, avec de bons yeux, de bonnes jambes et de bonnes oreilles..., pourvu qu'il ne fasse pas *trop de vent !*

Les balles de carabine sont plus meurtrières, parce que leur petit sifflement se confond dans le bruit de ferraille des gros projectiles, de sorte qu'elles vous tuent un homme sans qu'il s'en doute. Tel était du moins l'avis d'un zouave que je voyais devant moi se courber vivement en escaladant certains rochers, tandis qu'il en franchissait d'autres la tête haute. Il me fit remarquer alors ce léger murmure aigu, qui semble fort éloigné et siffle à vos oreilles.

A force de voir passer et repasser les soldats dans les tranchées, les Russes ont fini par reconnaître parfaitement les endroits où les bancs de roches gênent le plus la circulation, et ils guettent constamment les imprudents qui

s'y montrent à découvert. Avant-hier un officier d'infanterie de ligne y a été à demi coupé en deux par un boulet, et tous les jours quelques soldats y sont blessés par les tirailleurs ennemis. Cela n'empêche pas les porteurs de soupes de franchir souvent ces obstacles sans nulle précaution. Tant pis pour les hommes de garde ou de corvée, si un coup de canon emporte leur gamelle avec ses supports vivants !

A mesure qu'on se rapproche des remparts, on est forcé d'augmenter la sécurité des tranchées, en proportion du péril toujours croissant. Pour cela il faut les creuser plus profondément, et surtout percer complétement les masses de rochers qui barrent les fossés, au lieu d'y ménager, comme ailleurs, un étroit sentier ou même un simple abri de gabions et de fascines derrière lesquels on marche à quatre pattes. C'est cette augmentation progressive des travaux qui retarde leur avancement.

Pour vaincre ces obstacles matériels du sol de Sébastopol, pour triompher de la matière brute, l'armée française déploie certainement plus de courage, plus d'abnégation héroïque, qu'elle n'en a montré à Alma contre les bataillons moscovites. Jugez-en par ce seul fait : depuis plusieurs semaines, les soldats de la 5e division ne se reposaient qu'un jour sur trois ; les deux autres, ils étaient employés à creuser et à garder la tranchée. Ces braves gens ne se plaignaient pas ; ils comprenaient que ce travail forcé rapprochait le moment de l'assaut, après lequel ils soupirent plus ardemment qu'une fiancée après le jour de ses noces.

Il a fallu que l'inspecteur général du service médical de l'armée d'Orient vînt modérer cet excès de zèle qui com-

promettait la santé des troupes. — Si vous abusez ainsi des forces de vos hommes pour préparer des attaques, aurait-il dit, il ne vous restera pas de soldats pour monter ensuite sur la brèche. On se résigne donc à marcher plus lentement, mais sûrement.

Tout cela vous explique surabondamment pourquoi Sébastopol n'est pas encore pris. Si ceux qui s'en étonnent voyaient de près l'état des choses, ils s'étonneraient bien davantage en examinant ce colossal bouleversement de terres et de rochers, opéré en vingt jours de travail.

On est maintenant arrivé si proche de la ville, qu'on y entend battre la retraite, aboyer les chiens, et donner des ordres sur les remparts. On poussera, s'il le faut, les tranchées jusqu'aux fossés, et même au-delà des murailles, au pied des nouvelles batteries qu'on élève en arrière.

Pendant la nuit, des volontaires choisis parmi les soldats les plus adroits et les plus résolus de tous les corps d'infanterie s'avancent déjà, par petits détachements ou isolément, en rampant à terre de cachette en cachette à la manière des sauvages, jusque dans les ouvrages extérieurs des fortifications de la place, afin d'en examiner la force, les dispositions et la garnison. Dans ces expéditions nocturnes, il se passe quelquefois des scènes de roman dignes de la plume de l'historien des Mohicans et d'Œil de faucon.

Durant la nuit du 27 novembre, au plus fort de la canonnade, des éclaireurs de la légion étrangère ont pénétré dans le faubourg de la Quarantaine encore au pouvoir des Russes, et ont profité de l'occasion pour joindre à leurs renseignements les dépouilles opimes de l'ennemi. Un d'entre eux m'a vendu un plein sac de petits cubes de mo-

saïques, dans le genre de ceux de Sainte-Sophie, arrachés par lui aux murs de la chapelle vénérée de Saint-Wladimir. D'autres, plus téméraires, ont enlevé un grand saint George en plaqué d'argent ciselé, suivant le mode byzantin, et des chandeliers avec d'énormes cierges.

Deux de ces maraudeurs auraient voulu ramener au camp le curé lui-même de la paroisse dévalisée, dans l'espoir de le rançonner ; la crainte d'être eux-mêmes mis en prison à la place de leur prisonnier, les a seule déterminés à le relâcher. Ne pouvant exercer un rapt sur la personne du pope, ils se sont dédommagés en emmenant avec eux une demi-douzaine de beaux chiens de luxe : levriers, limiers, Terre-Neuve, etc. Enfin, un grenadier industrieux a emporté d'une fabrique de chandelles une masse de suif, des moules et une chaudière. Il fond maintenant des bougies *non stéariques* pour tout son bataillon, au prix de quatre sous chaque.

Tandis que nous nous rapprochons tous les jours, pas à pas, du but de l'expédition, de la ruine de cette forteresse maritime, les Anglais paraissent rester déplorablement en arrière. Leurs travaux ne sont pas plus avancés, dit-on, que le 17 octobre. Outre que leur terrain est encore plus difficile que le nôtre, leurs soldats, presque tous enrôlés dans les villes, parmi des ouvriers de manufacture, sont loin de manier la pioche et le pic avec autant de vigueur et d'adresse que nos troupiers, la plupart fils de paysans et rompus aux rudes travaux des champs. Ces gentlemen magnifiques à la parade, superbes à la bataille, ne sont décidément pas des hommes de guerre : ils sont incapables d'en supporter les fatigues.

Furieux de tous les obstacles qui arrêtent leur bravoure,

et de toutes les misères qu'ils commencent à endurer, ils demandent l'assaut à grands cris, pour en finir par un bon coup de collier. Mais, auparavant, il faudrait que nous leur fissions une brèche. Comme le maréchal Lefèvre, au siége de Dantzik, ils diraient volontiers à nos ingénieurs : Faites-nous un trou, et nous y passerons.

On leur a demandé quand ils seraient prêts à risquer l'attaque.

— De jour, de nuit et à toute heure, nous le sommes, ont-ils répondu.

Les Russes, nous sentant si près de la place, redoublent de vigilance pour déjouer toute surprise. Chaque nuit, à des heures différentes, ils dirigent de fortes sorties et une canonnade nourrie sur tous les points où ils soupçonnent que des colonnes ennemies peuvent être massées. Ces sortes d'escarmouches à l'aveuglette terminées, tout rentre dans les habitudes normales du siége. Le silence de la nuit n'est plus troublé que par les détonations intermittentes des mortiers monstres qui, toutes les dix minutes, lancent une bombe sur la ville, et font trembler la terre jusque dans le port de Chersonèse.

Dans une de ces sorties nocturnes, les Anglais ont eu l'esprit de se retirer, laissant les Russes aux prises les uns avec les autres. C'était pendant la nuit du 26 au 27; la 2e division anglaise, à peine remise du combat de la soirée, avait placé une embuscade en avant de ses tranchées, afin de prévenir toute nouvelle surprise. De la ville, le piége fut découvert, on voulut opposer ruse contre ruse. A minuit, deux colonnes sortirent des remparts en tapinois, pour prendre les soldats de l'embuscade entre deux feux.

Mais ceux-ci, encore plus fins que leurs ennemis, s'éclipsèrent tout doucement derrière leurs tranchées; quand les deux colonnes russes arrivèrent chacune de son côté sur le terrain, se rencontrant face à face au milieu des ténèbres, elles se prirent réciproquement pour les Anglais, et se fusillèrent avec acharnement. Ce fut seulement à la clarté de la mousqueterie qu'elles reconnurent leurs uniformes. Cette heureuse espièglerie a un peu adouci la mauvaise humeur britannique.

Toutes ces sorties et les combats de Balaklava ont fait tomber entre nos mains quelques centaines de prisonniers et de déserteurs, qui ont été embarqués, le 28 au soir, à destination de Constantinople. Ce sont généralement des soldats souffreteux et misérablement vêtus : j'en ai vu pourtant un certain nombre qui peuvent passer pour de vigoureux troupiers : quelques-uns ont même une belle tournure militaire, et j'en ai remarqué plusieurs dont les yeux gris clair exprimaient un orgueil, une audace fanatique, indomptables. La plupart se montrent extrêmement reconnaissants des égards généreux que leur témoignent les soldats français, qui les traitent tout à fait en camarades. On le rend bien, dit-on, à nos prisonniers renfermés dans Sébastopol.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé d'une alerte nouvelle qui, dans la nuit du 26 au 27 octobre, avait mis en émoi toutes les troupes campées dans la vallée de Balaklava. C'était beaucoup de bruit pour rien; voici le fait :

Vers une heure du matin, on entendit d'effroyables clameurs s'élever du camp russe; et presque au même instant le galop précipité d'une troupe de chevaux sembla annon-

cer une charge de cavalerie. On crut que la bataille du 25 allait encore recommencer.

Les zouaves de la 1re division avaient couru aux armes; ils reçurent l'ennemi encore invisible par une décharge de mousqueterie dirigée au juger du bruit. Aussitôt les batteries anglaises, averties par la fusillade, tonnèrent dans la même direction et toute la cavalerie anglaise sauta en selle, de même que les chasseurs d'Afrique, tandis que, de proche en proche, toutes les troupes alliées prenaient les armes.

Bientôt tout ce tumulte finit par un éclat de rire universel. L'armée ennemie était une troupe d'environ trois cents chevaux russes sellés et bridés, dont une escouade d'éclaireurs zouaves avait eu l'audace d'aller couper les entraves, au beau milieu du camp de Liprandi. Une sentinelle ayant fini par entendre du bruit, avait poussé le cri d'alarme répété par tous les cosaques ; et les coursiers, effrayés de ces clameurs avaient profité de leur liberté pour brûler la politesse à leurs maîtres. La mitraille et la mousqueterie en avaient tué un bon nombre, le reste s'était dispersé par groupes effarés, courant çà et là dans la vallée. La bataille attendue se termina par une chasse aux chevaux.

Anglais et Français en eurent chacun part égale. Les zouaves, à eux seuls, en ramassèrent une soixantaine. Le lendemain, les nouvellistes disaient deux cents; aujourd'hui, grâce à la fécondité de la renommée, ce chiffre est porté à six cents. Demain il y en aura mille.

La canonnade languissante depuis le 27 a recommencé hier de plus belle, des deux côtés à la fois, par un roulement continu de cent grosses pièces. C'est un faible dé-

dommagement de l'assaut prémédité pour ce 1er du mois de novembre. Partie remise n'est pas perdue ; elle pourrait néanmoins nous coûter cher si l'hiver se mettait contre nous, comme il en a l'air.

Dans la nuit du 28 au 29, le soir même du jour où je vous vantais dans ma dernière lettre le délicieux climat de la Crimée, la température a subi une de ces brusques transitions si fatales à la santé : le thermomètre a baissé subitement de quinze ou vingt degrés, sous l'influence d'un vent violent de nord-est qui nous a amené des rafales de pluie glaciale et d'horribles tempêtes sur la mer Noire.

Jugeant des misères de la vie de bivouac par les trois nuits que j'ai passées sous ma tente inondée de pluie et à demi renversée par le vent de Sibérie, je plains sincèrement nos pauvres soldats campés fort inconfortablement sur les coteaux pierreux de Sébastopol, sans autre abri que leurs petites tentes basses, et sans feu pour se réchauffer, en revenant mouillés de la tranchée. Cette première morsure de l'hiver a inspiré, aux Anglais surtout, une envie frénétique de s'aller loger de vive force dans les maisons de Sébastopol.

Heureusement pour notre flotte, ce vent, contraire aux arrivages, lui permet de s'abriter sous le rivage de la Crimée. Quoique très-houleux, le port de Chersonèse n'a pas éprouvé de désastres sérieux. Deux navires seulement se sont perdus sur la côte; un d'eux s'est brisé sur les rochers, à l'entrée même de la baie. Les deux équipages ont été sauvés.

Les bâtiments anglais, obligés de fuir Balaklava, ont dû regretter amèrement ce bassin si bien abrité contre tous

les vents. On veut, sans doute, conserver encore ce port, malgré sa position excentrique, car on vient de le faire couvrir par différents détachements de la 1re division française qu'on a fait descendre dans la vallée, afin d'y boucher les vides faits dans la ligne de communication, par la déconfiture de la cavalerie anglaise et par la retraite d'une partie des Turcs envoyés au port de Chersonèse, où on les emploie aux plus rudes travaux qu'ils exécutent avec une résignation stoïque.

Ces pauvres Osmanlis, pour lesquels les Anglo-Français sont censés se battre, se voient traités par leurs alliés, leurs défenseurs, d'une singulière façon, ou plutôt sans façon aucune : tant il est vrai que le rôle de protégé est toujours fort désagréable. Les militaires ne semblent plus les considérer autrement que comme les manœuvres, les bêtes de somme de l'armée. Leur lourde gaucherie, leur misérable équipement, et surtout leur complète ignorance des langues européennes, les livrent à la risée des soldats, et même, il n'y a pas jusqu'au moindre petit brocanteur fripon qui ne raille ces bons vieux troupiers d'une candeur et d'une patience à toute épreuve.

Ils sont si mal payés et si bien volés par leurs pachas, qu'ils ne peuvent presque rien acheter pour améliorer leur maigre pitance. Les plus riches ne se décident à l'acquisition d'un oignon ou d'une pomme de terre qu'après avoir liardé pendant une demi-heure. Les marchands, impatientés, refusent maintenant de leur vendre quoi que ce soit, et quand un de ces pauvres Turcs vient en dodelinant solliciter la faveur d'acheter un de ces tubercules, on lui répond invariablement : *ioc! ioc! ioc!* (non), il a beau suppléer à la parole par la pantomime la plus bur-

lesque, et montrer d'une main une pelure d'oignon et de l'autre un baril rempli de ces légumes, toute sa télégraphie n'obtient qu'un *ioc* invariable.

Les Anglais, eux, ne rougissent pas d'ajouter les coups à ces mauvais procédés vis-à-vis de nos malheureux alliés. Ils sont enchantés de pouvoir rejeter sur eux toute la responsabilité de leur échec de Balaklava, qu'ils ne cessent de reprocher aux Turcs seuls, comme si eux-mêmes n'en étaient pas la cause principale. En effet, ce sont les officiers, les ingénieurs de lord Raglan qui avaient posté ces troupes auxiliaires dans des redoutes tellement mal disposées, tellement peu susceptibles de défense, qu'ils n'ont pas jugé prudent de les faire occuper de nouveau, à leurs périls et risques, par leurs propres soldats, depuis que les Russes les ont évacuées.

Il est de fait, cependant, que les Turcs, quoique surpris, on vaillamment défendu ces postes si dangereux, et ne les ont abandonnés qu'en se voyant écrasés par le nombre. Si quelques officiers ont montré une indigne faiblesse, du moins les simples soldats se sont comportés en gens de cœur. Leur seul tort est d'avoir manqué de vigilance; mais franchement, les Anglais, moins que personnne, ont le droit de leur reprocher cette faute qui est chez eux un péché d'habitude. Spécialement ce jour-là, ils devraient excuser un peu leurs protégés de s'être laissé surprendre aux avant-postes, au point du jour, eux qui, à l'arrière-garde, en plein jour, et avertis par deux heures de fusillade et de canonnade, ont été pareillement pris à l'improviste.

P. S. 3 novembre. — Le temps s'est heureusement remis au beau, le ciel est clair; mais un violent et glacial

vent de nord-est fatigue beaucoup les troupes et rend la Mer-Noire impraticable. Les arrivages de navires sont complétement suspendus depuis cinq jours ; certaines denrées de première nécessité commencent à manquer. Heureusement, le superflu abonde.

Dans ce village de tentes et de chenils, où l'on ne trouve ni pain, ni biscuit, ni même de l'eau potable, on mange à discrétion des pâtés de foie gras et de perdrix, truffés, arrosés de margaux, de larose et de champagne-Clicquot. Pour 20 fr., on peut s'y procurer tous les éléments frelatés d'un festin exécrablement mauvais.

Ce matin, à quatre heures et demie, le feu de toutes les batteries s'est rallumé subitement, avec une telle violence, que j'ai cru à un assaut général. Pendant plus de vingt minutes la canonnade a continué sans interruption un seul roulement continu et formidable, répété par des échos aussi durs et précipités que les battements de marteaux sur l'enclume d'une forge. Au milieu du fracas de ce tonnerre humain, la foudre de Dieu n'eût pas été plus entendue que les pipeaux d'un berger. A une lieue de distance, on sentait distinctement la terre trembler, et le sombre azur d'un ciel sans nuages s'embrasait des lueurs rouges de cent mortiers lançant, parmi des gerbes de feu, leurs bombes qui se croisaient en décrivant lentement au milieu des pâles étoiles leurs paraboles flamboyantes.

La cause de cet ouragan d'artillerie était l'établissement d'une troisième parallèle, à 100 mètres du bastion du Mât. Les assiégés faisaient pleuvoir la mitraille sur les travailleurs qui se creusaient à la hâte des abris dans la terre rocailleuse, et, de leur côté, les assiégeants protégeaient cette opération dangereuse par un feu d'enfer de toutes leurs

batteries, dont trois venaient d'être récemment armées de cinquante-neuf pièces de gros calibre, empruntées à la marine.

Fort heureusement, l'ennemi, averti trop tard de nos travaux commencés dans le plus profond silence, ne nous a pas fait, à beaucoup près, autant de mal qu'il aurait pu nous en causer. Néanmoins, quand le jour a paru, un triste spectacle s'est offert aux yeux de nos soldats, désormais en sûreté derrière leurs parapets. Une cinquantaine d'hommes tués ou blessés gisaient sur la terre ensanglantée, plusieurs avaient été littéralement mis en pièces.

Après demain, *dit-on,* la batterie de brèche sera établie; deux ou trois jours lui suffiront pour ouvrir la muraille; le 8 ou le 10 novembre, les colonnes d'attaque monteront à l'assaut, et la ville sera conquise, s'il plaît à Dieu! car, après tant de délais, tant de déceptions, c'est le cas de répéter humblement l'*inschallah* des Turcs.

Lme LETTRE.

Bataille d'Inkerman. — Description des lieux. — Les Anglais surpris abandonnent leur redoute. — Arrivée des Français. — Enthousiasme des deux armées. — Les Russes sont précipités dans les ravins. — Mort du colonel de Camas. — Diversion à l'aile gauche. — Attaque de la Quarantaine. — Le général de Lourmel y est mortellement blessé. — Après la victoire. — Excursion au monastère de Saint-George. — Vieux monuments barbares de la Crimée.

Devant Sébastopol, 7 novembre 1854.

Les appréhensions que je vous exprimais dans mes dernières lettres de Bucharest, au sujet de la fatale interposition du comte Coronini entre les Turcs victorieux et leurs ennemis vaincus, sur la frontière de la Bessarabie, je les ai vues se réaliser avant hier.

Les troupes russes, chassées des principautés danubiennes, sont arrivées ici, accompagnant les deux plus jeunes fils de l'empereur Nicolas; et aussitôt l'armée de Mentschikoff, doublée par ces renforts, encouragée par la présence des jeunes grands-ducs Nicolas et Constantin est venue, le 5 novembre, attaquer audacieusement les lignes des assiégeants. Le combat, engagé au point du jour, d'a-

bord à l'extrême droite des Anglais, près de la Tchernaïa, s'est étendu promptement sur presque tout le front des alliés et principalement à l'extrême gauche des Français, en face de la Quarantaine, où les derniers coups de feu ont été échangés entre les tirailleurs de la garnison et les chasseurs de notre 5e division.

Partout l'ennemi a été repoussé avec une perte énorme et une vaillance incomparable; mais au prix de quels douloureux sacrifices de notre part! On s'accorde à reconnaître, que, cette fois, les Russes se sont montrés beaucoup plus fermes et plus hardis qu'auparavant. Aussi le carnage a-t-il été en proportion de la résistance.

Comme à Balaklava et dans la plupart des rencontres journalières, ce sont encore nos braves, mais imprudents alliés qui ont reçu à Inkerman le premier choc et subi les plus cruelles épreuves. Soit qu'il obéisse à un sentiment d'animosité particulière; soit qu'il espère avoir meilleur marché des troupes britanniques inhabiles à se garder et dont la froide lenteur effraie moins le phlegme moscovite que la *furia francese;* soit calcul machiavélique de cette politique artificieuse qui cherchait naguère à désunir les deux puissances coalisées, en affectant vis-à-vis de la France des égards injurieusement refusés à l'Angleterre, le prince Mentschikoff semble vraiment s'acharner de préférence contre les soldats anglais qu'il cherche à ridiculiser par le sobriquet de poissons rouges. Malgré tout l'esprit de leur général, je doute que les *moujiks* aient envie de rire de ces poissons rouges, qui ont dû leur paraître moins faciles à pêcher que les plus féroces requins. Quoiqu'attaqués à l'improviste par des forces triples ou quadruples, nos alliés ont résisté de pied ferme

pendant plusieurs heures, et ont ainsi donné aux Français le temps d'arriver à leur secours et de réparer la faute qu'ils avaient commise de se laisser encore surprendre. C'est à ce manque de vigilance, défaut incorrigible des Anglais, qu'on doit attribuer et la grandeur de nos pertes et l'imminence du péril qui, un instant, a menacé toute l'armée; car, pour de bonnes troupes, même inférieures en force, mais convenablement sur leurs gardes, les positions d'Inkerman, enlevées du premier coup par les Moscovites, devaient être inattaquables ou du moins susceptibles d'une longue défense.

Jugez-en : le haut plateau triangulaire compris entre le ravin du port et la vallée de la Tchernaïa, prolongation du bassin de la rade, se termine brusquement de ce dernier côté par des pentes rapides saccadées de grands escarpements. A partir de l'embouchure marécageuse de la rivière au fond de la baie, jusqu'à une ou deux lieues en amont, le pied des montagnes, presque partout taillé à pic à une grande hauteur, n'est abordable que par quelques ravins étroits que les torrents ont creusé dans la muraille de rochers.

En face des ruines de l'ancien village d'Inkerman, une de ces brèches, la plus profonde, la plus formidable, s'entr'ouvre à peine assez pour laisser passer au fond du précipice la route directe de Sébastopol à Balaklava. La chaussée, bordée de balustrades de poutres dans les endroits les plus dangereux, est maintenant barrée à son débouché sur le sommet de la montagne, par une redoute en terre, qui couronne un mamelon du haut duquel on domine le ravin, la vallée de la Tchernaïa, et la majeure partie des plateaux où s'étendent les camps anglais.

Trois ou quatre mille hommes d'élite, dont les tentes étaient rangées sur le revers intérieur du monticule, gardaient ces retranchements formant l'extrême droite des lignes de lord Raglan et de toute l'armée alliée. Ce peu de mots suffit pour vous faire comprendre l'importance de ce poste et la facilité de sa défense.

C'est justement la force de cette position qui paraît avoir inspiré au prince de Mentschikoff l'audace de l'attaquer, et lui a procuré un commencement de succès. Outre l'avantage de pouvoir réunir sur ce point rapproché de la ville les troupes de la garnison et celles de son armée du dehors, il jugeait encore avec raison qu'une fausse sécurité, jointe à la négligence habituelle de nos alliés, lui offrait là plus de chances de réussite dans un assaut par surprise, qu'en amont sur des pentes de coteaux bien moins escarpées, il est vrai, mais aussi bien mieux gardées par la vigilance des sentinelles françaises.

Avant hier donc, à cinq heures du matin, à la faveur des ténèbres et d'un épais brouillard qui retombait en pluie, des masses de bataillons russes, évalués à environ quarante-cinq mille hommes, débouchèrent silencieusement et inaperçus, tant de la place que des camps extérieurs dans la vallée de la Tchernaïa. L'artillerie, l'état-major, quelques cavaliers et une puissante réserve s'engagèrent sur la route du ravin ; le reste de l'infanterie fanatisée par les princes, ses popes et l'eau-de-vie, escalada en même temps de tous les côtés à la fois, les escarpements de la montagne avec une témérité incroyable, s'accrochant aux buissons, aux aspérités des rocs, se glissant dans l'obscurité à travers les taillis qui couvrent ces pentes abruptes, Les Russes étaient déjà parvenus, au

point du jour, à une centaine de mètres de la redoute, dont ils avaient surpris les avant-postes, lorsque des sentinelles, réveillées par le bruit, donnèrent l'alarme.

Il était trop tard : l'ennemi, désormais maître d'un terrain plus facile, montait de toutes parts en colonnes serrées, et se ruait, furieux, sur les retranchements à peine ébauchés. Attaqués ainsi à l'improviste, par devant et par derrière, les grenadiers-guards combattirent en héros corps à corps au milieu d'une horrible mêlée, tandis que leurs batteries mitraillaient les assaillants, à bout portant. Mais que pouvait faire cette poignée de braves contre des masses sans cesse croissantes, et contre une artillerie qui répondait à son feu par un feu encore plus terrible? Au bout de quelques instants, elle renonça à soutenir une lutte impossible, et, abandonnant la redoute et ses canons, elle se fraya à la bayonnette un passage vers son camp.

On ne s'y doutait seulement pas encore, malgré la proximité de l'ennemi, de la gravité du péril, car le brouillard continuait à cacher le gros de l'armée moscovite, qui montait toujours du fond de la vallée, on y croyait n'avoir affaire, comme de coutume, qu'à une sortie insignifiante de la garnison; et les renforts envoyés au sommet du mamelon, étant proportionnés à cette fausse idée, se trouvaient complétement impuissants. Ce ne fut qu'en voyant les grenadiers-guards reculer lentement jusqu'aux tentes que les boulets et la mitraille commençaient à déchirer, que les Anglais comprirent le danger qui les menaçait.

De tous leurs divers campements, les bataillons accoururent vers la droite; mais, comme de fausses attaques

répandaient l'inquiétude sur tous les points de la circonvallation, l'on craignit de trop la dégarnir, et les secours furent insuffisants. D'ailleurs les distances entre les différents corps étaient trop grandes pour qu'ils pussent arriver aussi vite que les Russes, qui, massés pendant la nuit au pied de la montagne, inondaient déjà les abords du plateau supérieur.

De leur côté, les Français, que l'orgueil britannique avait refusé d'appeler à son aide, ne recevant aucun avis de ce qui se passait, jugeaient l'affaire de peu d'importance ou ne voulaient pas, par un empressement inconsidéré, aller sur les brisées d'amis dont la bravoure est suffisamment éprouvée, et qui out montré qu'ils pouvaient se suffire à eux-mêmes.

Cependant, au bruit redoublé de la mousqueterie et de la canonnade, le général Bosquet, commandant le corps d'observation, se douta de la vérité, et mettant de côté toutes ces délicatesses intempestives, il envoya au secours de nos alliés sa 2e division, la plus rapprochée du champ de bataille.

Il était plus que temps : l'armée moscovite, maîtresse de la redoute, descendait la contrepente du mamelon qui domine le plateau, et sur laquelle s'élevaient les tentes des grenadiers et de quelques autres corps de l'aile droite. Refoulés par des forces irrésistibles, ces intrépides soldats soutenaient ce combat inégal avec le courage du désespoir. Poussant des cris de colère, insultant leurs ennemis, ils ne cédaient le terrain que pas à pas, sans rompre les rangs. Devant la honte d'un aussi sanglant affront, leur froideur impassible avait fait place à une fureur inimaginable, en voyant les Russes envahir leur camp, renverser

et fouler aux pieds leurs tentes déchirées, souillées de boue.

Encore quelques minutes, et c'en était fait des troupes de lord Raglan. L'armée de Mentschikoff allait se déployer entièrement sur le plateau, et détruire successivement toutes les divisions anglaises attaquées de flanc.

Ce fut dans ce moment critique que les Français arrivèrent au pas gymnastique après une longue course. Un bataillon du 6e de ligne, commandé par M. de Camas, colonel de ce régiment, et un autre du 7e de ligne, formaient avant-garde à grande distance.

Bono, bono Francis ! Hurrah for the Frenchmen ! hurrah ! crièrent les Anglais du milieu du feu, en agitant leurs bonnets à poil. A la vue de leurs alliés, ils se sentirent sauvés, et se ruèrent de nouveau sur les Russes. De leur côté, nos soldats, sans compter l'ennemi, sans s'amuser à une vaine fusillade, se lancèrent du premier coup à l'assaut du mamelon ; et, la bayonnette en avant, leur colonel en tête, l'épée à la main, firent une large trouée dans le flanc des colonnes moscovites refoulées de front par les grenadiers-gardes et les Ecossais.

Cet élan de sublime enthousiasme fut tellement foudroyant, que toutes les masses russes se renversèrent en désordre, les unes sur les autres, et reculèrent jusqu'au sommet du monticule, au-delà des retranchements inondés de sang.

Malheureusement, les deux bataillons français, engagés un contre cinq dans cette affreuse mêlée, avaient été abîmés. L'ennemi honteux, et renforcé de troupes fraîches, fut ramené à la charge par ses officiers. Le 6e de ligne, qu'animait l'intrépidité de son colonel, le reçut de pied

ferme, se fit écharper, et ne recula que devant des forces écrasantes. Un moment, son drapeau tomba avec tous les hommes de sa garde; M. de Camas s'en aperçoit, relève son étendard en criant : *A moi, mes braves grenadiers!* et tombe lui-même, frappé par une balle en pleine poitrine. Il resta au pouvoir des Moscovites, dont nos hommes frémissant d'indignation, virent alors des soldats et même des officiers mutiler et achever leurs camarades blessés. Impossible de les sauver, de les venger!

Rien ne pouvait plus arrêter le retour offensif des Russes; ils allaient rentrer dans la redoute, si, sur ces entrefaites, la brigade Monnet, composée de chasseurs à pied, de zouaves et de *turcos algériens*, n'était entrée en scène au pas de course, accueillie par les *hurrahs* de joie des bataillons anglais et français, bientôt dégagés. Une fusillade nourrie fit reculer de nouveau l'ennemi dans les broussailles au-delà des retranchements.

Cependant il revenait une dernière fois à la charge avec une étonnante opiniâtreté, quand l'arrivée de tout le reste de la 2e division et d'une partie de la 1re, et surtout les ravages de notre artillerie dans ses masses profondes le firent hésiter.

Aussitôt les turcos, ennuyés de tirailler, fondent sur les Russes ébranlés, en poussant, à la manière arabe, des hurlements féroces. Les zouaves n'étaient pas gens à rester en arrière, non plus que les chasseurs, et l'infanterie de ligne jalouse de frapper les derniers coups comme elle avait frappé les premiers. Anglais et Français, un peu pêle-mêle et en désordre, mais tous transportés d'une indicible ardeur, se précipitent à la fois sur les Moscovites, qui fuient épouvantés dans toutes les directions. Aveuglés

par leur terreur, des bataillons se jetèrent au fond des précipices impraticables, où les zouaves et les turcos les poussaient en troupeau, la bayonnette dans les reins.

Telle était la furie de ces derniers soldats africains, qu'à défaut de leurs cartouches épuisées et de leurs bayonnettes faussées à force de frapper, ils ramassaient des quartiers de roche, dont la montagne est semée, et les lançaient à la tête de leurs ennemis, avec une vigueur, une adresse de sauvage.

Les bataillons qui se retiraient par la route n'étaient pas plus heureux : une batterie d'artillerie, établie par le général Bosquet au sommet d'un des contreforts de la montagne, enfilait le ravin et le pont de la Tchernaïa par lequel devait passer le gros des troupes moscovites. Il y a eu là un carnage horrible de fuyards.

Une foule d'autres petits détachements, séparés de leurs corps au milieu de la bagarre, et même des hommes isolés, erraient à l'aventure à travers les taillis, cherchant une issue pour s'échapper. Le plus souvent ils ne trouvaient que la mort, car les soldats franco-anglais leur faisaient payer cher, avec toute la rigueur des droits de la guerre, les atrocités commises par quelques misérables sur nos pauvres blessés.

Dans les premiers moments de la déroute, quelles horribles scènes de vengeance et de fanatisme farouche se sont passées, de part et d'autre, au fond de ce ravin sinistre, où les soldats des deux armées, confondus en une mêlée furieuse, combattaient corps à corps à l'arme blanche !

Ici, c'est un sergent russe qui, étendu par terre, la cuisse cassée par un biscaïen, demande à un zouave de lui donner une goutte d'eau-de-vie : le Français, humain

même dans sa colère, a pitié d'un ennemi hors de combat ; il se baisse pour le faire boire à son bidon, l'autre se désaltère à longs traits ; puis, pour remercîment, il se retourne sur le flanc, tire son sabre, et en frappe son bienfaiteur. — Ah ! s... canaille, se récrie le zouave, c'est comme ça que tu me paies la goutte ! Tiens donc ! gredin, voilà ta *rincette !* et d'un coup de fusil, il fait sauter la cervelle au moujik.

Un peu plus loin, un colonel moscovite, quoique blessé, se glissait de broussailles en broussailles, espérant se sauver sans être vu. Mais, à dix pas de lui, un turco le guettait comme le lion guette sa proie ; il attendait le moment de s'élancer sur lui à l'improviste, parce qu'il n'avait plus que sa bayonnette, tandis que l'ennemi était armé d'un fusil chargé, le chien en arrêt. Tout d'un coup, un dragon anglais aperçoit l'officier, fond sur lui, et reçoit, en échange de son coup de sabre, une balle dans le corps. Le Russe se croyait sauvé... la bayonnette de l'Arabe le cloue contre terre.

Je ne puis vous dire tout ce qui m'a été rapporté par les acteurs eux-mêmes de ces terribles drames : ce peu suffit pour vous en donner une idée. Je termine par un dernier trait, que me racontait hier un jeune chasseur encore tout ému.

Au plus fort de la déroute, traversant un fourré de chênes, il s'y rencontre nez à nez avec un soldat moscovite qui restait là immobile, une main appuyée sur son fusil, l'autre sur sa figure, comme s'il pleurait. — Rends-toi, s... cosaque ! lui crie-t-il, en retenant son coup de bayonnette. — A ce mot, le Russe se retourne du côté de la voix, et étendant les deux mains avec un sourd gémis-

sement, lui montre son visage mutilé hideusement. Une balle lui avait traversé les deux yeux; des orbites vides coulaient deux ruisseaux de sang.

Pauvre aveugle! il semblait attendre une main charitable pour le conduire. Bien loin de le tuer, le chasseur lui aurait volontiers rendu ce petit service; mais, au milieu du feu du combat, il ne pouvait s'amuser à faire de la sensiblerie : il le laissa se débrouiller tout seul, et continua sa chasse aux cosaques.

A dix heures et demie, la victoire était complète à Inkerman, et les Russes, poursuivis à outrance, se retiraient précipitamment, partie sous le canon de ses remparts et partie dans ses camps de la rive droite de la Tchernaïa, laissant sur le champ de bataille, jusqu'au pont de la rivière, une longue traînée de morts ou de mourants qu'on n'évalue pas à moins de huit mille hommes.

De leur côté, les alliés ont eu, dans ce seul combat, plus de deux mille hommes blessés ou tués, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs, entre autres, le colonel de Camas; le général Bosquet et le général en chef Canrobert, ont été tous deux, dit-on, légèrement atteints par des balles. Les Anglais, eux surtout, ont fait des pertes cruelles dans leur état-major. Deux de leurs meilleurs généraux, et une foule de jeunes officiers appartenant à la plus haute noblesse d'Angleterre, sont restés sur le carreau, payant ainsi chèrement leur inhabileté à remplir des fonctions que les priviléges de l'aristocratie leur réservent exclusivement.

Le combat, fini à l'aile droite, durait encore à l'aile gauche, où la témérité chevaleresque du général de Lourmel lui donnait une gravité inattendue. La garnison de

Sébastopol avait profité de la bataille, qui devait concentrer — elle l'espérait — les forces des alliés sur les hauteurs d'Inkerman, pour tenter une vigoureuse sortie contre l'extrémité opposée des lignes assiégeantes.

En conséquence, le matin à sept heures, profitant du même brouillard, à la faveur duquel Mentschikoff avait dissimulé sa marche, une colonne de six ou huit mille hommes s'avança hors de la Quarantaine, et suivant le bord de la mer, tourna par les vallons, la batterie dressée contre le premier bastion. Déjà, elle chassait les travailleurs des tranchées, comblait les travaux, enclouait nos canons et cherchait à prendre en flanc la 5e division, quand les troupes, averties de cette brusque attaque, abandonnèrent précipitamment la soupe fumante de leur déjeûner, dans l'espoir, comme le disaient les soldats, d'aller *en tremper une* aux cosaques.

Ceux-ci ne la trouvèrent apparemment pas de leur goût. A la vue de nos bataillons apparaissant subitement en ligne au sommet du coteau qui les avait dérobés à leurs yeux, et de notre artillerie de campagne descendant au galop dans le vallon pour les prendre en flanc, ils arrêtèrent leur mouvement en avant, et, après une résistance obstinée, commencèrent à battre en retraite.

Malheureusement les Français, vainqueurs sur ce point comme à l'autre extrémité de la ligne, se laissèrent emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite. Elle leur coûta plus cher que la victoire elle-même. Se flattant sans doute du fol espoir de pénétrer dans la place pêle-mêle avec les fuyards, le général de Lourmel entraîna sa brigade jusque sous les remparts de la Quarantaine, où elle resta exposée à découvert au feu des batteries russes. A

travers une grêle d'obus, de mitraille et de boulets, plusieurs compagnies de tirailleurs, acharnées après l'ennemi, s'avancèrent au pied de la muraille, et un soldat de la légion étrangère eut l'insigne audace de grimper au sommet d'une brèche, en criant : *Vive la France!* Il retomba soudain, foudroyé par une décharge.

Dans le premier transport de furie victorieuse, cette attaque téméraire eût peut-être réussi, surtout si elle eût été appuyée par des forces imposantes. — C'est du moins l'opinion de quelques officiers qui ont vu la chose de près ; — mais, au moment le plus critique, une balle renversa mortellement blessé le général dont l'héroïque bravoure soutenait cette petite troupe cruellement décimée, dans sa lutte inégale contre de redoutables batteries.

La brigade, ainsi privée de son chef, recula peu à peu, à regret, en combattant toujours, et en enlevant ses morts et ses blessés. Toutefois, malgré son courage, la retraite eût été fort compromise, si la 4e division tout entière ne fût arrivée à son secours afin de la dégager.

A deux heures, le combat finissait par quelques coups de feu échangés entre un bataillon de chasseurs et les tirailleurs ennemis répandus dans le vallon de la Quarantaine : nos troupes rentraient dans leurs camps avec tous les honneurs de la victoire, et en ramenant une centaine de prisonniers russes choisis parmi les blessés en meilleur état. Un d'entre eux, de fort vilaine mine, était soutenu sous les bras par deux de nos voltigeurs à figure intelligente et de bonne humeur. Ce trio caractérisait assez bien, par le contraste du rapprochement, la supériorité morale de notre race sur la lourde et disgracieuse stupidité de cette bâtardise tartare qu'on appelle le peuple russe.

Le pauvre diable de moujik occupait la même position que Guillaume-Tell, dans le trio des trois Suisses, et paraissait être bien maltraité. Une balle lui avait traversé la paume de la main gauche toute fracassée, et sa longue houppelande grisâtre était inondée de sang qui sortait d'une blessure au flanc. Qu'est-ce qu'il a attrapé-là ? demandai-je à l'un des voltigeurs. — Oh ! ce n'est rien ; un coup de bayonnette que je lui ai flanqué dans le ventre. — Et ce disant le sourire aux lèvres, le joli soldat passa, soutenant fraternellement son vaincu qui faisait une grimace bien différente.

Un autre Russe, plus gravement blessé, était couché à plat ventre sur une civière que portaient quatre grenadiers. S'appuyant sur ses coudes, il relevait la tête et regardait la fin du combat, d'une figure joviale qui ne trahissait en rien les tortures de sa jambe cassée. Sous son uniforme de simple soldat, on avait reconnu un officier.

Bien heureux étaient ces blessés ennemis ! ils allaient trouver dans nos ambulances les soins les plus généreux, tandis que des milliers de leurs camarades, tombés à Inkerman, se mourraient lentement, en proie à d'atroces souffrances, abandonnés, pendant plusieurs jours, au froid et à la pluie, sur un champ de bataille jonché de cadavres. La première nuit surtout, cette scène de carnage présentait un aspect affreux. Moscovites, Anglais, Français et Arabes y étaient étendus pêle-mêle avec les chevaux et les débris d'armes ou de caissons, au milieu des taillis ensanglantés dont les épines portaient encore des lambeaux de chair et de vêtements emportés par la mitraille. De tous côtés, on entendait des cris déchirants et des gémissements douloureux. En certains endroits où la

lutte avait été particulièrement acharnée, les morts et les mourants étaient tellement pressés les uns contre les autres, me disait un aumônier, qu'on ne pouvait y faire un pas sans fouler quelque membre ou marcher dans le sang.

Les hommes de corvée, secondés par des centaines de volontaires, purent à peine découvrir et enlever pendant la soirée la plupart des blessés alliés, que les chirurgiens ne suffisaient pas à panser. Naturellement la charité bien ordonnée leur commandait de commencer par secourir leurs amis avant leurs ennemis ; et pourtant, nos soldats, aussi compatissants après la victoire que braves au combat, s'empressaient de porter à ceux-ci tous les soulagements qui étaient en leur pouvoir. Il est même à noter, comme un des plus nobles résultats de l'influence civilisatrice de la France en Algérie, que nos auxiliaires africains les turcos qui, naguère encore, nous faisaient dans leurs montagnes de l'Atlas une guerre si féroce et qui le matin s'étaient signalés durant cette bataille d'Inkerman par leur furie barbare, se sont également distingués le soir par le zèle de leur humanité quasi chrétienne vis-à-vis des ennemis blessés.

Ce n'est pas à dire cependant que la charité seule régnât exclusivement sur ce champ de mort ; l'avidité y attirait aussi plus d'un pillard. Eh ! pourquoi s'en étonner ? la loi de la guerre n'autorise-t-elle pas le vainqueur à s'emparer du butin ? D'ailleurs les alliés ne faisaient que suivre en cela l'exemple donné par les Russes, qui ont profité du peu d'instants pendant lesquels ils ont eu entre les mains le corps du colonel de Camas pour lui enlever sa montre, ses bottes et son caban.

Les Anglais n'étaient pas les derniers à la curée : un d'eux a trouvé sur un officier supérieur un magnifique médaillon enrichi de diamants et contenant un portrait de jeune femme d'une ravissante beauté.

Certains zouaves expérimentés avaient remarqué que les soldats moscovites ont la singulière habitude de cacher leur argent dans une bourse attachée au genou, et ils profitaient discrètement de leur découverte. Quand des troupiers moins avisés leur demandaient pourquoi ils tâtaient les mollets des morts, — C'est afin de voir s'ils ont des varices, répondaient-ils avec un sérieux imperturbable.

Les soldats turcs qui ne s'étaient pas battus dans cette affaire, et qu'on n'employait là que pour des corvées, se sont tristement fait remarquer entre tous par leur barbare avidité : ils pillaient indifféremment les morts et les blessés, les Russes et les alliés, et recherchaient principalement les grosses bottes moscovites, dont les dernières pluies leur faisaient sentir l'excellence. Quelques-uns de ces musulmans, exaspérés par la misère, et d'ailleurs endurcis peut-être par un fanatisme haineux contre les chrétiens, ne regardaient pas à commettre un acte de cruauté pour chausser leurs pieds nus. Les ombres de la première nuit ont caché des scènes hideuses.

Un capitaine de cavalerie racontait hier que, traversant le ravin de la redoute, il entendit pousser près de lui des gémissements lamentables. Il s'approche, et, à la clarté de la lune sortant des nuages, il aperçoit derrière un buisson un Turc qui, sourd aux cris de la victime, arrachait violemment la botte d'un pauvre blessé russe, dont il secouait et tordait la jambe cassée.

L'officier voit cela, et, indigné de tant de férocité, au moment où l'Osmanli se retourne au bruit des pas de son cheval, il lui balafre la figure d'un coup de sabre.

Tirons un voile sur ces douloureuses misères de la guerre. Sans vouloir faire de la sensiblerie philanthropique, il est permis d'affirmer que la vue d'une seule des mille horreurs qu'elle traîne à sa suite dissipe bien vite les fumées de la gloire qui peuvent momentanément obscurcir les cerveaux les mieux organisés, tromper les cœurs les plus généreux. La guerre est une abominable sottise humaine, si on ne la considère pas comme un châtiment divin. La juste nécessité de la défense, les devoirs imposés par le patriotisme et l'honneur militaire peuvent seuls la rendre acceptable. Mais le potentat qui, de gaîté de cœur et par ambition, se permet aujourd'hui le féroce caprice de l'agression, mérite d'être traité par les nations civilisées comme ces tribus sauvages que les Américains chassent, traquent, exterminent sans miséricorde, à cause de leur amour de la guerre.

Aussi éprouve-t-on une intime satisfaction, en voyant les événements tourner contre le czar, seul coupable de cette immense effusion de sang qui menace d'inonder l'Europe. Tout semble présager à cet orgueilleux autocrate le juste châtiment de son iniquité. En effet, chaque nouvelle rencontre établit de plus en plus la supériorité morale et matérielle des défenseurs du bon droit. Malgré les surprises et l'avantage du grand nombre, partout, dans cette longue et sanglante bataille du 5 novembre, les soldats moscovites ont été battus et humiliés, comme jamais ils ne l'avaient été auparavant. Leurs pertes, sur les bords de l'Alma, ne sont pas à comparer au massacre d'Inker-

man, et leur honneur n'est pas moins endommagé par l'une que par l'autre défaite. Si la dernière a été signalée d'abord par un demi-succès et par une certaine audace, en revanche, la déroute qui l'a suivie a été plus complète, et a eu pour témoins oculaires les deux fils de l'empereur Nicolas, dont la honte a dû rejaillir directement sur le front paternel.

On a souvent répété avec pleine raison que, si les positions d'Alma avaient été occupées par vingt mille Français ou Anglais, l'armée russe eût-elle été forte du double et du triple, ne les eût jamais emportées. Mentschikoff et les jeunes grands-ducs viennent de se faire prouver rudement cette vérité peu flatteuse pour leur amour-propre national.

Les hauteurs attaquées par eux à Inkerman ressemblent beaucoup à celles que les alliés ont si lestement enlevées d'assaut le 20 septembre. Eh bien, quoique ces positions ne fussent défendues que par de misérables retranchements inachevés et armés seulement de quelques pièces de canon, quoique leurs soldats les eussent d'abord emportées à l'improviste, quoiqu'ils aient pu ensuite opposer des forces triples et quadruples à celles qui les assaillaient en petit nombre dans ce poste avantageux retourné contre nous, ils n'en ont pas moins été chassés, culbutés dans les ravins qu'on leur a fait descendre plus vite qu'ils ne les avaient montés. Cette dure leçon ne permet plus à l'ennemi de dissimuler à lui-même et à l'Europe, son infériorité militaire devenue évidente. Elle lui ôtera pour longtemps l'envie d'affronter les Franco-Anglais en rase campagne, jusqu'à ce que de nouveaux renforts aient un peu relevé son moral.

On ignore s'ils en attendent beaucoup; mais, de notre côté, ceux qui arrivent journellement dans la baie de Kamiesch remplissent et au-delà les vides que la maladie et le feu ennemi font dans les rangs des armées alliées. Ce soir encore, un bataillon d'infanterie de ligne et un de zouaves ont été amenés ici par deux frégates à vapeur remorquant des transports. La propreté de leur tenue de caserne brillait de tout son lustre, à côté des uniformes des troupiers qui revenaient du combat sublimes de beauté guerrière, noirs de poudre, déchirés et couverts de fange. Je remarquai surtout la tournure fantastiquement hérissée de quelques zouaves qui, descendus des camps malgré la boue et la pluie, racontaient aux nouveaux venus, dans leur pittoresque langage, la bataille d'Inkerman. Il me semblait voir pérorer au milieu d'un club de chats de salon bien peignés, bien luisants, un de ces matous ébouriffés et féroces, que nos Africains ont la bizarre habitude de porter sur leur sac au plus fort de la mêlée.

Avec quelle avide curiosité ces braves gens écoutaient ces récits de victoire! avec quelle impatience ils attendent le moment de passer du rôle d'auditeur à celui d'acteur, et pourtant, en mettant le pied sur la plage, ils ont pu se convaincre de leurs propres yeux que tout n'est pas rose et jubilation dans la vie militaire.

Par une coïncidence toute naturelle qui formait un terrible rapprochement philosophique, tandis que ces jeunes et joyeux soldats débarquaient à un ponton, le cœur et la tête remplis de pensées de gloire, au ponton à côté on embarquait — triste revers de la médaille — tout un convoi de deux cents blessés russes et français, apportés sur des mules. Quelle lamentable procession que celle de ces

hommes empaquetés de linges sanglants, estropiés, défigurés par d'horribles blessures ! Les officiers conservent généralement plus de force morale que les soldats. Cependant j'ai vu de mes yeux un grenadier qui, amputé du bras gauche le matin même, se promenait gaillardement de groupe en groupe, en plaisantant sur les funérailles de son membre, dont il semblait se soucier médiocrement. Cette bravade de bon aloi avait beaucoup de succès et méritait d'en avoir.

Si quelques esprits chagrins, s'abandonnant à des idées noires, se disaient *in petto* : Voilà comme nous serons demain, la masse des nouveaux débarqués ne paraissait pas s'affecter beaucoup de ce douloureux spectacle. La plupart ne pensent qu'au bâton de maréchal qu'ils vont enfin pouvoir prendre dans leur giberne, où ils l'ont si longtemps cherché en vain ; et dans leur contentement, je les entends, durant toute la nuit, célébrer leur arrivée en pays ennemi par des chansons de régiment répétées en chœur autour de leurs feux de bivouac.

Au temps pluvieux a succédé, depuis le 4 de ce mois, un vent glacial de nord-ouest qui, pendant plusieurs jours, avait rendu la Mer-Noire impraticable. Après avoir grelotté comme au cœur de l'hiver, nos soldats sont inondés jusque sous leurs tentes-abri et, le pantalon retroussé dans les guêtres, la couverture de laine sur le dos en guise de manteau, ils pataugent dans des mares de boue liquide. Un gai rayon de soleil vient-il à percer les nuages, cela suffit pour les ragaillardir et leur faire oublier vingt-quatre heures d'averses diaboliques. Quoiqu'un peu éclairci, le temps est toujours fort incertain.

La veille de la bataille, j'ai profité d'une délicieuse

journée d'automne, entre le froid et la pluie, pour aller, tout en chassant, visiter le monastère de Saint-George, que j'avais aperçu, de la mer, niché dans les anfractuosités de la haute falaise de Balaklava. Permettez-moi de vous raconter cette petite excursion, et de faire trève un instant avec la politique et les canonnades.

Le paysage de la pointe de Cherson, malgré sa nudité et ses landes semées de roches roulantes, a je ne sais quel attrait plein de tristesse rêveuse. Ses petits coteaux pierreux, mollement arrondis, tapissés de gazon velouté ou revêtus de bois de chênes, montent par une pente douce insensible vers le rivage de la mer, taillé à pic comme une muraille gigantesque. Ils abritent entre leurs flancs une foule de jolis vallons silencieux et déserts, où l'on retrouve çà et là, des grottes creusées dans des bancs de rochers, et même de mystérieux monuments des anciens peuples barbares de la Tauride.

Ce sont de petits édifices carrés, dont les murs, construits en énormes blocs de pierre brute, sans ciment, semblent, au premier coup d'œil, n'avoir été ainsi amoncelés que par un caprice de la nature.

Le mieux conservé de tous ceux qu'il m'ait été donné de voir de près, est à peu de distance de l'extrémité marécageuse de la baie de Kamiesch, auprès d'un puits ombragé de peupliers, seul reste d'une ferme que les soldats ont démolie, pour en arracher les bois de charpente. Au centre de la petite vallée, qu'entourent des collines dénudées, parmi des vignes et un verger dévastés, s'élève un monticule de vieilles ruines, à demi cachées sous les ronces et le gazon. Le centre de cette espèce de tumulus est creux, et, en approchant, on y reconnaît aisément la

forme bien dessinée d'une sorte de pyramide oblongue, dont le sommet tronqué et surtout un des angles dépassent de plusieurs pieds le niveau du sol.

Elle mesure au faîte environ quinze pieds de longueur, sur huit ou dix de largeur. Ses faces extérieures présentent des assises irrégulières placées en retraite les unes au-dessus des autres, suivant une pente uniforme, et assemblées avec assez d'art pour faire concorder ensemble les angles saillants et rentrants des blocs de rochers. Mais, à l'intérieur, les parois du mur sont hérissées de pointes, sans aucun ordre, ni symétrie.

On pénètre dans cette enceinte carrée, haute d'une dizaine de pieds, et qui paraît avoir été déblayée depuis quelques années seulement, par une baie rectangulaire, ouverte au milieu d'une des faces latérales. Sur le seuil et les massifs pieds-droits de chaque côté, on voit encore très-distinctement les rainures grossièrement taillées, de deux portes ménagées dans l'épaisseur de la muraille avec les trous de leurs verroux et de leurs barres. Le plancher de cette salle est formé par un banc de roc vif, au travers duquel on a creusé, dans l'angle, à gauche de l'entrée, un puits profond, dont l'orifice s'élargit au-dessous en voûte de four.

Cette ruine énigmatique a soulevé mille conjectures parmi les antiquaires, qui, faute d'inscription, n'en savent guère plus là-dessus les uns que les autres. A coup sûr, ce n'est pas moi qui me creuserai la cervelle pour décider si c'est un tombeau ou un temple, une prison ou une forteresse barbare. La seule chose à peu près constatée, c'est que cette espèce de *kairn*, essentiellement différent des tumulus scythes et des *kourghans* bythiniens qui

hérissent les environs de Kertch, ne peut être attribué qu'aux anciens Gaulois cimmériens, les Cimbres ou *Kimris* qui ont laissé leur nom à la Crimée, abandonnée par eux depuis vingt-cinq siècles.

Quel singulier enchaînement de révolutions, quel flux et reflux de tous les peuples n'a-t-il pas fallu pour ramener ainsi au point de départ de leur race les descendants des antiques conquérants-colons de la Gaule et des îles britanniques? Ce matelot bas-breton, qui siffle si joyeusement un air armoricain, puise la même eau dont ses aïeux se servaient pour leurs sacrifices humains à la Nuit-déesse; ce dragon anglais passe insoucieux à côté de ces ruines peut-être arrosées du sang de ses pères; et pas un de ces Gaïls oublieux ne se doute qu'il foule aux pieds le sol de sa patrie primitive!

Quant à moi, ayant eu le bonheur de ne pas être désillusionné par un *Ochiltree* importun, j'aimais à me plonger dans ces rêveries d'antiquaire, qui transformaient à mes yeux ce mélancolique paysage de la Chersonèse héracléotique, que les modernes Gaulois civilisés remplissent du bruit de leurs batailles. Et certes! si les vieux héros *kimris* pouvaient se réveiller à la voix du canon, ils trouveraient que leur race n'est pas trop dégénérée.

Partout, dans ma promenade à travers cette campagne solitaire du côté opposé à Sébastopol, je retrouvais à chaque pas les traces de la guerre: les fermes, les maisons de plaisance y sont toutes saccagées; nos soldats en ont emporté toutes les charpentes, jusqu'aux toitures, pour en alimenter les feux de leurs bivouacs; les derniers venus ont coupé par le pied les arbres fruitiers et les vignes, faute de bois sec.

Des troupeaux de bœufs pâturent dans les vallons et font une illusion pastorale. Approchez : les bergers, armés de fusils en bandoulière et déguenillés comme des Bédouins, ressemblent moins à des Tytires d'églogues qu'à de farouches barbares.

Je hâtais le pas pour me promener dans les délicieuses clairières d'un bois de chêne roussi par l'automne, et d'où la vue se perd sur l'immensité *bleue* de la Mer-*Noire*. Au détour du premier bouquet d'arbres, je trouve un guerrier champenois en pantalon rouge raccommodé de toile grise, qui, la serpe à la main, coupait des fascines et des gabions, en sifflant un air de son pays. La forêt, envahie par tout un bataillon du 20e, tombait en gémissant, et chargée sur des prolonges ou sur les épaules de nos troupiers, s'acheminait vers les tranchées.

Partout aussi, sur le versant des collines, on voyait dans le lointain de longs convois du mules ou de voitures, et des troupes de soldats aux armes étincelantes se diriger du côté du port, ou vers les camps dont les tentes pointillaient de blanc les landes brunes et les roches grises. Le bruit lent et presque régulier de la canonnade du siége, tirant à peu près trente coups en cinq minutes, ébranlait les échos de ce calme paysage éclairé par un doux soleil, et les colonnes de fumée qui montaient au ciel de derrière les coteaux, indiquaient le théâtre du combat.

En approchant des grands rochers à pic qui dominent Balaklava, à environ trois lieues au sud des baraques de Cherson, on trouve tout en haut d'une vallée qui monte vers la mer, au pied d'un mamelon que couronne un télégraphe russe, une vaste enceinte de beaux bâtiments en pierre de taille. Un groupe de zouaves cuisinait autour

d'un grand feu allumé au milieu de la cour, tandis qu'une douzaine de serfs russes à longue barbe sale, en longues pelisses de bure grise et en bonnets de peau de mouton, se *soleillaient* comme des lézards, adossés à un mur. C'est la partie extérieure du monastère de Saint-George, la seule visible du côté de la terre. Elle n'offre de remarquable qu'une jolie petite église en style préfecture, et entourée d'une grille de fer.

Trois officiers anglais arrivèrent près de nous pendant que je causais avec les zouaves, et tous ensemble nous allâmes visiter la partie intérieure, qui est comme accrochée aux saillies de la gigantesque falaise.

Tous les peintres et les poètes par l'imagination comprendront le ravissement que l'on éprouve quand, au sortir de l'enceinte assez-vulgaire du couvent supérieur, on aperçoit au bout d'un sombre couloir en pente, à travers le feuillage doré des peupliers, la mer étincelante dont les vagues écumeuses se brisent en mugissant, à mille pieds de profondeur, contre de colossales aiguilles de roche noire qui s'élancent du milieu des flots sous les formes les plus bizarres.

Il y a dans ce tableau éclairé par le soleil couchant une magie de contraste et une sublimité inexprimables. En le voyant pour la première fois on est transporté d'admiration, et l'on admet facilement le charme de la vie contemplative dans un pareil ermitage.

Des cellules élégantes, ornées de galeries en plein air, des chaumières, des kiosques, des chapelles, sont dispersés sans ordre dans les cavernes, au bord des précipices ou sur de longues terrasses ménagées à grands frais, bordées de balustres, plantées de figuiers, de frênes et d'autres

beaux arbres que les rochers abritent contre le froid, et dont une source d'eau vive entretient la fraîcheur. Si cette claire et fraîche fontaine, qui tombe du haut de la falaise dans un bassin de marbre, n'est pas merveilleuse sous le rapport des lois naturelles, comme les Russes l'entendent, elle l'est certes sous le rapport de l'agrément.

Les moines de saint George, que les zouaves appellent tout bonnement des *jésuites*, ne paient pas de mine avec leurs longs cheveux épars, leur pelisse d'étoffe grise, leur toque noire, leurs grosses bottes et leur air en dessous, fort excusable vis-à-vis des ennemis de saint Serge. Ils sont spécialement institués pour fournir des aumôniers à la flotte de Sébastopol, et l'on assure qu'ils inspirent aux Russes eux-mêmes bien moins de vénération que leur antique monastère.

Un d'eux nous conduisit dans la principale chapelle, qui n'a conservé du vieil oratoire byzantin que ses cloches, pendues maintenant à une poutre sous une galerie latérale. Ce curieux monument du onzième siècle, fondé par un ermite grec catholique, avait été respecté par les Tartares, il fut démoli au dix-huitième siècle et réédifié, décoré avec un luxe princier par la famille Galitzin, dont plusieurs membres y sont enterrés. Sans parler des chandeliers et des lampes de métal précieux, tous les tableaux qui ornent les murs de ce sanctuaire, d'ailleurs sans goût et sans style, sont en plaques d'or et d'argent épaisses de deux ou trois millimètres, repoussées au marteau, ciselées au burin et incrustées de pierres précieuses. Des ouvertures découpées à jour laissent seulement entrevoir dans un demi-jour mystérieux les figures et les mains des personnages, finement peintes sur bois.

Le chœur de la chapelle, fermé, comme c'est l'habitude de l'Eglise grecque, par un jubé de bois doré et sculpté, renferme des richesses artistiques plus réelles, quoique moins brillantes. J'ai vu là, sur l'autel, des missels antiques à reliures d'or ciselé, incrustées d'émaux précieux, représentant diverses scènes des livres saints, qui seraient capables de faire damner de jalousie des bibliophiles trop enthousiastes.

Il y aussi des croix fleuronnées, des vases, des encensoirs d'or et d'argent, burinés et peints en émail avec toute la délicate patience des orfèvres byzantins. Ces trésors, confiés à la garde des zouaves, sont religieusement respectés par toute l'armée alliée, que le czar accuse de pillages sacriléges.

Ce pittoresque monastère n'a rien de la sévérité des couvents catholiques; une petite colonie de familles russes y vit paisiblement à côté des moines, dans les chaumières qui avoisinent leurs cellules ou dans les grottes du rocher. La guerre y a amené encore d'autres habitants d'un rang plus distingué : ce sont des femmes, des filles, des enfants d'officiers russes renfermés dans Sébastopol, et que l'armée anglaise a surpris à Balaklava.

Leur grâce, leur beauté, forment un contraste des plus agréables avec la triste tournure des cénobites orthodoxes.

Une de ces dames, élégamment vêtue en véritable Parisienne, accoudée, l'ombrelle à la main, sur la balustrade de la grande terrasse et les yeux vaguement fixés sur l'immensité de la mer, écoutait d'un air de profonde tristesse le retentissement lointain de la canonnade. Son mari, colonel de l'armée moscovite, commande un des régiments de la garnison de la place assiégée. Depuis plus

d'un mois, une surveillance sévère laisse à cette dame une apparence de liberté, mais empêche rigoureusement toute communication entre les deux époux, aussi bien qu'entre les moines et l'armée de Mentschikoff.

Elle rendit silencieusement à ses *ennemis* le salut doublement respectueux que nous lui adressâmes en sa qualité de femme et de prisonnière. Qui sait? peut-être est-ce son portrait qu'on trouvait le lendemain à Inkerman, sur le cœur d'un colonel russe tué à la bataille.

Les enfants qui jouaient auprès d'elle, à l'ombre des peupliers, ne paraissaient pas partager ses tristes pensées. Tous d'une remarquable beauté, la bouche rieuse, les cheveux bouclés livrés au vent, ils s'amusaient si gaîment au bruit du canon, que machinalement je leur fredonnai en passant la chanson de Béranger :

Chers enfants, chantez, dansez,
Votre âge échappe à l'orage.

Plusieurs de ces jolis blondins semblaient fort disposés à fraterniser avec les *farouches païens occidentaux*, et même, je ne sais si je me trompe, mais je crois m'être aperçu—honni soit qui mal y pense — que certaine demoiselle moscovite, toute resplendissante de jeunesse et de beauté, se préoccupait beaucoup moins, sans y mettre nulle malice féminine, des ravages de la grosse artillerie sur les remparts de sa patrie, que de ceux de ses beaux yeux noirs sur les cœurs des hussards de S. M. la reine Victoria.

P. S. 8 novembre. S. A. I. le prince Napoléon, dont la santé est délabrée et dont la figure porte la trace de longues souffrances, vient de s'embarquer ce matin, avec une partie des blessés, pour Constantinople, et peut-être pour France.

LIme LETTRE.

Débarquement des renforts et embarquement des blessés russes et français. — Exaspération de nos soldats contre les Moscovites accusés de mutiler les blessés. — Visite au champ de bataille d'Inkerman. — Les camps anglais. — Funérailles des vainqueurs et des vaincus. — Scène de carnage.

Devant Sébastopol, le 12 novembre 1854.

Depuis la bataille du 5 novembre, les Russes n'ont rien entrepris de nouveau ; et de leur côté, les alliés semblent avoir un peu ralenti leurs opérations contre la ville, pour reporter une attention plus grande sur les mouvements de l'armée de Mentschikoff qui campe toujours en face de nous, à la tête de troupes considérablement augmentées par les renforts reçus du Danube et du Caucase.

L'attitude de cette armée du dehors, qui menace sans cesse nos derrières, nous a contraints de distraire des lignes assiégeantes la 3e division, afin de la joindre aux deux premières qui, avec les divisions anglaises, lui font face dans la vallée de la Tchernaïa et protègent le siége. Les 20,000 hommes de renfort qui commencent à nous arriver de tous côtés combleront la lacune laissée dans nos lignes et suffiront à ces nouveaux besoins.

La canonnade continue de part et d'autre entre la place et les batteries des alliés, mais assez insignifiante; la voix du canon ne semble se faire entendre que pour constater l'état d'hostilité. Tandis que les Anglais hâtent, autant qu'ils le peuvent, avec l'aide de nos propres soldats, les travaux de leurs tranchées, retardés par les combats qu'ils ont eu à soutenir et surtout par leur inhabileté, leur répugnance à manier la pioche, les Français, arrivés aussi près que possible, arment leurs batteries avec des pièces du plus gros calibre empruntées aux vaisseaux de la flotte.

Hier et aujourd'hui, on débarquait dans le port de Cherson des Paixhans de huit pouces. C'est vous dire assez que la brèche n'est pas encore faite, que l'assaut n'est pas encore prêt à être livré. Dans une aussi grave affaire que la conquête de Sébastopol et la ruine de la puissance moscovite en Orient, le courage ne suffit pas, il faut de la patience. Il en faut d'autant plus, que les hésitations de la diplomatie allemande ont rendu la tâche plus rude, en rejetant sur les bras de l'armée expéditionnaire une grande partie des forces rendues disponibles par l'intervention autrichienne dans les principautés danubiennes.

En cet état de choses, le succès dépend autant de la fortune que de la science mathématique du génie et de l'artillerie : les gros canons y feront beaucoup, et la bravoure, les gros bataillons, peut-être encore davantage. Suivant l'occurrence, la ville peut tenir un mois, deux mois, ou être emportée subitement par un heureux coup de main. C'est ainsi que le 5 novembre, pendant que le gros de la garnison était occupé à Inkerman à quatre lieues de distance, si l'on avait pu lancer à la poursuite des fuyards de la Quarantaine deux divisions au lieu d'une brigade,

l'audacieuse tentative du général de Lourmel eût probablement réussi, et nous nous serions rendus maîtres, au moins, de l'un des trois grands quartiers distincts qui composent la ville de Sébastopol. La même occasion peut se présenter de nouveau. Je m'abstiens donc de rien prédire et vous répète : Patience ! nos soldats en ont et de la plus dure espèce ; les lecteurs de journaux peuvent bien en prendre un peu, en se tenant, comme dit Pantagruel, bien buvant, bien mangeant, le dos au feu, ou couchés dans un bon lit.

Avertis par la double surprise de dimanche dernier, repoussée d'une manière si brillante, mais qui, avec d'autres circonstances, pouvait avoir un résultat si désastreux ou si avantageux, les généraux alliés ne se contentent pas d'opposer à l'ennemi extérieur des forces plus imposantes, ils tiennent à présent constamment sous les armes, outre les gardes ordinaires de tranchées, une partie de leurs regiments en embuscade en arrière des travaux, afin de résister plus promptement aux sorties de la garnison , et de saisir aux cheveux toute occasion qui se présentera de tenter aussi à leur tour une surprise.

C'est là un grand surcroît de fatigues pour les soldats, mais il le faut ; chacun le sent et s'y résigne de bon cœur. Au reste, ils vont être un peu soulagés par les nombreux renforts qui, depuis trois ou quatre jours, arrivent en masse de Varna, de Constantinople, d'Algérie et du camp de Marseille.

Des bataillons et détachements des 38e, 8e, 19e, 74e régiments de ligne ; les 5e et 9e bataillons de chasseurs, 2,000 zouaves et turcos, etc., etc., sont déjà débarqués et manifestent la plus vive ardeur pour monter à l'assaut. La

perspective des nuits de tranchée, la pluie sur le dos, les pieds dans la fange, leur sourit moins; *mais il faut bien acheter son plaisir*, disait un chasseur.

Parmi les plus joyeux, les plus empressés de ces braves troupiers qui vont à la bataille comme à la noce, on remarque surtout, à leur bruyante jovialité, les compagnies de matelots que chaque vaisseau de la flotte envoie au siége. Tous armés de la carabine et du sabre-bayonnette des chasseurs de Vincennes, le bonnet sur l'oreille, le col nu, la guêtre blanche au pied, ils marchent en chantant les plus gaillardes chansons du bord, et aussi contents que des écoliers en vacances. Conservant à terre les mœurs bretonnes de leur vie de marin, ils étonnent les camps par le contraste original de leur langage de vieux corsaire endurci, avec la fervente piété de leurs invocations à deux genoux à Notre-Dame-d'Auray. Ils la supplient de leur accorder bientôt la faveur d'un branle-bas général; car, depuis trois jours, le temps devient de plus en plus détestable. Des averses diluviennes se succèdent sans interruption avec de terribles rafales de vent. Les camps sont transformés en bourbiers, les tranchées sont inondées et les chemins impraticables. Toute l'armée soupire après un hardi coup de main qui la délivre promptement de ses misères, au prix d'une hécatombe humaine.

Les souffrances causées par ces intempéries de la saison contribuent beaucoup à aigrir les justes ressentiments qu'inspire aux alliés la barbarie avec laquelle certains soldats et officiers moscovites traitent ceux de nos blessés qui tombent entre leurs mains. La plupart de ces actes de férocité sont attribués à des corps nouvellement arrivés du Caucase, où ils ont, sans doute, appris des fa-

rouches montagnards circassiens à massacrer des soldats hors de combat.

Les Anglais ont surtout remarqué un certain major qui se faisait un jeu de larder avec son épée leurs camarades tombés sur le champ de bataille d'Inkerman. Il a été pris vivant par les Français, reconnu et livré à lord Raglan. Toute l'armée demandait sa pendaison ; les généraux en chef se sont contentés de le retenir prisonnier, jusqu'à nouvel ordre, et d'envoyer un rapport constatant son infamie au prince Mentschikoff. Ils l'invitaient, dans un intérêt d'humanité, et pour sauvegarder son propre honneur, à signer lui-même la sentence de mort de ce misérable.

Son Excellence a, dit-on, décliné cette sanction, en alléguant qu'il avait défendu sévèrement de pareilles cruautés, mais qu'il n'appartenait qu'à ses propres conseils de guerre d'en établir la culpabilité ; qu'après tout, il n'était pas plus responsable des barbaries de quelques-uns de ses soldats, que les généraux alliés ne le seraient pour de semblables faits commis par leurs subordonnés.

Certes, il n'est pas étonnant que ces atrocités, exagérées, comme d'habitude, par les récits qui se transmettent de bouche en bouche, excitent les rancunes de nos soldats et leur fassent oublier, vis-à-vis de leurs ennemis blessés, les égards presque fraternels qu'ils leur témoignaient dans le principe. Et pourtant, en dépit de ces griefs trop fondés, les sentiments d'humanité et de générosité chevaleresque, qui forment le fond du caractère français, finissent toujours par prendre le dessus. J'en citerai un exemple entre plusieurs autres dont j'ai été témoin.

Le 9 au matin, un second convoi de blessés russes arrive

au port, accueilli par les explosions de colère de maint troupier irrité. Un de ces pauvres diables, estropié d'un bras et d'une jambe, implorait le secours d'un bras charitable pour descendre de son cacolet : — Descends tout seul, lui crie un des assistants ; et le malheureux de pousser des cris déchirants. Il parvint cependant à toucher terre, non sans d'atroces souffrances, et puis, courbé en deux, il fit des efforts impuissants pour se traîner vers l'embarcadère. Je hasardai quelques mots de pitié en sa faveur. Un zouave et un groupe de grenadiers du 6e répondirent en s'écriant : — Eh ! les gredins en méritent-ils de la compassion, eux que nous avons vus mutiler nos camarades !... Ne savez-vous donc pas comment ces canailles ont assassiné notre colonel tombé de cheval ? Ils l'ont criblé de coups de bayonnettes ! On devrait les exterminer tous tant qu'ils sont.

— Moi qui vous parle, ajouta le zouave, mon caporal a la bonté, au milieu du combat de dimanche dernier, de se baisser pour donner à boire à un blessé russe étendu par terre. Le brigand boit, très-bien ! Puis, pour remercîment, il lui flanque un coup de sabre.

A cela, il n'y avait pas un mot à répondre. Je ne répondis rien ; mais j'allai offrir mon bras au blessé, qui m'adressa un regard d'indicible reconnaissance. Je n'avais pas fait deux pas, que le *féroce* zouave, s'approchant le premier, s'offrit poliment à prendre ma place, et presque aussitôt trois des grenadiers les plus courroucés se disputèrent à qui soutiendrait, de l'autre côté, les pas du pauvre Moscovite.

Ces braves soldats ont beau faire, ils ne peuvent pas venir à bout d'être méchants : ils ont un cœur d'or, qui,

malgré eux, réprime toujours leur colère, et les empêche d'exercer des représailles dont, au reste, un examen attentif des faits prouverait souvent l'injustice.

Ainsi, pour ne vous citer que la plus grave accusation articulée contre les Russes, il est maintenant démontré que le colonel de Camas n'a pas été mutilé, ni assassiné, comme tous ses soldats l'ont cru, et le croient peut-être encore. Son frère, le commandant de Camas, a visité lui-même son cadavre, et a reconnu qu'il n'avait reçu qu'une seule blessure, celle dont il est mort presque sur le coup, une balle en pleine poitrine.

Cette tombe était à peine fermée, qu'il a fallu en ouvrir une autre, non moins glorieuse, pour le général de Lourmel, qui vient de mourir de sa blessure, après une douloureuse agonie, au milieu des regrets et de l'admiration de toute l'armée.

On commence à trouver que cette brillante journée du 5 novembre a coûté bien cher, pour ne nous donner qu'une victoire stérile, du moins quant aux avantages matériels, à cause du petit nombre de troupes engagées. De notre côté, nos officiers ont surtout été forcés de payer de leur personne, et ont payé, en vérité, plus que leur part.

N'ayant vu le jour même que le combat de la Quarantaine, plus rapproché de Kamiesch, j'ai été visiter, le 8, le champ de bataille d'Inkerman. Bien que déjà fort adoucie, l'horreur de cette scène de carnage a encore dépassé tout ce que je pouvais raisonnablement imaginer.

Comme je vous l'ai dit ailleurs, le corps le plus avancé de la droite de l'armée anglaise campe sur le flanc doucement incliné d'un mamelon retranché qui, s'élevant

à l'extrémité du plateau qu'occupent les alliés, domine au sud-ouest les lignes britanniques, et au nord-est, à mille pieds de profondeur, la vallée abrupte de la Tchernaïa.

Cette petite rivière étroite et profonde descend de la haute chaîne des montagnes de Jaïla, dont on voit à l'orient les pics désordonnés se hérisser dans un désordre fantastique : ombragée par une frange de grands arbres, elle arrose d'abord une plaine sinueuse bordée de verdoyantes collines ; puis, à environ deux lieues en amont de son embouchure marécageuse dans la baie de Sébastopol, elle pénètre au fond d'un sombre précipice, où ses eaux paresseuses se promènent lentement parmi les touffes d'iris et de roseaux, en longs méandres capricieux qui vont heurter à droite et à gauche les deux murailles de rochers, entre lesquelles s'étend un tapis tout uni de prairies, souvent inondées, de six à huit cents mètres de largeur.

La grâce ravissante de la vallée supérieure contraste étonnamment avec la bizarre sauvagerie de cette partie inférieure, où l'on ne voit plus que des pentes rapides, saccadées de roches énormes à demi cachées sous d'épaisses broussailles, et coupées de distance en distance par de gigantesques escarpements de calcaire blanc, qui, taillés en abîme, se dressent perpendiculairement jusqu'au niveau du plateau.

En certains endroits la montagne, creusée en hémicycle, imite la forme et les gradins écroulés d'une arène colossale. Vis-à-vis des redoutes anglaises, à côté d'un de ces cirques naturels, s'avance un cap de roches grises, dont la rive droite de la Tchernaïa baigne le pied ; son

front sourcilleux porte, à cent pieds au-dessus de la verte prairie, les ruines déchiquetées de l'antique forteresse d'Inkerman, et au-dessous, dans les flancs du rocher, s'ouvrent noires et béantes les cent cavernes vides d'une ville troglodyte encore plus ancienne. Un pauvre moulin et deux maisonnettes entourées de saules et de quelques arbres fruitiers, au bord de la prairie, sont les seules vestiges d'habitation au milieu de ce désert : on dirait un petit Eden perdu au fond d'une vallée infernale. Quel cadre magnifique pour le tableau de massacre que j'y ai vu ! C'est une page inédite de Salvator Rosa.

La rivière descendant vers la baie fait un coude auprès d'Inkerman, et disparaît derrière un autre promontoire qui forme, à peu près en face, à mille mètres en avant du mamelon des Anglais, un des principaux contreforts du plateau des alliés. Le torrent d'un ravin a fendu du haut en bas cette muraille géante, par une étroite fissure dont les carriers de Sébastopol ont taillé les parois inférieures, de telle manière que les deux sommets semblent se recourber à deux ou trois cents pieds au-dessus de la tête des passants. Une route, bordée de balustrades de bois dans les endroits les plus dangereux, a été fort habilement ménagée en pente douce sur le flanc de ce défilé, et va déboucher au milieu de la redoute anglaise dont les canons battent d'enfilade ses principaux détours.

Ainsi que je vous l'ai expliqué, c'est par cette chaussée si périlleuse qu'une partie de l'armée russe a eu l'audace de monter à l'assaut du plateau, pendant que le gros des bataillons en escaladait les pentes abruptes à travers les taillis et les rochers, afin de tourner la position.

Un instant, l'armée anglaise a été réellement très-com-

promise. Les masses moscovites, montant sans cesse comme une marée humaine, avaient déjà envahi les retranchements, et même le camp dont elles pillaient et foulaient aux pieds les tentes déchirées.

La froide et opiniâtre bravoure britannique était impuissante et s'usait vainement contre la bravoure russe, aussi froide, aussi opiniâtre, et favorisée en ce moment par l'avantage du nombre et du terrain. Il ne fallut rien moins que l'élan irrésistible de la *furia francese* pour triompher de l'entêtement des soldats de l'autocrate, qui n'ont rien à lui opposer de pareil, et ne peuvent pas s'habituer à en recevoir le choc de sang-froid.

Il paraît que ce premier abordage des bataillons moscovites, par le 6ᵉ de ligne et le 7ᵉ léger, a été véritablement quelque chose de sublime. Les Anglais n'en parlent, encore à présent, qu'avec enthousiasme et l'accent de la plus vive reconnaissance. Leurs officiers avouent — c'est un aveu qui doit coûter beaucoup à leur amour-propre national — que les *Français ont sauvé ce jour-là l'honneur des drapeaux de la reine.* Les simples soldats, eux, ne manquent pas une occasion de témoigner leur sincère gratitude à nos troupes, dont une division bivouaque depuis ce combat au milieu de leurs camps, près du moulin à vent. J'ai moi-même été frappé du ton de cordialité avec lequel ces braves gens saluaient les zouaves qui passaient devant leurs tentes, en leur disant : Bono zouaves ! bono francés ! Amis pour toujours !

Partout, aux abords de ces camps anglais, et surtout auprès du mamelon, je trouvai, le 8 au soir, des centaines de tombes fraîchement fermées ; et des hommes de corvées creusaient encore des rangées de fosses nouvelles

pour les blessés qui mouraient à chaque instant dans plusieurs quartiers. Aussi, je rencontrai des funérailles d'officiers qu'accompagnaient leurs soldats marchant lentement, les armes basses, au son des tambours voilés. Avançant toujours vers le principal théâtre de la lutte, je me croisai bientôt avec des attelages d'artillerie qui traînaient loin des tentes les chevaux éventrés, et avec de nombreuses corvées de Turcs allant, les uns armés de pelles et de pioches, enterrer les morts; les autres rapporter les blessés russes encore vivants sur des civières imbibées de sang humain.

Ces malheureux, après avoir été abandonnés, faute de secours proportionnés à une pareille boucherie, pendant plus de soixante-douze heures, au milieu des cadavres, exposés à toutes les intempéries de ces nuits glaciales et pluvieuses, étaient déposés dans les intervalles des divers campements, couchés par trente et quarante ensemble sur la terre nue, derrière un buisson, avec une pierre pour oreiller.

Touchés de pitié, de jeunes officiers anglais faisaient boire de l'eau-de-vie à ces pauvres diables, tandis que les chirurgiens, les mains ensanglantées, taillaient, coupaient les membres gangrenés ou broyés que les aides entassaient à côté en horribles monceaux. Souvent ils ne jetaient qu'un coup d'œil impitoyable sur les *sujets perdus*, et ne gaspillaient pas leurs temps précieux à les secourir inutilement; ceux-là pouvaient dès lors se regarder comme morts et enterrés. Dans ces ambulances en plein air d'un champ de bataille, combien peu de chose est la vie humaine, si fort respectée dans les sociétés civilisées!...

Le camp du mamelon présentait un coup d'œil de morne tristesse, qui ne se ressentait guère des joies de la victoire. Des sergents, transformés en commissaires-priseurs, vendaient à l'encan les vêtements et les menues propriétés des camarades tués par l'ennemi; les tentes en lambeaux, souillées de boue, venaient à peine d'y être relevées, sur un sol encore taché de sang et semé de boulets ou de biscaïens; tout y rappelait trop vivement le souvenir d'un affront et de pertes cruelles pour permettre la libre expansion de l'orgueil du triomphe.

Au-delà du retranchement, c'était bien autre chose. Sur un espace que j'estime à un quart de lieue de largeur, sur cinq ou six cents mètres de profondeur, les broussailles de chênes, ravagées par les piétinements des combattants, étaient encore jonchées, malgré ce qu'on en avait ramassé, d'une incroyable quantité de débris d'armes de toute sorte: bayonnettes, crosses, canons de fusil, capucines, baguettes, batteries, sabres, carabines cassées, tordues et dépareillées, formaient un incroyable pêle-mêle avec les gibernes, les buffleteries, les tas de cartouches ou de croûtes de pain noir moscovite, les capotes, les vestes et les bonnets plats collés à la terre par des caillots de sang. A chaque pas, je me détournai pour éviter de longs ruisseaux noirs qui me causaient un indicible frémissement.

Là, du moins, les morts et les blessés avaient tous été enlevés; il ne restait au bord de la route qu'une trentaine de chevaux foudroyés par l'artillerie; mais, au fond du ravin, de hideux fossoyeurs turcs s'occupaient activement à enterrer, à côté de grandes fosses déjà remplies, les cadavres que leurs camarades charriaient brutalement

à travers les ronces et les pierres de la montagne.

Le hasard me conduisit sur le chemin que suivaient ces abominables funérailles. Je vis passer à mes côtés dix, vingt, cinquante, cent cadavres, les uns presque nus, les autres affreusement mutilés, fracassés. Quelques-uns seulement n'avaient d'autre blessure qu'une petite tache brune au milieu de la poitrine; plusieurs avaient la figure injectée, noire comme celle d'un nègre.

Je remarquai un tout jeune homme dont le visage imberbe, pâle, calme et quasi-souriant, semblait respirer la vie; on l'eût dit endormi, bercé par un beau rêve. Les Turcs, attelés à des courroies attachées à ses pieds, le traînaient dans le lit étroit d'un torrent desséché bordé de buissons; les deux porteurs qui soulevaient ses épaules avec les pans de sa capote grise, laissaient heurter à tous les rochers sa pauvre tête pendante.

Je fus d'abord indigné de ce spectacle; au bout de dix minutes, j'en avais tant vu que, malgré moi, je sentais ma sensibilité s'émousser presque au même point que celle de ces croque-morts ottomans.

Cependant, je conservais encore une illusion philantropique : je me figurais que les vainqueurs étaient traités avec plus d'égards que les vaincus. Je fus bien détrompé en sentant ma jambe frôlée par le bras d'un soldat anglais que les Turcs tiraient dans l'étroit sentier, sans plus de cérémonie que les Russes. Étonné de voir ainsi vilipander l'habit rouge, et ne pouvant en croire mes yeux, je demandai à deux fusiliers écossais de corvée qui assistaient impassibles à ce spectacle, si ce cadavre était bien réellement, comme l'indiquait son uniforme, celui d'un de leurs camarades. — Ies, sir, me répondirent-ils d'un

ton indifférent, h'is an Englishman. — Le Français qui meurt pour son pays est, je dois le dire, enterré plus convenablement que ces mercenaires.

Peu à peu je remontai à la source d'où descendait ce torrent de morts : une grande foule de curieux venus de tous les camps s'agitait parmi les broussailles, à la droite des redoutes, sur la pente abrupte de la vallée. Tout d'un coup, je reculai vivement : j'avais heurté du pied un cadavre caché par les ronces. Dans ma simplicité, je m'adressai à des soldats pour leur signaler ce mort, qu'on avait *oublié* d'emporter. Les troupiers sourirent de mon observation.

A quelques pas plus loin, je compris cet *oubli*. Sur une surface d'un hectare environ, parmi les broussailles et les rocs ensanglantés, plus de cinq cents cadavres étaient étendus, tels qu'ils étaient tombés mortellement frappés. On n'avait encore enlevé que les corps des Français et des Anglais; il ne restait que des Russes, et cependant, en certains endroits, les corps étaient littéralement entassés les uns sur les autres; ailleurs, on ne pouvait marcher sans fouler aux pieds des membres mutilés ou glisser dans des mares de sang.

Quelle effroyable boucherie d'hommes !

Sur la pente la plus rapide de la montagne, saccadée de bancs de rochers en escaliers, il y avait de véritables avalanches de cadavres précipités en désordre, comme les grappes de corps humains du Jugement dernier de Michel-Ange. Quelques-uns, complétement dépouillés, ajoutaient à la hideur d'une mort violente l'obscénité de leur nudité livide.

C'étaient les zouaves et les turcos qui avaient jeté tout

ce bataillon ennemi dans l'abîme. Ils étaient là en grand nombre, contemplant leur œuvre de destruction. Un d'entre eux, descendu aux dernières assises de la montagne où il fût possible de parvenir, cherchait à remonter un malheureux blessé qui implorait sa miséricorde. Mais comment hisser ce mourant tout fracassé ?

Un autre blessé russe avait roulé jusqu'au fond de l'abîme, et, se traînant sur ses genoux, il était parvenu à se cacher à demi au milieu des herbes de la prairie, au bord de la rivière. Du haut du précipice, on le voyait relever la tête de temps en temps, et se retourner sur le flanc. Dans la crainte des balles, ou à cause de la difficulté d'arriver jusqu'à lui, personne n'allait le secourir.

Rien ne saurait donner une idée de la nature grossière de la plupart de ces soldats russes, que j'ai vus sur le champ de bataille et dans les ambulances. Ce sont bien moins des figures d'hommes intelligents que des faces bestiales de serfs barbares. J'avais vu en Valachie d'autres soldats moscovites, remarquables par la beauté de leur équipement et de leur tournure militaire ; ceux-ci sont aussi misérables dans leur équipement que dans leur personne. Leur tête teigneuse, tondue très-ras, est coiffée d'un mauvais béret plat de la même étoffe que leur longue capote de bure grise, et leur pantalon bleu, mal fait, est rentré dans de grosses bottes qui chaussent mal leurs pieds entourés de guenilles. Quelques sous-officiers seulement se distinguent par une tenue plus soignée et de belles figures de vieux troupiers, encadrées entre des favoris formant une seule parenthèse avec les moustaches.

Tous sont nourris de cet exécrable pain noir dont j'avais déjà trouvé un échantillon dans une maison saccagée de

Giurgéwo. Les sacs abandonnés sur le champ de bataille d'Inkerman, laissent tous échapper d'amples provisions de ces croûtes sans nom, brisées en petits morceaux; les Turcs eux-mêmes, tout affamés qu'ils sont, dédaignent de les ramasser. Je n'ai pu résister à la tentation d'en emporter quelques débris, à titre de curiosité hygiénique.

Quand on voit de près ces hommes et le régime auquel ils sont soumis, on comprend mieux pourquoi les troupes moscovites, si solides au feu, résistent si mal à une attaque à la bayonnette : dès qu'elles se sentent franchement abordées, elles faiblissent et tournent le dos. C'est qu'elles sont moins composées de vrais soldats, gens de cœur et d'honneur, que d'esclaves passablement dressés qui se battent bien en corps et de loin, mais tremblent dans une lutte corps à corps, où la discipline ne soutient plus leur courage.

Afin de leur donner *du cœur au ventre*, on a soin de leur distribuer, avant chaque combat, double ration d'eau-de-vie. Chose curieuse ! Les officiers russes qui emploient ce triste stimulant pour *faciliter la victoire*, s'en servent après la *défaite* comme d'une excuse pour pallier leur humiliation. Ainsi, selon ces militaires qui n'ont jamais tort, leur double et sanglant désastre du 5 novembre, aux deux extrémités de nos lignes attaquées par eux, est fort honorablement justifié par l'ivresse des soldats moscovites, qui se seraient avancés, disent-ils, en désordre et malgré leurs chefs.

Que diable ! Messieurs, l'eau-de-vie ne peut cependant pas avoir en même temps tort et raison. Si vous en buvez pour vous fortifier le cœur, ne la calomniez pas; si, au contraire, elle vous occasionne des défaites, parbleu !

n'en buvez pas; ou plutôt, buvez-en beaucoup et que ça finisse !

P. S. 13 novembre. Hier au soir, on a fait courir le bruit que les Russes reprenaient les armes pour une nouvelle bataille. Tout s'est borné à une sortie contre la 5e division, à sept heures du soir. Le ciel nuageux était illuminé par les éclairs de la canonnade, qui a duré environ une demi-heure. Puis tout est rentré dans le calme ordinaire.

Ce combat nocturne a fait dresser les oreilles aux soldats nouveau débarqués : ils ont trouvé les Russes bien polis de tirer une si belle salve en l'honneur de leur arrivée.

LIIme LETTRE.

Ouragan. — Bouleversement du port de Kamiesch. — Navires jetés à la côte. — Détresse de la flotte. — Naufrage d'un détachement de hussards. — Dévastation des camps. — Préparatifs de campement d'hiver. — Démoralisation des Anglais.

Devant Sébastopol, 16 novembre.

Les attaques de Mentschikoff ont cessé, et le feu de la place s'est bien ralenti. Un champion moins facile à dompter que les colères humaines vient de descendre dans l'arène. L'hiver est arrivé; il a débuté, avant-hier, 14 novembre, par une des plus effroyables tempêtes dont la Mer-Noire ait jamais été le théâtre. Cette triste journée a semé les côtes de la Crimée des débris de trente naufrages, ravagé tous nos camps, et maintenant la chaîne des montagnes de Jaïla est couverte de neiges qui menacent de s'étendre bientôt sur les collines de Sébastopol.

Pendant toute cette dernière semaine, qui s'est montrée aussi capricieuse, aussi désagréable que la plus acariâtre de nos lunes rousses françaises, les coups de vent avaient

alterné, sans relâche, avec des averses de pluie glaciale. Avant-hier au point du jour, la bourrasque débuta par une pluie diluvienne que chassait un vent du sud impétueux. La tempête grandit rapidement et finit par se déchaîner avec une violence inouïe. Le port de Chersonèse. quoique abrité de ce côté par un double amphithéâtre de coteaux, était bouleversé, écumeux comme une chaudière en ébullition. Le vent fouettant les vagues en rasait les crêtes d'écume qu'il lançait à travers les terres en tourbillons de poussière salée, tellement épais, que les corps des navires entassés au fond de la baie disparaissaient derrière ce nuage marin; on ne voyait plus au-dessus qu'une forêt de mâts inclinés, des cordages brisés et des lambeaux de voiles flottant, sifflant dans les airs.

Surpris, épouvantés par ce premier effort de l'orage, les matelots se hâtèrent de doubler, de tripler leurs amarres, tandis que les habitants des divers camps groupés sur le rivage de la baie cherchaient à étayer leurs frêles baraques de planches, ou à retenir leurs tentes prêtes à s'envoler.

Chacun se rassurait déjà, quand, vers neuf heures, le vent sauta tout à coup du sud-est à l'ouest, ave un redoublement de fureur inimaginable. Tous les efforts, toutes les précautions prises sont subitement déjoués : tentes, cabanes, emportées du même souffle, roulent pêle-mêle avec les barils, les balles de fourrage et les ballots qui remontent en bondissant la pente des collines, tandis que des vêtements, des planches, des casseroles volent en l'air comme des feuilles sèches.

Dans le port, le danger fut terrible, la consternation générale. Cette masse de navires qui venait d'être violem-

ment chassée au nord-ouest exécuta, sous l'impulsion nouvelle de l'ouragan, un brusque revirement à l'est, dont l'effet faillit amener une catastrophe complète. Les vaisseaux, s'entre-choquèrent rudement les uns contre les autres, s'accrochèrent réciproquement par leurs vergues et par leurs cordages, se causant mutuellement de graves avaries. Quelques-uns coulèrent bas ou se renversèrent, plusieurs échouèrent, entre autres l'*Egyptien*, un des beaux steamers de la compagnie Bazin de Marseille.

Rien ne peut donner une idée de cette scène de désordre et d'angoisse, dominée par les sifflements du vent, le grondement formidable de la mer, et les coups de canon intermittents que tiraient au loin les vaisseaux en détresse.

Ces sinistres détonations disaient assez quels périls couraient les navires exposés hors du port à toute la furie de la tempête. La plupart des bâtiments de transport et de guerre étaient venus s'abriter d'abord dans les anses du rivage; le vent ayant subitement tourné en sens inverse, leurs refuges momentanés s'étaient changés en écueils redoutables : plusieurs de ceux qui s'étaient trop fiés à l'abri de la terre y ont péri misérablement. Les escadres, plus prudentes et mieux dirigées, ont comparativement peu souffert; c'est le commerce qui a supporté les principales pertes.

Dix-sept transports anglais mouillés sous le cap Katcha ont été jetés à la côte. Aux abords de la baie de Cherson, il n'y a eu que sept naufrages : six navires français et italiens se sont brisés sur les rochers extérieurs, et un petit steamer de guerre anglais a éprouvé le même sort, dans la baie de Kazatch, à côté de celle de Kamiesch. Balaklava

a été témoin d'un sinistre plus terrible : huit grands bâtiments-transports anglais se sont abîmés corps et biens; ils ont été broyés contre les roches gigantesques qui entourent la rade extérieure, aucun n'ayant pu pénétrer dans la passe difficile du port, par une mer aussi tempêtueuse.

Malgré la fureur de l'ouragan, ou plutôt précisément à cause d'elle, je n'ai pas manqué d'aller faire une longue course le long de la côte, afin de contempler ce sublime bouleversement de la nature. Ce n'était pas chose facile; car, par moment, la violence du vent me faisait reculer malgré moi, et si, au lieu de souffler du large, il avait porté à la mer, comme le matin, il eût été impossible d'approcher de la falaise, sans s'exposer à être jeté par dessus. Je ne crois pas avoir jamais fait trois lieues aussi pénibles que celles-là; mais aussi, quel magnifique dédommagement!

Une tempête en pleine mer émeut le spectateur, plus par le sentiment du danger qu'elle lui fait courir personnellement, que par sa beauté poétique, qui n'est pas à comparer à celle que présentent les vagues irritées, monstrueuses, venant briser contre le rivage avec un bruit de tonnerre.

Ce jour-là, le Pont-Euxin méritait bien le nom de Mer-Noire que lui ont donné les vieux navigateurs génois. Ses flots assombris et couverts de poudrin se confondaient avec les nuages ténébreux qui couraient sur sa face tourmentée avec une rapidité prodigieuse, en répandant des torrents de pluie, entremêlés de rafales de neige et de grêle.

A travers ce voile grisâtre, on apercevait au large, à une

portée de canon, les ombres de quatre grands vaisseaux à hélice qui, vomissant des nuages de fumée, se balançaient lourdement. Plus près, à l'entrée de la baie, toute une escadre de frégates à vapeur, les fourneaux allumés, roulait, tanguait en désordre, au milieu d'une foule d'autres petits navires. Une frégate à voiles ayant chassé sur ses ancres, était venue se jeter entre deux de ces grands steamers dont les machines étaient impuissantes contre la fureur de l'ouragan. Ces trois bâtiments obstruaient la passe du port et s'accrochaient, s'entre-heurtaient violemment : l'un avait sa hanche de babord défoncée, l'autre son bastingage démoli, le troisième était à demi désemparé ; si une seule amarre se fût rompue, tous les trois allaient s'abîmer dans une anse de rochers à pic, d'où pas un homme ne se fût sauvé.

Des vagues géantes, couvertes de débris de vaisseaux, s'y engouffraient avec un horrible fracas. A chaque reflux de la lame, la vague suivante se recourbait sur toute sa largeur en volute écumeuse, retombait comme une cataracte au fond de la vallée liquide creusée devant elle, et se ruait en mugissant contre la muraille de roches caverneuses. Puis, au milieu des bouillonnements de l'eau blanchissante, on voyait s'agiter confusément des poulaines, des coques de navires, des barils défoncés, des mâts fracassés. La terre tremblait au bord de ce gouffre, et il s'en échappait, comme une épaisse fumée, d'humides tourbillons d'écume et de gravier que le vent emportait jusqu'au sommet des collines.

Près de là, un brick chargé de chevaux avait été enlevé et lancé tout entier hors de la mer, la quille engagée entre des rochers : les vagues le ballottaient à droite et à

gauche avec une force irrésistible ; l'équipage profita d'un moment où il était couché du côté de la terre pour sauter sur le rivage. Le lendemain on a sauvé une partie des chevaux encore vivants.

Un peu plus haut, un second bâtiment était échoué à sec et debout le cap au vent, sur la carcasse éventrée d'un autre navire génois, naufragé huit jours auparavant, avec un chargement complet de vivres militaires. Cette dangereuse pointe de rocher était littéralement couverte de biscuit détrempé et de farine réduite en pâte.

Un troisième et un quatrième navire jonchaient le rivage de leurs membrures fracassées. Le cinquième venait d'être jeté au fond de la jolie baie où, le 28 octobre, j'avais été me baigner. Quel lamentable spectacle m'y attendait ! Ce bâtiment, la *Perseveranza*, du port de Livourne, affrété par le gouvernement français et classé sous le n° 202, transportait de Varna en Crimée un détachement de 25 hommes du 4e régiment de hussards avec ses chevaux.

Après dix-sept jours de mer, il avait été pris à la remorque par une frégate à vapeur ; mais, au moment où éclata la tempête, le piston de la machine se brisa, la frégate recula sur la goëlette, faillit la couler bas, et lui causa de graves avaries, ce qui la força de venir se réfugier dans cette petite anse pour y opérer son déchargement.

L'ouragan ne lui en laissa pas le loisir. Le vent ayant brusquement sauté, la *Perseveranza* fut démâtée et jetée à la côte. Au milieu de la confusion de cette catastrophe, l'équipage italien se signala par son odieuse conduite ; il n'eut rien de plus pressé que de se sauver lui-même, avec ses bagages et ses pacotilles. Dix hussards seulement

réussirent à se faire place à coups de sabre dans la grande chaloupe surchargée de ballots. En abordant elle fut brisée, et le capitaine du navire, le principal coupable, se noya fort à propos, pour éviter le châtiment que méritaient son avarice et la honteuse désertion de son poste.

Quand j'arrivai là, les matelots et les dix hussards sortaient à peine des vagues qui les avaient roulés sur les galets. Encore tout ruisselants d'eau salée, et terrifiés par un genre de péril qui n'est pas de leur compétence, les cavaliers grelottaient en silence; un seul d'entre eux, fort jeune et fort joli garçon, essayait de plaisanter. Les marins, eux, se lamentaient sur la perte de *leurs effets;* et les misérables ne disaient pas un mot de nos pauvres soldats qu'ils venaient d'abandonner dans une position désespérée.

Le navire, couché sur le flanc et ballotté en tout sens, n'était séparé de nous que par une portée de pistolet; mais ce court espace où la mer brisait avec furie, semblait un abîme infranchissable entre le rivage et les quinze hussards restés à bord. Voir le salut si proche et n'y pouvoir atteindre, quelle poignante agonie pour ces malheureux ! On n'en apercevait que six ou sept qui se tenaient accrochés aux bastingages et à la cabane du cuisinier. Un d'eux appelait au secours et implorait par ses gestes la compassion des spectateurs impuissants de leur détresse. Les autres, muets, immobiles, paraissaient se résigner à la mort, ou ne pas comprendre le péril de leur situation, pourtant bien horrible.

A chaque instant, des vagues monstrueuses, s'engouffrant dans la baie resserrée, déferlaient sur la carène disjointe, la renversaient du côté de la terre, et l'ensevelis-

saient sous une montagne d'eau. Les naufragés disparaissaient au milieu de cette formidable cataracte; puis la lame en se retirant abattait le navire en sens contraire, et le laissait retomber lourdement sur son lit de roches aiguës qui l'éventraient peu à peu, tandis que les débris flottants de sa mâture, retenue par les cordages, heurtaient ses flancs comme un bélier.

Un des hussards sauvé avait couru chercher des secours au port, éloigné d'une lieue : une cinquantaine de soldats et une escouade de marins arrivèrent bientôt, conduits par leurs chefs. Plusieurs de ces hommes exposèrent bravement leur vie, en se jetant à la nage pour aller amarrer une corde à bord, afin d'opérer ce dangereux sauvetage. Un jeune officier de marine, nu jusqu'à la ceinture, tenta deux fois l'entreprise.

Vains efforts ! la mer furieuse rejetait bien loin sur les galets les imprudents, meurtris, froissés, à demi morts. Les plus vieux matelots, les plus braves officiers finirent par reconnaître l'impossibilité de lutter contre un pareil ouragan.

Cependant, deux des naufragés se voyant perdus, voulurent essayer de se sauver eux-mêmes. Les pauvres gens n'eurent pas la présence d'esprit de se déshabiller. Le premier enjamba par dessus le bord et se jeta à la nage; mais, au même moment, une lame gigantesque s'abattit sur le navire qui le roula, comme une barrique, parmi les tronçons de la mâture renversée. Quand elle se retira, l'homme ne reparut pas au-dessus de la nappe d'écume qui couvrait les rochers.

Le second hussard ne se laissa pas intimider par cet exemple. Il descendit avec précaution, en se tenant aux

débris des haubans : une nouvelle vague l'engloutit ; il attendit le moment favorable, et quand le flot eut passé, il se lança à l'eau. Deux fois il disparut sous d'autres avalanches, deux fois il reparut nageant toujours, mais sans pouvoir avancer. Le malheureux était retenu au milieu des lambeaux de la voilure par ses éperons.

Tous les spectateurs de cette scène poignante suivaient avec une anxiété inexprimable cette lutte contre la mort. On criait, on faisait signe aux autres naufragés de lancer une corde à leur camarade. Lors même que les hurlements de la tempête leur eussent permis d'entendre la voix, paralysés comme ils l'étaient par la terreur et par le froid, ils auraient été incapables de comprendre ou d'exécuter ces ordres.

La tête du hussard, toujours coiffée de son képi bleu, surnageait encore au-dessus des flots ; dans un suprême effort, il se souleva tout entier hors de l'eau, suspendu à une corde du mât de beaupré. Pendant cinq mortelles minutes d'agonie il y demeura cramponné, tantôt plongeant au fond de la mer, tantôt enlevé à une grande hauteur, suivant les ballottements du navire. Enfin ses forces s'épuisèrent, il lâcha prise, tomba et disparut pour toujours. Par un mouvement spontané, tous les hommes assemblés sur le rivage détournèrent les yeux en poussant un cri.

Il ne restait plus aucun espoir à personne. Soldats et marins revinrent tristement au port les uns après les autres, pour ne pas assister à l'affreux dénoûment de ce drame, et *aussi pour se réchauffer*.

Avec quel serrement de cœur les naufragés durent les voir partir ! Abandonnés de tous, ils se sentirent condam-

nés sans ressource, et demeurèrent seuls, en face de la grève à peu près déserte, sur le vaisseau qui allait se déchirer sous leurs pieds. La nuit approchait, et la mer, loin de s'apaiser, était encore plus terrible qu'au début de l'ouragan. Les rafales de neige et de grêle, devenues plus épaisses, ajoutaient aux ténèbres d'un crépuscule d'hiver. La vue du champ de bataille d'Inkerman m'a moins vivement affecté que cette scène de naufrage.

Pendant la nuit, d'autres détachements de soldats et de marins accoururent sur les lieux avec tous les moyens de sauvetage qu'on put se procurer; et la tempête ayant un peu molli, on parvint à ramener à terre la plupart des hussards restés à bord. Mais, avant que cette difficile opération fut terminée, la goëlette se partagea en deux..... Il n'y eut en tout que six hommes de perdus sur vingt-quatre. Je ne parle pas du capitaine et de son équipage d'Italiens.

En revenant au port, je jetai les yeux du côté de Sébastopol; les mugissements du vent dominant le fracas de l'artillerie, tout y semblait silencieux; seulement, entre deux bourrasques de neige, j'aperçus, se détachant sur les noirs nuages du ciel, trois ou quatre petites nuées blanches qui indiquaient que la canonnade n'avait pas discontinué. La fureur des hommes osait se mêler à celle des éléments. Bon Dieu! qu'elle paraissait petite et misérable, au milieu de ce déchaînement grandiose de l'ouragan!

Tous les camps de l'armée alliée, et probablement aussi de l'armée moscovite, avaient été rasés. Les tentes, déchirées, arrachées, étaient dispersées en désordre. Officiers et soldats durent passer une triste nuit, couchés dans la

boue, sans feu et sans abri. Le général en chef et son état-major ne furent pas plus heureux, car la grande baraque du quartier général français fut renversée une des premières à cause de son élévation. La grande ambulance elle-même fut abattue, et, chose pitoyable, de pauvres blessés restèrent forcément exposés à toutes les intempéries de cette affreuse nuit.

A côté de ces scènes douloureuses, mille épisodes burlesques ont prêté à rire à nos soldats, même au plus fort de leur désarroi. Ici, c'est tout un escadron de chevaux anglais qui se jettent effarouchés au travers du camp des chasseurs d'Afrique. Ailleurs, les registres de comptabilité, les livres, les papiers de l'armée sont dispersés par le vent, on les voit passer en l'air comme un vol de canards sauvages. On a retrouvé des registres de la troisième division à une lieue de distance. Dans la deuxième division, tous les tambours d'un bataillon, roulant, sautant, volant, sont emportés vers les Russes. Un des artistes en fla et en ra, désespéré de perdre son instrument, lui court après, et le rattrape au vol; mais enlevé lui-même avec sa peau d'âne à laquelle il se cramponnait opiniâtrément, il faillit subir le malheureux sort de ces cinq mousses dont parle le capitaine Marryat, qui, dans une tempête fantastique, ayant reçu l'ordre de retenir la perruque de leur commandant, furent enlevés par un furieux coup de nord-ouest, pendus chacun à l'une des cinq pointes de ce singulier parachute.

Les deux tambours, homme et caisse, furent retenus à temps par quatre grenadiers. Faible dédommagement de la désertion de la grosse caisse, qui, plus légère et poursuivie par un musicien mieux nourri, ne put être

arrêtée. Bondissant à travers monts et vallées, elle a dû traverser les lignes de Mentschikoff.

Un chef d'escadron de chasseurs d'Afrique avait passé une partie de la nuit à cheval; il rentre chez lui au point du jour, et se couche, après avoir quitté ses vêtements trempés de pluie. Un instant après, il est réveillé en sursaut par sa tente qui s'affaisse sur lui, et s'envole presque aussitôt avec tout son contenu. Il court en *inexpressibles* après sa garde-robe, rattrape heureusement son képi, et crie à son planton :

— Rouillard! Rouillard! au secours! sauve mes culottes.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon commandant? dit le Rouillard avec un calme superbe, en sortant la tête de dessous les plis de sa tente abattue.

Comment s... ! tu me demandes ce qu'il y a au milieu d'une pareille bourrasque, quand ma tente est enlevée à tous les diables!

— Le *biblot* est fichu, mon commandant; n'y a pas de remède. Mais, *chouïa! chouïa!* tout n'est pas perdu; je tiens la table et les bouteilles!

Cet ouragan si terrible est pour notre expédition un enseignement plus favorable qu'on ne le croirait au premier abord. Il démontre sans réplique que, même en hiver, même en tenant compte d'orages exceptionnels, l'armée et la flotte peuvent hiverner dans ces parages de la Mer-Noire, hors du port de Sébastopol.

Je sais bien que certains capitaines de navires marchands ne prennent pas la chose d'un si bon côté, et font tout leur possible pour se faire renvoyer dans les ports de la Méditerranée; je sais bien que les Tartares qui fréquentent nos camps assurent que les mois de décembre

et janvier sont encore plus tempêtueux que celui de novembre, et que de pareils ouragans sont fort ordinaires en Crimée.

Mais il est permis de ne pas prendre à la lettre les exagérations de certains indigènes qui peuvent fort bien avoir pour but de nous décourager, exagérations contredites d'ailleurs par d'autres témoignages plus dignes de foi. La timidité de quelques capitaines de navires ne peut non plus infirmer ce fait que la flotte militaire n'a, en définitive, que fort peu souffert d'une perturbation atmosphérique phénoménale qui, selon toute apparence, ne se renouvellera pas. Si les bâtiments marchands ont éprouvé des pertes plus sensibles, cela tient sans doute à des moyens plus imparfaits et à plus de négligence. Du reste, le sacrifice d'une trentaine de navires, dans une semblable tempête, n'a rien de bien alarmant pour le succès de la colossale entreprise que poursuivent les puissances occidentales.

Je puis surtout vous affirmer que si cette formidable bourrasque a épouvanté quelques jeunes gentlemen de l'armée britannique, et les a déterminés à aller passer de commodes quartiers d'hiver à Constantinople, tandis que leurs sergents commanderont leurs compagnies décimées par les souffrances et la misère, le moral de nos troupiers n'en est nullement ébranlé. Officiers et soldats, tous également endurcis, se moquent de ces jérémiades et se portent à merveille.

Ils sont du reste parfaitement disposés et pourvus pour cette campagne d'hiver. On vient de leur distribuer, à la plupart, des paletots en peau de mouton, des capotes excellentes avec poches et puchon; des gants et des grandes

guêtres de laine complètent cet habillement aussi chaud que commode.

Cette distribution fort opportune a été accueillie avec la plus vive satisfaction, et ne contribuera pas peu à maintenir la popularité de l'expédition.

De leur côté, les soldats se sont ingéniés pour améliorer leurs campements. Les tentes d'officiers sont entourées de murs en pierres sèches qui les garantissent contre toute nouvelle surprise du vent, et des troupiers intelligents y établissent, à l'intérieur creusé de quarante ou cinquante centimètres, de jolies cheminées d'argile dont les tuyaux sont empruntés aux conduites d'eau de Sébastopol.

Les tentes-abri des simples soldats sont déjà remplacées, en beaucoup d'endroits, par des cabanes enterrées à la mode bulgare et russe, telles que je les ai décrites à Routschouk. Seulement, nos industrieux soldats doivent s'ingénier afin de suppléer au manque de planches et de poutres, en employant pour leurs toitures des douves de tonneaux, des broussailles, des voûtes de pierres plates, ou les cercles en fer des balles de fourrage. Les plus fortunés vont ramasser sur la côte les innombrables débris des naufrages d'avant-hier. Une fois que ces terriers sont recouverts d'une épaisse couche d'argile polie, ils sont à l'abri de la pluie, de la neige, du vent et de la gelée : on s'y retire quand il fait froid; on reste sous les tentes quand les nuits sont douces ; de manière que nos régiments, ayant maison d'hiver et maison d'été, peuvent attendre patiemment le dénoûment du siége qui, à dire vrai, paraît de voir se faire attendre encore quelque temps. Peut-être veut-on ménager un nouvel et glorieux anni-

versaire pour le mois *impérial* de décembre, déjà si riche en souvenirs napoléoniens.

Les travaux continuent toujours, autant que le permettent les intempéries de la saison, avec leur accompagnement ordinaire d'escarmouches et de sorties nocturnes, mais sans incident notable depuis la bataille du 5 novembre. Cette douche de sang a sensiblement refroidi l'enthousiasme belliqueux des croisés moscovites.

Les tranchées des Français sont complétement achevées depuis une semaine; elles sont arrivées aussi près que possible des remparts; l'on ne travaille plus qu'à prolonger la troisième parallèle jusqu'à la Quarantaine, et à l'armer de nouvelles batteries de gros calibre.

La lenteur ou, pour mieux dire, la paresse et la maladresse des soldats anglais ne nous laissent que trop de loisirs pour exécuter ce complément de circonvallation. Leurs tranchées ne sont guère plus avancées que le premier jour de la canonnade. Nos troupes sont obligées d'aller les aider, sinon les remplacer entièrement; car ces chers alliés ne demandent qu'à nous laisser toute la peine, sauf ensuite à partager la gloire et les profits. Ce sont au demeurant d'excellents soldats; ils ont seulement besoin d'avoir chacun bon domestique, bon gîte, bonne table et le reste. L'hiver, contre lequel ils ne savent pas se prémunir, les effraie encore plus que le maniement de la pioche. Plutôt que d'endurer ses rigueurs sous la tente, plutôt que d'achever eux-mêmes leurs travaux, ils disent hautement qu'ils préféreraient livrer l'assaut à découvert, à cinq cents mètres de distance, pourvu que ce fût tout de suite.

Ceci n'est pas une vaine fanfaronnade : il est certain

que les fiers grenadiers-guards d'Alma et d'Inkerman tenteraient sans hésiter cette héroïque folie; mais il est encore plus certain qu'ils seraient écharpés et battus. Leur héroïsme nous serait parfaitement inutile, et leur défaite neutraliserait notre propre assaut. En effet, les deux bastions attaqués de chaque côté du ravin du port militaire, se protégeant mutuellement, doivent être pris simultanément. L'un ne peut, dit-on, être emporté sans l'autre.

On ne saurait se le dissimuler, les Russes s'entendent beaucoup mieux à défendre une place qu'à l'attaquer ou à manœuvrer en rase campagne. Chaque jour est par eux employé à dresser de nouvelles batteries en avant, en arrière des remparts, et jusque dans le cœur de la ville elle-même; de sorte que les moyens de la résistance augmentant constamment dans la même proportion que ceux de l'agression, on en est vraiment à se demander, au point de vue du résultat final, si le siége a réellement fait des progrès. Il y a même des officiers pessimistes qui trouvent que les plus assiégés et les plus assiégeants ne sont pas ceux qu'on pense.

Il est de fait que les deux armées que séparent les murailles de Sébastopol, peuvent déjà, sous plus d'un rapport, se donner légitimement cette double dénomination. Et voilà que Mentschikoff, de son côté, cherche à transformer son système offensif qui lui a si mal réussi en un blocus défensif. Il semble vouloir claquemurer les alliés dans leur presqu'île *Héracléotique*, en faisant fortifier les hauteurs de la rive droite de la Tchernaïa, tandis que nous en fortifions la rive gauche.

On parle plus que jamais, à cause de cela, de chasser

l'ennemi de ces positions inquiétantes; mais une pareille entreprise nécessite la plus grande partie de nos forces ; et si nous dégarnissons les lignes du siége pour renforcer notre droite, il n'est pas douteux que la garnison tombe aussitôt sur nos derrières. La même manœuvre en sens inverse se réalisera non moins indubitablement, si nous affaiblissons notre droite pour renforcer les colonnes d'assaut contre la ville.

Vous le voyez, le problème à résoudre n'est pas facile. De nombreux renforts en hommes et en matériel peuvent seuls en faciliter la solution, et encore, à la condition qu'ils arriveront plus vite que ceux qu'on envoie incessamment aux Russes. Aussi se presse-t-on autant que possible.

Dès le lendemain de l'ouragan, les débarquements interrompus pendant près de quarante-huit heures, recommençaient dans le port de Kamiesch, où maintenant les régiments anglais viennent aborder pêle-mêle avec les français. Les soldats des deux nations s'entr'aident réciproquement avec assez de cordialité, et se rangent en bataille les uns à côté des autres sur le rivage. Puis, quand ils se mettent en marche pour aller rejoindre leurs divisions respectives, comme la route longe à peu près toute l'étendue des lignes françaises, ces nouveaux venus trouvent partout sur leur passage un chaleureux accueil, dont naturellement, en leur qualité d'hôtes, les troupes britanniques ont la meilleure part.

Les convois de l'armée, suspendus également au plus fort de la tempête, ont recommencé hier à descendre au port, malgré l'état affreux des chemins; et les mortiers monstres, les grosses pièces de la marine, remontent vers

les tranchées trainés par des attelages doubles ou triples.

P. S. 18 novembre. — Les bataillons alliés de toutes armes ne cessent de débarquer en masse dans la baie de Cherson. La 6e division française est presque toute arrivée. La vue de ces nombreux renforts redouble la confiance de l'armée.

Les avaries causées par la tempête du 14, dans le port, sont faciles à réparer et se bornent à peu de chose. Ce mouillage s'est trouvé meilleur qu'on ne l'espérait. Quant aux bâtiments de guerre qui ont souffert des avaries en pleine mer, ils iront en réparation à Constantinople. Malheureusement on annonce un sinistre plus considérable: le vaisseau de ligne le *Henri IV* et la frégate à vapeur le *Pluton* se sont perdus sur la plage d'Eupatoria, et perdus sans ressource. Les équipages ont pu se sauver.

LIII[me] LETTRE.

Hivernement de la flotte dans le Bosphore. — Naufrage du *Henri IV*. — Distribution de vêtements d'hiver et construction de cabanes souterraines. — Retranchements des armées alliées et moscovites sur les deux rives de la Tcharnaïa. — Blessés russes trouvés encore vivants dans les marais de cette rivière.

Devant Sébastopol, 21 novembre 1854.

La tempête du 14 novembre a déterminé les amiraux à faire hiverner dans le Bosphore la majeure partie des flottes alliées, et surtout les bâtiments qui ont le plus souffert de cet ouragan. Ils ont jugé prudent de ne pas exposer leurs vaisseaux, base d'opération des armées expéditionnaires, à une autre de ces terribles perturbations atmosphériques, qu'ils avaient prévues, et que les Tartares affirment être assez fréquentes en hiver sur les côtes occidentales de la Crimée ; les mers abritées, du côté opposé, par la chaine du Caucase, y sont moins exposées.

Qui pourrait blâmer cette sage circonspection, quand on songe à ce qui aurait pu arriver, si le vent, au lieu de s'arrêter à l'ouest, eût remonté au nord-ouest ?

Il ne restera ici que le *Montebello*, l'*Alger* et trois ou

quatre bâtiments de guerre d'un rang inférieur, qui sont en meilleur état que le reste de la flotte. Ils viennent aujourd'hui même mouiller en travers de l'entrée de la baie de Cherson, afin de s'y abriter et en même temps pour défendre la multitude de navires de transport qu'on y a réunis contre les attaques des vaisseaux russes qui ne manqueront pas de mettre à profit l'absence de nos escadres pour se hasarder hors de leur retraite et tenter un nouvel exploit comme celui de Sinope. Mais cette fois ils n'y gagneront rien, car les bâtiments français et anglais, laissés en Crimée, sont plus que suffisants pour tenir tête à la marine moscovite.

Il ne reste aucun espoir d'opérer le sauvetage du *Henri IV*. Une vague géante a enlevé ce beau vaisseau qui cale trente pieds, et l'a laissé retomber loin de son mouillage, sur un fond de sable à peine couvert de dix pieds d'eau.

Le voyant naufragé si près du rivage, des milliers de cosaques se sont avancés le long de la plage, dans l'espérance de le piller et d'en faire l'équipage prisonnier. Quelques décharges à mitraille leur ont prouvé que ce navire, transformé subitement de forteresse flottante en forteresse fixe, n'en était pas pour cela plus facile à prendre. Parfaitement assis, debout dans sa couche de sable, il conservera une partie de son artillerie qui commande les abords de la ville d'Eupatoria. Le reste sera débarqué, et employé à la défense des remparts, que l'on construit autour de cette place. On utilisera pareillement ses vivres, ses munitions et tout son gréement. Quant au *Pluton*, il a sombré à pic sur ses chaînes : tout a été perdu, sauf l'équipage.

Du siége, rien de nouveau ! Il continue malgré les entraves qu'apporte un mauvais temps opiniâtre. Les renforts arrivent toujours ; les Français ne se lassent pas de travailler ; et les Anglais, qui ne travaillent plus du tout, sont plus las que jamais. Les pauvres gens se demandent cent fois par jour ce que diable ils sont venus faire dans cette maudite galère ? C'est que la hautaine insouciance de leurs nobles officiers, rejettent exclusivement sur le commissariat le soin de leur entretien, dont ils ne daignent pas s'occuper ; et cette administration est si pitoyable, le soldat anglais est lui-même si peu industrieux, que cette armée souffre déjà horriblement. Que sera-ce donc lorsque les neiges viendront encore accroître ses misères ?

Nos troupiers, plus actifs, plus ingénieux, objet de la sollicitude constante de leurs chefs, et largement approvisionnés par une habile administration militaire prennent leur mal en patience et suppléent admirablement à ce qui leur manque. Les campagnes d'Afrique leur ont appris, mieux que l'art de la guerre, l'art bien autrement difficile de se suffire à soi-même en toute circonstance. Je vous ai déjà dit la manière dont ils remplacent leurs tentes par des terriers ; la mode en est devenue générale. Un petit incident assez curieux est venu stimuler le zèle de ceux que le froid et la pluie n'avaient pas encore pu décider.

Deux voltigeurs de la 4e division, démolissant, pour en prendre les matériaux, un de ces innombrables murs en pierres sèches qui coupent en tous sens la campagne au sud de Sébastopol, ont découvert, avant-hier, un petit trésor, enfoui là, sans doute par un négociant de la ville après la bataille d'Alma, alors que personne ne se doutait

encore que l'attaque serait portée de ce côté-ci de la rade. Outre les bijoux et quelques impériales d'or, qui formaient la portion la plus profitable du magot, ils ont trouvé dans un coffre des missels de lithurgie russe, ornés de dorures et d'enluminures, et, ce qui n'est pas moins curieux, des cartonnages préparés, ainsi qu'une quantité de filets gauffrés en papier doré. On en a conclu, avec quelque vraisemblance, que c'était un relieur moscovite qui avait eu l'heureuse idée de cacher les richesses de sa boutique dans la gueule du loup.

Cette précieuse découverte, une fois connue dans les camps, a tellement alléché les imaginations, que les vieux murs d'Héraclée et tous les autres, ont été bouleversés en un tour de main; on n'a pas déniché de nouveaux trésors, mais on a construit deux fois plus de baraques, et les troupiers ont éprouvé gratis toutes les séduisantes émotions d'un quine à la loterie.

L'empereur Napoléon vient de leur procurer un petit bonheur, un peu moins illusoire, en leur envoyant en cadeau à chacun, officiers et simples soldats, deux bouteilles de bonne eau-de-vie et plusieurs litres de vin vieux. Cette libéralité a été la bien-venue et sera bien vite passée.

Les capotes à capuchon, les paletots et les guêtres en peau de mouton, auront un succès plus durable. On ne se figure pas, en France, le ravissement de nos troupiers emmitouflés dans leurs fourrures; ils sont aussi naïvement heureux que des enfants dans leur habit de première communion, ou que des matelots qui *chaussent des bottes*. Les pauvres diables étaient obligés auparavant de se garantir de la pluie dans les tranchées, en portant leur cou-

verture nouée autour du cou, en forme de manteau incommode; en rentrant sous la tente, il leur fallait se coucher sous cette laine imbibée d'eau. Maintenant, au moins, leur lit sera sec, et le froid ne pourra pas les saisir aussi facilement. Malheureusement, tous ne sont pas encore pourvus de ces excellents vêtements d'hiver, mais il en arrive tous les jours de nouveaux, et bientôt on complétera cet uniforme pittoresque par des sabots. Si l'armée d'Orient pouvait se montrer à Paris, au Champ-de-Mars, ainsi accoutrée, elle aurait un succès d'enthousiasme.

Les rapports officiels du prince Mentschikoff, aujourd'hui connus dans les camps alliés, y ont rendu Son Excellence très-populaire ; on s'accordait déjà à le regarder comme un adversaire habile et brave autant qu'opiniâtre : on l'estime à présent comme un brave et loyal ennemi. Les bulletins sur la bataille d'Alma et les premières attaques contre Sébastopol sont remarquables par un caractère de véracité certes bien méritoire chez les Moscovites, où ce n'est pas coutume, il s'en faut. Décidément le prince-amiral-généralissime avait le droit de railler les bulletins triomphants d'Osten-Sacken Ier. Il ne les imite pas. Si lui aussi *surfait saint Pierre*, c'est de si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler. Quel vaincu ne dissimule pas un peu ses plaies et n'exagère pas celles du vainqueur ?

L'armée française, en particulier, pardonne d'autant mieux cette innocente supercherie, qu'elle a été plus vivement flattée de la manière dont Mentschikoff apprécie sa bravoure. Ce qu'il dit spécialement des chasseurs à pied et des zouaves a fort chatouillé l'amour-propre de ces corps justement renommés.

Dans son prochain rapport sur le combat d'Inkerman, Son Excellence ne peut manquer de rendre égale justice à nos troupes de ligne. En effet, ce jour-là, le 7e léger et le 6e de ligne, les premiers accourus au secours des Anglais, lui ont prouvé, aux dépens de ses soldats, qu'ils n'ont pas moins de valeur que leurs frères d'armes. Depuis cette bataille du 5 novembre, on a renforcé les redoutes anglaises de l'extrême droite, et couronné presque toute la crête du plateau, qui fait face aux Russes, de solides retranchements. Afin de prévenir de nouvelles surprises, on a aussi coupé les broussailles et les taillis qui couvrent les pentes des montagnes.

Il y a trois jours, quelques-uns de nos soldats, chargés de cette dernière besogne, étant arrivés au fond de la vallée, entendirent des gémissements dans les prairies inondées par la Tchernaïa; ils remontèrent avertir leur officier que des blessés demandaient du secours. Le capitaine envoya immédiatement à la découverte une section entière de sa compagnie, afin de déjouer toute surprise de la part de l'ennemi, dont les vedettes gardaient la rive droite de la rivière.

Chose incroyable, si elle n'était parfaitement authentique, on trouva, cachés dans les herbes et à demi submergés par les eaux débordées, trois blessés russes de la bataille d'Inkerman, encore vivants. Depuis treize jours, ils restaient là tout sanglants, estropiés, abandonnés sans ressource. Un d'eux, isolé des autres, après avoir épuisé le peu de pain noir qu'il portait dans son sac, avait *brouté* l'herbe à sa portée autour de lui. Les deux autres, plus heureux, avaient pu se traîner auprès de cinq ou six de leurs camarades morts, dont ils avaient dévoré les provi-

sions; malgré cela, ils avaient aussi commencé à *brouter.*

Avec une odieuse barbarie, les cosaques en sentinelle depuis une semaine auprès d'eux, à portée de leurs voix, avaient obstinément refusé de les secourir. Soldats mutilés, ils n'étaient plus aux yeux de leurs maîtres que des serfs inutiles : on les laissait mourir comme des bêtes hors de service.

Malgré cet effroyable échantillon de la fraternité chrétienne moscovite, croirait-on qu'un de ces malheureux refusait de se laisser enlever par nos charitables troupiers ! Il les repoussait d'un air sombre, leur faisant signe de le laisser tranquille dans son lit de fange. On dut l'emporter de force avec ses deux compagnons qui, eux, ne demandaient pas mieux.

Ils arrivèrent au camp au moment où l'on trempait la soupe; on leur en donna un peu, avec une goutte d'eau-de-vie; puis, couchés auprès des feux dans de bonnes couvertures, ils se dégourdirent les membres. Au bout d'une heure, ces demi-cadavres, dont les plaies tombaient en putréfaction, reprirent des couleurs et des forces.

Alors complétement rassurés sur la *férocité des païens occidentaux*, ils baisèrent les mains de nos soldats. Celui qui s'était montré si farouche, si fanatique, les remerciait en pleurant.

Un Polonais de la légion étrangère, qui se trouvait près de là, vint interroger ces blessés. Ils racontèrent que leurs popes et leurs officiers leur avaient assuré que les païens ennemis de la sainte Eglise de l'autocrate faisaient subir aux prisonniers russes d'affreuses tortures, et que ceux des enfants du czar qui mouraient dans la guerre sainte montaient tout droit au paradis, à moins qu'ils ne fussent

en état de péché, auquel cas, ils renaissaient simplement dans leur pays.

Employer ces moyens aussi ridicules que barbares pour exciter au combat, à la férocité, des hommes naturellement bons et paisibles, c'est bien digne du clergé servile de ce pontife autocrate, qui n'a pas rougi d'invoquer le nom de Dieu pour colorer son impitoyable ambition d'un voile hypocrite de piété.

LIVME LETTRE.

Ajournement indéfini de l'assaut. — Résumé des difficultés du siége de Sébastopol. — De quelques fautes commises. — Plan de campagne en Crimée, proposé et rejeté dans le conseil de guerre de Varna. — Résultat moral déjà obtenu. — Conclusion.

Constantinople, 25 novembre 1854.

Le dénoûment que j'attendais semble reculer indéfiniment. Ainsi que je vous l'ai dit, le siége de Sébastopol peut durer maintenant six mois encore, ou se terminer tout à coup, par un événement imprévu, par une héroïque péripétie. Malheureusement cette dernière alternative est beaucoup moins probable que la première : avec les moyens restreints dont on dispose en ce moment, la science militaire est à bout et la bravoure ne suffit plus.

La mauvaise saison qui s'avance fait envoler toutes les belles illusions qu'on aimait à caresser, et par lesquelles, je me laissais entraîner parfois en dépit du bon sens : le rôle de pessimiste est si triste, que j'aimais mieux me tromper avec mes compatriotes, qu'avoir raison avec l'ennemi. Aujourd'hui il faut bien se rendre à l'évidence, et avouer, sans périphrases, que l'armée alliée

n'est pas de moitié assez puissante en hommes et en matériel pour s'emparer de Sébastopol. Elle a exécuté d'immenses travaux, fait des sacrifices énormes, déployé autant de génie que de valeur et de prudence; et néanmoins le résultat paraît encore aussi problématique que le premier jour.

En vous disant cela, je ne suis, croyez-le bien, que l'écho assez réservé des appréciations de gens du métier, devant l'autorité desquels je ne puis que m'incliner. Tout en partageant leur opinion depuis longtemps, j'espérais et je désire encore vivement la voir infirmer par le fait.

On attribue la cause de cet insuccès relatif, ou mieux, de ce retard du succès, non seulement à la nature de la place, mais aussi, pourquoi ne pas en convenir franchement? aux fautes commises. Dieu merci! elles ont été rachetées par trop de gloire et de vertus militaires, elles sont, du reste, trop excusables au sortir d'une longue paix pour qu'on doive les nier.

Le premier, le principal obstacle au siége régulier et à la prise certaine de cette forteresse maritime est, comme je vous l'ai déjà expliqué, le colossal développement de son enceinte fortifiée qui, étant partagée en deux moitiés à peu près égales, par une vallée abrupte où pénètre un large bras de mer, ne peut être complétement investie, dans l'état présent des choses, que par deux armées de cent mille hommes chacune. En effet, il serait indispensable que les forces qui assiégeraient les deux faces nord et sud de la place fussent en état de résister isolément à toute l'armée russe du dedans et du dehors, car la vallée de la Tchernaïa est tellement escarpée qu'elle coupe quasi absolument, ou du moins rend extrêmement lentes, les

communications entre les deux plateaux encadrant la rade, tandis qu'au contraire la garnison, maîtresse de cette baie fermée couverte de ses vaisseaux, peut aisément se transporter en masse contre l'un ou l'autre des assaillants, de concert avec ses auxiliaires du dehors qui, tenant seuls la campagne, ont la liberté de tomber à l'improviste sur la partie jugée la plus faible des lignes de circonvallation.

Qu'on juge des exigences de ce double siége supposé par ce qui est arrivé à Inkerman : quoique la distance entre le corps anglais attaqué et la division d'observation du général Bosquet ne fût que de deux lieues à peine, et ne présentât aucune difficulté de terrain, ce n'est pourtant qu'après trois heures de combat inégal, et au moment le plus critique, que les secours ont pu arriver. Que serait-ce donc si, en semblable occurrence, les secours avaient à franchir un espace de quatre ou cinq lieues entrecoupés de ravins et de précipices?

Je passe sous silence la difficulté non insurmontable d'approvisionner convenablement, à sept cents lieues de distance, une armée de deux cent mille hommes et un nombre proportionnel de chevaux; je me borne à indiquer en passant un autre inconvénient, que je vous ai signalé ailleurs, comme une des causes déterminantes qui ont fait transporter l'attaque du côté septentrional au côté méridional de la place : c'est l'absence d'un bon port de débarquement au nord et à proximité de la rade de Sébastopol, d'où l'on puisse entretenir, avec l'armée chargée de cette partie de l'investissement, des communications aussi sûres, aussi faciles que celles de l'armée du sud avec les baies de Kamiesch et Balaklava.

La place n'est-elle assiégée que sur une de ses faces,

ainsi que cela se fait actuellement, alors la défense se simplifie encore plus que l'attaque. En ce cas, il ne s'agit plus d'un véritable siége, mais d'une longue bataille entre deux armées séparées par une ligne de fortifications: seulement les Russes occupent le bon côté du rempart, et nous le mauvais. Libres, autant que nous, de leurs mouvements et de leurs communications, ayant sous la main toutes les ressources de leurs arsenaux, bien abrités, bien chauffés, ils combattent à couvert derrière de solides murailles fermées, contre nos soldats qui, inférieurs en nombre, en artillerie, en munitions, et en position, éloignés de leurs magasins, exposés à toutes les intempéries de l'hiver, ne peuvent s'avancer qu'en se creusant des cheminements souterrains à travers les rochers et la boue.

Loin de s'étonner des lenteurs de nos progrès, il faut bien plutôt admirer l'indomptable énergie de l'armée alliée, capable de soutenir aussi longtemps cette lutte disproportionnée. S'il se fût agi de toute autre forteresse qui pût être enlevée par un vigoureux coup de main, il n'y a pas à en douter, après ce qu'on a vu à Alma et à Inkerman, Sébastopol eût déjà succombé : une brèche et dix mille hommes y eussent suffi. Malheureusement telle est la configuration du sol et l'habile disposition des fortifications de cette place, qu'elle ne peut être emportée par un *seul assaut*. Il en faut au moins *trois;* et sur ces trois, les deux premiers, celui de la ville, dont les Français se sont chargés, et celui du quartier de la Marine, que les Anglais se sont réservé, doivent, dit-on, être livrés simultanément sous peine d'échouer. Hé bien ! avec les 80,000 hommes tout au plus dont les généraux anglo-

français disposent en ce moment, il est douteux qu'après ce double assaut *réussi*, il leur reste assez de monde, non pas pour en tenter un troisième contre le grand fort du nord, mais simplement pour garder les deux parties conquises, et résister au bombardement de la citadelle et des batteries de la rive opposée de la rade ou des vaisseaux de la flotte, en même temps qu'aux attaques des ennemis du dehors. Les difficultés que nous avons éprouvées pour approcher des remparts intérieurs, les moins bien armés, peuvent donner une idée de la résistance que nos soldats rencontreront en arrivant au bord même de la baie intérieure, où ont été concentrés tous les moyens les plus formidables de la défense, et où convergent les feux de cent batteries séparées par des bras de mer.

La position du vainqueur y sera d'autant moins tenable que les pièces de 24, les seuls gros calibres que nous puissions atteler et transporter aisément, atteindraient à peine de leurs boulets impuissants les canons ennemis de 68 et 80 au-delà de la rade. Il ne serait même pas assuré de pouvoir leur opposer l'artillerie moscovite de force égale qu'on trouverait dans les batteries conquises de la rive méridionale, puisque, selon toute vraisemblance, les Russes n'abandonneront celles-ci qu'après les avoir enclouées ou fait sauter.

Ces faits, d'une évidence palpable, quand on voit, du haut des collines qui dominent le ravin du port militaire, l'ensemble de la place assiégée, permettent d'apprécier à leur juste valeur les téméraires présomptions qui demandaient qu'on emportât Sébastopol en un tour de main, et qui regrettent encore aujourd'hui, comme une faute, qu'on n'ait pas livré l'assaut en arrivant sous les murs de la place

Quand les mousquetaires de Louis XIV, que ces braves officiers semblent prendre pour modèles en fait de science obsidionale, s'emparèrent de Valenciennes l'épée à la main, ils trouvèrent au moins des ponts-levis à baisser, des portes à enfoncer, et surtout de bons bourgeois effrayés qui paralysèrent la défense de la garnison : Sébastopol est fait d'autre sorte ! Tous les mousquetaires et toute la chevalerie n'y feraient que de l'eau claire.

Les généraux n'ont eu que trop de raisons pour différer si souvent, de huit jours en huit jours, ce terrible assaut, et pour y renoncer jusqu'à ce qu'ils aient des chances raisonnables de succès. Lors même que les assiégeants n'auraient à faire qu'à la garnison seule, ce serait aujourd'hui une entreprise des plus hasardeuses ; en présence de l'armée de Mentschikoff qui n'attend que ce moment pour tomber sur nos derrières, ce serait le comble de la témérité.

D'ailleurs, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, les Anglais n'étant pas encore, à beaucoup près, à cause de la lenteur de leurs travaux, en mesure de monter à l'assaut des remparts de la Marine, nous sommes forcément obligés, pour les attendre, de retarder l'attaque du bastion du Mât que l'achèvement de nos tranchées nous permettrait d'enlever dès à présent, dit-on, si nos alliés pouvaient en même temps éteindre le feu des batteries qui dominent cet ouvrage, du haut des berges opposées du ravin.

Je vous ai déjà suffisamment expliqué qu'il n'est pas plus facile de ruiner la ville et de brûler la flotte que de les prendre de vive force, parce que, d'une part, la ville, assez petite, entourée, en dedans de ses boulevarts, d'une large zone, d'espaces vides ou de jardins, ne montre de

loin que la moindre partie de ses solides maisons de pierre de taille; et d'autre part, les vaisseaux russes, abrités derrière des rochers à pic, ne peuvent être atteints que par des batteries établies sur la rive droite de la Tchernaïa où, vous le comprenez assez par ce qui précède, nous ne sommes pas en état de nous maintenir.

Voilà, en y ajoutant la nature rocheuse du sol où sont creusées les tranchées, les principaux obstacles matériels qui retardent la prise ou la destruction de cette forteresse maritime. Du moment où les alliés auront des moyens d'attaque proportionnés à ceux de la résistance, elle succombera infailliblement; et ces moyens n'ont rien d'impossible.

Quant aux fautes commises, fautes d'ailleurs fort excusables, il y en a deux principales que la marche des événements a suffisamment prouvées pour que l'on puisse en parler à présent sans indiscrétion. La première, la plus grande, est de ne pas avoir assez bien mesuré dès le commencement les forces de l'ennemi et les nôtres; d'avoir attaqué l'inconnu. On se flattait, au début de cette entreprise, de prendre Sébastopol dans une quinzaine de jours, et l'on ne s'était pas assuré les forces nécessaires pour obtenir un succès certain dans un délai raisonnable.

On s'accorde à penser maintenant qu'en jetant de prime abord sur la côte de Crimée 100,000 hommes avec une artillerie d'un calibre égal à celui des Russes, et surtout en retenant en Bessarabie l'armée moscovite des principautés par une diversion au bord du Pruth, on eût sans doute réussi, en un mois ou deux au plus, à s'emparer de cette place importante, dont la force et les immenses ressources étaient à peine soupçonnées.

Cette confiance un peu aveugle en un prompt et facile succès, pouvait seule excuser le départ de l'expédition à une époque aussi avancée de l'année, seconde grande faute des alliés.

Les plus froids, les plus prudents des gens du métier, pensaient qu'on devait renvoyer au printemps suivant une aussi colossale entreprise, sans se laisser pousser en avant intempestivement par une opinion publique qui ne réfléchissait pas assez mûrement à la longueur inévitable des préparatifs militaires, et aux dangers de la saison. Ils conseillaient de concentrer durant l'hiver tous les moyens d'agression à Varna et sur les deux rives du Bosphore, de manière à obliger la Russie de diviser ses forces, faute de pouvoir deviner sur quel point irait fondre la tempête. Puis, au retour de la belle saison, on aurait lancé en masse toutes ces armées de terre et de mer sur la Crimée.

D'autres personnes également compétentes proposaient un *mezzo-termine*, pour accommoder les conseils de la prudence avec la fiévreuse impatience des populations anglo-françaises. Si vous croyez devoir absolument engager les hostilités avant la fin de cette année, disaient-elles, ainsi que je le tiens de bonne source, rien ne vous force d'aller vous heurter témérairement contre les remparts de Sébastopol, et à prendre le taureau par les cornes.

Débarquez à Théodosie, du côté opposé à celui où l'ennemi vous attend. Cette ville de 5,000 âmes, dix fois plus peuplée jadis, sous la domination génoise, est à peine gardée par quelques milliers d'hommes ; vous vous en emparerez probablement sans coup férir. Vos troupes de terre y trouveront toute espèce de ressources pour un confortable hivernement ; tandis que le port, un des

meilleurs de la Crimée, offrira à vos flottes de guerre et de transport un refuge contre les tempêtes de l'hiver, moins fréquentes, d'ailleurs, sur cette côte orientale que sur l'occidentale.

Ce ne sont là encore que les moindres avantages de cette facile conquête qui satisferait momentanément les exigences de l'opinion publique. Elle vous assurerait encore la possession de la ville et de la presqu'île de Kertch que l'on peut, sans beaucoup de peine, isoler de la grande Chersonèse taurique, par un retranchement coupant l'isthme entre Théodosia, sur la Mer-Noire, et le rivage de la Mer-Putride. Cette ligne de fortifications, semblable à celle que vous avez exécutée en avant de Gallipoli, n'est guère plus longue et se trouve déjà aux trois quarts formée par l'antique rempart de Mithridate, dont les ruines assez bien conservées traversent la steppe à peu près dans la même direction.

Maîtres de cette base d'opération, devenue inattaquable aux Russes, vous pourrez y accumuler à loisir durant l'hiver toutes vos forces, tous vos approvisionnements, et surtout y remonter votre cavalerie avec les bons chevaux de l'Asie, à votre proximité. En attendant le moment d'agir, vous dominerez les trois mers qui entourent la Crimée et qui, par Azof, pénètrent jusqu'au cœur des provinces ennemies ; vous intercepterez du même coup les deux plus promptes voies de communication de la Russie avec la Chersonèse taurique, celle de la flèche d'Arabat et celle du Caucase à travers l'île de Taman ; vous menacerez de là simultanément tous les côtés faibles de l'empire moscovite, toutes ses conquêtes encore mal assurées, la Circassie aussi bien que la Crimée, la Géorgie et l'Arménie

aussi bien que les gouvernements de la petite Tartarie.

Enfin, quand au printemps tout sera préparé pour l'attaque décisive, vous tomberez en masse et à l'improviste sur le point le moins bien gardé par les forces ennemies, disséminées le long des côtes de ces provinces maritimes, et incapables de se concentrer rapidement, faute de pouvoir traverser la mer d'Azof et le Pont-Euxin que garderont nos flottes. Si vous vous décidez pour la prise de Sébastopol, vous aurez la facilité, que vous n'obtiendriez pas autrement, d'isoler tout à coup la presqu'île en barrant, à Pérékop, la dernière des trois routes qui la relient à la Russie; et une fois cette place forte privée de secours et complétement investie, elle ne saurait manquer de succomber à un siége régulier.

De décevantes illusions nourries par des renseignements inexacts ont fait rejeter bien loin ce plan si simple, si rationel. Dans les conseils de guerre de Varna, il fut trouvé trop lent, trop timide; et voici que la force des choses semble contraindre les alliés à y revenir, et à l'exécuter dans des conditions bien plus défavorables.

En effet, toutes les grandes opérations paraissent devoir être renvoyées au printemps. La flotte anglo-française est déjà en grande partie rentrée dans les eaux du Bosphore, où elle hivernera; il ne reste que les bâtiments de guerre strictement indispensables pour garder les baies de Kamiesch et Balaklava, contre les surprises de l'escadre moscovite. Afin d'assurer encore mieux la défense des navires de transport réfugiés dans ces deux ports naturels, on élèvera des batteries qui commanderont leur entrée, déjà protégée par plusieurs vaisseaux ou frégates à vapeur mouillés en travers.

Les troupes alliées, ne pouvant abandonner leurs positions en face de Sébastopol, passeront tout l'hiver campées sur le plateau nu de Cherson ; et les travaux du siége seront simplement continués ou renforcés, autant que le permettront les intempéries de la mauvaise saison; mais, à moins d'une occasion heureuse, rien de sérieux ne sera tenté avant le commencement de l'année prochaine. D'ici là, nos forces disponibles seront retournées contre l'armée russe d'observation, qu'on tâchera de chasser de ses postes aux environs de la place, ou même de détruire si l'on parvient à la joindre de pied ferme.

Cet hivernement, si inférieur sous le rapport des avantages militaires à ce qu'il eût pu être à Théodosia, sera surtout bien plus pénible pour les soldats. Ils ne trouveront ici d'autre abri que leurs tentes ou les baraques souterraines qu'ils se construisent avec une activité stimulée par les premiers froids. Ils n'auront même pas toujours la ressource d'un bon feu, car le bois devient de plus en plus rare. Les cabanes en absorbent une grande partie; ce qui reste ne durera pas longtemps. Les vergers et les vignes ont disparu, et les vingt ou trente hectares de bois qui avoisinent le monastère de Saint-George suffiront difficilement à trois mois de fascines et de chauffage.

Les Français, la plupart chaudement vêtus et logés dans leurs terriers, convenablement approvisionnés et doués par-dessus tout d'une grande force morale, supporteront assez bien, selon toute apparence, les rigueurs de la mauvaise saison ; mais il faut compter que les deux tiers des chevaux élevés à l'écurie périront par les pluies, les neiges et les nuits de gelée. Déjà leurs cadavres commencent à joncher les routes devenues impraticables.

Quant aux Anglais, je ne sais vraiment pas comment ils s'en tireront, si toutefois ils s'en tirent, avec leurs habitudes de confortable, leur paresse, leur incurie qui ne s'émeut ni ne se remue, afin de lutter contre la misère. A coup sûr, ce n'est pas leur absurde commissariat qui s'ingéniera pour soulager leurs souffrances. Encore moins s'en inquiéteront leurs nombreux gentlemen-officiers, qui trouvent fort naturel de planter là leurs compagnies, au milieu de la boue et des neiges, tandis *qu'ils* vont se chauffer les mollets et se goberger dans les hôtels de Péra. Au fait, puisqu'ils achètent leurs grades et leurs soldats, ils peuvent bien, selon les idées britanniques, en faire ce que bon leur semble. Eux qui rougiraient, certes, de s'absenter la veille d'une bataille, fuient, sans nulle vergogne, devant les rigueurs de l'hiver. Aussi, nos soldats ont-ils pleinement raison de dire avec ce bon sens militaire qui les caractérise autant que leur bravoure : C'est dommage que les Anglais, sachant si bien se battre, ne sachent pas faire la guerre.

C'est qu'en effet, dans les véritables armées, on considère les combats comme la moindre partie de la grande guerre moderne, comme des jours de fête qu'il faut acheter par de longues fatigues et de rudes souffrances ; on y comprend très-bien que le courage d'un instant ne saurait suffire, et qu'il doit être accompagné de la patience, de la force persévérante qui préparent lentement le succès.

Sous ce dernier rapport, nos troupes, dont la réputation de valeur est suffisamment établie, ont révélé dans cette campagne de Crimée une nouvelle supériorité de constance opiniâtre, à laquelle amis et ennemis étaient loin de s'attendre. Si maintenant elles traversent avec la

même fermeté la dure épreuve d'un campement d'hiver en Russie, elles pourront se flatter d'avoir remporté, par ce seul fait, un magnifique triomphe qui vaudrait mieux que la prise de Sébastopol. La jalousie est toujours tentée d'attribuer aux caprices de la fortune la meilleure part des succès de la guerre; mais il est manifeste que la vertu militaire pourrait seule soutenir une pareille constance. Elle donnerait une telle mesure de nos armes, que peu de gens en Europe seraient tentés d'y toucher.

Quel que puisse être cet avenir prochain, nous avons obtenu, dès à présent, un résultat dont les plus orgueilleux se contenteraient : car, aux yeux des peuples, juges attentifs de ce glorieux champ clos où luttent ensemble les trois premières puissances du monde, la France, que naguère encore ses rivaux affectaient de dédaigner, et que des patriotes sans patriotisme s'efforçaient de ravaler au niveau de leur sottise rancunière, la France a conquis, de l'aveu unanime, la préséance sur toutes les nations. Deux fois victorieuse des Russes, ses ennemis, par la force des armes, elle remporte en même temps sur les Anglais, ses anciens adversaires, aujourd'hui ses alliés, une victoire plus honorable, non par les hasards équivoques d'une bataille, mais par le contraste bien autrement significatif des deux armées amicalement rapprochées l'une de l'autre; par la comparaison journalière de leur organisation, de leurs services, de leurs qualités et de leurs défauts; et surtout par une généreuse assistance qui, au milieu des misères et des dangers de la guerre contre l'ennemi commun, a clairement démontré la force ou la faiblesse de chacune.

Cette légitime satisfaction d'amour-propre national

n'est, au reste, que le moindre fruit de cette expédition d'Orient, dont les débuts ont déjà si fort rabaissé le prestige du *colosse moscovite*, qui, humilié sur le Danube, expulsé des principautés moldo-valaques, traqué au fond de *sa* Mer-Noire, battu chez lui à Alma et à Inkerman, loin de s'arroger comme auparavant la domination de l'Europe, se voit réduit à se défendre derrière les murs de ses forteresses, impuissant qu'il est à refouler hors de son propre territoire un ennemi inférieur en nombre. Il est encore un autre résultat qui, pour être latent et éloigné, n'en paraît pas moins certain et est peut-être le plus grand de tous : c'est celui que ne peut manquer de produire la confraternité du champ de bataille entre les peuples alliés. Les violentes rivalités de nation à nation n'engendrent jamais des révolutions aussi profondes, aussi salutaires que la pacifique influence d'un commerce amical. Qui peut prévoir tout ce qui résultera, d'ici à quelques années, de cette longue et intime fréquentation de l'élite de trois grands peuples cantonnés, jusqu'à ce jour, chacun dans ses vieux préjugés aveuglément hostiles?

Notre armée, organisée sur des principes si rationels, si équitables, et liée par l'honneur plus que par la discipline, n'a rien à perdre, et a tout à gagner dans ces rapprochements comparatifs. Mais l'armée ottomane, dévorée par les rapines des pachas, avilie par les violences et l'immoralité d'indignes officiers; mais l'armée britannique elle-même, composée de mercenaires dégradés par une sorte d'ilotisme, par la crainte du fouet, et vendus à de jeunes gentlemen aussi incapables que braves, qui peut dire tout ce que la fréquentation habituelle de nos soldats y suscitera de justes réformes?

Puis, une fois nos idées d'égalité, d'honorabilité, et de généreuse humanité, inoculées aux bataillons qui les propageront au sein des empires alliés, où s'arrêteront leurs développements? Ce que l'esprit de rivalite ou d'hostilité eût fait repousser, venant d'un étranger ou d'un ennemi, on l'adoptera, on l'imitera, on l'exagérera même, venant d'un ami. Qui ne sait, par exemple, que ce fut surtout afin de neutraliser l'influence des idées démocratiques françaises qui menaçaient ses priviléges politiques que l'aristocratie anglaise alluma la guerre contre nous, au début de la révolution?

Les abus et les préjugés musulmans sont tellement nombreux et invétérés, qu'à ne juger les choses que d'après nos idées chrétiennes, on reconnaît à peine quelques modifications dans les mœurs de la population turque, depuis notre arrivée; mais les personnes qui, familiarisées avec les anciennes habitudes orientales, se placent au vrai point de vue, celui des idées mahométanes, sont étonnées du changement qui s'est déjà opéré partout où les troupes alliées ont pu exercer leur influence directe.

L'armée russe elle-même, malgré le fanatisme brutal de ses serfs ameutés contre les *païens* occidentaux par les prédications de popes hypocrites, ne pourra se soustraire entièrement à l'influence civilisatrice de ses ennemis. Nos soldats lui ont prouvé sans réplique que nous ne sommes pas, comme on le lui assurait, de *lâches marchands incapables de manier* les armes; et nos sœurs de charité, auxquelles l'autocrate lui-même est forcé de rendre hommage, confondent encore plus éloquemment les stupides mensonges de ses prêtres qui nous accusent de torturer les blessés.

La guerre continue encore par honneur et par devoir; mais Dieu sait tout ce que la lutte a déjà fait disparaître de préjugés ignorants, de mépris injustes, d'animosités violentes; Dieu sait combien, de part et d'autre, il s'est opéré de conciliation de cœur et d'estime entre ces milliers de braves gens qui, pour la première fois, se sont rencontrés en Crimée les armes à la main. Le rapprochement des nations est une si bonne chose que, vraiment, il vaut mieux pour elles se rapprocher par les combats, que ne se rapprocher jamais.

C'est à quoi ne paraissent pas songer les czars. Ils poursuivent tout éveillés le rêve de Pierre-le-Grand, sans se douter que, les temps ayant changé, ils ne peuvent plus lutter contre l'Occident qu'en s'exposant à être doublement battus dans leurs armes et dans leurs principes autocratiques. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise! les hasards de la guerre faisaient momentanément triompher les premières, les seconds succomberaient indubitablement. Le vainqueur serait conquis par les vaincus, l'idée subjuguerait la force.

Qu'on en soit bien persuadé : lors même que le but spécial de la présente expédition ne serait pas complétement atteint, elle n'en sera pas moins utile et féconde en progrès heureux. Il est à remarquer dans l'histoire que, le plus souvent, les nations arrivent, conduites par un guide invisible, bien loin du but et vers un but meilleur que celui qu'elles se proposaient au commencement de leurs grandes agitations.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.



